

La Chanson des quatre fils Aymon

Ferdinand Castets

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

I

CARACTÈRES DU POÈME ET NÉCESSITÉ D'UNE NOUVELLE ÉDITION

« Ce poème est l'histoire de Renaud de Montauban et de ses frères, des quatre fils d'Aymon persécutés par Charlemagne..... c'est le récit d'une vie héroïque. » Ainsi s'exprime Taine, après avoir parcouru l'édition donnée en 1862, par M. Michelant, sous le titre de « Renaus de Montauban », dans la Bibliothèque de l'Association littéraire de Stuttgart. J'ai cru pouvoir reprendre le titre traditionnel de la célèbre légende, ce qui aura d'ailleurs l'avantage d'empêcher de confondre l'édition de Michelant et la mienne.

Deux caractères ont surtout retenu l'attention de Taine : la violence des passions et la loyauté féodale qui en est le frein. Renaud est poursuivi par son seigneur et il faut bien qu'il se défende, mais à chaque occasion il est prêt à se soumettre. Il lui rendra son château et Bayard, le destrier qui est unique au monde ; il ira au Saint-Sépulcre, « sans chauce et sans sollers ». Quand il tient Charlemagne en son pouvoir et qu'il ne peut le fléchir, il a hâte de lui rendre la liberté : « Vos estes mes drois sires..... Ja ne vos desdirai por nul homme vivant ».

Mais il est d'autres éléments d'intérêt encore dans cette œuvre qui est restée populaire, après avoir été traduite dans la plupart des langues de l'Europe, après avoir été la source d'un nombre infini d'imitations directes ou indirectes. À côté du vaillant Renaud qui les domine tous, sont d'autres personnages, d'abord ses

frères, Alard, l'aîné, plus sage et prudent, le courageux Guichard, et Richard le menor, l'ardent et impétueux chevalier ; leur mère, la duchesse Aïe, la noble et digne châtelaine, leur père, Aymes, le vieux duc, toujours se débattant entre sa fidélité au roi et son affection pour ses enfants ; puis c'est le roi Ys de Bordeaux, qui après avoir donné sa sœur en mariage à Renaud, trahira les Fils Aymon : on plaint le malheureux prince qui n'ose résister à la volonté de Charlemagne.

Aux moments critiques apparaît Maugis d'Aigremont, l'enchanteur, qui n'est jamais à court d'inventions quand il s'agit de sauver ses cousins et de tourmenter l'empereur. Les deux fils de Renaud et d'Aélis, Aymonnet et Yonnet, complètent l'héroïque famille. Et l'on aurait tort d'oublier Bayard, le cheval faé, infatigable, fidèle, intelligent.

Autour de Charlemagne sont les illustres barons, Roland et Olivier, Naimes et Ogier, l'archevêque Turpin, Estous, Richard de Normandie, chacun avec le caractère que l'épopée lui a donné. Mais derrière les paladins loyaux, on discerne la famille méchante de Ganelon, la race des traîtres qui suggèrent au roi les décisions cruelles et s'offrent sans scrupule pour en assurer l'exécution, descendant jusqu'au métier de bourreaux. Tout le personnel de nos Chansons de geste prend part plus ou moins à l'action. Nulle épopée n'est plus large, plus vraie, plus riche en situations dramatiques.

Dans ce tableau de la vie féodale, Taine a noté des traces de brutalité : « l'idée raisonnable de l'utile ou du juste n'avait qu'une faible prise sur les hommes ; à chaque instant, l'explosion des instincts farouches venait déchirer le tissu régulier dans lequel toute société tend à s'enfermer ».

Il faut distinguer. Les personnages de Beuves d'Aigremont et de Charlemagne représentent, on en aura plus loin l'explication, une période vraiment primitive et farouche. Mais ces deux personnages font exception au milieu de l'élite chevaleresque et courtoise. Sans doute, quand ces âmes fortes croient leur honneur blessé ou leur droit violé, elles s'abandonnent à leur passion, mais l'origine de leur colère est dans un sentiment raisonnable et juste. Dans l'immense narration, bien rares sont les moments où Renaud perd la maîtrise de lui-même, et ces moments sont courts. Il suffit que le roi Ys réclame sa protection, pour qu'il oublie l'odieuse trahison dont il a été victime et qu'il vole au secours de son beau-frère, tout indigne qu'il est de sa fidélité. Ces hommes du Moyen Âge faisaient bon marché de leur vie et de celles des autres. Ils sont prompts à dégainer les épées fameuses, Durandal, Joyeuse, Courtaine, Floberge, pour soutenir leur droit ou leur parole. En cela, ils obéissent à une certaine conception de la morale qui nous paraît contestable, mais qui n'a rien de mesquin ou de vil ; leurs allures, Taine a raison de le dire, dérangeraient le bel ordre de la société moderne ; mais tenons compte de la différence des siècles. Ces chevaliers d'une trempe héroïque, toujours prêts à aller sur le pré, professent un idéal très digne d'une race saine et vaillante, car en temps normal ils sont fidèles à leur suzerain, loyaux et courtois envers tous, respectueux de la femme et des faibles. La Chanson de Roland mérite toute notre admiration. Mais par la variété et la complexité des sentiments, les Fils Aymon rendent plus complètement ce que fut l'âme française au Moyen-Âge. Ils sont, à cet égard, le document le plus précieux de notre ancienne littérature. Je ne sais rien de plus attachant que les hésitations d'Ogier aux prises avec les exigences de son devoir envers le roi et son affection pour ses cousins. Dans

ce conflit d'obligations, un cas de conscience est posé et, comme il doit arriver souvent dans la réalité, demeure sans solution. Ogier en sort blâmé par les uns, approuvé par les autres, la conscience mal rassurée.

L'édition du Renaus de Montauban donnée par Michelant était devenue extrêmement rare. Conçue d'abord pour être la reproduction du manuscrit que l'on juge le plus ancien, elle s'en sépare, sans raison suffisante, vers la fin du poème. J'y avais relevé des erreurs de lecture, des oublis, des corrections faites au texte sans indication qui en avertît. Sur le conseil de l'illustre romanisant dont nous ne saurions trop regretter la perte, de Gaston Paris, je me suis décidé à établir une édition nouvelle, d'après le manuscrit qui a servi de base à Michelant, en m'aidant d'autres manuscrits qu'il n'avait pas, semble-t-il, étudiés de très près ou qu'il ne connaissait pas. En comparant les deux éditions, on jugera peut-être tout d'abord que la différence est petite, et l'on ne se rendra point compte de tout le travail de collation et de copies auquel j'ai dû me livrer avant de posséder passablement le sujet. Il s'agit d'un texte de dix-huit mille vers, et comme on ne peut détenir indéfiniment un manuscrit, j'ai préféré procéder en faisant des extraits d'étendue considérable. Je doute qu'en suivant une méthode plus courte et moins laborieuse, je fusse arrivé à me faire une idée juste du caractère relatif des versions. À cet égard, je suis obligé de le dire, les indications de Michelant étaient toutes inexactes et incomplètes : elles m'ont souvent trompé et d'autres avec moi. On l'appréciera quand j'en viendrai à la description des manuscrits que j'ai utilisés. Je me bornerai ici à mentionner un passage où j'ai pu combler une lacune assez considérable que Michelant n'avait pas soupçonnée et sur la-

quelle j'aurais passé également, si je n'avais moi-même copié les textes.

On se rappelle le titre du célèbre chapitre : Comment Maugis, condamné à mort, se sauva, emporta la couronne et l'épée de Charlemagne et les épées des douze Pairs de France et retourna à Montauban. Déjà Richard avait enlevé l'aigle d'or de la tente de Charlemagne, et on l'avait placé bien en vue sur le rempart. L'empereur désolé envoie Naimes, Estons, Ogier et Turpin réclamer ce qui lui a été pris. Maugis les engage à passer la nuit à Montauban, préside à la préparation du repas et marque les places à la table où se trouvent réunis Renaud, ses frères, la duchesse et les messagers de Charles. On rendrait tout volontiers à l'empereur, mais Richard obtient que l'on garde l'aigle d'or. Ogier demande à Renaud de les accompagner dans l'espoir que Charles, touché de son procédé, se réconciliera avec lui. Alard viendra avec son frère. La duchesse (ici Clarice) embrasse Ogier et recommande son « seigneur » à la loyauté des chevaliers. On part. Ogier et Naimes, qui se défient de la dureté du roi, veulent obtenir de lui une « sûreté » avant de lui présenter Renaud. Celui-ci et Alard les attendront « sous un pin ramé ». Mais Pinabel a espionné les barons. Il court avertir Charles qui ordonne à Roland et à Olivier d'aller s'emparer de Renaud. Cependant Naimes et Ogier sont dans la tente du roi et disent ce qu'ils ont obtenu. Charles leur déclare qu'il fera saisir et brûler Renaud, mais les barons protestent. Ici, dans l'édition Michelant (p. 317, v. 6), Roland, dont la présence soudaine est inexplicable, maintient que Renaud est son prisonnier. Olivier réclame, car Renaud lui a rendu service et il ne peut l'oublier. Naimes conseille de conduire Renaud dans la tente du roi ; l'on verra ce que celui-ci compte faire. Pour lui, il résistera à toute trahison.

On ne voit point comment les barons peuvent revenir avec Renaud, puisqu'il n'est point dit quand il a été fait prisonnier. Or il eût suffi de jeter un coup d'œil sur le passage correspondant de la Bibliothèque Bleue, édition d'Épinal. Voici ce que l'on y trouve : Quand Olivier fut sur Balançon, il arriva comme par hasard et vit Regnault qui était à pied, n'ayant pu monter sur Bayard (altération légère du texte). Regnault, voyant cela, se retourna vers l'archevêque Turpin et Estou et leur dit : Vassaux, je crois que vous m'avez trahi, je ne l'eusse jamais pensé, c'est mal agir. Sire, dit l'archevêque Turpin, je vous jure sur ma foi que nous ne savons rien de cela ; je vous promets que nous vous défendrons de toute notre force. Regnaut dit ensuite à Olivier : C'est maintenant que vous devez me rendre la courtoisie que je vous ai faite, lorsque mon cousin Maugis vous abattit aux plaines de Vaucouleurs ; vous savez qu'une courtoisie en demande une autre ; car, quand vous fûtes à terre, je vous rendis votre cheval et vous aidai à monter. Sire, dit Olivier, il est vrai ; je vous assure que je suis bien fâché de vous avoir trouvé ici et de ne pouvoir vous défendre. Cependant arriva Roland qui était venu après Olivier pour lui aider à prendre Regnault et son frère. Quant il fut arrivé auprès, il commença à crier : Regnault, vous êtes pris. Dès qu'il eut dit cela, il vint vers Oger qui l'avait suivi à grande course et qui lui dit : Certainement, Roland, sur ma foi, vous ne ferez aucun mal à Regnault, etc.

Si l'on eût regardé à cette version populaire, l'on eût remarqué qu'il y a une lacune dans le manuscrit. Pour ma part, j'en avais été averti autrement. Au manuscrit dont Michelant s'est servi, deux points placés en face d'un interligne et répondant à un manque de suite dans le récit, avaient attiré mon attention. Plus tard en copiant d'autres manuscrits, j'ai rencontré la partie de

texte qui correspond à cette lacune. Mais si Michelant eût copié lui-même le texte qu'il imprimait, il eût été arrêté comme moi par les deux points, et il eût cherché dans le manuscrit 775 dont il use souvent, le complément de texte nécessaire. J'ai été, je l'avoue, très heureux de pouvoir rétablir la suite du récit à un endroit où la question d'honneur est posée dans des conditions toutes particulières. À partir du moment où Maugis a transporté Charlemagne à Montauban, la valeur de la narration s'affaiblit peu à peu, mais tout ce qui précède est précieux.

Voici, d'après le manuscrit 775, le passage qui manque au manuscrit La Vallière. Les crochets carrés marquent les deux points où la lacune commence et finit :

Mich. p. 316E Diex ! chou dist Ogiers, si povre loiauté !
v° 37Sire, che dist dus Naymes, ja mar en parlerez.

Ne me faitez pas honte ne Ogier le membré,
Estout le fil Œudon ne Turpin l'ordené,
5.Car vous averiez tost le bien a mal tourné.
[Nous sauverons Renaut qui l'avons amené.
Ne sai ore, dist Karllez, com vous li aideres.
Et Ogiers et dus Naymes s'en issirent des trez
Et ont dit a Karllon, oiant tout le barné :
10.Nous vous rendrons l'ommage que vous avons porté.
A ichele parole sont arriere tourné,
Et ont oï lez contez qui se sont escrié,
Rollant et Olivier qui ont Renaut trouvé.
Quant Ogiers l'entendi, a poi n'est forsenez.
15.Ahi, Naymes, [fait] il, Renaut traï m'avez.
Lors s'en tourne poignant envers l'arbre ramé.
Olivier de Viane a Renaut apelé,

Rollant et Olivier qui ont Renaut trouvé ;
Si forment l'ont souspris que il ne pot monter.
Traï m'avez, Estout ! che dist Renaus li ber.
Sire, che dist Estous, vous ditez verité,
Mais ja ne vous faurrai tant com puisse durer.
Olivier, dist Renaus, or vous doit ramembrer
Du grant don que vous fis desous Dordonne es prés,
Quant m'alastez gaitier a .ii. c. ferarmez
Et Maugis vous avoit du cheval craventé,
Quant je issi la hors a .iiii. m. armez.
Vo cheval vous rendi quant vous fis remonter,
Et vous rendi vo perte volontiers et de gré.
Sire, dist Oliviers, par le foi que doi Dé,
Je sui moult tres dolans que chi vous ai trouvé,
Mais il n'a si fier homme en la crestienté
Se il mal vous faisoit, ne m'en deüst peser.
Atant es vous Rollant qui li a escrié :
Renaus, li fiex Aimon, or aves trop alé.
Par mon chief, dist Ogiers, vous ne le toucheres.]
Laissies ester Renaut, vous ne le toucheres.
Entre moi et duc Nayme l'avons chi amené.

Par foi, chou dist Rollans, mai garans li serez.
Sire, chou dist Ogiers, ja mar en parlerez ;
Qui assaurra Renaut, nous le vaurrons tenser.

Un an avant l'édition Michelant avait paru le Roman des Quatre Fils Aymon, princes des Ardennes (Reims, 1861). M. Tarbé y donnait le texte du manuscrit La Vallière jusqu'à la construction de Montauban, un peu plus de quatre mille vers. Le choix du texte était bon, et malgré des inexactitudes nombreuses, malgré

les mots ou les lignes en blanc, l'on pouvait déjà se rendre compte de la valeur du poème. L'on a relevé dans l'introduction des idées étranges et des preuves d'incompétence, par exemple l'Anzeiger de Mone devenant M. Onzeiger, mais il faut reconnaître que certaines indications sur la diffusion des Fils Aymon étaient alors une nouveauté en France et que peut-être la publication de M. Tarbé a décidé M. Michelant à donner, avec une tout autre compétence, le texte complet.

M. Zwick, dans une intéressante thèse de doctorat « sur la Langue du Renaut de Montauban » (ueber die Sprache des Renaut von Montauban, 54 p., Halle, 1884) a examiné de près l'édition de Michelant (p. 7-9). Plusieurs de ses critiques sont fondées, et il en eût marqué d'autres, s'il eût été mieux renseigné sur les manuscrits. En un point, il me paraît passer à côté du but. Le tort de Michelant a été de feuilleter superficiellement les manuscrits qu'il avait à sa disposition et de ne point regarder d'assez près à son texte en certains endroits. Je n'ai garde de me livrer à une sorte de recherche jalouse des défauts de son édition qui a rendu service à la science et qui représente en fait un travail considérable. S'il n'a pas multiplié les variantes, je ne saurais l'en blâmer, car ç'aurait été abuser de la patience du typographe. Quel intérêt aurait-on à montrer que les leçons de A, B, C, M, P, V, ne valent pas la leçon de L que l'on imprime ? Nos trouvères ont une provision de formules, et d'avance on est sûr de les retrouver toutes employées sans choix réel. Quel avantage y aurait-il à dresser l'interminable liste de différences qui n'ont aucune valeur ni au point de vue littéraire ni au point de vue grammatical ? Éditer dix-huit mille vers est en soi une grosse entreprise : l'essentiel me paraît de reproduire fidèlement le manuscrit que l'on croit le meilleur et d'y toucher le moins possible, car ce manuscrit, avec

ses imperfections, est un document d'une époque particulière. À vouloir l'améliorer, dans l'intention d'en établir une édition critique, on court grand risque de l'altérer. Toutes les fois que je m'écarte du texte de mon manuscrit, j'en avertis le lecteur en lui soumettant les différentes leçons du passage en cause. Parfois, je donne, au bas des pages, une version autre que celle que j'ai suivie, afin que l'on puisse profiter dans quelque mesure des recherches auxquelles je me suis livré sur les manuscrits.

L'on ne saurait songer à attribuer à un auteur particulier une œuvre telle que les Fils Aymon où l'on sent si clairement le travail de nombreuses générations de trouvères. Mais la question est autre quand on considère les versions qui nous sont parvenues comme étant des remaniements ; le nom de l'auteur d'une de ces versions aurait pu être conservé. La seule indication que l'on possède à cet égard est due à Fauchet qui, dans son Recueil de la langue et poésie françoise, ryme et romans, plus les noms et sommaire des œuvres de CXXVII poètes françois vivans avant l'an MCCC, s'exprime ainsi : « De Huon de Villeneuve. Ie croy que les romans de Regnaut de Montauban, Doon de Nantueil, Garnier de Nantueil et Aie d'Avignon, Guiot de Nantueil et Garnier son fils, sont tous d'un même poëte. Premièrement parce que c'est une suitte de contes et que ie les ay veus cousus l'un après l'autre. Car il fault confesser que le livre ne vint iamais entre mes mains : et encores le feuillet des commencemens de chacun livre (pour ce que les lettres estoyent dorées et enluminées) ayant esté deschirez. Toutefois en l'un qui estoit demi rompu, ie trouvay le nom du trouvère :

Seignor, soiez en pes tuit a. . . . . .
Que la vertus del ciel soit en vous demorée,

Gardez qu'il n'i ait noise ne tabor ne criée.
Il est ensine coustume en la vostre contrée,
Quant uns chanterres vient entre gent honorée,
Et il a endroit soi sa vielle atrempée,
Ja tant n'aura mantel ne cotte desramée

Que sa premiere laisse ne soit bien escoutée ;
Puis font chanter avant, se de riens lor agrée,
Ou tout sans vilenie puet recoillir s'estrée.
Je vos en dirai d'une qui molt est honorée,
El royaume de France n'a nulle si loée,
Huon de Villeneuve l'a molt estroit gardée.
N'en volt prendre cheval ne la mule afeutrée,
Peliçon vair ne gris, mantel, chape forrée,
Ne de buens parisis une grant henepée.
Or en ait il maus grez, qu'ele li est emblée. »

M. Matthes, en examinant ces vers (Renout van Montalbaen, p, XX), jugeait que Huon de Villeneuve y était désigné non comme l'auteur, mais comme le propriétaire du poème dont ils formaient l'introduction. G. Paris pensait au contraire qu'ils rappellent d'une manière frappante d'autres passages où il est expressément question de l'auteur d'un poème. Il remarquait d'ailleurs qu'il s'agit d'une Chanson de geste inconnue. J'ajouterai que les poèmes énumérés par Faucher constituent une liste de même famille que celle des romans réunis dans le manuscrit H. 247 de Montpellier et dont plusieurs semblent écrits ou ont été retouchés en vue de former un cycle homogène de Doon de Mayence et de ses descendants. Huon de Villeneuve serait-il l'auteur de ces retouches ? Dans cette hypothèse, le texte des Fils Ay-

mon que contient le manuscrit de Montpellier, lui devrait peut-être quelque chose de son état actuel.

J'allongerais à l'excès la liste des variantes si j'y notais les différences de mon texte et de celui de la première édition. Pour montrer une fois pour toutes dans quelle mesure Michelant s'écarte du manuscrit La Vallière, je relèverai rapidement un certain nombre de vers comme exemples. La liste entière, même pour les parties ainsi revues, serait interminable. Michelant, en règle générale, n'avertit ni des changements qu'il fait au texte ni des vers qu'il y supprime ou qu'il y introduit. À cet égard, ses notes sont insuffisantes, et mêlées d'inexactitudes. J'imprimerai donc entre crochets carrés tout ce qui ne sera pas du texte La Vallière. Cette marqueterie peut étonner l'œil, mais elle garantit la sincérité de l'édition, car à ces signes répond nécessairement une note donnant la leçon corrigée ou remplacée ; d'autre part on jugera sans doute qu'il n'y a rien à noter, quand je reproduis le texte tel qu'il est et non tel qu'il a été mal lu ou modifié sans raison.

Dans la liste qui suit, le premier chiffre désigne la page et le second le vers dans l'édition Michelant. La première leçon est celle du manuscrit La Vallière, la seconde est celle que Michelant a imprimée.

2.23. . . . . dist — Sire, ce a dist. On ne peut lire que dist. En corrigeant d'après B qui a « Sire, chou a dit », il fallait écrire dit ou bien « Sire, ce [li] dist. » 25. aidier — aider. 31. Flamenc — Flament. 3. 1. li — le. 19. en ot — en a. 4.9 et 10. . . trement le feres, …niere ja n'en seres blasmés, complètement effacés, ont été écrits à nouveau d'après le ms. B, sans que rien en avertisse. 12. trametes — trametres. 16. garnis — armés. 5.1. sabonoi — sablo-

noiz. 27-32 : la fin de ces vers est effacée. 6.23. puissons — puissions. 7.9. sa — la. 13. Jor — jour. 29. fel — tel. 8.38. rejehis — reichis. 9.5. volsisse — vossise. 21. jou — çou. 10, 12 que — ke. 14. voirs — voir. 32. savom — savon. 20. Effacez dire. 12.30. rosingneus (en toutes lettres) — rosigneus. 13.7. contes — comtes. 13. cortoisse — cortoise. 17. liges sires — sires liges. 34. Se — Si. 14.10. Keuite — Keute. 11. Jor — Jour. 15-17. le — la. 16.16. Natevité — Nativeté. 17.7. entant — entent. 18.32. Jor — Jour. 34. Jor — Jour. 20.5. sanz — sans. 7. garendir — garantir. 21 11. tans — caus. 25.21. faudron — faudrons. 26.19. a pié — a piés. 30.1, oirre — eirre. 22. li — le. 27. li — le. 31.27. vive — une. 37.26. Deu — Dex. 39.6. baisa — laisa. 31. seront — serons. 40.2. gens — gent. 16. le — li. 35. agait — agaist. 42.20. nus, mit par — nos, mult part. 44.16. chastel — chatel. 23. dient — dirent. 32. pis — vis. Il ne peut être question du visage, puisque la tête de Beuves a été séparée du corps par les traîtres et portée à Charlemagne. 49.21. tans — tant. 27. espiez — espiés. 50.38. en fait — i fait. 52.34. Por — Par. 54.36. imprimer doi[n]t. 56.27. prissier — proissier. 37. verreillier — verroillier. 57.31. prissier — proissier. 35. for — fort. 58.25. fis — fil. 59.26. pendre — prendre. 60.13 et 38. iert — est. 61.26. un espi — une espi. 63.15 (et ailleurs), cuit — cuie. 65. Entre les vers 6 et 7, M. a passé le vers ; Que il ne li valut le pris d'un estanpois. 65.13. iert — est. 66.32. s'en entrent — entrerent. 70.21 soie — scie. 71.25. li cris — les cris. 72.12. li fils — le fils. 74.3. essilliés — essiliés. 10. aprestres — aprestés. 30. richeces — richetés. 75. Alemens — Alemans. 20.76.1. Li jors — Li jor. 4. chier — cher. 27. A.C. mile dïables — A[.V.] C. mile diables. 77.7. desous — desos. 12. Seignor — Seigneur. 18. le — la. 33. Names — Naimes. 35. otrier — otroier. 79.4. Haymes — Naimes. 8. je les voi — je les vois. 80.11. Il l'en [a] apelé : correction non mention-

née. 35, toutes — totes. 81.27. Quant se fu — Quant ce fu. 18. larris — laris. 28. Ermenfroi — Hermenfroi. Après le v. 34, M. a omis : Il en [a] apelé ses freres les hardis. 84.21. viols — viels. 86.9. noir — noirs. 24. chevalier — chevaliers. 25. Guion — Guions. 87.7. par — por. 12. nus hon — nus homs. 26. qui — que. 33. Ki — qui. 90.2. lait — lais. 32. poïst — poït. 92.5. vait — va. 94.3. vost — vot. 33. vostre — votre. 34. as ses — a ses. 95.33. vostre — votre. 96.18, preu — prou. 97.3. la — le. 4. vit — voit. 97,16. Aymers — Aymes. 36. ert — est. 98.2. est — ert. 15. Damedeux — Dame Dex. 99.8. ere — est. 27. danjons — donjons. 100.4. ço — ce. 12. iert — ert. 23. ferrés — serrés. 36. soiens — soient. 101.8. sié — fié. 14. serai — seres. 21. as — a, 26. irom — irons. 35. acellent — aceillent. 102.10 desbusierent — desbucierent. 14. mainie priviée — maisnie privée. 15. a la lance amorée — a icele encontrée. 17, tiulée — triulée. 25. Tolosant — Tolosan. 31. le — li. 103.10. tote — tot. 30. querant — querrant. 104.6. Baiges — Beges. 14. vait — voit. 35. esporons — esperons. 105.6. s'est — s'ert. 30. Reignaus — Reigniaus. 108.10. volentier — volentiers. 14. certé — cierté. 34. Se — Si. 38. Geronde — Gironde. 5. fraise — fraisce. 9. servit — servi. 38. oraille — oreille. 111.3. castiel — chastiel. 6. grant — grans. 27. mervelloz — merveillos. 114.13. maise — messe. 115. molt est bien mariés — mult en est bien mariés. 117.4. repondre — respondre. 6. Je retint — Je retins. 8. celeron — celeroi. 12. mautelent — mautalent. 27. perre — piere. 29. mosteront — monstreront. 38. tot — tos. 118.3. le François — les François. 10. caront — cairont. 14. S'enterra en Gascone — S'entrera en Gascogne. 26. eraument — erraument. 27. cevauça — cevauce. 29. inelement — isnelement. 31. perelinage — pelerinage. 119.10. Widelon — Huidelon. 23. si — li. 120.16. li Saine — li Saisne. 19. secors — socors. 121.2 vinrent — vindrent. 9. chas-

cune — chacuns. 26. Tante roide hante fraite — Tant roide hante fraite. 31. houchié — huchié. 122.22. li païen — li païens. 32. aparmain — après main. 123.33. vaintre — vaincre. 29. aparmain — après main. 35. s'il n'est — s'il est. 127.15. es le vos figuré — ainsi l'a figuré. 18. chascun — chascuns. 24.32. Embedui — Ambedui, 128.2. Qui — Quel. 129.28. Widelon — Huidelon. 31. que il n'i at — que il n'i ait. 34. clochier — clochant. 37. vaintrois — vaincrois. 130.7. auron — aurons. 15 et 18. Baiart — Baiars. 24. alion — alions. 27. roeamant — roiamant. 30. vait — va. 31. l'esconduit — le conduit. 131.24. li puist — le puist. 132.7. men — mon. 33. entientre… la — encientre… li. 133.1. iron — irons. 6. senetrier — senestrier. 7. cascun — cascuns. 9. socoront — socorront. 20. flor — flors. 26. oitre — outre. 28 bon — bons. 37. sont — sunt. 134.6. molt — mult 9. volu — volsu. 26. molt — mult. 28. escilliés — essilliés. 35. l'ors — l'or. 135.1. Gascogne — Gascoigne. 2. pendus — pendus ; balliés — bailliés. 7. du[e]l — d[e]ul. 8. savon que Raignaus — saves que Reignaus. 11. poise tos vallant — proise tos vaillant. 16. Gascogne — Gascoigne. 18. vo païs — vos païs. 136.1. Segnors — Seignors. 26. conquisce — conquise. 137.22. cenus — cenu. 139.20. Tant tost — Tantost. 140.2. a il pris — il a pris 141.30 Blavie — Blaive. 144.22. del lor — de lor. 33. ens si — ens et si. 145.32. tels — tes. 148.20. Reingnaus — Reingniaus. 150.3. Rispeus — Rispers. 14. destrers — destriers. 15. rendronr — endrons. 20. Uidelons — Huidelons. 21. delivré — delivrés. 151.7. feste — faiste. 152.16. reprist — resprit. 153.16. En çou. — Encor. 154.8. miols — miels. 25. Com vos le — Comme le. 30. rent — rens. 155.3. deves — doves. 8. Norment — Normant. 156.31. querre — requerre. 159.24. espoeris — espoentis. 162.24. [Que] mant au roi Yon (dissyllabe) — Que je mant au roi Yon. 164.6. Vaucolors — Waucolors. 10. dist — dit. 165.6. atenir — as-

tenir. 166.27. amaine — amene. 167.20. cor — cors. 168.10. respondre — repondre. 169.4. icetui — icestui. 173.9. Firent faire — Et firent faire. 174.6. chançons — chançon. 176.13. Jes — les. 178.11. at — ait. 180.38. a tiesmoing — a Tresmoing. 183.33.34. vaintre — vaincre. 37. Par. respont — Por. repont. 184.34. peor — poor. 185.13. la lance Fouque — la lance Fouques. 186.33. despartis — departis. 188.37. cosins Fonque — cosins Fouques. 190.27. foit — foi. 35. cuit — cuie. 192. 16. cuit — cuie. 18. par — por. 206.22. assemblerent — s'assemblerent. 30. Feres — Freré. 207.11. Fouque — Fouques. 38. Se n'i avoie garde. — Se m'avoie gardé. 212.32. ensiant que ja preu n'i — encient que ja prou ni. 226.13. Que rois Yus i tremis[t] — Que rois Yons a tramis. 217.15. enconterra — encontrera. 34. pama — pasma. 234.31. raves — raures. 237.27. Oedon — Odon. 28. Yudelons — Ydelons. 31. porrons — porions. 238.20. Cil i fierent grans cos — Cil fierent a grans cos. 32. cos — cors. 239.2. lor — leur. 13. grainde — grande. 241.12. conrois — convois. 245.20. et — el. 21. Jut — Just. 247.12. messagiers — mesagiers. 31. Hui main — Hui mais. 248.27. tel dolor — del dolor. 35. Et se — Et si. 251.30. mal comme — mal si comme. 31. Tos mes — Tot mes. 253.4. cler — clair. 255.18. fusmes — fuimes. 262. après v. 17, un vers omis. 282.12. tost — tos. 25. lait corre a abandon — laisse corre a bandon. 296.12. deduiré — deduirai. 297.10. rent — rant. 23. prameton — prometons. 29. croitrai — croistrai. 30, aparmain — après main. 299.9. a toudis — a tous dis. 301.6. li — le. 303.17. li — le. 37. Estoit — S'estoit. 304.5. serra — sera. 11. gantes — gances. 15, desirré — desiré. 18. osse — ose. 30. eschas — echas. 32. viellier — veiller. 33. cccc — ccc. 34. vielleront — veilleront. 305.17. desertés — disertés. 306.8. contreval par le tré — tout contreval le tré. 16. li fu — si fu. 21. Olivier (régime) — Oliviers. 24. ert — est. 307.1. dis —

di. 308.13. est cele part tornés — cele part est tornés. 24. Jou — Je. 309.24. ou — ù. 29. covint — convint. 310.18. Après ce vers, M. a omis deux vers nécessaires pour la suite du récit : Lors l'ont fait amont metre et molt bien seeler Que François l'ont veü des loges et des trés. 311.27. Panses — penses. 313.24. asserres — asseres. 25. orrendroit — orendroit. 26.28. serront — seront. 315.1. sens — sans. 12. pansé — penses. 15. Names (en toutes lettres) — Naimes. 20. Estous li — Estout li. 34. dist K. — dist li rois. 316.6. lor — les. 34. Jei — Je. 317.13. Amistié — amisté. 15. prisons — prison. 21. plait — plaist. 318.14. Or faites, dist — Or faistes, dit. 27. Aves en vos asses ? — aves vos en asses ? 37. Et jei — Et je. 319.8. sos — soz. 19. fusmes — fumes. 21. Que fist donques Ogiers ? — Que fist donc Ogiers ? La note de M. est à supprimer. 25. fusmes — fumes. 320.5 biens — bien. 31. vaintre — vaincre. 34. hautement commença — commença hautement. 321.26. neelé — noelé. 325.25. Guichars — Richars. 323.15. commant — comment. 32. pansons — pensons. 324.33. plege — pleg. 326.32. Por — par. 327.4. assis — asis. 328.2. alisienz — alisies. 6. vos — nos. 27. nostre — vostre. 329.1. crueté — ireté. 329.3. Michelant se trompe en disant qu'il emprunte à B. ce vers qui est en entier au ms L. Il eût mieux valu noter que le ms L. donnant deux fois le vers : Et je irai Karlon ainz mienuit enbler, il fallait le supprimer après v. 11 et le maintenir après v. 16, car Maugis ne peut révéler devant les barons de Charles son projet d'enlever l'empereur. Dès lors il était inutile d'emprunter à B. le vers 18. 30. sol — seul. 354.11. s'an tornerent — s'atornerent. 362. Après v. 24, M. avait passé quatre vers qu'il cite en note.

Vers omis après 364.30 ; 365.4 ; 370.25 ; 378.22 ; 390.27 ; mais p. 387, entre 3 et 4, quatre vers de suite sont supprimés sans aucun avertissement. Le texte peut paraître altéré, mais au-

rait dû au moins être mentionné en note. Il s'agit d'une insomnie de Charles :

El portel l'enfermerent, la chiere ot molt amere.
Molt li fu bien avis qu'an perçast d'un tarere

Son cuer et sa coraille, ge dot que nel compere.
Par son lit se rooille et de chief en chief erre.

II

Résumé de l'Histoire des Fils Aymon d'après le manuscrit La Vallière

Beuves d' Aigremont (Michelant, p. 1-45)

Charles tient sa cour à Paris. Girard de Roussillon et Aymes de Dordonne sont venus, obéissant à l'appel de l'empereur ; mais leurs frères, Doon de Nanteuil et Beuves d'Aigrement, sont restés chez eux. L'empereur se plaint de cette rébellion. Aymes prend la défense de son frère, ce qui exaspère l'empereur qui le chasse de sa cour. Le duc part avec ses vassaux.

Sur le conseil du sage duc Naimes, on décide d'envoyer à Beuves d'Aigremont un messager qui l'invitera à venir rendre hommage à l'empereur. Enguerrand est chargé de cette mission. Charles rappelle comment il a vaincu Doon de Nanteuil et Girard de Roussillon.

Enguerrand et sa suite arrivent à Aigremont dont ils admirent la richesse et la force. Le messager invite le duc à venir à Paris

rendre le treü de sa terre, nus pieds et en langes, ajoutant ainsi aux exigences exprimées plus haut. Beuves fait attaquer les « royaus » et tue Enguerrand de sa propre main.

Les compagnons d'Enguerrand rapportent son corps à Paris. Naimes reconforte l'empereur et conseille d'envoyer un second messager qui aura quatre cents chevaliers pour escorte. Personne ne s'offre pour ce voyage périlleux, et sur l'avis de Naimes, on désigne Lohier, fils du roi.

Beuves est averti par un espion. Quand Lohier arrive à Aigremont, le duc est à table, au milieu de ses vassaux qu'il avait convoqués. La duchesse lui recommande de bien accueillir les messagers de Charles qui est son « sire lige » :

En apres Dame Dieu qui tot a a baillier.

Mais Beuves la renvoie à ses affaires :

Laiens a vos puceles, penses de chastoier ;
Penses de soie taindre, ce est vostre mestier.
Li miens mestier si est de l'espee d'acier.

Lohier, en présence du vassal rebelle, lui tient un discours insultant. Il menace Beuves de le tuer, et déjà il tirait l'épée, mais un de ses compagnons la fait rentrer dans le fourreau. Beuves répond avec une égale violence. Lohier lui rappelle ses devoirs de vassal, le meurtre d'Enguerrand, le menace de le traîner à Paris pour l'y faire juger et pendre. Le duc ordonne à ses chevaliers de saisir le messager :

Sa mort a apportée, ja n'aura raençon.

Après un combat acharné auquel prennent par les gens de la « cité », avec leurs haches et massues, les royaux ont le dessous. Lohier attaque Beuves, le renverse ; mais, relevé par ses hommes, le duc le frappe à son tour et le tue. Beuves ordonne aux royaux de quitter sa ville et de porter à l'empereur son vaillant fils Lohier :

Je n'ai d'autre treü que lui doie envoier

Savary lui répond que nul homme ne pourra le sauver de la mort. Les messagers repartent pour France ; sur tout le chemin on partage leur deuil. L'un d'eux prend les devants pour prévenir l'empereur. Celui-ci se désespère, mais Naimes l'encourage à aller à la rencontre des restes de son enfant. Charles pleure sur le corps de Lohier ; tous pleurent comme lui. On lui dit d'ensevelir sans retard Lohier à Saint-Germain-des-Prés, de rassembler son empire et de tirer vengeance du meurtrier. Les funérailles faites, le deuil dure sept jours. Charles mande ses vassaux, envahit et dévaste les terres de Beuves. Celui-ci se hâte de réclamer le secours de ses frères Gérard, Doon et Aymes. Gérard de Roussillon et Doon de Nanteuil viennent camper sous Aigremont. La bataille s'engage entre les deux armées. Galeran de Bouillon, Ogier le Danois, Richard de Normandie ont des combats particuliers avec Beuves et ses frères. Charlemagne et Beuves échangent des coups égaux, mais sont séparés par les fidèles de l'empereur. Richard de Normandie blesse gravement Gérard de Roussillon qui se retire de la mêlée avec ses frères. Charles, sur leur demande, leur accorde une trêve. Gérard dit à ses frères qu'ils ont tort envers l'empereur : « Ja est de nos drois sire. » On doit tâcher de s'accorder avec lui. S'il refuse, « A lui nos combatrons ens el pré verdoiant. »

Fouques, neveu de Gérard, demande au roi de pardonner à Beuves qui lui rendra hommage et ira, s'il le faut, en pèlerinage au Saint-Sépulcre. Sur l'avis de ses barons, Charles pardonne. Le duc Gérard et ses frères, « tot nu piés et en langes », se rendent au camp. Leurs hommes les suivent. Les quatre ducs s'agenouillent devant l'empereur et promettent d'être des vassaux fidèles. Charles les relève et impose pour seule condition qu'à la prochaine Ascension, ils viendront le servir à Paris sa maison, »

Si bien que le verront mi prince et mi baron.

Chacun rentre dans son pays. Mais.....

En France ot .I. linage, cui Dame Dex mal dont,
Ce fu Grif d'Autefueille et son fils Guenelon,
Beranger et Hardré et Hervi de Lion,
Antiaumes li felon, Fouques de Morillon.

C'est la famille des traîtres qui interviendra dans plusieurs circonstances de l'Histoire des Fils Aymon, et qui, dès lors, constituée en une geste distincte, aura un rôle dans tout le développement de l'épopée.

Les félons blâment Charles d'être si bon pour celui qui a tué son fils. Si le roi veut se venger de lui, ils sont prêts à l'aider. Charles finit par céder et promet de les récompenser. Dans le bois de Floridon, ils attendent Beuves. Fouques de Morillon blesse et désarçonne le duc. Grifon d'Autefeuille lui tranche la tête. Des trois cents chevaliers de Beuves, dix seulement survivaient. Ils portent le corps à Aigremont. La duchesse se désespère. On la calme et l'on ensevelit les restes de Beuves. Cependant les traitres sont revenus à Paris. Grifon remet au roi la tête de son ennemi. Charles répond :

Amis, ce dist li rois, ci a molt bel present.

La guerre qui suit ce guet-apens et la réconciliation de Charles et des frères de Beuves ne prennent que treize vers.

Les Fils Aymon à la cour. — Mort de Bertolais. — Les Fils Aymon dans les Ardennes (Michelant, p. 45-98)

Aymes de Dordonne a conduit à la cour ses quatre fils : Alard, Renaud, Guichard, Richard. De grandes fêtes étaient données à l'occasion de la Pentecôte. Aymes présente ses fils au roi. Celui-ci baise Renaud sur la bouche et promet de les faire tous quatre chevaliers à la Nativité. Mais la « gente façon » de Renaud lui plaît et tout est réglé pour que la cérémonie ait lieu le lendemain. On les arme et l'on donne à Renaud un cheval merveilleux :

.I. cheval i amainent qui tos estoit faés,
Baiars avoit a non,

Charles leur donne l'accolade ; puis il fait dresser une quintaine. Renaud, à ce jeu, l'emporte sur tous et Charles promet de le faire son sénéchal. Le jour suivant, le roi est servi à table par les Fils Aymon. Après le repas, on se divertit dans la salle, puis on joue aux échecs. Bertolais, neveu du roi, et Renaud jouent ensemble. Une querelle s'élève entre eux. Bertolais insulte Renaud et lui donne un tel soufflet que le sang coule. Renaud va se plaindre au roi qui le rebute : « Malvais garçon, coart avoit Renaud hucié. » Renaud rappelle la mort de son oncle, Beuves d'Aigremont, « de lui vos demant droit, par cel qui nos cria ! » Le roi irrité le frappe de son gant à la figure, « si que li sans vermaus à la terre cola ». Renaud s'en va, rencontre Bertolais, saisit l'échiquier, et d'un coup étend mort le neveu de l'empereur.

Après un combat, brièvement conté en six vers, les Fils Aymon ont pu s'échapper. Ils se rendent à Dordonne. Leur mère leur conseille de se réfugier ailleurs. Ils partent avec des provisions et trois cents chevaliers. Dans l'Ardenne, sur les bords de la Meuse, ils construisent un château, Montessor. Pendant sept ans on les oublie, mais Charles finit par savoir où ils sont. L'armée est réunie à Laon et de là on part pour l'Ardenne. On passe sans accident les Espaus, défilé dangereux, « car fées y conversent », et l'on découvre Montessor. Richard attaque l'armée de Charles et s'empare du convoi. Ogier poursuit vainement Richard. L'empereur jure qu'il châtiera les Fils Aymon. L'armée campe le long de la rivière. Sur le conseil de Naimes, on le charge d'aller avec Ogier réclamer Guichard qui est accusé d'avoir tué Looïs (non plus Lohier), fils de l'empereur. Renaud ne veut rien entendre. Il ordonne une sortie et rencontre son père à qui il reproché d'être avec les ennemis de ses enfants. Après un long combat, les Fils Aymon sont forcés de rentrer dans le château. Charles trouve que le siège dure trop. Hervieus de Lausanne promet de s'emparer de la place et de rendre Renaud prisonnier à l'empereur.

Le traître se présente à Renaud comme un de ses partisan ; mais, la nuit venue, il va baisser le pont-levis et tirer les verrous de la porte. Cent chevaliers entrent dans Montessor. Les Fils Aymon s'aperçoivent de la trahison s'arment à la hâte avec trente chevaliers. Les autres étaient restés dans le bourg, qu'Hervieus et les siens avaient envahi, tuant et brûlant. Les écuyers défendent le souterrain contre Hervieus. Renaud et ses frères les rejoignent. Hervieus et neuf des siens sont pris. Ces derniers sont pendus, et à côté est placée l'enseigne qu'ils portaient. Hervieus est écartelé et les débris de son corps sont réduits en cendres. Charles est très affligé de l'échec honteux de l'entreprise. Mais le château et le

bourg ne sont plus habitables, tous les approvisionnements sont détruits. Les Fils Aymon abandonnent Montessor, et, avec six cents chevaliers traversent le camp ennemi. Charles renonce promptement à les poursuivre et campe près de la rivière.

Les Fils Aymon ont passé l'eau, se reposent une nuit et, le lendemain, traversent les Espaus et entrent en Ardenne. Charles donne congé à ses hommes et revient à Paris. Mais le duc Aymes, arrivé à la fontaine d'où ses fils sont partis, entre dans la forêt et rencontre ses fils endormis près d'un rocher. Pris entre l'amour paternel et son devoir envers l'empereur, il les fait défier par deux de ses chevaliers. Renaud lui reproche sa dureté. Aymes répond qu'ils n'ont qu'à combattre ou à se faire ermites. Réduits à cinquante, Renaud et les siens s'enfuient. Le cheval d'Alard est tué. Renaud prend son frère en croupe sur Bayard. Le veneur de Charles, Hermenfroi, est tué. Après une défense héroïque, Renaud et les survivants de sa troupe s'enfuient. Aymes pleure sur sa destinée qui l'oblige à combattre ses enfants. Il emporte à Paris le corps d'Hermenfroi ; mais Charles l'ayant mal accueilli, le duc s'en va à Dordonne.

Les Fils Aymon sont dans l'Ardenne. Il ne leur reste plus que trois compagnons et quatre chevaux pour eux sept. Ils vivent de la chasse ou en pillant les terres voisines. Mais, sans abri, ils éprouvent de grandes souffrances, surtout pendant l'hiver. Le beau temps venu, ils quittent la forêt et partent pour Dordonne. Nul ne les y reconnaît tant ils étaient changés. Leur mère, après leur avoir donné l'hospitalité, aperçoit une cicatrice au front de Renaud, trace d'une blessure qu'il avait eue étant enfant. Elle lui demande s'il est son fils : Renaud éclate en larmes.

La duchesse le voit, ne le va plus dotant,
Plorant, brace levée, va baisier son enfant,
Et puis trestos les autres .C. fois de maintenant.

La duchesse fait monter leurs trois compagnons et un repas leur est servi. Aymes revient de la chasse et demande qui sont ces hommes :

Sire, ce sont ti fil que traveillié as tant
As Espaus, en Ardanne, ou mesaise orent grant.
Herbergié sont anuit, por Deu le roiamant.
Le matin s'en iront par son l'aube aparant.
Ne sai ses verrai mais en trestot mon vivant.

Aymes ne se laisse pas attendrir. Il les a forjurés au roi. Que ne font-ils des prisonniers dont la rançon leur donnera de l'argent ? Renaud répond que ses frères et lui ont ravagé assez de pays, mais que leur père est l'auteur de leur ruine. Aymes s'emporte en reproches déraisonnables. Renaud, irrité, porte la main à son épée, mais Alard le calme et Aymes reconnaît l'excès de sa rigueur. Qu'ils se munissent de tout ce qu'il leur faudra. Par devoir il restera hors de chez lui tant qu'ils y seront. Il les recommande à sa femme et les quitte. La duchesse comble ses fils de soins, les habille richement, leur ouvre ses trésors. Renaud en profite pour réunir des soudoiers. Ils allaient partir quand paraît Maugis. Il a su ses cousins à Dordonne et vient les trouver, emmenant un trésor qu'il a enlevé à Orléans. Maugis accompagne les Fils Aymon. On passe la Loire. À Poitiers, l'on apprend que le roi Ys de Gascogne a besoin d'aide.

Les Fils Aymon en Gascogne : guerre contre les Sarrasins ; construction de Montauban ; guerre où Roland se distingue

contre les Saines ; course à Paris (Michelant, p 98-135)

Arrivés à Bordeaux, les Fils Aymon offrent leurs services au roi Ys qui était en guerre avec Beges le Sarrasin ; celui-ci lui avait enlevé Toulouse, Montpellier, Avignon, Beaucaire. Ys accepte l'offre des proscrits. Mais Beges est parti de Toulouse et déjà son armée est sous Bordeaux. Après une bataille où Renaud fait Beges prisonnier et Bayard s'empare du destrier du Sarrasin, Ys autorise les Fils Aymon à élever le château de Montauban, puis donne sa sœur Aélis en mariage à Renaud.

Cependant Charlemagne, revenant un jour de Galice où il était allé prier saint Jacques, voit le château de Montauban, en admire la force et apprend tout ce qui s'est passé. Il envoie Ogier demander au roi Ys qu'il lui livre les Fils Aymon. Renaud était avec le roi. Ys répond qu'il est content de Renaud à qui il a donné sa sœur, et de ses frères. Après avoir échangé avec Renaud des paroles vives, Ogier s'en va. Revenu à Paris, Charles songe à repartir pour attaquer Montauban. Mais Roland, un neveu qu'il n'a pas encore vu, se présente à lui. Charles pensait à l'opposer à Renaud, quand un messager lui apprend que les Saines (Saxons) assiègent Cologne. Roland se charge de cette guerre, bat les Saxons et ramène à Charles leur roi Escorfaud prisonnier.

Il manquait à Roland un cheval digne de lui. Naimes conseille d'annoncer une course où le prix sera composé de la couronne du roi, de quatre cents marcs d'or et de cent riches pailes. Renaud sait la nouvelle et veut aller disputer le prix, mais ses frères et Maugis l'accompagnent avec cent chevaliers. On s'arrête sous Montlhéry. Maugis teint Bayard en blanc et donne à Renaud l'apparence d'un garçon de quinze ans. Maugis lie un pied à Bayard pour le forcer à boiter. Il entre avec Renaud dans Paris et tous

deux se logent chez un cordonnier qui reconnaît Renaud. Il le dénoncerait sur-le-champ, mais Renaud le tue. Après ce méfait, les deux chevaliers s'enfuient et vont passer la nuit sous le porche de Saint-Martin. Le jour venu, ils prennent part à la course. Renaud, sur Bayard à qui l'on a délié le pied, dépasse tous ses concurrents, prend la couronne, se fait reconnaître de Charles et part sans se laisser toucher par les plaintes du roi qui ne peut se résigner à perdre sa couronne. Les Fils Aymon et Maugis rentrent sans encombre à Montauban.

Charlemagne entre en Gascogne ; trahison du roi Ys (Michelant, p. 136-174)

Après sa victoire en Sessoigne (Saxonia, Saxe) sur Guiteckin (Witikind) et le mariage de Baudouin et de la reine Sebile, l'empereur annonce qu'il va faire la guerre aux Fils Aymon. Doon de Nanteuil objecte qu'il a besoin de repos et que depuis des années une guerre succède à l'autre. Charles répond que si les pères ne veulent pas venir, il emmènera les fils. Un espion apprend à Renaud les projets de l'empereur.

Charlemagne entre en Gascogne. Les défenseurs de Monbendel rendent la place sans combat. Charles envoie Guinemard à Toulouse demander au roi Ys de lui rendre les Fils Aymon. Ys veut d'abord faire pendre le messager. On l'apaise et il demande un délai pour réfléchir.

Le roi de Gascogne réunit son Conseil. Hunnaus de Tailleborc et le vicomte d'Avignon sont d'avis qu'il faut obéir à l'empereur. Le duc de Monbendel juge cet avis déshonorant. Hunnaus revient à la charge. Raimon de Toulouse parle en faveur de Renaud. Antoine invite le roi à se retirer pour que l'on puisse mieux

délibérer. Ys sort accompagné du duc de Monbendel et de Raimon. Hunnaus, le vicomte d'Avignon et Antoine, s'entendent pour exiger que les Fils Aymon soient rendus, et le duc de Monbendel étant rentré, ils l'obligent, le couteau sur la gorge, à se rallier à leur décision, qui est communiquée au roi. Ys pleure. Sur le conseil du comte d'Avignon, on conduira les Fils Aymon, vêtus de manteaux écarlates et de pelisses grises, dans la plaine de Vaucouleurs ; ils seront sans armes et montés sur des mulets. Charles les fera prendre par quatre mille hommes. Ys envoie à l'empereur une lettre conforme à la décision du conseil. Quand Charles l'a reçue, il ordonne à Ogier et à Fouques de Morillon d'être au matin à Vaucouleurs : on leur remettra les Fils Aymon. Il fait avertir Ys qu'il accepte sa proposition et qu'il lui adresse les manteaux et les pelisses qui feront reconnaître les Fils Aymon.

Le roi Ys arrive à Montauban et informe Renaud de la paix qu'il a conclue avec Charles. Les Fils Aymon iront à Vaucouleurs où l'empereur se réconciliera avec eux. Renaud proteste, puis se laisse gagner. Alard voudrait emporter ses armes, mais Renaud tient à se réconcilier avec Charles. Il rencontre sa femme

Clarisce la cortoise, au gent cora envoisié,
Qui plus estoit vermeille que rosse de rossier,
Et plus blance d'asses que n'est la nois sor giel ;
Awec li ses enfans que ele ot forment chiers,
Aymonet et Yon qui molt font à prisier.

Quand elle sait les intentions de Renaud, elle le supplie de monter Bayard, d'emmener avec lui Maugis et quatre cents chevaliers. Elle a eu un songe qui l'effraie, mais Renaud n'est pas superstitieux :

Li hom qui croit en songe a bien Deu renoié.

Cependant, comme ses frères insistent, il demande au roi qu'on leur laisse prendre leurs destriers. Ys refuse. Le lendemain matin, après avoir entendu la messe, les Fils Aymon, vêtus de manteaux d'écarlate, sans autre arme que leur épée, montent sur des mulets et partent pour Vaucouleurs. Douze comtes les accompagnent. Ys se désole de sa trahison.

Les Fils Aymon, tenant dans leurs mains des fleurs de roses, chevauchent joyeux.

Aallars et Guichars commencerent .I. son,
Gasconois fu li dis et limosins li ton,
Et Richars lor bordone bebelement par desos ;
D'une grande huchie entendre les puet on.
Ainc rote ne viele ne nul psalterion
Ne vos pleüst si bien come li troi baron.

Renaud est inquiet et prie Dieu, car il ne sait où il mène ses frères. Alard l'encourage et le fait chanter avec eux.

Àchacun des quatre chemins qui partent de Vaucouleurs, mille chevaliers les attendaient. Quand Ogier voit venir ses cousins, il obtient de ses hommes qu'ils se tiennent à l'écart. Une fois dans le val désert, les Fils Aymon s'arrêtent et s'effraient. Ils voudraient revenir à Montauban, mais il est trop tard. Renaud aperçoit les chevaliers de Charlemagne et reconnaît l'enseigne de son ennemi Fouques de Morillon. Ses frères l'accusent de les avoir trahis et veulent le tuer. Mais ce n'est qu'un instant de colère. Renaud demande aux chevaliers d'Ys de se joindre à eux. Comme ils refusent, il tue le comte d'Avignon. Les autres fuient. Les Fils Aymon attendent l'ennemi. Fouques de Morillon blesse Renaud à la

cuisse. D'un coup de Froberge, Renaud l'étend mort. Il monte sur le cheval de Fouques, pend l'écu à son col et attaque les Français. Alard est blessé, mais il a conquis un cheval. Les Français les attaquent en foule. Guichard est fait prisonnier. Renaud le dégage, mais Richard est percé d'un coup de lance. L'enfant, d'un coup d'épée tranche en deux son adversaire et le cheval. Les Fils Aymon se réfugient sur la roche Mabon. De là ils se défendront à coup de pierres. Ogier les encourage. Cependant, Gontard, le clerc qui avait lu au roi Ys la lettre de Charles, avertit Maugis de ce qui se passe à Vaucouleurs. Maugis endort les gens de Montauban, éveille ceux qui aiment Renaud, les fait armer et, monté sur Bayard, part avec eux au secours de ses cousins. De la roche Mabon, les Fils Aymon les voient venir. Maugis attaque Ogier, mais Bayard l'emporte vers Renaud. Un combat régulier s'engage. Ogier, après avoir essayé de tenir tête à Renaud, est obligé de quitter la partie. Le roi et Roland critiquent sa conduite équivoque. Peu s'en faut que Roland et lui n'en viennent aux coups. Cependant Maugis a guéri les Fils Aymon de leurs blessures. Tous rentrent à Montauban.

Le roi Ys, quand il apprend le retour de ceux qu'il a trahis, s'empresse de se réfugier dans une abbaye voisine. Roland en est averti par l'espion Pinax. Il part avec Olivier et d'autres et force l'entrée de l'abbaye. On emmène Ys le traître sur un âne, le visage tourné vers la queue. Roland compte le pendre. Mais Ys envoie secrètement ses chevaliers supplier Renaud de l'arracher au supplice. Renaud venait d'arriver à Montauban, où ses frères avaient eu grand'peine à le réconcilier avec sa femme Clarice qu'il confondait dans son ressentiment contre le roi Ys. Surviennent les messagers de celui-ci et Renaud, par un brusque retour, se décide à délivrer son beau-frère. L'armée de Renaud s'est mise en

marche. Il la forme en sept échelles. Roland se sépare des siens et défie Renaud. Celui-ci le conjure vainement de l'accorder avec Charles ; Roland n'ose le promettre. Renaud lui propose alors de régler l'affaire à eux deux.

Et por coi en morroient tant chevalier armé ?
Et tante riche terre en chierroit en vilté ?
Tante veve feriens, tant orfenim clamé ?…
Ci a molt grant meschief de bataille campel.
Alons endui ensamble des espees del lés.
Si en ait cil l'onor cui Dex l'a destiné

La bataille s'engageait, mais quand Roland et Renaud vont être aux prises, de part et d'autre l'on s'arrête :

Il n'i a si hardi qui ost lance lever.
Chascuns s'en va as rens de la bataille ester
Por esgarder la joste des meillors bachelers
Qui ainc fussent en France ne el monde trovés.

Roland est renversé parce que son cheval ne peut résister à la poussée de Bayard. Le combat est repris à pied, Froberge contre Durandal. Mais Maugis et les frères de Renaud, Ogier et Olivier, Estout, se mêlent à leur combat, l'entravent si bien que tous deux d'accord partent pour le reprendre ailleurs. Les amis de Roland l'emmènent, tandis que Renaud rencontre et délivre le roi Ys.

Roland et ses compagnons reviennent : Ogier raille Roland sur sa mésaventure. Mais Richard a l'imprudence de provoquer Roland qui le renverse et le fait prisonnier. Les frères de Richard se désespèrent. Maugis promet de le leur rendre. Ils rentrent donc à Montauban. Maugis, déguisé en pèlerin, va à la tente de Charles, le salue, raconte ses voyages et ses peines. On l'accueille avec

bonté. Maugis fait des compliments au roi et lui offre la moitié du mérite de son pèlerinage. Il obtient que le roi le serve à son repas. Richard est amené devant Charles qui le frappe d'un bâton. Richard se jette sur lui, tous deux roulent à terre et il faut les séparer. Tout le monde blâme l'empereur. Il annonce à Richard qu'il sera pendu à Montfaucon. Maugis sait ce qu'il désirait savoir, et revient à Montauban. Il renseigne Renaud qui fait armer tout son monde. On se cache en un bois non loin de Montfaucon. Cependant Charles demande successivement à tous les Pairs de se charger de faire pendre Richard. Tous refusent. L'empereur rappelle sa jeunesse, comment il a triomphé des serfs, puis des douze Pairs conjurés pour sa mort. Il châtiera qui refusera de lui obéir. Il appelle Estout qui le raille. Charles lui lance un bâton. Estout sort de la tente et plusieurs le suivent. Charles s'adresse à Richard de Normandie qui lui aussi parent des Fils Aymon, refuse. Naimes conseille au roi d'enfermer Richard dans un cachot, où, mal nourri, il ne tardera pas à mourir. Mais Charles craint quelque tour de Maugis. Ogier, et les Pairs quittent encore la tente du roi. Ogier, Richard de Normandie, Turpin, Huidelon s'arment pour défendre leur cousin, mais Richard les en détourne. Il apprend à Ogier qu'il a vu Maugis dans la tente du roi, ce qui l'a rassuré.

Les barons se réconcilient avec le roi. Un traître, Ripeus de Ribemont, s'offre pour pendre Richard à la condition que les douze Pairs s'engageront à ne lui faire aucun mal. Ogier lui-même finit par donner sa parole. Ripeus emmène le prisonnier qui s'étonne de n'être pas secouru. Il demande à se confesser, puis récite une longue prière. Ripeus allait le pendre, car Renaud et les siens s'étaient endormis. Mais Bayard, le cheval faé, veillait :

Venus est a Renaut ens el brueillet reont
Ou il iert endormis si com traveilliés hom.
Baiars ne pot parler, ne dit ne o ne non ;
Ains hauce le pié destre qu'il ot gros et reont,
Et fiert l'escu Renaut .I. grant cop a bandon.

Renaud, ses frères, Maugis s'éveillent ; on court aux fourches, Ripeus est tué, ses hommes sont pendus. Richard revêt les armes de Ripeus et monte sur son cheval. Ses frères et Maugis l'attendent dans le bois. Il part avec eux pour attaquer les Français. Il se fait reconnaître d'Ogier à qui il conte comment les choses se sont passées. Charlemagne prend Richard pour Ripeus, puis, revenu de son erreur, combat avec lui. Richard sonne Bondin que Renaud lui a confié et l'on vient à son aide. Dans la mêlée, Charles et Renaud se rencontrent, et Renaud en profite pour supplier le roi de s'accorder avec lui, mais Charles exige que Maugis lui soit rendu. L'entente est impossible. Charlemagne attaque Renaud qui le prend entre ses bras et veut l'emporter ; mais Roland force Renaud à lâcher prise. Les deux armées se retirent. Renaud décide de surprendre les Français avec quatre cents chevaliers. D'un coup d'épée Richard tranche la corde qui soutenait la tente du roi et s'empare de l'aigle d'or qui la surmontait, puis part avec son gain. Les Français s'arment. Maugis veut venger son père Beuves : il perce d'un coup de lance la tente de l'empereur ; mais il se voit seul, repart et rencontre Olivier qui le désarçonne et le fait prisonnier. Charlemagne, désespéré, annonce à ses Pairs qu'il leur rend sa couronne : « Renaus soit vostres rois. » Olivier arrange tout en apprenant à Charles que Maugis est prisonnier. Il l'amène à l'empereur.

À Montauban, les Fils Aymon s'étonnent de l'absence de leur cousin. Renaud va dans la campagne et apprend la mésaventure de Maugis. Charlemagne voudrait que son prisonnier fût pendu immédiatement. On obtient qu'il le laisse vivre jusqu'au lendemain. Le captif dîne à côté de l'empereur. On allume trente cierges ; cent chevaliers veilleront ; Maugis est chargé de fers. Il endort tout le monde, y compris l'empereur, se délivre de ses chaînes, enlève leurs épées à Charlemagne et aux douze Pairs, prend la couronne royale, éveille Charles et prend congé de lui. L'empereur éveille à son tour ses barons avec l'herbe ansioine et leur apprend ce que Maugis a fait. Renaud veillait dans un bois. Maugis le rencontre et ils reviennent ensemble à Montauban.

Charlemagne envoie Naimes, Turpin, Ogier et Estout demander à Renaud de rendre ce qui a été pris ; il leur accordera en échange une trêve d'un an. Les comtes sont très bien accueillis, dînent au château, et Renaud rend volontiers la couronne et les épées, mais Richard exige que l'on garde l'aigle d'or. Ogier propose à Renaud de venir traiter avec le roi qui sera sans doute mieux disposé. On part et Renaud attend sous un arbre que l'on prépare Charlemagne à sa visite. Mais déjà celui-ci, averti, a ordonné à Roland et à Olivier de s'emparer de Renaud. C'est donc en prisonnier qu'il paraît devant le roi. Mais ses parents interviennent, on lui rend la liberté, et il part pour Montauban, promettant de revenir soutenir sa loyauté contre Roland. Le lendemain, les deux chevaliers sont aux prises, échangeant des coups terribles. Mais Dieu fit un miracle pour les sauver ; une épaisse nuée les empêche de se voir. Ils arrêtent le combat et Roland suit Renaud à Montauban. Charlemagne irrité fait entourer la place où Naimes, Ogier, Turpin et Estout ont rejoint Roland. Le lendemain, après le repas, Ogier, Naimes et Turpin, sur le conseil et de

la part de Roland, vont sommer l'empereur de s'accorder avec les Fils Aymon. Charlemagne les chasse : il lui faut Maugis. Le refus de l'empereur une fois connu, Maugis monte sur Bayard, va à la tente royale, endort les gardes, emporte à Montauban Charlemagne endormi, avertit Renaud, lui fait promettre de ne faire aucun mal à l'empereur, quitte la ville sans prévenir personne et se retire dans un ermitage.

Richard voudrait tuer le roi, mais ses frères protestent, et l'on appelle Roland, Ogier, Naimes et Turpin. Roland demande que Maugis éveille le roi, mais Maugis a disparu ; les Fils Aymon en ressentent un grand chagrin. Enfin Charles s'éveille ; Renaud s'agenouille et lui demande la paix. L'empereur exige toujours qu'on lui rende Maugis. Richard s'emporte. Mais Renaud fait reconduire Charles à son camp. Roland, Ogier, Naimes et Turpin l'y rejoignent et se font pardonner leur rébellion. L'empereur donne l'assaut à Montauban, mais il est repoussé et décide d'affamer la place. Bientôt les vivres manquent, et la mortalité augmente au point que les corps sont jetés dans un charnier « sans messe ». Charles fait attaquer la ville par des mangonnaux qui « ruaient » nuit et jour. Sous les pierres, les maisons s'effondrent. La « vitaille » manque de plus en plus. La duchesse voit ses fils dépérir. On se résout à tuer les chevaux. On épargne Bayard. Les souffrances deviennent intolérables. Clarice réclame pour ses enfants. Aymonnet et Yonnet demandent que l'on tue Bayard. Renaud préfère aller supplier son père de lui venir en aide. Le duc l'autorise à prendre tout ce qu'il pourra emporter. Ce secours dure peu. Aymes obtient de ses barons qu'ils emploient leurs trois mangonnaux à lancer des provisions dans la ville. Charles est informé, fait appeler le duc : Aymes déclare qu'il ne peut tra-

hir ses enfants. Le roi lui donne congé, et le vieux duc part avec son barnage.

La famine est extrême à Montauban. Renaud imagine de saigner Bayard, mais le cheval est bientôt épuisé. Un vieil homme apprend à Renaud qu'on peut sortir de la forteresse par un ancien souterrain. On part en laissant sur les murs les enseignes déployées.

Au sortir du souterrain, Renaud et les siens se rendent chez un ermite qui leur fait bon accueil. L'on part pour Trémoigne où l'on est reçu avec joie. Charlemagne, après avoir occupé Montauban, apprend où sont les Fils Aymon. Il arrive avec son armée sous les murs de Trémoigne. À la fin d'un combat, Renaud rencontre Richard de Normandie et le fait prisonnier. Il lui annonce qu'il le fera mourir « a viltage », si Charles s'obstine à lui refuser la paix. Mais Richard ne peut « faillir » à Charlemagne. Il passe son temps à jouer aux échecs avec la duchesse. Le siège continue. Le roi Ys meurt de maladie. Cependant Maugis veut revoir ses cousins. Il quitte son ermitage et rencontre des marchands qui ont été dépouillés par des voleurs. Avec sa « potence » de pèlerin, Maugis tue les sept larrons. Les marchands lui apprennent que les Fils Aymon sont à Trémoigne. Il s'y rend, et d'abord Renaud ne peut le reconnaître, tant il est changé. Il raconte à ses cousins comment il s'est fait ermite pour expier ses fautes ; il a l'intention d'aller au Saint-Sépulcre. Il les embrasse et repart. Charlemagne fait demander à Renaud de lui rendre Richard de Normandie, mais continue à réclamer Maugis. Renaud répond qu'il est résolu à pendre Richard de Normandie. Charlemagne s'obstine à continuer la guerre, malgré le mécontentement de ses barons.

Renaud et ses frères décident de pendre Richard de Normandie. On dresse les fourches, Roland et Ogier les voient et s'effraient. Renaud envoie dix sergents prendre Richard de Normandie qui jouait aux échecs avec Yonnet. Richard leur lance à la tête les pièces du jeu, en tue trois et les fait jeter par la fenêtre. Renaud fait armer quinze chevaliers ; on lie Richard, et au pied des fourches Renaud lui offre la vie, s'il consent à « forjurer » le roi. Richard s'y refuse, mais demande que l'on avertisse Charlemagne de sa part et que l'on prie Roland et ses amis d'agir auprès de lui en sa faveur. Le messager s'acquitte de sa mission. Roland et les Pairs supplient le roi de faire la paix et de sauver Richard. Charles est convaincu que Renaud n'osera point le faire pendre et résiste. Le messager repart. Ogier se désespère. Roland va au roi et lui dit qu'il part sans congé. Il engage Ogier à le suivre. Les douze Pairs et leurs hommes se préparent à quitter le camp. On abat les tentes. Renaud s'en aperçoit et s'excuse à Richard que l'on délivre de ses liens. Cependant Charles a fait appeler Roland : il consent à s'accorder avec Renaud. Les Pairs de France reviennent ; l'empereur fixe ses conditions : Renaud ira au Saint-Sépulcre nus pieds et en langes, et on livrera Bayard à l'empereur qui en fera justice. Naimes porte le message : « La pais est otriée, chaüs est li revel. » Renaud remet Bayard à Naimes et jette son enseigne dans le fossé.

Renaud prend un costume misérable, embrasse sa femme et ses fils, confie la duchesse à ses frères, leur recommande de bien servir l'empereur et part pour son pèlerinage. Ses frères et Richard de Normandie vont au camp où Charles les reçoit avec bonté et promet d'adouber chevaliers Aymonnet et Yonnet. Les Fils Aymon sont allés à Montauban. Charles est à Liège, il fait amener Bayard sur le pont de la Meuse. On lie une meule au cou

du bon destrier qui est précipité dans le courant. Les barons blâment le roi. Mais Bayard revient sur l'eau, brise de ses pieds la lourde pierre et hennissant monte sur la rive opposée. Il s'enfonce dans la forêt d'Ardenne où parfois il apparaît encore. Le roi renvoie ses barons et rentre à Paris.

Le pèlerinage de Renaud et de Maugis (Michelant, p. 403.)

Renaud arrive à Constantinople où il rencontre Maugis, pèlerin comme lui. Tous deux partent ensemble pour Jérusalem. Quand ils voient la ville, elle était occupée par les Persans. Le roi Thomas est entre leurs mains. Les princes chrétiens du pays assiègent Jérusalem. Renaud et Maugis se font une logette où ils se reposent. L'amiral de Perse attaque les chrétiens. Le vicomte de Jaffe, le comte de Raimes, Joffroy de Nazareth repoussent les infidèles. Les Sarrasins, en se retirant, renversent la logette de Renaud. Celui-ci prend la fourche qui la soutenait, et abat les païens au passage, pendant que Maugis les crible de pierres. Le comte de Raimes et Joffroy de Nazareth, qui ont vu les exploits des deux chrétiens, leur demandent qui ils sont. Renaud se fait connaître, le comte lui rend hommage, et apprend que les Fils Aymon sont réconciliés avec Charlemagne et que le compagnon de Renaud est Maugis. Renaud accepte provisoirement l'hommage des barons chrétiens. On offre aux pèlerins des présents qu'ils refusent. Toute l'armée chrétienne est en fête. On allume des torches, l'on chante, l'on danse : « Li jugleor viellerent, li harpeor harperent. » Les Turcs sont étonnés de la clarté ; par tout le pays on croit Jérusalem en flammes.

Les chrétiens proposent d'attaquer la ville, mais les Sarrasins font une sortie. Renaud et Maugis s'arment et montent à cheval. Margaris conduit la première échelle des païens. Barbas encou-

rage ses hommes et tue Galeran de Sajette, mais il est repoussé, et Renaud armé d'une poutre poursuit les fuyards, tient la herse levée et appelle les chrétiens à lui. Malgré les cris des Sarrasins, il demeure là l'épée à la main. Ils essayent en vain de faire tomber la herse. Les chrétiens sont dans la place. Barbas jure qu'il fera mourir le roi Thomas. Il le lui annonce. Le roi monte au haut de la tour et dit que Barbas est prêt à partir, si on le permet ; sinon Thomas sera jeté du haut en bas de la tour. Renaud veut que l'on attaque ; mais Barbas prend Thomas par les cheveux et déclare à Renaud qu'il le lui jettera dessus. Enfin on laisse l'amiral partir avec sa « maisnie ». Renaud rend le pouvoir au roi Thomas, accepte quelques présents et repart avec Maugis. Ils s'embarquent à Jaffe et arrivent à Palerme après un mois et demi de mer. À Palerme, les deux chevaliers aident le roi Simon de Pouille à repousser une invasion des Sarrasins et reviennent en France, en passant par Rome, où ils rendent visite à l'Apostoile (au Pape). Après bien des « journées », ils sont à Trémoigne où Alard les reçoit.

On était sur le point de rendre les derniers devoirs à la duchesse Clarice qui venait de mourir. Renaud éprouve une grande douleur. On se rend ensuite à Montauban. Maugis part pour son ermitage : « Par nos sont mort mil homme en la terre vaillante ; Por elx devons proier ». Il mourut sept ans plus tard dans sa retraite, après avoir mené une sainte vie. Alard, Guichard, Richard ont pris femme. Renaud élève ses fils. Quand il les voit en âge, il les envoie à la cour. Il leur recommande d'être dignes de lui, de se défier du mauvais lignage et de défendre leur honneur s'il était menacé. Yon et Aymon sont bien accueillis par le roi et par ses barons. Mais Rohart et Constant, fils de Fouques de Morillon, que Renaud avait tué à Vaucouleurs, les insultent et les défient

en soutenant que leur père a été victime d'une trahison. Les fils de Renaud sont adoubés chevaliers, et après un long combat dans une île de la Seine, sont vainqueurs. Leur père et ses frères étaient venus les assister de leur présence et surveiller les manœuvres des traîtres.

Robert et Constant une fois pendus et les fils de Renaud guéris de leurs blessures, « quant il furent si sain comme poisson de mer », Charlemagne leur donne femme et grandes terres à gouverner. Mais Renaud veut quitter le monde. Ses frères et ses fils l'accompagnent jusqu'à Chartres. Là, il donne Trémoigne à Aymon et Montauban à Yon. Pour lui, il va consacrer à Dieu les dernières années de sa vie. Aymon part pour Trémoigne, Renaud et les autres vont à Montauban ; mais la nuit venue, il se déguise pauvrement et s'en va après avoir donné un anneau d'or, en souvenir, au portier du château : ses frères et ses fils ne le verront plus en ce monde, il va sauver son âme : « Par moi sont mort mil home, dont ge sui moult dolent ».

Il s'en va. Le matin, le portier explique l'absence du comte.

Légende pieuse : La pénitence et la mort de Renaud

Renaud va par les bois, par les chemins et arrive à Cologne. Il adore les Trois Rois à la cathédrale et offre au maître-maçon ses services comme simple manœuvre. Il étonne les ouvriers par sa force extraordinaire, mais à l'heure de la paie Renaud n'accepte qu'un denier, assez pour son pain. Ses compagnons le jalousent et prétendent qu'il leur fait tort. Ils le tuent par derrière, à coups de marteaux, pendant qu'il prend son repas, puis vont jeter le corps dans le Rhin. Le maître s'étonne de ne pas revoir « l'ouvrier de saint Pierre » ; les meurtriers répondent en plaisantant.

Mais, par la volonté de Dieu, les poissons ramènent le corps à la surface de l'eau et il rayonne d'une brillante clarté ; trois cierges resplendissaient et l'on entendait les anges chanter. Les hommes et les femmes, l'archevêque et ses clercs s'empressent et contemplent le corps qui est sans doute celui de quelque saint.

Quand les anges eurent achevé leurs chants, les poissons menèrent le corps à la rive. L'archevêque saisit le sac et aussitôt la clarté s'évanouit. Une fois le sac ouvert, on reconnaît l'ouvrier de saint Pierre. Le maître arrache aux coupables l'aveu de leur crime. L'archevêque se borne à les bannir. On porte le corps à l'église, mais après la messe, l'on essaie en vain d'enlever le cercueil du char où il a été posé. Le char se met en mouvement, le clergé le suit. Il s'arrête à la ville de Reoigne où des miracles ont lieu. Le lendemain il continue sa marche jusqu'à Trémoigne, « là où en est l'histoire ».

Dès qu'il approche, les cloches de la ville sonnent d'elles-mêmes. On apprend qu'un saint corps vient de Cologne et que les miracles se multiplient sur son passage. L'archevêque de Trémoigne pressent que c'est le corps de Renaud. Il ira à sa rencontre. Les frères et les fils de Renaud l'accompagnent. Quand on a ouvert la bière et le linceul, tous reconnaissent Renaud et l'archevêque raconte sa mort et les merveilles qui l'ont suivie. Renaud est enterré à l'église de Notre-Dame, où il est encore dans sa « fiertre » :

Sains Renaus est nomez, por Deu soffri torment.

Ses fils vécurent en parfaite amitié, mais ils eurent plus tard une grande guerre contre une mauvaise gent.

III

Origines et formation du cycle des Fils Aymon

Le résumé qui précède, était nécessaire, parce qu'une discussion des origines de l'histoire des Fils Aymon est possible seulement si l'on a présente à l'esprit la forme la plus ancienne pour l'ensemble que nous possédions de la Chanson du geste. Dans la plupart des autres manuscrits, l'on retrouve le même cadre général, malgré la diversité de quelques parties et bien que parfois la légende primitive y semble plus fidèlement respectée ; mais la version La Vallière est plus près du texte ou des textes anciens que nous soupçonnons, en conserve mieux l'énergie archaïque. Les contradictions elles-mêmes et les interpolations qui s'y laissent reconnaître, prouvent que le travail fâcheux des remanieurs n'y a pas été poussé trop loin.

L'histoire des Fils Aymon commence par une narration, le Beuves d'Aigremont, qui forme un tout distinct. Aymes et ses fils y sont introduits uniquement pour relier cette première partie au reste. Telle est l'impression que l'on ressent d'abord, impression peut-être trompeuse, mais que justifie l'imperfection de la transition de ce premier récit aux suivants. En lui-même le Beuves d'Aigremont paraît le débris d'un chant très ancien datant de l'époque la plus farouche du Moyen Âge. Néanmoins deux des traits essentiels de cette partie subsisteront dans le reste du poème. L'un est la cruauté inconsciente de Charlemagne. Non seulement il tolère la trahison, mais il la récompense :

Se m'en poes vengier, je vos donrai gent don.

Et quand Grifon d'Autefeuille lui apporte la tête de Beuves, il ne marque aucun remords :

Amis, ce dist li rois, ci a molt bel present.

Au milieu de sa cour, entouré de princes, d'évêques, de barons, c'est l'empereur « au vis fier », le roi « de la terre honorée ». Mais qu'il parle, que ses rancunes s'éveillent, et il ne prononce plus que des mots atroces. Dans le Beuves d'Aigremont, il fait savoir au duc que s'il ne lui vient rendre hommage, il sera pendu, et Aymes, frère de Beuves, ayant protesté, il le menace de le faire pendre, le chasse et lui annonce qu'il saisira ses terres.

Ce caractère ne varie point. L'obstination de ses rancunes ne subit jamais de relâche. Que Richard ou Maugis tombent entre ses mains, il répète avec acharnement : « Richard, je vous pendrai… Maugis, je vous pendrai ! »

Lorsque enfin la paix est faite et que le pauvre destrier Bayard lui est remis, il fait précipiter le fidèle serviteur de Renaud dans la Meuse et en éprouve une grande joie :

Baiart, ce dist li rois, or ai quant que demant.
Je ne t'ai pas menti, tenu t'ai convenant.

Les Pairs de France sont indignés. Turpin ne peut comprendre une cruauté qui poursuit ainsi « une beste mue ». Olivier s'écrie : « Il est fou ! » et Roland approuve. Il n'y eut aucun des Pairs qui

Ne plorast por Baiart, lo bon cheval corrant.
Qui qu'en demenast duel, Charles en fu joiant.

Entre Charles et ceux qui le servent, entre lui et cette féodalité généreuse et loyale dont il est le suzerain, le désaccord est fondamental, parce qu'il est indifférent aux motifs moraux qui les guident. Roland, le héros de son armée, a beau lui répéter :

Renaus a droit vers vos, et vos tort, en non Dé !

rien n'émeut cette âme faite de haine et de cruauté. Quand Renaud, sur la foi de Naimes et d'Ogier, était venu au camp pour essayer de fléchir l'empereur, celui-ci l'eût fait pendre sans la révolte unanime de ses barons. Un jour vient où, dans son fol entêtement, il refuse de faire la paix pour sauver la vie de Richard de Normandie ; son autorité paraît décidément insupportable, et Roland lui déclare :

Ge m'an vois sans congié, par Deu qui ne menti.
Ogier, que feres vos ? venres vos avec mi ?
Si laisson cest viellart qui ci est assoti.

Ogier, Olivier, Naimes, tous les Pairs « de la terre absolue » font abattre les tentes ; leurs hommes partent avec eux,

Plus de .XXX. mil homes est li oz decreüe.

Seul le comte Ganelon, le chef des traîtres, reste auprès du roi.

Ce prince vindicatif, déloyal, n'a rien de commun avec Charlemagne que le nom et les attributs du pouvoir. C'est le témoin déguisé d'une autre époque.

Dans le Beuves d'Aigremont, Charles est entouré d'une famille de traîtres, Ganelon, Griffon d'Autefeuille, Fouques de Morillon. Malgré leurs noms épiques et leurs titres féodaux, ce sont des sicaires, se chargeant des besognes viles. Tout le long du poème

l'on retrouve l'odieuse race. Dans les Ardennes, c'est Hervieux qui entreprend de livrer par trahison à Charles le château de Montessor ; plus tard, quand aucun baron ne consent à présider au supplice de Richard, Ripes de Ribemont offre ses services. À tel autre endroit, Pinabel fait l'office d'espion. Quand les fils de Renaud sont à la cour de Charlemagne, toute la gent de Ganelon et de Griffon prépare une trahison pour assurer la victoire aux fils de Fouques de Morillon dans leur duel avec Aymonnet et Yonnet. Certes, la légende épique fournissait pour l'emploi de traîtres des noms inégalement justifiés, Heudri, Rainfroy, Grifon, Ganelon, mais dans le Beuves d'Aigremont, l'on a affaire à de tout autres personnages, à des meurtriers à gages. Leur métier est de trahir. Il semble donc que pour expliquer leur présence dans l'action, et sans s'occuper des noms dont ils sont affublés, il y aura lieu d'étendre notre recherche au delà des origines jusqu'ici connues de la geste des traîtres.

Après le Beuves d'Aigremont, l'histoire des Fils Aymon présente d'abord un chant, d'apparence bien homogène et se décomposant en quatre parties : la marche de l'armée du roi dans les Ardennes où elle est surprise par les Fils Aymon, la trahison d'Hervieux, la destruction de la troupe des Fils Aymon par Aymes, leur père, les bannis dans la forêt et leurs misères. L'on avait remarqué que dans ce chant où tout se passe dans les Ardennes, lorsqu'il est fait mention des causes de la rancune de Charles, le trouvère attribue le meurtre du fils du roi à Guichard ou Richard, à l'un des Fils Aymon, et que le fils du roi est dit Looïs et non Lohier que l'on a dans le Beuves d'Aigremont. Mais la forme actuelle du Beuves d'Aigremont résulte de nombreux remaniements ; et l'on est en droit d'admettre que le nom de Lohier a été introduit à la longue dans une tradition qui l'ignorait et

dont les traces subsistent dans le chant des Ardennes plus ancien en ceci que le Beuves.

L'entrée du roi dans les Ardennes et la défaite de ses troupes m'ont toujours paru un souvenir de l'échec final de l'expédition que Chilpéric et Ragenfred firent contre Charles Martel : ils furent surpris et battus près d'Amblève. Vaincu par les Frisons, en mars 716, Charles s'était réfugié dans la forêt mystérieuse dont les défilés « où les fées conversent. » rendaient le passage dangereux. Sa victoire imprévue était un motif fécond de chants poétiques et de légendes. De même son séjour dans les Ardennes où il s'était d'abord retiré en vaincu, prêtait à des développements sur les souffrances que lui et les siens y avaient endurées. Les moindres incidents suffisaient à l'imagination du barde germain et de ses successeurs gallo-francs pour édifier de longs chants de guerre. Mais un jour vint où l'on ne put comprendre que Charles, c'est-à-dire Charlemagne, puisqu'au second était appliquée toute la légende du premier, eût commencé par être un rebelle, et ce sont ses adversaires que la Chanson de geste nous montre cherchant un asile dans la forêt, y élevant une forteresse, attaquant dans sa marche l'armée du roi et ravageant, pour suffire à leurs besoins, tout le pays alentour.

Il me paraît donc certain qu'il y a dans cette partie des Fils Aymon un élément carolingien, mais je crois qu'il y est mêlé à d'autres éléments plus anciens.

Il est tout à fait étrange et contraire à ce respect des liens de parenté qui partout ailleurs domine les personnages et auquel Aymes lui-même cédera, quand, au siège de Montauban, il emploiera les machines de guerre du roi à lancer dans la place des provisions destinées à ses fils révoltés, il est absolument inexpli-

cable quand on songe au rôle effacé d'Aymes dans tout le poème, que d'un coup il passe au premier plan, de sorte que la seule bataille livrée dans les Ardennes soit celle qu'il conduit contre ses fils. Le trouvère dit bien qu'il les a forjurés, mais Aymes, après le combat, est très près de reconnaître qu'il est allé au delà de son devoir. Son attitude envers eux demeure haineuse et outrageante, jusqu'au jour où ils quittent Dordonne avec Maugis. Sous la forme, adoucie à quelques égards, que la légende a prise, l'on entrevoit un père poursuivant avec acharnement ses fils dans les Ardennes.

La trahison d'Hervieux (Hielevius dans le ms. 775) forme un épisode considérable où l'on a quelque peine à ne voir qu'une invention d'un trouvère.

Ces deux premiers chants, pour parler comme Michelant, ou ces deux premières branches des Fils Aymon, doivent être examinés d'abord.

Dans sa forme actuelle, le Beuves d'Aigremont est le récit banal, et sans caractère particulier de réalité historique, de la révolte d'un puissant vassal. Beuves est doté par le trouvère d'un fief imaginaire, et il est inscrit dans la parenté des barons illustres : tout cela, on le sent de prime-abord, est pure invention. Son refus de se soumettre à l'autorité du roi est motivé par des raisons puisées au fonds commun de l'épopée. Il commet le meurtre sans excuse. Quel est ce personnage dont le nom effraie ? Autant que les héros des Chansons de geste, il est d'une grandeur épique. De quel droit figure-t-il dans la légende ? Il n'y a point à se laisser tromper par l'appareil de convention et par le milieu féodal. Tout cela n'est que roman. En fait, l'homme doit sa grandeur à la grandeur de son crime : il a tué le fils du roi ; il est

le meurtrier dont le nom et l'acte survivent, alors que les raisons et les circonstances de l'acte s'altèrent et s'évanouissent dans le lointain obscur des siècles.

Ces simples remarques m'engageaient à remonter à l'époque mérovingienne où tant de princes ont péri de mort violente ; mais je n'espérais point que le nom lui-même du meurtrier pût me devenir une indication utile. À ma grande surprise, je l'ai retrouvé dans une de ces tragédies atroces qui ont ensanglanté le règne de Chilpéric et de Frédegonde. Bueves ou Buef, pour observer l'orthographe ancienne, est la forme française de Bobo ou Bob qui est le nom de l'un des deux leudes que Chilpéric chargea de s'emparer par un guet-apens de la personne de son fils Chlodovig. Ici je résumerai brièvement les belles pages d'Augustin Thierry.

Le roi, accompagné des ducs Bob et Desiderius, va dans la forêt de Chelles et fait mander son fils pour un entretien secret. À peine arrivé, Bob et Desiderius le prennent par les bras ; on le désarme, on le charge de liens. Puis il est mené devant Frédegonde, questionné, et le quatrième jour conduit à Noisy où il est poignardé. On l'enterre près d'une chapelle, mais Frédegonde fait enlever le corps qui est jeté dans la Marne. Plus tard, après la mort de Chilpéric, le roi Gonthramn voulait donner à son neveu une sépulture honorable. Un paysan se présenta et dit : « Ô roi, ce que je dis est la vérité même, les faits eux-mêmes le prouveront. Lorsque Chlodovig eut été tué et enterré sous l'auvent d'un oratoire, la reine craignant qu'un jour il ne fût découvert et enseveli avec honneur, le fit jeter dans le lit de la Marne. Je le trouvai dans les filets que j'avais préparés pour le besoin de mon métier qui est de prendre du poisson. J'ignorais qui ce pouvait être, mais

à la longueur des cheveux, je reconnus que c'était Chlodovig. Je le pris sur mes épaules et le portai au rivage, où je l'enterrai et lui fis un tombeau de gazon. Ses restes sont en sûreté, fais maintenant ce que tu voudras. »

Quand on ouvrit le monticule de gazon, on trouva le corps presque intact ; une partie de la chevelure, celle qui posait en dessous, s'était séparée de la tête, mais le reste, avec ses longues tresses pendantes, y demeurait encore attaché. Le roi fit au malheureux prince des funérailles magnifiques. Le corps fut déposé dans la basilique de Saint-Vincent, aujourd'hui Saint-Germain-des-Prés.

Dans l'imagination populaire, l'instrument du crime fut évidemment le frank Bob qui avait porté la main sur la personne du prince et dont la complicité dans la trahison était certaine. Quant au nom de Hludovic ou Chlodowig, on sait qu'il est devenu en français Looïs, puis Louis. Or nous avons constaté que le fils du roi est Looïs dans l'histoire des Fils Aymon. L'on a donc, avec autant de sûreté qu'on peut l'obtenir dans une recherche de cette sorte, les éléments essentiels de la légende : le nom de la victime, celui d'un des auteurs principaux du crime, et le fait de la trahison.

Qui ne se fût intéressé à la triste fin d'un jeune prince de cette race illustre de Mérovée pour laquelle les Franks professaient un culte ? Que de malheurs avaient frappé la famille royale ! Les trois fils de Chilpéric avaient successivement péri ; Théodebert était tombé sur le champ de bataille ; Merovig, pour échapper à la colère de son père et à la haine de Frédegonde, s'était fait poignarder par un de ses fidèles ; Chlodovig disparaissait à son tour, et le meurtre de leur oncle Sighebert était présent à tous les es-

prits. La nation des Franks dut se sentir atteinte. Qui n'eût exécré le leude frank qui avait donné son concours au crime ? Le guet-apens tendu à Chlodovig soulevait l'indignation. Nous ignorons quelle forme prit d'abord le sentiment populaire, comment l'on cessa de compromettre le nom de la reine dans l'abominable affaire, et l'on se borna à flétrir le roi et les traîtres qui avaient été employés ; le récit lui-même de Grégoire de Tours est déjà fort empreint des caractères de la légende. Plus tard, quand l'épopée se constitua autour du grand nom de Charlemagne, quand régnèrent les mœurs féodales, l'imagination des trouvères créa un cadre dramatique, conforme pour l'ordre des faits aux habitudes de son temps, où du vieux récit subsistent seulement l'atrocité des actes et le souvenir d'un roi cruel et bas et de son entourage de meurtriers. Sous le Charlemagne du Beuves d'Aigremont et par suite des Fils Aymon, l'on retrouve ainsi l'odieux Chilpéric. Ainsi s'explique le désaccord persistant que l'on remarque entre Charles et ses barons, ainsi l'on assiste en quelque sorte à la naissance de la Geste des traîtres. La mort de Beuves par le fait de Chilpéric, n'était point donnée par l'histoire, mais il était naturel de la lui imputer comme un acte de vengeance, déloyal dans sa forme, suggéré par des traîtres, excusable du moins dans son motif. Charles se déshonore en autorisant la violation de la foi jurée, mais sa faute a son origine dans l'excès d'un ressentiment légitime. Tout le reste, dans le vieux poème, paraît de prime-abord amplification de thèmes usés : première guerre du roi contre les vassaux qui soutiennent Beuves, puis une seconde guerre que le trouvère n'a même pas le courage de conter. Une part de plus en plus grande sera faite à la famille d'Aymes, à ces jeunes chevaliers, qui vont à leur tour subir l'épreuve de la dureté cruelle du roi.

J'ai dit plus haut que dans l'histoire Bobo ne meurt point par le fait de Chilpéric ; une telle fin n'aurait rien d'invraisemblable, car, dans le monde mérovingien, le traître est souvent châtié par celui-là même qui a profité de sa félonie. Mais si l'on étudie jusqu'au bout la vie du complice du roi et de Frédegonde, l'on rencontre des raisons de compléter la conclusion qui précède. Bob ou Bobo n'est qu'un surnom de Bodegisile, fils de Mummolenus de Soissons. Ce n'est pas un personnage ordinaire, Grégoire le qualifie de magnifique et il devait sûrement à sa faveur auprès de Frédegonde et de Chilpéric l'honneur d'accompagner au titre de paranymphe leur fille Rigunthis dont les fiançailles avec Reccarède et le voyage à travers la Gaule forment un si curieux épisode où l'on trouve les traits les plus caractéristiques de la barbarie franque. Le cortège s'arrêta à Toulouse, et nous savons seulement que Bodegisile avait été suivi par sa femme. Mais il n'est fait aucune mention de son séjour dans cette ville où Rigunthis finit par demeurer, n'ayant aucune envie d'aller chez les Goths, et prêtant l'oreille aux plaintes de ses compagnons de voyage : « Ils se disaient très fatigués de la route, alléguaient la misère de leurs vêtements, leurs chaussures déchirées, l'état des harnais des chevaux et des chars eux-mêmes qui étaient tout disloqués. C'était en effet sur des chariots qu'ils avaient fait le voyage. » On croirait entendre les barons de Charlemagne refusant de le suivre dans une guerre nouvelle.

L'on retrouve Bodegisile, fils de Mummolenus, avec Grippo et Evantius d'Arles, dans une députation qui, après la mort de Chilpéric, paraît avoir été envoyée par Childebert à l'empereur Maurice qui se trouvait à Carthage. Pendant que les députés attendaient d'être reçus de lui, un serviteur d'Evantius vola un marchand. Celui-ci vint plusieurs fois au logement des Franks, de-

mandant son bien, mais sans rien obtenir. Un jour il rencontra son voleur sur une place, le prit par le vêtement en lui disant qu'il le lâcherait seulement s'il lui rendait ce qu'il lui avait pris. Le Frank ne pouvant se dégager, tue le marchand d'un coup d'épée et rentre au logis. Les envoyés dormaient après leur repas. Quand le chef (Senior) de la ville apprit ce qui s'était passé, il réunit ses soldats et, suivi du peuple en armes, vint au logement des Franks. Tirés de leur sommeil, ils étaient tout surpris. Le chef des habitants les engage à déposer leurs armes, et à se rendre auprès de lui pour examiner en commun le crime qui avait été commis. Très effrayés, ne sachant de quoi il s'agissait, ils demandent qu'on leur promette la sûreté s'ils sortent sans armes. Les habitants prêtèrent un serment que l'impatience les empêcha de respecter. À peine Bodegisile est-il sorti qu'ils le frappent à coups d'épée et de même Evantius. Mais Grippo s'arme, et entouré de ses serviteurs va à la rencontre des Carthaginois. Il proteste contre le meurtre de ses compagnons, tués sans motif quand ils étaient venus pour assurer la paix avec l'empereur. Le préfet de la ville intervient alors, calme les esprits, et conduit Grippo à l'empereur. Celui-ci manifeste une vive indignation et promet que les coupables seront punis suivant ce qu'en décidera le roi Childebert.

Ces événements eurent pour conséquence que Childebert envoya une armée en Italie. Avant d'arriver aux Alpes les divers corps qui la composaient, pillèrent et tuèrent tout le long du chemin, comme s'ils eussent été en pays ennemi. La résistance des Lombards, la famine et la maladie obligèrent les Franks à revenir après une campagne malheureuse de trois mois. Finalement l'empereur Maurice envoya à Childebert douze de ceux qu'il jugeait avoir trempé dans le meurtre des députés, lui laissant le

choix de les mettre à mort ou d'accepter une rançon de trois cents pièces d'or pour chacun. Mais le roi frank refusa de les recevoir, donnant pour raison qu'il ignorait si c'étaient les vrais coupables, qu'on lui avait tué des hommes libres et que peut-être on lui présentait des esclaves. Les choses en restèrent là.

Bobo est donc réellement mort victime d'un guet-apens que les Franks ont pu imputer à l'empereur lui-même, et sa mort a été suivie d'une grande guerre. Ces événements, dont un aride sommaire affaiblit l'importance, avaient ébranlé l'Occident. Ils se modifièrent dans les souvenirs des peuples, et l'on en vint à croire que c'était auprès du père de Chlodovig que Bobo, couvert par un sauf-conduit, se rendait quand il fut tué contrairement à la foi jurée. Le second crime semblait la suite logique du premier. La concentration de la légende se faisait tout naturellement autour du roi, et à partir du règne de Charlemagne, quel trouvère eût songé à l'empereur byzantin auprès duquel Bodegisile et ses compagnons avaient été envoyés à Carthage ?

Le personnage du fils de Mummolenus grandit à mesure qu'on le connaît mieux. L'on ne voit d'abord en lui qu'un leude capable de s'associer aux crimes de Frédegonde ; c'est maintenant un des principaux ducs du roi, c'est l'homme de confiance auquel on remet Rigunthis ; il succombe enfin dans des conditions qui révoltèrent justement les Franks et provoquèrent l'explosion d'une grande guerre. Son crime, sa faveur et sa mort le placent au premier rang parmi les chefs de la nation franque et il peut entrer dans l'épopée primitive dont l'admiration va d'emblée à ceux qui dépassent l'ordinaire par la grandeur de leurs actes mauvais ou bons et surtout par le bruit qui s'est fait autour de leurs funérailles.

Mais les données de l'histoire se transforment en poésie par une élaboration particulière et complexe où les éléments dramatiques seuls survivent, où les parties tendent à se subordonner à l'unité de l'ensemble, où, par une influence latente, l'œuvre reflète la pensée et les mœurs de sa date. Dans le Beuves d'Aigremont la diversité des rédactions révèle les tâtonnements des trouvères sans cependant nous permettre de remonter à une forme plus ancienne que celles qui nous sont parvenues.

L'on conjecture seulement un cadre primitif où Beuves et Looïs représentent Bobo et Hludovig, où Beuves périt dans un guet-apens imputé au roi père de Looïs et non plus à l'empereur Maurice. La guerre, donnée par l'histoire, fut probablement transposée de bonne heure à la suite du meurtre de Looïs. Après la mort de Beuves, elle devenait dès lors une sorte de réplique destinée à s'amoindrir. Le roi, relevé de toute part à la mort de son fils, mais responsable de celle de Beuves, garde son caractère historique.

Entre les éléments mérovingiens du Beuves d'Aigremont et la branche suivante, le trouvère n'a imaginé d'autre lien que la protestation de Renaud, qui, insulté par le roi, lui rappelle et lui reproche le meurtre de son oncle Beuves. Ce n'est qu'un artifice, car du premier récit rien ne se continue dans le second. D'où est donc venue la pensée de faire du Beuves d'Aigremont l'introduction du long poème ? La pure juxtaposition de deux légendes n'est pas admissible ; il est nécessaire ou bien qu'elles dérivent d'un fond commun ou que tout au moins quelque trait d'une ressemblance qui s'est effacée avec le temps, ait engagé d'abord à les réunir.

L'on est embarrassé pour définir le mode de formation des légendes aux époques d'intuition vive et d'imagination puissante. Le phénomène physique qui en donne le mieux l'image semble d'abord celui de la cristallisation, où l'on voit les molécules s'agréger autour d'un noyau primitif. Mais la liberté et la fécondité de l'invention humaine débordent les formules mécaniques empruntées à la science. Il ne s'agit même plus d'un travail analogue à celui dont la géologie nous donne le tableau, de couches successives s'accumulant. Le procédé est plutôt comparable à l'art du tisserand qui, de fils divers, forme sa trame et sur ce fond dessine des ornements et des personnages, prenant çà et là dans son souvenir. Là on constatera une simple superposition, ailleurs un entre-croisement où apparaissent à la fois des éléments de date très différente. La recherche des origines d'une légende peut donc être entravée par mille obstacles, sans parler des parties perdues ou volontairement sacrifiées. On sent que de simples analogies peuvent faire illusion. Il convient néanmoins de ne renoncer à l'enquête qu'en vrai désespoir de cause, car cette enquête même est un premier pas vers la vérité. Dans ce sentiment, nous nous hasardons encore à démêler dans Grégoire de Tours les origines d'une partie de la légende des Fils Aymon.

Le second fils de Chilpéric, Merovig, en épousant Brunehilde, la veuve de son oncle Sighebert, avait encouru la colère de son père et la haine de Frédegonde. Le châtiment fut sévère. Le jeune prince, tonsuré, ordonné prêtre par force, fut envoyé, avec une escorte, au couvent de Saint-Calais. À la même époque se trouvait à Tours un personnage dont nous aurons à nous occuper encore, le duc Gonthramn Bose, c'est-à-dire le Mauvais. « Germain d'origine, il surpassait en habileté pratique, en talent de ressources, en instinct de rouerie… les hommes les plus déliés de la

race gallo-romaine. » Ce n'était pas la mauvaise foi brutale des Franks, ses contemporains, « c'était quelque chose de plus raffiné et de plus pervers en même temps, un esprit d'intrigue universel et en quelque sorte nomade, car il allait s'exerçant d'un bout à l'autre de la Gaule. » On lui imputait une part de responsabilité dans la mort de Théodebert et il avait dû, après la mort de Sighebert, chercher un asile avec ses deux filles dans la basilique de Saint-Martin. Quand il apprit le traitement infligé à Merovig, il conçut immédiatement le projet d'en tirer parti, et adressa secrètement au fils de Chilpéric le sous-diacre Riculf, pour l'engager à venir le rejoindre à Tours. Merovig, qui venait d'être délivré par Gaïlen, un de ses fidèles, se rendit aussitôt à l'invitation de Gonthramn. Mais celui-ci, ayant sa confiance, se hâta d'en abuser. Tout d'abord il se mit d'accord avec Frédegonde et tendit à Merovig un piège dont le hasard seul le sauva. — Nous reviendrons sur tout ceci à propos de la trahison dont les Fils Aymon sont l'objet à Vaucouleurs. — Chilpéric, après avoir renoncé à arracher violemment Gonthramn de la basilique, avait exigé qu'il jurât de n'en point sortir à son insu. Le Mauvais s'en tira par un serment équivoque, et obtint de Merovig que tous deux quitteraient Tours ensemble. Le jeune prince désirait, en effet, revenir auprès de Brunehilde, et l'aventureux Gonthramn espérait sans doute qu'en pays austrasien, avec un roi enfant, et la faveur de l'époux de la reine-mère, il serait à l'abri de la rancune de Chilpéric et s'élèverait en influence et en dignité. Aucun indice n'autorise à admettre que le départ de Tours ait été machiné avec Chilpéric. Gonthramn apparaît ici l'auxiliaire de Merovig, que son intérêt n'était pas de trahir en ce moment. Ils recrutèrent une bande de plus de cinq cents cavaliers et partirent, mais arrivés sur le territoire d'Auxerre, ils furent attaqués par Erpoald, gouverneur du

pays pour le roi Gonthramn. La troupe fut dispersée, et Merovig, fait prisonnier, put se réfugier dans la basilique de Saint-Germain d'où, au bout de deux mois, il parvint à s'échapper. Le roi Gonthramn infligea une grosse amende à Erpoald pour n'avoir pas su garder son prisonnier.

Nous ne savons rien du rôle da Gonthramn-Bose en tout ceci. Il dut fuir avec une partie des cavaliers. Plus tard, on le voit revenir à Tours, y reprendre ses filles de vive force, et les conduire à Poitiers où il les laisse d'abord dans la basilique de Saint-Hilaire, bien que Chilpéric fût venu dans cette ville qui appartenait à Childebert, pour en chasser les hommes de son neveu. Puis il se retire auprès de Childebert, mais revient encore chercher ses filles. Il les emmenait avec lui, quand Dracolen, un des leudes de Chilpéric, le rencontre. Gonthramn et les siens se préparaient à se défendre, et Gonthramn envoie un de ses hommes vers Dracolen : « Va et dis-lui : Tu sais qu'il y a eu accord entre nous, je te prie donc de ne pas me barrer la route. Prends tout ce que tu voudras de ce que j'ai, mais qu'il me soit permis, ainsi dépouillé, de me rendre avec mes filles où je voudrai. » Mais celui-ci, vain et léger : « Voici la corde avec laquelle ont été liés d'autres coupables que j'ai menés au roi ; avec elle celui-ci sera lié aujourd'hui et conduit en prison. » Il dit, presse son cheval à coups d'éperon, et va vers lui d'une course rapide. Il lui porte un coup de lance, mais sans effet parce que le bois se brise et que le fer tombe à terre. Mais Gonthramn se voyant en péril de mort, invoque le nom de Dieu et la vertu de saint Martin, allonge sa javeline et atteint Dracolen à la gorge. Il le tenait ainsi soulevé audessus de son cheval, quand un de ses amis l'achève d'un coup de lance dans le côté. Ses compagnons prennent la fuite, le corps est

dépouillé, et Gonthramn reprend librement son voyage avec ses filles. Il se retira sans doute sur les terres de Childebert.

Grégoire raconte ici des faits contemporains tels qu'ils lui sont rapportés, et le caractère épique de cette page, si intéressante à bien des points de vue, est dû à la vérité de la scène. Tout cela deviendra motifs épiques, soit, mais ne l'a pas été d'abord. — Gonthramn ici ne mérite pas son surnom : c'est un père dévoué et un sage et vaillant guerrier. De quelques années le chroniqueur ne parle plus de lui ; nous le retrouverons mêlé à une formidable intrigue, s'y abandonnant à tous ses mauvais penchants et finissant par expier cruellement ses fautes.

Merovig avait cherché vainement un asile à Metz auprès de Brunehilde que les chefs austrasiens empêchèrent de l'accueillir. Il errait de village en village à travers la Champagne rémoise, marchant la nuit, se cachant le jour. Son père, toujours implacable, l'avait inutilement cherché à Tours, où il tint la basilique bloquée, de sorte que les fidèles n'y pouvaient entrer. Il revint vers le Nord et l'on imagina un piège qui nous paraît grossier mais qui réussit. Des gens de Thérouanne vinrent demander à Merovig de se rendre chez eux, lui promettant qu'ils abandonneraient son père et se soumettraient à lui. Ambitieux et d'ailleurs ne sachant plus que devenir depuis que les Austrasiens l'avaient repoussé, Merovig, accompagné de quelques hommes courageux qui lui étaient demeurés fidèles, partit pour Thérouanne. La trahison l'y attendait. Arrivé dans cette région alors sauvage, il rencontre non des partisans mais des hommes qui ne dissimulent plus leur projet. On l'enferme dans une maison de campagne ; des gardes en occupent toutes les issues, et des émissaires courent avertir le roi. Celui ci se met aussitôt en route. Mais son

fils, se voyant prisonnier, et craignant que la vengeance de ses ennemis ne lui fît subir trop de supplices, avait déjà obtenu de Gaïlen, son frère d'armes, qu'il lui donnât la mort

Dans cette lugubre tragédie qui nous ramène bien près des Ardennes, nous rencontrons un père impitoyable, poursuivant son fils. Si dans le récit de Grégoire de Tours l'escorte est dispersée par un autre que Chilpéric, ce détail, de nature insignifiante, devait être négligé par la légende. Nous avons, d'autre part, un guet-apens, où l'on peut, sans grand effort, voir la première esquisse de la tentative de trahison d'Hervieux voulant livrer Montessor à Charles. Aymes et Hervieux sont le dédoublement du personnage de Chilpéric, et, si l'on y regarde de près, entre le nom d'Hervieux (Hervix, Hervieus et, dans le ms. 775, Hielevius) et celui du roi franc, Hilperik, Hilpericus, l'on reconnaît une parenté possible. Les trouvères lisaient ou se faisaient lire les Chronique latines et altéraient, sans s'occuper des règles de la phonétique, les noms qu'ils y trouvaient. D'un autre Chilpérik n'ont ils pas fait d'abord un Hildérik, pour le métamorphoser en Heldri, Heudri et finalement Landri ?

L'on discerne donc sous le Beuves d'Aigremont et la première partie des Fils Aymon les restes de chants consacrés aux malheurs de deux jeunes princes, fils du roi Chilpéric, chants sans doute nés en Austrasie, car les Franks de cette région ne pouvaient ressentir que du mépris pour les crimes qui ensanglantaient la cour du roi de Neustrie. Le premier de ces chants n'a subi d'autre altération que celles qui résultaient nécessairement de la transposition à une époque plus récente et profondément différente de faits et de personnages empruntés aux temps confus et barbares des premiers Mérovingiens. Du Beuves d'Ai-

gremont s'étend sur tout le poème une couleur archaïque et sombre. Elle est souvent en contradiction avec les mœurs et les caractères des personnages qui se meuvent dans le cadre définitivement tracé par les trouvères, lorsqu'ils ont mis en œuvre les légendes primitives et créé de toutes pièces la Chanson de Geste qui nous est parvenue.

Le second de ces chants se terminait dans la région des Ardennes par la mort de Mérovig, et flottait encore, de plus en plus indécis, dans le souvenir populaire, quand un trouvère eut l'idée d'en utiliser les données en les associant à un fragment détaché des Enfances de Charles Martel. Il trouvait des traits communs, la poursuite par le roi et le lieu des événements, la forêt, conservés sans doute en une forme épique. Il entrelaça les deux éléments mérovingien et carolingien en un chant dont la version actuelle des Fils Aymon a conservé ce qui seul méritait de durer, l'intensité dramatique des situations et des caractères.

J'ignore si par une étude plus étendue, plus pénétrante et surtout plus heureuse que celle dont les Fils Aymon ont été jusqu'ici l'objet, l'on découvrira un jour un personnage du nom d'Aymes, père de quatre fils dont les malheurs, suite de leur révolte contre le roi, auraient fourni aux remanieurs de l'épopée antique le canevas sur lequel ils ont dessiné en s'inspirant des légendes éparses dans le souvenir des peuples ; mais il me semble démontré, dès à présent, que dans Grégoire de Tours, sous la forme semi-historique, semi-légendaire qui est propre à ses récits, nous avons rencontré deux jeunes princes qui, poursuivis par la haine impitoyable de leur père, sont bien ces Fils Aymon dont la destinée, pendant des siècles, a ému les âmes et nous intéresse encore aujourd'hui.

Il est vrai que le sort de l'un d'eux s'accomplit dans le Beuves d'Aigremont, où la qualité de fils de roi et son nom le rendent si reconnaissable ; mais en adaptant à son plan le chant ancien propre à Merovig, l'arrangeur n'a pu échapper à l'influence de la donnée commune aux deux récits primitifs : il savait conter les malheurs de Fils injustement proscrits, traqués comme des bêtes fauves, trahis. En réalité, seule cette qualité de Fils a persisté. Les Fils Aymon ? peut-on imaginer désignation plus vague ? Qu'est ce duc Aymes, dont le trouvère fait un frère de ce Beuves ou Buef que nous avons pu identifier et des héros de l'épopée, Doon de Nanteuil ou Gérard de Roussillon ? Il est là pour représenter un des deux aspects du personnage de Chilpéric à la fois roi et père, celui qui dans le Mérovingien choque le plus, mais qui dans le vassal fidèle s'ennoblit et devient une source d'intérêt.

Dans l'état où la Chanson nous est parvenue, la haine de Charles contre les Fils Aymon, cette haine furieuse et entêtée dont tous s'étonnent autour de lui, cette résolution implacable de voir en eux des ennemis auxquels il ne peut pardonner, ne sont pas suffisamment motivées. La mort de Berthelot ! mais on sent très bien que l'on a là un artifice de composition, auquel aucun des personnages n'accorde une importance proportionnée à la violence des passions du roi, à l'âpreté qu'il met à poursuivre ceux qu'il appelle ses ennemis. De même la déloyauté du caractère, l'emploi constant qu'il fait des traîtres, l'obligation qu'il imposera au roi de Bordeaux de lui livrer des barons dont ce prince n'a qu'à se louer, dont l'un a épousé sa sœur, tout cela n'a aucun sens si l'on ne se reporte aux temps où le titre de roi n'était que la parure d'un chef de horde, où dans la famille de ce chef plus que dans celle des Atrides, régnaient des haines impitoyables, où le sang était versé sans remords, où le moindre soupçon paraissait

autoriser d'abominables supplices, sans aucun respect de l'âge, du sexe et de la parenté ; où trahir et mentir à sa foi, étaient d'usage courant.

Les Fils Aymon sont donc une réplique, si l'on veut bien passer un terme emprunté à l'histoire de l'art, des fils de Chilperic, et le Charles qui les persécute, une réplique du vieux mérovingien, aussi astucieux que cruel, de Chilpéric. Le relief de ces types originaux était si puissant que l'usure des siècles n'a pu l'émousser.

Dans ce qui précède, j'ai admis que pour une part le séjour des Fils Aymon dans les Ardennes est mêlé d'éléments tirés de la légende de Charles Martel. L'on retrouve ce grand personnage historique dans les faits qui suivent.

M. Longnon a établi un premier lien entre la Chanson des Fils Aymon et l'histoire en démontrant que le roi Yus, Ys ou Yon du poème est le roi Eudes d'Aquitaine qui lutta alternativement contre Charles Martel et les Sarrasins. Le souvenir des victoires de Toulouse et de Poitiers s'est conservé dans l'histoire des Fils Aymon.

Je suis obligé, pour la clarté, de reprendre les faits d'un peu plus haut.

Charles venait de s'échapper de la prison de Plectrude, la veuve de son père. Les Neustriens, conduits par leur roi Chilpéric et Ragenfred, son maire du palais, envahissaient l'Austrasie par l'Ouest pendant que leur allié, Ratbod, le duc païen des Frisons, l'envahissait par le Nord. Charles, autour duquel un parti s'était formé, voulut arrêter Ratbod, mais fut battu et rejeté dans l'Ardenne. Chilpéric et Ragenfred marchèrent sur Cologne, et Plectrude, pour empêcher la prise de la ville, dut leur livrer ses tré-

sors et reconnaître la royauté de Chilpéric. Celui-ci revenait en Neustrie, quand, à Amblève, près de Malmédy, à l'entrée de la forêt des Ardennes, il fut surpris et battu par Charles. L'annaliste de Metz donne de cette affaire un récit qui semble une page détachée d'une Chanson de Geste. Une grande armée couvrait la plaine où est située Amblève. À l'heure du repas l'armée de Chilpéric se reposait, comme la saison d'été l'y invitait, dans ses tentes et sous les ombrages. Pendant que Charles, du sommet d'une hauteur voisine, contemplait ce spectacle, un de ses guerriers vient à lui et le prie de lui permettre de s'élancer seul sur les ennemis afin de porter dans leur camp le désordre et l'effroi. Charles consent. Aussitôt le guerrier se précipite à travers l'armée éparse de Chilpéric, l'épée à la main. Tout en criant que Charles arrive, il s'efforce de revenir sur la lisière du camp. Il abat tous ceux qu'il rencontre. Les Neustriens se rassemblent de toutes parts ; ils veulent tuer l'audacieux agresseur, mais celui-ci hâte sa course pour se retrouver en sûreté auprès de son chef. Mais Charles a réuni ses compagnons et leur a fait prendre les armes. À leur tête il s'élance à son tour pour délivrer son champion, il combat vaillamment et met en déroute l'armée ennemie, qui est poursuivie jusque dans Amblève. Le roi Chilpéric avait gagné la plaine où les Austrasiens, trop peu nombreux, ne pouvaient le suivre. Charles renvoie ses prisonniers sans leur faire aucun mal, se bornant à recueillir les dépouilles de l'ennemi.

L'Annaliste reproduit ici un chant épique. La bataille a lieu dans la forêt dont le trouvère rappelle avec tant d'insistance le mystère et les périls dans le passage des Fils Aymon où nous avons rencontré l'écho de ces faits qui se passèrent en l'année 716.

L'année suivante, Charles vainquit les Neustriens en bataille rangée à Vincy, dans le pays de Cambrai. Les pertes des Franks, dans cette rencontre, furent telles, de part et d'autre, que plus d'un siècle plus tard, Hincmar en rappelait le souvenir à propos de la bataille de Fontenay. C'est le moment glorieux des Enfances de Charles, et la légende, dédaignant les Neustriens vaincus, sanctionnait le triomphe du grand chef austrasien en transformant ses deux adversaires, Chilpéric et Ragenfred, en deux traîtres, Heudri et Rainfroy.

Pendant que Charles se faisait un roi mérovingien à lui, Clotaire, obligeait Plectrude à reconnaître son autorité, et châtiait les Saxons et les Frisons, Chilpéric et Ragenfred obtenaient l'alliance d'Eudes, roi d'Aquitaine. Eudes vint, en effet, à leur secours, mais, soit qu'il eût marché trop lentement, soit que Charles, par une manœuvre habile, l'eût séparé de ses alliés, il n'était pas avec eux à Soissons quand l'Austrasien les attaqua et les mit en déroute. Ragenfred s'enfuit vers le Nord, toujours poursuivi par les partisans de Charles. Sur les terres du couvent de Saint-Wandrille, il se saisit d'un cheval et courut d'une traite jusqu'à Devinna (Pont-de-l'Arche), près de Rouen. L'on se sent en pleine légende épique, et il m'a toujours paru que ce cheval, trouvé si à propos et dont la vigueur infatigable oblige les Franks de Charles à abandonner la poursuite du fugitif, était destiné à passer définitivement dans l'épopée, à devenir Bayard, le cheval faé, le bon « destrier courant ».

Ragenfred se rendit ensuite à Angers où il fut plus tard assiégé par Charles qui finit par lui laisser la ville et se contenta de garder son fils en otage. Chilpéric avait rejoint Eudes. Charles les poursuivit jusqu'à Orléans, mais le roi d'Aquitaine put se retirer

dans ses domaines, emmenant avec lui Chilpéric et ses trésors. En 720, Charles obtint qu'Eudes lui rendît le roi, mais il n'est pas question des trésors.

J'ai dit plus haut que dans la version considérée pour l'ensemble comme la meilleure et que je réédite, la soudure entre le Beuves d'Aigremont et les Fils Aymon est imparfaite. Dans d'autres versions, les Fils Aymon sont vigoureusement poursuivis après la mort de Bertholais, et dans l'une qui est conservée par plusieurs manuscrits, Allard, Guichard et Richard tombent aux mains de Charlemagne qui les fait jeter dans sa chartre. Maugis intervient et les délivre. Je serais assez disposé à considérer cet épisode comme une pure interpolation, si, dans la suite, Charlemagne ne revenait plusieurs fois sur le fait. D'abord quand il déclare sa haine pour Maugis :

Et voir plus has Maugis, ce vos di par verté,
Que jo ne fac nul home ki de mer[e] soit né.
Le fil Aymon m'a i de ma cartre jeté.

Et plus loin :

S'or avoie Renaut dedens ma prison mis
Et Aallart l'aîné et Guichart autresi,
Si l'eüsse sor sains et juré et plevi
Ke jo les garderoie desi le matin,
Si les aroit enblés ains mienuit Maugis.

Et il y revient en employant à peu près exactement les mêmes termes, quand il demande que l'un de ses Pairs se charge de pendre Richard.

Renaud, de son côté, voyant revenir Maugis, s'écrie :

Onques mais ne failli Maugis a nul de nos,
Tant fussom enfermé en parfonde prison.

Ce passage est tout aussi significatif que les premières paroles de Charlemagne : l'allusion porte sur un fait qui a eu lieu réellement. Or, comme le manuscrit lui-même de la version ancienne a été établi dans des conditions particulières que j'avais signalées déjà et sur lesquelles je reviendrai quand je décrirai les manuscrits que j'ai spécialement étudiés, l'absence dans cette version d'un épisode ne prouve pas que sous une forme ou sous une autre il n'ait point fait partie de la légende ancienne. L'on est donc obligé de reconnaître qu'il y a là entre l'histoire propre de Charles Martel et celle des Fils Aymon une ressemblance, et que l'emprisonnement, dans les deux cas, précède la fuite dans les Ardennes. Peu importe que Charles Martel ait été prisonnier de Plectrude et non de Chilpéric. La légende ne lui connaît qu'un adversaire, le roi, ce Chilpéric dont le nom, identique à celui du père de Mérovig et de Chlodovig, devait entraîner la confusion définitive de deux époques, la fusion d'éléments de date très différente et la métamorphose de Charles Martel, le maire du palais auquel Chilpéric préférait Ragenfred (le traître Rainfroy), en un chevalier dont un roi injuste et mal conseillé méconnaît la loyauté, Renaud de Montauban.

J'insisterai sur ce point de vue, car je crois qu'ici nous atteignons une certitude solide. Ce second Chilpéric était très coupable aux yeux des Austrasiens. Il refusait d'accepter pour maire du palais le chef dont ils étaient fiers, le fils de Pepin, l'héritier de la grande race autour de laquelle ils se groupaient ; il avait par sa résistance provoqué une terrible guerre civile d'où il était sorti vaincu et humilié, mais qu'on ne lui pardonnait pas. Les chants

épiques, on le sait, se sont inspirés de ce sentiment dont l'intensité fut en raison des pertes que leur victoire coûtait aux Austrasiens. Quel est le tort de Charlemagne, du roi de la Chanson de geste ? Il voit, de parti pris, des ennemis dans Renaud et ses frères et il refuse leur service. Le conflit entre un roi et un maire du palais dont il redoutait la puissance, se transforme dans l'épopée, et le représentant de Charles Martel est un jour un vaillant vassal, que les exigences du roi contraignent à la rébellion, mais qui, toujours pénétré de ses devoirs de fidélité, demeure un modèle de loyauté chevaleresque, notre Renaud. L'enthousiasme des Austrasiens pour leur glorieux chef est la source des sympathies dont d'un bout à l'autre le personnage de Renaud est entouré ; et ceux qui conseillent au roi de le combattre sont des traîtres, de même que Ragenfred, rival de Charles, est devenu le traître Rainfroy.

Mais ce roi, pour les Austrasiens et pour la légende faite de leurs préventions et de leurs ressentiments, ne pouvait qu'être indigne de son titre et de sa fonction. À l'odieux dont il hérite du premier Chilpéric, s'ajoute cette nuance de résistance entêtée, d'obstination inintelligente dont nous avons tout d'abord relevé l'expression. Si Heudri, le Chilpéric d'autres compositions, n'a pas conservé ce caractère, c'est parce qu'il est déchu de la qualité royale. L'on n'en discerne pas moins que, dans le progrès de la légende, il y eut un moment où les trouvères purent attribuer au premier Chilpéric les travers que les Austrasiens imputaient au second. Mais encore ne faudrait-il pas aller trop avant dans ce sens, car, nous le verrons plus loin, un des frères du premier Chilpéric, Gonthramn, avait probablement contribué déjà pour une part plus grande que le Mérovingien contemporain de Charles Martel, à la formation première de ce type étrange du su-

zerain faible et cruel, du triste roi des Fils Aymon. Ici les souvenirs populaires furent en partie injustes, mais il faut nous placer au point de vue austrasien.

Nous reprenons la suite historique des faits. En 720, le roi d'Aquitaine était menacé par l'invasion des Musulmans qui avaient passé les Pyrénées et pris Narbonne. Il les arrêta à Toulouse où il leur infligea une sanglante défaite (mai 721). Pour se garantir contre leur retour probable, il mit à profit le mécontentement du Wali Othman Abi Neza (le Monousa des chroniqueurs), qui commandait de l'autre côté des Pyrénées, noua une entente avec lui et lui donna en mariage sa fille Lampagie. Cependant Charles entrait sur les terres d'Eudes et prenait Bourges. Le roi d'Aquitaine, aux prises tour à tour avec la barbarie du Nord et celle du Midi, vint au secours de son peuple et fut battu. D'ailleurs un nouveau péril apparaissait à ses frontières méridionales. Abdérame (Abderrahman ben Abdalla el Gafeki), Émir de l'Espagne, reprenait la guerre sainte. Il attaqua d'abord Abi Neza, dont les hésitations et l'accord avec Eudes révélaient les intentions de révolte. Abi Neza se réfugia dans les montagnes où il mourut bravement. La belle Lampagie fut envoyée au Khalife à Damas.

Eudes essaya de résister, fut vaincu, dut appeler Charles à son aide. Les Musulmans avaient déjà pris Tours quand les Francs marchèrent à leur rencontre. Près de Poitiers se livra la bataille décisive qui arrêta les progrès de l'Islam.

Dans les Fils Aymon, la rencontre des Chrétiens et des Musulmans a lieu près de Bordeaux. Ce n'est plus Charles, c'est Renaud, ce proscrit que le roi de la Chanson de geste poursuit de sa haine, qui triomphe du chef arabe ; c'est encore Renaud qui

épouse, non plus la fille, mais la sœur du roi de Bordeaux. Les souvenirs des batailles de Toulouse et de Poitiers allaient se confondant en un seul. Le trouvère suppose d'ailleurs que Bègues, le chef musulman, continue à posséder Toulouse. De la lutte entre Eudes et Charles où la personne et les trésors du roi Chilpéric se trouvent un moment entre les mains d'Eudes, me semblent dériver des traits épars. C'est à Orléans que Maugis enlève les trésors du roi ; le roi lui-même, en la personne de Charlemagne, est enlevé par Maugis et porté à Montauban. Peut-être l'idée de faire conquérir par Renaud la couronne du roi, lors de la course à Paris, dérive-t-elle de la même source. Il est très possible que le rapide cheval de Ragenfred soit l'ancêtre légitime du merveilleux Bayard.

La matière abondait en motifs épiques, et les trouvères y ont puisé sans s'inquiéter des attributions primitives.

Mais le caractère historique du fond ressort plus nettement quand l'on voit Renaud et ses frères fuir vers Orléans, passer la Loire et chercher fortune dans le Midi : ils suivent la route par où avaient passé avant eux Eudes et Chilpéric, fuyant devant Charles Martel, puis Charles lui-même allant à la rencontre des Sarrasins.

En rendant à Charles la personne de son hôte Chilpéric, Eudes, qui avait eu déjà le malheur ou le tort de n'avoir point combattu à côté de son allié à Soissons, manquait à la seule règle morale qui eût quelque autorité de son temps. Dans les Fils Aymon, il commet une trahison plus grave en livrant ses hôtes qui sont devenus ses hommes liges, à un ennemi qui les réclame pour les mettre à mort. Malgré ses hésitations et bien que, comme Renaud le reconnaîtra lui-même, il ait été mal conseillé, il n'est plus

qu'un fel traïtor, un Judas. Tous le méprisent, le maudissent : non seulement sa sœur et ses neveux, les petits Yon et Aymon, mais Roland lui-même, le jugent digne des châtiments infamants : sans l'admirable loyauté de Renaud, il était pendu comme un voleur.

Si la trahison du roi Eudes a sa source dans l'histoire des temps de Charles Martel, la forme que prend cette trahison me paraît découpée dans la légende mérovingienne. Pour ne point paraître modifier Grégoire de Tours involontairement dans le sens de ma thèse, je reproduirai, en l'abrégeant un peu, la page d'Augustin Thierry.

On se rappelle comment, dans les Fils Aymon, le guet-apens est préparé. Une négociation a lieu entre Charles et le roi Ys. Les Fils Aymon iront sans armes, avec des vêtements qui les rendent reconnaissables, dans la plaine de Vaucouleurs. Là les hommes de Charles s'empareront d'eux. Le chapelain du roi Ys, Gontard, a écrit la lettre au roi. Aucune scène n'est plus belle que le départ des Fils Aymon confiants et joyeux, tenant en leurs mains des roses, et chantant :

Aallars et Guichars commencèrent .I. son,
Gasconois fu li dis et limosins li ton,
Et Richars lor bordone belement par desos.

Revenons à Merovig. À Tours, il avait trouvé dans Gonthramn-Bose un compagnon qui avait gagné sa confiance. Frédegonde « envoya près de Gonthramn une personne affidée qui remit ce message : « Si tu parviens à faire sortir Merovig de la basilique, afin qu'on le tue, je te ferai un magnifique présent ». Gonthramn-Bose accepta de grand cœur la proposition. Persuadé que

l'habile Frédegonde avait déjà pris toutes ses mesures et que des meurtriers apostés faisaient le guet aux environs de Tours, il alla trouver Merovig et lui dit du ton le plus enjoué : « Pourquoi menons-nous ici une vie de lâches et de paresseux et restons-nous tapis comme des hébétés autour de cette basilique ? Faisons venir nos chevaux, prenons avec nous des chiens et des faucons et allons à la chasse nous donner de l'exercice, respirer le grand air et jouir d'une belle vue » ... Les chevaux furent amenés sur-le-champ dans la cour de la basilique et les deux réfugiés sortirent en complet équipage de chasse, portant leurs oiseaux sur le poing, escortés par leurs serviteurs et suivis de leurs chiens tenus en laisse. Ils prirent pour but de leur promenade, le village de Jocundiacum, à peu de distance de la ville ; mais aucune armée ne se présenta pour fondre sur Merovig. » Charles et le roi Ys me paraissent s'inspirer de très près de l'exemple donné par Frédegonde et Gonthramn Bose, et ce n'est probablement point par un pur hasard que le chapelain qui fait office de secrétaire auprès du roi gascon s'appelle Gontard, nom très semblable à celui du compagnon de Mérovig.

Je sollicite, en tout ceci, quelque indulgence du lecteur, car tel rapprochement que je ne peux éviter, lui paraîtra peut-être n'avoir qu'un intérêt de curiosité. Par une rencontre qui m'eût étonné si je ne la connaissais déjà par la version populaire en prose, dans la version donnée par les manuscrits B et C (775 et 766 de la Bibliothèque nationale), version qui diffère notablement du manuscrit La Vallière, et dans la version du manuscrit du manuscrit l'Arsenal, on trouve un épisode, placé avant la trahison du roi Ys et des combats de Vaucouleurs, qui semble une autre adaptation, une autre réplique du fragment de l'histoire de Mérovig cité plus haut.

Charlemagne, entré en Gascogne, s'empare de Monbendel par la force, puis campe non loin de Montauban. Mais Roland, avec deux mille des « damoisiaux de France », va planter sa tente à un endroit d'où il découvre mieux la ville et ses environs. Il était là avec Turpin et Olivier. L'idée lui vient de chasser. Il demande son faucon et ils partent, trente chevaliers, sans armes défensives, leur épée au côté.

Esbanoier s'en vont contreval le rivage,
Prisrent par la riviere les oiseillons sauvage,
Anchois que demi liue en ont cargié grant masse.
Turpins li archevesques remest au tref de paille
Et Ogiers li Danois et li riches barnagez.
Devant lor conte .i. clerc qui moult par estoit sage,
Si com Troie fu prise et après Romme faite.

Un espion vient avertir Renaud. Celui-ci s'arme, monte sur Bayard, rassemble chevaliers et bourgeois et s'avance à travers le « bois ramé » pour surprendre les Français. Mais Turpin regarde « contremont ».

Pour chou qu'il vit en l'air les grans oisiaus voler,
Et les pies haut braire, les cornellez crier.
Li bois fu si fuellis, menuement ramé
Que il ne [pout] coisir les destriers sejornez.

Il regarde avec plus d'attention et voit enfin une enseigne « venteler » entre deux arbres. Tout effrayé, il appelle Ogier. Renaud ordonne l'attaque en laissant Maugis en réserve dans le bois. Successivement il combat avec Turpin, puis avec Ogier qui venait de désarçonner Richard, mais qui, à son tour, perd les étriers. Renaud lui rend Broiefort en lui recommandant de ne pas

oublier ce service. Survient Maugis avec sa troupe. La déroute des Français est complète et le camp de Roland est pillé.

L'élément pittoresque qu'offrait le texte de Grégoire de Tours est mis en valeur. Dans la scène de Vaucouleurs, il eût été déplacé : il en reste à peine une indication, les roses que les chevaliers portent dans leurs mains. Dans l'épisode de la chasse, il n'y a pas de guet-apens, mais il y a surprise calculée de la part de Renaud et l'analogie n'en subsiste pas moins.

Pour épuiser l'histoire de Merovig, je noterai que la retraite de ce prince dans la basilique de Tours où il était retenu par la crainte de son père et de sa marâtre, et son départ final en compagnie de Gonthramn-Bose ont pu être la première forme, si l'on veut bien passer l'expression, de l'emprisonnement des frères de Renaud dans la chartre du roi et de leur délivrance par Maugis.

On sait que Maugis, après avoir rendu ce service à ses cousins, disparaît pour longtemps de l'action, y rentre seulement quand ils ont quitté les Ardennes et se préparent à partir pour le Midi. De même Gonthramn-Bose reparaît dans l'histoire quand de nouveaux événements l'ont appelé dans le Midi. La difficulté de cet exposé oblige à marquer, dès à présent, ce rapprochement dont l'intérêt apparaîtra seulement quand il aura été traité du siège de Montauban et du personnage de Maugis.

Le siège de Montauban forme un poème distinct. La superposition des légendes y a conservé des traces de l'histoire de Merovig, mais il a un caractère si éminent de réalité objective qu'il est nécessaire de recourir de nouveau à l'histoire.

De tous les drames que nous lisons dans Grégoire de Tours, aucun ne présente une intrigue plus compliquée, des ressorts

plus variés, un intérêt plus soutenu que le grand mouvement qui souleva la Gaule méridionale, de Marseille à Bordeaux, quand un prétendu fils de Clotaire, appelé de Constantinople par Gonthramn-Bose et d'autres personnages considérables, vint réclamer une part du domaine des Francs. Mummolus, le célèbre général, Desiderius, se rallièrent à sa cause, et les Austrasiens virent sans déplaisir une révolte se produire contre l'autorité que le roi Gonthramn s'arrogeait depuis la mort de Chilpéric. La complicité de Childebert semble certaine.

Gondovald, que ses ennemis appelaient Ballomer et disaient le fils d'un artisan, avait reçu par les soins de sa mère l'éducation et l'instruction d'un fils de roi. Comme les princes mérovingiens, il portait sa chevelure éparse sur ses épaules. Un jour, sa mère le présenta au roi Childebert et dit : Voici ton neveu, fils du roi Clotaire, et comme son père ne l'aime pas, reçois-le, car il est de ton sang. Childebert, n'ayant pas de fils, le garda auprès de lui. Mais Clotaire le réclama et, quand il le vit, lui fit couper les cheveux, en déclarant qu'il ne le reconnaissait pas pour fils. Après la mort de Clotaire, le roi Charibert prit l'enfant avec lui, mais Sigebert le réclama à son tour, lui fit de nouveau couper les cheveux et l'envoya à Cologne. Cette alternative de bienveillance et de mauvais traitements ne pouvait que confirmer Gondovald dans la pensée qu'il était bien de race royale. Il échappa à ceux qui le gardaient, laissa repousser sa chevelure, cet insigne des princes mérovingiens, et se rendit auprès de Narsès, en Italie. Là il se maria et eut des enfants. Puis il partit pour Constantinople. Les égards et les rigueurs dont il avait été l'objet, donnaient à présumer qu'il était réellement de race royale, et les empereurs byzantins durent accueillir avec faveur le jeune barbare en qui ils pouvaient avoir un jour un instrument utile.

Gonthramn Bose, que nous avons laissé en Austrasie, reparaît ici, et nous apprenons qu'il se rendit à Constantinople, éveilla dans l'âme du proscrit l'espoir de se faire accepter au nombre des rois franks, lui promit sans doute le concours des chefs gallo-romains et des fidèles du jeune Childebert, obtint enfin de lui qu'il rentrerait dans sa patrie et ferait valoir ses droits.

Gondovald débarqua à Marseille du vivant de Chilpéric, fut bien accueilli par l'évêque qui allégua plus tard qu'il avait obéi aux ordres contenus dans une lettre signée de la main des principaux seigneurs de Childebert. Mummolus et Desiderius qui avait récemment combattu le roi Gonthramn pour le compte de Chilpéric, se déclarèrent pour le prétendant. Avec l'appui de ces deux hommes de guerre, les sympathies de nombreux évêques, la faveur des Gallo-Romains qui se lassaient d'être pillés par les Franks et les dispositions bienveillantes de l'Austrasie, Gondovald était en droit de concevoir les plus hautes espérances.

Mais il fut presque aussitôt trahi. Il était à Avignon avec Mummolus. Le même Gonthramn-Bose qui était venu le tenter, se révèle son ennemi, soit parce qu'il ne se résignait point à voir Mummolus au-dessus de lui, soit parce que ses instincts rapaces l'avaient ressaisi. Il court à Marseille, en chasse l'évêque sous le prétexte qu'il avait appelé un étranger en Gaule pour livrer les Franks à la domination impériale. Le prétendant dut se réfugier dans une île, laissant derrière lui ses trésors. Gonthramn-Bose les partage avec un chef du roi Gonthramn et revient en Auvergne. De là il se rendait auprès du roi Childebert avec sa femme et ses enfants, quand il fut arrêté par l'ordre du roi Gonthramn. Celui-ci voyait en lui le promoteur de l'entreprise de Gondovald ; le Bose rejetait le tort sur Mummolus qui avait reçu le prétendant

et promettait de remettre aux mains du roi le général infidèle. Le roi, qui était décidé à le punir de mort, accepta cependant sa proposition en gardant un de ses fils pour ôtage.

Gonthramn-Bose aimait ses enfants et voulut tenir sa promesse. Il réunit une petite armée en Auvergne et dans le Velay et se dirige sur Avignon. Le rusé Mummolus avait laissé dans le fleuve de mauvaises barques. Ceux des hommes de Gonthramn qui s'y risquèrent furent engloutis. Cependant Gonthramn, avec le reste, arriva sous les murs de la ville. Mummolus avait fait creuser des fossés larges et profonds du côté où Avignon n'est pas protégé par le Rhône, et l'eau du fleuve y coulait. Quand Gonthramn fut à portée de voix, Mummolus dit du haut du mur : « S'il est de bonne foi, qu'il se tienne sur le bord du fossé et moi je serai de l'autre. Il pourra me parler librement. » Lorsqu'ils furent l'un en face de l'autre, Gonthramn demanda d'être autorisé à passer de l'autre côté pour que leur entretien fût secret. « Viens, répondit Mummolus, ne crains pas. » Gonthramn entre hardiment dans l'eau avec un de ses amis, mais celui-ci quand le fond leur manqua, alourdi par sa cuirasse, disparut et se noya. Gonthramn surnageait et était emporté par le courant. Un des siens lui tendit sa lance et le ramena à terre. Mummolus et lui échangèrent des injures et se séparèrent.

Tous les lecteurs des Fils Aymon se sont demandé ce que pouvait être ce gué de Balencon près duquel se livrent tant de combats et que, dans sa lutte homérique avec Renaud, Ogier passe et repasse, prêtant à la plaisanterie de son cousin, échangeant avec lui menaces et insultes. Si l'on accepte que les trouvères aient confondu Valence et Avignon et formé ainsi l'hybride Valençon ou Balençon, l'on aura dans le récit que nous avons résumé et le

cadre primitif et les éléments essentiels. Renaud tient la place de Gondovald plutôt que de Mummolus, mais cette simplification était inévitable, et il reproche à son adversaire d'avoir trahi la confiance qu'il avait en lui.

Gonthramn continua à assiéger Avignon avec l'armée du roi Gonthramn, mais Childebert envoya un de ses ducs qui fit lever le siège et emmena Mummolus en Auvergne avec lui. Il faut abréger. Le prétendant passa le Rhône, se fit reconnaître pour roi à Brives et il se préparait à marcher sur Poitiers, quand il apprit qu'une armée s'avançait à sa rencontre. Il revient sur Angoulême et Périgueux, recule jusqu'à Toulouse, se rend à Bordeaux où il avait l'amitié de l'évêque Bertchramn. L'armée du roi Gonthramn arrivait sur la Dordogne. Le prétendant adresse alors au roi Gonthramn deux ambassadeurs, portant des rameaux bénis, « comme c'est l'usage des Francs ». Ils sont torturés et finissent par avouer que les principaux leudes de Childebert étaient d'accord avec Gondovald. Ce traitement cruel infligé à des messagers prouve à lui seul qu'à certains jours le bon roi Gonthramn se comportait tout comme son frère, le féroce Chilpéric.

Le prétendant et Mummolus n'osèrent faire face à l'ennemi. Ils passèrent la Garonne et se replièrent sur Convenæ (Saint-Bertrand de Comminges). Cette ville était facile à défendre : « Elle est située au sommet d'une montagne et ne tient à aucune autre. Une grande source, jaillissant du pied de la montagne, est protégée par une tour très sûre ; un souterrain permet de descendre de la ville et de venir puiser de l'eau sans être vu. » Gondovald obtient des habitants qu'ils réunissent à Convenæ leurs biens et leurs provisions ; puis interprétant avec justesse une lettre à double sens que lui adressait le roi Gonthramn, il annonce l'ap-

proche de l'ennemi, entre dans la ville, en chasse les habitants et l'évêque : il y avait des provisions pour se défendre pendant plusieurs années.

L'armée royale passe la Garonne, enlève le convoi du trésor du prétendant et arrive sous Convenæ. En passant près d'Agen, l'on avait pillé et incendié l'église de Saint-Vincent. Les soldats de Gonthramn venaient injurier Gondovald qui du haut du rempart soutenait la justice de sa cause. Après quinze jours d'attente, le chef de l'armée, Leudegisile, résolut d'attaquer la place. Il avait fait préparer des chars munis de béliers et de claies qui permettaient à ses soldats d'approcher des murs et de les saper. Mais quand ils furent près du rempart, les assiégés les accablaient de pierres, versaient sur leur tête des cuves pleines de graisse et de poix brûlante, ou de pierres. Quand la nuit fut venue, on dut se retirer avec une grosse perte d'hommes. Le lendemain on essaya de combler avec des fascines la vallée qui est au levant de la ville, mais sans résultat. Cependant un évêque, Sagittarius, veillait à la défense des murs et souvent lançait lui-même des pierres contre les assaillants. Ceux-ci reconnaissant que par la force ils n'arriveraient à rien, adressèrent secrètement des messagers à Mummolus pour l'engager à se soumettre. Mummolus répondit qu'en effet il était disposé, si on lui assurait la vie, à leur épargner beaucoup de peine. Quand les messagers furent partis, l'évêque Sagittarius, Mummolus, Chariulfe et Waddo se réunirent dans une église et là s'engagèrent par serment à renoncer à l'amitié de Gondovald et à le livrer aux ennemis, si on leur garantissait la vie. Quand les messagers revinrent, ils leur promirent la sûreté de la vie. Et Mummolus dit : Qu'il en soit ainsi. Je vous le livrerai et reconnaissant le roi mon seigneur, je me rendrai devant lui. Ceux-ci promettent que s'il tient sa parole, ils le recevront dans

leur charité, et que s'ils ne peuvent l'excuser auprès du roi, ils le mèneront dans une église pour qu'il ne soit point puni de mort. Après s'être engagés par serment, les messagers repartirent. Mummolus, l'évêque Sagittarius et Waddo vinrent à Gondovald et lui dirent : « Tu sais les serments de fidélité que nous t'avons prêtés, toi qui es ici mais accueille un conseil salutaire : sors de cette ville et va te présenter à ton frère, comme tu l'as souvent demandé. En effet nous avons eu un entretien avec ses hommes et il nous ont dit que le roi ne veut pas perdre l'agrément de te posséder parce qu'il reste trop peu de votre race. » Gondovald comprit leur perfidie et tout en larmes leur rappela comment il était venu sur leur invitation. Il n'avait plus d'espoir qu'en eux, mais Dieu, s'ils mentaient, jugerait entre eux et lui. Mummolus répondit : « Nous ne te trompons en rien. Mais voici de vaillants hommes qui se tiennent à la porte de la ville et attendent ta venue. Dépose le baudrier d'or que tu portes, car tu ne dois pas t'avancer avec jactance. Prends ton épée et rends-moi la mienne. »

« Je ne saurais accepter ainsi, répondit Gondovald, que les dons que tu m'as faits et dont j'ai usé avec amour pour toi, me soient enlevés ». Mummolus lui assurait qu'il n'avait rien à craindre. Il sort, la porte se referme derrière lui et il se trouve en présence d'Ollo, comte de Bourges, et de Boso. Il fait une courte prière et part avec ces hommes. Quand ils furent à quelque distance, comme la vallée forme un précipice autour de la ville, « Ollo le poussa et le fit tomber, puis s'écria : Voilà votre Ballomer qui se prétend frère et fils du roi. Et il voulut le percer de sa lance, mais elle fut repoussée par les cercles de la cuirasse et ne le blessa point. Comme il s'était relevé et tentait de gravir la montagne, Boso lui lança une pierre et l'atteignit à la tête, de sorte qu'il tomba et mourut ». Le corps de Gondovald fut outragé par

les soldats et abandonné sans sépulture. Le lendemain, quand les portes furent ouvertes, on tua tous les habitants et la ville fut rasée.

Il est aisé de montrer les analogies que présentent la narration de Grégoire de Tours et celle des Fils Aymon. Quand Charlemagne, après avoir occupé Monbendel (manuscrit L) ou l'avoir pris de force et rasé (mss. B, C, A, V), constate qu'assaillir Montauban est chose périlleuse et que cependant le temps se perd, il envoie un messager au roi Ys pour obtenir que ses ennemis lui soient livrés ; et, chose remarquable, c'est à Toulouse que ce message est porté, dans une ville où Mummolus et Gondovald s'étaient attardés, mais dont l'indication dans les Fils Aymon étonne en cet endroit, puisque, d'après un récit antérieur, Ys ne possède plus que Bordeaux, Toulouse étant resté aux mains des Sarrasins. Mummolus et ses amis s'engagent, par serment dans une église, à trahir Gondovald ; de même, plusieurs conseillers du roi Ys jurent « sur sains » de livrer Renaud. Les arguments que le roi Ys emploie pour convaincre Renaud sont de même nature que ceux auxquels Mummolus a recours pour tromper Gondovald. Des guerriers sont apostés à la porte de Convenæ pour recevoir le prétendant, de même que les chevaliers de Charlemagne sont apostés à Vaucouleurs. L'on objectera que les situations étant identiques on doit retrouver les mêmes motifs épiques. Mais la concordance est vraiment extraordinaire. Je laisse de côté un argument qui a son prix, la communauté du lieu. Dans les deux narrations, c'est Bordeaux, c'est Toulouse, c'est la Dordogne, c'est la Garonne. Mais il y a plus.

Le Montauban de la Chanson est situé au « regort de deux eves », à l'endroit où la Garonne se jette dans la Gironde qui

semble se confondre ici avec cette Dordogne sur laquelle apparaît d'abord l'armée du roi Gonthramn ; et de ceci l'on pourra donner une explication spécieuse, dire que le trouvère savait mal sa géographie, qu'il a confondu Fronsac et Montauban. Mais il a le soin de décrire le site du château que Renaud va construire ; c'est « une montaigne haute » ; Charles ne pourrait, si elle était fortifiée, s'en emparer « en trestot son aé ». Dans le cours du poème, nous apprenons que du haut de cette montagne on peut descendre sans être vu, grâce à un souterrain qui mène au bois de la Serpente : c'est la bove par où les Fils Aymon s'évadèrent un jour de la place. Ces traits essentiels sont exactement applicables au Convenæ de Grégoire de Tours. Mais reprenons le texte du poème. Quand le château a été construit, le roi de Gascogne demande en riant à Renaud quel nom il lui donne : « Com a non cis castiaux, ne me celes noiant ? » Tous les mots qui suivent, méritent d'être pesés :

Sire, ce dist Renaus, encor ne sai comment.
Jo ving ici aubaines jo et tote ma gent ;
Or li metrois le non tot a vostre talent »,
« Certes, ce dist li rois, molt par a ci liu gent.
Montalban aura non ki sor la roce pent ».
Il le firent savoir au pu[p]le et a la gent
Que au noviel castel prengent herbergement ;
Ses cens et ses costumes li paient bonnement ;
Entresci a .VII. ans ne prendera noiant.
.V.C. borgois i vi[n]rent de grant [a]aisement
Et puplent le castiel maitre communaument.

Montauban est écrit, suivant les manuscrits, Montalban, Montalbain, Montaubain, Montauban. Montauben, et parfois ces or-

thographes se retrouvent toutes dans le même manuscrit. Des termes de Renaud, il ressort que ce mot signifie pour le roi Ys et pour lui la montagne des aubains, où des étrangers tels que lui viendront s'établir. Ce qui se réalise. Montauban ou Montaubain, interprété ainsi, est exactement la traduction de Convenæ qui signifie un groupement de gens venus de divers pays. C'est une réplique de la ville que la trahison de Mummolus et la mort de Gondovald avaient rendue célèbre, de même que le roi Ys en trahissant Renaud répète la trahison de Mummolus trahissant Gondovald, de même que Renaud, comme Gondovald, est un révolté que le roi poursuit de sa vengeance. Et Charles ressemble fort à Gonthramn qui a bien sa part de complicité dans le complot tramé entre son général et celui du prétendant : ce trait s'ajoute à ceux que le personnage du roi tenait déjà de Chilpéric.

Il est un autre point de vue que l'on ne saurait négliger. Gondovald, jusqu'au dernier moment, maintient qu'il est fils et frère de rois. Son discours du haut du mur de Convenæ rassemble habilement ses arguments. Il va jusqu'à offrir de se rendre auprès de son frère le roi Gonthramn : « S'il me reconnaît pour son frère, je ferai ce qu'il voudra. » Il prend à témoin des femmes de la famille royale, Radegonde à Poitiers, Ingeltrude à Tours : « Elles affirmeront la vérité de ce que j'ai dit. » Il aurait pu nommer également Brunehilde. Ce discours, composé par Grégoire, contient le résumé des raisons qu'alléguaient les partisans du prétendant. L'attitude de Gondovald lui est dictée par sa situation.

La question de la parenté de Renaud et des barons de Charles est une de celles qui reviennent le plus souvent et le plus longuement dans le poème, soit que Renaud reproche à ses adversaires

d'oublier qu'il est de leur sang, soit que les barons refusent leur service à l'empereur en raison de leur parenté avec les Fils Aymon. À Vaucouleurs, Ogier agit dans l'intérêt de ses cousins au lieu d'obéir aux ordres qu'il a reçus, et un peu plus loin Renaud lui reproche amèrement de ne les avoir pas secourus. Quand Richard est tombé entre les mains de Charlemagne, l'empereur ne trouve aucun des Pairs qui consente à conduire le prisonnier au gibet. La raison donnée est toujours la parenté. Pour une très grande part, l'intérêt naît du conflit entre le respect dû aux liens de famille et la fidélité due au suzerain. L'importance donnée à ce motif se comprend mieux si les hauts barons du poème représentent la grande famille des Mérovingiens, de ces premiers Reali di Francia, dont l'histoire de Gondovald étale les divisions et les guerres. « Pourquoi me méconnaissez-vous ? » s'écrie Renaud, et il offre lui aussi de se rendre auprès du roi, de se soumettre à ses exigences. Le prétendant ne dit pas autre chose, mais dans sa bouche tout est mieux motivé que dans celle de Renaud.

De là naît une contradiction dans le caractère de Renaud. Les trouvères, puisant dans la tradition carolingienne, ont fait de lui le plus vaillant, le plus redoutable des guerriers, et ont laissé subsister un trait plus ancien, le désir d'avoir sa « paix », de ne plus encourir la disgrâce du roi. Sous cette vigueur et cette hardiesse héroïques, il y a un fond de faiblesse originelle : Gondovald n'est pas un homme fait pour la lutte à outrance, il n'inspire que la compassion.

Quel est enfin ce « droit » auquel Renaud et ses frères font toujours appel et que les Pairs de Charlemagne leur reconnaissent ? La mort de Lohier et celle de Beuves sont des antécédents trop lointains, et dans le cas du meurtre de Bertolais, le

droit de Renaud est contesté dans le poème lui-même. Derrière cette revendication, il y a une réclamation de nature positive, celle du fils de Clotaire demandant à être reconnu dans le rang que lui confère sa naissance. Derrière les Pairs, il y a les leudes d'Austrasie, partisans déclarés ou secrets de Gondovald.

Ces diverses concordances me paraissent concluantes, et si elles n'entraînent pas d'abord la conviction, cela tient à la difficulté elle-même du problème posé. Il n'était pas vraisemblable que la légende et les trouvères eussent négligé l'histoire troublée et dramatique des fils de Clotaire I. Augustin Thierry l'a fait revivre dans ses admirables Récits, qui ne la comprennent pas tout entière, mais qui font ressortir la valeur poétique des éléments rassemblés par Grégoire de Tours dans son Histoire des Francs : « Tout ce que la conquête de la Gaule avait mis en regard ou en opposition sur le même sol, les races, les classes, les conditions diverses, figure pêle-mêle dans ses récits, quelquefois plaisants, souvent tragiques, toujours vrais et animés. C'est comme une galerie mal arrangée de tableaux et de figures en relief ; ce sont de vieux chants nationaux, écourtés, semés sans liaison, mais capables de s'ordonner ensemble et de former un poème, si ce mot, dont nous abusons trop aujourd'hui, peut être appliqué à l'histoire. » Il paraîtra peut-être que nous avons retrouvé dans les Fils Aymon les restes non seulement de souvenirs légendaires, mais de vrais chants nationaux, de poèmes. Ainsi serait comblée définitivement une lacune dans l'histoire des origines de notre épopée.

M. Kurth, en étudiant, après M. Rajna, un épisode de la vie de Childéric de Frédégaire, a reconnu aussi que l'histoire de Gondovald, qu'il considère d'ailleurs comme un simple aventurier, a

fourni les principaux traits de la légende de l'exil de Childéric à Constantinople : « Certes, dit-il, je ne soutiens pas que l'histoire de Gondovald soit devenue celle de Childéric, mais je dis qu'elle doit lui avoir servi de moule.»

Ainsi subsisterait dans la légende de Frédégaire, écho des inventions de l'imagination populaire, la première partie, la plus romanesque, de la vie de Gondovald ; la seconde, celle de sa guerre avec le roi Gonthramn, se serait fondue avec les aventures de Chlodovig et de Merovig, puis modifiée une deuxième fois par l'introduction d'éléments carolingiens. La légende primitive avait placé sur le même rang les trois malheureuses victimes des rois mérovingiens.

L'histoire de Gondovald s'était, de bonne heure, transformée en une légende, peut-être en un poème, dont le succès fut assez puissant pour que la légende plus ancienne de Childéric en subît l'influence et en accueillît une partie dans son cadre. Ainsi le vieux poème se rajeunissait en s'assimilant des éléments nouveaux, de même que les poèmes consacrés aux fils de Chilpéric et à Gondovald devaient, à leur tour, s'assimiler une partie de la légende et de l'histoire de Charles Martel pour s'épanouir en une composition dernière, les Fils Aymon, arrière floraison de toute notre épopée.

Au lieu de s'étonner de la difficulté que nous rencontrons à discerner, à dissocier et à déterminer avec sûreté les éléments hétérogènes fondus dans le résultat définitif d'un long travail d'élaboration qui s'est continué pendant plusieurs siècles, l'on doit plutôt admirer qu'il soit resté tant de traces apparentes du fond antique, et cela s'explique seulement par la haute valeur épique des éléments ainsi conservés et demeurés reconnaissables.

Que deviennent ceux qui ont livré Gondovald ? On sait que Roland ferait pendre le roi traître si Renaud ne l'arrachait à l'escorte qui menait Yon dans la plus humiliante des postures. En fait, Leudegisile ne tint aucune de ses promesses. Le roi Gonthramn lui intima l'ordre de mettre à mort les partisans de Gondovald. Waddo et Chariulf, laissant leur fils pour ôtages, prirent la fuite ; Mummolus mourut bravement en se défendant contre ses meurtriers, et l'évêque Sagittarius fut tué d'un coup d'épée qui lui enleva la tête avec le chaperon sous lequel il essayait de cacher son visage : dum obtecto capite fugere niteretur, extracto quidam gladio caput ejus cum cucullo decidit. Cela fait penser à la scène brutale et comique où Roland découvre le roi Yon, dans l'abbaye,

Par devant une image, gisant a orison :
Le froc avoit vestu, el cief le caperon.
En un sautier murmure, ne savoit o ne non.

Qant Rollans l'a aveü, bien conut le baron,
Car il l'avoit veü avec le roi Charlon.
Parmi le froc le prist et par le caperon.
Sire mounes, dist il, saves vos [vo] liçon ?

De Mummolus et de Sagittarius, des deux traîtres, du guerrier et de l'évêque, la légende a fait ici le roi Ys qui, garde seulement de la part religieuse de ses origines la pensée de se réfugier dans une abbaye et de se faire moine :

La prendrons [nos] l'abi[t] et moine deven[dr]on.

En intercalant une part de la légende de Charles Martel entre les éléments mérovingiens, les trouvères ont sans doute renouvelé l'intérêt de la matière, et d'abord ils s'inquiétèrent peu des

contradictions de détail nées de cette opération ; mais ils n'ont pu éviter que les principaux personnages ne portent l'empreinte de dates différentes : cela est vrai d'Ys qui n'est pas seulement Eudes d'Aquitaine ; cela est vrai de Charlemagne, en qui finissent par se confondre Chilpéric I, Gonthramn, Chilpéric II, Charles Martel, et au point de vue littéraire Charlemagne lui-même. Cela est vrai de Renaud, qui résume en lui Merovig, Gondovald et en partie Charles Martel.

Ni Gondovald ni Renaud ne meurent sur le champ de bataille. Ils sont assassinés et tous deux ont le crâne brisé, l'un d'un coup de pierre, l'autre par le marteau d'ouvriers maçons. La ressemblance fut peut-être plus grande encore. Dans le Reinolt von Montalban, version allemande en 15,388 vers éditée par M. Pfaff (Société littéraire de Stuttgart, 1885), les maçons ont d'abord la pensée de tuer Renaud en faisant tomber sur sa tête une grosse pierre du haut d'un mur (v. 15028 sq.). Le même projet est indiqué tout à la fin du dernier fragment du Renout von Montalbaen édité par M. Matthes, mais l'on ne peut savoir si dans ce texte un contre-sens étrange faisait transformer, comme dans le Reinolt, le martel ou marteau français en mœrtel ou mertel, mortier :

So sollen sie nemen uns mertel dar
Damit sollen sic ine entlyben vorwar.

L'on a là une trace d'une forme ancienne de la légende où Renaud mourait dans les mêmes conditions que Gondovald. Ce coup de pierre, conclusion si inattendue d'une entreprise ambitieuse, put exciter l'imagination d'un peuple qui ne concevait d'autre mort violente pour un chef de guerriers que la mort par l'épée.

Des manuscrits français, le seul qui donne cette version est le ms. C. (Bibl. Nat. f. fr. 766). Je la reproduis ici à partir de l'endroit où le bon chevalier est accepté comme ouvrier par le maître-maçon qui construit l'église de Saint-Pierre à Cologne, jusqu'au moment où les maçons jaloux ont jeté son corps dans le Rhin.

Manuscrit 766, feuillet 171, recto, col. B :

Sire, je sui de France, dist Renaus l'alosé ;
Par une meschéance sui aisi atorné.
S'ai esté en prison .IIII. anz a toz passé,
Mes Diex m'en a osté par sa grant poesté,
Et puisqu'il est ainsi que je suis eschapé,
Vos servirai de cuer, se il est vostre gré,
La pierre et le mortier volentiers porteré.
Par foi, ce dist li mestres, or avez bien parlé,
Et je vos retenré de bonne volenté.
Selon vostre servise sera guerredoné.
Por ce que je vos voi grant et fort et quarré,
Portez le grand baiart, la serois adoné.
Volontiers, dist Renaus par grant humilité.
Renaus fu retenus a l'uevre du mostier
Por porter la grant pierre, la chax et le mortier ;
Por ce que il estoit si grant et si plenier,
F°171,verso APortoit contre .IIII. homes la chax et le mortier.
Quant li mestres le voit, si se prist a seignier,
C'onques mes en sa vie ne vit si e ovrier.

Durement fu penis, moult se [s]et traveillier
Por conquerre la gloire au verai justicier.
En la parfin en ot moult merveillos loier,

Es ciex est coronez, ce vos os tesmoignier ;
Entre les bons apostres est asis le princier.
Baron, hui mes commence chançon a enforcier,
Que puis que Dex nasqui de la virge moillier,
Ne fu tele chantée, bien le puis tesmoignier,
Com vos porrez oïr ne se faillent denier,
Si com Renaus morut qui estoit Deu ovrier.
O mostier de Cologne dont haut sont li clochier,
Porta Renaus la pierre le nobile guerrier ;
Plus fesoit de besoigne que ne font .IIII. ovrier.
Trestot li autre ovrier quident vis enragier,
Por ce que il le voient si grant fes enchargier.
Communalment le heent li autre manovrier,
Ne vivra longuement s'il pueent esploitier ;
Et dist li uns a l'autre : Dex li doint encombrier.
Avant qu'il soit .I. an, par le cors saint Ligier,
Par l'ovraigne de li fera tot le mostier.
Ne troveron ja mes no pain a gaaignier.
Encor sont plus dolent qu'il ne prent c'un denier
Por danrée de pain que il a a mengier.
Quant vint au chief d'un mois que on devoit paier,
Devant Renaut s'en [vint] li mestre du mostier,
Bel et courtoisement le prist a aresnier.
Sire, ce dit le mestre, vos n'estes pas lanier ;
Aussi grant fes portez com font .X. pautonnier,
Et selonc vo service vos rendré vo loier.
Sire, ce dist Renaus, je ne veil c'un denier
Por denrée de pain que veil le jor mengier.
Ovrier seré saint Père, por mon cors traveillier,
Damedieu nostre sire m'en rendra le loier.

Quant le mestre l'oï, pri s'en a merveillier.
Sire, ce dist le mestre a Renaut le hardi,
Demandez que vos plaist, ne soiez esbahi.

Renaus, le fix Aymon, maintenant respondi :
Mestre, ce dist Renaus, or ne vos hastez si.
N'en penrai que mon vivre, par le cors saint Remi.
.I. denier penré ge por avoir du pain bi.
Mes ge vos proi por Deu qui onques ne menti,
Paiez bien ces ovriers qui bien l'ont deservi.
Grant merveille a li mestres de ce qu'il a oï ;
Damedieu en mercie qui onques ne menti ;
Bien set que por s'amor ovroit Renaus ensi.
De faire la Deu œvre est moult amanevi,
Ne por chaut ne por froit onques n'en resorti,
Mes par efors ovra li chevalier gentis.
Autant fet par son cors, par verté le vos di,
Com font .IIII. des autres li plus amanevi,
Et chascune jornée, por voir le vos afi,
Ne prenoit c'un denier, si com avez oï.
Durement l'ont loé li mestre seignori,
Mes de toz les ovriers estoit forment haï.
Et dist li uns a l'autre : Or somes nos traï ;
Por ce felon truant somes toz resorti.
Se il vit solement .I. sol an et demi,
Touz li mostiers sera par li fet et forni ;
Ne gaaignerons mes vaillant .I. parisi.
Tant ont parlé ensenble li felon Deu menti
Que li ovriers saint Pere sera par eus murtri.
En .I. sac le metront quant il sera feni,
Ou Rin le geteront, ensi l'ont consenti.

.XII. pautoniers l'ont et juré et plevi
La mort Renaut jurée, si com avez oï.
Or ont li pautonier la mort Renaut jurée.
Iluec ot une pierre qui estoit grant et lée,
Par .IIII. des glotons ne pot estre portée ;
En pes et en amor l'a Renaus jus posée.
Touz se sont merveillié cil de l'avironnée.
Li gloton jurent Dieu et la Vierge honorée
Que la pierre sera desor Renaut getée.
Quant tans fu de diner, la gent est avalée
Et li ovrier descendent de la grant tor quarrée,
Le mestre ala mengier, n'i a fet demorée.

Renaus fu el mostier a la chiere menbrée ;
Grant denrée de pain a li bers aportée,
O mostier se tapi coiement, a celée,
Et a mengié son pain, mainte lerme a plorée.
De l'iaue de son cuer a sa face arosée,
Ses pechiez a plorez, et fist grant sopirée.
Hé Dex ! ce dist Renaus, qui feïs mer salée,
Sire, recevez m'ame quant du cors ert alée,
La Maugis mon cosin, s'il vos plest et agrée,
Et garisiez mes freres qui sont en lor contrée
Et mes fiz ensement et Charle l'emperere.
Ja mes ne le verrai, ce est chose provée.
Adont plora Renaus a la chiere menbrée,
Et cil l'ont avisé qui ont male pensée.
Li .III. montent amont en la grant tor quarrée,
Si ont gité la pierre que Renaus ot portée,
Trestot droit sor Renaut qui mengoit sa denrée.
Renaut ataint o chief a la chiere menbrée,

Et la pierre d'amont qui vint de grant volée
Et de si grant randon, qui fu grant et quarrée,
Desor le chief Renaut vint de tele avolée,
115.La cervele li est a la terre versée ;
Li cors est derm[or]ez, l'ame s'en est alée,
Saint Michier li arcanges l'a a Dieu presentée.
Li traïtor devalent par male destinée,
En .I. sac l'ont bouté sanz nule demorée,
120.Au Rin l'en ont porté dont l'iaue estoit lée ;
Puis l'ont geté dedenz, si font la retornée ;
Desique au mostier n'i ont fet arestée.

Dans la délibération des conseillers du roi Ys, dans la version donnée par les manuscrits B, C, A (voir plus loin à la description des manuscrits) le septième des barons est Bertrand, dont le nom rappelle celui de l'évêque de Bordeaux, Berthramn qui, d'abord partisan du prétendant, évita ensuite de se compromettre pour lui. Ceci peut être simple coïncidence et hasard, mais le discours de Bertrand a un autre intérêt. L'on y trouve présentées successivement deux formes de la légende sur les causes de la rupture de Charlemagne et de Renaud et sur ses conséquences. La première est caractérisée en une ligne, la seconde est assez développée pour éveiller l'attention.

Manuscrit 775, feuillet 39, verso, col. A et B :

1.Vous devez bien savoir dedens vostre courage
L'amor as fix Aimon que vous mar acointastez.
Vous y avez perdu plus de plaine une balle
D'or fin et de besans et de bliaus de paille.
5.Si est Renaus moult boins chevaliers a [ses] armez,
Mais par son [grant] orgueil se mella il a Kalle ;

Son neveu li ochist dont il fit grant outrage.
Il en vint en Gascogne, mais vous le rechitastes
Et par mauvais conseil vo seror li donnastes,
Et frema chel castiel el chief de ceste marche :
Ja le vient essillier nostre empereres Kalles.
Par le los de vos hommez a lui vous acordastes
Et si fu de Gascongne et senescal et garde.
Mais dus Aimez, sez peres, a la chenue barbe,
Se prist a Olivier par merveillous contraire
Pour l'estrif d'un grant chine que il vit ou rivage ;
Le clama losengier, voiant tout le barnage.
Et li bers le navra de son branc en l'espaulle.
Droit en offri a faire o son riche barnage.
Vint s'ent a Montauban et Aalars li sage ;
Puis ne fu il nul jour que ne guerroiast Kalle ;
Dusques l'iaue de Loire, i ot toute Franche arse.

Le vers 7 appartient seul en propre à la forme de la légende telle qu'elle est dans le ms. La Vallière qui a été résumé plus haut.

Dans l'épisode de la chasse de Roland, qui a été mentionné à propos de Merovig, il est encore question de la querelle dont le motif est un cygne.

Renaud reconnaît que les Français s'arment pour le recevoir :

Manuscrit B, feuillet 37, recto, col. A et B :

Renaus, li fiex Aimon, les entent au fremir,

Ses hommez en apelle, merveilles lor a dit :
Apercheü se sont, si les alons ferir.
Et chil li respondirent : Nous le ferons issi.

Il sonnerent .III. grailez, e les vous estourmi.
Ens ou bois est remez li boins lerrez Maugis,
A tout [mil chevaliers], bachelers et meschins.
Renaus s'en est tournés a .II.M. fervestis,
Et passent Balenchon dont parfont sont li fis.
Devant s'en va Renaus li preus et li hardis
Et deffia Franchois si tost com il les vit.
En l'escu de son col ala feri Henri,
Chil fu quens de Nichole et de tout le païs,
Que l'aubert desmailla et l'escu li rompi.
Tant com hante li dure, l'abati mort souvin.
Saint Nichole a juré : Nous vous tenons a bien
Qui dedens nos garennes avez nos connins pris.
Ou est ore Oliviers, que de Diu soit mal mis,
Qui maneche mon pere a pendre et a honnir
Trestout pour l'ocoison a dant Rainbaut le Fris,
Pour [un cigne maraige] qui sor l'iave [fu] pris.
Je sui pres de combatre que traïson me fist.
Dist Turpin l'archevesque : Vous i avez menti.
De ceste felonnie le veul je escremir.
Adonc laisserent [courre] les boins chevaus de pris.

Le cycle des Fils Aymon rejoint ici la légende du Chevalier au Cygne. La branche perdue devait être importante, puisqu'il y est fait allusion deux fois assez longuement.

Telle autre indication, mais qui n'est dans aucun texte français, ramène peut-être également aux Pays-Bas.

Dans les fragments du Renout van Montalbaen (v. 1341, 1394, 1584) et dans le Reinolt allemand (v. 3022, 3515, 10087, 10172, 12242), Renaud reçoit la qualité de comte de Merewoude.

L'on a rencontré plus haut le nom de Rambaud le Frison mêlé à la querelle d'Olivier et de Renaud à propos du cygne. L'on ne sait vraiment si l'on n'a pas encore une trace de cette légende dans ce passage de la version de Montpellier :

Quant roi Ys ot oï parler chascun baron
Qui li loent a rendre les .IIII. fix Aymon :
Renaut, or vous rendroi moult mauvez guerredon
De chen que me venjastez de Margot le Frison
Qui ne m'avoit lessié fermeté ne donjon.

La responsabilité de la rupture avec le roi ne fut pas d'abord attribuée de manière uniforme. C'est Guichard et non Renaud que Charles réclame dans les Ardennes ; puis nous venons de voir une querelle d'Olivier et d'Aymes indiquée pour cause de la retraite de Renaud et d'Alard auprès du roi Ys et d'une longue guerre. On sent que le personnage de Renaud a fini par tout attirer à lui, la responsabilité comme l'intérêt, mais le travail des arrangeurs laisse entrevoir les débris de chants épiques plus anciens.

La version néerlandaise, bien qu'incomplète, et la version allemande qui en dérive, ont révélé toute une branche que les textes français omettent ou laissent à peine soupçonner.

Dans le manuscrit La Vallière, la duchesse engage ses fils, revenus des Ardennes, à chercher fortune en Espagne :

Enfant, ce dist la dame, vers Espaigne tornes,
Que li païs est riches, manans et asazés.
Iluec troveres vos remanances asses.
Dame, ce dist Renaus, si con vos comandes.

Mais au lieu d'aller en Espagne les Fils Aymon et Maugis s'arrêteront en Gascogne et serviront le roi Ys. Cette conception dérive, on le sait, de l'histoire de Charles Martel, et résulte d'abord de l'entente du roi Eudes d'Aquitaine avec Chilpéric et Ragenfred, puis de l'accord intervenu entre Eudes et Charles pour repousser les Musulmans. Mais dans les Enfances de Charles, dans le Mainet, Charles, exilé de France, se met au service du roi Galafre en Espagne, tue Braimant, épouse Galienne. En conseillant à son fils d'aller en Espagne, Aye semble nous annoncer une réplique du Mainet. Dans le Renout et le Reinolt, Renaud et ses frères vont directement en Espagne et se mettent au service d'un roi mahométan, Saforeth. Après trois ans, ils lui réclament leur trésor qu'ils lui ont confié, mais il refuse de le leur rendre. Renaud lui tranche la tête et les Fils Aymon se hâtent de rentrer en France. Renaud fait présent au roi Yves de Dordone de la tête de Saforeth. Plusieurs années s'écoulent. Charles, comme dans les versions françaises, réclame une première fois les Fils Aymon. Yves, sur l'avis de son conseil (Anceel de Ribemont, Hugues d'Auvergne, le duc Ysoret, Reynart ou Reynier, Lambert), donne en mariage à Renaud sa fille (Clarisse ou Claradys), et l'encourage à élever sur une roche escarpée un château qui pourra défier les attaques du roi de France. Lambert exprime la crainte que Charles, dans sa colère, ne vienne faire pendre Yves et Renaud. Huon d'Auvergne le prend aux cheveux et à la gorge et le jette à terre. Quand le château est bâti, Yves demande quel nom il portera : Montauban, répond Renaud, puisqu'il est construit sur une montagne de marbre.

Cette forme de la légende est ancienne, semble-t-il, car elle est attestée par la version B C (et A en cette partie). Dans la délibération des barons d'Yon, le premier conseiller qui parle est favo-

rable à Renaud. Dans le manuscrit de l'Arsenal et dans la Bibliothèque bleue, son nom est donné, c'est Godefroy. Texte du manuscrit B :

Premerains a parlé uns damoisiaus gentis,
Niés fu le roy Yon et chevalier hardis.
Il a parlé en haut que ne se vaut taisir.
Ou que il voit le roy, si l'a a raison mis.
5.« Moult me merveil de vous, par le cors S. Denis,
Que vous queres conseil des fiex Aimon traïr.
Renaus est vos hons liges et vos carneus amis,
Vo seror li donastes o le cors seignori.
Aquitié a vos marches environ cest païs.
10.N'est encor pas li mois passés ne acomplis
Qu'il desconfit le roy Marcille de put lin
Et cacha .IIII. liues et tant que il l'ot pris,
Et nous en présenta le chief quant l'ot ochis.
Se vous aves talent que le veulliez fallir,
15.Congees les barons hors de vostre païs.
S'en iront en tel terre que bien porront garir
Et je vous pri, pour Dieu qui onques ne menti,
Qui fu mis en la crois au jour du Vendredi,
Que ne fachiez tel cose dont vous soiez honnis
20.Ne reprouvé vous soit a trestout vo païs.

Dans la version de l'Arsenal, on lit aux vers 8-13 :

Vo seror li donastes o le cors signoris,
Puis vous a volentiers et de bon gré servi.
Aquité(e) a les marchez environ le païs.
N'a mie encore .I. an passé et acompli
Que desconflit Marsile le cuvert de put lin

Et chaça .IIII. lieuez les plainz de Val Flori.
Il vous en présenta le chief, si com je vi.

Il n'est pas certain que ce seul passage ait fourni au remanieur néerlandais, les éléments nécessaires pour édifier l'épisode des Fils Aymon chez le roi Saforeth : je l'ai cité pour montrer, même dans les manuscrits français, le contact des Fils Aymon et du Mainet. D'ailleurs dans la délibération telle qu'elle est au manuscrit La Vallière, Yon et le duc de Monbendel rappellent comment Renaud a vaincu « en Bascle » et « en Navare » les ennemis du roi de Bordeaux, et l'indication de cette frontière fait penser à des Sarrasins, tandis que l'on ne fait aucune allusion à la guerre où Beges de Toulouse a été battu et fait prisonnier. Dans le conseil, siège un Raimon, comte de Toulouse, et nous avons déjà noté que les messagers de Charlemagne trouvent Yon à Toulouse, de sorte que la guerre avec Beges le Sarrasin finit par paraître intercalée dans un poème plus ancien.

Lorsque Charlemagne, revenu de son pèlerinage à Saint-Jacques, consulte ses barons sur son projet d'aller attaquer les Fils Aymon que le roi Ys a accueillis, le jeune Roland apparaît et offre ses services à son oncle qui ne l'avait pas encore vu. Dès lors Renaud aura en face de lui le héros de l'armée de Charles, et le thème des combats entre les Fils Aymon et les guerriers du roi est renouvelé, prend un tout autre intérêt. Mais Roland, qui est peint en quelques mots heureux,

Plus ot fier le regart que lupars ne lion,

doit, dès le premier jour, montrer de quels exploits il est capable. Le trouvère n'hésite point à lui attribuer le rôle principal dans une partie des Enfances de Charles Martel qu'il tenait à in-

sérer dans son récit. Cologne est menacée par les Saines (Saxons). Roland secourt la ville, bat les Saines et fait prisonnier leur roi Escorfaud. À la suite de ce brillant succès, Naimes propose d'annoncer une grande course afin que l'on donne à Roland un cheval digne de le porter et comparable à Bayard. Le fragment épique sert ainsi de prétexte à un épisode qui semble de pure imagination.

Nous voyons dans l'histoire de Charles Martel qu'après la victoire de Vincy, il revint sur le Rhin, contraignit Plectrude à lui rendre Cologne et les trésors de sa famille, puis passa le fleuve et ravagea le pays saxon jusqu'au Weser. La Chanson des Saines dont nous possédons une version, et à laquelle le trouvère fait allusion ailleurs, est une autre réplique, très naturellement adaptée à l'âge de Charlemagne, du récit plus ancien dont le trouvère, dans son désir de mettre à profit tout ce qu'il sait, nous donne une forme particulière dans les Fils Aymon. Ainsi les éléments primitifs étaient incessamment refondus et remaniés, mis en œuvre dans des combinaisons nouvelles, non seulement pour exciter la curiosité et mériter l'attention des auditoires, mais parce que les romans bretons et les romans d'aventures faisaient à la Chanson de geste une concurrence redoutable. Les Fils Aymon eux-mêmes n'ont pu échapper au dommage de tourner de plus en plus au romanesque dans les versions qui suivirent celles que nous étudions.

Dans la plupart, l'on constate une tendance à adoucir les traits rudes qui survivaient de l'époque mérovingienne et de l'âge de Charles Martel. Les vieux trouvères les avaient naïvement respectés dans leur admiration pour la force, et aussi par attachement à la tradition.

Àcertains endroits, l'on se sent vraiment en face des farouches compagnons de Clovis et de ces leudes austrasiens qui, conduits par Charles Martel, saccageaient alternativement le Nord et le Midi. Quand Aymes, injuriant ses fils, leur reproche de n'avoir pas, dans leur misère, forcé les abbayes, et mangé, faute de mieux, prêtres ou moines,

Miodres est moine en rost que n'est car de mouton,

l'âpreté de l'accent dénonce autre chose qu'un goût pour les plaisanteries grossières. Elle rappelle ces violations de sanctuaires si fréquentes dans Grégoire de Tours et même plus tard.

Roland, le héros de Roncevaux, et son ami Olivier, quand ils exigent que les moines leur remettent le roi Ys, se comportent brutalement :

Estes vos Olivier et Rollant le baron ;
El moustier s'en entrerent et tuit si compaignon.
Li abes vint encontre et li prior selonc

Et trestos li convens cantent lor orison,
Et dient a Rollant : Sire, que queres vos ?
Nos querons, dist Rollans, le malvais traïtor
Que vos aves ça ens, le roi Yon gascon.
Ancui li lacerai el col le caenon.
Sire, dist li abes, baisies vostre raison.
Li rois est nostre moines, s'a pris le caperon.
Envers trestot le monde garandir le devons.
Qant Rollans ot l'abé ki li dist tel raison,
Par le froc l'a saisi et par le caperon ;
Oliviers le prior ki estoit par selonc ;
Il le bota et hurte si forment au peron,

Que il li fist voler andeus les œls del front.
Or tost, ce dis Rollans, tues moi ces glotons.

Partout ailleurs, Roland et Olivier, comme Ogier et tous les pairs, sont des modèles de courtoisie, et, dans les moments de danger, invoquent Dieu pieusement.

Les traces de la cruauté violente d'un autre âge sont éparses çà et là. Après le discours de son père, Renaud commence à tressuer et tire à moitié son épée. Alard doit lui rappeler que l'on doit tout supporter d'un père. De même, Lohier ne se borne pas à injurier Beuves. Charlemagne, lui dit-il :

Ta cité abatra et ceste tor quarrée,
Et s'il te puet tenir, ta mort sera jurée ;
En haut seras pendus a une arbre ramée
Comme lerres fossiers que l'on prent en emblée,
Et ta moiller sera honie et vergondée…
Poi s'en faut ne t'oci a m'espée acerée ;

et il dégaîne ; mais Savary, un de ses compagnons, fait rentrer l'épée dans le fourreau. Ainsi, lors de la querelle d'Achille et d'Agamemnon, Athéné oblige le fils de Pélée à remettre au fourreau son grand et redoutable glaive.

Les querelles violentes qui éclatent entre les messagers et celui auprès de qui ils sont envoyés, ont un modèle ancien dans l'entrevue du roi Gonthramn et des envoyés de son neveu Childebert, fils de Sighebert. Les chefs de l'ambassade étaient l'évêque Egidius et Gonthramn Bose. Au salut que lui présente l'évêque, le roi répond en lui rappelant ses torts envers lui et ses crimes. D'autres envoyés prennent la parole et le roi leur refuse de rendre les villes que Childebert réclamait et surtout Frédegonde

que Childebert accusait du meurtre de son père, de son oncle et de ses cousins : « Elle ne peut vous être livrée parce qu'elle a un fils roi ; et je sais d'ailleurs la fausseté des accusations que vous portez contre elle ». Après ceux-ci, Gonthramn Bose s'approche du roi comme pour lui donner un conseil, mais Gonthramn, sans attendre les paroles du complice de Gondovald, lui dit : « Ô ennemi de notre pays et de notre royaume, toi qui es allé, il y a quelques années, en Orient pour imposer un Ballomer à notre royaume, ô perfide qui ne tiens jamais ce que tu promets ! » Mais celui-ci : « Tu es assis sur ton trône comme seigneur et comme roi, et nul n'a osé contredire tes paroles ; mais je déclare que je suis innocent de ce grief. Et si quelqu'un de mes pairs m'impute secrètement ce crime, qu'il vienne devant nous et parle. Toi, ô roi très pieux, tu remettras la cause au jugement de Dieu, afin qu'il décide quand il nous aura vus combattre en champ clos ». Tous se taisaient. Le roi continua : « Tous nous devons brûler du désir qu'un étranger dont le père a fait les métiers de meunier et de cardeur de laine, soit chassé de cette contrée ». Bien qu'il soit possible qu'un homme exerce deux métiers, un des envoyés voulant railler le roi, dit : « Ainsi, d'après toi, cet homme a eu deux pères, un meunier et un cardeur de laine. Puisses-tu, ô roi, parler avec plus de sens, car on n'a jamais ouï qu'un homme, sauf pour raison religieuse, ait eu deux pères ». Beaucoup éclatèrent de rire, et l'un des envoyés ajouta : « Nous te saluons, ô roi, car puisque tu n'as pas voulu rendre les villes de ton neveu, nous savons que la hache est intacte qui a fendu les têtes de tes frères ; bientôt elle sera brandie et sera enfoncée dans la tienne ». Et ils sortirent avec scandale. Le roi, irrité par leurs discours, ordonna que l'on jetât sur eux, pendant qu'ils s'en allaient, du crottin de

cheval, du menu bois pourri, de la paille, du fumier et même les ordures de la ville. Ainsi ils partirent souillés et outragés.

Les plaintes du roi, la demande du jugement de Dieu, les railleries insultantes des messagers, la menace impudente d'employer contre Gonthramn la hache qui a frappé ses frères, et enfin la revanche grossière que le roi prend sur les représentants de son neveu, tout cela a son écho dans la querelle de Lohier et de Beuves, dans l'échange de menaces si fréquent entre Charles et ses barons.

Il a été traité souvent de l'épée de Renaud, « Froberge », et de son cheval faé. Je réclamerai du lecteur quelque intérêt pour Bondin, le cor « d'ivoire montenier » que Renaud prête à Richard dans les Ardennes, dont il se sert pour annoncer aux habitants de Montauban la venue du roi Ys :

« Aportes moi mon cor, Bondin, que tant ai chier… »
A chascun de ses freres ra il baillié le sien.
Qui la oïst les contes corner et grailoier,
Ne poïst on entendre nis Deu tonant el ciel.
Montauban en tentist et li palais pleniers ;
Del mostier saint Nicol en tentist li clochiers.

Quand Maugis a éveillé les amis de Renaud pour en former le corps de secours qui doit dégager ses cousins en péril à Vaucouleurs,

Bondin a pris .I. cor, sel sona par vigor,
Et [cil] courent as armes [qui entendent le ton].

J'aurais été tenté de donner à Bondin la même origine qu'au cor d'Auberon si plus haut il n'était indiqué comme appartenant

à Renaud, et si d'ailleurs je n'en avais été détourné par un passage de Grégoire de Tours.

Quand le jeune Chlodovig, suivant les ordres de son père, voulut occuper des terres qui avaient été attribuées à Sighebert, après la mort de Charibert, il fut chassé de Tours par Mummolus et dut se retirer sur Bordeaux : « Il se tenait près de la ville, sans que personne l'inquiétât, quand à l'improviste, un certain Sigulf, du parti de Sighebert, vint l'attaquer et le poursuivit en faisant sonner ses trompettes et ses cors, comme s'il eût donné la chasse à un cerf. » Chlodovig finit par échapper à l'ennemi. On ne peut s'empêcher de se demander, si, étant donné que l'on a rencontré le jeune prince au seuil même du poème, dans le Beuves d'Aigremont, l'on n'a pas ici une réminiscence de cette déroute de l'armée franque fuyant, avec son chef, devant le bruit menaçant des cors de Sigulf. L'on a tout au moins une scène de bataille où le cor a eu un rôle, et elle date de l'époque mérovingienne. Après le cheval et l'épée, le cor de chasse était peut-être l'objet auquel tenait le plus un chef barbare. Quand le roi Gonthramn s'aperçut qu'on lui avait volé le sien, il fit jeter en prison nombre de gens, et la légende conte qu'un miracle seul put les sauver.

Cette recherche doit avoir un terme. Je noterai seulement, que plus on étudiera la Chanson de geste, dans le texte si remanié qui nous est parvenu, plus on trouvera de traits et de mots qui révèlent l'origine archaïque d'une partie des éléments que les arrangeurs ont conservés. Lorsque la sœur du roi Ys raconte à son époux, Renaud de Montauban, un songe qui devrait le détourner d'aller à Vaucouleurs, elle dit qu'elle a vu sortir des sangliers

Del parfont bos d'Aguise qui est grans et pleniers.

Le bois dont il s'agit est la forêt de Cuise, sylva Cotia, située près de Compiègne, l'une des résidences préférées des rois mérovingiens.

La Chanson des Fils Aymon a-t-elle gagné à la conservation des éléments primitifs ? Elle leur doit sa valeur épique, l'énergie et la vérité des passions. Bientôt après Vaucouleurs, elle tourne peu à peu au roman, et ni les tours multipliés de Maugis, ni les répliques, toujours s'affaiblissant, des situations, ni les emprunts faits à l'épopée générale, ni le voyage en Palestine, ni la fin pieuse et sanctifiée du héros n'auraient valu à l'immense composition sa popularité si étendue et si durable : elle la doit à la réalité et à l'intensité des caractères posés au commencement. Dans les Fils Aymon, nous nous intéressons en fait aux fils innocents du roi frank, aux victimes de la haine jalouse de Frédegonde, au prétendant malheureux que la trahison livre aux sicaires du roi Gonthramn. La destinée de Chlodovig, de Merovig et de Gondovald est, que l'on me pardonne l'expression, la source vive de l'émotion que nous ressentons en suivant d'aventure en aventure Renaud et ses vaillants frères.

Un élément plus jeune où les traces historiques ont gardé quelque précision, fut emprunté à la légende de Charles Martel et se fondit avec une partie des éléments primitifs. Mais Charles a triomphé de tous ses adversaires. Il apporte avec lui l'éclat d'une vaillance invincible. Dès lors le caractère général se modifie. Les fils Aymon n'intéressent plus seulement par leur malheur, par les épreuves qu'ils traversent : ce sont d'héroïques chevaliers luttant infatigablement pour leur droit. L'on pressent qu'ils auront raison du mauvais sort qui les poursuit.

Dans l'état actuel de la Chanson de geste, le récit se poursuit sans solution apparente de continuité depuis l'endroit où Charles, après l'insuccès de la course, décide d'aller assiéger Montauban, jusqu'au moment où Maugis remet l'empereur endormi aux Fils Aymon. Au lieu de rimer, les vers sont assonancés. Cette longue suite de plus de sept mille vers se décompose en plusieurs parties : la trahison d'Ys, les combats de Vaucouleurs, Richard prisonnier, les combats et les tentatives d'entente avec Charles. On peut se demander si, dans une forme plus ancienne de la légende, la trahison ne réussissait pas et si les Fils Aymon ne mouraient pas à Vaucouleurs. En remontant à Merovig et à Gondovald, nous avons en effet rencontré la fin tragique du personnage trahi. Mais l'épopée des Fils Aymon s'est constituée par l'association intime d'emprunts faits à deux cycles différents. Si d'une part subsistait la trace d'événements lugubres, l'introduction dans l'œuvre poétique due au trouvère de l'élément tiré des Enfances de Charles Martel amenait nécessairement une conclusion heureuse ; car le grand maire du palais avait vaincu des ennemis et s'était réconcilié avec son roi.

Àpartir de Vaucouleurs, Maugis intervient quatre fois : il sauve les Fils Aymon, aide à sauver Richard, s'échappe des mains de l'empereur, emporte Charlemagne à Montauban. Il est difficile de distinguer, avec précision, une différence de date entre ces parties. On sent néanmoins que depuis l'intervention de Maugis au combat de Vaucouleurs, la narration doit son élément archaïque aux dons du chevalier faé, de l'enchanteur. La trouvère finit par lui attribuer l'enlèvement de la personne de l'empereur, en souvenir peut-être du roi Chilpérik qui, pour les Austrasiens, avait été enlevé par Eudes d'Aquitaine. Ce roi n'était-il pas, à leur point de vue, la propriété de leur maire du palais ?

Une part considérable est faite au merveilleux, par suite du rôle que prend Maugis de providence de ses cousins, des exploits de Bayard, le cheval faé, de l'intervention divine dans le duel de Renaud et de Roland, dont la ressemblance avec celui de Roland et d'Olivier ne pouvait qu'être remarquée. Cette partie du poème est celle que les versions plus récentes ont le moins modifiée, surtout à partir du départ des Fils Aymont pour Vaucouleurs. Faut-il se hâter d'induire de ces diverses constatations, que cette partie soit, pour le fond, plus près de ses sources que le Beuves d'Aigrement, que les Ardennes, que les souvenirs de la guerre contre les Musulmans, qui présentent à un si haut degré le caractère traditionnel ? L'on en peut seulement inférer que ces parties, dont certaines paraissent remonter à l'épopée la plus archaïque, ont été remaniée souvent et que leur rédaction n'est pas due à l'auteur ou aux auteurs de la partie assonancée.

La chanson de geste finissait-elle d'abord au moment où Charlemagne est tombé au mains de ses adversaires ? Maugis avait épuisé ses ressources, disparaissait de l'action, et Charles était à la merci des Fils Aymon ; on admettait volontiers qu'il se réconciliait avec eux. Mais cette hypothèse est en désaccord avec la légende de Mérovig où l'on voit ce prince chercher un asile à Metz, puis à Thérouanne. J'accepterais donc plus aisément que les Fils Aymon se réfugièrent dans une ville dont nous ignorons le nom. Celui de Trémoigne y fut substitué sous l'influence sans doute de la confusion qui s'était faite dans les esprits entre Renaud et saint Ranvald que des monnaies prouvent avoir été honoré dans les provinces rhénanes dès la fin du X siècle. À Trémoigne la paix était conclue, Bayard remis au roi et l'action s'arrêtait : un manuscrit d'Oxford en a conservé la preuve. Mais de nouveaux trouvères crurent pouvoir ajouter trois suites : pèlerinage de Renaud,

combat de ses fils, légende hagiographique de la fin de Renaud. À vrai dire, l'élément épique traditionnel va toujours diminuant à partir du point où Maugis disparaît de l'action : c'est invention pure et pauvre, ou répétition de scènes connues. De ces quatre parties, la dernière seule est reproduite dans les manuscrits d'après un texte à peu près identique en faisant une réserve pour le ms. 766. Dans les trois autres, les différences sont nombreuses, parfois vont du tout au tout.

L'on a relevé dans le texte sur lequel s'appuie cette étude, des contradictions de détail, l'interpolation d'un long passage inutile (Michelant, p. 137, v. 25–138, v. 18). À tel endroit il est tenu compte de la fin du poème ! le héros est dit « saint Renaut » et il est parlé de la châsse (fiertre) où les restes du chevalier martyr étaient conservés et honorés à Trémoigne. Ailleurs il faut sûrement lire Vivians d'Aigremont, nom du frère de Maugis dans le roman en vers consacré aux Enfances de l'enchanteur. La copie que nous possédons n'est donc point d'une exactitude parfaite, parce que l'on ne cessait de toucher au texte et d'y faire une part aux changements qui s'opéraient dans la légende.

Tel désaccord dans la suite du récit paraîtra sans doute d'une importance particulière. À l'endroit où nous avons constaté une lacune au manuscrit La Vallière, Renaud rappelle à Olivier le service qu'il lui a rendu, quand à Balençon, il a été désarçonné par Maugis ; et Olivier, quelques vers plus loin, maintient qu'il est l'obligé de Renaud. Ceci est déjà dans l'édition de Michelant (page 317, vers 11-13). Or, je n'ai trouvé dans les manuscrits que j'ai lus, aucune autre trace de ce service rendu par Renaud à Olivier. D'après les termes du texte, l'incident devrait se rencontrer dans l'épisode, commun à plusieurs manuscrits, où les « damoi-

siaux de France » sont surpris par Renaud et Maugis pendant que Roland est allé à la chasse. On peut supposer que, dans une version plus ancienne, Olivier ne l'y avait pas accompagné et qu'il était resté, en chevalier prudent, au camp avec Turpin. L'on remarque, en effet, que Renaud se montre fort irrité contre Olivier envers qui il a une raison personnelle de ressentiment, et que Maugis, dont le rôle dans le combat est comme annoncé à l'avance, n'y fait rien de notable. Il est probable qu'un remanieur a supprimé un incident où Olivier avait le dessous dans une rencontre avec le « lerre faé » et paraissait dans une posture indigne de sa renommée. Mais à cet endroit, la colère de Renaud demeure sans conséquence et l'action de Maugis est réduite à peu de chose. Cela s'explique fort naturellement si l'on admet l'hypothèse d'un remaniement du texte.

Dans le texte de cet épisode (ms. B), Olivier est absent avec Roland et comme lui ne reviendra que trop tard. Dans le combat, Ogier avait renversé Richard. Renaud vole au secours de son frère et d'un coup de lance désarçonne Ogier :

Du destrier l'eslonga .I. grant pié mesuré.
Renaus prist Broiefort par le chanfrain doré,
Et a dit a Ogier : Vassal, est che prouvé
Quant mon frere abatis voiant tout le barné,
Et sommez d'un lignage et tout d'un parenté,
Selonc ta mauvaisté te ferai ja bonté.
Tenes or vo destrier, qui moult fait a loer,
Par itel convenent que vous dire m'orrez.
Se je vieng en besoing ou je soie grevez,
Par le vostre merchi faites moi autre tel.
Sire, chou dist Ogiers, or avez bien parlé ;

Qui de chou vous faurra, si soit desordenez.
Renaus li tint l'estrier et Ogiers est montés,
A la Roche Mabon li fu bien reprouvé
15.Ou Renaus et si frere furent puis enseré.

Maugis sort du bois avec mille hommes, disperse les Français, et enlève le dragon et l'aigle d'or de la tente de Roland.

L'on distingue assez bien le travail de retouche qui est demeuré incomplet. De la rencontre de Maugis et d'Olivier, il ne reste rien et l'acte de courtoisie de Renaud s'adresse à un adversaire qu'il a désarçonné lui-même. Mais dans la suite l'on a oublié de modifier le récit du combat autour de la Roche Mabon, de sorte que dans les appels désespérés que les Fils Aymon font à l'affection d'Ogier, dans les reproches que lui adresse Renaud, il n'est point question d'un engagement antérieur qui l'aurait lié envers Renaud, et que d'autre part le passage où Renaud et Olivier sont d'accord pour rappeler le service que l'un a rendu à l'autre, est également demeuré tel quel. Quant au rôle de Maugis dans l'action, il est présenté de façon très sommaire. Le remanieur n'a point songé à lui opposer de chevalier dont le nom méritât d'être prononcé.

Ainsi dans les versions les plus éloignées, L et B, l'on constate qu'une allusion a subsisté quand l'incident auquel elle se rapporte a de part et d'autre disparu du texte.

Dans les deux versions, Olivier et Maugis se trouvent aux prises une seule fois, et Maugis doit se rendre à peu près sans résistance au compagnon de Roland (Michelant, page 302, vers 28 sq.). On pourrait voir là une contre-partie d'une première rencontre entre les deux chevaliers où Olivier aurait eu le dessous.

La conclusion dernière serait que, pour l'entrée de Charlemagne en Gascogne, la version des cinq manuscrits (A. B. C. P. V.) est d'origine plus ancienne que la partie correspondante du manuscrit La Vallière, et cette conclusion étonne moins quand on sait comment ce manuscrit a été établi. On en jugera quand nous en donnerons la description. Il est probable que l'on ne saura jamais la vérité du procès de Démosthène et d'Eschine parce que les deux orateurs ont sûrement remanié leurs discours après coup, mais la difficulté est autrement grande quand on se trouve en face d'une immense composition qui offre l'aspect d'un ouvrage formé de volumes dépareillés. Le hasard seul a sauvé quelques exemplaires des Fils Aymon, et sa popularité elle-même a nui à la conservation exacte de la Chanson de geste, dont le texte en vers avait d'ailleurs perdu de son intérêt dès que l'on s'était mis à lire les rédactions en prose. Quand on en étudie les manuscrits, l'on a toujours présent à l'esprit le mot de Renan : « J'ai multiplié les peut-être, mais que l'on suppose que les marges en sont semées. »

Ce furent néanmoins des trouvères de génie ceux qui ont constitué cet ensemble qui va de la mort de Lohier aux scènes si pathétiques de Vaucouleurs et aux luttes chevaleresques qui suivent. Ils créèrent une famille héroïque, et leur œuvre, fruit de leur collaboration au travail des siècles, fut si solidement construite que si elle a été continuée et allongée à plaisir, elle n'en demeure pas moins intacte dans sa partie antique et excellente, gardant, avec l'empreinte pure et brillante de l'idéal des beaux temps de la féodalité, un fond de rudesse archaïque.

Maugis le faé, l'enchanteur, le bon larron, le courtois chevalier, qui met Charlemagne au désespoir par la variété de ses tours

et jette une note gaie sur l'ensemble si austère d'ailleurs, est il d'origine antique ? Faut-il croire qu'il est issu de la même famille que l'Auberon de Huon de Bordeaux ? Comme lui il n'agit point pour son compte et intervient seulement quand les Fils Aymon sont en péril ; c'est vraiment leur génie tutélaire. Vient-il du pays des Elfes et des lutins ? Je serais bien près de l'admettre si Maugis n'offrait les traits caractéristiques de ces personnages avisés ou savants, que le Moyen Âge, dans son étonnement naïf pour des talents qu'il jugeait surhumains, transformait en sorciers. Blanc ça diab', « les Blancs sont des diables », disait un pauvre noir qui regardait marcher l'aiguille d'une pendule dont le timbre venait de sonner. Toutes les explications étaient vaines ; sans le secours du diable, on n'eût pu faire une machine aussi intelligente. Or dans le milieu mérovingien où se meuvent les fils de Chilpéric et Gondowald, il est un homme, Gonthramn Boso, Gonthramn le Mauvais, « téméraire dans ses entreprises, dit Grégoire de Tours, avide du bien d'autrui, promettant toujours et ne tenant jamais ses promesses », unissant (on l'a vu à l'œuvre) l'audace, la rapacité et la fourberie. Il était très soupçonné d'avoir eu une part dans la mort de Théodebert ; il avait joué un râle de traître à Tours ; il était du complot qui avait réduit Merovig au suicide. Aux époques troublées et grossières, la notoriété des crimes est un titre à je ne sais quelle gloire mauvaise. Penser à un tel homme à propos de Maugis serait sans excuse, si Gonthramn n'avait été au premier rang parmi ceux qui proposèrent de faire reconnaître Gondovald comme un des héritiers de Clotaire. Mais une fois l'affaire engagée, Gonthramn Bose revient à ses instincts de barbare, trahit le prétendant, vole ses trésors, sans pouvoir regagner d'ailleurs la confiance du roi Gonthramn, finissant par être condamné comme traître, et par mourir dans des circons-

tances que l'on ne pouvait oublier ; quand il sortit de la maison où il s'était réfugié et où l'on avait mis le feu, il fut percé de tant de lances qu'elles le soutenaient debout après sa mort.

Pour le peuple, pour les Austrasiens surtout qui n'aimaient pas le roi Gonthramn et qui ne pouvaient démêler les contradictions de Gonthramn-Bose, il était le principal ami de Gondovald que beaucoup croyaient, et peut-être avec raison, de race royale. Or il n'avait eu aucune part à la trahison où avait péri le prétendant. Il était allé à Constantinople, ce qui le rehaussait aux yeux des barbares, et il était mort pour avoir machiné le complot qui devait faire de Gondovald un roi. La faveur populaire demeurait fidèle à l'ambitieux sans scrupule, lui pardonnait ses crimes et ses vices.

L'on a vu aux prises, dans un entretien que nous avons cité, le roi Gonthramn et son homonyme, le leude infidèle, et l'on admettra sans doute que le roi parle du Mauvais en termes fort semblables à ceux que dicte à Charles sa haine pour le « larron faé ».

Dans le manuscrit La Vallière, Maugis n'est nommé et n'intervient dans l'action qu'au moment où les Fils Aymon vont passer la Loire et se retirer dans le Midi. Les autres versions nous la présentent avant le départ pour les Ardennes, mais son concours habituel n'est donné à ses cousins que du jour où ils sont entrés en Gascogne. Or, pour peu que l'on ait étudié le poème, on sent très bien que le personnage de Maugis en fait étroitement partie. Son absence, au commencement, dans une version, s'explique aisément : entre les formes multiples que prenaient les diverses branches en se constituant, il a pu s'en trouver où le rôle de Maugis-Gonthramn était omis parce qu'en effet il était moins impor-

tant qu'ailleurs. Il est possible que Gonthramn, partant avec Merovig de la basilique où tous deux s'étaient réfugiés, soit une première forme de Maugis délivrant ses cousins ; mais l'introduction de la légende de Charles créait en ce point une sorte de désordre, et la réminiscence de son départ de la prison de Plectrude a pu ne pas s'imposer assez pour amener dans l'esprit de certains trouvères la fusion des deux motifs légendaires. Il n'en reste pas moins vrai, au milieu de ces obscurités, que presque toutes les versions associent de très bonne heure Maugis à l'action et que toutes reconnaissent son intervention constante dès que le lieu de l'action est dans le Midi, là où s'est déroulé le drame de la révolte de Gondovald, drame dont Gonthramn-Bose fut regardé comme le principal acteur après le prétendant.

Cette hypothèse rendrait compte d'un fait que rien n'explique dans les Fils Aymon, la rancune que le roi garde pour Maugis. Il est, à ses yeux, plus coupable que Renaud lui-même.

De tous les éléments qui paraissaient former le caractère de Gonthramn, un seul aurait survécu dans le poème, l'amitié fidèle qu'on lui attribuait pour Gondovald. De ses méfaits nombreux, il aurait gardé la qualification de « lerre » et aurait substitué à son surnom historique un nom emprunté au monde de la féerie. Ainsi transformé, il a une place toute naturelle dans la légende des Fils Aymon, et la pensée de le rattacher à Bobo, d'en faire un fils de Beuves d'Aigremont est motivée par la part qu'il avait prise à la mort de Théodebert et de Mérovig, frères de Chlodovig, de la victime de Bobo. Mais le trouvère a idéalisé le caractère. « Alias bonus », dit de lui Grégoire de Tours. Il avait donc quelque attrait pour que le sévère chroniqueur lui fasse cette concession. Dans notre épopée, c'est un courtois chevalier, et n'étaient les

trésors du roi qu'il prend à Orléans, il vit dès lors sur sa réputation de voleur et se comporte en galant homme. Comme le Basin des Enfances de Charles, il joint la qualité d'enchanteur à celle de voleur, et c'est surtout comme enchanteur qu'il a un rôle. Les trouvères semblent avoir hésité sur l'importance qu'ils devaient lui reconnaître. La part qui lui a été faite, s'est toujours accrue, et l'on peut dire que son personnage a été, de bonne heure, un des principaux éléments de l'apparente unité de la vaste composition ; mais il demeure toujours au second rang : Renaud a beau s'écrier :

Maugis est mes secors, m'esperance et ma vie,
Mes escus et ma lance et m'espée forbie !

il considère le « bon lerre » seulement comme un fidèle ami, non comme un égal.

Il est des questions que l'on hésite à examiner, tant l'on désespère d'avance de les éclaircir. D'où vient le nom de Renaud ? Il n'est guère probable que le Rainaldus de Alba Spina que Turpin inscrit dans sa liste des guerriers de Charlemagne (c. XI), dérive de notre Renaud, et l'on supposerait volontiers que le trouvère en quête d'un nom sonore et encore sans emploi dans l'épopée, a fait de ce personnage le Renaud de Montauban de son poème. Il semble connaître la Chronique, à en juger par l'importance qu'il donne à cet Engelier dont Turpin a fait un duc d'Aquitaine, en spécifiant qu'il était genere gasconus, garçon de race. Or, dans le poème, quand Renaud confie à Engelier le commandement de la quatrième échelle de ses hommes d'armes, il l'appelle « Angelier de Gascoigne » et fait de lui un grand éloge. Remplacer Albaspina, Aubépine, par Montalban, donnait un nom de fief plus réel que celui d'Aigremont dont Beuves est affublé. De telles libertés

n'étonnent point quand on a présent à la pensée le mode de constitution de l'histoire des Fils Aymon.

Une autre hypothèse consisterait à admettre que des récits antérieurs avaient confondu les noms de Gondovald et de Ragnovald. Ce dernier se trouvait à Toulouse quand le prétendant s'y arrêta et put être compté au nombre de ses partisans. L'intérêt de cette hypothèse dépend de l'importance que l'on est disposé à reconnaître à l'histoire de Gondovald dans la constitution de la légende des Fils Aymon. La célébrité de Reynart, de l'astucieux et malhonnête personnage qui cause tant de soucis au Roi Noble, aurait pu être pour quelque chose dans la préférence accordée au nom de Ragnovald sur celui de Gondovald.

L'on trouvera sûrement d'autres explications plus ingénieuses ; je souhaite qu'elles soient plus solides. À vrai dire, si l'on voyait dans Renaud un personnage fictif, formé d'éléments traditionnels que la société féodale admirait encore au XII siècle, l'on jugerait naturel que les trouvères aient renoncé à lui choisir un nom parmi ceux que l'épopée avait consacrés, et qu'ils aient désigné le héros de leur invention par un nom nouveau comme lui.

Pourquoi les Fils Aymon sont-ils au nombre de quatre ? Ce chiffre est celui des fils de Clotaire qui ont régné. Si l'on regarde à la descendance de Pepin, l'on voit que de Plectrude il avait eu deux fils, Drogo et Grimoald, qui moururent avant lui. Drogo eut lui-même quatre fils, Arnulf, Hugo, Arnold Drogo. On a pu croire qu'en s'emparant du pouvoir, Charles, fils d'Alpaïde, faisait tort à ses neveux, d'autant plus que Pepin avait désigné pour lui succéder dans sa charge, Theudald, fils de son second fils Grimoald.

Dans les Fils Aymon, l'on a d'abord quatre frères, les oncles des fils Aymon et leur père : Doon de Nanteuil, Gerard de Roussillon, Beuves d'Aigremont, Aymes et Dordonne. L'on garde une impression vague que ce chiffre de quatre dérive à la fois de celui des fils de Clotaire et des fils de Drogo.

Les trois frères de Renaud sont dits Alard, Guichard, Richard. Cette consonnance, conforme à la tradition germanique, n'a aucun intérêt au point de vue de la réalité historique des personnages ainsi désignés ; mais le nom de Renaud se trouve ainsi placé à part, et cela seul peut engager à soupçonner une différence originelle entre Renaud et les autres Fils Aymon.

Par ordre d'âge, Alard est dit l'aîné, puis viennent Renaud, Guichard, Richard. Celui-ci est dit constamment le menor, tous lis mendres ; ses frères sont des hommes faits, lui est un enfant. On le désigne par le diminutif affectueux de Richardet. Roland l'appelle ainsi quand il l'invite à se rendre :

Biaus amis, Richardet, et car te rens prison.
Ce sera grans damages se nos ci t'ocion.

Ailleurs il est dit Richardin le menor, ou bien le valles.

Alard et Guichard, dans aucun épisode, n'attirent particulièrement l'attention. Au commencement de l'épisode des Ardennes, Guichard est indiqué comme l'auteur de la mort de Looïs, mais plus loin c'est à Richard que ce meurtre est imputé. Alard, dans la version du manuscrit 775, est mentionné comme s'étant réfugié auprès du roi Ys : de là daterait la guerre entre Charlemagne et les Gascons. Sous ces traces confuses on entrevoit les légendes de Chlodovig et de Merovig. Ni Alard, malgré son titre d'aîné, ni Guichard n'ont un rôle indépendant. L'intérêt va uniquement à

Renaud et à Richard. Celui-ci, dans l'épisode des Ardennes, a l'honneur d'attaquer et d'enlever le convoi de Charlemagne. À partir de là, il n'est plus question de lui d'une manière particulière jusqu'à l'épisode de Vaucouleurs où il a un rôle héroïque. La légende carolingienne qui s'est mêlée aux souvenirs mérovingiens pour les Ardennes et pour les faits relatifs au roi Yon, avait fort altéré les éléments primitifs, les avait parfois remplacés, et si Richard est mis en relief dans les Ardennes plutôt que Guichard ou Alard, c'est grâce à des remaniements où l'on tenait compte de ce que dans la suite Richard se détache très brillamment de ses frères à noms consonnants.

À Vaucouleurs Richard, par son indomptable vaillance, dispute l'intérêt à Renaud lui-même. Puis vient le long épisode de sa captivité. Quand l'empereur le maltraite et veut lui infliger un supplice déshonorant, tout converge vers lui. Entre Charlemagne et ses Pairs s'élève un interminable conflit, où l'empereur, ni par ses menaces, ni par ses caresses, ne peut obtenir que l'un d'eux accepte de présider à l'exécution de Richard : tous se déclarent de sa parenté. À Montauban, on ne songe qu'au péril où est le prisonnier. Maugis se déguise en pèlerin, réussit à pénétrer dans la tente de Charles et à gagner sa confiance. De là, quand il sait ce qui se prépare, il court à Montauban, et ainsi l'on arrivera à temps pour sauver Richard du gibet. L'intérêt dramatique se soutient sans interruption jusqu'au moment où Richard, délivré et triomphant, coupe la corde qui soutenait la tente royale et enlève l'aigle d'or. Renaud avait voulu le retenir auprès de lui, mais l'impétueux jeune homme ne peut rien entendre :

Certes, ce dist Richars, qui en pris veut monter,
Ja mar se gardera de sagement aler,

Mais voist en aventure por honor conquester.

Deux fois Charles et Richard sont aux prises, d'abord quand l'empereur frappe son prisonnier, puis lorsque, après la délivrance de Richard, s'engage entre eux un véritable duel.

Richard est celui des Fils Aymon qui marque le plus de ressentiment contre l'empereur, quand celui ci est tombé entre leurs mains ; c'est malgré lui qu'on respecte la vie de Charles et qu'on lui rend la liberté.

L'importance du rôle de Richard cesse dès que l'on a quitté Montauban, mais l'on sait que dès lors l'intérêt général de l'action s'amortit et languit.

Les traits éminents, vraiment caractéristiques du personnage de Richard sont l'extrême jeunesse et sa vie mise en péril dans la lutte que les Fils Aymon soutiennent contre le roi.

Nous retrouvons ces traits dans le jeune Childebert, fils de Sighebert, dont nous avons dû déjà noter les rapports secrets avec le prétendant Gondovald.

Sighebert avait péri, assassiné par deux émissaires de Frédegonde. Brunehilde était alors à Paris avec ses enfants : « la nouvelle de l'événement la jeta dans la consternation, la douleur et le deuil. Elle ne savait que faire. Gundobald prit avec lui son fils Childebert, tout enfant, et l'emporta secrètement. Il le déroba ainsi à la mort qui le menaçait. Puis il réunit les peuples sur lesquels son père [Sighebert] avait régné, et le fit proclamer roi alors qu'il avait à peine achevé la cinquième année.

Il commença à régner le jour de Noël. Pendant cette première année de son règne, le roi Chilpéric vint à Paris, se saisit de Bru-

nehilde qu'il exila à Rouen et dont il confisqua les trésors ; quant aux filles, il ordonna qu'elles fussent gardées à Meaux. »

L'enfant avait cinq ans à peine, et quant à la réalité du péril qui le menaçait, on peut la conclure non seulement du meurtre de son père, mais du traitement que Chilpéric fit subir à Sigila qui avait été gravement blessé en défendant Sighebert : « Chilpéric le fit saisir : on lui brûla les jointures avec des fers rougis à blanc, puis on le démembra ». Entre les mains du père de Mérovig et de Chlodovig, quelle aurait été la sécurité du fils de Sighebert et de Brunehilde ? Le leude Gundobald lui sauva la vie, et les Austrasiens, encore sous le coup de la mort de leur roi, accueillirent avec transports l'enfant miraculeusement préservé.

Dans Frédégaire commencent à apparaître les éléments légendaires : c'est par une fenêtre, dans un sac ou un panier, que l'enfant royal est remis aux mains de son sauveur. Quant au nom de celui-ci, il est écrit aussi bien Gundovald ou Gundoald que Gundobald ; c'est exactement le même que celui du prétendant qui dans Frédégaire devient aussi Gundoald.

Le prétendant, dans le discours que du haut de la porte de Convenae, il adresse aux soldats du roi Gontramn, donne pour raison de sa venue en Gaule que sa race était à peu près éteinte, puisque son frère Gonthramn était sans enfant, et que ceux de Chilpéric étaient morts ; puis il ajoute que son neveu Childebert était très faible, minime fortis. Les Austrasiens et Brunehilde avaient sans doute rappelé Gondovald parce qu'il leur manquait un prince assez âgé pour tenir tête aux entreprises de Chilpéric et de Gonthramn. En fait, lorsqu'il débarqua à Marseille, Childebert était dans sa douzième année. Lorsque plus tard, son oncle Gonthramn sut par les révélations arrachées aux envoyés de Gondo-

vald les relations des Austrasiens et du prétendant, il se hâta de profiter de ce que Childebert avait achevé sa quatorzième année pour le déclarer majeur, et il s'écriait : « Le voilà homme et de bonne taille. Voyez-le bien et gardez-vous de le considérer comme un enfant. Jam vir magnus effectus est. Videte et cavete ne eum pro parvulo habeatis ».

Après la mort de Gondovald, Gonthramn continuait à croire que l'on avait appelé le prétendant pour lui faire épouser Brunehilde.

Le rusé Gonthramn Bose avait fini par se placer sous l'autorité de Sighebert et de Childebert, c'est-à-dire avec les Austrasiens. Il cesse d'attaquer Mummolus à Avignon parce que Childebert ou ceux qui parlaient en son nom lui en donnent l'ordre ; plus tard, il est du nombre des députés qui viennent demander au roi Gonthramn de remettre Frédegonde aux mains de Childebert et de lui rendre des villes qu'il prétendait faire partie de son domaine.

Entre les rois Chilpéric et Gonthramn, les leudes d'Austrasie ne faisaient point de différence : tous deux étaient des rois dont leur neveu Childebert avait eu à se plaindre, et contre eux il avait eu l'alliance de Gondovald qui dut bientôt se confondre avec le Gundobald qui lui avait réellement sauvé la vie ; contre eux il avait eu les services de Gonthramn Bose. On l'a vu plus haut, c'est à Gonthramn Bose que l'on est amené à penser, quand on cherche quel personnage historique se cache sous le nom de Maugis dont le concours fut si utile pour sauver Richard.

Ce parallèle entre Childebert et Richard tient compte des traits essentiels notés d'abord dans le personnage du frère de Renaud : extrême jeunesse, grand péril venant du roi ; et il ramène

à l'histoire du prétendant Gundovald dont nous avons déjà constaté les points de contact avec la légende des Fils Aymon.

Des quatre Fils Aymon, deux restent dans l'ombre, Alard et Guichard. La légende, qui tend toujours, à simplifier, qui abandonne tout ce qui empêcherait l'intérêt de se concentrer, ne leur attribue ni aucun acte ni aucun malheur isolé. Leur présence serait inexplicable, si l'on ne savait qu'ils gardent la place de leurs originaux, Chlodovig et Mérovig, et cela d'autant plus naturellement que l'un de ceux-ci avait déjà sa part faite dans le Beuves d'Aigremont. Mais leur destinée de fils malheureux poursuivis par un père et un roi injuste pèse sur le sort commun aux Fils Aymon. Renaud et Richard représentent deux autres personnalités historiques et, à des degrés inégaux, ramènent sur eux tout l'intérêt du drame. Mais il faut remarquer que dès que l'action entre sur le terrain où s'est déroulée l'épopée de Gondovald, les Fils Aymon n'ont plus à redouter que le roi : leur père est tout autre envers eux. Rien ne subsiste en lui de la violence avec laquelle il les combattait et les insultait. Au passage de la Loire disparaît l'influence du souvenir de la cruauté de Chilpéric envers ses fils.

Il en est autrement pour le roi. Chilpéric était justement odieux aux Austrasiens pour sa conduite envers Sighebert, Brunehilde et Childebert, et Gonthramn par la guerre impitoyable qu'il avait faite au prétendant qui, pour eux, était bien fils de Clotaire, par ses différends avec Childebert, s'était attiré leur rancune et leur défiance. Dans cette conception primitive se fondit celle du roi mérovingien contemporain et adversaire de Charles Martel. De ces portraits superposés s'est formée l'image définitive du Charlemagne de l'épopée des Fils Aymon.

Il y avait à l'origine des légendes distinctes, les unes à fin malheureuse, celles des fils de Chilpéric, celle de Gondovald ; les autres à fin heureuse, celle de Childebert et en dernier lieu celle de Charles Martel. Les trouvères en accomplirent la fusion sans s'inquiéter d'autre chose que de sauvegarder et de remettre en valeur les principaux éléments dramatiques dont ils recevaient l'héritage. Ainsi ils firent de Renaud le héros qui résume en lui et personnifie tout ce qu'il y avait d'émouvant et de noble dans les légendes mérovingiennes et celle de Charles Martel.

Chlodovig, Merovig, Gondovald, Childebert, ce sont tous les princes mérovingiens dont la destinée intéressa le plus vivement l'âme austrasienne aux temps si troubles des fils de Clotaire. De même les Fils Aymon sont au nombre de quatre. On les fit tous frères et simples barons. L'on avait perdu le souvenir des Mérovingiens, et cependant sans l'illustration de leur naissance, rien ne fût resté dans la légende ni dans l'épopée de la destinée des fils de Chilpéric, de leur cousin Childebert, de ce Gondovald qui se prétendait de leur race. Un cri subsiste, toujours retentissant, c'est l'appel aux droits que confère la parenté. Richard, comme Renaud, se réclame de la communauté du sang qui l'unit aux douze Pairs. C'est l'écho de la protestation que soulevait la dureté cruelle du traitement dont avaient été l'objet tous ces fils de roi. « Ils sont de votre sang, du sang glorieux de Mérovée ! » s'écriaient les Francs, quand ils apprenaient la mort de Chlodovig, de Merovig, de Gondovald, le danger auquel l'enfant Childebert avait échappé.

On ne peut s'arrêter là. La qualité essentielle de ces personnages est d'être des fils, d'intéresser uniquement en tant que fils, Merovig et Chlodovig parce qu'ils sont les victimes de leur père,

Gondovald parce qu'il se réclame de son père, Clotaire, Childebert parce que c'est comme fils de Sighebert qu'il court un danger de mort. Ils étaient de même race, la légende en a fait les Fils Aymon.

C'est donc bien une famille qui nous a été conservée sous les noms de Renaud, d'Alard, de Guichard, de Richard. Qu'importent d'ailleurs ces noms que les trouvères ont fini par leur imposer ? ils ont réellement vécu, et de leurs malheurs, de leurs souffrances, les poètes se sont inspirés. Peu à peu, dans l'éloignement croissant de la perspective, les traits trop particuliers sont devenus moins distincts, ont été même éliminés ; une seconde légende, celle de Charles Martel, a exercé sur l'ensemble une influence de rajeunissement ; à chaque génération tout se transposait en un monde nouveau de sentiments et de pensées ; et enfin des caractères généraux, épurés d'une part, enrichis de l'autre, s'est constituée l'œuvre dernière, si profondément humaine. Mais combien de pierres vives et saignantes entrèrent d'abord dans les fondations du grandiose monument !

Àdeux endroits il est parlé du pays où sont nés les Fils Aymon : « Nos somes né d'Ardenne... fil Aymon de Dordonne » (Mich. p. 100, v. 1), « Ils vinrent à Dordon, la dont il furent né » (p. 52, v. 28). Ce nom équivoque du fief attribué à Aymon fait penser à la rivière de Dordogne, sur les bords de laquelle est situé le Montauban du poème.

Les textes les plus anciens où il soit fait mention des Fils Aymon, sont Girart de Roussillon, manuscrit d'Oxford, v. 756 sq., XII siècle ; Ogier de Danemarche, v. 9901, sq. ; 9512, sq. ; 9679, sq., XII siècle ; Aye d'Avignon, v. 161, sq. ; XII siècle ; le Chevalier au Cygne, v. 3017, sq., XII-XIII siècle.

Àpartir du XIII siècle, les allusions sont fréquentes et Albéric de Trois-Fontaines connaît même la mort de Renaud à Cologne et sa sépulture à Tremoigne (Trummonia, Dortmund).

Le poème, dans sa forme première, s'arrête à la mort de Renaud. On pouvait se demander comment avaient fini ses frères, ses fils et son cousin Maugis. La réponse à cette question se trouve dans un petit poème reproduit après la version des Fils Aymon donnée dans le manuscrit 766 de la Bibliothèque Nationale. J'ai déjà publié cette branche du cycle à la suite du Maugis d'Aigrement sous le titre de la Mort de Maugis. Elle comprend seulement 1244 vers, et elle est rattachée à la fin des Fils Aymon par la transition :

Sont li frere Renaut a Charle demoré,
Moult les aime li rois et tient en grant cherté ;
Et les .II. fiz Renaut rama il moult autel,
La merci Damedeu bien ont lor volenté.
Or vos lairons ci d'eus, bien a point revenré.
Si diron de Maugis, le bon larron prové,
Comme il ot puis sa pes a Charle le doté.

Mais elle forme une Chanson de geste distincte, ainsi qu'on en jugera par le débat :

Seignors, or escoutez, por Deu et por son nom ;
Oï avez arier com Maugis le larron
Fu partis de Renaut, si com dit vos avon,
Quant il vint en sa terre de la terre Simon.

Le passage de Renaud et de Maugis par la Sicile, où ils se mettent au service du roi Simon, fait partie de la version ancienne du pèlerinage en Palestine et nous a été conservé par trois

manuscrits (La Vallière, Arsenal, Peter-House) ; mais j'ai eu le tort, en publiant la Mort de Maugis, de ne pas faire remarquer que dans les mss. 766 et 775 (Bibliothèque nationale), auxquels Michelant a malheureusement emprunté le texte du pèlerinage et du duel des fils de Renaud, il n'y a aucune trace du passage de Renaud et de Maugis en Sicile. Il est évident qu'en disant que l'on a entendu arrier raconter cet épisode, le trouvère visait une autre version que celle des mss. 766 et 775 et ne pouvait prévoir que le hasard des copies ferait placer sa composition après un remaniement des Fils Aymon, d'où le roi Simon aurait disparu. Mais il connaissait la version des mss. 766 et 775, et il en tient compte aux vers 5 sq., où Maugis retrouve Bayard, et au vers 449, où il est question de l'enlèvement de Charlot.

Àla Mort de Maugis ont été empruntés, par l'interminable composition du manuscrit 764, les détails sur la mort des frères de Renaud, qui ont fait supposer qu'il a existé une Chanson de geste, la Mort d'Aalart.

Le personnel des rois païens dénote la connaissance de Guy de Bourgogne, et la mort des frères et des fils de Renaud est présentée comme la raison de l'expédition de Charlemagne contre les Sarrasins d'Espagne. Je résumerai ce court poème, dont l'auteur pensait clore le Cycle des Fils Aymon.

Le fils de Beuves était revenu dans son ermitage, où sans autre compagnie que le fidèle Bayard, il priait pour ses cousins, pour Charlemagne et pour les Douze Pairs. Un ange lui ordonne d'aller à Rome, sur Bayard, pour s'y confesser au pape Simon. Il va d'abord à Montauban, puis passe

... Lombardie, une terre félone,

sans rien y perdre, et arrivé à Rome, il se confesse au Pape, Simon, dont il était cousin, qui le choisit pour remplacer un sénateur qui venait de mourir, et l'absout à la condition qu'il se rendra à Charles. Les sénateurs voyaient Maugis de mauvais œil, surtout un évêque cousin de Ganelon. Mais Maugis le réfute si bien en latin que tout le monde l'admire.

Le lendemain, à la messe du pape, un ange dépose un brie sur l'autel. Dieu ordonne que Maugis aille se soumettre au jugement de Charles. Le pape lui donne pour escorte quatre cardinaux et dix mille hommes et lui remet une lettre pour l'empereur. À Troyes, Maugis apprend que Charles tient un parlement où sont réunis les Pairs, les Fils Aymon et les fils de Renaud. Aux portes de Paris, il teint Bayard en noir pour que Charles ne le reconnaisse pas. Maugis devant l'empereur lui fait remettre de riches présents. Les Fils Aymon trouvent que le sénateur ressemble fort à Maugis. À table après le premier service, Maugis se fait connaître et Charles dont la rancune est toujours aussi vive, ordonne de le saisir. On lit la lettre du pape : elle autorise le roi à faire subir à Maugis tous les supplices qu'il voudra. S'il en sort sain et sauf, le roi devra lui pardonner. On jette successivement Maugis dans l'huile bouillante, dans de la poix fondue, dans le plomb fondu. Il sort triomphant de ces épreuves.

L'empereur avait fait asseoir Maugis à sa table, à côté de Ganelon, quand survient un messager (vers 722) : il annonce que dix rois sarrasins assiègent Montauban. Alard, Guichard, Richard, les deux fils de Renaud, Maugis, Richard de Normandie, Gillemer l'Escot, le roi Salemon partent aussitôt : Charles leur a donné dix mille hommes et promis de leur amener des renforts. Les Sarrasins sont mis en déroute et Maugis reste pour recueillir

le butin. Les autres poursuivent l'ennemi, mais le gros de l'armée païenne survient. Un combat terrible s'engage. Richard de Normandie tue Bègues l'Arabi, mais Marsile perce de part en part Guillemer l'Escot. Les chrétiens plient. Alard, Guichard, Richard et leurs deux neveux se réfugient dans une caverne, pendant que Richard de Normandie se défend sans pouvoir les secourir. Escorfaut fait allumer un feu à l'entrée de la caverne et les frères de Renaud et ses fils meurent étouffés.

Maugis arrive avec sept mille chrétiens et les païens prennent la fuite. On trouva les corps des trois frères et celui d'Aymonnet, mais Yonnet s'était perdu au fond de la caverne. Après avoir enseveli ses parents, Maugis remonte sur Bayard et se rend à Rome. Le pape venait de mourir, et tout le monde s'accorde pour élire Maugis ; mais celui-ci repart le soir même pour son ermitage « en la forest d'Ardenne » : il y reprend ses prières avec Bayard pour compagnon.

Une nuit, un ange apparaît à Charles et lui ordonne d'aller en Espagne contre les infidèles. Le lendemain Richard de Normandie arrive et raconte comment les barons ont péri. On espérait que Maugis reviendrait à la cour, mais il mourut en son ermitage,

Et Dex en reçut l'ame en Paradis le grant.
En la forest d'Ardane morut certainement.
Encor i est Baiars, se l'estoire ne ment,
Et encor l'i oit on a feste saint Jehan
Par toutes les anées hanir moult clerement.
Ci defenist l'estoire de Renaus le poisant
Et de ses bons amis et de Maugis le franc.
Dex garisse touz ceux par son commandement
Qui bien l'ont escotée de cuer parfetement,

Et moi, qui l'ai chantée, ne m'i obli noient.
Or alons trestoz boire, que il en est bien tans.

Le succès du personnage de Maugis a motivé la composition d'un long roman épique en vers, le Maugis d'Aigremont, où le trouvère imagine les faits antérieurs à la rencontre du fils de Beuves et de ses cousins. Maugis et son frère Vivien sont séparés de leurs parents le jour même de leur naissance. Maugis, recueilli en Sicile, à Rocheflour, par la fée Oriande, reçoit une éducation très soignée, conquiert le cheval Bayard et l'épée Froberge. À Tolède, il apprend l'art des enchantements. Il finit par retrouver ses parents et son frère Vivien qui était devenu Amachour de Monbrant. L'imitation du Lancelot et du Mainet est très reconnaissable dans ce roman. Le Maugis d'Aigremont a été connu et mis à profit par l'auteur des Reali. Il m'a toujours paru que l'exemple que l'on y trouvait de l'association d'éléments empruntés à l'épopée et aux romans bretons n'a pas été sans influence sur l'évolution de nos légendes épiques en Italie. Cette composition a été conservée dans trois manuscrits où elle précède l'histoire des Fils Aymon : le manuscrit de Peter-House, le manuscrit 766 et celui de Montpellier, fort abrégée d'ailleurs dans ce dernier.

Vivien, l'Amachour de Monbrant, frère de Maugis, a été aussi l'objet d'un roman en vers assez court (1099 vers) qui n'existe que dans le manuscrit de Montpellier. L'hostilité de Beuves d'Aigremont pour Charles et pour son fils Lohier y trouve une explication dans le mauvais accueil que Beuves et Maugis reçoivent à la cour, lorsqu'ils vont demander à l'empereur de secourir Vivien contre les Sarrasins. Le sujet proprement dit est le siège de Monbrant que les Sarrasins veulent reconquérir.

Ainsi s'est trouvé constitué le cycle des Fils Aymon. Dans la plupart des versions que nous possédons de la Chanson de geste et peut-être dans toutes, l'on rencontre des données dérivant du Maugis qui fut de bonne heure considéré comme une branche légitime du cycle.

L'on a quelque peine à accepter parmi ces compositions la version si longue et si indépendante, si romanesque, que l'on trouve au manuscrit 764. Elle n'aurait peut-être d'autre intérêt que celui des miniatures dont elle est ornée, si sur un cadre emprunté à une partie de cette version, l'on n'avait brodé au XIVsiècle un roman d'aventure, le Mabriau où apparaît un fils d'Yonnet et de la belle Eglantine. L'on arrive ainsi à l'interminable Mambriano, du Cecco di Ferrara. M. Rajna estime que la forme Mambrin dérive de l'arabe Abderrahman. M. Jordan pencherait pour le celtique Map-Rian qui aurait été emprunté au Cycle d'Artus. De tout cela n'a surnagé dans la littérature que le pseudo-armet de Mambrin dont Cervantès a coiffé son héros.

Bien des problèmes se posent à propos du cycle des Fils Aymon. La plupart ont été étudiés et sont ou seront résolus dans la mesure de certitude que comporte la nature du sujet. Au seuil du vénérable poème que je réédite, j'ai cru devoir tenter d'éclaircir la question de ses plus lointaines, de ses premières origines. Si des recherches patientes, si l'étude attentive de textes lus et relus pendant des années, ne m'ont point trompé sur la valeur de rapprochements dont certains m'étonnaient par leur caractère de nouveauté, l'histoire des Fils Aymon doit être considérée comme une synthèse de notre épopée nationale, puisque l'analyse des éléments dont elle est formée permet d'y reconnaître les trois époques qui font la matière de la Chanson de geste : l'époque mé-

rovingienne, l'époque de Charles Martel, l'époque féodale. « C'est dans ce roman, dit G. Paris, qu'on a longtemps vu le point central et comme le foyer de toute l'épopée carolingienne ». Elle n'est point le foyer dont tout rayonne, elle n'est point l'Iliade, mais elle est le point où tout converge, où tout se reflète, de sorte qu'elle offre l'image la plus complète du Moyen Âge héroïque.

Les renvois à Grégoire de Tours, sauf mention contraire, se rapportent à l'Historia Francorum.

Je noterai d'abord que le nombre des compagnons de Merovig qui sont désignés par leur nom est de trois, alors que les fidèles des Fils Aymon dans les Ardennes finissent par être réduits à trois. — Gaïlen. Dans son livre sur les Reali di Francia, M. Rajna rencontrant le nom de Gailone dans les généalogies, se demande s'il n'a pas été inventé par le prosateur : « dans les Reali ce personnage devient l'ancêtre (capostipite) de cette troupe innombrable de traîtres qui envahissent nos romans, surtout ceux où il s'agit de Renaud. L'auteur explique sans grand peine comment la race perverse se trouva tellement multipliée au temps de Charles : Ces fils de Gailone eurent plus de soixante-dix enfants entre légitimes et batards. (VI, 71). » Pio Rajna, I Reali di Francia, Bologna, 1872, p. 280. L'auteur des Reali qui disposait d'anciens textes français aujourd'hui perdus, a pu rencontrer un Gaïlen qualifié de traître en raison et de son acte et du supplice qui lui fut infligé. L'altération elle-même du mot paraîtra insignifiante à qui a feuilleté les Reali.

On peut donc présumer que ses aventures et ses malheurs furent l'objet d'un chant qui, pour le commencement, différait peu du Mainet. De part et d'autre, l'on a un jeune prince à qui une famille injuste enlève son héritage, qui est obligé de se réfu-

gier à l'étranger, qui s'y marie. Mais la légende carolingienne mène son héros en Espagne, en souvenir des guerres avec les Musulmans et de la défaite d'Abderrahman (Braimant). La légende de Charlemagne doit-elle, comme celle de Childéric, quelque chose au passage de Gondovald à Constantinople ? Dans ces analogies et ces contacts, l'on a, tout au moins, un moyen d'expliquer comment les éléments mérovingiens et carolingiens tendaient à se fondre en une même composition.

Claricia pulcherrima,
Uxor sua tenerrima,
Nata regis hec Yvonis
Tarasconie tyronis.

Son cor a pris Bondin, si commenche à corner.
Li cors estoit ites que vous dire m'orres,
De .II. lieues plenieres le puet on escouter.

Dès 1205, l'on constate l'existence d'une chapelle de Renaud à Cologne. En 1240, Jean de Stummel, doyen des Saints-Apôtres, reconstruisit la chapelle et le petit couvent qui s'y était ajouté. En 1447, Marguerite Waldecken réforma le couvent d'après la règle de saint Augustin et en fut la première supérieure. Elle y avait trouvé quatre Carmélites au vêtement gris. La chapelle possédait, en 1472, une châsse contenant la tête de Renaud (?) et d'autres restes du héros. Elle reçut des legs et des fondations pieuses. La dernière supérieure du couvent a été A.-E. Offermanns, en 1800. En 1804, chapelle et cloître furent détruits. Ils étaient situés à l'angle de la Marsilstein et de la Mauritiussteinweg, à l'endroit

L'église de Renaud à Dortmund possédait ses restes dans un cercueil d'argent, la « fiertre » du poème. Le crâne était conservé,

dans une châsse particulière en forme de tête. L'empereur Charles IV, en 1377, son épouse Elisabeth, l'année suivante, vinrent à Dortmund et obtinrent des parties des reliques. Elles se trouvent, probablement aujourd'hui, à Prague, au Hradschin, car elles étaient de ces reliques de Karlstein qui y ont été transportées et sur le catalogue desquelles elles étaient inscrites en 1515 : Reinoldi ducis de Monte Albano brachia duo, quodlibet eorum in argentea theca intra vitrum. L'église de Saint-Renaud à Dortmund existe encore, mais affectée au culte évangélique depuis la Paix de Westphalie. En 1792, il y eut une grande famine, et l'on finit par vendre on ne sait à qui, pour la somme de 830 thalers, la châsse d'argent qui contenait les reliques de Renaud de Montauban. O seclum insipiens atque inficetum ! Le Musée de Dortmund possède un gantelet de fer attribué à Renaud, et un fer à cheval attribué à Bayard : il a plus d'un pied de large. M. Pfaff suppose que c'est une vieille enseigne de maréchal-ferrant.

Il est d'ailleurs bien peu vraisemblable qu'Ogier, énumérant les noms

IV

Description des manuscrits — Rédactions en prose et imitations étrangères

I. La Vallière, 39, aujourd'hui Bibliothèque Nationale, fr. 24.387 ; XIII siècle. Avec Michelant, je le désigne par la lettre L.

Ce manuscrit, sur parchemin, comprend le Renaus de Montauban (f. 1-50) et le roman de Sapience (f. 51-77), d'Hermant le

jeune, maître de chœur à Valenciennes. Les trente-huit premiers feuillets, sur trois colonnes, sont rayés à soixante lignes, sauf à certains endroits, dont il sera parlé plus bas. Les feuillets 39-49 sont rayés à soixante-cinq lignes et d'une écriture plus récente et moins régulière que celle de la première partie. Au feuillet 49, verso, les colonnes contiennent soixante-neuf vers, et de même au feuillet 50, sauf la dernière colonne du verso qui contient soixante-sept vers ; suit un blanc et la formule habituelle :

EXPLICIT LA MORS DE R. DE MONTALBAIN.

Le couteau du relieur a presque partout rogné l'extrémité des mots de la troisième colonne du recto et les majuscules initiales de la première colonne du verso dans cette seconde partie. Dans la première, au contraire, les lignes du recto laissent à droite une marge d'un centimètre environ. Il y a donc entre ces deux parties une différence matérielle très apparente.

Mais la première partie elle-même (f. 1-38) ne présente point le caractère d'uniformité que nous rencontrons dans les autres copies des différentes versions des Fils Aymon.

Au feuillet 11, verso, le scribe, pour remplir la page, a coupé en deux quatre vers à la colonne A, neuf vers à la colonne B, douze vers à la colonne C. Au verso de ce feuillet, la page est réglée à quarante-huit lignes seulement ; néanmoins, l'on rencontre à chaque colonne des vers coupés, onze en tout.

Au feuillet 12, recto, l'on a cinquante huit lignes, cinq vers coupés et la dernière ligne de la colonne C laissée en blanc. Le verso du feuillet est réglé à soixante lignes, et l'on note un seul vers coupé.

Feuillet 13, recto. Il est réglé à soixante lignes. À la colonne B, l'on rencontre encore deux vers coupés et formant quatre lignes. À la colonne C, les interlignes et l'écriture ne changent point jusqu'au vers douze, « En la cit de Dordon fu li quens Renaus nés », avec lequel commence une écriture jaune, d'allure plus lourde, et l'on a seulement trente-neuf lignes, ce qui pour la colonne n'en fait que cinquante et une au lieu de soixante.

Au feuillet 13, verso, les colonnes sont à cinquante lignes, l'écriture est grosse et jaunie. L'on compte treize vers coupés. Le feuillet 14 est réglé à cinquante-neuf lignes. Une seule remarque : le vers 1 du recto, colonne A, « Mais vo dru de Colloing sunt molt mal enginié », est d'une écriture soignée, noire et plus petite que celle du reste de la colonne. Il semblerait que la place avait été laissée en blanc et qu'il a été écrit plus tard. L'écriture est néanmoins la même que celle de la page, bien que dans celle-ci elle reste encore plus grosse et plus lourde qu'aux premières pages du manuscrit.

Au feuillet 15 recommencent les vers coupés, huit au recto, six au verso. — L'écriture, plus soignée à partir de la lettre ornée, feuillet 15, verso B, reprend son allure première, élégante et fine, au feuillet 17, verso B, au vers : « Cil s'en tornent atant, de color sunt mué. » Cinq lignes plus haut, l'on a un vers coupé.

Le feuillet 22 offre cette particularité, qu'au recto et au verso, il est rayé à soixante-dix lignes à la colonne, et que pour faire entrer plus de matière, l'écriture est petite. Le couteau du relieur a fait disparaître le premier vers des colonnes B, C, recto ; A, verso, et la moitié des initiales de la colonne A, verso. L'écriture, des feuillets 23 et 24 est d'un type gros et lourd. L'on rencontre au feuillet 24, recto C, un vers coupé : « Ogier de Danemarce, pas ne

vos semonons. » L'écriture fine et régulière reprend au feuillet 25, recto, et se continue. Le premier vers de ce feuillet est : « Puis pardona la mort et Longis fist pardon ». Le dernier feuillet de cette écriture est, comme je l'ai dit déjà, le feuillet 38.

Ces remarques aboutissent aux conclusions suivantes :

1 Les dix premiers feuillets (Michelant, p. 1-95, v. 23) et le commencement de la première colonne du feuillet 11 jusqu'à Michelant, p. 96, v. 14 incl., forment une première partie d'une même écriture, homogène d'un bout à l'autre ;

2 Puis l'on se trouve en face d'une série de parties où le scribe paraît dominé par la nécessité de faire entrer dans un nombre de feuillets limité une version dont il n'avait pas prévu exactement l'étendue. Cette série va dans l'édition Michelant de la page 96 à la page 226, et comprend le départ des Fils Aymon de Dordonne, leur rencontre avec Maugis, leur séjour auprès du roi Ys, la trahison de celui-ci, le combat à Vaucouleurs, et s'arrête au milieu du discours que les chevaliers du roi Ys adressent à Renaud pour obtenir de lui qu'il vienne au secours de son beau-frère, leur roi. Or, nous verrons que les manuscrits présentent, pour ce qui précède le départ des Fils Aymon pour Vaucouleurs, des différences très notables. On pouvait hésiter entre les diverses formes du récit. Mais cette remarque aurait pour conséquence d'amoindrir ici l'autorité du manuscrit La Vallière, puisque celui qui présidait au travail du scribe a pu être guidé, dans son choix, par d'autres considérations que celle de conserver le texte le plus ancien ;

3 À partir du feuillet 25, l'écriture du début reprend, très reconnaissable. Elle s'arrête avec le feuillet 38. À cet endroit (Michelant, p. 359, v. 20), les défenseurs de Montauban ont épuisé

leurs ressources. Dans ce qui précède, plusieurs manuscrits racontent tout autrement ce qui se passa à Montauban, quand Maugis y eut apporté Charlemagne endormi ;

4 Une partie vraiment distincte commence au feuillet 39. L'écriture est de date plus récente, le texte présente des caractères particuliers, la page est réglée jusqu'à la fin à soixante-cinq lignes. Les premiers vers de la colonne A, recto, continuent bien la laisse commencée au feuillet 38, verso B. Je les reproduis :

En trestot lo chastel n'ot joie ne leece.
La duchose les vit, en plorant s'i adrece ;
Adonc maudit son frere cui ele tient acrece.
Le cors Dex a juré, a cui ele s'adrece,
Se Jhesus tant l'amoit, par sa grande leece,
Que elle eüst vitaille a la soe largece,
N'en mangeroit jamais, ains moroit à destrece.

Cette seconde partie a été écrite avec l'intention de compléter la première, soit que celle-ci eût perdu les feuillets de la fin, soit qu'elle se terminât ou trop tôt, ou d'une manière qui ne satisfaisait point. Le récit, de toute façon, se continue sans solution de continuité. II. Bibliothèque Nationale, f. fr. 775. Comme Michelant, je le désigne par B. Ce manuscrit sur parchemin est composé de 110 feuillets à deux colonnes et à quarante lignes à la colonne. Il est complet. Au dernier feuillet, l'on n'a que deux vers et la formule finale :

Explicit le mort de R. de Montauban.

Je le crois de la fin du XIII siècle.

Comme dans L, Charles envoie d'abord Enguerrand réclamer la soumission de Beuves d'Aigremont. Mais la réception des Fils Aymon à la cour est placée avant que l'on ait appris la mort de Beuves. La duchesse d'Aigremont a auprès d'elle ses fils Julien (pour Vivien) et Maugis. Lors de l'adoubement de Renaud, l'empereur lui ceint « Floberge, la bele, au puing doré », et lui donne

.....un destrier abrievé.
Il n'ot si boin [cheval] en .XL. chitez.
Baiars [avoit a] nom, ainsi l'oï nommer ;
Car il fu pris en l'ille [Bocan] entre .II. mers.
De Faerie fu li chevaux amenés.
Morge la fée le nourri moult souef,
Si l'envoia roy P.P. le sené,
Et li roys Charles le donne Renaut le ber.

Ces lignes incorrectes sont une interpolation due à un trouvère qui savait quelque chose du Maugis d'Aigremont. Au lieu de Morge, il eût dû indiquer Oriande ; il ignore comment Bayard, conquis par Maugis, fut cédé par celui-ci à son cousin Renaud.

Beuves est blessé par Fouques de Morillon et tué par Grifon d'Autefeuille : il n'est pas décapité.

Quand Renaud a tué Berthelot, les Fils Aymon sont poursuivis ; trois sont faits prisonniers et enfermés dans une chartre ; Maugis les délivre.

Quand les Fils Aymon se sont réfugiés à Montessor, puis dans les Ardennes, le récit présente des différences considérables. La surprise du convoi de Charlemagne est plus développée que dans L, le côté comique est souligné ; c'est Aymes, leur père, et non le duc Naimes, qui est envoyé d'abord en messager auprès des ban-

nis. L'épisode de la trahison d'Hervieus est très long. Les plaintes d'Aymes, quand il a détruit la troupe de ses fils, ont un caractère d'emphase oratoire ; l'idée de manger les chevaux, quand on est à court de vivres, idée que l'on retrouve au siège de Montauban, est un motif à longs développements, où le trouvère essaie de faire mieux que ses devanciers. À cet endroit, Renaud dit que Bayard lui a été donné par Orgueilleuse, la fée.

Dans le récit de la course à Paris, l'on a un développement qui manque à L, sur les incidents et l'arrivée de Renaud et de Maugis à Paris. Quand on questionne Renaud, il feint d'ignorer le Français, de ne savoir que le Breton.

Quand l'armée de Charlemagne entre en Gascogne, le château de Monbendel est pris de vive force et rasé. Suit un long épisode où pendant que Roland et d'autres sont allés à la chasse, Renaud surprend l'armée des Français.

Cet épisode dont il a été parlé déjà dans l'étude sur le Cycle des Fils Aymon et qui sera reproduit en entier dans cette édition, au-dessous de la version déjà publiée, a inspiré une jolie page du Viaggio di Carlo Magno in Ispagna. Roland, posant sa lourde armure et entraînant ses compagnons à la chasse, différait tellement du héros de Roncevaux ! — Le comte revenant d'Orient s'arrête avec ses compagnons auprès d'une fontaine. Les chevaliers laissent leurs destriers paître dans la prairie et se reposent. Survient alors le faucon de Roland que celui-ci avait laissé à l'armée quand il en était parti : « Le fauconnier, qui s'appelait Rampaldo, avait pris le faucon et allait par la campagne pour prendre quelque venaison afin de lui donner à manger. Rampaldo lance le faucon dans l'air, et celui-ci, suivant son habitude, s'élève.

» Rampaldo allait un bâton à la main par la campagne, battant çà et là les arbrisseaux et faisant grand bruit. Le comte Roland, qui était à la fontaine, voit le faucon et reconnaît que c'est le sien. Il se dresse en pieds, met un gant de cuir à sa main gauche et appelle le faucon à haute voix. L'oiseau reconnaît aussitôt la voix de son maître, descend d'en haut et vient se poser sur le poing du comte. Rampaldo, voyant le faucon descendre au lieu de faire son vol suivant son habitude, entre en une grande colère et chevauche du côté où l'oiseau était descendu ; et tant il chevaucha au son que faisaient les grelots du faucon, qu'il sortit de la forêt et arriva dans une belle campagne. Là, regardant devant lui, il vit un chevalier qui tenait un faucon sur son poing. Il s'avance encore à un trait d'arc et reconnaît le fils du comte Milon d'Anglante. Il ne dit rien, mais court au pavillon de Charles. Quand Charles vit que Rampaldo n'avait plus le faucon, il dit : Ah ! méchant traître, qu'as-tu fait du faucon de mon neveu ? J'en jure Dieu, s'il est perdu, je te ferai pendre. Rampaldo répond : Je ne vous crains pas, car le faucon est sur le poing d'un chevalier qui saura défendre lui et moi, c'est le comte Roland, qui avec deux compagnons est à deux lieues d'ici. Charles répondit : Par Dieu, si les choses sont autres, je te ferai mourir de male mort. Le duc Naymes, qui était là, ne tarde point, mais monte à cheval et se fait dire où est le comte Roland. Il chevauche vers la fontaine et voit un chevalier qui tenait le faucon sur son poing. Aussitôt il se jette à terre, s'agenouille devant Roland et lui baise les pieds. Mais le comte s'incline et relève le duc Naymes. Les barons se firent grande fête ».

Le romancier italien, en faisant reconnaître d'abord Roland par son faucon fidèle, nous avertit en quelque sorte de l'intérêt avec lequel on lisait dans son pays la version du manuscrit B.

L'on verra d'ailleurs plus loin que le manuscrit de Venise en procède. Dans la Spagna en vers, le passage est gâté très maladroitement, à en juger par la mauvaise édition que j'ai sous les yeux : il reste bien le fauconnier et le faucon, mais il n'est pas dit que ce soit celui de Roland.

La réception du messager de Charlemagne est tout autre que dans le manuscrit La Vallière : Ys l'accueille très correctement. Dans la délibération des conseillers du roi de Gascogne, sept barons prennent la parole. Il n'y a aucune trace de violence exercée contre le duc de Monbendel. L'on a vu dans l'étude sur le Cycle des Fils Aymon les passages qui marquent un lien avec le Mainet et le Chevalier au Cygne.

Àpartir de l'endroit où Maugis apporte à Montauban le roi endormi, ce manuscrit donne une rédaction absolument distincte de celle du ms. L. Maugis reparaît dans l'action pour livrer Charlot, fils de l'empereur, aux défenseurs de Tremoigne. Les récits se rejoignent à la dernière partie : Renaud à Cologne.

Ce manuscrit, fortement empreint de dialecte picard, est d'aspect séduisant, paraît établi avec plus de soin qu'il ne l'a été en réalité ; les lacunes sont courtes, mais assez nombreuses. Elles semblent dues au copiste. La version qu'il contient est une œuvre d'un caractère très personnel. Le problème de fondre en un ensemble suffisamment lié des narrations diverses d'origine et de date, est résolu d'une manière satisfaisante. Maugis est, dès le commencement, mêlé au courant de l'action et y prend une part qui peut paraître excessive. Je n'oserais dire qu'en certaines de ses parties, ce manuscrit ne dérive pas de sources plus anciennes que les textes correspondants du manuscrit La Vallière. Le contact entre l'histoire des Fils Aymon et la légende du Chevalier

au Cygne n'est pas particulier à cette version. Nous le retrouverons ailleurs.

Gaston Paris mentionne ainsi la version du manuscrit 775 : « Il existe une version en vers alexandrins, plus courte que celle qu'on a imprimée, mais à peu près de la même époque ». Michelant en a emprunté le texte à partir de la page 410, v. 2, de son édition, mais en le ramenant à peu près à l'orthographe et à la langue du ms. La Vallière, ce qui n'est pas sans inconvénient. La connaissance que Michelant avait du ms. 775 était d'ailleurs incomplète. On en jugera par un passage important dont il a ignoré l'existence et qui permettra de voir comment B modifie et abrège le texte de L.

ms. 775.

F° 64, verso A.

1.L'empererez de Franche en piez en est levez
E apela Franchois : Baron seigneur, oies.
Ja fui je fiex Pepin, de verté le savez,
Et Berte la roÿne qui tant ot de bonté ;
5.Il fu ochis en Franche a tort et enherbez
Et jou cachiez du regne dolans et esgarés.
En Espagne enfui a Galafre sor mer.
La fis tant par mez armez que je fui adoubez
10.Et conquis Galienne m'amie o le vis cler
B.Qui laissa pour m'amour .XV. roys couronnés.
Je ving en douche Franche a moult riche barné.
Adont me fis jou merchi Diu couronner.
Quant je cuidai avoir tout mon renne aquittié,
15.Lors virent (corr. jurerent) ma mort trestout li .XII. Per,

Si me vaurrent ochirre par .I. jour de Noel.
Diex me manda par l'angle que jou alaisse embler,

Voirement i alai, je ne l'osai veer.
Je n'o clef ne souclave pour tresor enfoudrer.
Diex me tramist Basin, .i. boin larron prouvé ;
Chis Basins me mena en la grant frameté
Et si entra dedens pour l'avoir tout embler,
Et bien oï Garin le conseil deviser
Qui le dist a sa femme coiement a cheler.
Basins le me conta quant il fu retournez.
Je atendi les termez que je les pris prouvez,
Les courtiaus en lor manchez trenchans et afilez ;
Je les fis tous saisir et lez membrez copper.
Par ichele couronne que el chief doi porter,
Il n'i a nul de vous de tous les .XII. Pers
Qui ne soit orendroit par son non apelez.
Estout le fil Œudon a li roys apelé (Cf. Mich. p. 266-267).

On voit que la légende de Basin est reproduite sans changement aucun. Mais le copiste a passé des vers : Après 1 : « De mal talent et d'ire est trestout tressués » ; après 7 : « Illuec fui je forment dolans et esgarés, Fors jeté de ma terre et de mon parenté » ; après 11 : « Li apostoles Miles m'aida à coroner » ; après 12 : « Et si pris tos les sers qui furent el regné. Je les fis tos ardoir et la poudre venter. » Le vers 13 est faux parce que le scribe a mis « jou » au lieu de « en Franche » qu'il n'a pas cru pouvoir répéter. Après 13 manque : « Galienne m'amie a grant joie espouser. » Le v. 28 en résume deux : « Je en fis tel justisse, comme vos bien saves, Pendre, ardoir et destruire et les membres coper. » Entre les vers 31 et 32, il en manque six. Je passe sur les

altérations de détail ; mais il est évident que Michelant n'a pas lu d'un bout à l'autre ce manuscrit 775 auquel il a emprunté la fin de son texte ; il n'eût pas écrit : « Un exemple suffira pour la prouver (la supériorité du manuscrit La Vallière). C'est le discours de Karle à ses barons, p. 266, où La Vallière seul contient les allusions à Elegast » (p. 515). — Grâce à Michelant, la fin de la version B est connue. Je me bornerai à y noter une curieuse inadvertance. Au vers 10 de la page 452, l'on a un « dien Thibaut ». Ce personnage reparaît page 457, v. 5 : « li diens m'i aida. » Sans rien noter, Michelant corrige : « Dame Dex m'i aida. » Il avait lu sans doute « dieus », mais l'article aurait dû le faire réfléchir. III. Bibliothèque Nationale, f. fr. 766. — Ce manuscrit, sur parchemin, est formé de cent quatre-vingts feuillets. La page, à deux colonnes, est réglée à quarante lignes. Michelant le désigne par la lettre C. L'histoire des Fils Aymon y est précédée du Maugis d'Aigvernont qui comprend les cinquante-quatre premiers feuillets et les quatorze premières lignes du feuillet 55. Après les mots Explicit le romanz de Maugis, commence sans titre particulier, mais avec une miniature représentant la duchesse de Dordonne et ses enfants, un long texte des Fils Aymon, continué par une suite que j'ai appelée ailleurs : « La Mort de Maugis. » Le tout finit au verso du feuillet 180, au bas de la colonne A.

Jusqu'au récit de la mort de Renaud, cette version ne diffère de celle que nous venons d'examiner que par une correction moindre, et par un développement, où la vulgarité descend au grossier, de l'épisode de la course à Paris. Pour tout le reste, les deux manuscrits sont exactement parallèles, et l'un permet de remplir les lacunes de l'autre. J'ai cité, au chapitre précédent, la partie de la fin du poème où la mort de Renaud est racontée autrement que dans les autres versions. Malgré les négligences si

fréquentes dans ce texte, il a mieux conservé que le ms. 775 des traits importants des versions primitives. Ainsi, dans sa réponse à Aymes, après le combat que celui-ci a soutenu contre ses fils dans les Ardennes, Charles lui dit :

Vo filz a mort le mien que tant pooie amer ;

tandis que 775 donne, en faisant un vers faux :

Vos fix ochit Bertelot que tant pooie amer.

Plus loin, toujours dans cette partie des Ardennes, 766 a maintenu le texte ancien si précieux :

Iluec maudient l'eure que li jors est venus
Que Loeïs perdi le chief desous le bu.

775 corrige encore ici Bertelos.

Le nom d'Aélis, sœur du roi Ys, est conservé dans la première partie.

Le souvenir du Maugis d'Aigremont est plus précis. Renaud dit dans les Ardennes :

Ja mengerons Baiart a la crupe triullée
Qu'en Espaus me donna Oriande la fée.

Au feuillet 92, recto A, après le vers de Naimes :

Qui ce conseil vous donne, estre doit vostre amis,

l'on a :

Explicit du duc Buef d'Aigremont et commence de Renaut et de ses frères.

Je ne crois pas qu'il y ait lieu d'attacher d'importance à cette indication, qui arrive beaucoup trop tard. Dans la forme actuelle du poème, c'est à la querelle de Renaud et de Bertelot que commence l'histoire proprement dite des Fils Aymon. Ces manuscrits B et C sont des copies inexactes çà et là, mais concordantes presque partout, se complétant et se corrigeant d'une même version plus ancienne. Le manuscrit de Venise, malgré ses défauts, me paraît plus près de cette version que B et C, où le trouvère gâte parfois son récit par des ornements de mauvais goût. On admet que C, comme B, date du XIII siècle ; mais B me paraît plus récent que C.

IV. Manuscrit de l'Arsenal, 205. B. l. fr. (ancien 2990), sur parchemin, comprenant quatre-vingt-dix-sept feuillets à deux colonnes ; réglé à trente-huit lignes. Il contient environ quatorze mille six cent cinquante vers. Le scribe a supprimé au hasard pour abréger sa tâche. L'on constate vers la fin une lacune assez importante au feuillet 91, verso A (préliminaires du combat des fils de Renaud). Dans le manuscrit La Vallière, le texte correspondant comprend deux cent quarante-trois vers, du feuillet 47, verso B, v. 6, au feuillet 48, recto B, v. 11. Les derniers mots que le scribe a écrits au feuillet 97, verso B, sont significatifs :

Explicit de Re. de Montauban
Explicit, expliceat, ludere scriptor est.

Avec Michelant, je désignerai ce manuscrit par la lettre A. On le croit du XIV siècle. L'orthographe capricieuse n'est pas sans intérêt au point de vue de l'histoire de la prononciation.

Au début du Beuves d'Aigremont, Aymes et ses fils sont indiqués comme présents à la cour. Charlemagne rappelle ses vic-

toires pour la Foi, sa guerre contre les Saxons, où il a occis « Guitheclin le Saine et le felon ». Plusieurs refusèrent de le servir en cette circonstance, entre autres Beuves d'Aigremont. Lohier est le premier messager. Beuves apprend à Aigremoire que Charles lui envoie son fils ; il déclare à ses barons qu'il résistera, et qu'il occira Lohier s'il lui dit « desrayson ». Le chevalier Simon essaie en vain de le calmer. Il compte sur ses frères et sur les fils d'Aymon : « De ci qu'en Oriant n'a nul millor guerrier. » La duchesse intervient : qu'il n'imite pas Doon, qui refusa de servir le roi en Espagne et contre Guithechin le Sainne. Le duc lui répond :

Vous fussiens .I. bon prouvaire pour preschier.
Ma honte me louez, et je n'en ferai riens.

Lohier et ses chevaliers sont arrivés à Aigremoire :

Plus ert blanche que noif, de fin marbre listé.
N'est nul abalestrier qui si haut peust jeter.
Elle ne crient assaut vaillant .II. ail pelé.
Nus ne la porroit prendre, se n'est par affamer,
E li sires ne prise homme de mere né.
Barons, se dit Lohier, esgardes que feres.
Je cuit qu'il n'ait si fort en la chrestienté.
Dessoulx en Aigremoire une yaue de fierté
Si s'an court en Gironde par dessoux la ferté.
Ja ne l'ara mes peres ne s'ara enquité.

Savari regrette que l'empereur entreprenne plus qu'il ne peut. Mieux vaudrait s'entendre avec le duc : « La loy doit on acroistre et la crestienté. » Il avertit Lohier que s'il provoque Beuves, il ne retournera pas en France.

Le portier ne les laisse entrer qu'après avoir consulté le duc. Les gens de la ville admirent fort Lohier et sa suite.

Signors, ce fu an mai au bel commencemennt
Que chante la mauvis et li jais ancement
Dedans le bois ramé por panre esbatement,
Et maintienent amor damaisel de jovant,
Pucelles et vallez se vont entrebaisent ;
Et le filz Charlemaigne entra ou mandement :
Et cil trova la sale plainne de bonne gent.
Le duc se cist au doit moult orguilleusement,
Vestu fu d'un dyapre tout cousu a argent,
En sa main .I. baston qui vailloit .I. besant
Et parloit a sa gent bel et cortoisement.
Il resemble bien homme qui ait grant tenement.
Oncques Diex ne fit homme de si grant hardement.
Sa moillier ciest lez lui que il aimme forment,
Et Amangis son fil que il paramoit tant.
Il avait bien .XVI. ans par le mien esciant,
Il harpe et [si vielle, assez sot d'estrument,
Et de l'art de Tolete sot il d'enchantement].
C'est ciz qui ambla Charle par devent Montaubain
Et porta a Regnaut qui yere ces parans
Et le rendi prison, bien le veïrent cent ;
Et tant fist ciz Maugis ains qu'il fut trespassant,
Regnaut fit acorder à Charle le vaillant.

Le discours de Lohier est plus mesuré que dans L. Il est parlé de Maugis, l'enfant de Beuves, et de la guerre de Soissonne où périt Baudouin. Un des hommes de Beuves, Gautier de Mont-Cenis, conseille au duc de laisser parler Lohier et de remplir son de-

voir envers Charlemagne : « Qui son signor guerroie, il en pert Dame Dé. » Mais Beuves s'obstine et fait attaquer le fils du roi. La « gent de la commune » prend part au combat. Beuves s'arme et

Tant ocit de roiaus de France la loée
Que puis en fu la terre essilie et gastée
Et puis en refu France et Bergoigne gasté[e]

Que l'iaue de Maiance en fu ensanglantée
En la bataille grant par mi lieu de la prée.

Lohier blesse Beuves au talon, mais celui-ci lui fend la tête qui était désarmée.

Pendant le voyage de Lohier, Charles fait chevaliers les quatre Fils Aymon. Le cheval donné à Renaud est Bayard, mais avec addition de traits empruntés au Maugis d'Aigremont.

Oncques Diex ne fist beste de la soie bonté.
Il ot a nom Baiart, c'est fine verité.
Pour courre .XXX. lieues il n'aura poil sué.
En l'ile de Baucan fu li chevaulx faiez,
Et si fu d'un gragon en .I. serpent gendré.

Il n'est rien dit de l'épée. Après le jeu de la quintaine, Charles raconte à ses barons qu'un songe l'a effrayé : un cercueil avait été jeté devant lui et deux hommes se plaignaient de Beuves. — Ici une lacune. — Charles est furieux de la mort de son fils. Sur le conseil de Renaud, Aymes et ses fils quittent la cour et vont à Dordonne.

Quand l'armée de l'empereur est rassemblée, on envoie un second messager, Othes. Si le duc veut s'amender, Charles lui par-

donnera. Othes trouve l'armée de Gérard de Roussillon et celle de Beuves déjà réunies. Il communique les conditions du roi. Beuves se présentera devant Charles avec Gérard de Roussillon, Garnier de Nanteuil et son père Doon. Beuves accepte, pourvu que Charles s'engage à ne lui faire aucun mal. Quand Othes est de retour, Charles déclare que s'il tient Beuves, il le fera pendre. Les traîtres, Grifonnez de Sorence, Guenelon son fils, Hardré et Escoz (corr. Fouques ou Forques), offrent de surprendre et de tuer le duc : l'empereur promet de les récompenser, « Et il li ont sor Sains et plevi et juré ».

Dans son combat avec Beuves, Griffon est dégagé par sa parenté. C'est Escoz de Morillon qui perce Beuves d'un coup d'épieu.

Et Garins (corr. Grifes) d'Autefueille fu adonc remontés
Quant vit le duc Buevon qu'il est à mort navrez.
Et li dus s'en torna a une part dou pré,
Contre Oriant se couche, si a Dieu reclamé :
Gloriex sire pere, aiez de moy pitié.
A ! biau fiz [A] maugis, Dieu te croisse bonté,
Qu'ancore puissez fere Charlemaigne iré.
Puis a pris .I. poil d'erbe lés lui enmi le pré,
De sa main le saingna, de par Dieu l'a usé,
Ou non de Jhesu Crist qui le mont a formé.

On apprend à Aigremont la nouvelle de la mort de Beuves. La duchesse se désespère, mais son fils Maugis compte sur le secours de Gérard de Roussillon, de Doon et de Garnier de Nanteuil, d'Aymes et de ses quatre fils. C'est ce Maugis qui, plus tard, porta Charlemagne endormi à Montauban. Sa mère l'envoie aussitôt à Girard de Roussillon. Il les trouve à Dijon avec Doon de

Nanteuil et leur armée. Ils entrent en France et saccagent tout jusqu'à Troyes. Là est placé le récit de la guerre ; elle commence quand Charles vient de recevoir et de gratifier les traîtres. Après la bataille, Fouques va demander la paix de la part de Girard. Aux fêtes qui suivirent, Aymes, ses quatre fils et Maugis viennent à la cour. La Chanson, proprement dite des Fils Aymon commence :

Signors, or antendés, que Diex vous beneïe.
Ce fu a Penthecoste, une feste jolie
Que les herbez sont vers et la rose espannie.

Après avoir été frappé par Bertholas, Renaud se plaint que ce neveu de l'empereur ait brisé la paix que l'on avait conclue ; si cette injure n'est pas châtiée, il demandera compte au roi de la mort de Beuves. Charlemagne l'insulte, mais ne le frappe point. Après le combat dans le palais, les Fils Aymon sont poursuivis jusqu'à Senlis. Les chevaux sont épuisés, hors Bayard. Renaud prend ses trois frères en croupe et abat Huon de Péronne, donne son cheval à Alard, garde avec lui Guichard et Richard, et ils vont ainsi jusqu'à Soissons. C'est le premier exploit de Bayard. Le soir, Charles est revenu sur Paris. Girard de Roussillon et Doon sont partis sans congé, mais Charles retient Aymes et l'oblige à forjurer ses fils. Le duc part pour Dordonne et en chasse ses fils ; mais leur mère leur donna « du sien a grant foison. » Les Fils Aymon vont en « Ardanne » et élèvent le château de « Montresor ».

Àcet endroit le trouvère s'arrête pour annoncer comment éclata la guerre entre Charles et les Fils Aymon réfugiés dans les Ardennes, puis entre en matière par un exorde et un développement qui ne sont ni dans le manuscrit La Vallière, ni dans la version des manuscrits B C, mais que l'on retrouve dans le manuscrit de Peter-House.

Oez, signours barons, que Diex vous puist aidier,
Li glorieux du siel qui tout a a jugier ;
S'orrez bonne chançon qui tant fait a prisier.
Des le tans Alexandre, le fort roy justicier,
Ne fu si bonne oïe, bien le puis afichier.
Ce fu a Penthecoste c'on ce doit anvoisier,
Que rois et dus et contes font jougleür dancier,
Et Charles tint sa cort, le fort roi anfourcié.
Mont fu grande la feste, si ot maint chevalier
Et mains dus et mains contes et mains autre princier.
Tout ainssis com li rois iert assis au mengier,
Etes vous par la sale errant .I. messaigier,
Par devent l'empereur se va agenoillier.
Sires, dist li valles, novelles vueil nuncier.
Je [vieng tot droit] d'Ardanne, .I. bois grant et plenier,
La ou vous m'envoiastez oan pour espier
Les .IIII. fiz Aymon cui Diex doint encombrier.

Tant ai erré ou bois et avent et arrier
C'un chastel ai trové mer[a]villeux et fier.
La recerte Regnaus, il et ci chevalier ;
Se vous [le] volez fere, or vous poez vengier.
Dont se leva li més, si se va soir arrier.
Charles l'a entendu, si se prent a irer,
Ces barons apela, ces prant a arrainnier :
« Signours, ne convient pas [ci] mettre a delaier.
Ne sai que vous feroie en vos païs nuncier.
Quant vous estes seans, a tous vous vueil prier
Que vous des fiez Aymon m'i aidiez a vengier.
Il li ont respondu : Franc rois, ne t'esmaier.
[Quant li rois a mengié, les napes font sachier].

.VII. jors dura la cort, ne vous quier annoier.
Atant se departirent li barons chevalier(s).
En lor païs en vont, si font aparillier
Lor destriers, et lor armes et lor harnois chargier
35.[Quant sont apareillié, a Paris vont arrier
Et Charles l'emperere ne se volt atargier.
Ses oz en a conduit] nostre rois droiturier.
Jusques a Mont-Loon ne cessent d'esploitier.
La s'assemblent les os, si se vont herbergier.
Celle nuit i just Charles desci a l'esclairier.
40.[A Monloon fu Charles, l'empereur au vis fier
Et sa gent avec lui] qui mont fit a prisier.
Si tost com l'emperere vit le jor esclairi[e]r,
Isnellement a fait cez gens aparillier.

Àpartir d'ici, A donne la même version que L, sauf ses oublis habituels et quelques variantes. C'est Richard et non Guichard qui est réclamé par l'empereur et le nom de Looïs est remplacé par celui de Bertholais. Dame Aye est appelée Ermianz. Le roi sarrasin est dit Burges. Comme dans la version B-C, l'on a un développement où Charlemagne ayant fait surveiller les abords de Paris, Maugis trompe Naimes, Ogier et Fouques de Morillon, en faisant passer Renaud pour un Breton qui ne sait pas parler français ; il est placé entre les vers : « K'a cel soir sont venu a Paris la cité, et « El viés marchié se sont povrement ostelé » (Mich. p. 127, v. 26, 28) ; le vers intermédiaire. « Parmi la maistre porte sunt en la ville entré », se retrouve dans ce développement qui est d'environ 90 vers et a pu être omis dans la version de L par suite de la répétition du mot acheminé à la rime. En effet, A donne : « Amedui li baron se sont acheminez » pour résumer le texte de L : « Ambedui li baron sunt el chemin entré, Et tres-

passent les terres, si ont si bien erré K'a cel soir sunt venu à Paris la cité. » B : « Or [ci] vous lairons d'eus, bien sunt acheminé », et A B rejoignent le texte de L comme ceci : « Parmi le viez marchié se sont acheminé ; Li ostel sont tout pris, mont furent esgaré. El viés marchié se sont povrement ostelé. » Il eût donc suffi que le mot « acheminé », répété dans A B, eût figuré aussi à une version ancienne de L pour que le scribe eût franchi le développement tout entier. Mais c'est simple hypothèse. L'épisode de la Course présente quatre formes de plus en plus développées : L, A B, Peter-House, C.

Après la Course, A s'écarte de L et donne le même récit que B C : Monbendel est pris de vive force et rasé ; Renaud surprend les Français dans les mêmes conditions pendant que Roland et Olivier sont à la chasse, et Renaud rappelle dans les mêmes termes la querelle que son frère et Olivier auraient eue pour un cygne. Dans le conseil des sept barons du roi Ys, Godefroy, qui parle le premier, mentionne parmi les services de Renaud, qu'il tua Marsile dans les plaines de Val-Flori. Le comte d'Avignon parle de Vivien d'Aigremont et fait de Renaud le fils d'Ermenjart (non plus d'Ermianz) « la seror dan Buevon ». S'il n'est pas fait de nouvelle allusion au cygne, cela peut tenir à la manie qu'a le copiste de supprimer au hasard.

La grande narration de Vaucouleurs et les faits suivants, jusqu'au départ de Maugis pour se faire ermite, sont conformes à L, et il en est de même pour B C ; mais l'Arsenal suit B C, pour Charlemagne prisonnier à Montauban, et ce qui suit jusqu'à la réconciliation de l'empereur et de ses barons. À partir de cet endroit, le manuscrit de l'Arsenal et le manuscrit de La Vallière concordent jusqu'à la fin.

V. Université de Cambridge, Collège de Peter-House, manuscrit 2.0.5. Ce manuscrit, sur parchemin, est formé de cent soixante-huit feuillets, à deux colonnes, quarante vers à la colonne. Le Maugis d'Aigremont comprend les feuillets 1-56. L'histoire des Fils Aymon remplit le reste du manuscrit, moins le verso du dernier feuillet, mais il est incomplet : il y manque huit feuillets entiers entre les feuillets 145 et 146, soit mille deux cent quatre-vingts vers. Le texte correspondant à cette lacune va dans L, éd. Michelant, de la page 347, v. 18 « Puis manda ses barons, de venir les enforce », jusqu'à page 382, vers 33 : « Renaus a tant proié, sans orguel et sans ire », soit mille trois cent sept vers. La colonne B du recto du feuillet 160 est déchirée et, en outre, le verso de ce feuillet est souvent illisible, de même que le recto du feuillet 161. Cette observation s'applique aussi aux feuillets 167, verso, et 168, recto A, sans parler d'une déchirure qui supprime les seconds hémistiches des dix derniers vers du poème à la colonne B. L'explicit est : Explicit de [Renaut de] Montauban. Nous désignerons ce manuscrit par la lettre P.

La version que nous y lisons est, d'une manière générale, celle du manuscrit de l'Arsenal, qu'elle permet de compléter ou corriger en une foule d'endroits. Pour la Course, elle est intermédiaire entre A et C. Pour l'entrée de Charles en Gascogne, elle est conforme à L, et ne donne point, par conséquent, l'épisode où Renaud surprend les Français pendant que Roland et Olivier sont à la chasse ; mais comme A, elle est conforme à B C, pour les faits qui suivent le départ de Maugis jusqu'à la réconciliation de Charlemagne et de ses barons. À partir de ce point, elle reproduit, comme A, mais avec une lacune d'environ mille trois cents vers, le même texte que L. Comme A, elle connaît le Maugis d'Aigremont. — La version de Peter-House est consultée utilement, soit

pour combler les lacunes si fréquentes du texte de l'Arsenal, soit pour contrôler la leçon du manuscrit La Vallière, quand elle en reproduit la version.

Je donne ici le texte de Peter-House à partir de l'endroit où Charlemagne s'est réconcilié avec les frères de Beuves jusqu'au moment où un messager vient apprendre au roi que les Fils Aymons sont dans les Ardennes. La soudure du Beuves d'Aigremont et de ce qui suit est très naturelle. La fuite des Fils Aymon est présentée en une forme intermédiaire entre ce que donnent L et B C. Cette forme où Bayard porte un moment les quatre frères, a été conservée en partie dans la Bibliothèque Bleue. Les variantes aident à apprécier la différence des manuscrits A et P, bien que de même famille. Mais cette longue citation a un autre intérêt. Dans la version du ms. La Vallière (Michelant, p. 227), Renaud, prononce un long discours où il raconte sa querelle avec Charlemagne, la mort de Bertelais et la rixe qui suivit, en termes exactement conformes aux textes de Peter-House et de l'Arsenal, surtout si l'on tient compte des variantes de celui-ci. Or ces faits sont racontés tout autrement dans le manuscrit La Vallière. Il en résulte que le ms. L est formé de plusieurs versions et que la version P, A est plus ancienne que la copie du ms. L.

Les vers à rapprocher sont dans L :

Il m'ot ocis mon honcle dont je fui molt irés,
Le duc Buef d'Aigrement ki tant ot de bonté,
Je l'en demandai droit voiant tot le barné.
Li rois m'en appela malvais garçon enflé.
Je regardai mes frères que molt avoie amé ;
Je conui bien lor cuers et lor ruite fierté,

Et mi anemi furent devant moi assemblé.
Ou les alasse querre quant la furent trové ?

L'oubli de la querelle à propos de la partie d'échecs est-il du fait du copiste ? La question est difficile a résoudre avec les éléments dont nous disposons ; mais l'on remarquera tout au moins que dans le discours de Renaud comme dans le récit de P.-H et de A, la colère qu'il éprouve à la suite de l'insulte du roi, dérive de raisons morales : l'indignation de ses frères et la présence de ses ennemis. Plus bas l'on a d'autres traits communs :

Mes linages nel pot sofrir ne endurer ;
Mainte barbe i ot traite et mai[n]t kevel tiré.
La me fist a mon pere guerpir et desfier
Que jamais entor lui ne prendroie .I. disner.
Je n'oi si bon parent qui m'ossast receter.

En un mot le discours de Renaud vise une exposition des faits différente de celle que l'on a dans L et conforme à celle de A, P-H. Or le passage de L paraît fort abrégé, bien qu'il donne un petit discours de la duchesse à ses fils que l'on n'a point dans A, P-H. Dans B, C, ce discours est à peine indiqué. On le verra dans le passage de B que je cite après celui de P afin de donner une version que l'on puisse comparer au passage correspondant (en partie) de C qui a été imprimé dans les notes du Maugis d'Aigremont, p. 363-366.

Manuscrit de Peter-House

Feuillet 70, verso B

L'emperere de France en apella Forcon.
Amis, ce dist li rois, movez a esperon,

Amenez moi voz oncles et Girart et Doon,
Et me viegnent droit fere au lox de ma meson ;
Et puis venront o moi a Rains ou a Loon.
Et Forques s'en torna sanz point d'arestison ;
De ci au tref de paille n'i ot arestison.
Ses oncles apella, ses a mis a reson :
Baron, et car montez, venez au roi Karlon.
La guerre vos pardone et la destruction.
Quant li baron l'oïrent, n'i font demorison,
Vienent au tref de paile ou troverent Karlon ;
Devant l'empereor sont mis a genoillon,
Merci li ont crié par grant devocion.
Karles les en leva par le los duc Naimon
Et il li pardonerent la mort Buef d'Aigremont.
Entrebesié se sont sanz point d'arestison.
Tuit en loerent Deu et Normant et Breton.
Girart, ce dit li rois, entendez ma reson.
Vos venrez avec moi de ci a Monloon,
Et Forques votre niés et li bons duz Doon.
La tenrai ge ma cort a ceste Ascencion.
Sire, ce dit li duz, votre comant feron.
Dont fu l'ost destravée entor et environ.
Les genz Girart en vont ariere en lor roion,
Et Karles s'en revint ariere a sa meson.
Grant joie li ont fet Poitevin et Gascon
Et Normant et Engloiz et Lombart et Frison.
Grant joie fet li rois, einsi com nos diron.
..XV. rois ot le jor a cele assemblison.
Le jor porta corrone l'emperere Karlon.
Duz Aimes de Dordone i vint a esperon

Et Renaus li siens filz et Aalars li blons
Et Richars et Guichars, por voir le vos dison ;
Et si i fu Maugis, filz duc Buef d'Aigremont.
Segnor, j'ai comenciée une bone chançon ;
Onques meillor n'oïstes, por voir le vos dison ;
Se Karles ot sa joie, or aura marrison
Tele dont il fut puis iriez et maint baron.

Segnor, or escotez, que Dex vos beneïe,
Ce fu a Pentecoste que la rose est florie,
Que les herbes sont vers et la rose espanie :
Dus Aimes de Dordone ne s'i [a]tarja mie,
Il vint a la cort Karle, avec lui sa mesnie.
Il trova la cort plaine de riche baronie.
Ses freres a veüz, envers eus s'umelie,
Et cil si le besierent par moult grant segnorie.
Grant joie fet li duz, ne vos mentirai mie,
De la male voellance qui est orre abessie.
Karles [si] voit le duc, a haute voiz li crie :
Aymez, bien vegniez vous, par ma barbe florie.
Sire, ce dit li duz, ihesus vos beneïe,
Et il nous doint ensemble de mener bone vie,
Si que nos soions tuit em-pardurable vie.
Grant joie fet li rois a duc Ayme le ber.
Del faudestuel descent, sel corrut acoler
Et Renaut le sien fil que ne volt oublier.
Grant joie font le jor cist novel bacheler.
Karles demande l'eve, s'asiéent au disner.
Par les tables s'asiéent et li comte et li per.
S'il furent bien servi, ne l'estuet demander,
Et quant il ont mengié, si prenent a lever.

Mais apres cele joie covint a dœl torner.
Li damoisel vaillant si alerent joer.
Li un en vont as chamz a cheval behorder,
Renaus et Bertolaiz s'asieent per a per,
Niés estoit Karlemaigne, forment fist a loer.
Hé laz ! mar i asist, il l'en covint finer.
Il comencent entr'els durement a joer,
Mes tant dura li geuz, prenent a aïrer,
Quer li niés Karlemaigne lessa le pon aler :
Renaut, le fil Aymon, va tel buffe doner
Que les .II. eulz el chief li fist estenceler.
Come Renaus le vit, si comence a enfler.
Por l'amor Karlemaigne ne l'osa adeser.
Il s'en va a Karlon l'empereor clamer :
Sire, droiz emperere, je ne vos oz irer.
Vos m'adobastes primes, je ne le puis celer.

Mon oncle m'oceïtes dont j'ai le cuer iré,
Et votre niés meïsmes mal a hui bufeté.
Cuidiez que ne m'en doit, emperere, peser ?
La mort Buef d'Aigremont vos vodrai demander,
Que vos m'en fetes droit, par le cors .S. Omer,
Ou se ce non, danz rois, il m'en devra peser.
Come Karles l'oï, si comence a runfler,
Les eulz a roeiller, les sorcilz a lever,
La soe lede chiere fist moult a redoter.
Mauves garçon puant en a Renaut clamé :
A pou que ne vous voiz de ma paume doner.
Come Renaus l'oï, prent soi à retorner
Et regarde ses freres que il devoit amer.
Bien connut lor corrages, color prist a muer.

De moult grant hardement se prist a dementer.
Il prent .I. eschaquier que moult pooit peser ;
Il voit ses anemiz entor lui aüner ;
Bertolai en feri canque il pot esmer,
Amont parmi le chief, que il ne pot durer ;
Le cervel li espant, les eulz li fet voler ;
De si haut com il fu l'a fet juz craventer :
L'ame s'en est alée dou vaillant bacheler.
Or est morz Bertolaiz, li nies roi Karlemaigne,
Et quant li rois le voit, si en a grant engaigne ;
Il escria ses homes a clere voiz hautaigne :
Baron, car l'ociez, por celui Deu demaine.
Ilec le volt tuer, ce fu chose certaine.
Si ami nel lessierent, qu'il avoit mis en paine.
Tant drap i ot rompu qui estoit fez de laine
E tant chevoil tiré de tot tant chevetaine ;
Tant chevalier navré, qui soit bel ne cui plagne.
La bataille fu forz de la fiere compaigne.
La pais si fu lessiée et li maux si engraigne.
Fuiant s'en va Renaus sor [Baiart] d'Alemagne.
Aalars et Guichars de sievre ne se fagne.
N'en partiront a tele, ainz auront moult grant pagne.
De Paris sont parti li .IIII. fil Aymon,
Et Karles les fet sevre a coite d'esperon.
Maint chevalier le sievent laciez les confanon.

Meïsmez Karlesmaignes va apres de randon
Sor Ferrant d'Alemagne qui va comme faucon.
Et li vassal s'en vont a coite d'esperon.
De la chace le roi ne dotient .I. boton.
Enfreci a Senliz ne font arestison.

Oiez quele aventure avint as filz Aimon.
Lor cheval estancierent, ne valent .I. boton,
Mes a Baiart ne puet nus metre l'esperon.
Quant Renaus voit ses freres remanoir el sablon,
Hé las ! ce dit li ber, coment nous contenron ?
Se mes freres i laiz, ja n'ait m'ame pardon.
Aalart apella, si l'a mis a reson.
Or tost, fet il, biaus frere, montez tost de randon,
Et Richars a Guichars deriere en chevauçon,
Car bien nos portera Baiarz li arragon.
Et cil ont respondu : Se Deu plest, nous feron.
Ez vos parmi la plaigne, bessié le confanon,
.I. chevalier poignant qui ot a non Huon ;
Sire fu de Perone et si tenoit Mascon ;
Et escria Renaut : Ne la garrez, gloton !
Mar i avez occiz Bertholai le baron.
Karles vos en rendra moult mortel guerredon.
Renaus dit a ses freres : Car alez juz, baron.
Se Dex le me consent, cheval gaeigneron.
Dont lesse aler Renaus li filz au viel Aimon,
Vait ferir en l'escu le preu conte Huon :
Tant com hante li dure, l'abat mort el sablon.
Le cheval ala prendre qui va comme faucon ;
Aalart le bailla par le doré arçon,
Et cil i est montez cui qu'en poist ne qui non,
Et Richars et Guichars sor Baiart l'arragon.
Or s'en tornent li frere qui qu'en poist ne qui non,
Hui mes ne dotent il l'empereor Karlon.
Quant Baiarz se senti si chargiez des baron,
Il a bessié la coe et escout le crepon,

Adont ne se tenist a lui esmerillon.
Il trespassa les terres et les vaux a bandon.
Onques ne s'aresterent jusqu'el val de Soisson.
La nuiz est parvenue, si remaint rois Karlon.

A Paris s'en revint toz plains de marison.
Girars s'en est partiz, li dus de Roseillon,
Et Doo de Nantueil o le flori grenon :
Ainc ne pristrent congié, ce savons, a Karlon.
Karles apelle Aymon, si l'a mis a reson.
La jura li duz Aymes desor sainz a bandon,
Et forjura ses filz desor .S. Simeon :
Ja mes n'auront del sien vaillant .I. esperon
Ne nes recetera a recet n'a donjon.
Adont s'est departiz de la cort duz Aymon
Et s'en vint a Dordon a coite d'esperon ;
La trova il sa fame et ses filz a bandon,
Atant les en chaça, n'i fist arestison,
Mes eincoiz lor dona del sien a grant fuison.
De Dordon departirent li .IIII. fil Aimon,
Jusques aus prez d'Ardane n'i font arestison.
La firent .I. chastel qui Montesor ot non.
Si coiement le firent c'onques ne le sot on.
Car forment redotoient l'empereor Karlon.
Li rois fu a Paris en son mestre donjon,
A ses barons se claime des .IIII. filz Aymon.
Moult demora lonc tens apres ce, ce savon,
Que n'en oï novelles li rois de Monloon,
Forz que a unes Pasques que li dit .I. garçon
Que la sont ostelé si anemi felon.
Come li rois l'oï, Deu loa et son non.

Il en avoit juré sa barbe et son grenon
Que il ira sor els a coite d'esperon.
Dont fist mander son ost entor et environ,
N'i lessa a semondre escuier ne jeldon.
Des genz que il amaine, n'est se mervelle non.
Bien furent .C. milier, tant esmer les puet on.
Karles parti de France o le nori grenon ;
L'oriflambe bailla Galeran de Buillon,
Dont errent et chevauchent li chevalier baron.
Tant a alé li rois que vint à Monloon.
[O]iez, seignor baron, que Dex vos puist aidier,
Li glorioz dou ciel qui tot a a jugier ;
S'orez bone chançon qui moult fet a prisier.

Des le tens Alixandre, le fort roi justicier,
Ne fu si bone oïe, bien le puis aficier.
Ce fu a une feste qui moult fet à prisier,
Que tienent cort ensemble li baron chevalier
Et roi et duc et conte et cil autre princier
Font harper jogleor, chanter et envoisier,
Que li rois Karlesmaignes qui tant fet a prisier
Tint a Paris sa cort ens el pales plenier.
Moult par fu granz la cort, si ot meint chevalier.
Et maint duc et maint conte et maint autre princier.
Tot einsi come Karles ert assiz au mengier,
Estes vos en la sale [errant] .I. mesagier,
Tot devant Karlemaigne se va agenoiller.

Manuscrit 775. Feuillet 12, recto A

A Renaut se coureche Bertelos li hardis
Tant que il le clama fil a putain caitif.

Bertelot, dist Renaus, vous y avez menti.
Par le foi que je doi a trestous mez amis
E par le foi que doi a Diu de paradis,
Se vous ne fussiez niez Karlle de S. Denis,

Recto B.Je vous donnaisse ja de la paume ens el vis.
Quant Bertelos l'oï, a poi n'esrage vis ;
Il se leva en piez, si est avant saillis.
Qu'est che ? dist Bertelos, fiex a putain faillis.
Il hauche le puing destre qu'il ot grant et furni,
Et fiert le fil Aimon trez en mi liu du vis,
Si que li sans vermaus a sez piés li chaï.
Comme Renaus le vit, n'i ot ne ju ne ris,
Ains en fu moult forment dolans et entrepris.
De l'eschekier sailli Renaus li fiex Aimon ;
Et Alars et Guichars et Richarz au chief blonc,
Quant il virent lor frere, si en ont marison,
Que Bertelos feri par si grant mesproison.
Moult en furent dolant trestout li fil Aimon.
Par Diu, dist l'un a l'autre, [or] sommez [nous] [bricon]
Quant nous a fait chi batre [l'emperere Karlon],
Par le mien enscient jamais honneur n'arons.
Taisiez vous, dist Renaus, por le cors S. Symon !
Nous en serons vengié se Dix plait et son non.
Renaus en vint a Karlle, le roy de Monlaon.
Quant il vint devant lui, si l'a mis a raison :
Sire frans empererez, por Diu et por son non,
Vees de Bertelos vo neveu le baron
Com y m'a conraé, je n'i sai occoison ;
Mais par ichel apostre c'on quiert en pré Noiron,
Ne fust por vostre amor venganche en eüst on ;

Il nel remansist mie por trestout l'or del mont
Ne por homme fors vous qui vive en chest mont.
Chevalier me feïstez, ja ne vous courcheron.
Comme Karllez l'oï, si taint comme carbon.
E Renaut ! dist li roys, fiex a putain, [garçons],
Par le foi que je doi au cors .S. Simion,

Poi s'en faut ne vous meche orendroit en prison.
Sire, chou dist Renaus, pas ne seroit raisons.
Vos niez si m'a batu et faite mesproison
Et mon oncle avez mort, dant Bueve d'Aigremont
Je vous en demant droit, empererez Karllon,
De la mort de mon oncle n'i ait acordison.
Quant l'oï Karlemaines ne dist ne o ne non,
Il hauche le puing destre, si le fiert a bandon
F°13, vA.Et Renaus s'en tourna qui en ot marison.
En la salle est venus sans nule arrestison
Et aveuques ses freres qui sont chevalier bon.
Il saisi l'eschekier painturé a lion
Et feri Bertelot tres en mi liu del front.
La chervele en alat, n'i a demorison,
A ses piés caï mors sans nisun ocoison.
Adont leva la noise et li cri environ.
Karlemaines le vit, si en fu moult embron.
En haut est escriez : Prendes [le] moi, baron.
Adont saillent Franchois, Flamenc et Bourgeignon,
Durement escrierent lez .iiii. fix Aimon
Que il lez quident prendre et mettre en [lor] prison,
Mais il se desfendirent irié comme lion.
La mellee est moult grant et li caple moult fier
De l'empereor Karlle, de Renaut le guerrier.

Tant riche garnement veïssiez depechier,
Et tant cavel tirer amont [par le tenplier],
Tante buffe donner, l'un a l'autre paier,
Tant chevalier abatre et caïr ou foier.
Onques la gent le roy o le viaire fier

Ne lor parent meffaire le monte d'un denier.
Li parages Renaut, le courtois et le fier,
Endementier qu'il sont el grant estor plenier,
Li un contre les autres por ferir et lanchier,
S'en est issus Renaus sor Baiart le destrier
Et Alars et Guichars et Richars le guerrier.
Cascuns lez va sivant par effort de destrier.
Or les consaut chis sires qui tout a a baillier,
Que se Karllez lez tient, bien [le puis] afichier,
Tout li avoirs del mont ne leur aroit mestier
Qu'il ne fussent pendu et au vent bauloié.
Karllez li empererez commencha a huchier :
Baron, or tost après, por le cors S. Ligier.
Se il ensi m'escapent, ichou puis afichier,
Jamais jour de ma vie ne porrai [leechier].
Donc saillirent as armez et Normant et Baivier
Et cascuns est montez sur .I. courant destrier.
La se sont pris a poindre par vaus et par rochier,
Les fiex Aimon akeulent [et pristrent a] huchier.
Par devant tous lez autres es vous poignant Richier,
Nes fu de Normendie et fu cousins Ogier :
Il escrie Renaut : Retourne, chevalier.
Si ferons une jouste, car je le vous requier.
Dehait ait qui nel veut, dist Renaus le guerrier.
Ambedoi s'entrevienent cascuns sor son destrier,

Grans cops se vont donner ens escus de quartier.
Renaus, le fiex Aimon, le feri tout premier ;
Le haubert li faussa com .I. rain d'olivier,
Parmi le cors li met son fer tranchant d'achier,
Mort l'a jus abatu trez en mi le sentier.
Outre, dist il, vassaus, moult estes prisantiers.
Atant vienent Franchois et Normant et Baivier.
Li fil Aimon s'esmaient, li vaillant chevalier.

La veïssiez donner grans cops du branc d'achier.
E Dix ! com se deffendent li nobile guerrier !
Mais li royal sont bien, je cuit, plus d'un millier.
La fu pris A[a]lars et Guichars au vis fier
Et Richars ensement, n'i ot nul recouvrier.
Et Renaus s'en fuï, ou il n'ot qu'enseignier.
Dame Dix le conduit, qui tout a à jugier,
Car se il y est pris, bien le puis afichier,
Tous li ors que Dix fist, ne li aroit mestier
Que il ne fust pendus sans nisun respitier.
Mais se trestout li homme qui sont dusqu'en Pamiers
Enchauchoient Renaut, le fil Aimon le fier,
Ne l'aroient il pris en tout .I. an entier.
Es vaus de Dan Martin perdirent le guerrier.
Dont s'en sont retourné Alemant et Baivier.
Karllez les encontra, si a pris a huchier :
Rendes moi lez gloutons qui si m'ont fait irier,
Car ja seront pendu sans nisun atargier.
Adonques a parlé dus Naimes de Baivier :
Par ma foi, empererez, a cheler ne vous quier,
Lez .III. des fiex Aimon vous ramenons arrier.
Renaus [est] escapés sur Baiart son destrier

Et vez ichi lez autres a vostre justichier.
Hé dix ! dist Karlesmaines, com je puis esragier,
Jamais joie n'arai, iche os affichier.
Dont retournent arrière Alemant et Baivier.
F°13, rA.Hui mais orres canchon qui moult fait a prisier,
Ains n'oïstes meillor, bien le puis affichier.
Che fu a Penthecouste que li jour sont plenier,
Karlles vint à Orlliens, l'empererez au vis fier,
Et ot sa court tenue com [nobile guerrier]
Moult grant duel ot li roys por [Bertol] le legier
Que Renaus li ochist du pesant esche[k]ier.

Baron, dist Karllesmaines, comment puis esploitier
Des .IIII. fiex Aimon qui si m'ont fait irier ?
J'ai lez .III. en prison qui ne sont pas lanier.
Demain seront pendu sans nisun respitier.
Sire, chou a dit Aimes, la merchi vous en quier.
Ja sont chou mi enfant, iche ne puis noier.
Nel soufferroie mie, [si m'aït] S. Richier,
Que il fussent pendu comme larron fossier.
Tenes lez en prison, sire, por Diu du chiel,
Poi [i] aient a boire et petit a mengier,
Il morront a court terme, bien le puis afichier.
Voire, che dist Ogiers et Naimes de Baivier.
Comme Karllez l'oï, prist soi a embronchier,
Il ne deïst .I. mot por l'or de Montpellier,
Mais le los as barons li convint otroier.
En sa chartre parfonde les a fait tresbuchier,
Asses y a culuevres qui font a ressoignier.
Seignour, or escoutes, por Diu le vous requier,
S'oies boine canchon qui moult fait a proisier.

Seignour, or faites pais, s'il vous plaist, escoutez.
S'oies boine canchon qui moult fait a loer.
Ains n'oïstez meillour en trestout vostre aé.
Aalars et Guichars et Richars li maisnez
Sont laiens en la chartre dolant et abosmé,
Pous y a et laisardez a moult grande plenté.
La sont li gentil homme a martire livré,
Mais il n'y seront pas ne yver ne esté,
Se Maugis lor cousin pooit estre conté.
Oies une merveille, ains n'oïstes itel.
Renaus, li fiex Aimon, au corage aduré,
S'en repaire vers Franche quant l'os fu retourné,
Et vient apres ses freres qui sont enprisonné,
La court Karlle demande ; on li a bien conté
Qu'il [la] tient a Orliens chelle boine chité.
Renaus y est venus com homme atapinés,
Par devers Sainte Crois en est li bers alés,

La s'est assis Renaus, muchiez [est et boutés].
Oies une aventure, ichou fu verités,
Si com dist li escris qui ja n'en est faussés,
Que Maugis le trouva qui bien est doctrinés ;
D'ingromanche et des ars ert sagez clers letrés.
Il en vint a Renaut, si li a demandé :
Biax amis, dites moi de quel terre estez né.
Vassaus, che dist Renaut, merchi por l'amor Dé ;
Ne l'oseroie dire homme de mere né,
Mais .i. chevalier sui, si sui desiretés
Et fui nez de Dourdonne l'amirable chité.
Comme Maugis l'oï, si s'est luec avisés.
Vassaus, che dist Maugis, or me di verité.

Comment as tu a non ? gardez ne me chele[z].
Renaus le reconnut, ne li a point faussé.
Comme Amaugis entent, si l'en a acolé.
185..C. fois li a baisié et le bouche et le nés.
Renaut, dist Amaugis, mar vous esmaierez.
Jou geterai vos freres, se Dix l'a destiné.
S' [on] nes ochist anuit, il seront delivré,
Se Dix garist mon sens dont je sui aprestés.
190.Karlles n'i duera que ne soit vergondés,
Mar m'i auera mon pere par traïson tué.
Comme Renaus l'oï, si s'est asseüré.
Il atendirent tant que il fu avespré,
Maugis va a la cort et Renaus est remés.
195.Venus est a la chartre, tant a quis et alé.
Por gaitier y avoit .II.C. hommez armés.
Quant il voient Maugis, si l'ont araisonné :
Vassaus, qui estes vous qui a chelle eure ales ?
Et Maugis lor respont qui bien fu enparlés :

200.Je sui uns povres hon, si vois querre ostel ;
Si vois par la chité comme maleürés.
Et les gaites se taisent que plus n'i ot parlé.
Et Maugis li lerons a son carne geté
Par itele maniere que tout sont encanté.
205.Il ne sevent ou sont, [aval] sont encliné,
F°13, vA.Et Maugis li boins lerrez est en la chartre entrez,
Et trouva ses cousins, ses [a] amont menés.
Quant il furent amont, ses a joï asses.
A [aus] se fit connoistre, iche fu verités,
210.Puis vinrent a Renaut soz l'olivier ramé.
Grant joie demenerent li vassal aduré.

D'Orliens se departent, n'i ont plus demouré ;
Et trespassent la terre environ de tout lés,
Et vinrent a Dourdonne, l'amirable chité,
Et trouverent lor mere, tout li ont aconté,
Comment ils sont de Charle parti et desevré.
Quant la dame l'oï, a poi que n'a dervé.
Apres che s'est Renaus et si frere atourné,
De Dourdonne partirent l'amirable chité
Et trespassent la terre et lez amplez renes,
Et vinrent en Ardane, le grand forest ramé,
Tant qu'il ont un bel liu veü et esgardé.
La fisent un castel de grant nobilité
Qui Montessor fu puis a tous jours appelés.
La manurent maint jour, iche fu verité,
Et la les assist Karlles a trestout son barné
Ainsi que vous orres, sans point de demourer,
Et cacha en Gascoigne l'amirable chité,
Com vous porres oïr, se jou sui escouté.
Oiez, seigneur baron, que Diex vous beneie,
Li glorius du chiel, li fes Sainte Marie,
Une boine canchon, ains tels ne fu oïe.
Karllez fu a Orliens, le fort chité garnie,

Iluec ot assanlé moult riche baronnie.
Li roys en appela Guinemer et Helye.
Ales tost, dist li roys, a la chartre enermie,
Si amenes Alart a la chiere hardie,
Et Guichart et Richart : anqui perdront les viez.
Volentiers, biaus douz sire, cascuns d'aus li escrie.
A le chartre s'en viennent, si l'ont desverellie ;
Les barons quident prendre maiz il nes trouvent mie.

Avois, dist l'un a l'autre, par le cors .S. Elye,
Chil se sont escapé, nous perderons les vies.
En fuie sont tourné, s'ont lor voie aqueillie,
Ja mais devant le roy ne revenront il mie.
[Et quant li rois le set, durement s'engramie.
en jura sa teste et se barbe florie,
Jamez ne sera liez a tres toute sa vie,]
Si aura des barons vraie novele oïe.
Atant es vous .I. mes sor .I. mul de Surie,
Et vient devant le roy, qui ne se targa mie.
Sire, dist li messagez, voles que je vous die ?
Jou ai de vos prisons vraie novele oïe.
Renaus est en Ardane en la forest antie
Et Alars et Guichars a riche baronnie.
La ont fait .I. castel en la roche naïe,
Onques ne fu si fors, ne de tel seigneurie.
Est che voir, dit le roys, par Diu le fil Marie ?
Oïl, che dist li mes, par ma barbe florie.
Chertez, dist l'empererez, il n'i demourront mie !
Ja nes garra castiaus que ne perdent la vie.
Karllez vait à Loon la fort chité garnie.
Si mande ses barons que li fachent aïe.
Aler veut en Ardane, ou soit sens ou folie,
Et destruire Renaut et toute sa maisnie.
Et li baron i vienent qui nus nesun decrie.

VI. Le manuscrit H 247 de la Bibliothèque de la Faculté de Médecine de Montpellier est un gros in-folio de 225 feuillets, écrit sur parchemin, à deux colonnes, réglé à 61 lignes. Il contient la plupart des poèmes de la geste de Doon de Mayence, c'est-à-dire : Doon de Maience, Gaufrei, Ogier de Dannemarche, Gui de

Nantueil, Maugis d'Aigremont, Vivien l'Amachour de Monbranc, les Fils Aymon. Ces trois derniers poèmes, qui forment le cycle des Fils Aymon, sont extrêmement abrégés par le copiste. Le Maugis est réduit de près de moitié ; pour le Vivien (1099 vers) dont il donne le seul texte connu, on sent çà et là que les couplets sont écourtés. Il en est de même pour les Fils Aymon où le copiste, fatigué sans doute de son interminable tâche (le volume contient près de 55.000 vers), a supprimé environ le quart du texte qu'il reproduisait. Le manuscrit est d'ailleurs incomplet. Il s'arrête à un moment du pèlerinage de Renaud. Le folio 225, devenu le dernier, a souffert beaucoup, et le verso est tout à fait illisible. On désigne ce manuscrit par la lettre M, on le croit du XIV siècle. Il est écrit en dialecte picard comme B.

Au feuillet 178, recto A, après l'explicit du Vivien l'on a : Chi commenche le rommans dez .IIII. fix Aymon.

Le Beuves d'Aigremont, conforme, sauf les oublis ou les suppressions arbitraires, à la version de l'Arsenal et de Peter-House, s'en sépare vers la fin par un essai de relier étroitement cette première partie et l'histoire proprement dite des Fils Aymon. Suivant les conseils de la duchesse Marguerie (et non plus Aye), Aymes et ses fils n'ont pas pris part à la guerre que Doon de Nanteuil et Girard de Roussillon ont faite à l'empereur. Charles est resté bien disposé pour les jeunes gens qu'il avait adoubés chevaliers avant que l'on sût la mort de Lohier, et il offre spontanément de les honorer :

Dus Aymez, dist le roi, moult par estez prendom,
Je vous aim loialment, de verté le dison.
Je donrai a vos fix moult bele pension.
Je ferai senescal de Renaut le baron,

Aalart et Guichart porteront le dragon,
Et Richart portera mon estourin faucon.

Mais Aymes rappelle la mort de son frère Beuves, et Renaud intervient avec violence.

Sire, chen dist Renaut, qui fu li graindrez hom,
Chevalier nous feïstez, neer ne le povon ;

Durement vous haon, ja ne vous cheleron,
Pour la mort au duc Buef, le sire d'Aigremon,
Quer a nous ne feïstez pez ne acordoison.
Kallemaines l'oï, si drecha le menton,
Adonques rougi Kalle aussi comme carbon.
« Renaut, fui toi de chi, fix a putain, garchon.
A moult petit s'en faut, ne te met en prison. »
« Sire, chen dist Renaut, ne seroit pas reson.
Puis que ne t'amendez, a itant nous taison. »
A itant le lessierent li .iiii. bacheler.
Renaut le fix Aymon lessa atant ester,
Aalart et Guichart le vont reconforter,
Et puis apres mengié, alerent behourder.
Et li auquant s'asieent et prennent a jouer.
Renaut et Bertelai si ont pris .I. tablier
Et uns eschez d'ivoire, si pristrent a jouer.
He Dex ! a grant martire les convint dessevrer.
Renaut et Bertelai sunt au jouer assis
Et tant i ot joué que il i ot estris.
Bertelai le clama fix a putain, chetis,
Et a hauchié la paume, si le feri ou vis.
Tel bufe li donna que le sanc est saillis.
Et quant Renaut le voit, si en fu moult marris.

Il saisi l'eschequier qui fu a or massis,
S'en feri Bertelai tres par mi lieu du vis
Que trestout le fendi entresiques ou pis.
Mort l'avoit etendu, or est levé le cris.

L'arrangeur, en transposant la querelle de Charlemagne et de Renaud, pèche sans doute contre la vraisemblance, mais il met en relief le souvenir de la mort de Beuves, de sorte que la première partie est en apparence reliée aux événements qui suivent, en devient une des raisons.

Le succès de ce remaniement partiel a dû être grand puisqu'il a été fidèlement conservé dans la Bibliothèque bleue.

Dans la mêlée qui suit, Maugis se distingue par son courage. Il accompagne les Fils Aymon dans leur fuite. Charles les fait suivre mais inutilement. Bayard portait Renaud et Richard. Ils passent Compiègne « et la forest majour » et arrivent à Dordonne où leur mère les blâme. De là ils partent pour la forêt d'Ardenne. « Par le val de Noiron » ils atteignent Montessor sur la Meuse. Le reste de la narration (à partir de p. 53, v. 21 : A Monloon fu Charles, l'emperere al vis fier) est conforme pour l'ensemble au texte du ms. La Vallière, sauf pour le conseil des barons du roi Ys où l'on reconnaît la version de B C. et de l'Arsenal. Mais au commencement du pèlerinage, quand Renaud et Maugis se sont rencontrés à Constantinople chez l'hôtesse, l'arrangeur imagine de reprendre la version de B C, en ménageant une sorte de transition. Il ramène en effet les pèlerins à Marseille d'où ils s'embarquent pour Acre. À partir de là, l'on a un texte d'après B C. jusqu'à l'endroit où Renaud refoule les Sarrasins dans Jérusalem (Michelant, page 410, vers 23) mais tandis que dans les versions précédentes les chrétiens ont à continuer le siège, nous voyons ici

qu'ils ont pris la place et qu'une nouvelle guerre va commencer, où le trouvère mettra à profit ce qu'il savait de l'Orient par les croisades.

Naburdagant appelle à lui tous ses alliés, les rois d'Égypte et d'Inde la grant, les amiraux de Cordoue, du Larris, de Babylone. Dans un conseil, il est résolu, pour éviter de ruiner la contrée, de s'en remettre à deux champions dont la valeur décidera du sort de la Judée. Naburdagant demande qui veut se charger de la querelle des Sarrasins. Trois champions se présentent : Safadin, roi d'Égypte, en qui l'on reconnaît Seyfeddin, frère de Saladin ; Marados, roi des Indes, et un roi de Damiette. Safadin est désigné. Autant les païens ont montré d'empressement à s'offrir pour défendre leur parti, autant les chrétiens hésitent à accepter l'honneur de descendre dans la lice. En vain le roi David s'adresse au sire de Damas, au comte d'Acre, au maître des Templiers, au maître de l'Hôpital et aux autres barons. Nul ne veut se risquer en combat singulier contre le redoutable Safadin. Maugis engage son cousin à s'offrir. Renaud y consent et les chrétiens applaudissent. On retrouve fort à propos Froberge que Renaud avait cachée dans son bâton de pèlerin. Le combat entre Renaud et Safadin est longuement conté. À l'endroit où le manuscrit s'arrête, le chevalier chrétien a l'avantage. Ce premier duel était sans doute suivi de deux autres, puisque les Sarrasin avaient désigné trois champions. Dans cette version incomplète et mal conservée du pèlerinage de Renaud apparaît l'idée de transformer en un représentant de la chrétienté en Orient le héros de l'opiniâtre guerre soutenue par les Fils Aymon contre Charlemagne, et ainsi le lecteur était préparé à la légende pieuse où Renaud recevra la couronne du martyre.

VII. Manuscrit de la Bibliothèque de Venise, CIV. 3. 16.

C'est un in-folio sur parchemin de 100 feuillets, écrit vers la fin du XIV siècle. Il y a deux colonnes à la page qui est réglée à 44 lignes. Il manque plusieurs feuillets à la fin. Je le connais uniquement par la communication obligeante que M. Rajna m'a faite des notes et des extraits qu'il avait pris en le lisant. On peut le désigner par la lettre V.

Charles, au commencement du Beuves d'Aigremont, reproche à Beuves d'avoir refusé de le servir dans une guerre en Espagne. Le premier messager est Lohier. Un second messager Enguerrand, est envoyé sur le conseil de Richard de Normandie. Dans la version de l'Arsenal, ce second messager est dit Othes, et c'est Salomon de Bretagne qui conseille de l'envoyer. Dans la version de Peter-House, ce messager est également Othes, mais l'auteur de la proposition est Ganelon.

Après la mort de Beuves, la guerre éclate entre Charles et les frères du duc d'Aigremont. Quand Aymes et ses fils rentrent à Dordonne, Renaud déclare qu'il vengera un jour la mort de son oncle. Quand Aymes et Girard de Roussillon sont revenus à la cour, la duchesse obtient difficilement de ses fils qu'ils aillent rendre hommage à l'empereur. Ils ont toujours sur le cœur la mort de Beuves. À Paris, ils trouvèrent leur cousin Maugis. Renaud demande à l'empereur qu'il les arme chevaliers. Après la cérémonie, a lieu une quintaine dans les prés de Saint-Germain, et les faits se déroulent d'une façon assez semblable à ce que l'on a dans la version B C de Paris. Après le combat qui suit la mort du neveu de l'empereur, Renaud s'enfuit avec ses frères, Maugis et Vivien ; les frères de Renaud sont faits prisonniers et jetés dans une chartre, d'où Maugis vient les tirer. Dans l'Ardenne, il y a

quelques différences à noter, le texte s'éloignant moins de L que B C. Pour la course, l'on a la version de B. Après l'entrée de Charles en Gascogne, Montbendel est pris et rasé, l'on a l'épisode de la chasse, tout comme dans B C et ainsi de suite. Quand Maugis s'est retiré dans l'ermitage et que l'on prépare l'assaut de Montauban, Charles encourage Roland en lui promettant pour femme la belle Audain comme dans B ; pendant le siège de Tremoigne, Maugis reparaît pour s'emparer de Charlot et le remettre aux mains des Fils Aymon. C'est en un mot d'un bout à l'autre la version de B C, avec quelques différences partielles dont l'origine française est évidente.

La paix une fois conclue, Renaud part pour le Saint-Sépulcre, se confesse à Rome, débarque à Acre où il rencontre Maugis. Le manuscrit est incomplet et s'arrête à l'endroit où Renaud va livrer bataille aux Sarrasins, le lendemain du jour où il a accepté le commandement de l'armée des chrétiens.

Voici un résumé de cette version à partir du moment où Charlemagne arme chevaliers les Fils Aymon, jusqu'à l'endroit ou Hervieus (Hervis) de Lausanne promet de s'emparer par trahison de Montessor et de ses défenseurs.

Renaud, en présence de l'empereur, parle pour ses frères :

Avous somes venu, sire, emperere ber,
Qe chevaliers nous fetes, ne quier plus demander,
Et nous vous servirons volontiers, sanz fauser,
De qant que vous voudres, n'en covendra douter.

Charles arme chevaliers les quatre frères, ils reçoivent de belles armes.

Boin cheval auferand qi furent sejorné.
Renaus sist sour Baiard le cheval aduré.

La quintaine a lieu « es pres de S. Germain » et Renaud s'y distingue par son adresse et sa vigueur. Puis l'on va dîner.

Qand il orent mangié en la sale a foison,
Renaus e Bertelais s'asient li frans hon
E joent as esches par boene entencion.

Ils se querellent à propos du jeu et Bertelais frappe Renaud à la figure,

Qe del senc an sailli del vis e del menton.
Comme Renaus le vit, ne dist ne o ne non,
Ançois se leva sus, si vint au roi Karlon.

Il se plaint :

Karlesmaignes l'oï, ne dist ne o ne non.

Renaud, irrité, demande à l'empereur compte de la mort de Beuves. Charles le frappe à la figure,

Qe le sanc en fila sor le nou del baudrez.
Renaus s'en retorna, le vasal adurez,
Et prist un eschequier qi fu d'or pointurez,
Si feri Bertelais un coup desmesurez,
La teste li bruisa, li ois li sont volez,
Le zervel li espent sor le marsbre listez.

Le combat s'engage. Finalement Renaud, avec ses cousins Vivien et Maugis, et ses frères, prend la fuite et monte sur Bayard dont l'on a ici l'origine, peu romanesque d'ailleurs :

Renaus ot tiel cheval qui valoit Alemaine,
Baiart avoit a non, si fu nez en Bretaine.
Un borziois l'acheta au duc de Loeraine
Qi bien l'avoit nori et de ble et de vaine.

Charles les fait poursuivre. Les trois frères de Renaud et Maugis sont pris. Charles voudrait les faire pendre. Aimon le supplie vainement pour eux ; ils sont mis en prison. Maugis les encourage, leur promet que bientôt ils seront libres.

Mont me conoist or poi Karlesmaigne au vis fier,
Ançois qe ci m'en parte li ferai encombrier.

Charles s'afflige de la mort de son neveu Bertolais.

D'après le poète, Maugis est

Un des plus fors laron de la crestienté,
Si est buen chevalier et de haut parenté,
Il ne doute chastel ne mur ne fermeté
Qe il n'entre dedenz tot à sa volonté,
Mes onques a vilain n'embla un oef pelé.

Maugis entend les gardes dire que leur sort sera décidé le lendemain matin. Cependant Charles descend lui-même dans la chartre où Maugis le défie et déclare qu'ils seront secourus. Il endort Charles et tous ses seigneurs à l'aide d'un « charne », sort avec les autres prisonniers, dépouille les barons qu'il transporte dans la « chartre » et place Charles, toujours endormi, à la porte de la prison, pour la garder. Cela fait, ils s'en vont et près des « fourches » ils trouvent Renaud qui était venu à leur aide. On s'en va chez la duchesse Aye à qui Renard raconte comment il a

tué Bertelais. Le lendemain, Charles s'éveille, se montre furieux de sa mésaventure et oblige Aymon à jurer

..... Qe il james ne doroit un disner
A Renaus ne ses freres, ce li doit mout peser.

Les Fils Aymon quittent Dordonne avec des trésors que leur donne leur mère et vont « en Ardenne ». Aymes vient à Dordonne où il ne trouve plus ses enfants. Ceux-ci chevauchent dans la forêt, s'arrêtent à un rocher près d'une rivière, ils y élèvent « Montesor ».

L'on passe à une autre branche :

Oez, seignors barons, que Diex vous puist aider.

Charles, à la Pentecôte, tenait sa cour. Un messager lui apprend que les quatre frères ont construit un château. L'empereur ne veut plus tarder. Les fêtes sont arrêtées, l'armée est réunie. On marche sur Montesor où Renaud avait réuni beaucoup de monde. Le corps commandé par Reignier est attaqué et battu par Richart qui tue Reignier et fait un grand butin qu'il conduit à Montesor où il apprend à Renaud ce qui s'est passé. Ogier vient de la part de Charles et défie Richard qui est renversé et reste aux mains des hommes de Charles. Mais ses frères le secourent, et font un grand carnage des ennemis.

Charles ressent vivement cet échec, et décide d'affamer le château. Naymes et Ogier vont en ambassade auprès de Renaud et demandent qu'on rende Richard à l'empereur qui le fera pendre. Renaud les invite à s'en aller. Renaud rencontre un jour son père et lui reproche de servir la cause de Charles. Au bout de quatre mois de siège, Charles s'impatiente et demande conseil. Naymes

conseille d'entourer si étroitement le château que rien n'y puisse entrer du dehors. Alors se lève Enri (plus loin Hervi) de Losanne qui promet à Charles de lui livrer les quatre frères, si l'empereur lui donne le château. L'empereur accepte et promet même davantage.

Savez que vous ferez ? ce dist li conduitour.
Le matin par son l'aube prenez un oriflour,
A Goniu de Borgoigne la bailliez par amour,
O lui .M. chevaliers qui soient poingneour.

C'est bien le récit que nous connaissons ; mais le trouvère tout en conservant l'emprisonnement des trois frères, que l'on a dans B C, le rend plus amusant en imaginant que Maugis déjà joue en cette circonstance à l'empereur un de ces tours que Charles ne lui pardonnait pas.

L'importance du texte de Venise résulte d'abord de ce que l'auteur du remaniement du Beuves d'Aigremont que l'on y trouve, a voulu pousser plus loin encore l'union de cette première partie et de l'histoire proprement dite des Fils Aymon. Et d'autre part, il n'est point sans intérêt de savoir que les versions copiées en Italie étaient d'aussi bon aloi pour le fond que celles qui avaient cours en France. L'on a vu plus haut qu'un épisode du Viaggio in Ispagna dérivait de la version B C, dont le manuscrit de Venise est une reproduction, pour l'ensemble, très exacte, en laissant de côté les différences qui, soit pour le Beuves d'Aigremont, soit pour l'emprisonnement des trois frères de Renaud, soit pour des détails moins importants, étaient déjà données dans le texte que le scribe italien avait sous les yeux ou qu'il entendait réciter.

Si d'une manière générale, le manuscrit de Venise a pour base la version B C, néanmoins il dérive de la version La Vallière à certains endroits où B et C s'en écartent, soit qu'ils se conforment à une version plus ancienne que celle de L, soit que le trouvère ait cédé au désir d'enrichir sa narration de développements ou de détails nouveaux. Dans la branche des Ardennes, B et C sont seuls à développer le projet de tuer, faute de vivres, les chevaux des Fils Aymon, projet qui dans L et A est à peine mentionné en un vers :

Abien poi que il n'ont lor bons chevaus tués.
(Mich. p. 86, v. 19.)
A [bien] poi par besoing n'ont lor chevaulx tué.
(Arsenal.)

Dans ce qui suit immédiatement, le manuscrit de Venise donne une version mixte. Quand les fils Aymon arrivent à Dordonne, B C imaginent qu'ils sont mal accueillis par les gens du pays au point que Guichart les châtierait à coups d'épée, si Renaud ne le calmait. Ici V suit L, puis on constate l'influence de la Version B C et aussi celle de A. On en jugera par les textes que je reproduis ci-dessous (V, B, A, L).

Manuscrit de Venise

Parmi la mestre porte sont en la ville entré,
Mes il ne furent onques conneu ne avisé.
Cil en ont grand merveille qui les ont esgardé
Et dist li un a l'autre : Ou furent cist trové ?
Je quit qu'il ne sont pas de ceste terre né.
Chevaliers e borjois les ont areisoné :
Estes vous peneant ? ou avez vous esté ?

Seignors, ce dist Renaus, trop l'avez demandez.
Bien veez que gent somes mont malement mené.
Lors a broicé Baiart, s'a gascun trespassé.
A pié sont descendu desoz un pin ramé.
Toz lor .iiii. chevaus ont iluec aregné.
Contremont el paleis sont li frere monté,
Mes le paleis ont tot de serjanz vuit trové.
Adonc se sont asis (e) coste a coste e serré,
Sor la table devant sont tuit .iiii. monté ;
Ja n'en leveront mes, si seront tuit iré,
Qe dus Aymes lor pere est enz el bois ramé

Ou il ala zazier, si chien sont descoup[l]é.
Entre lui et si hom, dont il i ont plenté,
.IIII. cers avoit pris, mont s'i sont deporté.
Dus Aymes s'en repere et o lui si privé ;
Ne set mot de si fil qui [ja] sont ostelé,
Asis dedenz Dordone enz el paleis listé.
Qand le cons le saura, le sens aura mué.
Richart et Aalart et Guichart le sené
Et Renaut le gentil qi tant a de bonté,
Cil s'asient ensemble qui mont se sont amé.
Mais encor n'estoit pas le mengier apresté.
Dame Aye ist de la zambre, l[i] us fu desfermé,
Et si fil la regardent qui mont sont decharné.
Aalart, dist Guichart, avez-vous esgardé ?
Veez la nostre mere qui tant vous a amé ?
Frere, dist Aalart, vous dites verité.
Bel frere, alez encontre, se il vous vient a gré.
Contez no mesestance et nostre povreté.
Non fera, dist Renaut, ja ne sera pensé ;

Ains atendromes tant q'ele ait a nos parlé,
Savoir s'ele nos a de noient ravisé.
Or sont li .IIII. freres sus el paleis listé.
Tant furent nu et povre, n'i ont riens en dossier,
Si sont lai et hisdous, bien semblent aversier.
La duchouse les veoit, n'i out q'esmerveillier ;
Tiel poor out la damme, ne se sout conseillier ;
Talent out qu'en sa chambre s'en revoist emboschie
Mes el se raseüre, ses prist a reisonier :
Baron, dont estes vos, nobire cevalier ?
Bien resemblez hermite ou gent peneancier.
Se vos voullez de nostre, ja celer nel vos quier,
De dras et de vitaille dont vos aves mestier,
Vos en ferai je ja assez apareillier,
Por l'amor a cel sire qi tot a a baillier,
Qui garisse mi fil de mort e d'e[n]gombrier,
Je nes vi, [de mes iex] .X. ans out en fevrier.

La duchesse raconte la mort de Bertolai et les faits qui en ont été la suite :

Qand Renaut l'entendi, prist soi a embronzier.
La duçouse l'esgarde, prist le a areisnier ;
Tot le sanc desus lui li prist a formier.
La duzoise se drece el paleis en estant
Et vit muer Renaut son vis et son semblant.
Il avoit une playe enz el vis de devant,
Au beort li fu fete, quant [i]l estoit enfant.
Sa mere l'a veü, si le va ravissant.
Devers lui se torna, si li dist maintenant :
Renaut, dist la duchoise au corage vaillant,

Bel filz, es tu donc chen ? por quoi le vas celant ?
La duzoise l'esgarde, si le va ravissant,
Plorant, brace levée, va baissier son enfant.

Voici le texte parallèle de B. J'ai averti du développement particulier qui le caractérise.

Parmi la maistre porte sont en la ville entré,
Mais ains n'i furent [il] connu ne avisé.
Moult s'esmerveillent tout chil de la chité
Et dient l'un à l'autre : Ou furent chil trouvé ?
Par le mien ensient ch'est de la gent Fourré,
Ou che sont anemi ou diable ou maufé,
Que sont ensi desrout, noirchi et descarné.
Boin marchié a de bos la ou il ont esté,
Car lor cheval en sort estroitement chenglé.
Les venredis de l'an ont, je quit, jeüné,
Que moult lor sont delié li flanc et li costé.
De maintes gens estoient escarni et gabé.
Renaus a tout oï, s'a Guichart appelé.
Frere, dist-il, moult a mal plait en povreté,
Moult nous ont chil vilain escarni et gabé.
Frere, che dist Guichars, je l'ai bien esprouvé.
Il le comperront ja, par ma crestienté.
Lor a geté le main au boin branc acheré.
Ja se ferist entr'aus a guise de sengler,
Quant sez frerez Renaus l'a arriere bouté.

Guichars, che dist Renaus, laissies vostre pensé.
Se trestout chil vilain sont fol et desreé,
Vous lor deves souffrir par vo gentilleté.
Ne vous caut des vilains, car, par ma loiauté,

Se nos poons entrer en la boine chité
Et nous soions dedens le grant palais pavé,
Encor serons, je cuit, manant et assasé,
Ou nous serons ochis ou mort ou afolé.
Miex vaut [mort] a honnor que vivre en lasqueté.
Frere che dist Guichars, de par la Trinité.
Dame Dix nous aiut par la soie bonté.
Devant le grant palais ja se sont arresté,
A pié sont descendu desous le pin ramé,
Lez .III. compagnons laissent pour lez chevaus warder.
Contremont le palais sont li frere monté,
Mais le palais ouvert ont devant aus trouvé.
Au doi se sont assis tout .IIII. lés a lés,
Mais anchois que soit nuis ne solaus esconsés,
Aront il grant paor de la teste coper,
Se Dix ne les sekeure qui tout a a sauver ;
Car dans Aimez lor perez est ens ou gaut alés
Ou il aloit cachier, si chien sont acouplé.
Entre lui et sez hommez dont il i ot plenté,
.IIII. chiers y ont pris, moult s'i sont deporté.
Dus Aimez s'en repaire, n'i a plus demouré,
Ne set mot de ses fiex que ja sont ostelé
En sa chit de Dordonne, el grant palais listé.
Quant le sauera li dus, le cuer aura iré.
Dame Aie ist de la cambre qui moult ot de biauté,
Et si fil le regardent, tout li ont encliné.
Aalart, dist Renaus, avez vous esgardé ?
Vees la nostre mere de qui nous fumez né.
Frere, dist Aalart, vous dites verité.
Biax frere, ales a li, se il vous vient en gré.

Contes li no mesaise et nostre povreté.
Non ferai, dist Renaus, ja ne sera pensé ;

Ains atenderons anchois tant c'ait a nous parlé,
Savoir s'elle nous a de nient avisé.
Or sont li .IIII. frere sus el palais plenier.
Tant sont et povre et nu, n'ont fil de drap entier.
Les chars orent plus noires que meure de meurier.
La ducoise les voit, n'i ot qu'esmerveillier.
Tel paor ot la dame, ne [se] sot conseillier.
Talent ot qu'en sa cambre se coureüst muchier,
Mais or se rasseüre, ses prist a arainier :
Baron, dont estes vous ? ne me deves noier.
Se vous voles du nostre, s'en ares volentiers,
De dras et de vitaille, se en aves mestier,
Je vous en ferai ja assez apareillier
Pour l'amour chel Seigneur qui tout a a jugier,
Qui garisse mes fix de mort et d'encombrier.
Jou nes vi de mes iex .XV. ans a tous entier.
.....
Quant Renaus l'entendi, si s'en va embronchier.
La ducoise le voit, si prent a arainier,
Tous li sans desous li commenche a refroidier.
La ducoise se dreche tout droit en son estant
Et voit muer Renaut le chiere et le samblant.
Il avoit une plaie enmi le vis devant.
Sa mere le regarde, si le va ravisant,
Devers li se tourna, si li dist a itant :
Renaut, se tu es chou, pour coi le vas chelant ?
Biaus fiex, je te conjur de Diu le roy amant,
De toutes les vertus ou nous sommez creant,

Que se tu es Renaus, ne me choilez noiant :
Moult le me dist mes cuers, ne sai se il me ment.
Quant Renaus l'entendi, si pleure tenrement :
Il ne s'en tenist mie pour plain .I. val d'argent.
La ducoise le voit, si connu son enfant.
Plourant, brache levée, le va baisier atant.

Texte du manuscrit de l'Arsenal

Parmi la mestre porte sont a Dordonne entrez,
Mais il n'i furent oncques conus ne ravisez.
Moult en ont mervillé cilz ques ont esgardés
Et dient l'uns a l'autre : Ou furent cilz trové ?

Je cui que ne sont mie de ceste terre nez.
Chevaliers et borjois les ont araisonnez :
Estes vous peneant ? ou aves vous esté ?
Signors, ce dit Regnaus, trop l'aves demendé ;
Bien veez que gens somes mont malement menez.
Puis a broichiet Baiart, si les a tous passés.
A pié sont descenduz delez un pin ramé,
Et li .III. compaignons ont les chevaux gardés.
Contremont le palais sont li freres montés.
Li palais est tout vuit, n'i ont crestien trové.
Au doi se sont assis, a la table escoutez,
Il n'en leveront mais, si seront il irés,
Car dus Aymes lor pere en est chassier alés,
Entre lui et ces homes et ces chiens acoplez.
.IIII. cers orent pris, si s'en sont retornés.
Ne sçait mot de ces fiz qui sont en son ostel.
Quant li quens les verra, s'ara le sanc mué.
Encor sieent a table, nus nes i a trové.

Li mengiers n'iere mie encor bien aprestés.
La dame ist de la chambre quant l'uis est deffermez.
Ces filz l'ont esgardee quant il l'ont avisé.
Aalars dist a Regnaut : [Biaus] sire, esgardez,
Veez la nostre mere qui tant nous a amei.
Sires, ce dit Guichars, vous dites vérité.
Biau frere, alez encontre, se il vous vient à gré.
Contes li nos mesaise et nostre povreté.
Non ferons, dit Regnaus, ja ne sera pansé,
Ains attenderons tant qu'elle ait a nous parlé,
Savoir ce nous pourroit de néant raviser.
Or sont li .IIII. freres sus ou palais plenier.
Tant furent nus et povres, n'ont fil de drap entier,
Si sont lais et hideux, bien samblent adversiez,
Les chars orent plus noires que meure de meurier.
La duchesse les voit, n'i ot qu'esmerveillier ;
Tel paour ot la dame qu'a pou ne torne arrier,
Mes or se rasseüre, si les a arainniés :
Barons, dont estes vous, nobiles chevaliers ?
Bien ressemblez hermites ou grans peneanciers.
Se vous volez du nostre, s'en ares volentiers

Ne de dras ne vitaille, quar bien vous est mestier,
Je vous en ferai voir asses apparillier
Por Dieu qui mes enfans me garde d'encombrier.
Las, que je ne les vi, bien a .VII. ans entier.
.....
Quand Regnaus l'antendi, prist soi a embrunchier.
La duchesse l'esgarde, color prist a changier.
La duchesse s'estant (sic) ou palais en estant
Et voit Regnaut muer sa boiche et son semblant.

Il avoit une plaie enmi le vis devent,
Au behort li fu fete quant il furent enfans.
Quant sa mere la vit, si li cria errant :
55.Regnaut, ce tu es ce, por quoy te vas celant ?
Quant li quens l'antendi, si s'ambrunche en plorant.
Adonc plora la dame, si le va acolant.

Je suis obligé de donner aussi le texte de L, comme terme de comparaison.

P.89, v.3.Parmi la maistre porte sunt en la vile entré,
Mais il n'i furent onques conut ne ravisé.
5.Molt se sunt merveillié cil ques ont esgardé
Et dist li uns a l'autre : Cist ou furent trové ?
Je cuit qu'il ne sunt pas de cestui païs nés.
Chevalier et borgois les ont araisonés :
Ki estes, bele gens ? de quel païs venes ?
10.Estes vos peneant ? en quel liu converses ?
Seignor, ce dist Renaus, por coi le demendes ?
Ja vees que je sui uns hom molt mal menés.
Lors a brochié Baiart, si s'est d'eus desevrés
Dusk'al maistre palais ne s'i est arestés.
15.A pié sunt descendu desos le pin ramés ;
Tous lor .IIII. chevaus ont illuec aresnés.
En la sale en monterent par les amples degrés.

Li palais fu la sus de sergens esnués,
Au dois se sunt asis que il i ont trovés.
20.Ja n'en leveront mais, si i seront plorés ;
Car dus Aymes lor peres estoit chacier alés
Entre lui et ses homes, ses drus et ses privés,
Sergens et veneors dont i avoit asses.

.IIII. cers avoit pris, dont molt s'est deportés ;
25.Ne set pas que Renaus soit o lui ostelés,
N'en sa cist de Dordone, n'en son palais listés,
Richars et Aalars et Guichars li membrés.
Cil se sieent as tables belement, lés a lés ;
Mais n'est pas li mengiers ne pres ne conrées,
30.Lor mere ist de la chambre, li uis fu desfermés,
Et si fil le regardent, s'ont les chiés enclinés.
Aalart, dist Renaus, quel conseil me dones ?
Vees la nostre mere, je la conois asses.
Frere, dist Aalars, por Deu, car i ales.
35.Contes li no mesage et nos grans povretés.
Non fera, dist Richars li preus et l'alosés.
Sire Renaut, biau frere, encore vos atendes.
Or sunt li .IIII. frere sus el palais plenier ;
P.90 v.1.Tant furent nu et povre, n'ont fil de drap entier.
Si sunt lait et hydeus, bien samblent aversier.
Quant la dame les voit, n'i ot k'esmerveillier.
Tel paor ot eüe, ne se sot conseillier.
5.Mais or se raseüre, ses prent a araisnier ;
Baron, dont estes vos, nobile chevalier ?
Bien me sambles hermites ou gent peneancier.
Se vos voles del nostre, a celer nel vos quier,
De dras et de vitaille dont vos aves mestier,
10.Je vos en ferai ja de joie apareillier,
Por amor cel Seignor qui le mont doit jugier,
Qui garise mes fius de mort et d'encombrier.
Je [nes] vi, pecheresse, .X. ans ot en Fevrier.
.....
35.Quant Renaus l'entendi, si se vost embroncier.

La duchoise l'esgarde, si le cort areisnier ;
Tous li sans desor li commence a formoier.

La duchoise se dresce el palais en estant
p.91,v.1.Et voit muer Renaut sa chiere et son semblant.
Il avoit une plaie enmi le vie devant ;
Au beourt li fu faite, quant il estoit enfant.
Sa mere le regarde, si le va ravisant.
5.Renaut, se tu ce ies, que t'iroies celant ?
Biaus fius, je te conjur de Deu, le roiamant,
Que se tu ies Renaus, di le moi erramant.
Quant Renaus l'entendi, si s'embroncha plorant.
La duchoise le voit, ne le va puis dotant ;
10.Plorant, brace levée, va baisier son enfant.

Je me suis interdit de mêler l'expression d'un jugement esthétique à cet exposé ingrat. Il est cependant impossible de ne pas noter ici que cette scène est, dans sa simplicité, de la plus pure beauté antique.

Le fond du récit est identique dans les quatre textes. Celui de B est plus long, en raison du petit développement qu'il introduit. L'Arsenal supprime quelques vers ou abrège, suivant son habitude. Les chiffres exacts sont : V 67 vers ; B 89 ; A 57 ; L 63.

Nous comparerons les textes vers à vers à partir du v. 13, p. 89 de L que nous prenons pour base.

Ce vers est le v. 10 de V. Il manque à B, il est dans A avec le même sens que dans V.

V. 14 manque à V (oubli), est dans B. manque dans A.

V. 15. Commun à tous.

V. 16 est dans V, dans B avec variante, dans A avec variante issue de B,

V. 17. Variante commune dans V, B, A.

V. 18. V, variante ; B, autre variante ; A, variante de même origine que pour V.

V. 19. V B A, variante de même famille. Après ce vers, V a un vers en propre (16).

V. 20. V, variante. B remplace ce vers par trois vers qui lui sont propres. A variante de même source que pour V.

V. 21. V, variante. B, variante. A, variante issue de L.

V. 22. V B, variante commune. A mêle les vers 22 et 23.

V. 23. V B, variante identique.

V. 24. V B L, pareils. A mauvaise altération.

V. 25, V B, variante commune. A variante dérivant de V. B.

V. 26. B L, identiques, V en dérive, A passe le vers. — Après ce vers V B A en ajoutent un (25, 48, 21).

V. 27. V dérive de L ; manque à B A. Après ce vers V en ajoute un (27).

V. 28. V A dérivent de L ; manque à B.

V. 29. V A, variante commune ; manque à B.

V. 30. V A B, variantes de même famille.

V. 31. V A, variantes distinctes ; B dérive de L.

V. 32. V B A, variantes de même famille.

V. 33. V A, variante commune ; B variante distincte.

V. 34. V B A, variante commune.

V. 35. V A B, variante commune.

V. 36. De même.

V. 37. V A B, de même et addition d'un vers (39, 33, 58).

V. 38. V, variante fautive (listé).
P. 90, v. 1. V, mauvaise variante.

V. 2. V A, pareils. Manque à B (oubli). — B A ajoutent un vers (61, 37).

V. 3. Pareil.

V. 4. V B, sans changement. A altération, aux dépens de ce qui suit dans V B qui ajoutent un vers (V 45, B 64.)

V. 5. Variantes insignifiantes.

V. 6. V A comme L. B variante.

V. 7. Manque à B.

V. 8. V comme L ; B A, variante commune.

V. 9. V comme L, B variante, A variante.

V. 10. V B A, variantes de même famille.

V. 11. Variantes légères. A réunit 11, 12 en un vers (46).

V. 12. V B L, pareils.

V. 13. V L, pareils ; B A, variantes.

V. 35. V, petite variante ; B, autre pet. var. ; A, comme V.

V. 36. V B, variantes insignifiantes ; A, variante propre.

V. 37. V près de L ; B, variante ; A manque.

V. 38. V comme L ; B, variante médiocre ; A comme V L avec une faute.

P. 91, v. 1. V, variante ; B comme L ; A, variante d'un mot.

V. 2. V, petite variante ; B A comme L.

V. 3. V A comme L ; B manque.

V. 4. V B comme L. A, deux variantes. V B ajoutent un vers (63, 80). Le second hémistiche forme la seconde variante de A au v. précédent. A a réuni les deux vers en un seul. — V ajoute un vers (64).

V. 5. V, variante au premier hémistiche ; B A, 2 hémistiche commun.

V. 6. Manque à V, A B comme L. — B ajoute un vers (83).

V. 7. Manque à V, A B, variante. — B ajoute un beau vers (85).

V. 8. Manque à V. B, variante. A tout près de L.

V. 9. V, variantes. B, mauvaise variante. A manque.

V. 10. V B L, pareils. A, mauvaise variante.

On voit suffisamment par cet exemple que la version de Venise ne reproduit textuellement aucune autre version et qu'elle dérive, tout au moins, dans le détail de la rédaction de plusieurs ;

à certains endroits elle est plus près de L que B A. Ailleurs elle se sépare des trois autres textes. Au point de vue du mérite de la rédaction, L paraît supérieur, même à B, bien que, çà et là, ce texte ait une valeur réelle. On peut contester des vers tels que : « Les chars orent plus noires que meure de meurier », ou « Talent ot qu'en sa cambre se coureüst mucier », mais non celui-ci :

Moult le me dit mes cuers, ne sai se il me ment.

Il prépare si bien ce tableau et ce geste que ne l'on ne peut oublier :

Plorant, brace levée, va baisier son enfant.

L'orthographe dénote un copiste italien.

Mais il y a autre chose, car ce tableau et plusieurs remarques faites plus haut amènent à une conclusion fort inattendue. Les parties où V diffère de B C sont précisément celles où B C portent la marque d'additions et d'amplification. Le texte de Venise doit donc être considéré comme de même famille que B C, mais aussi comme plus ancien : il en serait le type primitif, si dans l'épisode de l'emprisonnement des frères de Renaud il n'introduisait, lui aussi, un élément où l'on reconnaît l'intention d'ajouter à l'intérêt du récit. Tout cela a son importance au point de vue du classement des manuscrits.

Pour la plupart des manuscrits suivants, je ne puis donner que des indications sommaires, puisées dans des catalogues ou empruntées à des auteurs qui ont traité des Fils Aymon. VIII. Metz. Petit in-folio sur parchemin du XIII siècle ; 82 feuillets à deux colonnes ; réglé à 40 lignes. Le manuscrit est incomplet, comprend environ 13,000 vers et s'arrête à la page 331, v. 16, de l'édition

Michelant. C'est-à-dire à l'endroit où Maugis, après avoir porté à Montauban Charlemagne endormi, se retire dans un ermitage : « Il entre en la maison ki ot petit corsage. » Ce manuscrit est décrit par Mone dans l'Anzeiger, 1837, p. 328. M. Leo Jordan a noté qu'en remarquant que les manuscrits de Peter-House et de Montpellier donnaient pour raison du ressentiment de Charlemagne l'absence de Beuves d'Aigremont lors de la guerre de Saxe où mourut Baudoin, j'aurais dû mentionner que le ms. de Metz donne également :

J'ai conquis Guiteclin, icel Sesne felon,
Er Saisone le grant que nos ore tenom.
La perdi Bauduin que nos tant amion……
Li dux Bues d'Aigremont n'i fu pas, ce set on.

Ce renseignement est, paraît-il, dans l'article de Mone que je regrette de n'avoir pas à ma disposition. IX. Metz. Fragment de 516 vers, portant sur le pèlerinage de Renaud et sur le combat de ses fils et des fils de Fouques de Morillon.

Trois manuscrits d'Oxford :

X. Douce, 121.

XI. Laud, 634.

XII. Hatton, 42 ; Bodl. 59. Ce manuscrit comprend deux parties. La première (f. 1-70) est de caractère romanesque. La seconde (71-173) répond à Michelant, p. 227, vers 5 ; p. 403, v. 6, c'est-à-dire va du discours où Renaud explique longuement les motifs qui le décident à secourir le roi Yon, jusqu'à l'endroit où Bayard, après être monté sur la rive, s'enfuit dans la forêt. Le dernier vers est : « Ci feni la chanson qui en avant ne dure ».

XIII. 1 Royal 16 G. II, sur vélin, XV siècle, in-folio, formé de 183 feuillets. Ce manuscrit comprend trois parties. L'on a d'abord 617 vers reproduisant, mais en l'abrégeant, le commencement de la version du ms. de la Bibliothèque nationale f. fr. 764 (ancien 7182) dont je parlerai plus bas. L'on a ensuite une rédaction en prose des Fils Aymon, et en troisième lieu une chanson, en 1899 alexandrins, où il est raconté comment, après la mort de Renaud de Montauban, son cousin Maugis alla à Rome, où il devint cardinal et pape, et comment, sous le titre de pape Innocent, il reçut la confession de Charlemagne ; mais à la fin Maugis et les trois fils survivants du duc Aymes, furent trahis par Ganelon. Poursuivis par Charlemagne, ils périrent étouffés par la fumée dans une caverne, près de Naples. La première laisse commence :

Seigneurs, or entendez, pour Dieu qui ne menty,
Et vous orrez chançon dont ly voir sont joly.
De la mort des trois [frères] vous conterai ycy,
Mais ung peu en lairay, si serai reverty
A Maugis leur cousin qui fut au bois fueilly,
Où il estoit hermite et prioit Dieu mercy.

La narration se termine brusquement avec ce dernier couplet :

Seigneur, dedens la cave, ce vous signifie,
Fu Maugis et les trois qui sont d'une lignie.
Richardin le premier ce jour perdy la vie
Et ly aultre deux frere souffrirent grant achie.
Adonc, Seigneurs, cheyst Guichart, car vivre ne polt mie,
Les yeulx avait tous cheux et la vue perchie,
Le viaire deffait, la chair olt changie
Et par force de feu sa chair blanchie.
Quant Maugis l'a veü, si en lermie.

Aalart a genoulz a Jhesucrist deprie
Pour lui et pour ses freres qui tant souffrent hachie.
Maugiz aprez Guichart fina sa vie.

Cette fin, dont je ne puis garantir la copie, est évidemment écourtée. L'on a affaire à une imitation du petit poème « La Mort de Maugis, » qui a été résumé plus haut à propos du ms. 766 de la Bibl. Nationale, mais il est tenu-compte de cette imitation à la fin de la version du ms. 764, où les trois frères de Renaud et Maugis meurent dans une caverne près de Naples, par suite de la trahison de Ganelon. On retrouve ce récit dans la première partie de la Chronique de Mabran. Je ne crois pas qu'il y ait lieu de supposer qu'il ait existé une Chanson, aujourd'hui perdue, La Mort d'Aalart : les textes du ms. 766 et du British Museum me paraissent en tenir lieu.

Les deux autres manuscrits du British Museum donnent deux rédactions en prose des Fils Aymon.

14. J'en viens à une rédaction en vers où le Beuves d'Aigremont est supprimé (bien qu'il en soit tenu compte dans la suite du récit) et qui n'a conservé qu'une partie des éléments traditionnels, mais qui paraît avoir exercé une influence sur le développement ultérieur de la légende. La Chanson de Geste s'y transforme en un long roman d'aventure. Elle est contenue dans le manuscrit f. fr. 764 de la Bibliothèque nationale (ancien 7.182), bel in-folio du XVsiècle formé de 218 feuilets de parchemin ; la page est à deux colonnes, réglée à 34 lignes. Le dernier feuillet n'a qu'un vers. Le nombre total des vers serait donc de 29,513, n'était la place occupée par les miniatures qui sont vraiment dignes d'attention. La forme de ce texte laisse fort à désirer ; mais, comme pour beaucoup d'autres vieux poèmes, il serait injuste d'imputer

à l'auteur les torts du copiste ou des copistes successifs par l'intermédiaire desquels son œuvre nous a été transmise. J'en donnerai un résumé, en insistant sur la partie la plus originale. L'auteur a imaginé d'attribuer à Renaud le mérite d'être allé chercher en Orient et d'en avoir rapporté les reliques de la Passion. Le pèlerinage remplit en effet plus de la moitié, plus de 15,000 vers, du long roman, du feuillet 71 où Renaud quitte les siens, au feuillet 186 où Renaud, revenu de la Terre Sainte, se fait reconnaître de Charlemagne, de ses frères et de ses fils.

Dans l'édition que j'ai sous les yeux du Fierabras provençal par Bekker (Mémoires de l'Académie des Sciences de Berlin, 19 octobre 1826), l'on a (p. 130-132) 114 vers où Renaud se décide à quitter le monde pour faire pénitence, part la nuit sans avertir sa famille et vient à Cologne où il se fait manœuvre. Le passage cité s'arrête à l'endroit où les ouvriers se plaignent de ce qu'on les paie moins depuis la venue de Renaud. J'ai constaté qu'à la suite de ce passage (p. 216) le manuscrit est incomplet. Le feuillet 217 commence par une fin de laisse qui ne continue pas la narration :

Et dame son signeur, et pensa nuit et jour
A li servir en bien sans penser nul faux tour.
Ordre de mariage est de noble valour.

Il manque au moins un feuillet tout entier où était racontée la mort de Renaud, dont il est d'ailleurs parlé dans ce qui suit, comme on le verra dans mon résumé.

F° 1, recto. Grande miniature représentant à table les quatre Fils Aymon et deux dames (leur mère et Clarice).

A.Seigneurs, or faites pais, chevaliers et barons.
Et rois et dus et contes et princes de renons,

Et prelas et bourgois, gens de religions,
Danmes et danmoiseles et petiz enfansons,
Clers et lais, toutes gens vivans fois et raisons,
Que nostre sire Dieux qui souffri Passions
En l'arbre de la croix pour nos remissions,
Nous veulle tous et toutes garder de mesprisons,

Et si vivre en ce siecle que quant treapasserons,
Nous octroye sa gloire et fache vray pardons.
Or faites pais, seigneurs, ne faites cris ne sons,
Et je vous chanteray une bonne chanssons ;
Oncque melieur n'oïstez, bien dire le puet hons,
Car c'est des vaillans hoirs du preux contes Doons,
Cil qu'on dist de Mayence, qui tant fut vaillans hons
D'un de ces .xii. fieulx, qu'on appella Aymons,
Enssi .iiii. biaus freres des quelz orres les noms :
B.Regnaut fu le premier, Alart (fu) le seconds,
Et Guichars et Richars aussi furent les noms.
Richart fu le plus fier des .iiii. filz Aymons
Aussi que en l'istoire tout par tout le trouvons.
Bien aparut es guerres qu'orent les enfanssons,
Aussi que si aprez nous vous recorderons.
Seigneurs, or faites pais et veuillies escouter.
Des .iii. filz Aymon je vous voudray conter
De leur commenchement jusques au definer,
Si comme il guerroyerent Charlemaine le ber
Pour la mort Bertoulet que Regnaut voult tuer ;
Comment grant povreté leur convint endurer
Ens es fores d'Ardanne ; et vourray recorder
Com(me) vinrent a Dordonne a leur mere parler
Et au bon duc Aymon qui les voult engenrer ;

Comment Maugis y vint pour eulx reconforter ;
Puis se vouldrent partir et en Gascongnie aler
F°1,v°A 35.Servir au roy Yon qui depuis voult donner
Sa suer en mariage a Regnault le bon ber
Clarice ou …… voult en lui engenrer
Deux hoirs malles que Dieux voult de p… honnourer
C'est Aymon et Yvon, on les puest bien nommer.
40.Et puis recorderay et vouray deviser
Comment Karle les fist de Gascongnie semer,
Comment reurent leur pais, com Regnault passa mer
Iherusalem conquist, comment voult raporter
Les trois clous, la couronne dont Dieu du trosne cler
45.Fust sà jus couronnés et ses membres fichier

Pour tout humain lignaige hors d'enfer rachater,
De coy Karle voult puis aimer et honnourer
Regnaut de Montauben et li voult pardonner
Sa guerre et (son) maltalent sans riens plus relever ;
50.De quoy moult resjoy furent duc, conte et per,
Chevalier et bourgois, escuyer (et), bacheler,
Et tous bons chrestiens de là et de sà mer,
Ainsi que vous pourres ouir et escouter
Ens ou noble romant qui moult fait a loer.

Aymes déclare son intention d'envoyer ses fils à la cour. L'on rencontre ici une allusion au Doon de Mayence :

……Je veux adresser
Mes enfans a Challon ou douce France apent,
Pour faire chevaliers au Dieu commandement,
Et pour demander terre sur sarrasine gent,
Aussi que nous fesismes nous .xii. proprement,

Et il le nous donna de cuer entierement,
Car Doon, nostre pere, ly pria doulcement,
Et nous les conquestames au gre du sappient.
Ossy porroient il bien faire si faitement.

F° 2. Tout le monde est dans la joie. La duchesse recommande à ses fils la modération et leur conseille de recourir à Charles, s'ils ont quelque ennui. Quand le duc et la dame « prisiée » ont baisé leurs enfants, ceux-ci partent accompagnés de quarante écuyers et de trente chevaliers.

Mainte larme ont plouré a celle departie,
Mais le gentil Richart, celui ne ploura mie,
Car il estoit si fier qu'oncques jour de sa vie
Il ne dengnia plourer, tant eüst de hachie,
Ains en mocquoit les autres et tenchoit a la fie,
Et disoit, nuls frans cuers plourer ne devoit mie
Pour meschief ne destresse, annuy de vilonie,
Que nuls homs puist avoir en nesune partie.

Le caractère de Richard est ainsi posé de prime-abord, très conforme à ce qu'il devient peu à peu dans les versions plus anciennes.

Les Fils Aymon arrivent à la cour. Quand Renaud a salué l'empereur, celui-ci lui répond :

Comment as tu en non ? ne le me celez ja.
Et tes frere(s) ensement ou tant de biauté a ?
Et Regnault respondi : Et on le vous dira.
On me nomma Regnault quant on me baptisa.
5.Cest aultre a non Alart et Guichart par de sa.
Richart a non cel autre qui est au lez de la.

Duc Aymon nostre pere l'autrier nous commanda
Que venissiens a court et moult vous supplia
Que nous adoubissies au jour qu'il vous plaira
Pour le plus vaillant roy qui jamais n'estera.
Amis, ce dit li rois, par Dieu qui tout crea,
Lies sui quant je vous voy en mon palais de sa.
Dimenche, au bel matin, que mon corps court tenra,
Vous feray chevaliers, ne vous en doubtez ja.
Sire, ce dist Regnault, ja il ne m'avendra
Que soie fait le jour que Dieu se reposa,
Mais lundi, s'il vous plaist, on le rechevera.
Quant Charles entendi de Regnault la raison,
Si li a respondu : Par ma foy, danzillon,
Chevalier vous ferai a vo devision.
Lors fu temps de diner, seoir vont li baron.
Devant l'emperuer qui tant ot de renon,
Servirent noblement li .iiii. fils Aymon.
Noblement sont vestu comme filz a baron,
Cotes de soye a or ouvrée a oysillon,
Leurs cheveulx reluisoient com penne de paon.
Et Charle les regarde d'unble condicion,
Et a dist haultement, que bien l'entendist on :
Cil venront a grant bien, se il font le mien bon.
De ce furent dolent li parent Guenelon,
Mais joyant en estoient cil de l'estracion,
Ogier de Dannemarche, Estoit le filz Odon,
L'arcevesques Turpin et le bon duc Naymon,
Regnier de Vantamize et Gautier de Digon,
F° 3. Thierri li Ardenois, Gherars de Rosillon

Salemon de Bretengnie et de Nantueil Doon.
Ne sai que vous fesisse eslongier la chansson.

La liste des barons de la gent loyale, parents des Fils Aymon, serait en effet interminable. La mention de Renier de Vantamise achève de marquer que la rédaction du texte est postérieure à la constitution définitive du cycle de Doon de Mayence. Ce personnage figure dans le Jourdain de Blaivies, dans le Maugis d'Aigremont, dans le Gaufrey. Il finit par être un treizième fils de Doon (v. dans mes Recherches, p. 81-83).

Le lundi matin, Charles adoube Regnault, Aalart « au crin blond », Guichart, Richart « qui fu fier comme lyon » et des autres à foison.

On fit un bonhourt où Renaud, monté sur Bayard, remporte le prix. À l'approche de la nuit, on revient devant l'empereur qui distribue des dons aux « enfans ».

Mais asses tost feront l'emperiere (sic) courechier,
Aussi que vous orres ou livre retraitier.
Charles ot .i. neveu qu'il ama et tint chier ;
Fieux estoit de sa suer, si l'ot fait chevali[e]r ;
Bertoulet avoit non, mont fu et grant et fier.
Cil assailly Regnault du jeu de l'essequier,
Et Regnault respondi, de loyal cuer entiers,
Qu'il joueroit a lui sans faire nul dangier.

F° 3 verso. (Miniature représentant la scène du soufflet.)

Renaud avait déjà maté trois fois son adversaire. À la quatrième fois, Bertoulet s'irrite et le frappe au visage si fort que le « sanz vermail parmi le nez dessent ». Renaud est fort irrité :

Ja tuast Bertoulet la endroit a present,
Quant de sa doulce mere ly vient ramembrement
Qui li avoit prié a son departement
Que s'on li meffaisoit par aucun convenant
Qu'il s'en plaindist au roy sans prendre vengement.

Il va donc au roi, tandis que Bertoulet prenait un autre adversaire qui jouait à son choix, « sans contredisement ». Tout ce remaniement est abrégé, cependant le texte est suffisant pour la plainte de Renaud.

Asa vois qu'il ot clere li a dit haultement :
« Sire, drois emperieres, je me plains durement
De Bertoulet vo niés, qui m'a moult laidement

Feru ou nous jouiens as eschies doulcement.
Present maint gentil[homme] m'a feru povrement.
Je vous en requier droit a vo devisement,
Que justice en soit faite sans [plus d'atargement]
Car ore et aultre fois aves escharcement
Encontre no lignage jugié et povrement.
Au duc Buef d'Aigremont me souvient bien souvent
Qui en vo sauf conduit fu occis laidement.
Oncquez vous n'en fesistes nul bon amendement.
Et li dus fu mon oncle, je le say vrayement,
Et se je n'en ay loy et justice brie(fve)ment
De l'un tait et de l'autre prendray le vengement.

Charles l'éconduit :

Et quant le roy l'oy, s'en ot grant mal talent.
Il a dit à Regnault : Garson, ales vous ent.
Maudist soit Bertoulet de Dieu omnipotent,

Quant si pou [vous] en fist a ce commenchement,
Car enfans peu battus pleure trop longuement.

Renaud tue Bertoulet d'un coup de Floberge « que Maugis li donna ». Tous les barons tirent leurs épées. Charlemagne survient. Quand il sait de quoi il s'agit, il s'écrie :

.....Barons, or i parra !
Cil qui prendra Regnault, le mien ami sera.

Là-dessus viennent les frères de Renaud et leur père, le duc Aymes. On lui apprend ce qui s'est passé. Il va vers son lignage, les priant de porter secours à ses enfants. Mais Charles ordonne de les saisir. Guichart combat vigoureusement pour dégager son frère. Dans la mêlée, Renaud, armé de Floberge, tranche la tête à quatorze « ou plus ». Ses frères font de leur mieux. Mais ils succomberaient sous le nombre croissant, si Ogier n'était venu et ne leur avait conseillé de fuir. Leur père va au roi, lui demande merci pour ses enfants. Charles répond que Renaud sera pendu. Aymes court à travers la presse, et ordonne à Renaud de partir, car il sera occis et tout le lignage avec lui. Renaud s'obstine. Il faut que Naymes vienne et lui fasse signe. Il part avec ses frères. Ils vont à leur hôtel d'où ils s'échappent par une issue détournée :

Vont s'en li .iiii. freres sus Bayard le destrier :
Maugis le cnquesta a l'entré[e] d'enfer,
Puis le donna Regnault qu'il ama et tint chier,
Et Floberge s'espée.....

Maugis avait en effet conquis Bayard dans un gouffre infernal (Maugis d'Aigremont, v. 1070, sq.) et enlevé Froberge au roi sarrasin Anténor (ibid., v. 1617, sq.). Il donne l'un et l'autre à Renaudin à la fin du poème (ibid., v. 9560, sq).

F 4, verso. — Aymes reste prisonnier de Charles. Roland apprend la mort de Bertoulet et réclame vengeance. Ogier justifie Renaud : querelle, Courtain sort du fourreau. Naymes les calme. — F 5, recto. Charles oblige Aymes à forjurer ses fils. Aymes va à Dordonne, les chasse et leur annonce qu'ils n'ont plus à compter sur lui. Ils partent et se décident à élever une forteresse dans la vallée d'Ardanne. — F 5, verso. Le château est sur une roche, près de la Meuse ; on l'appelle Montessor.

.....pour ce qu'on assorboit
Le païs tout entier de quan qu'il y avoit.

Ils battent la campagne : quelques vers visent les chevaliers pris et mis à rançon. — F 6, recto. Charles est renseigné par un chevalier. Il entre en grande colère et forme son armée. Ermenfroi conduit l'avant-garde qui est de quatre mille hommes. Richard les aperçoit et prend quelques coureurs. F 6, verso. Il propose d'attaquer l'avant-garde par derrière. Son avis est suivi et Ermenfroi est fait prisonnier. F 7, recto. Ermenfroi explique tout à Renaud. Alard conseille de ne pas attaquer et de se tenir dans le château ; c'est aussi l'avis de Renaud. Charles est fort irrité. F 7, verso. Le siège de Montessor commence. Le traître Hardré (corr. Hervis) offre ses services à l'empereur. F 8, recto. Le traître se présente à Renaud comme quittant la cour parce qu'il a provoqué la colère de Charles en lui recommandant de faire la paix : « Or fu à Montessor le traïtre Hervis. » Une nuit qu'il avait la garde avec ses hommes, il envoie un messager avertir l'empereur. Un songe éveille Renaud : un griffon apportait du feu grégeois et incendiait la place. Il s'aperçoit de l'entrée des Français et éveille ses frères. F 9. Les Français sont repoussés.

Comme dans la version classique, les Fils Aymon abandonnent la place et sont rejoints par leur père :

F° 12, recto :

Quant Regnault voit son pere de combatre apresté,
Il a broché Bayart, si le fait tost aler.

Il fend la troupe de ses adversaires et arrive à la bannière qu'il renverse. D'un coup de Floberge, il tue Hues de Senlis. Alard et Guichard s'aventurent également et « Richart le petis » tue le « mareschael » de son père. La bataille est ardente, on échange des coups furieux, on entend les cris des « enseignes ». Les Français sont épouvantés :

Et li dus de Dordonne commencha a crier :
Comment, dist-il, seigneurs, lairez vous escapper
Ces bastars orguellieux qui tant me [font] irier ?
Puis a dist coyement : Dieu les veulle garder,
Car se sont mes enfans et se les doi amer.
Et quant le ber Regnault se ouy bastart clamer,
Vers son pere s'en va, se ly print a crier :
Par mon chief, siere duc, moult faitez a blasmer
Quant envers vos enfans vous voy aussi merler.
Ne sui mie bastart, bien ay qui resembler.
Lors va devant son pere .I. chevali[e]r fraper.

F° 11, verso. Le combat continue.

Renaud et ses frères détruisent les trois quarts de la troupe de leur père et s'en vont dans la forêt en conseillant à Aymes de ramasser ses morts. Il est très affligé, car Charles sera mécontent.

On embaume le corps de Huon. Aymes et ses hommes vont vers La Chapaile et trouvent l'empereur entouré de ses barons.

Et lors et vous venu le riche duc Aymon
Qui amenoit en biere le Chamberlen Huon.
Et quant l'emperieres en a oy le son,
A haulte vois a dit : Quelle noise fait-on ?
Sire, si li dist Guesnes, vecy grant traïson.
Vous avez fait au leu garder vostre monton.
Sire, dist Guenelon, il vous va malement.
Perdu avez Huon, vo maistre chamberlent,
Et les bons chevaliers et vostre bonne gent.

S'ont fait li filz Aymon a ung desbochement,
Mais dus Aymes n'a mal, lui ne si garnement.
Quant Karle l'entendi, a peu d'ire ne fent.

F° 12. Charles accuse le duc de l'avoir trahi ; Aymes répond qu'il comptait lui livrer ses enfants, mais que leur bonne fortune et leur hardiesse les ont sauvés. L'empereur se plaint de ne pouvoir châtier ces quatre traîtres. Il ordonne que l'on se borne à surveiller les abords de la forêt d'Ardenne, et il avertit Aymes de se bien garder, car pour une faute, il aurait à en payer deux.

Les passages menant aux Ardennes sont étroitement gardés. Les enfants se nourrissent de venaison, qu'ils mangent sans sel et sans feu Il ne leur reste qu'un seul cheval, Bayard.

Les Fils Aymon quittent l'Ardenne, se rendent à Dordonne. Ils sont en présence de leur mère.

F°14, r B.Quant la duchesse vit lermier le baron,
Elle esgarde Regnault au vis et au menton.

Au nes vit la playette que jadis li fist on
En ung esbastement en celle region,
Et cele fist Alart sans mauvais occoison.
Dont il prinst la duchesse la soe avision.
A li meïsme dist coyement a bas son :
Je croy que c'est Regnault, si ait m'arme pardon.
Elle vint au vassal, prent luy par le geion :
N'es tu mie Regnault, ne me fay celison,
Mon doulx enfant loyal, le filz au duc Aymon ?
Damme, se dist Regnault, par Dieu et par son non,
Je sui Regnault vos fieulx de droite estracion,
Mais je croy bien qu'ayes en plus d'un baron,
Car le duc de Dordonne m'a appelé corcion.
Damme, se dist Regnault qui fu de belle part,
Je croy que vo filz sui, et vees ci Alart
Et cy à l'autre lé le mien frere Guichart
Et se povez ossy yssi veoir Richaert.
Pour Dieu, veuilles nous dire se nous sommes batart,
Car Aymes de Dordonne nous a clamés coirart,
Bastars nous apella, mont a le cuert escart.
Car fuïr l'en feïmes a guise de regna[rt] ;
Mais onques apres lui ne filz courir Baiart.
La n'eust encontre nous ne chansse ne hasart.

Il nous a forjuré aussi comme musart.
Quant la damme l'oy, de dueil le cuer ly art.
Ay enfans, dist elle, mal resembles wichart,
Car pas n'avez le corps honneste ne gaillart.
Ou aves vous esté, ne en con faist essart ?
Damme, ce dist Regnault, vous le savez a tart,
Car de grant povreté avons heü no part.

Et il lui raconte combien ils ont souffert dans la forêt d'Ardenne.

La duchesse embrasse ses enfants et s'évanouit. Ils la relèvent ; elle reprend ses sens et leur dit que leur père, malgré les apparences, est très affligé de leur sort. — Elle ne répond donc pas à la question que Renaud lui a posée avec tant de rudesse. Ce reproche de bâtardise, lancé par Aymes comme une injure, a frappé Renaud. Faut-il supposer qu'il a son origine dans quelque forme ancienne de la légende ? L'insistance de Renaud est-elle seulement due à la gaucherie de l'auteur ? Faut-il voir là un point de contact entre cette composition et la version néerlandaise ? Faut-il penser à la légende de Gondovald ?

Cependant le duc revient de la chasse. La duchesse va à sa rencontre, et quand tout étonné il regarde ces étrangers, elle lui apprend que ce sont ses fils. Il leur demande comment ils osent se présenter à lui dans un tel état.

Quant le duc a veü les hoirs qu'il engenra,
Hautement leur a dit : Signeurs, comment vous va ?
Ou avez vous esté ? au charbon longtemps a.
Sire, ce dist Regnault, par Dieu qui tout crea,
Vous voyes tot l'avoir c'oncque Dieu nous donna.
Maudist soit, dist li dus, qui si vous amena,
Ne qui en si fait point a enfant vous tenra,
Car je croy que mes corps point ne vous engenra
Ne la franche duchesse oncque ne vous pourta,
Car vous fustes changié quant on vous alaita.
Se de mon sang fussies, vous ne venissies ja
Venu (sic) en si fait point que mon corps vous voit la,

Or n'a il homme nul de sa mer ne de la,
S'il venoit en cest point, que je l'ammasse ja.

15.Seigneur, ce dist li dus, mal semblez chevalier,
Ainssois sambles truant ou povre forestier.

S'ils tombaient aux mains de Charles, nul seigneur ne donnerait un denier pour les sauver. Et il continue :

Seigneurs, s'a dist le duc c'on appela Aymon,
Vous ne semblez pas gent de bonne estracion.
Se vous fussies preudomme de bonne nouresson,
Ja le roi Charlemaignes qui tant a de renon,
N'eüst de vous destruit la dominacion,
Car vous fussies aidiés du riche duc Naimon,
Et d'Ogier mon neveu, aveuques Salemon,
Et de Thierry d'Ardanne et du bon duc Odon
Et d'autre grant plenté, mais je pers mon sermon.

On voit que le duc revient sur le reproche qu'il a adressé à ses fils. Il l'explique en supposant qu'ils ont été changés en nourrice.

Les Fils Aymon partent pour la Gascogne et se mettent au service du roi Yon dont la sœur, Clarice, s'éprend de Renaud. Le motif a peine indiqué dans la Chanson de Geste reçoit ici quelque développement.

Dans la bataille avec les Sarrasins, ceux-ci sont appelés Bidaux. Leur roi ou comte est Begue. La paix, une fois conclue, Renaud épouse Clarice. De grandes fêtes ont lieu où les jongleurs sont comblés de présents.

Celle nuit just Regnault aveucquez s'espousée,
Puis fu a lendemain feste renouvellée

Qui puis, se di, dura bien quinzaine passée.
Aussi se maria Regnaut en celle année,
De la dame ot .ii. filz de haulte renommée,
Aymonet et Yon, c'est verité prouvée,
Par qui mainte proesce fu depuis achevée
De sa mer et de la jusques en Galilée ;
Car de Iherusalem, ceste cité louée,
Ot le vassal Yons la teste couronnée
Que Regnault conquesta au trenchant de l'espée,
Aussi quant vous orres, s'il vous plaist et agrée.

Renaud, ses frères et Maugis, revenant un jour de chasser, suivent « l'yaue de Gironde qui ne queurt mie lent » :

Ont veüe une roche haulte mont durement.
F° 27.Tour y avoit heü ja anchiennement.

Renaut estime que c'est un lieu des plus forts : un château y serait inattaquable.

L'on a ici l'étymologie particulière à notre auteur :

Moultauben l'apelerent li chevalier baron.
Une ville y avoit que Norart appelon,
Mais se fu Montauben pour celle establison,
Pour ce que trestout cil de celle nation
Qui vouloient ileuc prendra habitacion,
Avoient bois pour neent pour charpenter maison.
Les bois furent auben entour et environ
Et pour ce Montauben le castel nomma on.

F° 27, verso. — Guenelon propose la course pour enlever Bayard à Renaud. Elle sera annoncée en faveur de Baudoin que

l'on a l'intention d'adouber chevalier. Si Renaud vient, on le prendra. La couronne du roi sera le prix annoncé pour la course.

Dans ce qui suit tout est abrégé sans respect du texte traditionnel. La délibération du roi Yon et de ses barons est à peine esquissée : deux barons seulement sont mentionnés, Galeran d'Aubeconne et le comte d'Angoulême, qui d'ailleurs ne figurent point dans la liste ancienne.

Dans le récit du siège de Montauban je découpe le vol des épées par Maugis.

F° 51 verso.Barons, (ce) dist Guenelon, veullez vous bien garder,
Ou demain ne sarez a Maugis assener.
Et dist le doc Rolant : Guenes, laisies ester.
Ales faire vo guest, se nous laisies jouer.
Il ne puest par nul tour de chiens esschaper,
Se li diable d'enfer ne sont au delivrer
Qui de ceens le viengnient tout en air enporter.
Maugis a prins a rire qui peu les veult doubter.
Tant joua Charlemaignes a Rolant au vis cler
Que le sommail le prinst et se prist a tenner.
Il a dist a Rolant : Je me veulx repouser.
Je vous pry, biaux doulx niés, de ce baron garder.

Oncles, se dist Rolant, bien en saray penser.
Quant Maugis les entent, donc s'ala adviser
D'un conjurement faire dont bien savoit user.
Adonc va tous les diables esramment conjurer
Et par parolles fist ces kaines deffermer.
Karle les ouï bien cheïr et avaller

Et ossi fist Rolant qui tost s'ala lever.
Et Maugis prinst son carme tantost a retourner.
Un conjurement fist et puis prinst a soufler.
Lors se laissa le roy a la terre verser,
Et trestout li baron ne se porent ester.
A peu que ne les fist trestous escerveler,
Si fort sont enchanté sans yaux a remuer.
N'y a celui qui puist ne piet ne main tyrer.
Et quant Maugis les vist, si print joye a mener.
Il vient devant Karlon, se li prinst a crier :
Karle, je ne veulz mie c'on me puist reprouchier
Que je soie partis de vo tref sans parler.
Je prens congiet a vous, car il m'en fault aler.
Karle l'entendy bien, mais ne pot mot sonner.
Karlles, ce dist Maugis au courage certain,
Vous m'avez fait ennoy, droit est se je m'en plain :
J'ay [eu] en ceste nuit en vo maison grant fain.
Vous ne m'avez donné ne chair ne vin ne pain.
Mais par celui Signeur qui d'Adam fist Evain,
Je le vous meriray avant qu'il soit demain,
Car trop m'avais meffait dont je vous tiens vilain,
Et a Regnault ossi, le mien cousin germain.
Or oyes de Maugis, pour Dieu le souverain.
A Karlon est venus qu'il n'ammoit adonc grain,
Joyeuse lui deschaint de son lez senestrain ;
Et puis vient a Rolant qui estoit mat et vain.
Durendal li deschaint qui d'or valoit tout plain.
Rolant ne pot mot dire, s'en avoit dueil grevain.
Maugis dist en riant : Rolant, par saint Germain,
Je sui vous escuiers, l'espée vous deschain.

Apres au duc Ogier ala oster Courtain
Et l'espée Olivier qui fu le frere Audain ;
A Naymon et aux aultres qui li furent prochain

Aosté les espées sans faire aultre mehain.
Puis dist a lui meïmes : Vecy tresor hautain.
Un present en feray Regnault ad ce serain.
Lor mist au roy Karlon un tyson en la main
Et li a fait couronne d'une torche d'estrain.
Maugis a roy Karlon la couronne livrée
D'une torche d'estrain qui fu toute enfumée,
Et puis li dist Maugis en faisant grant risée :
Karle, vous estes rois delez la cheminée.
Je prens congié a vous, s'enporte vo espée.
A Regnault mon cousin sera ja presentée
Et se ne fust pour tant, par la Vierge loée,
Qu'a trayson seroit ceste ouvre conparée,
La teste vous aroye tout maintenant ostée.
Atant es Guesnelon et sa grant gent armée
Qui vindrent droit as huis en faisant grant huée
Barons, ne dormez pas jusqu'a l'aube crevée.
Mais il se tenrent coy, ne respondent riens née
Adont est entré ens en menant grant porvée,
Mais si tost qu'il avoit de l'uis passé l'entrée,
Il cheoient l'un sus l'aultre souvin guelle baée.
Par Dieu, ce dist Maugis, or ay ce qui m'agrée,
Adont print une torche qui estoit allumée
F° 52
verso Et vient a Guesnelon sans faire demourée.
La teste li eüst erranment decoppée,
Mais il se porpen[sa] d'en avoir renpronnée.

L'espée li osta et puis li a boutée
La torche en son menton qui estoit alumée,
Si qu'il li a la barbe trestoute arse et brûlée :
Puis li (a) dist : Guesnelon, ne say s'il vous agré
Je vous ay sans rasoir vostre barbe rasée.
Dites demain Karlon, droit a vo decevrée,
Que Maugis le vous fist droit a sa bien alée.
Si faitement Maugis les barons atourna
Et puis tout en un mont les espées trousa.
Il estoit pres du jour, mont peu de gent vellia.
Or vous lairay de lui tant que point en sera.
De Regnault vous diray a qui mont ennoya
Pour Maugis, etc.

Les Fils Aymon ont attendu jusqu'à minuit. Alors ils s'arment et vont s'embusquer dans les champs. Survient Maugis avec son fardeau. Il se fait reconnaître. On revient à Montauban. Maugis raconte ce qu'il a fait et étale son butin. Richard voudrait Durendal, mais Maugis l'offre à Renaud qui refuse de profiter de ce larcin. Survient Clarice.

F° 53, recto. Elle félicite Maugis. L'auteur nous ramène à Charlemagne et à ses Pairs.

Droit au soleil levant fally l'enchantoison.
Li baron esveillierent qui furent en frison ;
L'un l'autre ont regardé par grant abusion.
Le roy Karlle tenoit en sa main un tison,
Et s'ot desus son chief la torche d'un chaudron.
Et quant Roland le vit en tele establison,
Ne se tenist de rire pour tout l'or d'Arragon.
A Ogier le monstra et au bon duc Naymon

Et aux barons ossi qui la sont environ.
Regardez, dist Rolant, pour le corps saint Simon,
Veistes vous oncques roy en telle condicion ?
Quant Karlle s'esveilla, si taint comme charbon.
Ay, dit-il Maugis, trop me tiens pour bricon.
Atant es vous venu le conte Guesnelon.
Ay, franc roy, dist il, regardes ma fachon.
Maugis m'a trestout ars ma barbe et mon menton
Et s'enporte m'espée. Vecy grant mesprison.
Lors Karle regarda au lé de son giron.
Quant n'a trouvé s'espée, plain fu de marrison.
Aussi li .xii. per entour et environ,
N'y ot cil qui de rire eüst grant devocion.
Oncle, se dist Roulant, nos brans perdu avon.
Maugis les a emblé, mais bon gré li savon
Qu'en lieu de vostre espée vous donna sce tison.
Tais, glous, dist l'emperieres, tu ayes maleichon.
Liez es de mon dommaige en ta condicion.
Mont sont dolent li prince au corage membré.
A ! Maugis, dist Rolant, Durendal m'as enblé.
Par ma foy, dist Ogier, ossy m'a il tronpé.
Il enporte Courtain que tant avoie ammé.

Il ne m'a par lignage c'un petit deporté.
Ogier, ce dist Rolant, pour Dieu de majesté,
Alez dire à Regnault, le chevalier menbré,
Que les brans nous envoye, se li en sarons gré.
Il lui sera mery par ma cristienté.

Le roi autorise Ogier et Naymes. Ils partent pour Montauban. Naymes sera l'orateur. Il promet donc à Renaud, au nom de Ro-

land et au sien, de le recommander au roi. Renaud rend les épées sans grand espoir. Il voudrait retenir les chevaliers à dîner, mais Ogier le remercie et ils partent avec les épées que porte un écuyer. Roland est joyeux, mais Charles demeure tout aussi mal disposé : il ne lèvera le siège que quand les Fils Aymon auront été pendus.

F° 54. Ganelon conseille d'employer les bois voisins pour la construction de machines de siège. Charles approuve, réunit les barons, leur ordonne de construire des engins avec le bois qui leur sera fourni, et avertit Aymon qu'il le fera « justicier », s'il désobéit. Aymes sort mécontent en pleurant. Il fera un engin pour apaiser le roi.

Mais, par celui Signeur qu'on fist crucefier,
Ja n'y geterai pierre c'on ne puist bien mengier.

Cinquante machines de guerre sont dressées autour de Montauban :

Quennons et espringales volent de randonnée.

Renaud fait des sorties inutiles. Les provisions s'épuisent et l'on mange les chevaux.

En la tente Karlon fu la chose contée
Dont Charles s'esjouit et mainne grant risée.

Le duc Aymes de Dordonne obtient de ses barons que la nuit ils lancent pain et chair « a plenté ». Le matin Renaud voit tout cela et comprend que l'envoi est de son père, mais il reconnaît que c'est trop peu de chose pour tant de gens.

L'auteur essaie de rajeunir le sujet soit en insistant sur un motif à peine indiqué qu'il développe d'après le goût de son temps : c'est le cas pour l'amour de Renaud et de Clarice, — soit en attribuant à Ganelon un rôle plus actif : il suppose que c'est lui, au lieu de Naymes, qui conseille de proposer une course à Paris, que l'idée de dresser les machines de guerre contre Montauban lui est due tandis qu'elle est de Charlemagne lui-même dans la Chanson de Geste. Enfin il introduit des détails de son invention dans l'épisode de Maugis volant les épées. La Bibliothèque Bleue, dans l'édition dont je dispose, a conservé une trace évidente de ce dernier remaniement : Quand Maugis vit qu'il était temps, il fit un charme qui les endormit ; il en fit un autre qui fit tomber toutes ses chaînes. Il mit un coussin sous la tête du roi, prit Joyeuse, son épée, et la mit à son côté, puis celle de Roland appelée Durandal et celle d'Olivier nommée Hauteclaire ; il fit une moustache à l'espagnole au roi, lui emporta sa couronne et son trésor, et s'en alla sans qu'il lui pût rien dire, quoiqu'il l'eût éveillé et qu'il lui eût dit adieu. Charlemagne se voyant dupé pensa enrager. Il appela les douze pairs qu'il ne put éveiller qu'en leur frottant le nez d'une herbe qu'il avait apportée du Levant. Ils se regardaient les uns les autres, riaient de voir le roi ainsi transfiguré.

L'on a sans doute remarqué la mention de bouches à feu dans les engins employés au siège de Montauban : Quennons et espringales. Dans la Bibliothèque Bleue, une gravure montre en batterie, devant la forteresse, deux canons sur leurs affûts, une barrique de poudre et quelques boulets. On voit que l'anachronisme remonte au XIV siècle.

Nous passons le reste du siège de Montauban.

Au F 57, recto B, le roi Yon fait évader Renaud et ses frères par un souterrain. Ils arrivent ainsi au bois de la Serpente d'où ils se rendront à Tremoigne. — F 58, recto B. Charles va assiéger Tremoigne. — F 59, recto B. Charles s'endort dans un bois où Renaud était « embuschié. » Guenelon voit l'empereur et propose à ses compagnons de le tuer, pour se venger de lui et de Renaud. — F 59, A et B. Les traîtres délibèrent. Berenger et Hardré refusent d'abord, puis acceptent, de faire ce que Guenelon a dit. — F 60. Miniature représentant Charles dormant dans le bois. Les traîtres s'approchent pour le tuer. Renaud intervient et renverse Guenelon de cheval. Un combat s'engage et les traîtres sont mis en fuite. — F 61, recto. Quand le roi est éveillé, Renaud l'avertit de se garder de Guenes, mais Charles le reçoit très mal et lui dit « Tu en as menty. » — F 62. Naynes conseille au roi de mander Renaud et Guenelon : ils combattront ensemble. Charles envoie Richier de Danemark (frère d'Ogier et fils bâtard de Gaufrey) demander à Guenelon de venir auprès de lui pour se consulter. Guenelon répond à Richier :

Je ne puis, [ce] dist Guesnes qui entra en soucy ;
J'ai au cors une goute qui trop m'a mal bailli.
Aler ne puis a pié ne chevauchier osay.

Richier insistant, Guesnes se fâche :

Faux bastart de putaine, alez vous ent de cy.

Richier répond qu'il aime mieux être bâtard que d'avoir trahi l'empereur comme Guesnes l'a fait dans le bois où

Regnault vous donna la goute qu'avez scy.

F 63. Ganelon ordonne de tuer Richier qui est poursuivi par les traîtres jusque devant la tente de son frère Ogier qui vient à son secours. Les traîtres repartent. Richier raconte tout au roi. Naymes conseille d'envoyer encore un messager à Guenelon. Ogier et Naymes sont désignés. Ogier recommande à Roland son frère Richier. Guenelon est averti de leur venue. — F 64. Ogier et Naymes amènent au roi Guenelon. Il accuse Richier d'avoir tué trois de ses hommes. Richier se justifie. Roland lui conseille d'empoigner Guesnes par sa « barbe meslée ». Richier s'empresse de le faire, mais Guenelon obtient qu'il le lâche, et explique au roi qu'il l'a sauvé de Renaud dans la forêt. Charles le fait se réconcilier avec Richier. Après le repas, le roi va à la chapelle et prie Dieu de l'éclairer sur ce qu'il doit faire. Ses barons haïssent Ganelon et soutiennent Renaud.

F 65. Il s'agenouille devant l'image de la Vierge et prononce une oraison en 72 vers. À la fin il lui demande de lui faire connaître un loyal chevalier en quil puisse se confier. Il a donc une vision quand le soir il est allé se coucher et s'est endormi :

F° 65, verso B.Ly vint avision dont mont se merveilla,
Car il li fu advis adont qu'il regarda
Un homme trestout nu qui a lui adrecha
Et venoit du sepulcre dont Dieu resuscita,
Et se li fu advis que Renaut resenbla.
En une main tenoit les .iii. clous c'on forga,
Dont Jhesu Crist de gloire en crois on atacha,
Et le fer de la lance dont Longis le frappa,
Et [en] le main senestre la couronne aporta
Et le benoit suaire dont on l'envelopa,
Et des dines reliques tant que nombr'en y a.

Adont li fu advis que il les adoura.
Mais cilz homs devant lui errant s'agenouila
Et ces dignes reliques ossy lui presenta ;
Mais quant il le vist près, de certain lui senbla.
Que ce estoit Regnault que pais li demanda.
Karles en son dormant si tres fort s'aïra
De Regnault qu'il veoit, ce li sanbloit, droit là,
Qu'en son lit ou estoit s'estendi et tourna
Si fort que le chalis par le moilon froissa
Et tous les chandelabres abati et vercha ;
Par moult grant mal talent Regnault en sus cacha
Et jeta un fier coup et adonc s'esveilla.
F° 66, recto.De son côté Renaud fait sa prière.
Hé Dieu ! ce dist Regnault, n'e-sse mie pité
Que pour mon meffait sont ma gent si destourbé ?
Il a plus de .xii. ans que la guerre a duré,
Maint enfanchon en sont sans pere demouré
Et mainte veve fame cheüe en povreté.
Hé Dieu ! pour quoi n'a Charles par devers moi pité ?
Adonc ploura des yeulx, s'a le ciel regardé ;
A genoux se geta : [Hé] Dieu par [vostre] gré,
Accorde moi a Karle par ta benignité,
Et je te promes, rois, pere de magesté,
Que nux piés et en lange, com pélerin pené,
Sans nulle riens mengier s'on ne me l'a donné,
Pour l'amour de toy, Dieu, outre mer m'en iré
Veoir Richier en Acre qui est roy couronné,
Qui pour l'amour de moy a été deserté,

Ly et Huon son pere, mon cousin l'alosé.
Là iray armes prendre contre la gent maufé

Sans moy faire connoistre à homme qui soit né.
Enchois serai en Acre au roy.....
J'iray au saint sepulcre et si le conquerré
A Roba[st]re conbatre qui tient la royauté
Et a son fil ossy Durendal l'amiré ;
Ou il mouront par my ou il seront sacré.
Puis yrai Angorie conquerre, c'est mon gré,
Et les clous et le fer dont ton cors fu frappé
Et la sainte couronne et le suaire orlé
Dont tu fus ou sepulcre jadis enveloppé.
Et pour le fait tenir en plus grant fermeté,
Ma femme en demoura, et ma bonne cité
En laisseray en plesge a Karle le membré,
Et mes enfans iront en leur pocessité
En Gascogne ou seront par raison doctriné
Tant que venrront en point qu'il soient adoubé,
Mes freres avueuc eulx, tele est ma volenté.

Le soir, quand il est couché, un ange lui apparaît et lui dit qu'il accomplira son vœu,

Mais mont aras de mal ains c'ou retornement.
Or mande tost a Karle celui proposement
Et apreste ton oirre sans nul atargement.

Renaud répond en quelques vers, mais

Bien l'entendi Clarice qui mie ne dormy.
Regnaut, dist elle, frere, a qui parlez vous cy ?

F 66, verso. Renaud révèle son projet à sa femme qui essaie en vain de l'en détourner, et il écrit à Charles une lettre que le messager pourra remettre à Roland ou Olivier ou Ogier ou Thierry ou

Naymes. Le messager arrive à la tente de Roland où ils étaient réunis. Il s'agenouille et leur remet la lettre. — F 67 recto. Olivier se charge de la lettre au nom des Douze Pairs et va en expliquer le contenu à Charles. — F 67 verso. Celui-ci commence par s'emporter, mais Olivier justifie Renaud :

Tous jours vous a esté et humbles et courtois ;
Oncques mal ne vous voult, bien y parut au bois
Ou l'autr'ier vous trouva endormant sus l'erboi.

Charles s'obstine.

Je ne m'en partiray ne de l'an ne des mois,
Ainchois les penderay, telx sera mes otrois.
Par foi, ce dist Rolant, Olivier, je m'en vois.
Oncle, demeurez là, que par la sainte crois,
A Tremongne m'en vois, et entendez ma vois :
Je vous forjureray d'ayde a ceste fois.
Rollant, ce dist Ogier, autels est mis otrois.
Par Dieu, s'a dit Naymon, n'y resteray des mois.
Quant Karles les a veu, si mua ses conrois.
Karles a entendu les prince et li baron,
Lors commenche penser sa main a son menton.
Adonc li remembra de son advision
Que Regnaut [li donna] la couronne de nom,
Et comment le gard [a] encontre Guenelon.

Il rappelle ses chevaliers et impose ses conditions :

La duchesse sera servie en ma maison,
Et il me rendera Tremognie en mon bandon,
Et Baiart le destrier qui tant cuert de randon ;
Et de ceste paix scy Maugis exeteron.

Olivier réclame, mais Naymes dit que Maugis guerroiera bien à lui seul contre Charles, et qu'il ne faut pas renoncer à la paix pour un cheval.

F° 68. On écrit la lettre à Renaud. Ganelon est irrité et demande à ses amis de se jeter sur Renaud qui viendra devant Charles « sans armure adossée » et de le tuer. Mais un écuyer les entend et les dénonce au roi. Olivier et Roland s'emportent. Roland demande à son oncle s'il ne s'entend pas avec le traître. Charles répond :

Va, glous, ce dist le roi, tu soies confondus,
Oncques ne le pensay.

Roland et les Pairs, d'accord avec le roi, se chargent d'escorter Renaud. Un espion avertit Ganelon :

Moult sont lié li baron que Karle l'acorda
Et d'aydier Regnaut chascun grant talent a,

Et Guenelon le fel ens ou bois s'embucha.
Mais il vient une espie a luy, qui li conta
Des Pers que [Charlemaigne] contre lui envoya.
Quant Guesne l'entendi, Jhesu Crist maugrea ;
A son lignage dist qu'autre tour trouvé a :
Quant ira oultre mer, espier le fera
Et le fera murdrir, ad ce fait s'accorda
Alory et Hardré et ceulz qui furent là.

F 69. Renaud et ses frères, la duchesse et ses deux fils, viennent devant Charles. Celui-ci laisse Renaud agenouillé trois heures sans lui parler. Cependant Maugis avec ses gens, comptant sur le sauf-conduit jusqu'au lendemain, mais craignant que

Charles ne tienne pas son convenant, arrive au tref du roi et voit Renaud agenouillé. Il trouve que c'est un excès d'orgueil de la part du roi. Les genoux de Renaud étaient en sang ! Naymes parle de même. Charles fait Renaud se relever et l'embrasse. — F 70. On avait oublié de parler de Bayard dans la lettre du roi. Renaud est surpris d'une telle exigence, mais on l'amène à faire une concession qui lui est pénible. Il va donc prendre Bayard, mais Maugis maudit l'heure où il l'a donné à son cousin. Bayard étrangle trois des valets qui veulent le pendre, puis il s'enfuit dans la forêt d'Ardenne où il se débarrasse de son frein en se frottant contre un arbre. Plus tard, Maugis l'y retrouvera. Charles entre en colère quand il sait qu'il a perdu Bayard. Maugis embrasse Renaud, ses frères, Clarice, les deux enfants Aymonnet et Yvon. Il part :

Ou tref Karle laissa Regnault au cuer entier
Jamais ne le verra, s'ara de lui mestier.
Moult poy se doit Karlon de Maugis soucier,
Car ains seront .vii. ans accomplis et entiers
Que Maugis li meffasse la monte d'un denier.

L'armée des Français part. Ils sont dans la joie excepté Guesnes, L'on mène aussi grande joie à Tremognie, Clarice est triste et s'efforce de détourner Renaud de faire un si grand voyage.

F 71 recto. Renaud déclare qu'il l'a promis. Clarice, les deux enfançons, ses frères, pleurent amèrement. Charles est pris de pitié : il accorde un an à Renaud pour se mettre en route. Mais Renaud répond qu'il a fait du mal à bien des hommes et à l'empereur lui-même et qu'il est résolu à faire pénitence. On croyait

qu'il attendrait un an, mais l'on se trompait. — On tenait cour ouverte et Renaud servait l'empereur à table.

Regnault li nobles hons mont bien les onnoura,
Se jour servy le foy et bien le festia ;
Sa femme et ses enfans mont souvent regarda
Et ces freres tous .iii. que loyaulment amma ;
Mais bien cest que par temps il les couroucera.
Quant vient apres diner, chacun [s']esbatre ala,
Et Regnaut le gentilz en par lui souppira.
As fenestres s'acoute, devant lui regarda.
Atant est un collier qui a lui se monstra
En guise de paumier, car l'abit apourta.
Regnault vit as fenestres, adonc s'agenoulla
Et li dist : Gentilz sire, pour Dieu qui tout crea,
Donnez moi vostre amosne et vo cors partira
A la grande penance que le mien corps fera
En alant ou Sepulcre ou me vouay piécha.
Et quant Regnault l'oït, a ce main l'acena,
Amont le fist monter, a-sse gent commanda
C'on li donne a mengier ; et la table, on drecha,
Et le bon duc Regnault a mengier li trencha,
Noblement le servi, et puis si li donna
Un besant de fin or qui depuis li vaudra,
Aussi quant vous orrez, qui taire se vouldra,
Car oncquez en sa vie argent mieux n'enploya.
Mont fu liés li paumiers et mont reconfortés.
Quant ot mengié et but, de table s'est levés,
Congié prinst a Regnault et puis s'en est alés ;
Mais li histoire dist qu'ains qu'il fust anuités
Perdi tout son avoir et le jua a dés.

Le pain va demandant et c'est acheminés.
Or diray de Regnault qui mont fu trespensés.
En une chambre entra et c'est agenouillés,
A Dieu faist sa requeste qu'il ne soit ravisés.
Son visage taindi, ses bras a desmués,

D'une cote de gris s'est la appareilliés,
L'escherpe et le bourdon aveuc lui a coubrés ;
Il ot fait proveance, il ot .ii. jours passés.
Maugis li donna l'erbe jadis dont s'est frotez.
Lors se seignia Regnault, a Dieu s'est commandez.
En un cellier entra qui parfont fu cavés,
La ot un huis de fer, par lui fu deffermés.
Regnault ala en bas qui bien sot les agés,
Par la yssi Regnault dedens les bois ramés,
Tout nus piés et en langes s'estoit acheminés ;
Or le conduie Dieu par sa sainte pités,
Car nul tel pelerin depuis ne fu trouvés.
Mais Regnault en alant c'est ileuc pourpensés
Qu'il se retourneroit, lors ne c'est detirés
Pour savoir se de nulx il seroit ravisés.
Lors revient a Tremongnie ou pour Dieu fu soupés,
F° 71,
verso Couchiés et repeüs sans estre araisonnés,
Oncques n'y fu connut d'omme de mere nés.
Or diray de Karlon qui estoit repairés.
Par la main tient la damme et Naymon fu bien pres.
La sont venu ensemble li prince naturez.
Adont parmy la sale a le roy regardés.
Il demande Regnault et ou il est alés,
Mais nul ne le savoit. Adont fust aïrés

Le roy Karle de France et fu mont trespensés.
Quant li baron oïrent le roi au fier talent
60.Qu'il demande Regnault si especïalment,
Es chambres et en sales le quierent longuement.

Alard découvre les vêtements que Renaud a laissés dans sa chambre. Il comprend tout, pousse un grand cri et tombe évanoui. Charles et les barons accourent, le roi redresse Alard qui s'écrie.

Ay ! Karle, bons rois, Regnault point ne vous ment.
Il va ou grant voiage certes mont povrement.
Quant le roy voit les dras, si ploura tendrement
Et trestous les barons avironnéement.
5.A ! Regnault, dist le roy, or say a essient,
De toi n'a plus preudomme en tout le firmament.

De mon advision ay cy ramenbrement,
Encor seront par toy li Sarrazin dolent.
Ay ! Regnault, amis, or te soit Dieu aident.
10.Adont baisa le roy ses dras mont doucement
Et en pris une piece par amoureux talent,
Et li aultres barons en prindrent encement ;
Les dras Regnault partirent en pieches plus de cent.

Charlemagne regrette la nouvelle ; mais Clarice, la duchesse, apprend que son mari est parti :

De si hault qu'ele fu, c'est paumée glacie,
Mais Karles et Ogier l'ont tantost redrechie.

Yvonnet blâme le deuil de sa mère :

Quant il les voit plourer, vis li est mocquerie.
Damme, dist Yvonnet, par la Virge Marie,
Vous et ceulx qui pleurez, faites mont grant folie.
Mieulx doi plourer que tous et par cause jugie :
Car se mon pere pers, un aultre n'aray mie,
Mais bien ares baron. Pour ce ne cries mie.
Atant se sont venu et le roy ne s'oublie.
Onquez n'y ot maison en Tresmongne l'antie
Ou en ne quist Regnault, mais connut n'y fu mie.
Moult fu Regnault queru tout parmy la cité.
Tel ot parlé a luy qui ne l'ot ravisé.
Au roy ont el palais dist qu'il en est alé.
La fu le dueil mont grant, li baron sont troublé.
Or diray de Regnault que Dieu maint a santé.
Du bourgois congié prinst qui l'avoit ostelé,
En abit de paumier s'en va par le rené
Sans denier et sans maille, c'estoit grant povreté,
Car telle chose a faire n'ot pas acoustumé.
Ains qu'il ait fait sa voie ara mont grant griesté.
Or dirons de Maugis au courage aduré
Qui par grant mautalent est de Karle sevré,
Qui dist que si amy l'ont trestous forsjuré.
F° 72, rectoMais a Dieu le poissant a mercy domandé,

Et dist le bon Maugis : Dieu, par ta grant pitié,
Ayes mercy de moy par ta grande pœsté,
Car tous faudra mourir quant on a tout regné.
Ses barons apela par mont grant amité,
Il les paya tres bien et leur donna congié.
A Richier de Hurpois sa terre a commandé.

Il leur recommande les intérêts des frères de Renaud et part seul, il passe la Meuse et arrive à l'abbaye d'Andaine qu'il avait fondée jadis. L'abbesse était sa cousine, elle le « festia » bien, il lui raconte comment Renaud a sa paix et va outre-mer. Maugis laissera à sa cousine son destrier et ses armes :

Al'ostel (corr. autel) Sainte Beque mes corps les offerra.

Mais il se réserve de les reprendre, s'il en a besoin, en payant quatre besants d'or. L'abbesse consent.

Adonc devant l'autel Maugis s'agenouilla,
S'espée et son escu illeucques presenta
Et trestoutes ses armes. Le destrier n'oublia.
Un drap print d'un varllet dont il s'abitera.

Il refuse de dire à l'abbesse où il va.

Et vers le bois d'Ardenne le ber s'achemina.
Bien grant voye chemine, bien parfont s'i bouta.
La fist un hermitage ou Ihesu (Crist) servira,
Et prioit pour Regnault que loyalment amma.
5.Il bat souvent sa coulpe, pour ses pechiez plora,
Bien dist que hors du bois jamais il n'istera.
Un hermite tout ceul le baron encontra
Qui un sien compagnon celui jour enterra.
Maugis moult doulcement illuec le salua.
10.Ne say que vous feroie entendre sa ne la.
Au bon preudomme hermite Maugis se confessa,
(Mais) l'hermite ot tel paour quant son nom li nomma,
Que depuis qu'il fu nes si fort ne se chida,
Car Maugis fu crueulz qui bien le regarda.
15.Paour et li hermite en la forest fueillie

Pour Maugis qui li ot sa confesse gehie ;
Et quant il ot tout dist, que riens il n'y oublie,

Et qu'il veult estre hermite par penanche adrechie,
Quant li hermites l'ot, tous li sans li fermie ;
A lui meïsmes dist : Doulce Virge Marie,
Gardez moi que ce lerre si endroit ne m'ochie.
Ne [set] comment il fasse, puis dist a vois serie :
Biaus sire, ales par ci, a senestre partie,
Et illuec (quez) trouverez vous une hermiterie,
Et les draps du preudomme qui hier finna sa vie.
Et Maugis aperchut bien que cil se defye.
Il dist : Sire, je vois, se Ihesu le m'otrie.
Atant s'en est partis, qu'il n'y a fait detrie.
Bien vit que li hermites bien assur n'estoit mie.
Tant fist qu'il a le lieu trouvé en la partie
Et l'abit du preudomme que la mort ot mengie.
Un ruicelet y ot dont Maugis Dieu gracie.
La mengoit les racines et menoit sainte vie.
Et plouroit pour Regnault le jour et l'anuitie.
Encement fu Maugis par dedens l'ermitage.
Un an tout acompli prent droit la son mesnage.
A mains de .iiii. lieues y avoit maint vilage.
La gent ens ou Caresme par droite propre usage
Y venoient souvent pour li faire avantage,
Confesser a l'ermite qui fu de viel eage
Et ilec li portoient du pain et du potage.
A Maugis ennoya quant il vit tel usaige,
Ne vouloit point mengier ne mes que rachinage.
Pour itant se partist et laissa l'ermitage.
Ens ou bois s'en ala ou parfont du rammage ;

La entra si avant pour faire son mesnage
Que desous une roche qui fu et grant et large
Fist son habitement a loy d'omme sauvage.
La ne passe nullui fors larrons du bocage,
Mais depuis s'en parti et laissa l'ermitage.
Or lairay de Maugis qui au bois demoura,
S[i] dirai du roy Karle qui France governa,
Qui estoit departis de Tremongnie de la.
Naymon y ot lessié qui la terre garda.
Les trois freres s'en vont en Gascongnie de la,
Les deux enfans Regnault aveuc eulx on mena.

Cependant Renaud voyageait, rebuté par tout le monde. Il rencontre le « collier » à qui il avait fait l'aumône et qui gagnait sa vie en préparant la terre dont « on segnie brebis ». Le collier partage son pain avec Renaud et consent à l'accompagner en pays étranger.

F° 73. — Ils partent, Renaud devenant le subordonné du collier. Ils vont de ville en ville : « On leur donne pour Dieu et du pain et des pois ».

Renaud mangerait davantage : « De famine et de painne devint velus et noirs ». Le collier l'encourage à mendier. Renaud implore un bourgeois qui, voyant qu'il n'avait pas l'habitude de ce métier, lui donne largement pain, chair et argent :

Regnault mont humblement de Dieu le merchioit,
Puis revient au collier et ses biens li monstroit.
Par foi, dist il, conpains, mes cors bien le savoit,
Et se fussies piesse ordonné en ce ploit,
Point n'eüssies heü tant de fain ne de froit ;

Mais ja sans demander on ne l'aporteroit.
Ne fault a tel ouvrage c'uns bons honteux y soit,
Et si fault a .i. huis, a ung aultre s'en voit.
Il n'est si bon mestier qui le scest faire adroit.
10.Aussy ont par la terre demené leur conroit
Jusqu'au port a Brandis là ou la gent passoit.
La entrerent en mer quant le vent bon estoit.
Or sont entré en mer les pelerins droit là,
Renaut et le collier qui amour li monstra.
15.Tant servent le patron que pour Dieu les passa.
Et droitement a Acre leur vassel arriva.

À Acre le collier quitte Renaud et part pour Damas. Renaud loge chez un bourgeois appelé Joserent.
F° 74. Quand Renaud part, le bourgeois lui offre quatre besants qu'il refuse. Il va au palais, s'y couche sur un perron de marbre, s'y endort et contracte ainsi des douleurs qui l'empêchent de remuer. Le bourgeois le reprend chez lui : sa maladie est la lèpre (mézelerie). Il répand une telle puanteur que sauf le bourgeois, personne n'ose approcher de lui. Sur sa

demande, il est porté à l'Hôtel-Dieu. Son état empire, et son voisinage devient si intolérable que le médecin (maistre) et les dames offrent au bourgeois de lui rendre l'argent pour qu'il reprenne Renaud. On construit pour lui une maisonnette dans la cour de l'hôpital : on lui jetait à manger par une fenestrelle. Renaud prie Dieu de lui permettre d'accomplir son voyage.

F° 75. On revient à Maugis. Il rencontre Bayard dans la forêt et trouve à terre le chanfrain. La vue du coursier lui rappelle Oriande :

Car vous estes faés, ce vous tiens ferme et sain,
Ce me dist Oriande qui fu compengne Ydain.

Rentré chez lui, il s'endort, mais Bayard vient, pendant la nuit, frapper à sa porte. Maugis, croyant que ce soient voleurs, n'ouvre pas et leur dit qu'il a assez volé pour son compte : « Peu savez du mestier, par le cors saint Linart. » Mais Bayard enfonce la porte. Maugis lui met le frein et le monte, pour aller se confesser à l'ermite son voisin.

Le destrier mene joye et henist haut et cler.
Baiart se met au cours tant que puet randonner.
Maugis tira son frain qui le cuide arester,
Mais tant plus fort le tire et plus le fait aler.
Sus une haulte roche l'a fait adonc monter.
Ay, dist il, Baiart, ou voules vous aler ?
Vous me haez, je croi, si vous voules vengier
Pour ce que plus ne veulx mener guerre n'enbler ;
Car de mal lieu venistes, de l'entrée d'enfer.
Par le sens de Baudry, vous alay conquester,
Qui m'aprist mont de choses dont je le doi amer,
F° 75. verso.Mais il m'y oublia le plus fort a montrer,
Comment par nigremance on areste .i. destrier.

Maugis veut retenir Bayard, mais une voix l'avertit :

Maugis, laisse Baiart aller où il vouldra.
Jhesu le te fait dire qui Renaut tant ama
Qui gist malade a Acre : droit là [te] portera.
A l'ayüe de Dieu par toy guary serra.
Ce sera li enniaux qu'a leups conbatera
Qui ravisent la foy que Jhesus estora.

Maugis obéit, va à son castel de Malaquis où il conte l'affaire à Richier de Hurepois, prend un noble habit, de l'or et de l'argent. Il arrive à Rome, Un valet ivre le plaisante et veut tenir l'étrier doré. Bayard le tue d'un coup de pied. Maugis sort de Rome et s'endort sur Bayard. Pendant son sommeil, un nuage le transporte avec son cheval « oultre mer »,

A .xii. lieues d'Acre, là ou regne Languy,
En ung païs desert et forment agasty.

F 76-78. — C'est le roi Robastre qui tient Jérusalem et la Syrie qui a tout ruiné. Maugis rencontre un écuyer qui lui dit où il est et lui conseille de venir à une abbaye voisine fondée par son seigneur, Hues de Montbendel, « Et Richier le sien filz a la terre en baillie ». Maugis soutient qu'il est en « Romenie » puisqu'il était « orains a Rome la garnie ». L'écuyer répond courtoisement : « Vous avez donc bien tost passé mer sans navie ». Maugis est reçu à l'abbaye, mais à peine endormi il doit se lever pour aller maîtriser Bayard qui à l'écurie démolissait tout, blessait et tuait les moines. Maugis part sur son coursier, maudit par les religieux. Il voudrait aller au palais du roi Richier, mais Bayard s'y refuse, car il veut retrouver Renaud. Il va donc d'abord chez le bourgeois, puis au marbre où Renaud s'était couché et de ses pieds il le brise en morceaux. Il entre à l'Hôtel-Dieu. Les malades épouvantés se lèvent. Le destrier va au lit où Renaud s'était couché, puis reprend sa course et s'arrête à la loge où est Renaud. Il hennit si fort que toute la ville l'entend. Renaud s'éveille, et d'abord ni lui ni son cousin ne se reconnaissent. Quand Maugis sait que ce malade est Renaud, il s'empresse de broyer dans du vin une herbe

Que Baudrys li donna, gardé l'ot maint termine
Pour l'amour Oriande la fée et la roynne.

Renaud est guéri, dès que le remède est appliqué :

Apres lui chut la reupe et du corps et du vis,
Aussi net demoura c'oncque fu parisis.

Mais il reste extrêmement faible. Maugis va au palais où il trouve le roi Richier.

F° 79. — Richier reconnaît son cousin. Quand il sait Renaud à l'hôpital, il s'y rend avec sa femme, son fils et son barnage.

F° 80 recto A. — Maugis va cueillir des herbes dans la campagne afin d'achever la guérison de Renaud. Cependant l'abbé et les moines ont appris que l'ermite et son cheval terrible ont été accueillis à la cour du roi. Ils viennent à Acre, se présentent au palais.

Illeuc estoit Richier, le bon roy de renon,
Delez le duc Regnault, le filz au viel Aymon,
Qui gisoit en ung lit, couvert d'un singlaton.

L'abbé s'agenouille et salue longuement le roi qui lui demande quel besoin l'amène.

B. L'abbé raconte qu'il a donné l'hospitalité à un glouton :

Aguise d'un hermite avoit mis sa fachon,
S'avoit une esclavine et escherpe et bourdon
Et si estoit montés a sa devision
Sur un noble destrier, onques ne vi si bon.

L'ermite fut couché dans un bel et bon lit, mais il avoit si mal attaché son cheval que lorsque les moines allèrent le voir, il en tua trois. L'abbé demande vengeance. — Quand Renaud entend ce discours,

Il a dit à l'abbé : Bien ouy vous a on ;
Mais oncquez le destrier que nous bien connoisson
Ne fist nul mal a homme de bonne oppinion,
Mais il het par coustume traïteur et larron,
Et se le roy creoit le moye advision,
Il vous feroit voir dire ains vo departison.
Par ma foi, dist le roi, c'est bien m'entencion.
Lors fist l'abbé saisir pour mener en prison
Et ses moines ossi trestous saisis a on.
Et quant le cenelier a veü la fasson,
Haultement s'escria : Roys, mercy vous prion.
F° 80 v AJe diray verité mais que j'aye pardon.
Bon roy, mercy vous prie, cha dist le cenelier.
Verité vous diray, veulliez moi respiter.

Or dites, dist le roi, ne vous chaut d'emaier.
Bien vous escouteray, veuillès le vray nunchier,
Comment la chose va, sans mensonge apliquier.
Sire, ce dist le moine, si me puist Dieu aidier,
L'autre nuit s'enbati un pelerin paumier
A la nostre abbaïe pour lui a herbergier,
Et si estoit monté sur un noble courssier.
Il demanda l'ostel pour Dieu le droiturier.
Nos abbes qui la est, s'i alla ottroyer
Et fist a son cheval un estable baller,
Puis enmena l'ermite en sa chambre mengier.

Quant vint a la minuist, il nous fist descouchier,
Si nous commanda [il] du che[va]l desvoier.
Je li priay assez de la chose laissier,
Mais oncquez ma prière n'i pot avoir mestier,
Ains s'alerent eux .V. vers l'estable adrechier
Pour le noble cheval d'ileucquez desloier.
Mais li chevaux s'ala envers yaulz courouchier
Et sacha trestout jus adonc son ratellier.
Je ne sai s'an le vout ne ferir ne touchier,
Mais les moinnes ala tellement festier
Qu'a l'un ala le col si doulcement sachier
Qu'il li ficha ses dens tout parmi le gosier
Et a l'autre en apres fist les costes partier ;
Et le tiers voult un bras hors du cors esrachier.

Le roi décide que l'abbé sera « reclus à perpétuité » et que le délateur lui succèdera dans sa fonction. — F 81, recto A. — Arrivent alors les bourgeois qui se plaignent des violences de Maugis et de Bayard. Le cheval en a tué ou blessé quatorze. Le roi se trouve embarrassé — F 81, recto B — et leur dit qu'il n'y peut rien. Ils s'en vont en maudissant le roi et sa lignée. Maugis revient des champs et explique au roi que les bourgeois l'avaient suivi se moquant de lui « huant et glatissant » et que Bayard reconnaît traîtres et felons et les châtie volontiers. Le roi rit et se contente de l'explication. Maugis pile en un mortier les herbes qu'il a cueillies, puis les détrempe,

Et en fait ung buvrage pour Regnault qui est la,
Une telle poison en fist et ordonna

Dont il garit Regnault, et si bien enpenssa
Que dedans .XV. jours de son lit se leva

Et parmy les jardins esbannier ala.

On le saigne un peu plus tard et il peut se promener avec Richier le long des rivières et des bois.

Maugis lui demande s'il veut revenir en France. Renaud répond qu'il ne pourra revenir qu'une fois accompli le vœu qu'il a fait au roi de Paradis et au bon roi Karlon. Maugis est mécontent :

Maugis, cil d'Aigremont, ot mont le cuer dolent
Quant il oy Regnaul.

Il lui dit que puisqu'il l'a guéri, il doit revenir à son ermitage et demande qu'on lui prépare une nef pour passer la mer.

F° 81, verso B. — Maugis accepterait d'accompagner Renaud à Jérusalem et dans son pélerinage, mais Renaud veut être seul et refuse même que Maugis lui laisse Bayard. Maugis doit ramener le cheval à Charlemagne :

Cousin, ce dist Regnaus, point n'yra encement,
Jamais n'y monteray, sachies a essient.
Bayart n'est mie miens, ce saves vraiement.
A Karlon le donnay par non d'acordement.
Il est sien ou qu'il soit, car je n'y ay nient,
Car l'Escripture dist, qui les biens d'autri prent
Estre droit condempnez enfin s'il ne les rent,
Et c'est le meffait double qui a son signeur ment ;
Mais je vous pri, pour Dieu, cousin, remenes l'ent.
Cousin, ce dist Regnault, a Karlon en alles,
Remenes li Baiart et vous y [a] cordes.
Bien pourra avenir que vostre pais rares

Pour l'amour de Baiart que vous li renderes,
Car pour vous prieront li nostre parentés.
Cousin, s'a dist Maugis, de cela vous souffres,
C'aroix plus chier que Karles fust aus fourches trainnés,
Par Dieu, anchois seroit en Boucain remenez.
De ce ne parles plus, baillies moi une nés.

F° 82, recto A. — Richier et Renaud le voient partir avec peine. Il s'embarque, prend terre à Brandes et charge les « marronniers » de saluer le roi de sa part. Ils repartent pour Acre.

F° 82, r B.Et Maugis s'en ala tant sa voye esploitier.
Jusqu'il vint en Ardenne ne se voult arrester.
Par dedens la forest s'ala le ber bouter,
Droit a son hermitage le fist Dieux assener.
De Bayart dessendi, si l'ala attachier ;
A un arbre rammé le vout Maugis lier.
Sa maison trouva chute, si la voult relever,
Et puis queroit vitaille pour son cheval donner,
Mais il demoura trop, si com orres conter.
Baiart tira si fort qu'il fist son frain tronchier,
Que la bloucques ronpi, si print a cheminer.
Ilec laissa son frain, puis s'en voulu aller,
Et quant Maugis revint qui ot voulu cueiller
Un fays d'erbe moult grant pour Baiart enfourer,
Quant il voit le chanfrain, en lui n'ot qu'aïrer.
Baiart, ce dist Maugis, or puis bien aviser,
Cure n'avez de moy qui me voules laissier.
Vous querez mellieur maistre, ne vous en doy blamer
Cas de povre serviche (nulx) ne se puet amender.

20.Ensi disoit Maugis au courage enterin,
Pour l'amour de Baiart tenoit le chief enclin,
Et Baiart s'en aloit sans tenir nul chemin.
A la roche en Ardenne, delez ung soubterin
La avoit son repaire au soir et au matin.
25.Encor en ramenbrance du cheval noble et fin
L'ont en celui païs marchant et pelerin,
Car la Roche Baiart l'appellent li voisin.
La fu Baiart long temps desoubz le bois sappin,
Puis vient il a Tremongnie ou palais marberin
30.Veoir le duc Regnault qu'il amma sans trahy[n.
Dont Regnault le retient, s'en esmut tel hutin
Que Karle en deffia Regnault le palasin
Et le voult encoupper adonc de larechin

Et asanbla sa gent sans faire long termin
F° 82
v°A 35Pour aler sus Regnault au courage benin
Pour l'amour de Baiart, et convient en la fin
Que Regnault li rendist Balart le bon ronchin,
Dont Karle li fist pendre la muele d'un molin
Et si le fist ruer dedens l'yaue du Rin
40.Aussi que vous orrez ains que je prengnis fin.

En effet, au f. 216, l'on a la fin de la destinée du pauvre Bayard :

Aune grande corde ou Rhin fu il jetté,
Et là en droit, dit on que il fu effondré
Et noiez en celle yaue dont je vous ai parlé ;
Mais le gent du païs dient en verité

Que Baiars n'est point mort et que il est faé
Et c'une fois en l'an a henni et crié.

Entre le Rhin et les Ardennes, pour un trouvère, la distance est insignifiante. D'ailleurs, dans les manuscrits 766, 775 et de Venise, déjà en cet endroit une confusion est faite entre la Meuse et le Rhin. J'ai cité ailleurs les textes du ms. C et du ms. de Venise ; voici celui du ms. B.

Charlez li empereres a Baiart demandé.
Un serjant li avoit devant lui amené.
Baron, dist l'empereres, or oiez mon pensé.
Esgardez de quel [mort] chis sera devourez.
Seigneur, che a dit Naymes, ens ou Rhin soit ruez.
Une mœle a son col, lors sera effondrez.
La caïne de fer li ont ou col frumé
Et tres par mi la mœlle en fu li chiez boutez ;
Au col fu atachie par Diu de maïsté.
A xiiii. vaissiaus fu en l'iave ruez
Et Baiars li destriers a tant des piez jeté
Que la molle est quassée et li fer tronchonné.
De Meuse s'en issi, poi y a demouré.
Quant le vit Kallemaines a poi n'est forsenez.

Baron, dist l'empereres, ja ne sera finez.
A .XL. deablez soit sez cors commandez.
Renaus li fiex Aimon estoit de dœl pasmez,
[Mes Charles l'emperere l'avoit cueilli en hé.]
Or oiez de Baiart quel part il est alez.
En la forest s'en va, el parfont gaut ramé ;
La trouva il Maugis qui est deffigurez.
Grant joie li a faite li chevaus adurez.

Iluec fu aveuc lui, moult y a conversé.
Quant Maugis l'a veü, grant joie a demené.
Or vous lairons de lui, a Diu soit commandez.
Et quant liex en sera, tost arai retourné.
Encor orrez merveillez, se il vous est conté.

Quoi qu'en ait supposé Paulin Paris, (Hist litt. XXII, p. 705), ce n'est pas du côté de Tremogne, mais bien dans la forêt des Ardennes que Bayard, à toutes les époques de la légende, reparaît et fait entendre son fier hennissement.

On revient à Renaud qui est à Acre auprès du roi Richier. Renaud demande une faveur au roi qui promet de la lui accorder :

Sire, ce dist Regnault, ce fait a mercier.
Or vous veulx, s'il vous plaist, et prier et rouver
Que vos heraux fassies par vo païs aler
Et par les bonnes villes qu'aves a gouverner,
Et aux chastiaus entour et nonchier et crier
Un bonhourt bel et noble que feres estorer
En Acre la cité que avez a garder,
Encontre tous venans qui y voudront jouster ;
Et [si] faites aussi au cry le pris nommer,
Cilz qui mielz joustera, qu'on li fera donner
Un cheval de cent livres pour son pris amonter
Et pour l'estreinée un chapel d'argent cler,
Et le faites ainssy, se me voulez ammer.
Par ma foy, dit le roy, ne le veulz refuser.

F° 82, verso B. — On annonce le tournois dans toutes les villes voisines.

Les joustez ont criez et le pris de valour.

Le lendemain le roi Richier

S'ala aparellier de tous ses ornemens.

Quatorze de ses barons vont en la place.

Et les dames estoient ens es hours tout dedens.
La estoit la roynne dont li corps estoit gens
Et mainte damme ossi en nobles paremens.

Renaud y était pour les « nobles jugemens ». Les chevaliers étaient venus « a milliers et a cens ».

F°83, recto A. — Les hérauts criaient pour écarter « les povres gens ». Les barons sont venus au grant marché d'Acre « ou la place fu lée ».

Richier renverse Guichart de la Morée. On crie : Acre ! à ce noble roi de haute renommée ! — Richier rend son cheval à Guichart, mais celui-ci lui demande de lui permettre d'employer contre lui trois coups, le premier étant compris dans le nombre. Au deuxième coup, le roi enlève le heaume d'acier de Guichart ; au troisième, il le renverse et son cheval avec lui.

Qui donc oïst heraux Acre ! au roy escrier !
C'est le plus preux du monde et c'on doit plus prisier.
Ains Judas Macabeus n'Alexandre d'Alier,
Pourrus ne Percheval, Lancelot le guerrier,
Paris, Prians, David, cil qui fist le Sautier,
Ne se poürent oncquez au bon roy comparer.

La joute continue. Le roi Richier se désarme et monte en un « hourt » près de Renaud.

F° 83, verso A. — Guichart de la Morée change de costume pour ne pas être reconnu et triomphe successivement des quatorze chevaliers. Tout le monde disait qu'il méritait le prix. Survient un chevalier « Bauduin d'Ermenie ». Guichart ne veut pas se risquer contre lui et s'en va en son hôtel. Bauduin renverse plusieurs chevaliers. Renaud demande au roi de lui prêter ses armes et son cheval : il voudrait « s'aventurer » à la joute.

F° 83, verso B. — Richier l'en détourne, car il est encore faible, mais

Sire, se dist Regnault, ne vous chaut de doubter.
Je me sens fors asses pour a la jouste aler.
Mauvaisement pourroie mon voiage achever,
Iherusalem conquerre et Robatre mater,
Se souffrir ne pooye le coup d'un bacheler.

Et il insiste. Richier l'emmène au palais, où on l'arme. On lui présente un cheval qui ne peut le porter ; il regrette Bayard, car tous les chevaux de Richier sont trop faibles pour lui.

Ici l'on doit prendre aux feuillets 204, 205, que le relieur a mal placés.

F 204. — On donne à Renaud le cheval Blanchart que Richier avait conquis sur Robastre : il est né comme Bayard de la jument Escorfaude ; il est fort et cruel et a tué dix valets. Après l'avoir dompté, Renaud désarçonne Bauduin d'Ermenie et Guichart de la Morée.

F 205. Renaud déclare à Richier son intention d'accomplir son vœu, de combattre et de tuer Robastre et son fils. Quatre comtes, Morant, Foucon, Savaris, Elinant, sont invités par Richier à se

déguiser en marronniers et à accompagner Renaud sans qu'il s'en doute. Quatre-vingts compagnons pareillement déguisés les suivront, toujours à l'insu de Renaud. Le vaisseau est prêt. Renaud s'embarque.

F 86. — Départ du navire. Arrivent à Acre les vaisseaux qui portent les hommes des quatre comtes. Le roi leur ajoute dix mille hommes et ils partent pour Jérusalem. Cependant Renaud demande qu'on le débarque à un bois qui a dix lieues de long et qui est près de Jérusalem. Les chevaliers veulent le suivre. — F 87. — Renaud descend seul, monte sur Blanchart, salue les barons et se met en route. Les comtes suivent Renaud à distance et le font épier.

Au verso de ce feuillet se trouve une assez belle miniature représentant, sans séparation, deux moments distincts : 1 à gauche, l'on voit Renaud à terre, déjà monté sur Blanchart. Il tient sa lance de la main droite et serre de la gauche une des mains que lui tendent les gens du vaisseau ; 2 à droite : Renaud endormi dans un bois ; le cheval est du côté des pieds du baron ; le long du corps de Renaud, est une nappe sur laquelle sont posés des aliments. Au-dessus, paraît à travers le feuillage épais une tête coiffée d'une étoffe rouge. — Cette partie répond aux faits qui suivent.

F 88, recto A. — Les quatre comtes s'asseoient sur l'herbe. Elinant prend du pain, de la viande, un flacon de vin (pour Renaud) et de l'avoine (pour le cheval) et les apporte sans bruit. Renaud dormait. Blanchard se met à manger. Elinant place les provisions à côté de Renaud sur une nappe et se retire. — F 88, recto B. — Renaud s'éveille, voit la toaille et le flacon, croit que c'est œuvre du diable qui veut le tenter, ne touche à rien. Il regarde Blanchart

manger son avoine, voudrait faire de même, car il a faim et soif, mais il craint que ce ne soient « fantosmes » et il s'asseoit. Les quatre comtes étaient mécontents de ce que Renaud ne mangeât point. — F 88, verso A. — Savary se charge d'arranger les choses. Renaud s'était rendormi.

Sus un arbre monta Savaris coyement,
Bien se couvry de fuelles qu'on ne le vit noyent,
Et a changié sa vois et parloit clerement.
Regnault, dist Savaris, a ma raison entent,
Par moi demande Dieu, le pere omnipotent,
Que prengnies de ces biens ton repast vistement.
Dieux les t'a envoyés pour ton avancement.
Lors s'esveilla Regnault qui celle voix entent ;
En estant se leva et se sengnia forment,
Cuide ce soit fantosme ou droit enchantement.
Il a traitte l'espée qui au costé lui pent,
Et va autour de l'arbre en regardant souvent
Contre mon(l)t s'il verroit homme du firmament ;
Mais Savaris estoit en tel esconssement
Que veoir ne le puest aussy ne aultrement.
E Dieux ! ce dist Regnault, gardez moy de tourment.
Je croy que c'est fantosme qui m'assault encement,
Et Savaris le bers a parler se reprent :
Regnault, que ne fais tu de Dieu le mandement ?
Il te mande par moy que sans arrestement
Tu prengnies de ces biens, se tu en as talent,
Et se tu ne le fais, il t'irra malement.

Je ne t'en puis plus dire, aler m'en fault brievment.
Et quant Regnault l'oït, ses mains vers le ciel tent ;

Cuida ce fust un angle du trosne qui resplent.
Père poissant, dist-il, mon corps graces vous rent ;
De ce que vous m'envoyez, vous mercy humblement.
Lors a prins a mengier et si but liement.
F° 88 v BQuant il fu repeüs, si que bon li sanbla,
Le remenant lait coy la ou il le trouva,
Puis rent graces a Dieux qui le monde crea.
A Blanchart est venus et bien le resengla,
Et quant perchut le jour, sus le destrier monta.
Quatre fois s'est sengniez et par le bois s'en va.
Quant Savaris le voit, de l'arbre s'avala,
Le flacon, la touaille avueuc lui emporta ;
A ses compengnons vient et tout leur raconta
RPar confaite mengnere Regnault mengier fait a.
Tout chascun des barons grant joye en demena.

Ils suivent Renaud. Celui-ci sort enfin de la forêt vers l'heure de midi.

Il voit Jérusalem à moins d'une lieue. Il s'agenouille et demande à Dieu de lui donner de convertir le roi Robastre et son fils Durendal et leur peuple ou de les tuer.

Il baise la terre, puis sa main et se signe de celle-ci. Il se dirige vers Jérusalem.

F° 89 r A— Regnault le fils Aymon a la chiere hardie
Issi de la forest qui fu verde et fuellie.
Iherusalem choisi la cité battellie.
Adonc s'est arrestés pres a une huchie
Pour lui a reposer ; s'a l'espée sachie,
Pour Blanchart son destrier a de l'erbe fauchie,

Puis se tient la tous cois, la chité avisie.
Enssi que la estoit sus l'erbe qui verdie,
[Il] voit un Sarrasin qui illeuc s'esbennie.

C'est le roi Malaquins qui possédait une grande terre et qui était venu « voler en ycelle partie ». Il ramenait son butin. Il aperçoit Renaud et le prend pour Richier, le roi d'Acre.

Je le connois mont bien a sa targe florie
Qui est pointe de gueules et enmy par maistrie
Il a ung crucifis qui d'argent reflambie.
Et [si] voy la Blanchart qu'il conquist l'autre fie
A l'encontre Robastre qui tant a signourie,
Quant nous fusmes a Acre commenchier l'estornie,
Or nous gardons tres bien ou nous ferons folie,
Car point n'est cy venus tout ceul sans conpengnie.

Il demande conseil à ses hommes qui voudraient que l'on revînt en arrière. Mais il décide d'aller demander à Richier quelles sont ses intentions. La noblesse du roi d'Acre lui est une garantie. Il va vers Renaud. Quand celui-ci le voit venir, — F 89, verso. — il cesse de faucher l'herbe, monte en selle, saisit l'épieu, accolle l'écu et va éperonnant vers Malaquin qui s'arrête tremblant de peur. Renaud lui demande qui il est. Malaquin répond qu'il ne sait non plus qui il est, mais qu'il reconnaît les armes et le cheval du roi Richier et qu'il a grand tort de se risquer ainsi seul. Renaud lui déclare son projet de reconquérir le pays sur Robastre et sur son fils. Malaquin lui dit que l'entreprise est dangereuse et qu'il ferait mieux de s'en aller en arrière.

F 90, recto. — Renaud l'oblige à se charger d'un message pour Robastre. Il lui fait prêter serment « a la loy de Mahon ».

Sire, dist Malaquin, no nous y acordon.
Lors hurta a son dent pour l'or de Pré Noiron.

Dans le défi, Renaud se fait connaître, pour « le fils au viel Aymon ». Charles lui a donné tout ce pays ; il le conquerra seul, sans compagnon. — Malaquin va promptement à Jérusalem, au palais, pendant que Renaud reste sur le pré.

On revient aux comtes qui le suivent.

Oyez des .iiii. contes, chascun tant esploita
Qu'il issirent du bois si com Nonne sonna.
Il ont perchut Regnault qui de l'erbe faucha
Pour Blanchart le destrier qui foison en menga,
Il se sont enbuché, nulx ne les advisa,
Et regardent Regnault comment se maintendra.
5.Oiez de Malaquin qui ou palais entra.

Robatre li escrie : Dont venez par de la ?
Consail vouloie avoir, car le mien corps songa
C'un escoufle mont grant desur moi avola
Et tout mon grant palais entour avironna,
10.Et les membres du corps un a un m'esracha ;
Et puis vi tout mon peupple qui a lui s'enclina,
Et Durendal mon filz desoubz se li mucha.
Je sui tous esbahis, ne say que ce sera.
Sire, dist Malaquin, par Mahom qui fait m'a,
15.Je vous ay en convent, vos songes avendra,
Car j'ay veü l'escoufle qui si avolera.

F 90, verso. — Et il raconte tout et s'acquitte de son message, vantant la beauté et la vigueur de Renaud.

Oncquez jour de ma vie en nulle royaulté
Je ne vi si bel homme ne si bien faituré.
Se semble un droit gaiant qui bien l'a regardé.
Il est plus grans de vous, mont est gros et carré,
[S]'est large par le pis, gresle par le baudré,
S'a la janbe bien faite et le pié bien fourmé
Et le regart plus fier que n'est lion cresté.
Ne say que vous aroye longuement sermonné,
Ne vous aroye ja sa biaulté devisé.
S'il a autant bonté quant il a de biauté,
Vous avez bon mestier que vous soiez gardé.

F 91. — Robastre va porter lui-même sa réponse au message. Renaud défie lui et son fils Durandal. Le combat aura lieu le lendemain matin. Renaud demande à entrer dans Jérusalem et à s'y reposer. Robastre y consent. Esglentine, fille de Robastre, est très belle. On se met à table. — F 92. — Esglentine est chargée de conduire Renaud dans la chambre où il dormira. Elle s'afflige quand elle apprend qu'il est marié :

Esglentine est dolente au cuer sous la mamelle ;
De Renaud qu'il a femme, tout le cuer li sautelle.

Mais Renaud la console en lui promettant que si elle, se convertit, il la donnera à son fils Yvonnet. Il obtient de Robastre que si lui et son fils Durendal sont vaincus, tout leur peuple se convertira. Les barons païens adhèrent à cet engagement.

F 93-95. — On amène à Robastre la célèbre jument Escorfaude. Les champions sortent de la ville. Savary et les barons chrétiens sont dans le voisinage et les voient. Dans le combat, Robastre a un bras coupé ; il appelle vainement à son secours son

fils et ses vassaux. — F 96-98. Robastre meurt. Durendal prend sa place, mais quand il a le dessous, il se soumet volontiers à tout ce que Renaud exige. Les rois Drogues et Gloriant viennent à lui. Il prend le nom de Baptamur « en l'honneur du baptesme ». Surviennent alors les quatre comtes de Richier. — F 99-105. Tout le monde demande le baptême. Renaud suspend son écu au sépulcre, au-dessous de celui de l'empereur Vespasien qui le premier avait chassé les juifs de Jérusalem. Du haut de la tour David, on voit les gens des comtes arriver par mer. Renaud charge les comtes de ramener Blanchard au roi Richier et de prier celui-ci de venir avec l'archevêque et le clergé pour baptiser tout ce peuple qui est converti :

S'irons en Angorie, se Dieux l'a consenty,
Conquerre les reliques que je desire sy.
Car puisque Dieux nous a enssement accueilly,
De parfaire mon veu en vray espoir m'affy.

Richier réunit et amène vingt mille hommes et deux mille clercs et prêtres. — L'armée part de Jérusalem. Baptamur attaque Tabarie. Josep le sarrasin combat contre Baptamur et Renaud ; celui ci est monté sur Escorfaude qui renouvelle les faits de Bayard. Josep est vaincu ; il les conduit au Castel Andaine possédé par son fils.

F° 111. — Renaud envoie Morant défier le roi d'Angorie, Danemont. Description d'Angorie :

Bien y ot deux cens tours plus grandes que cloquiers
A deux paires de murs fondez sur le rochier.

Danemont s'échappe du château où l'on trouve une belle pucelle, fille de Danemont.

F° 120 recto. — La pucelle consent à être baptisée. Elle renseigne Renaud sur l'endroit où sont les reliques de la Passion :

J'ay desiré baptesme, si vous diray comment.
La dehors che palais qui est d'ouvrage grant,
A une grande tour fondée poissamment,
Mais ainchois c'on y puist entrer premierement
Il faust passer .iii. pons de grant estorement
Et .iii. grans huis de fer fault ouvrier ensement
Et est la tour fondée sur le roche qui pent.
Julles Cezar le fist faire en son rengnement.
Un escrin a dedens compassé noblement,
Et dedens un petit de fin or qui resplent,
Il a trois clous de fer et un sidonie gent
Et le fer d'une lanche, che dist on proprement,
Dont Dieux fu en la croix ferus parfondement.
Si a une couronne qui n'est d'or ne d'argent
Mais de jons et d'espines ouvrée rudement.
Si a plain deux bachins de baume d'Orient.
Mes Sarrazin nes pevent veïr parfaitement.
Il a plus de cent ans, dient [li] saige gent,
C'on ne mist main au coffre c'une fois seulement ;
Che fu Corbous li rois, s'en ot sen paiement,
F° 120, vCar tantost esraja et morru maizement.
Et par ceste miracle, sire, certainement
Et aultres de quoy j'ai oy racontement,
Ay ge de vostre loy eü le sentement.

On la baptise ; elle garde son nom de Sinamonde ; elle épousera plus tard « Aymonnet le plaisans qui de Regnault fu fils ». Cependant Danemont, une fois dans la ville, donne des coups de bâ-

ton à la statue de Mahomet. Le calife proteste : que Danemont réunisse ses hommes, qu'il attaque le château et qu'il demande pardon à Mahomet.

F121-122. Sinamonde conduit Renaud aux reliques. Sur le coffre était une lettre qui interdisait de l'ouvrir à qui était en état de péché. Renaud n'ose accepter la clé. Cependant les Sarrasins de Danemont tentent une attaque. Baptamur renverse Danemont qui est dégagé par les siens.

F° 123. Danemont et les païens se réfugient dans la ville. Renaud et les siens sont dans la joie. La belle Sinamonde lui deceint l'épée,

Et li dist en riant a molt doucette vois :
Frans homs, de vo journeez me contez les explois.

Renaud vante surtout la valeur de Lambert et de Baptamur. Lambert abattit l'enseigne des Grigois et Baptamur a renversé Danemont « vo pere ». — Danemont, de son côté, maudit Mahom qui l'a laissé vaincre. Rubion lui répond que Mahom s'est vengé parce que précédemment il l'avait battu. Il doit lui demander pardon :

Allez a Mahommet et li criez mercy.

Il aura l'avantage une autrefois. D'ailleurs, le roi Cassadonies et l'amustant d'Orbrie viennent à son secours. Danemont n'a aucune confiance et envoie partout des messagers. Mais le roi Kassadonies et son fils Safadoines l'Escler arrivent à Angorie avec chacun dix mille hommes. Danemont se plaint à eux des chrétiens qui lui ont pris un château. On lui promet de les chasser. — Mais parlons de l'amustant d'Orbrie qui avait rassemblé qua-

rante mille hommes. Ils arrivent le soir et campent sous les murs d'Angorie. Chez les chrétiens, le patriarche dit la messe à laquelle assistent les barons et Sinamonde « au gent cors avenant ».

Et puis vont par acort dedens le tour montant
Ou les reliques furent de Dieu le tot poissant.
Li nobles patriarches va à Regnaut priant
Qu'il vousist deffermer le coffre souffisant.
Sire, che dist Regnaut, ne vous voit deplaisant,
Je ne m'en merleray tant comme a maintenant.
Vous le devez mieux faire que my, je vous creant ;
Car a dinne personne est l'office apparant.
Faire (je) ne l'ozeroie, car (je) ne vail mie tant.
Mais quant (nous) arons maté paiens en conquerant
Lors nous assaeirons a celle œuvre plaisant.

Tous s'agenouillent, font leurs oraisons et battent leurs corps. Renaud s'étonne de ce que les sarrasins respectent ainsi les reliques et les gardent en un lieu honorable. Baptamur le lui explique parce que les Sarrasins savent le prix que les chrétiens y attachent et qu'ils pourraient les leur vendre très cher.

F° 124. — Renaud répond que les chrétiens ne peuvent acheter les reliques de la Passion de Dieu, mais doivent les conquérir. Le roi Richier admire Renaud et Baptamur le plaisante parce qu'il fait concurrence au patriarche dans l'art de prêcher. On baise le coffre et Baptamur, Richier, Joseré montent au sommet de la tour et voient le pays couvert de bannières flottantes, d'armures luisantes, de destriers courants. Richier explique à Renaud que c'est le secours de Danemont. Il regrette que Charles ne soit pas là pour les aider. Renaud l'encourage et lui dit de sortir du castel avec trois mille hommes, de se cacher dans un bois et de sur-

prendre les Sarrasins. Lui, Renaud, fera en même temps une sortie. Joseré approuve. L'avant-garde des païens était formée de cent sommiers portant la vitaille. Lambert dit à son père d'attaquer. Il demande aux païens le treü du passage et détourne les sommiers. Le sarrasin Salatré proteste. Lambert le perce d'un coup de lance et lui tranche la tête. Le combat s'engage. Les païens fuient vers « l'ost do l'amustant ». Joseré charge son fils de conduire ce convoi au château d'Angorie, mais Lambert réclame :

Alez vous y meïsmes qui le barbe avez blanche.
Car viellesse vous a ostée vo puissanche.
De tel gent en estour, che n'est que destourbanche.

Joseré répond qu'un vieillard sage vaut mieux qu'un jeune outrecuidant pour conduire une armée.

F° 125. — L'amustant apprend qu'on lui enlève ses joyaux, sa vaisselle, sa garnison. On attaque les chrétiens. Exploits de Lambert qui finit par être entouré et désarçonné. Survient son père pour le sauver. Bataille sanglante. Joserés le bourgeois abat un sarrasin dont il donne le cheval à son fils Lambert. Mais Renaud, Baptamur, Richier, Glorians se jettent sur l'ennemi.

Quant l'amustant les vit, forment en fu dolans.
Par Mahommet, dist il, sont mes gens recreans.
Dont brocha le keval li sarrasins poissans.

Lors oïssiez grant noise quant se fu esmovant.
Tant estoit son destrier ruides et remuans
Que la terre en estoit soubz li retoubissans.
Devant les autres va li sarrasins gaians.

Renaud le voit et court à sa rencontre. Il broche Escorfaude si fort que le sang jaillit, mais il ne peut percer l'écu du païen dont la lance se brise également sans résultat. L'amustant s'étonne. Renaud dit que la lutte continuera à l'épée. Le fausart de l'amustant qui « avoit gris kaviaus », fend l'écu de Renaud. Celui-ci qui « d'aïr fu vermaus » tranche le heaume et la tête de son adversaire :

Si qu'a terre li fu espandu li cerbiaux.
A terre caï jus aussi plas c'uns pourciaux.

Les païens sont dans la douleur. Hermin lé jouvenceau frappe le sarrasin Lucibiaux et lui enlève l'enseigne. Les païens sont en déroute. Renaud fait sonner trompes et tamboureaux pour que les chrétiens reviennent au castel avec le butin fait ;

Car li saige tesmoignent et on doit tenir d'iaux
C'on doit laisser le ju tandis que il est beaux.

On rentre au castel. Sinamonde vient saluer Renaud et demande qu'il conte leurs aventures.

F° 126. Les païens affligés entrent dans Angorie et racontent à Danemont ce qui s'est passé. Ils ont laissé sur le champ l'amustant et vingt mille hommes. Danemont s'en prend comme toujours à Mahomet. Mais Safadoines le reconforte.

Le roi Cassidonies veut Sinamonde « au vis cler ». Danemont la lui promet. — Quand Renaud voit avancer les Sarrasins, il fait ouvrir les portes du château. Baptamur, Josep et Hennin garderont ces trois portes. Renaud, le roi Richier, Joseré qui portait « l'ensaigne de samy », sortent du château. — Cassidonies renverse Joseré « le bourgeois signori ». Renaud se jette dans la mê-

lée, mais ne peut atteindre Joseré qui est dégagé par son fils Lambert. Celui-ci lui prend l'enseigne et repart contre les Sarrasins. refusant à Constant, fils de Josep, de lui confier l'enseigne. Baptamur regrette d'être inactif. Il veut combattre et abandonne la porte qu'il gardait. Les Sarrasins avaient alors « le meilleur »,

Car li rois Cassidonies qui cuer ot d'aumachour
S'i esprouva che jour par moult fiere vigour
Pour l'amour Sinamonde a la fresche coulour.

Mais Renaud survient :

De l'espée le fiert sur l'heaulme point a flour
Qu'il li a pourfendu aussi c'un viez tabour,
Tres parmy le cervelle a pris le branc sen tour.

Après la mort de leur roi, les païens reculent.

F° 127. Renaud abat Agoubant, neveu de Danemont qui portait l'oriflour. Danemont se lance dans la bataille pour relever son enseigne. Tous les chrétiens suivent leurs chefs : Richier, Morant, Savary, Gloriant, Malaquin, Oriant, Constant, Lambert et ses frères. Danemont se décourage et s'en va toudroit vers Angorie. Baptamur le poursuit. Danemont lui reproche d'avoir changé de religion et de servir les ennemis de sa lignée. Ils combattent, mais Danemont voit les siens en déroute, d'autres chrétiens qui surviennent. Il fuit sur un cheval si rapide que Baptamur ne peut le suivre. — Renaud blâme Baptamur pour avoir quitté son poste ; mais Baptamur répond qu'il l'avait remis à son lieutenant : qu'une autre fois on ne l'emploie plus ainsi.

Les chrétiens se désarment et dînent. Danemont est à Angorie.

Entra en la cité, en Mahon maugreant,
Du keval dessendi, en le salle va montant
Et se fest desarmer et s'asist sur ung banc.
Sa gent sont devant li, tous navrez et sanglant,
Et li rois Sasadoines que coi se va plaignant
Du fort roy Cassidonie qui est mors sur le camp.
Adonc va ses noirs yeux li Turs esraoulliant.
Plus de .xl. fois va Mahon renoiant.
Mahon, dist Danemont, ve me chy bien mesquant.
Je laisseray me terre, se m'en iray fuiant.
Sire, dist Josué, vous avez sens d'enffant.
Mandes roi Berfuné en l'ille Mondurant,

Le plus merveilleux homme de che siecle vivant,
Il est forment petis que .iii. pies n'a de grant,
Et si n'a en che monde nul homme plus sachant,
Et set d'ars d'ingromanche et merveilleux encant,
Et set de faërie, che dient li auquant.
Il scet che qu'il sera ou temps cha en avant
Et che qui a esté et qui est maintenant,
Et si a un mantel, quant il le va viestant,
On ne le poroit veir qui seroit droit devant.
Il ochirroit cent hommes trestouz en un tenant.
S'il vous voloit aidier, moult ariez bon garant
Danemont est très étonné. On le renseigne.
F° 128,
rA. En l'ille Mondurant a lonc temps demouré
Berfuné li vassaux qui tant a nobleté ;
Et si dist-on pour voir qu'il a le corps faé.
Quatre fées le gardent et l'ont endro[triné],

Et s'a en plusieurs lieux aux escolles esté.
30.Tant de sens a apris que c'est infinité.

Danemont convaincu promet de donner sa fille en mariage à Berfuné, s'il le délivre des chrétiens. Il charge Mongabont de porter une lettre à Berfuné. Mongabont part et s'embarque. Puisse Dieu garder les chrétiens, car un grand péril, les menace.

Le messager arrive à Mondurant, expose son message et se plaint de Renaud. Berfuné le blâme de parler ainsi d'un chevalier pareil. Pour lui, il aidera Danemont, bien qu'il sache qu'il mourra dans cette guerre. Mais il ne cache pas que les quatre dames qui l'ont élevé à Toulette, quand elles lui ont révélé qu'un jour il changerait de religion, lui ont caché quelle serait celle qu'il prendrait. Le messager repart.

F° 129. — Il rapporte à Danemont ce qui lui a été dit, mais sans lui révéler que sa mort est prochaine. Cependant Berfuné a mandé ses hommes. Sa gent se réunit à Mondurant. Il se plaint à eux de la « gent baptisiée » qui envahit le pays des Sarrasins. Il s'embarque avec son armée.

Entra en son dromon ouvré par signourie.
N'ot si noble vaissel tant que li chieux tournie.

Li mas fu de gaiet ouvré par grant maistrie,
Les cordes sont de soie gracieuse et jolie.
Berfuné y entra, a grant chevalerie ;
Son mantel invisible aussi n'oublia mie.
Nobles fu le mantiaux, il vient de Faërie ;
Quant li rois l'a viestu, il n'est nulz hons en vie
Qui le puisse veïr en bataille aramie.
Pour che fist a Regnault mainte fiere estourmie

Et moult li fist d'anoy, de painne et de hasquie,
Aussi que vous orez se ma vois est oïe.

Le vent les force à débarquer dans un port à trois lieues d'Angorie.

Je diray de Regnault le noble bacheler.

Quand tous ont fait leurs dévotions aux reliques, ils montent « aux haux murs » de la tour. Du côte de la mer, ils voient arriver le renfort des païens. Renaud décide de les arrêter au passage.

Et dist li uns a l'autre : Trop poons sejourner.
.vi. jours a que n'isimes pour païens encontrer.
Alons a che matin g[a]aignier no disner.

F° 130. — On laisse à la porte Gloriant et Dragon. Dix mille hommes sortent ; six mille restent pour garder le château qui aurait pu contenir trente-deux mille barons. Josep reconnaît la bannière de Berfuné « d'Arabe qui cuer a de lyon ».

Quant il est en bataille, mie ne le voit on.
Il se fait invisible. C'est par fait de Noiron,
Car il a une cappe et un grant caperon ;
Quant il l'a afublé, ja ne vous mentiron,
Il n'est nulz qui puist veir sen corps ne se fachon.
Pour che, le vous dy, sire, et a tous environ
Que [vous] n'ostes vo heaume en le grande tenchon
Pour caleur ne sueur ne pour aultre besong,
Car s'adonc vous veoit le glout par tel coron,
Il vous poroit ferir tel cop en traïson
Qu'il vous pourfenderoit le chief et le menton.

Josep continue à faire connaître Berfuné. Renaud dit qu'il aurait « bon mestier » de son cousin Maugis. — On sonne les trompes et les cors, on serre les rangs. Berfuné chevauche en un val « plenier » et dit à ses païens de se préparer. Quand il voit Renaud, il lui crie « d'un son grant et plenier » :

Par Mahommet, Regnault, che vous fist foloier
D'issir de vo castel pour me gent mesaissier.
Trop menez grant orgueil, se te fault abaissier.
Mar venistes de cha le païs calengier.
De tes parens aroies aujourduy bon mestier,
De Doon de Nantueil et du Danois Ogier
Et de tous tes .iii. freres qui sont bon chevalier,
Et de Maugis aussi qui fu de mon mestier ;
Car il fu aveuc my a Toulette escoulier
Avec Baudry son maistre qui fu bon latinier.
Sarrasin, dit Regnault, tu te ses bien prisier,
Mais des ars de Toulette est Maugis bon ouvrier.
Comment as tu a non ? Dis le moi sans targier.
Tu as tres bonnes armes et [si] tres bon destrier ;
Mais folie te fait en bataille avanchier,
Car tu es trop petis pour atendre un guerrier,
Et chieux qui t'adouba te sot mal conseillier
Quant il t'a fait les armes si tres josne encarquier.
Regnault, dist Berfuné, par Mahom que j'ay chier,
Ains que tu fusses né, savoie chevauchier.
Regnaut, dist Berfuné, moult pau me vas prisant,
Mes bien a .xl. ans, pour voir le te creant,
Que rois Baudris mes peres m'ala le branc chaignant.
J'ay bien cent ans et plus, qui bien les va contant.
Je sai ferier de lanche et ferier de taillant,

Et sachies que briefment je te feray dolant.
Mais se tu me veulz rendre la fille l'amirant,
Sinamonde la belle qui le cors a plaisant,
Et le castel aussi d'Angorie le grant,
30.Je t'en lairay aler et te gent a garant
Pour te haute proesche qui est en ty si grant,
Et se tu ne le vœlz faire, le jouste te demant.

Renaud sourit et refuse, car on le blâmerait de jouter contre un si frêle adversaire. Berfuné, irrité, défie Renaud et, d'un coup de lance, le porte à terre.

Puis li a escriet a se voit qu'il ot grant :
Regnault, dist Berfuné, c'est uns biaux cos d'enffant.

Renaud se relève et tire son épée. Les chrétiens s'affligeaient de sa chute, les païens « s'esbaudissaient ».

F° 131. — Renaud se plaint de ce qu'après tant d'exploits il soit abattu « pour le cop d'un meschant ». — Berfuné évite tous les coups de Renaud qui finit par remonter sur Escorfaude. Berfuné revêt sa cape et devient invisible. Renaud reconnaît l'œuvre d'ingromance et regrette l'absence de Maugis. Puis il se jette dans la bataille et les chrétiens ont d'abord l'avantage. Berfuné, dans sa colère, tue Amaury sous les yeux de Richier qui l'avait « nourri ». Richier et les siens combattent et font reculer les Sarrasins. Berfuné s'irrite et Renaud est en joie. Renaud et Baptamur se disposaient à charger encore. Berfuné, toujours invisible, « tenant son branc nu sous sa cape », porte un coup d'épée sur le heaume de Renaud. Il ne l'entame pas,

Mais tant fu grans li cos que li bers fu ploians.
Regnaut se redrecha, mais li prinches vaillans

Ne veoit entour li Sarrasins ne Persans.

Il accuse Baptamur qui proteste de son innocence. Berfuné les entendait.

Regnault a referu, si bien fu assenés
Qu'il fu sur Escorfaude tellement adentés
K'a poy qu'il ne fu jus a la terre versés.

Renaud reconnaît qu'il a affaire à un adversaire invisible. Il broche Escorfaude et avec les autres barons se jette sur les païens.

Acelle empainte en ont plus de mil[le] tués.

Les autres reculent de peur. Berfuné envoie un messager réclamer le secours de Danemont. Le combat continue. Le petit roi revêt sa cape et tue successivement dix chrétiens.

Puis mucha en se cappe son espée fourbie
Et broche le destrier a une aultre partie.
La mettoit crestïens en grant merancolie

Et disoient aucun que l'ost estoit traye
Et que leur gent me[ï]smes leur faisait villenie.

F° 132. — Renaud n'en résistait pas moins. Berfuné se dirige vers l'enseigne de Renaud portée par Joseré. Il renverse le baron et l'enseigne tombe. Lambert la relève et prétend que son père est trop vieux pour la garder. Mais Josep réclame. Renaud les prie de se bien serrer autour de l'enseigne, car un Turc que personne ne peut voir, pourrait la couper. Joseré comprend alors ce qui lui est arrivé. On attaque les païens « a forche et a esploit ».

Le messager de Berfuné invite Danemont à secourir son maître. L'armée des Sarrasins est de soixante mille hommes formés en quatre batailles de quinze mille. Danemont mène la première. — La lutte avait continué et les pertes des païens étaient plus fortes que celles des chrétiens. Mais Berfuné prenait part au combat.

Maint en a abatu a le terre souvin,
En maint lieu les assault le fel par son engin.
Quant abatu avoit baron ou palazin,
Muchoit dessoubz se cappe le bon branc acherin
Et puis aloit aillieurs faire le sien couvin.
On ne le poet veïr en voie n'en quemin,
Dont no baron estoient et embrun et enclin.
Non pour quant [il] ferirent dessus le gent Jupin
Et les ont reculez a guise de mastin.

Berfuné ôte sa cape, crie que Danemont arrive et que Renaud sera vaincu. Quand les païens l'entendent, ils se rassemblent. Renaud tue un neveu de Berfuné. Celui-ci se cache sous sa cape, et frappe Renaud qui s'étend sur son cheval. Berfuné perce Hermin, le vaillant pongneour.

Le ber ne se gardoit du cop de l'amachour.
D'un estoc le fery au costé sans demour
Que tout oultre le corps a pris le branc son tour.
Le ber senty l'angoisse, s'en fist grande clamour,
A paines se retint, se perdy sa luour.

Renaud se désespère. Il voit alors l'armée de Danemont qui enveloppe les siens. F° 133. — Les chrétiens veulent rentrer au château. Renaud implore Dieu.

He Dieux, che dist Regnault, beaux peres que j'aour,
J'ai fait mainte bataille contre gent paiennour.
Et esprouvé mon corps en sanc et en suour,
Et vous m'avez aidiet, de quoy je vous aour,
Tant qu'en maint grant estour ay eü du mellour
Et conquis les reliques qui tant ont de valour.
Ne consentez, vrais Dieux, que les perde a nul jour,
Mes envoiez, me-sire, vo grace et vo amour
Ou je perderay cy mes amis et m'onnour.
Quant Regnault li vassaux vit Danemont venir
Et voit ses Sarrasins fierement estourmir,
Ches cors et ches buisines sonner et retentir
Et pour sa gent enclore voit ses paiens partir,
Nonpourquant s'escria pour sa gent resbaudir.
Avant, dist il, baron, penses de bien ferir.
Ne vous caut de paiens reffuser ne sortir,
Mais pensons de bien faire et de conroy tenir.
Sire, dient ses hommes, bien en sarons chevir.
Atant est Danemont que Dieux puist maleïr.

Berfuné va à la rencontre de Danemont. Il renverse Baptamur, et quand les chrétiens surviennent, il revêt promptement sa cape puis recommence le combat d'un autre côté. — Danemont perce Constant d'un coup de lance. Constant continue à combattre malgré les prières de son père Josep. Plus tard il eut pour mire Berfuné qui le guérit. — La bataille est devant Angorie. Richier est blessé ainsi que Joseré et deux de ses enfants. Renaud fait des prodiges de valeur, mais les païens sont trop nombreux. Sa grande jument, Escorfaude, frappe de ses pieds et mord les Sarrasins de ses « grans dens agus ». Renaud ne peut la ramener en arrière et l'accuse de l'entraîner à sa perte. Il voit le roi Meliant

qui avait renversé Richier sur le sablon. Il le tue et donne son cheval à Richier. Les chrétiens sont entourés. Sinamonde le voit.

Lors jetta un grant cry et un merveilleux son,
Puis se laissa keoir la belle en pamison.

Elle reprend ses sens et explique aux rois Gloriant et Dragon comment les chrétiens sont pressés. Ils font une sortie. Cependant les chrétiens ont forcé les Turcs à reculer. Berfuné veut barrer la retraite à Renaud et aux siens, mais surviennent Gloriant et Dragon. Berfuné revêt sa cape et tue celui qui portait l'enseigne. Renaud reconnaît l'enchantement et ordonne de rentrer au château. Les chrétiens se hâtent de fermer les portes dans la crainte que Berfuné n'entra avec eux.

F° 135. — Danemont est d'avis que l'on rentre dans Angorie. Berfuné, très épris de Sinamonde, promet de prendre le castel avant la nuit. — Les Sarrasins sont dans Angorie. Renaud constate qu'il a perdu dix mille hommes. Les médecins soignent les blessés. Quatre leur paraissent ne pouvoir pas être sauvés :

Les deux fils Joseré et Hermin au vis cler
Et Constant enssement.

On dîne. Renaud, Richier, Baptamur gaîtent, car ils craignent Berfuné. Celui-ci, toujours par amour pour Sinamonde, fait armer sa gent et va trouver Danemont. Il promet de prendre le castel, de délivrer Sinamonde et de faire prisonniers tous les chrétiens. Les païens vont donc au castel. Berfuné dit à Danemont de s'arrêter et de ne plus remuer.

F° 136. — Pendant que les chrétiens s'occuperont de l'armée sarrazine, il entrera au castel et enlèvera Sinamonde par un

enchantement.

Il franchit quatre murs sans être vu et entre dans la chambre où Sinamonde dormait.

Asen lit est venus, qu'il n'y est arestés,
Une fois le baisa par moult grant amistés,
Sen viaire regarda qui tant fu colourés.
Belle bouche ot vermeille et s'ot tretis le nés.
De tres belle faiture fu li siens corps fourmés.
Derechief le baisa li Sarrazins osés
Et puis le tierche fois il ne s'en fu saoulés,
Mais a la quarte fois, che dist l'autorités,
S'esveilla la pucelle, si a deux cris jettés.
Ses pucelles se lièvent, qui estoient dalès.

La belle ouvry ses yeux, son cuer fu eshidés
Quant perchut la tortis qui estoit alumés
Et si ne voit cellui dont il estoit portés.
Lors dist a ses pucelles : Dames, avant venez.
Foy que je doi a Dieu, maisement me gardez.

Berfuné lui répond qu'il est décidé à l'épouser. Elle proteste. Il soulève la couverture et entre dans son lit. Elle crie, on l'entend, Renaud se dirige vers sa chambre. Mais Berfuné restait sous la couverture :

Ou lit s'estoit boutés les le belle loée.
Et elle s'escrioit a moult haulte allenée :
Vœilliez moy secourir, doulce Virge loée.

Elle a grand peur de succomber, mais elle résiste, frappe l'enchanteur. Celui-ci finit par sortir du lit, prend un bâton et frappe

Sinamonde,

Et li dist par despit : Taisiez, pute prouvée.

Cependant les cris de Sinamonde ont éveillé les pucelles, mais elles ne voient rien. Berfuné rit. Il offre sa main à la princesse qui le traite de « nain puant ». Il l'injurie et la bat si fort qu'elle en perd courage. Renaud survient et voit Berfuné. Celui-ci lui dit qu'il est entré par où il a voulu et qu'il emportera Sinamonde dont il est amoureux.

F° 137. — Renaud dédaigne de combattre avec lui ; mais Berfuné lui conseille de quitter ce pays et d'aller en France où un des fils de Ripeus a accusé ses fils de trahison, de sorte que Charles les a emprisonnés. Ils seront morts et pendus, si on ne les secourt, et leur mère sera aussi en danger. Renaud refuse de le croire. Berfuné affirme qu'il sait le passé et le présent.

Merlins estoit moult saiges, mais j'en say bien autant.

Les fils de Renaud sont allés servir Charlemagne, et des traîtres ont accusé les enfants. — Renaud continue à plaisanter Berfuné sur sa petitesse. Berfuné répond qu'il doit aux Fées sa force et sa vertu. Que Renaud lui laisse porter un coup, il lui abandonnera ensuite son corps. Berfuné frappa de son branc Renaud sur le heaume. Renaud reste étourdi par la force du coup qui a tranché le cercle d'acier du heaume. Il a honte et veut riposter, mais l'enchanteur a revêtu sa cape, est devenu invisible. Berfuné porte deux coups à Renaud qui ne peut que tourner en tenant son épée tendue. — Cependant les chrétiens étaient sur les murs. Richier demande où est Renaud. Supposant qu'il est allé dormir, il rentre au palais en le taxant de négligence, car l'on entend les trompettes des païens. — Il entre dans la chambre et voit

seulement Renaud qui, les dents serrées, s'escrimait l'épée tendue. Il supplié Dieu de lui rendre la raison.

F° 138. — Il lui adresse la parole. Renaud le prie de s'écarter. Il recule. Berfuné le frappe. Richier croit que c'est Renaud et se hâte de sortir de la chambre. Mais Renaud le rappelle doucement, lui dit qu'il ne l'a pas frappé. C'est un nain puant. Richier n'a qu'à tirer son épée et à frapper autour de lui. Berfuné évitait les coups et les rendait. Baptamur vient avertir que les païens attaquent ; il voit les deux chevaliers qui s'escriment tout essoufflés, et reçoit à son tour un horion. — Berfuné leur demande sureté : il contera sa raison. Il ôte sa cape et devient visible.

F° 139. — Mais Baptamur veut qu'on le tue. Aussitôt Berfuné reprend sa cape et les frappe tous les trois. Renaud implore Dieu. Alors les quatre Fées, protectrices de Berfuné, entrent dans la chambre :

Devant fu Oriande qui tant ot courtoisie.

Elle rappelle qu'elle a élevé Maugis. Elles prennent des bâtons et toutes les quatre châtient Berfuné qui s'agenouille et demande pardon. Genièvre (Genouivre) lui reproche d'avoir employé ses talents contre les chrétiens et contre le meilleur vassal de la chrétienté. Morgue, leur aînée, et Ydain sont d'accord pour exiger qu'il quitte sa loi et suive sa destinée. Il s'agenouille et rend son épée à Renaud. — Sans Berfuné, Renaud n'eût pas conquis et maté les païens.

L'auteur s'est ingénié à constituer à Renaud tout un personnel d'alliés. Maugis lui-même est remplacé. La cape dont se couvre le nain est empruntée au fils de Beuves, mais il n'est lui-même qu'une contre-façon d'Auberon. Renaud, ainsi entouré des chré-

tiens de Richier et de tous les Sarrasins qu'il convertit, peut aisément accomplir son vœu. Tout cela a pu être connu des Italiens, comme l'a été le Maugis.

La guerre se termine par la conquête définitive d'Angorie et le massacre des infidèles. F 157-160. Renaud ouvre le coffre et découvre les reliques ; un ange l'y autorise et lui dit de revenir en France où sa femme et ses enfants ont besoin de lui. Avant de montrer les reliques au peuple, il annonce qu'il va rentrer en France. Berfuné est envoyé en message en France.

Au feuillet 161 verso, l'auteur, qui en a fini avec le pèlerinage de Renaud, annonce qu'il aborde un autre sujet.

Seignors, or escoutez pour Dieu et pour son non,
Chi commenche matere qui est de grant renon,
Mais ains qu'il puist venir en Franche le roion,
Aront li deux enffans Regnaut de maulx fuizon.

Au F 182 (belle miniature), Renaud boit à une fontaine « Assez près de Bruieres c'on dit en Larrinois » et s'endort. Quand il raconte à ses frères et à Maugis ce qu'il a fait en Palestine, ils n'ajoutent point foi à son récit et ne le reconnaissent pas. Au F 186, il se fait enfin reconnaître de son frère, du roi et de ses fils.

Fin du Manuscrit

F° 217, recto A.Et dame son signeur et penser nuit et jour
A li servir en bien sans penser nul faux tour.
Ordre de mariage est de noble valour.
Einssement li preudons a la dame parla,
5.Le vie du bon duc haultement desclaira
Tout ainsi qu'il morut, ainsi c'on le tua

Et comment par miracle là en droit ariva
Et comment Dieux voloit qu'il demourast droit la
Et qu'en fiertre soit mis pour les biens que fait a.
Quant la dame l'oy, mainte fois se pasma.
Là menerent grant duel qui longuement dura.
L'evesque de Tremongne la dame conforta
Et les freres aussi et bien leur conseilla
C'on mande le linaige en quel lieu qu'il sera
Pour honorer le cors qu'en fiertre on mettra.
Les freres l'acorderent qu'ainsi on le fera ;
Et la duchoise aussi a che fait s'acorda ;
Droit a Jherusalem messaiges envoia
Au noble roy Yvon que Regnault engenra ;
Et le mort de Regnault on li dit et conta
Et que le francque dame, se mere, li manda
Qu'il le viengne veoir a Tremongne de chà,
Et relever sa terre, nul si prochain n'y a.
Et quant le roi Yvon celle chose escouta
Pour la mort de sen pere qui moult li anoia,
Mes il dist au messaige que point ne passera
Pour l'amiral Barré qui guerre li mena ;
Et pour tant rois Yvons longuement demoura
Qu'en Franche ne revient et sa terre laissa,
Dont par mauvais conseil rois Karles li osta.
Mais puis le roy Yvon si bien le calenga
Que encontre Karlon fierement estraia.
S'en esmut une guerre qu'a maint homme cousta
Du royaume de Franche ens ou tems qu'il passa.
B Ivonnes li bons rois, qui tant ot de [renon]

Ason frere manda trestout tele fac[hon]
De le mort de leur pere Regnault le bon [baron].
Or a moult grant dueil, en mena car moult [hon],
Et le roy Richier d'Acre qui tant ot de re[non]
Fut moult triste et dolant pour Regn[ault le baron]
Or vous diray d'Alart qui estoit gentilz h[on].
Par le conseil qu'il ot et ses freres de non,
Le corps saint esleverent en grant pourcession,
Enssi qu'il apertient à princhе de grant non.
Car le noble Saint Pere qui tant ot de renon,
Y envoya evesques et cardinaux foyson
Pour le corps eslever en grant pourcession
Et pour le metre en fiertre de fin or sans laiton.
En le fiertre fu mis si qu'il estoit raisson.
En le cit de Tremongne saint Regnaut l'apiell'on
Et en font moult grant fieste ceulz de la region.
Et apres ceste choze que conté vous avon
Se departi le gent qui fu en grant renon.
Chascuns si s'en rala en son estrassion.
La duchoise remest qui de joie ot foison.
Point ne vesquit granment aprez le sien baron ;
A Tregmongne morut et là l'enterra on.
Moult en furent dolant li .iii. enffant Aymon.
La contrée gardoient et tienrent en leur non.
Le serviche en rendirent à l'empereur Karlon.
Et li rois les amoit, mais traïstres fe[lon]
Les mirent a mort en leur grant tra[ïson].
Dans le cité de Nasples, par delà pr[é Noiron],
Furent a une roche estaint li n[obile hon],
Et Maugis d'Aigremont qui estoit [bon larron].

Che fu par Ganelon, le traïteur glo[uton],
Qui oncques en se vie ne pensa s[e mal non],
Car par li furent il mis en des[trussion].
F° 217, verso A.Bien venga puis leur mort le noble roi Yvon
Enssi com vous orrez en le bonne canchon ;
Car Ogier li manda et le bon duc Naymon
Comment ont les ot fait morir par traïson,
Et quant Yvon le sot, s'en ot grant marison
[Il] jura Jhesu Crist, le disne roy Jhesum,

Qu'oultre mer passera a nef et a dromon,
Si venra guerroier l'empereür Karlon.
Segneur, il ce dist voir, que vous celeroit on ?
Il arriva en Franche avec maint hault baron.
Ogier fu aveuc li et le bon duc Naymon
Et tout sen grant linage de Franche le royon,
Et assiga rois Karles tout droit à Montlaon.
Tant greverent le roy et firent cuisenchon
Qu'il se rendi a iaulx et fist acordizon
Et vient au tref Yvon faire amendassion,
Et dist qu'il voloit avoir pais au noble roy Yvon.
Droit là firent le pais li duy roi a bandon
Et baizerent l'un l'autre d'umble condicion,
Voire par tel convent et par tele occoison
Que rois Karles fist faire un moustier bel et bon
En tel plache ou li frere Regnaut le bon baron,
Et si fut aveuc yaux Maugis, chieux d'Aigremon.
En celle esglise là furent mis li baron,
Si furent eslevé en fiertre d'or sans laiton
Car il furent sainti au voloir de Jhesum.
Et apres chela fait, signeur, que nous dizon ?

Karles rendi se terre au noble roy Yvon,
Yvon le releva du riche roy Karlon.
Charles fist moult grant feste au noble roy Yvon
Et disnerent ensamble par dedens Monlaon
Et tout le grant barnage entour et environ.
· · · · · · · · nt apres disner le noble roy Yvon
[Dut p]rendere congiet au roy de Monlaon
F° 217, verso B.Et a tout sen linage entour et environ
Et au bon duc Rolant, Olivier le baron.
Charles et tout li aultres de bonne opinion
L'ont tous [re]commandé au disgne roy Jhesum.
Yvon s'en departi avec maint hault baron
Et est entrés es nés, les voilles drecha on.
Tant on singlé par mer a Dieu beneïchon,
K'a Jherusalem sont arivé li dromon.
Roys Yvon et li aultres dessendent ou sablon.
Ivon si s'en ala en son palais de non,
Aveuc li maint princhier et chevalier baron.

Ou palais a trouvé le royne au cuer bon.
Quant la dame le vit, joye li fist foisson ;
Aussi firent li autres de le cité de non,
Car il amoient moult le noble roy Yvon.
Et il avoient droit, car moult estoit preudon.
Enssi [li] rois Yvon guerroia roy Karlon
Pour ses trois vaillans oncles et chevaliers de non
Et [si] pour son cousin, Maugis, chieux d'Aigremon,
Qui furent mis a mort par grande traïson.
Moult tres bien les venga le noble roy Yvon,
Enssi k'avez oy en le bonne canchon.
Chy fine le matere de Regnault le baron

Qui tant jour guerroya l'emperere Karlon.
Oncquez plus vaillant princhе ne viesti haubregon
Que fu li bers Regnault qui tant estoit preudon,
Car oncques en se vie il n'ama traïson.
130.Oy avez se [vie] et se engnassion
Et comment il sainti au voloir de Jhesum.
Or prions tous a Dieu par grant devocion
Qu'il nous ottroit se gloire par son saintisme non,
Et cellui qui l'a escript vueille Dieux donner en don
135.Or et argent assez, car il en aroit bon beson
Pour donner aux fillettes et maint bon conpaignon,
F° 218, r° A.Car c'est tout che qu'il ayme, que vous celeroit on ?

M. Pfaff (das deutsche Volksbuch von den Heymonskindern, p. XXIII) remarque que Maugis, fait cardinal et même pape, se trouve au cinquième volume d'un gros manuscrit en prose dont quatre volumes sont à la Bibliothèque de l'Arsenal à Paris et l'autre à la Bibliothèque royale de Munich. J'ai feuilleté ce manuscrit qui est très connu pour les magnifiques enluminures dont il est orné. M. Pfaff estime qu'il dérive du long remaniement conservé à la Bibliothèque Nationale et au British Museum. Il s'agit sans doute du ms. 764 dont l'on vient de lire un résumé, et du fragment contenu au ms. 13 (British Museum, Royal 16g. II.). La rédaction en prose de l'Arsenal dont nous parlons est écrite en très gros caractère, ce qui, joint au nombre et aux dimensions des enluminures, fait qu'elle est moins longue qu'elle ne paraît. Cotée autrefois 6073, elle porte actuellement le numéro 244. En tête du premier volume, sur un feuillet moderne, on lit : « Ce cinquième volume (il s'agit de celui de Munich) contient 51 chapitres qui contiennent l'histoire du roi Mabrien, fils d'Yvon de Jérusalem, à peu de différence près la même que celle qui fut imprimée à Paris

par Alain Lotrian. V. Brunet et suppl. Ebert Bibl. ». Une autre note reproduit la date finale du manuscrit : « Ainsois fini ce V et dernier volume de Regnaut de Montauban et de sa lignée achevé et parfait l'an mil iiii xii jour du mois de novembre »

Le grand remaniement en vers fut donc de bonne heure connu à l'étranger, puisque nous en avons un fragment au British Museum dans un manuscrit où il figure avec d'autres compositions sur les Fils Aymon. La rédaction en cinq volumes est elle-même, fort ancienne.

C'est dans le petit poème de même famille que la Mort de Maugis que l'on a dans le ms. du British Museum, que Maugis est réellement pape, et non dans le ms. 764.

M. Pfaff mentionne que le premier volume contient l'histoire de Maugis d'Aigremont ; c'en est très probablement la plus ancienne rédaction en prose et elle sert d'introduction toute naturelle, au reste.

Quant à Mabrien, fils d'Yon [fils de Renaud] et d'Églantine, et roi de Jérusalem, il est conduit d'aventure en aventure à Babylone, à Jérusalem, aux Indes. Son fils, le second Renaud, est roi des Indes.

Je crois que ces transformations sont de date plus ancienne qu'on ne paraît disposé à l'admettre, ainsi s'expliqueraient mieux les analogies que l'on constate ça et là entre ces suites dernières et romanesques des Fils Aymon et certaines compositions italiennes.

Parmi les allusions aux Fils Aymon, dont M. Léo Jordan a très soigneusement dressé la liste, il a eu l'heureuse idée de com-

prendre l'indication de plusieurs tapisseries qu'il emprunte à E. Muntz (La légende de Charlemagne dans l'Art ; v. Romania, XIV, p. 339).

1° Entre 1389 et 1396, Nicolas Bataille livre au même prince (au duc d'Orléans) l'Histoire des Enfants de Regnault de Montauban.

2° Dans la collection du duc d'Orléans un tapis de Regner de Montauban.

3° L'inventaire de Philippe le Bon (1420) mentionne... .. « un grant vielz tapiz, dit l'Histoire du duc Regnault de Montauban, comment il vainqui le roy Dennemont devant Angourie et est de Brebant ».

4° Le trésor de la cour de Savoie renfermait en 1497-1498 (château de Chambéry) « un grant pang de tappisserie ouvré de l'Istoire des Enfants de Regnault de Montaubant, de laine, soye et fil d'or à escripteaulx dessus ».

Le tapis déjà vieux en 1420 représentait un ou plusieurs des incidents de la conquête d'Angorie racontée, on l'a vu, dans le manuscrit 764 du feuillet 111 au feuillet 156 ; et les tapis 1 et 4 représentaient des scènes de la vie des enfants de Renaud empruntées soit à la version du ms. 764, soit à la version en prose de l'Arsenal-Munich. Ces deux manuscrits sont très remarquables au point de vue de l'enluminure et offraient des sujets de dessin tout prêts. Les suites des Fils Aymon furent tout aussi populaires que le poème primitif.

De ce long examen des manuscrits de l'Histoire des quatre Fils Aymon, examen que d'autres seront mieux en mesure que moi de

compléter, il convient de déduire quelques remarques générales.

Àne considérer que la rédaction, la version de L a un caractère épique marqué plus qu'aucune des autres. La seconde partie du manuscrit est, j'ai dû le faire constater, de date plus récente que la première, mais là même l'on a une rédaction plus ancienne que celle des autres manuscrits concordants (Arsenal, Peter-House, Montpellier en partie). Le récit de L, depuis la mort de Bertolais jusqu'à la scène de Vaucouleurs, répond à la partie de la première section où l'on se trouve en présence de différences matérielles très surprenantes. Là un choix a été fait entre deux ou plusieurs versions. Les tâtonnements du scribe ne sauraient avoir d'autre raison. Il n'est donc pas certain que ce choix partout ait été le plus heureux, et tout au moins il n'est pas démontré que la version dont dérivent en cette partie A, B, C, ne remonte pas aussi haut que celle ou celles dont s'est inspiré l'auteur de L. Les interpolations et les contradictions que l'on a relevées dans ce texte, prouveraient à elles seules que l'on n'a pas affaire à une première rédaction.

C'est dans L que le Beuves d'Aigremont est d'aspect le plus archaïque. C'est aussi la partie qui a été la plus retouchée et remaniée dans la pensée de la faire mieux concorder avec ce qui suit. Je crois que le messager Enguerrand tout comme Lohier (ou Looïs) appartient à la forme primitive du poème et je vois en eux la trace du souvenir de la mort de Théodebert et de Chlodowig. Enguerrand représente, dans cette hypothèse, Théodebert dont la mort fut imputée à Gonthramn Boso qui aurait pu être confondu avec Bob, le meurtrier de Chlodowig. Mais, dans sa fonction de messager, Enguerrand devenait inutile et il était destiné à disparaître dans les versions successives.

En laissant de côté le Beuves d'Aigremont qui a eu son évolution distincte, on voit que l'on a d'une part la version de L et d'autre part la version commune à B, C, V, celle-ci ayant pour caractères à elle propres : 1° l'emprisonnement des frères de Renaud ; 2° les Ardennes ; 3° l'amplification de la course à Paris ; 4° une version particulière en plusieurs points pour l'entrée de Charles en Gascogne : Monbendel pris de force, l'épisode de la chasse, en partie la trahison ; 5° une version complètement indépendante à partir du moment où Maugis laisse Charlemagne endormi entre les mains des Fils Aymon, jusqu'à la légende pieuse de la fin.

Entre L et B, C, V, l'on a un texte intermédiaire avec l'Arsenal et Peter-House.

Le texte de M est conforme à peu près partout à celui de L (moins le Beuves d'Aigremont et la délibération des barons du roi Ys qui est empruntée à la version B, C), jusqu'au pèlerinage de Renaud où après un court contact avec B C, la narration suit une marche indépendante.

Il est à noter qu'aucun des manuscrits qui donnent la version B C en entier ou en partie, n'est vraiment bon : la comparaison des textes fait constater dans tous non seulement des lacunes, mais des altérations. Ces défectuosités résultent probablement de ce qu'elle a été très populaire, souvent copiée, souvent retouchée. Il est possible que dans son état primitif elle ait eu une valeur littéraire égale à celle du manuscrit La Vallière.

Dans ces divers manuscrits, la partie commune à tous (III partie de l'édition Michelant) qui a été le plus respectée ou épargnée par les remanieurs, va dans l'édition Michelant de la page 175 à la

page 331 (Vaucouleurs et la suite jusqu'au départ de Maugis pour la solitude). Elle est assonancée, comme l'avait fait remarquer Gaston Paris. La partie précédente, la seconde dans l'édition Michelant (p. 136-174) présente des différences notables entre les deux versions principales. Elle est néanmoins assonancée dans B C comme dans L.

M. Leo Jordan, reprenant une question déjà étudiée par M. Zwick, distingue nettement entre les assonances de la partie II et les assonances de la partie III, reconnaissant à celles-ci une antiquité plus grande, ce qui le mène à conclure que le cœur du poème fut d'abord cette partie III, allégée, bien entendu, de celles des assonances qu'il juge plus récentes. Si l'on se plaçait à ce point de vue, il conviendrait d'étudier également le texte de la partie II dans la version de B C qui est très distincte ici de la version L. Mais de ce qu'une partie du poème est demeurée en assonances, il ne me paraît pas résulter immédiatement que pour le fond (je ne dis pas pour la forme de la rédaction) d'autres parties ne soient pas également fort anciennes. Le Beuves d'Aigremont est tout aussi archaïque pour le fond qu'aucun fragment épique, mais il a passé de l'assonance à la rime, et quand l'on a, comme les diascévastes antiques, rassemblé et copié les parties du poème, l'on a préféré la version rimée, à supposer que la version assonancée eût survécu dans la mémoire des trouvères.

L'on a vu comment j'ai tâché d'expliquer, en remontant à des faits historiques, la constitution du poème. Entre les souvenirs du meurtre de Chlodowig, des malheurs de Merowig et de la triste destinée de Gondovald, a été intercalée une partie dérivant de l'histoire de Charles Martel : les Ardennes, la guerre contre les Sarrasins. L'imagination des trouvères, aidée par leur connais-

sance de l'épopée générale, a fait le reste, mais sans pouvoir effacer complètement le défaut de continuité qui résulte de l'introduction d'éléments karolingiens entre les parties d'origine mérovingienne.

Dans son livre sur les Évangiles, Renan, arrivé aux persécutions que Domitien exerça sur les chrétiens et sur les juifs, dit : « Un écho indistinct de tous ces événements se retrouve dans les traditions juives » ; et il résume une légende où subsiste seulement ce qu'il appelle lui-même : « de bien vagues images et comme les souvenirs d'un hémiplégique ». Les traditions de notre histoire primitive ont mieux résisté à l'épreuve des siècles et au travail des remanieurs. Mais quelle que soit la destinée des vues que je me suis permis de présenter, l'on jugera sans doute que l'étude de la matière et de la langue des Fils Aymon doit s'étendre à d'autres versions que celle que je réédite d'après le manuscrit La Vallière.

Dans le tableau ci-dessous l'on a l'ordre où je rangerais les sources historiques et les manuscrits. J'admets pour ceux-ci une version primitive perdue (N), et deux versions dérivées (N T) également perdues. Si je rattache le Renout à la seconde, c'est pour certaines de ses parties.

SOURCES HISTORIQUES ET PEUT-ÊTRE POÈMES PERDUS

ÉPOQUE MÉROVINGIENNE

ÉPOQUE CAROLINGIENNE

MANUSCRITS SUPPOSÉS OU EXISTAN

Ce tableau n'a d'ailleurs d'autre prétention que de résumer en gros ce qui a été dit. J'y laisse de côté l'hypothèse d'une branche perdue où l'on aurait la querelle de Renaud et d'Olivier à propos d'un cygne et les traces de guerres de Charles contre les Frisons. — Il faut enfin rappeler qu'à l'exception de L, toutes ces versions tiennent plus ou moins compte du Maugis d'Aigremont.

Il me serait difficile de clore cette partie sans rappeler brièvement un point de vue, auquel d'ailleurs on est autorisé à se placer en matière de recherches d'origines.

L'épopée mérovingienne a existé, la preuve en a été faite par M. Rajna et par ceux qui ont travaillé sur ses traces. Or il est remarquable que la période la plus tragique de l'histoire des Mérovingiens, le règne de Chilpéric, n'ait paru jusqu'ici représentée que par l'introduction dans la légende de Childéric d'une partie des aventures du prétendant Gondovald. Il y avait là une lacune vraiment surprenante. D'autre part, les Fils Aymon, dont le caractère épique et archaïque est si manifeste, ne semblaient d'abord se rattacher à aucune partie de l'histoire. On était donc en droit de rechercher si précisément ce grand poème ne nous a pas conservé l'épopée mérovingienne en apparence perdue. L'on y était encouragé par le fait incontesté que Gondovald avait occupé une place importante dans le souvenir des Austrasiens, qu'il était entré de bonne heure dans le monde de la légende. Enfin l'identification de Beuves d'Aigremont et d'un duc frank, Bobo, de Louis et de Chlodowig, confirmait la légitimité d'une enquête où l'on avait quelque chance de retrouver le fond de l'épopée antique, si altérée que nous l'aient transmise les remaniements successifs.

L'on a été ainsi amené à conclure que les malheurs des fils de Chilpéric et la romanesque destinée de Gondovald présentent la base primitive sur laquelle s'est édifié le poème qui devait subir le même sort que ces monuments dont le soubassement date de l'époque romane et dont les voûtes ogivales, les vitraux, toute l'architecture et toute l'ornementation sont du temps de Philippe-Auguste.

Bien que cette introduction ait pour objet essentiel l'examen des manuscrits que j'ai eus à ma disposition, j'ajoute ici quelques indications sommaires sur les rédactions en prose, et sur les versions ou imitations étrangères.

D'après Paulin Paris, la plus ancienne version en prose des Fils Aymon se trouve dans le manuscrit de l'Arsenal B. L. 243, aujourd'hui 3151. Elle daterait du XV siècle.

Nous avons vu plus haut que le British Museum possède trois versions en prose, voici le résumé des indications des catalogues :

1° Royal 16 g. II. Après les 617 alexandrins de la version du ms. 764 de la Nationale, l'on a un roman en prose des quatre filz Aimon commençant au chapitre III des versions imprimées : « Or dist le comte que du temps du roy Alixandre ne fut ouye une histoire pareille de ceste qui cy après s'ensuyt ». Le texte finit : Et icy ferons fin de l'istoire de Regnault de Montaubain, le noble chevalier. Et quant le corps fut mis au tombeau, les trois frères s'en retournèrent en leur païs et ne vesquirent gueires aprez, et les enfants de Regnault tindrent la terre bien et en paix, tant que entre eulx ne fut jamais ung seul courroux. Et si obrent depuis tres grant guerre avecques les trahistres de Maience. Mais les enfants ne y perdirent riens, car ilz furent tres bons chevalier et res-

sembloient bien de vaillance leur bon père, et de courtoisie aussi. Et pour ce gaignoient ilz tousiours sur leurs ennemis. Mais je me vueie ycy taire de Regnault et de ses frères et de ses filz, car en meilleur point ne les puis laissier. Et prie à Nostre Seigneur que par sa sainte grâce nous doint bonne vie et bonne fin et pour l'âme et pour le corps ».

Le texte de l'Arsenal est celui dont se rapproche le plus cette rédaction de la fin de la légende pieuse :

Or prions Dame Dieu qui fist et mer et vant
Qu'il nous praingne a [tel] fin par son digne comment,
Que ne perdonz nos ames par angin de serpent.
Ici faut de Regnaut o le fier hardement
En lor païs s'en vinrent li frere et li enfant.
En pais tinrent lor terre et tot lor tenement,
Puis [ne vesquirent gaires apres cest finement].
Tant ama li uns l'autre, ains n'i ot mal talant.
Nus ne vit tele amor si enterinement.
Si rorent puis grant guerre contre malvaise gent,
Mais je m'en vorrai taire issi faitivement

En pais et en amor fai ci mon finement.
Dieu nous garisse tous a cui li mons apant
Qui nous doint bonne fin par son commandement.
Or je vous en pri je toz que vous dittez : Amen.

2. Royal 15. E. VI. Ce manuscrit, conforme au précédent, commence au même point et finit de même.

3. Manuscrit indiqué par n° 960 dans le catalogue Sloane. Il est décrit par Ward p. 624. Date XV siècle. Le texte est en partie plus court que dans les éditions imprimées. Il commence par la

querelle entre Charlemagne et le duc de Beufves qui aboutit au meurtre de celui-ci et par les mesures que Maugis et d'autres prennent pour venger le duc. Tout cela est plus développé que dans les textes imprimés. Au f. 9, Bertelay est tué d'un coup d'échiquier par Regnault. Le roman est divisé en sections marquées par des initiales rouges, et s'interrompt au milieu de la 54 section (f. 68 verso), lorsque les fils de Renaud, Aymonnet et Yon, sont sur le point de combattre avec les fils de Fouques de Morillon.

Je rappellerai qu'à la suite de la description et du résumé du manuscrit 764, il a été question d'une version en prose en cinq volumes, dont quatre sont à l'Arsenal, n° 244, ancien 5072.

Dès le XV siècle, les versions en prose furent imprimées, et mises ainsi à l'abri des caprices des remanieurs. L'on a : L'histoire du noble et vaillant chevalier Regnault de Montauban, s. l., ni date, in-folio ; Les Quatre fils Aymon, etc.... L'on arrive ainsi à l'édition de la Bibliothèque Bleue et à celle de la Bibliothèque des Romans. Toutes deux ont été réimprimées en un petit format et à très bon marché. L'édition de la Bibliothèque des Romans a eu l'honneur immérité d'être reprise dans la nouvelle Bibliothèque Bleue publiée chez Garnier. Toute la phraséologie sentimentale et philosophique du XVIII siècle s'y étale. Tantôt c'est le chef des Sarrasins qui une fois vaincu par Renaud s'aperçoit qu'il a réfléchi sur l'Alcoran et que ses dogmes n'étaient que l'apologie des goûts, des vues politiques et ambitieuses de leur auteur ; tantôt Maugis prie l'Être suprême de lui pardonner ses égarements ; l'archevêque Turpin est dit l'Ulysse des Français ; c'est Maugis qui arrête le duel de Roland et d'Olivier en les entourant d'un sombre nuage. Renaud, à Rome, disserte sur les mérites compa-

rés de Jules César et de Catilina. D'ailleurs Thémistocle lui paraissait le plus grand homme de l'antiquité. La légende pieuse ne pouvait clore une si belle composition ; elle est remplacée par des incidents romanesques. Sans doute Renaud est un jour ouvrier à la construction d'un monastère au bois de la Serpente, mais de l'échafaudage il aperçoit Pinabel faisant tous ses efforts pour outrager une jeune fille. Plus loin, il rencontre Maugis, près du Rhin et lisant. Après la mort de Maugis, il engage une lutte avec Pinabel qui outrageait encore des filles, roule avec lui dans le Rhin et se noie. Les corps de Maugis et de Renaud sont transportés à Montauban. Cela tourne à la parodie.

L'édition d'Épinal est pour le fond fidèle à la tradition. Elle reproduit une version assez voisine de celle du manuscrit de l'Arsenal, et par conséquent du manuscrit La Vallière. Je lui préfèrerais l'édition de Carpentras du XVIII siècle, de langue plus ancienne et possédant encore les naïves gravures sur bois.

L'édition populaire publiée chez Le Bailly par M. de Robville (?), outre un avant-propos d'éditeur et un premier chapitre de caractère historique, a été modifiée par l'introduction au chapitre VIII d'un résumé du Maugis d'Aigremont d'après le manuscrit C, par une imitation au chapitre XIV de la partie du manuscrit 764 où Bayard oblige Maugis à le suivre à l'hôpital de Saint-Jean-d'Acre. Mais le remanieur moderne repart de là pour Constantinople et reprend le texte La Vallière-Arsenal. Un peu plus loin les pélerins ne font que toucher à Palerme, au lieu d'y débarquer et de donner leur aide au roi Simon de Pouille. Au chapitre V, tout ce qui précède l'assaut de Montessor est supprimé. Comme dans la nouvelle Bibliothèque Bleue, l'archevêque Turpin (épisode de la chasse) est dit l'Ulysse des Français, ce que je ne trouve ni dans

l'édition de Carpentras, ni dans celle d'ÉpinaI. Mieux eût valu se borner à ramener le texte à sa simplicité primitive, tout en restituant l'orthographe des noms propres. Guitheclin le Sesne est dit Guitelin le Sesne (Carpentras), Guerdelin le Fêne (Épinal et Le Bailly). L'édition Garnier le remplace par les Sarrasins.

Grâce à Émile Souvestre (Les derniers bretons, 1848, p. 260), l'on savait que les Fils Aymon ont été mis en tragédie en dialecte breton. Un exemplaire s'en trouve au British Museum avec le titre ; Buez ar Pevar Mab Emon, duc d'Ordon, laquet e form un drajedi. E. Montroulez, 1818, 8, 416 p. Plus récemment, quand, en 1888, le théâtre breton populaire eut un regain de faveur, on jouait à Tradoustain, faubourg de Morlaix, des pièces réduites de l'ancien répertoire et de préférence la Vie des Quatre fils Aymon. Elle figure au nombre des mystères du théâtre breton dont l'on a donné de notre temps une édition populaire. Ces mystères, pour les mœurs, semblent appartenir au quatorzième et au quinzième siècle. Ils sont tous en vers.

M. Pfaff, dans son édition de la version allemande populaire des Fils Aymon, a résumé l'histoire de notre poème à l'étranger. On ne peut mieux faire que de renvoyer d'une manière générale à cet excellent travail.

Les Fils Aymon furent de bonne heure connus en Angleterre. Alexandre Neckham, qui écrivait en 1227, raconte dans le chapitre de saccis de son de Natura rerum la mort de Bertolais, telle que nous l'avons dans la Chanson de Geste. Vers l'année 1489, le célèbre imprimeur Caxton publia une traduction en prose de the right plesaunt and goodly Historie of the four sonnes of Aimon. Dans la préface, l'éditeur dit que son protecteur, le comte d'Oxford, lui avait communiqué le livre Les quatre fylz Aymon, sans

doute une de ces rédactions en prose que nous avons rencontrées au British Museum.

Une imitation scandinave avait été étudiée par M. Fridrik Wulff dans ses Recherches sur les Sagas de Màgus et de Geirard (Mémoires de l'Université de Lund, t. X, 1873). Le texte ancien a été édité plus tard par Cederschiöld (t. XIII). C'est une imitation très libre qui a été examinée par G. Paris (Romania IV, 1875, p. 273-291) et par Suchier (Germania, XX, 1875, p. 273 291). M. Leo Jordan (l.l., p. 6-7) a relevé une erreur où G. Paris et Fr. Wulff seraient tombés, erreur reproduite plus tard par Zwick. G. Paris avait dit : « La Saga n'a connaissance que de la partie de la Légende qui correspond à la première portion du poème français ; toute l'histoire des Fils d'Aimon en Gascogne, de leurs relations avec Yon, lui est absolument étrangère, ce qui ajoute un argument de plus à ceux qui montrent que ce long épisode n'est qu'une superfétation postérieure ». M. Leo Jordan objecte : 1° que Maugis n'apparaît que dans la partie méridionale des Fils Aymon, 2° qu'il délivre les Fils Aymon et que sous un déguisement, il reçoit sa nourriture des propres mains du roi, traits empruntés à cette partie.

Tout cela me paraît assez contestable, alors même que l'auteur de la Saga aurait connu une version comprenant tous les développements contenus dans les versions que nous possédons. En effet, dans la version B C, Maugis délivre ses cousins avant leur départ pour les Ardennes, et l'on peut très bien supposer que la scène amusante où il se joue de Charlemagne a pu être d'abord placée plus tôt dans le récit. Mais G. Paris a-t-il réellement pensé à considérer toute la portion méridionale comme une addition à la légende primitive ? Il est démontré, depuis le travail de M.

Longnon, que l'épisode du roi Ys est emprunté à l'histoire de Charles Martel ; dans le chapitre précédent j'ai été amené de mon côté à juger que la légende primitive était composée d'éléments mérovingiens dont toute une partie dérivait de l'histoire de Gondovald, dont le lieu est précisément le Midi. Laissons même de côté mon hypothèse : on conçoit fort bien un poème des Fils Aymon où Ys de Bordeaux n'aurait point figuré, et c'est d'un tel poème que la Saga s'est inspirée.

M. Jordan donne, d'après M. Suchier, les rapports de la Saga et des Fils Aymon : « L'introduction du Beuve d'Aigremont fait défaut. On retrouve les faits principaux : la scène du jeu d'échecs, le combat autour du château, les deux voyages de Maugis à la cour pour délivrer ses cousins (dans le texte français), la seconde fois, c'est Maugis qui est le prisonnier ».

Le jugement développé que G. Paris a porté sur cette composition étrange, barbare dans tous les sens du terme, ne saurait être contesté pour l'ensemble. On trouve de tout dans la Saga de Magus et de Geirard, même des traces de la scène des Gabs, le conte d'où Shakespeare a tiré sa comédie, All's well that ends well, un conte d'origine orientale sur lequel G. Paris renvoie à la note de R. Kœhler aux Contes Siciliens de M Gonzenbach (n. 1).

Dans les Pays-Bas, au XIII siècle, les Fils Aymon furent traduits en vers. Du Renout il reste seulement 2000 vers dont la dernière édition (1875) est due à M. Matthes. Ce poème à son tour fut traduit en allemand vers 1474. L'on possède à Heidelberg deux manuscrits de cette traduction qui comprend 15,388 vers et qui a été publiée par M. Pfaff en 1885 dans la Bibliothèque de l'Association Littéraire de Stuttgard sous le titre de Reinolt von Montalban.

De même époque, semble-t-il, que le Reinolt de Heidelberg ou de date un peu antérieure, est un roman en prose écrit dans le dialecte de Cologne, Historie van sent Reinolt. « L'auteur ne s'est pas borné à suivre le Renout néerlandais qui raconte trop brièvement le moniage du héros, il a consulté en outre deux légendes latines consacrées à Renaud : Vita sancti Reynoldi (en vers) et la légende des Acta sanctorum (en prose) qui remontent toutes les deux au treizième siècle. L'histoire de sent Reinolt a été faite probablement pour être lue dans l'église aux occasions solennelles. C'est ce que prouve une charte du 9 octobre 1482 qui ordonne qu'aux premières vêpres de l'Épiphanie on fera la lecture de la vie du saint martyr. Le Renout néerlandais fut mis en prose probablement au XVI siècle, sous le titre de Heemskinderen. Ce texte a été réédité par Matthes en 1872 ».

L'auteur de l'ouvrage tout récent auquel j'emprunte ces lignes, a étudié de plus près que Matthes ne l'avait fait, les versions néerlandaises et allemandes en elles-mêmes et en les comparant au texte de Michelant. Les principales différences relevées sont : l'épisode de Saforet manque au texte français ; l'épisode des Ardennes manque dans la traduction néerlandaise ; un épisode, inspiré du Graal, manque au texte français, mais on ne peut y voir qu'une simple interpolation de date relativement récente. — Paulin Paris (Histoire littéraire, XXII, p. 697) avait remarqué que lorsque Renaud résume sa vie devant ses barons, il ne fait aucune allusion à son séjour dans les Ardennes. Je dois ajouter que ce résumé est lui-même une reproduction souvent textuelle de ce que disent le comte d'Avignon et le duc de Monbandel dans le conseil tenu par le roi Ys, conseil où d'ailleurs il est fait allusion, de manière plus ou moins précise suivant les versions, à des faits de même source que l'épisode de Saforet. Tout s'explique naturelle-

ment si l'on admet que la légende de Renaud ne comprenait point d'abord l'épisode des Ardennes, ce qui viendrait à l'appui de l'identification proposée plus haut de Gondovald et de Renaud. De toute manière, l'absence de l'épisode des Ardennes n'a en soi rien qui doive surprendre.

Une différence assez importante est l'absence du siège de Trémoigne. Ce siège fait certainement longueur dans les récits français. Dans la version néerlandaise, les Fils Aymon se réfugient au château qu'ils ont dans la forêt d'Ardanne ; la paix se fait grâce à l'intervention de leur mère.

L'impression générale que m'avait laissée la lecture des textes néerlandais et allemands était qu'ils ont été composés arbitrairement d'après des versions françaises de date différente et plus ou moins bien sues. Les trois frères délivrés par Maugis sont empruntés à la version B C V ; mais le compilateur néerlandais place là une partie de l'épisode où Maugis endort Charlemagne et lui enlève son épée. Dans l'expédition de Roland, le roi des Saxons est dit Corsaud, altération d'Escorfaud. Dans les préliminaires de la course à Paris, tels que les donne la version B C, Renaud, instruit par Maugis, trompe la vigilance des barons de Charlemagne qui ont été chargés de le prendre, s'il veut entrer dans la ville : il doit répondre en breton aux questions qui lui seront faites. Il en est de même dans le texte néerlandais, et dans le Reinolt, l'auteur rapportant sa réponse à Fauques de Morhyon (Morillon) dit en effet qu'il s'est exprimé en breton. Fauques lui répond : Frund, sprick franzois oder pickardie : Ami, parle français ou picard. — Quand Maugis et Renaud vont entrer dans Paris, un ribaud, du nom de Tybalt, dit qu'il reconnaît Renaud, Bayard tue l'indiscret d'un coup de pied. Cela est encore emprunté aux versions B C.

Quant à Jérusalem, les Turcs finissent par se rendre, ils touchent leurs dents : Sie Klopfften all an ir Zande ; Noch ist die truwe in irem Lande, Die sie halten, die Sarazinen (Reinolt, v. 14.382 suiv.). Cet usage est mentionné dans le ms. 764 et dans le Maugis d'Aigremont. L'on a vu déjà que pour la mort de Renaud, le Renout et le Reinolt connaissent la version C. La conquête des clous de la croix et de la couronne d'épines qu'Aymon aurait faite au profit de Charlemagne, est l'attribution au père de ce que le fils réalise, au prix de longues épreuves, dans la version du ms. 764.

On dit à propos du nom de la capitale de Saforet : « Les trois textes hollandais la nomment Aquitaine, et on sait que de tout temps le royaume d'Yon a porté ce nom. Il est vrai que de nom de pays, le mot est devenu nom de ville, mais on ne le trouve nulle part ailleurs, ce qui prouve qu'on ne peut pas le considérer comme traditionnel, comme tant d'autres noms de ville et qu'il a le droit de figurer justement dans ce passage ». Ce raisonnement vaudrait peut-être, si dans Turpin, au chapitre XI, on ne rencontrait cette ville imaginaire d'Aquitaine, fondée par Jules César, ruinée après la mort à Roncevaux de son duc Engelier et dont le nom s'était étendu à toute la contrée parce que Jules César lui avait soumis Bourges, Limoges, Poitiers, Saintes, Angoulême. La capitale de Saforet est un emprunt à Turpin.

« C'est une idée peu originale que Maugis ait un château à lui ». D'autant plus que nous le trouvons dans la version du ms. 764 : c'est le château de Malaquis.

Parmi les raisons que l'on apporte pour justifier l'hypothèse du caractère plus archaïque de la version néerlandaise, l'on rencontre ceci : dans le texte de Michelant, « il n'est pas dit expressément, comme dans la rédaction néerlandaise, qu'Aimon ait

juré à Charles de lui livrer son fils, mais plus tard (dans ce même texte) Renaud lui reproche de l'avoir fait ». La constatation n'est pas probante, parce que la lacune ne se rencontre pas dans d'autres versions françaises plus récentes. Le texte de Michelant est une copie défectueuse en bien des cas.

Pour faire ressortir le caractère individuel des exploits de Renaud (autre trait supposé d'archaïsme) dans la rédaction néerlandaise, on allègue qu'à « Vaucoulon les quatre frères résistent seuls à une armée qui à tout moment est renforcée par de nouvelles troupes », tandis que dans le texte français, ils sont accompagnés à Vaucouleurs de douze comtes. Mais ces comtes, dont sept ont été déjà nommés et présentés par Ys (p. 169, 8 11) sont des traîtres. Tout au moins les sept « seurent bien la traïson mortel » (p. 173, 25), et quand Renaud leur demande leur aide, ils la lui refusent : c'est avec eux que commence le combat. Une fois le comte d'Avignon tué, les autres s'enfuient. Renaud les poursuivrait, mais son mulet ne peut le porter. Alors on voit apparaître Fouques de Morillon, et les frères n'ont plus qu'à se confesser l'un à l'autre avant d'échanger un baiser qu'ils croient le dernier. Les Fils Aymon sont bien seuls en face de l'ennemi

L'on a remarqué une contradiction dans le texte français au même endroit. Les Fils Aymon doivent se rendre à Vaucouleurs sans armes, néanmoins ils ceignent leurs épées. Les armes dont il s'agit sont les armes défensives. Nous disons encore : armé de pied en cap, sans penser aux armes offensives, épée ou lance. Renaud le dit nettement à sa femme.

... Nos n'i aurons ja palefroi ne destrier,
Riche haubert ne heaume ne escu de quartier.

En ce qui concerne le duel de Roland et de Renaud, l'on note qu'il « a lieu pour ménager les deux armées qui se tiennent à distance et qui à la rigueur pourraient intervenir, tandis que dans la rédaction néerlandaise les deux champions sont seuls ; il n'y a que Maugis qui accompagne Renaud. » La remarque aurait paru présenter moins d'intérêt, si l'on s'était souvenu que dans Grégoire de Tours le duel de deux champions est motivé par le désir de ménager deux armées en présence. Cette conception est de nature très primitive. Horaces et Curiaces obéissent au même sentiment que Renaud et Roland.

L'on a remarqué justement que la dissimulation de la naissance des enfants de la duchesse Aye fait songer à un épisode du texte italien, où est mise en doute la légitimité de Renaud et de ses frères. Nous avons rencontré d'autre part, dans le manuscrit 764, le reproche de bâtardise fait par le duc Aymes à ses enfants. Faut-il voir en cela la trace commune d'une tradition ancienne, et un souvenir de la naissance illégitime de Gondovald ? La question demeure très obscure.

Le lecteur français possède actuellement le moyen d'apprécier la valeur de la rédaction néerlandaise. Avec G. Paris, je crois pas que les « brutalités énormes » dont elle est semée, autorisent à attribuer un caractère archaïque à l'ensemble qui paraît volontairement forcé, poussé au noir. Mais telle page a un mérite littéraire, entre autres le récit très particulier et très pathétique de la mort de Bayard.

En Allemagne, Iheronimus Rodler traduisit en 1535, (?) la version française en prose. M. A. Bachman l'a rééditée en 1896, dans la Bibliothèque de l'association littéraire de Stuttgard. Ce texte offre le curieux caractère également noté par M. Bachman dans

son édition de Morgant der Riese, « Morgant le géant » (même collection, 1890), que le traducteur a soigneusement expurgé le récit de tout ce qui porte l'empreinte des croyances et des usages catholiques, par exemple l'invocation ou la mention des saints, la mention de la messe ou de la confession. Les larmes, les évanouissements des chevaliers, le baiser d'adieu sont supprimés (v. p. XIX). Le récit me paraît pour l'ensemble conforme à l'édition populaire française. De même, et quoique le siège de Monbendel soit supprimé, il est dit plus loin que Charlemagne y a placé son camp. De deux différences importantes, l'une peut être attribuée à l'original français de cette traduction : l'adoubement de Renaud et de ses frères précède le choix de Lohier comme messager auprès de Beuves. L'autre est la suppression radicale de la légende pieuse finale. Dans la dernière page, l'on a le maigre sommaire suivant : Après la simple mention du combat des fils de Renaud et du châtiment des traîtres Constant et Rohart, Ganelon promet aux siens de venger leur honneur. Il devait tenir parole à Roncevaux. Renaud, sa famille et Maugis partent pour Montauban où Maugis disparaît sans qu'on sache où il est allé. Après Roncevaux, Renaud partage les terres entre ses frères et ses fils pour qu'ils vivent d'accord ; puis il tombe malade et « en peu de temps rend son âme au Tout-Puissant, ce qui causa une grande douleur à ses fils et à ses frères. Après les funérailles, ses frères repartirent pour leur pays et vécurent très honorés, comme il est dit dans une autre histoire. — Gloire et grâces à Dieu tout-puissant, amen ! L'an 1531. »

Une telle fin devait nuire à cette traduction en Allemagne où était si vivant le souvenir de Renaud, « ouvrier de saint Pierre », et on ne peut que le regretter.

Tout au commencement du XVII siècle, Paul von der Aelst, imprimeur à Deventer, composa, d'après l'Histoire van sent Reinolt et les Heems Kinderen, une History von den vier Heymons Kindern, etc., (Cologne, 1604) qui a été rééditée en 1887 par M. Pfaff, avec le titre de Das deutsche Volksbuch von den Heymon Kindern. L'introduction de cette édition est mise à profit par tous ceux qui s'occupent des Fils Aymon : j'y ai puisé déjà ; j'y prends encore les renseignements suivants. Parmi les remaniements modernes de la légende en Allemagne, celui de Tieck (1796) a eu seul quelque succès. Le style est celui des anciennes chroniques, les scènes odieuses sont adoucies ; Renaud meurt dans un ermitage après sa réconciliation avec Charles. Frédéric Schlegel a composé une romance sur la mort de Renaud à Cologne où il ne suit pas très fidèlement la légende. Ludwig Bechstein dans son poème Die Haimons Kinder mène le récit un peu plus loin que Tieck. Renaud, devenu ermite, retrouve Renaud : tous deux font un pèlerinage en Terre-Sainte, c'est là que meurt Maugis. Renaud, après l'heureux succès de son fils dans son duel, s'enfonce et disparaît dans la solitude de la forêt. On ne peut dénier quelques beautés à ce poème, mais il manque absolument du caractère épique. Une note de Bechstein apprend que la légende des Fils Aymon a été traitée en opéra-comique à Vienne en 1809.

Les versions et les remaniements néerlandais et allemands surprennent d'abord désagréablement par l'altération que subissent la plupart des noms propres.

Le Reynaldos de Montalvan espagnol procède de sources italiennes. On se rappelle comment dans Don Quichotte le sévère curé hésite à condamner le Miroir de Chevalerie où il est parlé de Renaud de Montauban et des Pairs de France, et comment Don

Quichotte, après sa mésaventure avec le muletier, se démenait dans son lit, s'imaginant qu'il était Renaud l'invincible.

En Italie, il est possible que l'Histoire des Fils Aymon ait passé d'abord par la forme d'un poème franco-italien, mais il n'en est rien resté et les deux plus anciennes imitations sont un Rinaldo en prose et un Rinaldo en octaves, tous deux du XIV siècle. M. Rajna les a fait connaître et les a étudiés de très près. Je me borne à noter que dans le Rinaldo en prose l'on retrouve des parties du Maugis d'Aigremont et que dans le Rinaldo en vers, l'emprisonnement des frères de Renaud et l'épisode de la chasse dérivent de la version B C, tandis que le combat de Maugis avec les voleurs est repris de la version L, quoique Charlemagne, éveillé à l'aide d'herbes, dérive de B C. Le pélerinage est conté de manière indépendante, mais indique la connaissance de L. L'auteur ne procède donc pas du manuscrit français de Venise, qui a l'enlèvement de Charlot tout comme B C, mais d'un manuscrit de la famille A P, forme intermédiaire entre L et B C V.

L'importance des Fils Aymon dans la littérature épique est telle qu'il vaut mieux ne pas en traiter incidemment. Que l'on me permette de renvoyer à ce que j'en ai dit ailleurs à propos du Rinaldo da Montalbano. L'on y trouvera tout au moins une partie des vues de M. Rajna sur la question. C'est encore à M. Rajna que l'on doit la découverte d'un poème du Moyen-Âge, qu'il a intitulé Orlando et dont Pulci a tiré son chef-d'œuvre, le Morgante, où Renaud a un rôle si important. Boiardo et Arioste, en faisant une place d'honneur aux Fils Aymon et à Maugis, se conformaient également à la tradition du Moyen-Âge. À leur tour ils eurent des imitateurs nombreux. La longue liste de toutes ces compositions se termine dans Melzi-Tosi par deux poèmes comiques : le Ric-

ciardetto de Carteromaco (Nicolò Forteguerri), Paris (Venise), 1738, et le Ricciardetto ammogliato de Luigi Tadini, Crema, 1803. Renaud, comme l'a si bien dit M. Rajna, est vraiment le protagoniste de l'épopée chevaleresque italienne.

Je ne puis partager l'opinion de M. Leo Jordan quand il dit que Dante n'a pas connu les fils Aymon parce qu'il n'en parle pas. Je croirais plutôt que Dante, dépeignant les cruelles souffrances d'Ugolin et des siens, avait présent à l'esprit le passage où Clarice, après avoir supplié Renaud pour leurs enfants qui meurent de faim, s'écrie :

Je mangerai mes mains, car li cuers me desvoie,

Lorsqu'il écrivait

Ambo le man per lo dolor mi morsi.

Mais, sans appuyer davantage sur cette hypothèse, je ne sais vraiment dans quel cercle du Paradis Dante eût pu placer Renaud et son allié inséparable, Maugis. S'ils avaient fini pieusement, avec une auréole de sainteté, ils n'en restaient pas moins les représentants de l'esprit de révolte contre l'Empire. Il ne pouvait ignorer leur histoire qui était de son temps très populaire en Italie. M. Rajna n'a-t-il pas découvert dans un document de l'année 1261 un « Fyzaimonem de Baratis », parmi les fondateurs de l'ordre des Chevaliers de Sainte-Marie, si connus sous le nom de frati gaudenti parce qu'ils abusaient parfois des facilités d'une règle qui ne les séparait point du monde ? Fyzaimone, ce mot hybride d'aspect, était devenu un prénom qu'un père acceptait ou désirait pour son fils !

M. Rajna a trouvé de nombreux « Baiardi » à partir de 1168 ; il est disposé à admettre que « Boiardo » est une altération naturelle du nom du célèbre destrier, et il ajoute : « Davvero il Conte Matteo Maria, il nostro poeta cavalleresco per eccellenza, non s'immaginava che fossero cosi cavalleresche, od anzi cavallesche, le origini della sua schiatta. Lo avesse saputo, ci avrebbe potuto cercare il perchè della vocazione sua ».

Au XIX siècle, vers 1835, Ranke voyait à Venise, la veille des fêtes à l'Ave Maria et le dimanche un peu plus tôt, un conteur réciter au peuple l'histoire des Fils Aymon. D'après M. Rajna (Nuova Antologia, 19 décembre 1879), il y avait de même à Naples de ces conteurs surnommés Rinaldi en raison du héros habituel qu'ils célébraient. L'un d'entre eux ne cessait de lire l'épopée carolingienne depuis les Reali jusqu'au Roland Furieux. La tradition va d'ailleurs s'affaiblissant et ne paraissait destinée à durer qu'en Sicile.

Nulle œuvre poétique n'est restée si longtemps populaire en Europe. Pourquoi ne le redeviendrait-elle pas dans notre pays, si une main discrète faisait pour les Fils Aymon ce que Paulin Paris et M. Bédier ont fait, l'un pour les romans de la Table Ronde, l'autre pour Tristan et Yseut ? ou bien si quelque poète, suivant l'exemple de Tennyson, les restaurait dans leur beauté primitive ? Par l'héroïsme des caractères, par la grandeur et le pathétique des situations, par la vérité des mœurs, par l'influence qu'elle a exercée sur le développement de l'épopée, l'histoire de Renaud et de ses frères occupe une place à part dans la littérature universelle, et l'inspiration première en était si féconde que Dunlop, songeant surtout à la merveilleuse floraison de la légende en Italie, a pu écrire : « Les noms des quatre fils d'Aymes suggèrent

à notre pensée tout ce qu'il y a de poésie et de romanesque dans les œuvres d'imagination ».

Lasciam alquanto qui posar Orlando
E direm di Carlo e suo falconieri.
Uscia del campo et andava uccellando
Per aver cena per Carlo Imperieri,
Verso del ponte sul poggio montando.
In tal maniera il nobil scudieri
Cosi montando per una pendice
Lasciò il falcone ad una pernice.
La pernice in aria il falcone svola,
Fuggendo in un grande bosco fu entrata.
Il falcon la smarriva e in aria vola.
Tutto quanto Terigi in aria guata.
Poi discese il falcon, a non dir fola,
Dove passava Orlando e sua brigata ;
Terigi a se cadere se lo vede,
Cavalca là che ripigliar lo crede.
Il cavallo Terigi molto caccia
Per ritrovare lo suo bel falcone.
Essendo presso al fonte venti braccia
Vede sedere Sansonetto e Ugone.
Subito Orlando conobbe alla faccia.Canto XXI.

Après que Charlemagne les eut chassés de France, il se fit à Paris une assemblée de toute la noblesse du royaume ; il vint un messager qui s'étant mis à genoux devant le roi, etc.

· · · · · · · Cousins, ne me noiez
Quant es tentes Marsille estiez orains loiez
Et de ches Sarrasins batus et ledengiez.

Àla colonne B et au verso la jeune fille les reçoit et Aymon et elle se promettent amour suivant l'engagement que Renaud avait pris envers elle. Quand les chevaliers sont reposés (Olivier en est), on repart vers la cité. Marsille et les rois sarrasins s'éveillent de leur enchantement. Le feuillet 85 continue exactement. Le dernier vers du verso B est :

Paien, che dist Yvon, men cop avez senty.

Pour la suite, il faut passer au feuillet 214.

Texte

LA CHANSON

DES

QUATRE FILS AYMON

M. 1.Seignor, oies chanson de grant nobilité,
Toute est de voire estoire sens point de fauseté,
Jamais n'orres si bonne en trestout vostre aé.
Ce fu à Pentecoste, à .I. jor honoré,

5Ke Charles tint sa cort à Paris sa cité,
Tuit i furent venu si prince et si chassé.
Maint chevalier i ot que li rois ot mandé,
.XX archeveske furent et bien .CC. abé.
Girars de Rossillon cil fu à cort alés
10Et Aymes de Dordon, li vasaus alosés,
Ki .IIII. flux avoit de grant nobilité.

Li dus si vint à cort avec l'autre barné,
Mais Doons de Nantueil qui ot le poil meslé,
Cil n'i daigna venir par sa grant cruelté,
Car Charles l'empereres l'avoit cueilli en hé,
Ne li dus d'Aigremont qui tant avoit bonté.
Li barnages fu grant ki là fu aüné,
Onques mais itel coust l'emperere membré
Ne mist à cort n'à feste, con le jor a mené.
Li baron se deduient el palais principel
Et jeuent as esches li vasal aduré ;
Grant joie et grant deduit ont el palais mené,
Mais apreis le deduit furent il tot iré,
Car Charles l'empereres, ki tant avoit bonté,
Monta el faudestueil k'il n'i ot demoré,
Et tenoit .I. verge ; en haut avoit parlé ;
La noise fait laisier ens el palais listé.
« Baron, dist Charlemaignes, [or oies] mon pensé.
M. 2.Tante vile ai conquise et tante fermeté
Et tant chastel brisié et tant bon borc gasté,
Le païs ai conquis environ et en lé
Et tant chevalier mort à mon branc acéré ;
De si as pors d'Espaigne ai jou tot aquité ;
Tuit me servent li prince, li duc et li cassé ;
Esveske et archevesque sunt à moi acliné
De par toute la terre d'environ et de lé,
Et vienent en bataille, quant il i sunt mandé,
A trestot lor esfors, sens point de fauseté,
Ne mais Bues d'Aigremont o le grenon meslé,
Qui por l'amor Doon m'a si cueilli en hé.
Ne me daigne servir, çou est la vérité,

Por çou que le chacai en Puille le reigné ;
Là l'alai jou requerre, n'i pot estre trové.
Mais par icel apostre c'on kiert en Noiron pré,
Je manderai mon ost, semonrai mon barné,
Aigremont aserrai, ja n'estra trestorné ;
Le chastel abatrai, destruirai la cité,
Et se je le puis prendre, il sera vergondé.
Ja n'aura à garant home de mère né,
Tant li soit en aïe, qu'il ne soit affolé. »

[« Sire, ce a dit] Aymes, or aves vos juré ;
Gardes, vo seirement ne soient trespassé.
Bien li puet Dex aidier, li rois de majesté,
Ke de vos mains le gart par la siue bonté.

« Baron, dist Charlemaignes, par mon grenon ferrant,
Je vos dirai à tous ce que j'ai en talant ;
Je manderai mes homes orendroit maintenant ;
N'i lairai à semondre Poitevin ne Normant ;
Flamenc et Braibençon venront esperonant,
Engevin et Breton, Berruier ensemant,
Et François et Lombart de la terre vaillant.
Je comant à mes homes ki ci sunt en presant,
Que lor pooir m'amainent asses prochainement,
Ceus qui porront sofrir et paines et haan.
Aigremont asserrai, la fort cité vaillant,
Abatrai le chastel et la tor reluisant,
M. 3.Puis que li dus ne weut faire tot mon commant ;
Et par icel apostre que quierent penéant,
Se je le puis tenir à mon commandemant,
En haut sera pendus sens nul atargement ;

Mar m'i aura laisié issi vilainement
Par l'amor de Doon o le grenon ferrant,
Que chaitif fis fuïr en Puille la vaillant ».
« Sire, ce a dit Aymes, or li soit Dex aidant.
Mais sachies, empereres, et si vos en di tant,
Ains k'aies Aigremont ne la tor qui resplant,
Ne que facies del duc auques vostre talant,
I aurez vos perdu tant de la vostre gent

Que nel sauroit à dire nus hons qui soit vivant,
Et vos meïsmes, rois, en esteres dolant.
Li dus n'est mie lievres à fuïr maintenant ;
Ains est bons chevaliers, hardis et combatant,
Et a de bons amis, ce sevent li auquant,
Ki bien li aideront à son besoing plus grant. »
Et quant li rois l'oï, si en ot mal talant,
Si mua et rogi com charbons flamboiant
Et a parlé en haut que l'oïrent .VII. cent.
« Par icel saint apostre que kierent penéant,
Il n'i a nul de vos de si grant tenement,
Se il aidoit au duc la monte d'un besent,
Que il ne fust pendus sens nul delaiement.
Aymes, ales vos ent sens nul atargement.
Je saisirai vo terre et vostre chassement. »
Et li dus li respont « Donc ira malement. »
Lors se parti de cort sens nul detriement ;
Awec lui s'en alerent .IIII. M. et .VII. cent.
Quant le vit l'empereres, s'en ot le cuer dolant,
Naimlon en apela qui tant par fu sachant.
« Sire, conseillies moi, por Deu le roi amant. »
Et Naymes li a dit : « Tot à vostre talant. »

« Sires, dist li dus Naymes, .I. petit entendes.
Bon conseil vos donrai, se croire le voles.
Ne vees vos, bons rois, que Aymes l'adurés,
Girars de Rossillon et li autres barnés
M. 4. 105Repairent en lor terres, tot si com vos vees,
Por l'amor de lor freres que si forment haes ;
Sachies que il en sunt dolant et aïrés
Et [k'il vos] greveront, se la guerre tenes.
Il manderont lor homes, car il en ont ases.
110Le païs et le reigne tot destruire verres,
Car il sunt bone gent et de grant parentés.

Por l'amor Deu de glore, laisies tes maus pensés.
Se vos me voles croire, au[trement le feres] ;
Par itele ma[niere ja nen seres blasmés].
115Or prenes .I. mesage de grant nobilités,
Si l'envoies au duc et si li trametes ;
Vos chartres et vos bries si li envoieres,
Et si li manderes par bries ensaelés
Que il servir vos viengne à la Natevités,
120O lui .C. chevaliers garnis et conreés,
Ausi com fist ses peres ki tant fu adurés.
Et se çou ne weut faire que vos conter m'oes,
Envoies por vos homes et si i trametes ;
Au plus que vos poes, dans rois, i amenes
125As haubers et as hiaumes, as destriers sejornés.
Et se vos le prenes, adonc soit vergondés.
Au los de vo barnage le duc i demenes
Et li moves tel plait donc il soit avillés.
Le reigne destruies environ et en lés,
130Ja mar i prendres home ki ne soit desmembrés

Ou pendus ou destruis ou à armes livrés.
La cité destruisies, le chastel abates
Et des murs de la ville ja mar .I. i laires.
Tot ensi sera fait, dans rois, se me crees. »
Comme Charles l'entent, si est resvigorés.
« Naymes, dist l'empereres, bon conseil me dones ;
Tot ensi sera fait com vos le devises.
Ou iert pris li mesages que là envoieres ?
Ne sai [dist l'empereres, baron, car en penses ».
« Sire, ce a dit Naymes], Enguerran trametes.
Cil dira bien au duc çou que li manderes. »
« Volentiers, dist li rois, ja desdis nen seres. »

Par le conseil Naymon ki fu de bone foi,
M. 5.Apela Enguerran qui venist devant soi.
« Vasaus, ce dist li rois, car entendes à moi.
Je vos weil envoier, par la foi que vos doi,
Au duc Bue d'Aigremont, cui peu [je aime] et croi.
Awec vos en iront Dreves et Hermenfroi.
.X. seres de compaingne, je le weil et otroi,
Et me dires au duc belement, sens esfroi,
Que me wiengne servir, ne le tiengne à belloi,
Ausi commes ses peres refist ja endroit soi.
S'amaint .C. chevaliers preudomes et de foi
A haubers et à hiaumes, n'i ait mauves conroi.
Il me het por son frere que je sai bien et voi,
Cui je toli Nantueil, s'abati le bofoi.
Girars de Rossillon en guerroia vers moi,
Chaitif l'en fis fuïr parmi le sablonoi,
Tot par son grant orgueil et par son estreloi.
Ausi ferai je lui, si m'aïst sainte Foi,

Se servir ne me vient, qu'il le mete en deloi. »
« Sire, dist Enguerrans, et je le vos otroi,
Ja por paor de mort n'i lairai çou ne coi
Que tot çou ne li die que manderes par moi. »

Charles nostre empereres, au los de son barné,
A esleü mesages de grant nobilité,
Enguerran d'Espolice, .I. vasal aduré,
Drevon et Hermenfroi ki tant ont de bonté,
Et .VII. autres barons de grant sens renomé.
Chascuns vesti l'auberc, si a l'elme fermé
Et monta au cheval ferrant et [pomelé].
L'empereres de France lor a [congié doné]
Tot en plorant les a à Jhesus comm[andé]).
De Paris departirent [l'amirable cité]

Jamais jor de lor vies n'i seront tot rentré.
Or chevauchent lit mes de France le reigné
Et trespassent la terre, le païs honoré,
Et si ont tant ensamble alé et cheminé
Qu'il virent Aigremont, et chastel et cité,
Et les murs d'environ la noble fermeté.
M. 6.Li chastiaus fu molt fort, si fu haut encroé,
Et l'eve d'environ li cort par le chané.
Les nes et les galies sunt par illuec passé,
Les praeries jantes et li vergier planté
Et la gaaingnerie dont i avoit planté.
Et li mur sunt bien fait et de masbre listé.
Il ne doutent karrel ne mangonel levé,
Ne pierriere turcoise qui tant ait long rué.
La ter est en la roche de vieille entikité,

190Si luist et reflamboie comme flore en esté ;
Reluisent li palais ki tot sunt painturé.
Je ne vos auroie hui ne dit ne devisé
La biauté de la vile qui tant ot de bonté,
Ne l'orgueil des borgois que il ont demené.
195« Baron, dist Enguerrans, ci a grant richeté.
Ja ne le prendra Charles en trestot son aé
Par nul engien qui soit, s'il ne sunt afamé. »
Atant vont [chevalchant] tout le chemin ferré.
Desi à Aigremont ne se sunt aresté ;
200Et vienent à la porte de la bone cité,
Choisissent le portier, si l'ont araisoné.
« Hé portiers, biaus amis, de vos nos soit graé
Que nos puissons entrer laiens en la cité.
Nos somes mesagier au fort roi coroné,
205Au duc venons parler d'Aigrement l'alosé. »
Quant li portiers l'oï, si a en haut parlé

[Et] lor a respondu : « A vostre volenté. »
[La] porte lor ovri, le pont a avalé,
Et li baron i entrent de bone volenté,
210Et trespassent la rue et le borc qu'est pavé ;
Desi que el palais ne se sunt aresté ;
Truevent le duc Buevon séant o son barné.
Enguerrans parla primes, li autre ont escouté.
« Sire, dist Enguerrans, or entent mon pensé.
215Se je ne te salu, ne m'en saches mal gré.
Charles, li empereres de France li reigné,
Si te mande par moi, ja ne sera celé,
Que le voises servir à la Natevité.
M. 7En ta compaigne soient .c. chevalier armé.

Si li rent le treü de trestot ton reigné ;
Tot nus piés et en langes, issi est devissé,
Le te covient porter à Paris la cité.
Ne li envoieras par home qui soit né,
Se n'est par toi meïsmes, li rois en a juré.
Et se Charles te tient, ce t'a il bien mandé,
Por tant que tu aidas à Doon l'aduré,
Quant li rois fu à siege à Nantueil sa cité,
Et il conquist la vile et trestot l'ireté ;
Tu t'en venis arriere, ce sai de verité,
Et de tant t'ont François de traïson prové
Que contre ton seignor alas le jor armé,
Et si li oceïs grant part de son barné ;
Ja ne seras à lui paié ne acordé,
S'en la siue merci ne te mes à son gré.
Et se tu ce ne fais que je ai devisé,
Aseoir te venra à cest premier esté,
Et s'il te puet tenir, tu seras encroé,
Tot si com on doit faire fel traïtor prové. »
Comme li dus l'oï, à poi n'est forsené
Et jure Dame Deu, le roi de majesté,
Que il le compera, ja n'estra trestorné.
Mar li a tel mesage ne dit ne aporté.

Por l'amor Charlemaigne sera il afolé ;
Mar li a en sa cort dite si grant vilté.

Li dus Bues d'Aigremont s'estoit levé en piés
Et escrie ses homes : « Baron, ne vos targies.
Prenes moi les mesages, chascuns soit destranchiés. »
Atant saillent si home, si ont les brans sachiés

Et acueillent roiaus, si les ont damagiés.
Et li [dus] d'Aigremont si s'estoit desbuchiés
Et escrie ses gens : « Gardes, nes espargnies. »
Il ot l'auberc vestu, ses hiaumes fu laciés,
Vait ferir Enguerran vers cui s'est adreciés.
Entreci qu'en es dens n'est li brans atargiés.
Mor l'avoit abatu et cil est trebuchiés.
« Sainte Marie dame, dist Dreves, car aidies.
M. 8Mais ne verrai le roi de cui fui envoiés »
« Vasaus, ce dist li dus, point ne vos esmaies.
Tost et isnellement arriere repairies.
Le mesage enportes, ki ci gist depeciés.
Si dites à Charlon : tex li est envoiés ;
En liu de mon treü li soit par vos bailliés,
Que ja jor que je vive d'autre n'estra paiés.
Et se je le puis faire, il estera iriés.
Ne li sera garans haubers, tant soit mailliés,
Que j'encor ne l'ocie, se j'en sui aaisiés. »
« Sire, ce a dit Dreves, vos iestes marvoiés.
Encor en iert tes regnes gastés et essilliés.
A mainte weve dame en iert li cuers iriés. »

Quant li dus d'Aigremont ot Enguerran ocis,
Dreves et Hermenfrois en ont les cuers maris ;
Durement le regretent et plorent à haus cris.
« Sainte Marie dame, dist Dreves li jantis,
Et que porrons nos dire Charlemaigne au fier vis ! »
D'Aigremont departirent, ainc n'i fu congies pris
Si enportent le cors par desus .ii. roncins,
Dolant et correcié se sunt d'iluec partis ;

Au plus tost que il porent se sunt el chemin mis
Et s'en revont arriere ; chascun fu molt pensis,
Et maudient duc Buef qui si les a maumis.
De lor jornees faire n'i aura conte pris,
Mais si vont cheminant les plains et les larris
K'à .i. ajornement sunt venu à Paris.
Entre ci k'al palais ne se sunt alentis.
Atant sunt descendu li bon vasal de pris ;
Charlemaignes les vit, si li mua li vis,
Et cil le saluerent k'il n'i ont terme mis.
« Baron, ce dist li rois, est Enguerrans ocis ? »
Et Dreves li a dit : « Emperere al fier vis,
Molt en eü[s] grant tort, par Deu de paradis,
K'al traïtor mortel ensi nos tramesis,
Qui het de noire mort toi et tos tes amis.
Quant Enguerrans li dut raconter tos ses dis,
Ains que li tiens mesages li fust tous rejehis,
M. 9. Escria il ses homes que tantost fussiens pris.
N'en revenons que .iiii. qui devant fusmes .x.
Enguerran vos envoie detranchié et ocis. »
« Or est pis, dist li rois, si m'aïst saint Denis.
Je nel volsisse [mie] por tot l'or de Paris.
Ahi ! Bues d'Aigremont, li tiens cors soit honis. »
En terre le fist metre, molt i fu grans li cris,
En jante sepouture et devant ses amis.
Sachies que molt en furent dolant cil de païs,

Mais apres le servisse sunt arriere vertis.
Desi qu'ens el palais est li bons rois ganchis,
Où asses avait noise des grans et des petis,
Meïsmes Charlemaignes fu le jor molt maris.

Naimes le conforta, li riches dus floris.
« Sire, ce dist li dus, mar seres esbahis.
Ne vos dementes mie, por le cors saint Denis ;
Mais prenes bon conseil, ne soies alentis
De correcier le duc ki est vostre anemis.
Ne saves comment fu, s'il parlerent fos dis ;
Mais itant vos di jou, si m'aïst saint Felis,
S'amender nel vos weut, que ne soies pensis.
Ne li laisies d'onor vaillant .ii. parisis.
Et se vos me crees, tous en seres garnis.
Reprenes .i. mesage, que n'i soit terme quis,
Si l'envoies au duc qui si vos a maumis,
Et si maint owec lui bien .v.c. fervestis. »

« Sire drois empereres, ce dist li dus Namon,
Car prenes .i. mesage maintenant de randon
Et si le trametes au duc Bue d'Aigremon ;
Die que viengne à vos sens nisune okoison,
Tot là où vos vodres, à vo comandison ;
Et si vos face droit de la grant mesprison
Que il fist envers vos, ne fist mie raison.

Si soient owec lui .cccc. compaignon
Que il laist en ostage por garison ;
Et se il le refusse et il die que non,
Mandes tot vostre esfors entor et environ
Et s'en ales sor lui par grant aïroison.
M. 10.c. m. homes menes o le roial dragon ;
[Se prendre le poes, s'en aiez vengison]
Issi com jugeront de vostre cort baron. »
Et Charles respondi : « A Deu beneïçon.

Mais ne sai le mesage, si m'aïst saint Simon. »
Li bons rois Charlemaignes s'escria à haut ton.
« Baron, dist l'empereres, entendes ma raison.
Vos en ires au duc que jou tieng à felon.
.i. mes tramis à lui, apreis la Rovoison,
K'il me venist servir à Paris ma maison.
Il ocist Enguerran par molt male ocoison ;
Tot mort le m'envoia, issi com nos savon.
Je ne sai que il dist, si m'aïst saint Simon.
Or vos i trametrai, par le cors saint Sanson,
Et si esproverai se ce est voirs ou non. »
Et cil ont respondu : « Ne feres se bien non.
Mais .i. tex hom i aut qui ne soit pas bricon ;
Hardis soit et engres et fier comme lion,
Et soient avec lui .cccc. compaignon,
Qui tot li aideront, se çou vient au beson. »
« Hé Dex ! dist Charlemaignes, où le trovera l'on ?
Se nus de vos i va, je li donrai bel don. »
Onques n'i ot celui ki levast le menton
Ne ki se presentast de lui faire son bon ;
Il douterent le duc et la suie façon.
Comme Charles le vit, s'en ot au cuer friçon.
« K'est çou, dist Charlemaignes, si n'est çaiens nus hon
Ki s'en ossast lever ne prendre le baston,

Ne aler au duc Bue que durement haon ! »
Dolans fu l'empereres, quant nus d'aus ne respont.
« Sire, dist li dus Naymes, bien vos conseilleron ;
Envoies i Loihier, vostre chier enfançon.
Li dus si l'amera, que de voir le savom ;
Si le vos amenra à ceste Rovoison,

Et voisent owec lui .cccc. compaignon,
Armés d'auberc et d'iaumes et d'escus à lion.
Bien porra dire au duc son voloir et son bon. »
Quant l'entent l'emperere, si en ot marison ;
Bien connoissoit le duc et sa fiere façon.
M 11« Sainte Marie dame, ce dist li rois Charlon,
S'à Aigremont Loihier no chier fil trametron
Et li dus li ocist, jamais joie n'aurom,
Ne jamais en no vie terre ne tendrion. »
Dont se sunt escrié François et Borgoignon :
« Sire drois emperere, il ont dit à Charlon,
Ja desdis n'en sera, car nos tot le loon.
Or li dones errant le gant et le baston. »
Loihier sailli avant quel virent maint baron ;
Devant le roi s'en vint, si cria à haut ton.
« Emperere, dist il, mar aures marison.
Je ferai le mesage, el non saint Simion ;
Ja riens n'i celerai, si ait m'ame pardon. »
« Je redout molt, dist Charles, le duc qui est felon,
Que à vos ne se praingne là sus en son donjon.
Or parles sagement, ne soies pas bricon,
Et me dites au duc que sens arestison
Me wiengne tost servir à Paris ma maison,
Et soient ovec lui .cccc. compaignon.
Et se çou ne weut faire que nos vos devison,
De par moi li dires, mar i ait celison,
Que la mort d'Enguerran en fin li demandon
Qu'il ocist com traïstres et si li monstreron. »
Et Loihiers li respont : « Volentiers li diron.
Par la foi que vos doi, riens ne li celeron. »

« Ales, dist Charlemaignes, à Deu beneïçon ;
Vos amaint et ramaint à vo sauvacion. »
Loihiers se departi, n'i fist arestison.
Il a vestu l'auberc, lacé l'elme reont ;
.ccc. chevaliers maine, ki sunt de grant renon.
De Paris sunt parti par le congié Charlon.
Demedex les conduie par son saintisme non,
Que jamais en lor vie tot sain ne revendront !
Hé Dex ! com grant damage et grant destrucion
Avint le jor en France et grant confusion,
Que puis en furent mort .c. m., ce savom,
Et tante jantil dame perdi son compaignon ;
Tante vile en fu puis en fu et en charbon !

M 12 Or chevauchent li mes cui Jhesus puist salver,
Par desus lor chevaus qui molt sunt à loer,
Chascuns vestu l'auberc et lacié l'iaume cler.
.ccc. chevalier sunt qui molt sunt à loer,
Le chemin droiturier ont pris à cheminer ;
Trestot lor droit voiage s'en prennent à errer.
Tout droit à Aigremont en vont lor desirrer ;
Sones et chançonetes commencent à chanter.
Or vos lairons de ceus cui Jhesus puist sauver,
Si dirons de Buevon ki molt fist à douter.
Bien set que Charlemaignes ne le pooit amer.
Ses homes a semons, si les a fait mander,
Et il i sunt venu, sens point de demorer.
Bien furent .iiii.m., si com j'oï nonbreir,
A haubers et à hiaumes, hardi comme sangler.
Li dus Bues d'Aigremont lor a pris à conter
Com li rois Charlemaignes le voloit malmener.

« Sire, dient si home, ne vos chaut à doter,
Car bien vos aideron, se Dex nos weut sauver. »
Que que il devisoient li gentil bacheler,

Es vos venu .i. mes, sens point de demorer.
Les noveles ala au duc Buevon conter,
Ke .ccc. chevalier qui molt font à douter,
Vienent parler à lui de par Charlon le ber ;
Et quant li dus l'entent, Deu prent à mercier.
Atant es vos Loihier et tot si bacheler ;
Desos .i. olivier prendent à arester.

Ce fu el mois de mai, ens el commencement
Que l'herbe verde est née et la flors ensement,
Que li rosingneus chante ens el bos hautement,
Et menu oiseillon par esbaudissement,
Que maintienent amor bacheler de jovent,
Que Loihiers, li fius Charle, o le grant hardement,
Descendi del destrier sos l'olivier qui pent,
O lui .c. damoisiaus qui molt sunt bone gent.
Li gentil escuier n'i funt delaiement ;
Il prendent les chevaus sens nul atargement,
Et li baron s'en vont là sus el mandement,
M. 13.Là où li dus seoit entre lui et sa gent.
Il en i ot .ii. m. par le mien escient,
Que mandés les avoit et coitiés durement,
Por oïr de Charlon le fier commandement.
A hiaumes, à haubers de grant atornement,
Devant lui, au disner, en servi le jor cent,
Fiux de contes proisiés et de grant tenement ;
Vestu sunt de bons dras trestot à lor talent.

Li uns parole à l'autre bel et cortoisement ;
Li dus Bues d'Aigremont qui tant ot hardement,
Se sist el faudestueil qui à fin or resplent
Et sa moilliers les lui, ki ot le cors molt gent,
Sage fu et cortoisse, molt honore sa gent.
Et si parole au duc bel et cortoisement.

« Sires dus debonnaires, dist la franche moillier,
Ja saves vos molt bien que Charles au vis fier
Est vostres liges sires, ne le poes noier,

En apres Damedeu qui tot a à baillier.
Molt vos fait grant honor, ne le vos quier noier,
Quant il ci vos envoie son ainsné fil Loihier.
Entendes qu'il dira, soies en baut et fier ;
Se il vos dit folie, ne vos deves irier
Envers vo droit seignor ; ne faites com lanier.
Se par non sens voles folie commencier,
Ce n'iert mie savoir, si m'aïst saint Richier.
Ton païs en verras gaster et essillier,
Et tes hommes ocirre par molt grand encombrier.
Membre vos de Doon, vo frere le guerrier,
Entre lui et Girart ki molt s'avoient chier,
Asses le guerroierent au fer et à l'acier ;
Mais à la pardefin ne porent avancier.
Fuïr les en covint et le païs vuidier.
Par l'esfors des amis les fist il repairier.
Par la proiere d'aus n'en quist autre loier.
Or revoles le roi de novel guerroier. »
Quant l'entendi li dus, prent soi à correcier.
« Dame, ce li dist Bues, ales vos ombroier

485Et par dedans vos chambres qui sunt paintes d'ormier,
M. 14Laiens o vos puceles penses de chastoier ;
Penses de soie taindre, ce est vostre mestier.
Li miens mestiers si est de l'espée d'acier
Et ferir et joster encontre .i. chevalier.
490Mal dahé ait la barbe à nobile princier
Ki en chambre de dame vait por lui conseillier. »
Atant s'en vait la dame où il n'ot qu'aïrier.

Atant s'en part la dame sens nule demorée
Et entra en la chambre qui bien fu painturée.
495Par desor .i. keuite s'est la dame acoutée.
He Dex, le jor i a mainte larme plorée !

Baron, oies chançon de bien enluminée ;
Onques par jogleeur ne fa meillor chantée.
Ce fu par .i. matin que l'aube fu crevée,
500Que li fiux Charlemaigne à la barbe meslée
S'en entra en la sale menuement pavée.
Là vit il mainte gent qui i fu asemblée.
De bone baronie fu la maison pueplée ;
Chascuns à son costé avoit çainte l'espée,
505Tant k'orront del mesage la verité provée
Et comment la parole sera bien achievée.
Loihiers passa avant, à la chiere membrée,
Et sa gent apres lui sans nule demorée.
Oies qu'il dist au duo d'Aigremont la contrée
510Devant sa baronie qui là fu aünée.
« Cil Dame Dex de gloire qui [fist] pluie et gelée
Et le chaut et le froit, ciel, terre, mer salée,
Et si fist home et fame par sa bone pensée,

Il saut et gart Charlon de la terre honorée
Et toute sa maisnie qui preus est et senée ;
Et confunde duc Buef où de bien n'a denrée,
Et sa chevalerie que ci voi assemblée.
Chascuns a çaint le branc por commencier meslée,
Mais ases en auront, ains que soit la vesprée.
Ses que te mande Charles de France l'onorée ?
Que le voises servir sens nule demorée,
A la Natevité, n'i a plus d'arestée,
O toi .cccc. homes de maisnie privée.
M.15Et se tu ce ne fais, sa barbe en a jurée
K'il mendera François et sa gent ordenée.
Il ne remanra home dusk' à la mer salée
Que il n'amaint sor toi, s'il puet porter espée.
Ta cité abatra et ceste tor quarrée
Et s'il te puet tenir, ta mort sera jurée.
En haut seras pendus à une arbre ramée

Comme leres fossiers que l'on prent en emblée ;
Et ta moillier sera honis et vergondée.
Perçoivre te fera com as male pensée
Et la grant traïson qu'as envers lui menée,
Quant, por l'amor Doon de Nantueil la contrée,
Weus movoir guerre à roi de la terre honorée.
Ja le chaça il fors de la suie contrée ;
En la terre de Puille fuï à recelée ;
Or en weus tu avoir autre tele sodée.
Foi que doi le mien pere à le chiere membrée,
Poi s'en faut ne t'oci à m'espée acérée. »
Tost et isnellement mist la main à l'espée ;
Savaris de Tolouse li a ens reboutée.

Comme li dus le vit, s'a la chiere crolée ;
Il a juré sa fame que il a tant amée,
Que mar se le pensa, folie fist provée,
Ne mar avoit tendue sa main envers s'espée.

Grant ire ot li dus Bues, quant il ot et entent
Que Charles li manda .i. si fier mandement
Et que Loihiers le vost ocirre si briement ;
A grant honte le tint et à despitement.
Il a dit à Loihier : « Vos parles sotement ;
Que par l'ame de moi, se je à Deu la rent,
Molt s'en faut petitet k'orendroit ne vos pent.
Ne feroie por Charle la monte d'un besant.
Quant prist guerre à Doon par son entiscement,
Il le vint aseoir sens nul detriement ;
A lui se combati sous Nantueil voirement.
Là le vainqui li rois, jel sai à escient,
Mais ce fu par l'esfors d'une paiene gent
Qui tornerent en fuie com traïtor pullent.
Dex ! tant home i ot mort et ocis et sanglant,
L'emperere de Rome en fu lies et joiant ;
Se il l'en fist fuïr par son esforcement,
Il est or revenus ; à Deu merci en rent.
Tot malgré Charlemaigne cui la corone apent,
Avons fait entre nos .i. tel afaitement ;

Ne [fe]riens por lui, si m'aïst saint Vincent,
La monte d'un festu, car nel prissons noiant.
Or est la duceés del tot à mon talent.
Ne feroie por Charle la montance d'un gant.
Vos qui m'aves conté .i. si fait mandement,

Vos en repentires ains le departement.
Mar m'i aves mesdit issi, devant ma gent. »

« Vasaus, ce dist li dus, entendes ma raison.
Charles mande par vos que nos servir l'aillon
A la Natevité ; que terme n'i praignon ;
Si soient owec nos .cccc. compaignon.
Mais par la foi que doi au cors saint Lazaron,
Ne feroie por lui la monte d'un bouton.
Ençois li moverai, se je puis, tel tençon
K'à Paris m'en irai à coite d'esperon,
A .lx. m. homes de diverse façon.
Adonc li monstrerons que mie ne l'amon,
Por amor de mon frere le riche duc Doon. »
« Par foi, ce dist Loihiers, or oi sens de bricon.
Dahé ait hui la barbe qui lui pent au grenon,
Qui son seignor menace, si n'i set ocoison.
Tu ne pues renoier que ne soies ses hom ;
Homage li feïs, ce virent maint baron.
Ta terre te rendi et l'onor environ
Et te fist chevalier à une Ascension ;
Et or l'en rens ici si malvais guerredon !
Enguerran t'envoia, si com nos bien savom,
Por demander son droit ; n'i dist mot sens raison ;
Et quant il [ot] conté le mesage Charlon,
Tu l'oceïs à tort con traïtre felon.
Encor seras pendus com un autre larron
Et si auras fermé el col le chaieignon.
M. 17Ja n'auras à garant fermeté ne dongon.
Je te manrai en France comme viautre ou gaingnon.
Iluec seras jugiés en la sale à Loon,

Si com esgarderont chevalier et baron,
Se tu ne viens à Charle à ceste Ascension.
Fius à putain, traïtres, ja t'ame n'ait pardon. »
Comme li dus l'entant, si froncha le grenon,
Si rogi et mua com se fust .I. charbon.
Il ne desist .I. mot por tot l'or d'Avalon,
Et quant il a parlé, si dist ceste raison ;
« Loihier, mar le pensastes, si m'aïst saint Simon. »
En haut s'est escriés : « Prenes le moi, baron.
Sa mort a aportée, ja n'aura raençon.
Par la foi que doi Deu, il a sens de bricon. »
Comme sa gent l'oï, n'i font arestison ;
Il asaillent roiaus entor et environ ;
Mais il se desfendirent à guise de baron.
Loihiers sacha le branc, n'i fist arestison,
Et vost ferir le duc parmi le chief enson,
Quant .I. chevaliers saut qui fist grant folisson.
Et Loihiers le feri sor le chief à bandon,
Que tot le porfendi desi qu'ens el menton.
Mort l'avoit abatu par desus le perron.
« Oltre, dist-il, cuivers, à Deu maleïçon.
Ta mort as avancie por le cruel felon. »
Mors est li chevaliers qui nel deservi pas,
Por l'amor son seignor qui le col avoit cras ;
Et Loihiers s'escria : « Feres, baron, à tas ;
Asaillir nos a fait li cruieus Sathanas.
Ja n'i porra garir par le cors saint Thomas.
Se je l'ataing à cop, jeté a ambesas. »
La gent au duc Loihier i fierent à mains tas,
Tranchent et poins et piés et espaules et bras ;

De sanc et de cervele i fu grant li esclas.
Chieent i par la sale mort et vaincu et mas ;
Par le mien essient n'en leveront hui mais.
La gent le duc Buevon nel tienent mie à gas ;

Ains s'armerent errant et ne demorent pas.
M. 18Atant sunt revenu au grant chaple vias,
Ja i feront morir maint home, as talevas.

Forte fu la bataille et greveuse à sofrir ;
La gent le duc Buevon s'en prennent à issir
Des chambres, des soliers où s'alerent tapir.
Les blans haubers vestus les vit on revertir.
Quant les virent roiaus, s'ont peor de morir.
Bien furent .iiii. m., sens .i. mot de mentir,
Ki asaillent roiaus qui ne pueent ganchir.
Parmi les aleors en firent .c. perir ;
Durement les demainent, ne le porent sofrir.
Comme Loihiers le vit, si geta .i. souspir ;
A soi meïsme lors se prist à descourir :
« Sainte Marie Dame, que porrai devenir !
Jamais ne verrai Charle cui je doi obeïr,
Maisençois que je muire, lor cuit je cher merir. »
Il a sachié le branc qui li fu à plaisir ;
Amont, parmi son hiaume, en ala .i. ferir ;
La coife ne li cercles ne le puet garentir,
Desi que el menton li fait le branc sentir.

Forte fu la bataille là amont el palais.
La gent le roi de France qui molt furent irais
Fierent des brans d'acier sor les escus à ais
Et fausent les haubers ki furent de Cambrais ;

Chieent i à main tas cui soit bel ne cui lais.
De sanc et de cervele i est creüs li rais ;
Jusk'à l'esperonal i fierent à eslais ;
Mais la gent le duc Buef, le traïtor punais,
Damagerent la gent à l'empereor d'Ais.

Loihiers et si baron vont molt amenuisant ;
Ne sunt mais que .lx., ains furent .cccc. ;
Vasaument se desfent cel jor le remenant ;
De lor brans acerins en vont .c. ociant.

Tant home i ot le jor qui n'ot de mort garant.
Par le mien esciant, ja perdisent atant
Quant la commune vint com esfoudre corant,
O haches, o espées, comme gent malveillant.
En la sale se fierent tot plain de mautalant ;
M 19 Là troverent roiaus, nes vont pas menaçant,
Ains fierent et ocient quanque vont ataignant ;
Molt en i ont ocis dont damage font grant.
A icele [envaïe] es vos Buevon errant,
Et issi de la chambre sans nul delaiement
Et a vestu l'auberc, lacié l'elme luisant,
Et ot çainte l'espée à son senestre flanc,
Et escria ses homes : « N'ales mie atarjant. »
Ki lors veïst le duc com il fiert durement.
De sanc et de cervele vait la terre covrant
Et l'un mort desor l'autre à terre trebuchant.
Mais molt bien s'i vendirent no baron combatant ;
Et cil de la cité les vont si empirant,
O haces, o maçues les vont escervelant.
Comme Loihiers le vit, si en ot maltalant ;

Envers le duc ala tantost de randonant
Et fiert parmi son hiaume qui aloit reluisant,
Mais ainc ne l'empira la monte d'un besant ;
Agenoiller le fist por le cop qui fu grant.
De lui eüst il pais à trestot son vivant,

Mais sa gent i corurent par ire randonant,
Sus le font relever tantost demaintenant.
Quant li dus fu sor piés, ne s'ala atarjant :
Il va ferir Loihier de l'espée tranchant,
Que li hiaumes du chief ne li fist tensement.
Entreci qu'el menton l'ala tot porfendant
Que mort l'a abatu desor le pavement.
Li dus Bues s'escria : « Baron, feres avant !
Mar en eschaperont li petit ne li grant. »

Mors est li fiux le roi ki avoit nom Loihier,
Que tramist Charlemaignes, l'emperere au vis fier,
Au duc Buef d'Aigremont à loi de mesagier.
Hé Dex, com grant damage et com grant encombrier !
Puis en avint el reigne .i. si grant destorbier
Que il en furent ars tant chastel, tant mostier,
Tant orfenin clamé, tante weve moillier
Et tant chevalier mort au fer et à l'acier.
Huimais orres chançon qui molt fait à prisier,
Si com s'en retornerent li nobile princier.
Or est li vasaus mors qui tant fist à prisier.
Savari apela dus Bueves li guerrier.
« Vasaus, ce dist li dus, garde ne te targier.
Voidies me tost ma vile, sanz point de delaier.
A Charlon porteres son vaillant fil Loihier ;

Je n'ai d'autre treü que li doie envoier.
Asses li ferai mal, se il weut guerroier. »
« Sire, dist Savaris qui le corage ot fier,
Ne vos esmaies mie, il vos fera irier ;
Carençois que li mois soit passés de fevrier,
Venront à vostre porte tel .lx. millier,
[Trop bien armez d'aubers et de fer et d'acier] :

Ja ne le garires que n'aies encombrier.
Penses de vo garnir, vos en aves mestier ;
Car vos seres ocis, ce ne puet detrier.
Il n'est nus hom el mont, qui vos puist respitier,
Ne mais que Damel Dex, li verai justissier. »
A itant s'en parti del duc sens atargier.
Molt s'en failli petit, si com j'oï noncier,
Que li dus nel pendi com .i. larron fossier.
Cil enportent le biere del gentil chevalier.
Quant sunt fors de la vile, si prendent .i. somier ;
Desus metent le cors, ne volrent atargier.
Atant s'en sunt parti sens point de detrier.
Hé Dex, com le regretent li gentil sodoier !
« Sainte Marie dame, dient li mesagier,
Tant nos a fait li dus dolereus enconbrier
Qui a le fil Charlon ocis au branc d'acier !
Dex, que porrons nos faire, où porrons repairier
Et que porrons nos dire Charlemaigne au vis fier ?
Par le mien essiant, il nos fera irier. »
Qui là veïst as contes lor grant dolor mairier
Et lor paumes debatre et lor cheveus sachier.

Onques Dex ne fist home, ce vos os afichier,
Qui n'en eüst pitié, tant eüst le cuer fier.

Grant duel et grant dolor demainent li mesage
Por le fil Charlemaigne que on tenoit à sage,
Que li dus Bues ocist là sus en son manage.
M. 21Hé Dex, comme le jor li avint grant damage !
Puis en perdi il terre et il et ses linage.
Si en perdi la teste par deles .i. boschage.
Charles le fist tuer, à l'aduré corage,
Et puis en fu il guerre par plain et par herbage,
Dont bien .c. mile homes en morurent à rage,
Que nes pot garendir escus ne bone targe,
Ne haubers jaserans ne hiaumes de Cartage.
Seignor, j'ai commencié chançon de vaselage,
De grant chevalerie et de fort ahannage.
Ce fu el mois de mai que li tans asoage,
Que l'erbe vert est née et la flors el parage,
Plorant et cheminant repairent li mesage
Le chemin droiturier envers France le large ;
Si enportent Loihier qui fu de haut parage.
L'empereres de Rome en aura au cuer rage.

Or chevauchent li mes de France la garnie.
Dame Dex les conduie, li fius sainte Marie.
Molt demainent grant duel, n'i a celui ne die :
« Hé, dus Bues d'Aigremont, li cors Deu te maudie !
Ains mais ne fist nus dus si grande felonie,
Qui Loihier nos as mort par ta grant trecherie.
Dex, que dira li rois à la barbe florie ?
Jamais joie n'aura en trestote sa vie. »

Atant vont chevauchant, ne se targerent mie ;
Ne jurent à cité ne à vile garnie

Où l'on ne feïst duel, quant la chosse est oïe,
Por l'amor de Loihier qui avoit cortoisie.
Pensant et cheminant s'en vont par la chaucie,
Que par nuit, que par jor ont lor voie acoillie,
Tant que il sunt venu en France la garnie.
Charles fu à Paris en la salle jonchie,
Et tint cort hautement de sa gent seignorie.
Grant joie demena cele bachelerie ;
Mais en ases poi d'ore aront chiere marie,
Que li mes s'en repairent qui vienent à haschie,
Ki aportent Loihier qui la face a noircie.
Uns d'aus se departi, qui ne s'atarga mie ;
M 22 790Desi que à Paris a sa voie aquellie
Et monta les degrés de la sale votie ;
Là où vit Charlemaigne, hautement li escrie :
« Par ma foi, empereres, ne lairai ne te die,
Ici vient vostres flux qui perdue a la vie ;
Et toute vostre gent est morte et detranchie.
Li dus Bues d'Aigremont, cui Jhesus maleïe,
Si li copa la teste à s'espée forbie ;
Tot mort le vos envoie sor .i. mur de Surie.
Venes encontre lui, car je ne vos ment mie. »
Comme Charles l'entent, si ne set que il die.
Il est cheüs pasmés devant sa baronie,
Si qu'il ne pot parle[r] d'une liue et demie.
Naymes l'en releva et li rois d'Ermenie,
Bueves, li dus sens barbe, et li quens de Rossie.
« Avoi, sire, font il, ici a vilonie.

Por amor Dame Deu, ne vos esmaies mie ;
Mais penses que li dus ait perdue la vie,
Et qui vos en faura, Jhesus le maleïe. »
Quant li rois l'entendi, si ne set que il die.

« Baron, dist Charlemaignes, por Deu le roi amant,
Et car me conseillies, car je sui molt dolant
Del duc Bue d'Aigremont qui si me va menant,
Ki m'a ocis mon fil et le preu Enguerrant.

Or le m'envoie mort sor .i. destrier ferrant. »
Et Naymes respondi : « Ne te va atargent ;
Mais alons à l'encontre tost et isnellement.
A Saint Germain des Prés le metons maintenant. »
« Barons, dist l'empereres, tot à vostre commant. »
Charles part de Paris, qui le cuer ot dolant,
Et o lui en alerent de chevaliers .vii. cent.
Onques n'i ot celui qui n'alast dolosant.
Charlemaignes li rois ne s'ala atargent,
Vint encontre son fil qui le cors ot sanglant
Et fendu jusqu'el pis à l'espée tranchant.
L'empereres l'encontre, car il l'aloit querant ;
De si loing com le vit, n'i ala demorant ;
Par son estrier à or descendi de ferrant ;
M 23Vint encontre la biere, plorant et dolosant.
« Sainte Marie Dame, dist Charles li sachant,
Que porai devenir ? soies moi hui aidant. »
Atant en vint au cors, si l'ala esgardant
Et vit sanglant le front et la chiere devant ;
La cervele li fu desor les iols devant.
L'empereres en plore et fait .i. duel molt grant.

Onques Dex ne fist home en cest siecle vivant,
Ki veïst Charlemaigne, ne l'en pesast forment.
En la cort n'ot le jor Bavier ne Alement
Qui des iols de son chief n'alast molt lermoiant
Et por l'amor le roi molt tenrement plorant.
Li auquant dient : « Rois, ne te va atargant ;
Fai ton fil enfoïr à Saint Germain avant ;
Puis semon ton empire desi à Mont Aiglant,
Desi as pors d'Espaigne va tes os semonant.

Mar lairas à semonre le petit ne le grant ;
Qui armes puet porter, si viengne maintenant,
Qui n'i venra, si soit apelés recreant ;
Maldis soit il de Deu le pere roiament,
Ki n'ira sor duc Buef tost et isnellement ;
Ja mar li laiseres .i. denier vaillisant,
Et se vos le prendes, pendus soit maintenant. »
Quant Charles l'entendi, si se va confortant.
« Baron, dist l'emperere, dont le lairai je atant.
A Dame Deu de gloire me vois de lui plaignant. »
De si à Saint Germain ne se vont atarjant ;
El mostier en entrerent li chevalier vaillant ;
L'auberc li desvestirent et le hiaume luisant

L'auberc li deslacerent à Saint Germain el pré,
Ens el mostier l'en ont tot maintenant porté.
L'arceveske Hermans, c'on tint à bien letré,
A chantée la messe, n'i a plus demoré.
L'ofrande fu molt grande, quant Charle i fu alé.
Apres la messe l'ont en .i. sarcui boté.
Ki donc oïst le cri que l'on i a levé !

Com Charles se demente, l'empereres membré !
M 24 865Com tire ses cheveus li bons rois coroné !
« Hé Dex, dist Charlemaignes, com par sui avillé !
[Com or] m'a li dus Bueves malement demené
Ki mon mesage a mort, et mon fil a tué !
Dame Dex, sires peres, qui me fesistes né,
870Vos m'en dones venjance par la vostre bonté,
Que encor se repente de ce k'a mal ovré.
Si ne fu onques jors, ce sachies de verté,
Que lui et son linage ne tenisse en chierté ;
Mais se vif longuement, il [iert] guerredoné.

875Je nel lairoie pas par Paris ma cité
Que ne voise sor lui à cest premier esté,
Et Dex me laist vengier selonc ma volenté. »
Dont regarde son fil qui le vis ot mué ;
Doucement le baissast, se ne fust trestorné,
880Mais Naymes de Baiviere et li quens Othoé,
Aimery de Nerbone et Bernart l'aduré :
« Sire, font il au roi, merci por amor Dé.
Car vos reconfortes, si feres grant bonté.
Ja iestes vos, bons rois, de grande poesté ;
885Bien vos poes vengier de Buevon l'aduré ;
La mort de vostre fil sera chier comparé.
Abates Aigremont le chastel honoré,
Dus Bueves soit pendus com traïtres prové.
Se je vos ai bien dit, or soies apensé,
890Ne soies mie dame qui ait grant duel mené. »
Comme Charles l'entent, si lor en sot bon gré.
« [Baron, dist Charlemaignes, bien sui asseüré].
Or gardes que li cors, fait il, soit enterré. »

Et il si fu tantost et en terre bouté.
Donc s'en parti li rois de Saint Germain el pré,
Et rentra en Paris en son palais pavé.
Adonc fu en la sale tantost li deus levé ;
De toutes pars i ont le cri adonc levé ;
Tant chevel i ot trait et tant drap depané.
[.viii.] jors trestous entiers avoit l'i deus duré,
Que n'i ot son ne joie ne deduit demené.
Quant vint au nueme jor, s'est Charles porpensé
De la mort de son fil, dont il est adolé,

Ja par duel demener ne l'ara recovré.
M 25 En la sale est venus, là où sot son barné ;
Molt i furent demaine, prince, conte, chassé.
Charles, nostre empereres, les a araisoné.
« Baron, dist Charlemaignes, or oies mon pensé.
J'ai portée corone, .lx. ans sunt passé.
Onques mais ne trovai, moi feïst tel vilté
Com dus Bues d'Aigremont ki m'a Loihier tué
Et Enguerran ausi, le vasal aduré.
Ja iestes vos mi home et plevi et juré ;
Ne me deves faillir, baron, c'est verité.
Je m'en irai sor lui à cest premier esté
Et menrai mon empire quant l'aurai aüné.
Par ceste moie barbe de blanc entremeslé,
Aigremont abatrai, se je vif par aé.
M'aideres vos, baron, por amor Dame Dé,
Tant que soie vengiés del traïtor prové ? »
Flamenc et Berruier se sunt entre escrié,
Engevin et Normant, dont il i ot planté,
Et tot li autre prince ki furent asemblé ;

Si respondent au roi : « A vostre volenté.
Ja jor ne vos faudron en trestot nostre aé,
Ençois vos aiderons, tant qu'il sera maté,
Et ke vos l'aures mis en vostre fermeté. »
Maisençois en seront .c. mil home versé
Et cheü .c. destrier, mort et esbouelé,
Tant chastel abatu et tant borc embrasé,
Et tant pié et tant poing et tant bu desevré,
Tant vaillant chevalier parmi le cors navré,
Que il ait pris Buevon, car molt avoit bonté.

« Baron, dist Charlemaignes, à moi en entendes ;
Aideres me vos donc en foi, en loiautés ? »
« Oïl, dirent li prince, mar vos en douteres.
Mais semones vos homes, vos princes, vos chasés,
Que il wiengnent à vos, que mestier en aves.

Et cil qui n'i venra, de vos soit desfiés. »
« Baron, dist Charlemaignes, bien sai que vos m'ames.
Issi sera il fait com vos le devises. »
Ses mesages apele, s'a ses bries aprestés
M 26K'il envoie as barons de par tot les regnés.
Li auquant sunt venu et li auquant remés.
Li baron qui l'amerent, cil ne sunt demorés ;
Ains vienent et aünent o grande poestés.
Richars de Normandie, cui Dex croise bontés,
I amena .xx. mile de vasaus esprovés.
Desi que à Paris ne sunt aseürés.
Es pres, par desus Saine, es les vos arotés.
Charles fu as fenestres, si les a regardés ;
De Deu les a saigniés, le roi de majestés.

Puis i vint Salemons, li fors rois coronés,
A tot .xxx. mil homes garnis et aprestés ;
Galerans de Buillon et des autres asses,
Flament et Braibençon ne se sunt arestés
A Paris sunt venu, ki est bone cités.
Onques Dex ne fist home ki de mere fust nés,
Ki les peüst esmer, quant se sunt assemblés.
Par trestoute la terre, c'est fine verités,
Ne remest home à pié, qui ne venist armés.
L'empereres de Rome les a araisonés :
« Baron, dist Charlemaignes, à moi en entendes.
Grant damage m'a fait dus Bues li alosés ;
Loihier mon fil m'a mort, c'est grans desloiautés.
Or en irons sor lui, se vos le me loes. »
Atant sunt escrié Flamenc, li desreés,
Baivier et Aleman dont i avoit ases ;
De commencier batailles furent entalentés.
« Sire, car chevauchies, ne vos aseüres.
Et le matin movrons, quant solaus iert levés,
Et nos vos aiderons de bones volentés.
Le duc Buef asaurons, tot si com vos volres. »
Et Charles respondi : « Dex vos en sache grés.

Or et argent et pailes vos donrai je asses.
Naimes, dist Charlemaignes, à moi en entendes,
Et vos et Galerans qui tant aves bontés,
Et Richars li Normans, li bons dus honorés,
Vos conduires l'engarde à .xxx. mil armés
Et porprendes la terre environ et en lés
M 27Et destruies la terre : telx est ma volentés. »
Et cil ont respondu : « Si com vos commandes. »

Aitant l'ont laisié li prince et li baron,
Desi que el demain que soleus pert par font,
Que Charles se leva, li rois de Montloon,
Chauça soi et vesti quel virent maint baron.
.iiii. cors bugheres fist soner de randon,
Et li os se commuet d'entor et d'environ.
De Paris sunt torné, ensi com nos disom,
Et trespassent la terre et l'ample regiom.
Ne sai que vos contasse des jornées le nom ;
Tant a chevalchié Charles, li rois de Montloom,
K'entrés est en la terre le duc Bue d'Aigremon.
Le feu i a fait metre entor et environ.
.i. mesages s'en torne à coite d'esperon.
Desi à la cité ne quist arestisson.
El palais est venus sor .i. ceval gascon ;
Où que il vit le duc, si l'a mis à raison.
« Sire, Jhesus vos gart qui estora le mont.
Par la foi que vos doi, noveles vos diron.
N'est mie de merveille, se nos esmerveillon,
Que Charles vient sor vos, li rois de Monloon,
Et o lui .c. m. home qui vienent de randon,
Armés d'aubers et d'iaume et d'escu à lion.
Onques Dex ne fist home, par verté le disson,
Se il le het de mort, n'en doive avoir friçon.

Je li oï jurer le cors saint Lazaron
Que se il vos tenoit, n'auries raençon,
Que pendus ne fussies en haut, com .i. larron.
Vo fame et vo enfant ja n'auront garison
Que il ne soient ars en feu et en charbon. »
Comme li dus l'oï, si mua sa façon.

« Hé Dex, ce a [dit] Bueves, par vo saintisme nom,
Garissies moi mon cors de mort et de prison,
Que ne me prende Charles, li rois de Monloon ;
Car se il me tenoit, n'auroie garison
Ne perdisse la teste par desus le menton. »

Quant li dus d'Aigremont le mesage entendi,
M 28Que Charles vient sor lui qui tant par est hardi,
Et amaine son ost armé et fervesti,
Tant vaillant chevalier, preu et amenevi,
Isnellement saut sus, ne s'i est alenti.
« Baron, ce dit li dus, por amor Deu merci,
Charles en vient sor moi que tieng à anemi,
Molt dolans et maris de son fil k'ai peri ;
Et [s'il] me puet tenir, tost m'aura malbailli. »
« Sire, ce a dit Fouques, je vos tieng à ami.
Or ne vos dementes, biau sire, je vos pri ;
Mais mendes vostre frere, dant Girart le hardi,
Que il vos viengne aidier et Doons autresi
Et Aimes de Dordon, li vasal seignori.
Cil amenront tel gent dont Charles iert honi. »
Et dus Bueves respont : « Par ma foi, je l'otri. »
Il a pris .i. mesage qu'il set de sens garni :
« Va, monte en .i. cheval corant et arrabi.
Si me diras Girart, mon frere le hardi,
Que Charles vient sor moi, ki ne m'aime .i. espi. »

Et cil monte et cheval, que plus n'i atendi ;
Tost et isnellement d'Aigremont se parti
Et trespasse les tertres, les valées ausi

Et la terre environ, onques ne s'alenti,
Tant qu'il vit Rossillon, le chastel bien basti.

Cil vint à Rossillon qui fu le duc Girart,
Et le trova jeuant à .i. vasal Lombart.
Li mes est descendus et venus cele part
Et salue le duc, ne se fist point coart.
« Dame Dex vos saut, sire, dist li mes à Girart,
De par Buef d'Aigremont, vo frere le gaillart. »
Apres si li bailla le brief à une part.

Li dus reçoit le brief que ses frère envoia ;
Son chapelain apele, onques ne se tarja ;
Cil brisa le sael et la letre avisa,
Puis si a dit au duc quanque il i trouva :
Com Charles l'empereres son grant ost aüna
Et com Bues d'Aigremont à besoig le manda ;
Que il li viengne aidier por Deu qui le forma ;
Que se li rois le tient, maintenant le pendra.
Comme Girars l'oï, errament se leva
Et jure Dame Deu qui le mont estora,
Qu'il mandera son ost, son frere secorra ;
S'il trueve Charlemaigne, à lui se combatra.
Dont mende son empire et molt tost l'aüna ;
Et furent bien .c. m., ce dist cis ques esma ;

Et Doons de Nantueil le sien ost rasembla.
Endui sont ajosté, demorée n'i a.
De Rossillon partirent, cum l'aloe chanta,
Et trespassent la terre où li os assembla.
De lor jornées faire ne vos conterai ja ;
Vindrent à Eigremont qui sor la roche esta.

Par deles la cité Girars se herberga
Et li dus environ en le prée loga.
Onques ne fu tele os com li dus amena.
Li dus Bues d'Aigremont onques ne demora ;
A Girart est venus et si l'en mercia.
Trestot de chief en chief l'afaire li conta,
Que il ocist Loihier que Charles envoia.
« Or est venus sor moi, sa barbe jurée a
Que s'il me puet tenir, à forches me pendra. »
« Par Deu, ce dist Girars, ja nel se pendra. »
Par le mien essient à dolor s'en rira. »

« Frere, ce dist Girars, ne vos esmaies mie.
Se Charles vient sor vos de France la garnie,
Il i aura bataille, ce ne remenra mie.
Ja jor ne vos falrai, tant com je soie en vie. »
« Sire, ce dist dus Bues, mes cuers à vos s'alie. »
A itant l'a laisié la riche baronie,
Desi à lendemain que l'aube est esclarcie,
Que li dus d'Aigremont à la chiere haitie
Fait sa gent conreer et si l'a bien rengie.
Il vestent les haubers de cele oevre deugie
Et çaingnent les espées où chascuns molt se fie
Et montent es chevaus d'Espaigne ou de Rousie.
Adonc s'en sont parti, ne s'atargerent mie
Et sunt acheminé tres parmi Lombardie.
M 30 Droitement envers Troies ont lor oirre aquellie.
La vile ont asegie parmi la praerie.
Li citeain s'esmaient de la cité garnie ;

Vasaument se desfendent contre la baronie ;
Jeitent pieres et paus et pois chaude et bolie
Et ruerent les fus dont la vile iert garnie.
Tant en vont ociant, n'est qui le nombre en die.
Li dus se traist arriere enmi la praerie,
Fist soner la retraite, sa gent est resortie,
Et jure Dam le Deu, le fil sainte Marie,
Jamais n'en partira en trestote sa vie,
Si aura ceus dedans et la cité bruie,
Mais, je cuit, sa parole i sera desmentie,
Que Charles l'empereres et sa gent la garnie
Si vienent et chevauchent à force, à ost banie.
Auvergnas, Berruier et cil de Normendie,
Flamenc et Engevin ne se targerent mie.
.i. mesages lor conte com l'uevre fu bastie
Et com vint li dus Bues à la terre essillie
Ei com li dus Girars li refu en aïe,
Et [li] dus de Nantuel lor i fist compaignie.
Et quant li rois l'oï, à haute vois s'escrie :
« Baron, car chevauchies, ne vos atargies mie. »
Adonc sonent les cors et la grant taborie,
Que on oïst la noise d'une liue et demie.
Dans Richars li Normens à la chere hardie
Et Ogiers li Danois qui mains ne valoit mie,
Conduient l'avangarde, car li rois moit s'i fie.
Ventelent cil peignon, mainte ensaigne i balie,
Chevauchent par la plaigne qu'est gaste et enhermie.
Girars de Rosillon en oï la bondie ;
Il a dit as barons : « Ne vos esmaies mie,

Encui aurons estor et bataille enforcie. »

Quant li bons dus Girars a oï la cornée
De l'ost Charlon qui vient de France la loée,
Ses cors a fait corner, sa gent est esfraée,
Vestent haubers et hiaumes, tante broine safrée ;
Et si ot çaint le jor tante nobile espée
M. 31Et tant cheval corant à la crupe tiulée.
Girars va chevauchant l'embleüre et l'estrée ;
O lui .lx.m. de bone gent armée.
Bondissent cil tabor, grans fu la resonée.
Ja i aura doné tante pesant colée
Et tant baron ocis, navré en le corée
Dont l'ame s'en parti ; n'i pot avoir durée.
Sainte Marie Dame ! com dure destinée
Avint en celui jor sor gent crestianée !
Les os s'entrencontrerent emmi .i. valée ;
Là fu grant la tençon et laide la meslée.
Li bons dus Galerans a s'ensaigne escriée
Monjoie, la Charlemaigne, qui tant fu renomée,
Et Girars, Rosillon, à molt grant alenée.
Endui s'entrencontrerent tot une randonée.
Galerans de Buillon a la lance levée
Et fiert le duc Girart en la targe dorée,
Si que il li avait percie et estroée
Et la broine del dos derompue et fausée ;
Les le costé li passe la grant lance acerée.
Dame Dex le garit et la vertu nomée.
Del sanc qui de lui ist, fa tote ensanglantée.
Li dus de Rossillon li redone colée,
Que la bocle del col li a par mi copée,

Et la broine del dos li copa à volée
Et gambais et curie et la pelice lée.
Li brans descent aval par vive randonée,
Le cheval aconsuit et la sele dorée ;
La teste li copa, li dus chiet en la prée.
Galerans sailli sus, cui cist gius point n'agrée,
Et escrie s'ensaigne ; es vos sa gent armée.
Ençois qu'il remontast, c'est verites provée,
I ot pardevant lui mainte teste copée.

Forte fu la bataille à cest commencement,
Là où li dus chaï à cui Ardane apent.
Tant hiaume i ot copé, tant riche garnement,
Tant baron chevalier à la terre s'estent.
M 32 Es vos Ogier poignant qui par aïr destent ;
La lance porte droite, fiert Ponçon de Clarvent.
L'escu li a percié et l'auberc jazerant,
Si que par mi le cors son roit espié li rent ;
Mort l'avoit abatu del sor de Bonivent,
Puis saissist le cheval par la reine à argent
Et est venus au duc, si l'en fait .i. present.
Quant Girars l'a veü, si en ot marrement.
Li dus de Rosillon le regrete forment ;
« Ahi ! tant mar i fustes, frans chevaliers vaillant.
Ogier de Danemarche, li cors Deu te cravant ;
Tu as mort mon neveu que je amoie tant,
Se je puis esploitier, tu en seras dolant. »
Dont broche le cheval des esperons d'argent
Et a brandi la lance, si le va paumoiant
Et feri Enguerran en son escu devant ;

Desos la bocle à or li ala porfendant,
Si que par mi le cors li va outre boutant.
Mort l'avoit abatu de deseur l'auferrant.
« Outre, dist il, cuivers, ja n'en ires jabant. »
Puis est passés avant, n'i ala atarjant,
Et a sachié l'espée à or reflamboiant
Et feri .i. François sor son hiaume luisant ;
Desi en la cervele l'ala tout porfendant,
Mort l'avoit abatu tres devant Galerant,
Puis crie Rossillon ! à sa vois hautement :
« Por l'amor Dame Deu, baron, feres avant. »
Atant es vos Doon à esperon brochant
Et le duc d'Aigremont et Aimon le vaillant.
Là peüsiez veoir .i. estor si pesant,
Tant chevalier abatre et ocirre à torment ;
De sanc et de cervele va la terre jonchant
Et l'un mort deseur l'autre à la terre gissant ;
Et tant chevaus i va ses reines traïnant,
Qui estraier s'en fuient, de seignor n'ont garant.
Se li dus est dolans, ne cuit Charles s'en vant.

Forte fu la bataille aval parmi le pré.
« Dame, dist li dus Bues, qui portas le fil Dé,
Vos me gardes mon droit que ne soie afolé ;
M. 33Et dones que je vainque l'empereor membré,
Tant que soiom ensamble bonement acordé,
Ou il s'en voist ariere en France, son reigné. »

Lors a li dus s'ensaigne hautement escrié ;
Atant es vos Girart et Aymon l'aduré.
Li dus Bues d'Aigrement ne s'a aseüré,

Il broche le destrier, s'a l'escu acolé,
Et Richars li Normans s'est contre lui alés.
Ambedui s'entrevienent par vive poesté ;
Les lances furent roides, li espié amoré
Et li cheval sunt bien endui entrencontré,
Et li vasal sunt fier et de grande bonté.
Sor les escus à or se sunt grant cos doné,
Que des ais et del cuir i a petit duré.
Li hauberc furent fort, quant il ne sunt fausé ;
Si forment s'entrehurtent li vasal aduré,
Li arçon sunt rompu et li poitral quassé ;
Des hiaumes se hurterent, si se sunt estoné ;
A poi que de lor chies ne sunt li oeil volé.
Par enson les chevaus qui furent sejorné,
Se sunt li dui vasal abatu ens el pré ;
Por .i. seul petitet qu'il ne sunt afronté.
Molt bien poïst on estre demie liue alé,
Ençois que li baron se fussent relevé.
De la grant envaïe furent tot estoné.
Dans Richars li Normens est primes remonté
Et dus Bues d'Aigremont n'i a point demoré ;
Par droite vive force a son cheval coubré.
Ja i aura dolor, se Dex n'en a pité ;
Atant vint l'empereres, s'a Monjoie ! escrié :
« Ahi ! Bues d'Aigremont, où iestes vos alé ?
Malvais cuivers, traïtres, com m'aves malmené !
Mon fil m'aves ocis dont j'ai le cuer iré. »
Li dus ne l'oï mie, d'autre part est torné,
Et Charles laise corre le destrier abrivé ;

Si ala ferir Coine en son escu listé.
Icil fu nies Girart et de sa seror né ;

Molt fu vasaus as armes et de grande bonté.
M. 34L'empereres le fiert en son escu listé,
Desos la bocle à or li avoit estroé
Et l'auberc de son dos derot et desafré,
Si que par mi le cors li a l'acier passé.
Mort l'avoit abatu tres en miliu del pré.
« Outre, dist il, cuivers, vos aves comparé
La mort de mon chier fil que tant avoie amé. »
Puis escrie : « Monjoie ! feres i, mi privé.
Que Bueves soit ocis et à honte livré. »
Et il si font tantost que n'i sunt demoré.
Là veïssies estor et grant mortalité,
Tant vaillant chevalier à la terre versé
Qui jamais à nul jor ne seront restoré.
Là poïssies veoir tant home esboelé,
Tant vaillant chevaliers ocis et craventé,
Qui puis ne vit sa feme na tot son parenté.
« Sainte Marie [Dame], dist Girars l'onoré,
Garissies hui mon cors, que ne soie afolé,
Que ne me prende Charles, li fors rois coroné,
Ne moi ne mes .iii. freres que je ai tant amé. »
Dont a brandie l'anste, s'a le cheval hurté
Et fiert .i. home Ogier en son escu listé,
Que tot li a fendu et, tot escartelé,
Et le haubert del dos li avoit lues fausé.
Li fers contre l'acier a molt petit duré ;
Parmi le gros del cuer li esl l'acier passé ;
Mort l'avoit abatu du destrier sejorné,

Puis crie : « Rossillon ! cist a son tens finé. »
Atant es vos sa gent qui n'i sunt demoré ;
Es gens le roi se fierent, n'i ont plus aresté.
A icele envaïe ont feru et chaplé.
Li estors fu pesans, tant cop i ot doné,
Tans hom il fu le jor parmi le cors navré,
Et de .ii. pars i fu molt grande la fierté.

Atant parti des rens dus Bueves l'alossé,
Et escrie : « Aigremont ! Charles, où ies alé ?
Mon neveu m'as ocis, que tant avoie amé.
Jamais ne serai liés, si l'auras comparé. »
M 35 Charlemaignes l'oï, si s'est des rens sevré,
« Or en soit Dex au droit, dist Bueves l'aduré. »
« Certes, ce dist li rois, ja te sera monstré
Que oceïs mon fil com traïtres prové. »
Le cheval laise corre, par aïr l'a hurté
Et a brandi la hante dont li fers fu quarré,
Et li dus contre lui ne l'a pas refussé.
Grant cos se sunt doné en lor escus listé ;
Desous les boucles d'or les ont frais et quassé.
Fort furent li hauberc, quant il ne sunt fausé,
Et li cheval se sunt durement encontré
Que sor les rains derrière se sont acatoné.
Ambedui li vasal sunt à terre versé.
Charles resailli sus, li bons roi coroné,
Et a traite l'espée qui li pent au costé
Et vait ferir Buevon parmi l'iaume gemé,
Que les flors et les pieres en a jus craventé ;
Mais li hiaumes fu fors, ne l'a mie entamé.
Le brans glaça aval du senestre costé ;

.c., et .l. mailles a de l'auberc copé
Et le vasal avoit .i. petitet navré.
L'esperon à fin or li a del pié osté :
Desi que en la terre n'est li brans aresté.
Dame Dex le gari par la suie bonté.
Non porquant si l'a il del cop si estoné,
Par force le covint agenoillier el pré ;
Mais tost resailli sus li vasal honoré,
Et a traite l'espée dont li brans fu letré.

Li bons dus d'Aigremont sus resailli errant,
Dolans fu li bons dus, quant à veü son sanc ;
Se vengier ne se puet, ja se tenra por lent.
Il vait ferir le roi sor son hiaume luisant ;
Le cercle li copa ki fu fors et tenant ;

Mais l'iaume n'enpira la monte d'un besant,
Li cos glaça aval desor l'escu luisant ;
Le quartier par devant li ala jus copant,
.c. et .l. mailles de l'auberc jazerant.
Li dus Buef s'escria : « Mal vos est covenant,
M 36Jamais en vostre vie ne seres retornant
Ne verres en Paris Loeïs vostre enfant. »
Quant l'oï l'empereres, s'en ot le cuer dolant.
L'espée leva haut qui ala flamboiant ;
Ja en ferist le duc par mi l'iaume luisant,
Quant es vos à travers Ogier et Guinement,
Girart de Rossillon et si apartenant
Et Naimon à la barbe et le duc Galerant
Et les neveus Girart, Foucon et Enguerrant,
Et li preus Amadeus qui tant par fu vaillant ;

Cil vinrent vers Charlon, l'empereor poisant.
Li rois saut el cheval, ne s'ala atarjant
Et escrie Monjoie ! hautement en oiant.
Es vos par la bataille dant Richart le Normant
Et alonge l'espié qui fu fort et tenant
Et va ferir Gerart à son esou devant,
Desous la boucle à or li ala depeçant
Et le hauberc du dos li ala desmaillant.
Les le costé li met son bon espié tranchant ;
De la char li trancha plaine paume tenant.
Li sans vermaus le file par desos l'auberc blanc.
Li dus Girars le vit, si l'en pesa forment.
Li quens Do de Nantueil et Aimes li ferrant
Par defors la bataille vont lor frere menant.
Trives mandent à Charle jusk'à l'aube aparant,
Que li jors fu faillis, si ala avesprant ;
Par le conseil Naimon lor ala otriant.
Les os sunt departies, Charles remaint atant
Et Gerars s'en repaire à son tref maintenant.
Le hauberc li deslacent et le hiaume luisant ;
Durement fu navrés sor son senestre flanc.
« Baron, ce dist li dus, n'i ait dementement.
Nos avons tort vers Charle l'empereor poisant.
Ja est ce no drois sires, franc chevalier vaillant,

Acordons nos au roi par le mien loement.
Droit et raisons ferons par le cors saint Amant.
Et se il ne le fait, soions preu et sachant ;
Li tors ira sor lui, si ira malement.
M 37A lui nos combatons ens el pré verdoiant. »
« Sire, c'est bien à faire, dient li combatant,

Fouques et Amadex i voisent maintenant. »
Et cis sunt apresté, ne se vont delaiant ;
Sor les muls afeutrés i vont esperonant.
Porterent rains d'olive ; c'est senefiement
De pais, d'umilité, que il la vont querant.
Jusk'al tref Charlemaigne ne se vont atarjant.
Charles sist au disner o Naimon le ferrant.
Fouques, li nies Girart, a parlé hautement :
« Cil Dame Deu de gloire qui fist Eve et Adan,
Et terre et ciel et lune à son commandement,
Ki por nos rachater sofri paine et haan,
Il saut le meillor [roi] qui onques fust vivant :
De par Girart le duc, si vos vient à talent,
Pais et amor vos quiert por Deu le roi amant ;
En la vostre merci s'ira Bueves metant
Et seront en ostage .c. chevalier vaillant.
Jamais tant com il vive n'a vos n'a vostre gent
Ne forfera li dus la monte d'un besant.
Au Sepucre en ira, se tes est vo commant.
De vos tenra sa terre et tot son chassement.
Si pardones la mort Loihier le combatant.
De Doon de Nantueil vos redi autretant.
Lor neveus aves mort à vo acerin brant.
Laisies les autres vivre, por Deu le tot poisant. »
Et quant li rois l'oï, si se va embronchant ;
D'une grande loée n'ala .i. mot sonant
Et quant il a parlé, si cria hautement :
« Par Deu, Fouques, dist il, je n'en ferai noiant.
Se puis tenir Buevon, pendus sera au vant.

Mar i ocist mon fil que je amoie tant. »
« Sire, dist li dus Naimes et li dus Galerant,

Car pardones la mort, por Deu le roi amant. »
Tant parlerent ensamble et Richart li Normant,
Charles lor pardona por Deu le tot poisant.
Fouques et Amadex s'en retornent atant
Et ont dit à Girart, trestot par avenant :
M 38« Sires, Charles vos mande et duc Bue le poisant
Et Doon de Nantueil et Aimon le saichant
Que vos aillies à lui, ce nos a covenant.
Trestous vos pardonra la mort de son enfant
Et devenes ses hom de cest pas en avant. »
Commes li dus l'oï, si sailli en estant.
« Dame Dex, dist Girars, voirs peres tot poisant,
Vos en merci je, sire, que honor m'as fait grant. »

Girars et li baron et si frere autresi
Tot nu se despoillerent, si com je entendi ;
Tot nuz piés et en langes en vont au roi issi.
1410.iiii.m. et .vii.c. des loges en parti ;
Dusk'à l'ost Charlemaigne ne se sunt alenti,
Et quant li rois les vit, si en fu amati.
« Hé Dex ! ce dist li rois, et quel gent sunt ce ci ? »
« C'est dus Bues d'Aigremont, dist Naimes li flori,
Et si frere tot troi, ce sachies, owec li.
Sire, frans empereres, il vos prient merci.
Pardones lor la mort vostre fil qu'est peri. »
« Naimes, dist l'emperere, car nos partons de ci
Et alons encontre aus ; ne soions atapi. »

Naimes et l'empereres et li autre baron
S'en partirent de l'ost, qu'il n'i ot ocoison,
Et s'en vont contre ceus qui vienent de randon.
A genoillons se mist Girars de Rossillon
Et dus Bues d'Aigremont et Aimes et Doon.
« Merci, frans empereres, ce dient li baron ;
Por la pitié de Deu, por la surrection
Dont il resuscita le cors saint Lazaron,
Que vos nos pardones vo corrous à bandon.
De cest pas en avant molt bien vos serviron
Et en toutes batailles, bons rois, vos aideron.

Et ici, desor Sains, certes vos jureron
Que jamais en nos vies rien ne vos forferon. »
Et quant Charles l'oï, s'abaisa le menton.
Les barons en leva bonement, sens tençon,
Par itel covenant, comme nos vos dirom,
Qu'il l'iroient servir tot à l'Acension.
M 39« Seignor, dist Charlemaignes, ententes ma raison :
Vos me venres servir à Paris, ma maison,
Si que bien le verront mi prince et mi baron. »
Et li frere respondent : « Vostre comant ferom. »
Atant sunt departi que plus n'i ot tençon,
Et li .i. baisa l'autre par bone entencion.
Li os se departi entor et environ ;
Charles vint à Paris, Girars à Rosillon
Et Doons à Nantueil, dus Bues à Aigremon ;
En pais cuiderent estre icil gentil baron.
En France ot .i. linage cui Dame Dex mal dont :
Ce fu Grif d'Autefueille et son fil Guenelon,
Beranger et Hardré et Hervi de Lion,

Antiaumes li felon, Fouques de Morillon ;
Vindrent à Charlemaigne, si l'ont mis à raison :
« Par ma foi, empereres, molt nos esmerveillon
Que vos ames issi le bon duc d'Aigremon
Qui ocist vostre fil com traïtes felon.
Quant vos li pardones, molt nos en merveillon.
Sire, frans empereres, car en pren vengisson
Et se le weus graer, molt bien t'en aideron,
En itele maniere ja resté n'en serom, »
« Baron, dist Charlemaignes, ce n'est mie raison,
Puisque amaisnié somes, que issi l'ocion. »
« Si est, par ma foi, sire, ce respondi Foucon ;
Car il ocist ton fil par mortel traïson.
Il en doit bien morir, que issi l'otriom.
S'or en avons l'otroi de vos, sel gaiteron
Ens el chief de Borgoine, es vaus de Florion ;
Là serons acosté par dejoste le mont
Et seront owec nos .cccc. compaignon ;
Et se il nos eschape, çou sera dervison. »
Et respont l'empereres : « Molt tres bien l'otrion.

Ales delivrement, s'en prendes vengison.
Se m'en poes vengier, je vos donrai gent don. ».
Et cil ont respondu : « Vostre commant feron. »

Li plais fu otriés et li murdre est graé.
Li gloton de la cort sunt parti et sevré ;
M 40 En lor païs repairent, bien se sunt porgardé ;
Il aünent lor gens, lor parent sunt mandé,
Tant qu'il furent .vii.c. qui bien furent armé.
Es plains deles Borgoing là se sunt atravé ;

El brueil de Floridon en sunt trestot entré ;
Lor chevaus i avoient de henir bien gardé.
Or vos lairons de çaus, Dex lor doint grant vilté ;
Si vos dirons del duc d'Aigremont la cité.
Ce fu après la Pasque, à l'entrée d'esté,
Que li oiselon chantent el parfont bos ramé,
Que li dus d'Aigremont se fu bien atorné
Por venir à Paris, l'amirable cité.
.c. barons de sa terre avoit li rois mandé.
A haubers et as hiaumes et as brans acéré.
D'Aigrement departirent à l'entrée d'esté,

Et trespassent la terre et le païs peuplé.
Es plains de Souvigni, là se sunt aresté ;
Illuec sunt descendu li vasal aduré
Et racesment lor armes, es chevaus sunt monté.
Or les conduie Dex, li rois de maieté,
Que aparmain auront .i. fort estor morté.
Tant ont li chevalier chevauchié et esré,
Qu'el plain de Floridon en sunt venu el pré ;
Pensant et cheminant vont le chemin ferré.
Li dus garda sor destre, si avoit ravisé
L'ensaigne Guenelon le traïtor prové.
« Hé Dex, ce dist li dus, bons rois de majesté,
Je voi là une ensaigne joste ce brueil armé ;
Car descendons à terre, si soions fer armé.
Je me dout durement, ja ne vos iert celé,
Que Charles ne nos ait le passage encombré. »
Et cil ont respondu : « Vos aves bien parlé. »
Atant sunt descendu li vasal aduré ;
Maisençois que il soient fervestu et armé,

Lor est l'agait saillis del parfont gaut ramé,
Et crient : « Hautefueille ! li traïtor prové,
Mar veïstes la mort dant Loihier l'aduré
Qui fu fils Charlemaigne, le fort roi coroné. »
M 41Quant l'entendi dus Bues, tos en fu trespensé.
« Traïtor, dist li dus, Dex vos doint mal dahé !
Ençois que je i muire, l'aures chier comparé. »
Dont a brandi la hante, s'a l'escu acolé
Et fiert .i. traïtor en son escu listé.
Desos la bocle à or li a frait et troé
Et l'auberc de son dos li avoit depané,
Si que par mi le cors li est li fers colé ;
Mort l'avoit abatu tres en miliu du pré.
« Outre dist il, cuivers, tu aies mal dahé
Por amor Charlemaigne as or ton tans finé. »

Forte fu la bataille et fiere l'envaïe
Et greveuse à sofrir tres emi la chaucie.
Là muerent et trebuchent chevalier à haschie,
Li traïtor s'esforcent, cui Dame Dex maldie,
Et Grifons d'Autefueille à haute vois s'escrie :

« Li dus Bues d'Aigremont, vos ne le garres mie. »
Dont embrace l'escu, sa lance amont drecie
Et fier .i. chevalier qui avoit non Elie,
Que l'escus de son col ne li vaut une alie,
Ne li haubers del dos une pome porrie.
Parmi le gros del cuer son roit espié li guie ;
Mort l'avoit abatu del destrier de Surie.
« Outre, dist il, cuivers, li cors Deu te maudie ! »
Dont escrie s'ensaigne : « Ne vos atargies mie. »

Atant es vos venus tex .c. de sa mainie ;
De la gent au duc Buef i font grant deseplie.
Tant en ont abatu ; je n'en sai conter mie ;
De sanc et de cervele i est l'erbe jonchie ;
L'uns mors chaï sor l'autre à molt grande aschie.
Atant es Bernecon poignant par la chaucie,
L'escu tint preis de lui, si ne coarde mie
Et vait ferir Buevon sor le targe florie,
Si qu'il li a percie et le maistre ais croisie ;
Mais li haubers fu fors qui fu fais en Rossie,
Et li dus feri lui, c'ainc n'ama coardie ;
Ne haubers ne escus nel pot garentir mie ;
.c. et .l. mailles de son hauberc li plie ;
M. 42Del sanc k'ist de son cors est la sele moillie ;
Del cheval l'abati en la lande enhermie
Et li dus recheï, qui qu'en plort ne qui rie ;
Ençois que il remonte, aura mestier d'aïe.

Li dui baron se sunt à la terre abatu,
Bernecons et dus Bues â la fiere vertu ;
En piés sunt resailli, qu'il n'i sunt arestu.
Grand cos se vont doner des brans qui sunt molu,
Que les flors de lor hiaumes ont à terre abatu
Ja fussent entrocis li vasal conneü,
Quant de .iiii. parties i sunt la gent venu.
Tant pié i ot copé, tante teste sens bu,
Tant vaillant chevalier parmi le cors feru,
Et l'uns mors desor l'autre i chaï estendu ;
De sanc et de oervele i corut grant palu.
La gent le duc Buevon i sunt molt descreü ;
La moitié en sunt mort et de cest siecle issu ;

Jamais ne rentreront là donc i sunt venu.
Et li vasal remontent, lor cheval sunt crenu,
Et traient les brans nus, molt par i ont feru.

Remontés est li dus sor son cheval corant,
Poignant par la bataille isnel et remuant ;
Et dist Grifs d'Autefueille : « Tot somes recreant.
Ja i morrai de duel se ne somes venjant.
Baron, ales avant, ne soies atargant
Et si feres Buevon sor son escu devant ;
Et se il vos eschape, par le cors saint Amant,
Dont porra il dire que somes recreant. »
Et cil li respondirent : « Nos ferons vo commant. »

En Grifon d'Autefueille ot chevalier felon.
Il escria s'ensaigne : « Car i feres, baron. »
Et si firent [il] sempres, sens nule arestison ;
Dont i ot grant bataille et forte chaploison
Et fiere la meslée et forte ocision,
Et l'uns mort desor l'autre i chaï à bandon.
Tant vaillans chevalier i parut li poumon,
Tant i fierent et chaplent, n'est se merveille non.
Lors vont amenuisant la gent au duc Buevon ;
M. 43Ne sunt mais que .lx. de verté le savom.
Es vos Grif d'Autefueille brochant à esperon,
La lance porte droite, destors le confanon ;
Emmi la greignor presse fiert le duc d'Aigremon ;
Le haubers li fausa, con se fust auqueton ;
Les le costé li met son espié à bandon ;
Tant com lance li dure, l'abati et sablon.
Li dus vost rasaillir el destrier aragon,

Quant es vos à travers un traïtor felon ;
Fiert le cheval au duc ens el costé parfont.
Parmi le cors li met la lance et le pignon,
Tant soef l'abat mort qu'il n'i fist braïson.
Comme li dus le vit, si en ot grant friçon ;
Il ne le vossist mie por tot l'or d'Avalon.
Il a sachié l'espée dont à or est li pon
Et feri Elinant parmi son hiaume enson

Trestot le porfendi desi ens el menton ;
Del cheval l'abat mort, il ne dist o ne non.
« Outre, ce dist li dus, à Deu maleïçon !
Ja ne te venteras nul jor en ton roiom,
Que tu m'aies tolu la monte d'un bouton. »
Ja fust montés li dus sor l'auferrant gascon,
Quant il vint à poignant Fouques de Morillon,
Et tenoit une lance qui le fer avoit bon.
Le duc fiert à travers sor l'auberc fremillon ;
Le hauberc li fausa si com .i. auqueton :
Parmi le cors li met son vermeil confanon,
Tant com lance li dure, l'abati el sablon
Et puis s'est escriés : « Car i feres, baron,
Kar li dus est ocis ki fist la traïson.
Se vos le comandes, le chief en porteron
Et devant Charlemaigne si le presenteron. »
Et cil ont respondu : « A Deu beneïçon. »

Or est li dus Buevons parmi le cors navrés,
Et Grifons d'Autefueille sache le branc letré
Et fiert le duc Buevon parmi l'elme gemé ;
La teste li copa, si chaï ens el pré.

Or est Loihiers vengiés, li vasal aduré,
M. 44Et li autre baron se sunt entrencontré.
Trestot i furent mort li baron honoré,
Ne mais .x. compaignons qu'ici en ont sevré ;
Cil ont pris le cors Buef et en biere levé ;
Arrier l'enporteront, que sor Sains l'ont juré.
Cil s'en tornent plorant, n'i ont plus demoré,
O dolor et o cri, ce sachies de verté.
Des jornées qu'il font n'i ara plus conté.
Tant ont par lor jornées chevauchié et erré,
K'à une matinée entrent en la cité.
Li baron qui l'enmainent, si se sunt escrié :
« Helas ! que devenrons, chaitif, maleüré !
Charles, li empereres de France le regné,
A fait tuer le duc par grant desloiauté. »
Es vos parmi la vile le cri en haut levé ;
Desi que el chastel l'a on bien escouté.
La ducoise l'oï, si a grant duel mené ;

De la tor avala, n'i a plus demoré
Et va contre la biere, son seignor a trové ;
Tantost les reconut, comme l'ot avisé.
« Baron, dist la duchoise, com vos est encontré ?
Aves vos mon seignor avec vos amené ? »
« Oïl, ce dient il, mort l'avons aporté. »
Quant la dame l'entent, preis n'a le sens dervé
En haut s'est escriée : « Dex ! qui le m'a tué ? »
Por la dolor que sent a maintenant pasmé,
Quant .iiii. chevalier l'en ont sus relevé.
« Dame, ce dient cil, n'i ait plus dementé,
Por l'amor Dame Deu, le roi de majesté. »

Grant duel maine la dame de Buevon qu'est ocis ;
Le paile sosleva et vit le cors maumis
Et la teste copée, de sanc covert son [pis].
Quant la dame le vit, li sans li est fuïs ;
Sor le cors se pasma et cria à haus cris :
« Ahi ! qui vos a mort, frans chevaliers gentis ?
Dame ! Dex le confonde, li rois de paradis !
Ahi ! Karles de France, quel duel m'as el cors mis !
Por qu'as tu mon seignor par traïson ocis ?
Ja aloit il à toi ; de lui fusses servis.
Dex t'en rende merite, qui en la crois fu mis. »
« Dame, ce dist l'esveskes, laisies ester ces dis.
Metes le cors en terre ; qu'i n'i ait terme mis. »

Par le conseil l'esvesque et la dame vaillant
I firent .i. sarcui qui fu et bel et gent,
Et aromatiserent et bel et gentement.
Dedans missent le duc sens nul atargement.
Asses i ont ploré cele menue gent ;
De grant duel demener ne se targent noiant.
Or vos lairai de ceus qui tant ont marrement ;
Si dirons des traïtres cui li cors Deu cravent,
Ki enportent la teste del duc Buevon sanglant.
Li traïtor errerent sens nul arestement

Et viennent à Paris à .i. ajornement ;
Desi que el palais n'aresterent noiant.
Là truevent Charlemaigne ovec Milon d'Aiglant ;
La teste li baillerent et missent en present.
« Sire, ce dist Grifons, or oies mon semblant.
Ves ci la teste au duc qui ovra malement,

Ki ocist vostre fil desmesuréement, »
Comme Charles l'oï, sel fist molt liéement.
« Amis, ce dist li rois, si a molt bel present. »
Se li rois en fu liés, puis en ot marrement.
Girars l'en guerroia cui Roussillons apant
Et Doons de Nantueil o le grenon ferrant ;
Cil manderent à Charle molt grant desfiement,
Puis l'enchaucerent il, le confanon pendant,
Dusque desos Paris en .i. pré verdoiant ;
L'esperon ne donast por plain .i. val d'argent ;
Mais puis se racorderent par le los de lor gent.
Gerars en fist yglises, je cuit, par bon talent,
Et Charles en forma la cist de Bonevent,
Tant qu'il furent ensamble et ami et parent
Et que il s'antramerent trestot communaument,
Et vindrent à Paris et menu et sovent,
Et Charles lor dona maint riche garnement.

Dus Aimes de Dordon, .i. gentis chevaliers,
Cil vint à la cort Charle, ne se vost atargier
Et amena ses fius qui molt funt à prisier :
Aalars et Renaus, si les oï huchier,

Et Richars et Guichars que il ot forment chier.
Lor mere la ducoise les fist apareillier,
D'eskarlate vestir à bons mentiaus d'ormier,
Et montent es chevaus qui sunt bon et corsier.
De Dordon departirent li nobile guerrier,
Et sunt en lor compaigne .cccc. chevalier.
Tant vont par lor jornées le grant païs plenier,
Desi que à Paris ne volrent atargier.

Charles fu el palais, l'emperere al vis fier ;
O lui fu Galerans et Naimes et Ogier
Et li rois Salemons et li rois Desier
Et li rois de Hongrie c'on tint à bon guerrier.
Le jor i ot .vii. rois à corones d'ormier
Et .xiiii. archevesques, estre l'autre clergier ;
Onques ne tint tel feste l'emperere au vis fier,
Puis l'eure qu'il porta sa corone premier,
Grant joie i ot menée sus el palais plenier ;
Asses i ont joé Alement et Baivier
Et Normant et Anglois et Breton et Poihier ;
Onques mais tel empires, ce vos pues aficier,
Ne fu mais à Paris logiés sor le gravier.

Ce fu à Pentecoste, une feste joiani,
Que Charles tint sa cort ; onques ne tint si grant ;
Bien .vii. rois coronés i trovissies seant.
Molt fu [grande la cort] sus el palais luisant ;
Le jor porta corone l'emperere vaillant ;
Grant joie i ont mené li petit et li grant ;
Mais encui iert en ire trestot li plus joiant,
Que li dus de Dordon, le viel chenu ferrant,
Descendi au perron, sans nul atargement ;
O lui ses .iiii. fils qui furent de jovent.
Atant est descendus chascuns de l'auferrant
Et entrent el palais soef et belement.

Li bacheler vaillant sunt el palais entré ;
Desi au maistre dois ne se sunt aresté.
M. 47Li dus s'en vint avant, c'on tint à molt sené,
Et salue [le roi] de bone volenté ;

« [Cil] Dame Deu de gloire, le roi de majesté,
Ki del limon fist Eve, Adan en ot formé,
Il saut et beneïe le meillor coroné
Ki onques fust el mont n'en la crestienté
Et ici son barnage que il a aüné.
Je ai ci .iiii. fils que vos ai amené ;
Biau sunt et parcreü et si ont molt bonté
Et il vos serviront, se il vos vient à gré. »
Comme Charles l'oï, s'a hautement parlé :
« Aimes, ce dist li rois, bien soies vos trové.
Beneoite soit l'eure qu'il furent engendré ;
Et je les retenrai de bone volenté
Et ferai chevaliers à la Natevité,
Car il sunt mi ami et de mon parenté. »
« Sire, ce dist li dus, .v.c. mercis de Dé. »
Comme Renaus l'oï, si est avant passé ;
Vers les piés Charlemaigne s'estoit li ber cliné ;
Charles nostre empereres l'a amont relevé,
La boche li baisa docement et soué :
« Enfant, dist Charlemaignes, je vos ai molt amé,
Chevaliers vos ferai, ja n'en iert trestorné. »
« Sire, ce dist Renaus, Dex vos en sache gré. »
Grant joie i ot le jor el palais honoré ;
Asses i ont vallet et chanté et joé ;
Mais apreis la grant joie furent trestot iré.

L'empereres de Rome, li rois de Monloon,
Si tint sa cort pleniere à Paris sa maison.
.vii. rois i ot le jor o Raimbaut le Frison,
Et tant conte et tant duc trover i peüst on.
Vestu furent laiens de diverse façon ;

Molt par fu jans et biaus Renaus li fis Aimon,
Aalars et Guichars et Richars li baron.
L'empereres les vit, ses a mis à raison.
« Enfant, dist Charlemaignes, sens plus d'arestisson
A la Natevité chevaliers vos feron ;
Donrai haubers et hiaumes et escus à lion. »
M. 48Et Renaus respondi : « A Deu beneïçon. »

Helas, miex li venist, que de fi le savon,
Qu'il les eüst ocis ou bruïs en charbon,
Que puis li fissent ire et grande marison
Et destruissent sa terre entor et environ,
Et Charles les chaça del païs à bandon,
Et cil laiserent France, qui qu'en poist ne qui non,
Et fermerent chastel, sens le seü Charlon,
Desus Muese en Ardane, en molt haut liu et bon.
Là les suï li rois à coite d'esperon
Et les chaça d'illuec el regne de Gascon ;
Ses retint en sodées li riches rois Yon.
Huimais orres chanter d'une bone chançon ;
Onques meillor n'oïtes, por voir le vos disson.
« Renaus, dist Charlemaignes, molt as gente façon.
Et non de Dame Deu chevalier te feron
Au matin, parson l'aube, tantost com jor verron. »

Au matin, parson l'aube, quant li jors parut cler,
Charles nostre empereres, s'estoit pris à lever ;
Chauça soi et vesti comme jantis et ber
Et en vint à la sale, mais n'i trova son per.
Là furent roi et conte, li demaine et li per ;
Esveskes et abés i poïssies trover.

Renaut le fil Aimon a pris à apeler.
« Vasaus, dist Charlemaignes, vos estuet adober. »
Il demanda l'auberc qui fu luisans et cler,
Et Renaus le vesti, qui fu gentis et ber.
Charles li laça l'iaume qui molt fist à loer ;
Ogiers li çaint l'espée, qui l'ama sens fauser,
Et Naimes l'esperon, qui tant fist à doter ;
La colée li done rois Salemons, li ber.
« Or tien, ce dist li rois, Jhesus te puist salver !
Dame Dex te consaut, qui tot a à garder !
Garde envers ton seignor ne weilles meserrer. »
Et Renaus li respont. « Dex m'i laist si ovrer,
Que jel doive servir et il me puist amer. »
Chevaliers fu Renaus issi com vos oes ;
.i. cheval li amainent qui tos estoit faés ;
M. 49Baiars avoit à nom, issi fu apelés.
La sele li fu misse et li poitraus fermés.

Onques ne fu tel beste à bors ne à cités.
Et Renaus i monta, ne s'i est demorés.
L'escu pendi au col li vasaus adurés,
En sa main une lance, li fers fu acerés,
Et Charles l'empereres, li fors rois coronés,
Si adoba les autres que le vit ses barnés.
Haubers menus mailliés i ot le jor asses ;
Aalars et Guichars en ont .ii. endossés
Et Richars ensement, ne s'i est demores ;
Et les brans acerins pendent à lor costés ;
Grans esperons à or ont en lor pies posés.
Charles, li empereres, qui tant fu redotés,
Lor dona la colée, issi com vos oes.

Molt les a li rois Charles celui jor honorés.
Helas ! miols li venist qu'il les eüst tués,
Que par aus ot il puis grandes iniquités.
Li regnes d'environ en [fu] puis adolés ;
A tante gentil dame fu mors ses avoés
Et tans chevaliers mors, ocis et craventés ;
Et puis les jeta Charles trestos fors del regnés.
Huimais orres chançon de grans nobilités,
De grans chevaleries, de fors esters champés.
Ce fu à Pentecouste qu'est pleniers li estés,
Que li rois ot les freres de novel adobés
Et donés bons chevaus et espiez noelés.
Charles, li empereres, a François apelés :
« Baron, ce dist li rois, à moi en entendes.
Ales delivrement, la quintaine leves ;
Si i ferons joster nos noviaus adobés.
Verrons com i ferront des espiés noelés. »
Et cil ont respondu : « Volentiers et de grés. »
De Paris sont parti, sor Saine vont es prés.

La quintaine ont levée par le commant Charlon ;
De Paris sunt parti trestot li haut baron,
Li grant et li petit dont i ot à fuison ;
.vii. rois i ot le jor, si com lissant trovon.
M 50 Sor Baiart chevauça Renaus, li fiuz Aimon,

Aalars et Guichars sens nule arestisson
Et Richars li menor, ki ot cuer de lion ;
Il sunt venu sor Saine trestot droit, d'un randon.
Là furent assemblé François et Borgoignon
Et Norment et Poihier et Flamenc et Breton.

Charles prist par la main Renaut le fil Aimon.
« Vasaus, et car jostes, nos vos en semonon ;
Feres en la quintaine, si que nos le veom. »
Et cil a respondu : « A Deu beneïçon. »
Asses i ont feru et Norment et Breton ;
Mais ne l'ont empirie la monte d'un boton.
Atant s'est eslaisiés Renaus, li fiuz Aimon,
Et a brocié Baiart qui li cort de randon,
Et a brandi l'espié qui fu agus enson,
Et fiert en la quintaine par tel devision
Que l'escu a percié et l'estache deront ;
De la terre esracha, tot voiant maint baron,
Tot abat en .i. mont Renaus, cil de Dordon.
Quant le vit Charlemaignes, molt par lui sembla bon.
« Renaus, dist l'empereres, molt esteres preudon.
Onques mieudres de vos ne chauça d'esperon.
Seneschal vos ferai de ma grant region. »
« Vostre merci, biaus sire, dist Renaus, li frans hom,
Et je vos servirai en foi et sens tençon. »

La quintaine fu fraite et li gius est faillis ;
Renaus, li fiuz Aimon, i ot grant los conquis
Et Aalars ausi et Guichars li marchis
Et Richars, tos li menres, qui estoit de grant pris.
Charles nostre empereres est arriere vertis ;
Dusk' al maistre palais ne s'i est alentis ;
O lui mena Aymon et tos ses .iiii. fis.
Molt fu grande la feste el palais seignoris.
Li rois i done asses et du vair et du gris,
Et Aymes de Dordon palefrois et roncins,
Et Renaus garnemens riches et de grans pris.

Molt par i fu loés de grans et de petis.
Grant joie en fait li rois Charles de Saint Denis,

M. 51Por l'amor de lor pere et de lor bons amis.
En la cort en ont maint, de ce soies tos fis,
Dont il mestier auront, ains que past li tiers dis.
Ce fu à lendemain que jors fa esclarcis,
Que Charles tint sa cort, l'emperere au fier vis ;
Del vin servi Renaus et Aalars li marchis,
Guichars porta le pain et li preus Richardins.
Molt furent bien servi li chevalier de pris ;
Chars ont et venoisons et cers de graisse pris
Et piment et claré ont asses à estris ;
Tuit beneïssent Charle, le roi de Saint Denis,
Car pieça mais ne furent nul jor si bien assis.

Et quant orent mengié li chevalier proisié,
Des tables sunt levé, quant il orent mengié,
Et vont parmi la sale, si se sunt envoisié.
Asses i ot deduis où sunt esbanié ;
Mais apres la grant joie furent trestot irié ;
As esches vont jouer où se sunt delitié.
Renaus et Bertolais ne s'i sunt delaié.
Il giuent as eschés sor le marbre entaillié
Et tant i ont joé que puis se sunt irié ;
Bertolais se corroce, si s'estoit marvoié,
Et a clamé Renaut fel cuivert renoié ;
Une bufe li done, li sans est espandié.
Comme Renaus le vit, si s'en est correcié,
Molt s'en failli petit qu'i ne l'a empirié.
Il vint à Charlemaigne, si li chaï au pié :

« Merci, sire empereres, de moi aies pitié.
Vostre niés m'a feru, si que je ai saignié.
De lui me faites droit, empereres proisié. »
Comme Charles l'oï, si en fu molt irié ;
Malvais garçon, coart avoit Renaut hucié.

Quant Renaus entendi, Charles le laidoia
Et que malvais garçon, oiant tos, l'apela :

« Sire, dist-il au roi, quel merveille, ci a ?
Or laisons ce ester, je n'en parlerai ja ;
Mais de la mort mon oncle li parlemens sera,
Que feïstes ocire, dont malement vos va.
M. 52De lui vos demant droit par cel qui nos cria.
Mi honcle et li miens peres s'amainerent pieça ;
Mais endroit moi, dans roi, nel creanterai ja. »
L'empereres l'oï, forment s'en aïra ;
Il a levé son gant, Renaut feru en a
Si que li sans vermeus à la terre cola.
Comme Renaus le vit, arriere s'en torna,
Tres en mi liu la sale Bertolai encontra,
.i. eschekier a pris, durement l'en frapa ;
Les iex li fist voler et si l'escervela
Que tos mors enroidis à terre trebuça.
Estes vos la grant noise qui el palais monta.
Charles en jure Deu que mar se le pensa.
« Baron, prendes le moi, tantost pendus sera. »
Là commence meslée, de cou ne dotes ja.

Molt fu grans la meslée el palais principé ;
Le jor i ot maint cop et feru et doné,
Tant riche drap rompu et tant chevol tiré,
Tante bufe donée et tant baron frapé.
Renaus i fu lues pris, ne fust son parenté ;
Vers Charlon le tenserent qu'il ne fu mors jeté.
En dementres qu'il sunt el palais si troblé,
Renaus s'en est fuïs sor Baiart l'aduré,
Aalars et Guichars et Richars l'onoré.
De Paris se partirent, li vasal aduré ;
Jamais nes tenra Charles, si en sera iré.
Tant chevaucent li conte et itant sunt alé,
Qu'il vinrent à Dordon, là dont il furent né ;
Si troverent lor mere de cui il sunt amé ;
L'afaire li conterent comment il ont ovré.
Quant la dame l'oï, de dolor a ploré :
« Hélas, ce [lor] dist [ele], chaitif, meleüré,

Il ocirront vo pere, se il ont encontré.
Biaus fil, ales vos ent, por Deu de majesté ;
Portes de mon avoir à molt grande plenté.
Ne soies en dangier de nul home carné. »
Et cil ont respondu : « A vostre volenté. »
Et .ccc. chevalier en sunt o aus alé.
Quant Renaus s'en parti, de pitié a ploré.
Or oies des barons comment il ont ovré :
De Dordon departirent li vasal aduré ;
Tant ont par le païs et venu et alé
Qu'il entrent en Ardane el parfont gaut ramé ;
Et en vinrent sor Muese et ont .i. mont trové ;

Une ewe ravineuse i cort par le chanel ;
Là firent .i. chastel qui fu de poesté.

.vii. ans i furent puis, c'est fine vérité,
Que n'en oï parler Charles nostre avoé ;
Quant Guions d'Aubefort l'avoit au roi conté,
Qui vint de saint Romacle tot le chemin ferré.
Et Charles l'empereres ne s'est atapiné ;
Ains a mandé ses os d'environ et d'en lé,
Tant qu'il les aüna à Paris sa cité.
« Seignor, dist Charlemaignes, or oies mon pensé.
Je ai mes anemis en Ardane trové.
Nos en irons sor aus par vive poesté. »
Et cil ont respondu : « A la beneïçon Dé. »
Desi à Monloon ne se sunt aresté.

A Monloon fu Charles, l'emperere al vis fier,
Là fu l'es assemblée qui molt fist proisier.
Tantost con l'empereres vit le jor claroier,
Isnellement a fait sa gent apareillier,
Et furent tost trossé li mul et li somier.
Le jor fist l'avangarde dans Guis de Montpellier ;
Derier les font conduire Simon le mesagier.
Cil font par le rivage Renaut bien espier.
L'emperere en apele le bon vasal Richier
Et Guion de Biaufort et le conte Renier,
Richart de Normendie et Naymon le Baivier.
« Baron, dist l'empereres, nobile chevalier,
Gardes que les Espaus ne vos chaille aproismier,
Car fées i conversent, à celer nel voa quier.
[Assez tost i porrions ces .vii. ans tornoier,

Ja n'estovroit Regnaut por nous eschargaitier.] »
« Sire, nos l'otrions », dit Naimes au vis fier.
Lors font soner .ii. grailes et .i. cor montenier ;
Dont s'arosta li os, ains n'i quissent sentier,
Les muls et les somiers cacent li peonier ;
En la route chevauce maint nobile princier ;
Serréement errerent chascuns sor son destrier ;
Trespassent le boschage et le païs plenier,
Entreci k'as Espaus ne se volrent targier.
Charles prist le destroit forment à resoignier.
Mais bien les ont passés qu'il n'i ont encombrier,
Et quand il furent outre, n'i ot qu'esleescier.
Li solaus fu molt chaus, Dax le fist claroier,
Et virent Montessor fermé ens el rochier.
Li .iii. frere Renaut repairent de chacier
De la forest d'Ardane, .i. bos grant et plenier.
Richars portoit .i. cor d'ivoire montenier ;
Bondins avoit à non, Renaus l'avoit molt chier.
Bien sunt d'une compaigne .iiii.xx. chevalier,
Et garderent sor destre devant, ens el gravier,
Et voient les os Charle, ki France a à baillier.
Quant il virent la rote, n'i ot k'esmerveillier.
Richars en apela le cortois Berangier :
« Por amor Deu, biau sire, cui sunt cist chevalier ?
L'autre soir oï dire .i. cortois mesagier

Qui venait de Galisce, de saint Jasque proier ;
A Renaut le conta et à maint chevalier :
L'empereres de France doit venir ostoier.
Par le mien essiantre ce sunt ci li premier.
Alons oïr noveles en cest chemin plenier. »

Et cil li respondirent : « Bien fait à otrier. »
A iceste parole point chascuns son destrier ;
Entreci à la roche ne se volrent targier ;
Guion ont encontré qui venoit tot premier.
Richars l'en apela, qui le cors ot legier :
« Por amor Deu, biau sire, ki sunt cist chevalier ? »
Et cil li respondi : « A celer nel vos kier,
Home somes Charlon, le fort roi droiturier ;
S'en alons en Ardane .i. chastel asegier,
Que par force i ont fait li fil Aimon drecier.
Durement nos travaillent, Dex lor doint encombrier
« Certes, ce dist Richars, je sui lor sodoier.
De tel parole dire ne vos ai pas plus cier.
M 55 Le païs et la terre vos doi bien chalengier.
Par Deu, mar le pensastes, se je puis esploitier. »
A iceste parole a brochié le destrier ;
Sor l'escu de son col ala ferir Renier ;
Desous la boucle d'or li fist fendre et percier,
Et l'auberc de son dos desrompre et desmaillier.
El cuer li mist la lance à tot le fer d'acier ;
Tant com hante li dure, l'abat mort del destrier ;
Puis saisist le cheval par la regne d'ormier.
.i. poi se traist arriere, sel baille .i. escuier.
A cel cop assemblerent li autre chevalier ;
Montessor escrierent as lances abaisier.
Là poïssies veoir fier estor commencier,
Tant hauberc jaserant desrompre et desmaillier,
Et l'un mort desor l'autre verser et trebucier.
Tuit sunt mort et ocis et vaincu li premier ;
Ainc cil de l'avangarde ne lor orent mestier.

.i. mes s'en est tornés, sel va le roi noncier :
« Sire, drois empereres, molt vos doit anuier.

Li fil au viel Aimon ne se vellent targier ;
Venu sunt à la route vostre chemin brisier.
Richars vos a ocis le preu conte Renier ;
S'enmaine vos hernas que tant avies chier. »
« E Dex ! dist l'empereres, ai jo perdu premier !
Or ne sai com ira avant del gaaignier. »
Il en a apelé le bon danois Ogier :
« Por amor Deu, biau sire, penses de l'esploitier.
Entre vos et Naimon et le conte Foucier,
Prenes .ii.m. barons, de ceus que j'ai plus chier.
S'ales apres Richart, je vos en weil prier.
Se mon hernas enmaine, molt me doit anuier ;
Si m'a fait de mes homes merveillos destorbier ;
.c. nos en ont ocis as espées d'acier,
Estre ceux que il firent as espiés trebuchier. »
Li Danois est montés et .ii.m. chevalier.
Apreis eus s'aroterent le grant chemin plenier ;
Mais ce ne lor vaut mie la monte d'un denier,
Car Richars se set bien de l'ost eschergaitier.

M. 56Desi à Montessor ne se vost atargier.
Renaus ala encontre, va son frere baisier,
Puis li a demendé belement, sens tencier :
« Richart, biaus tres dous frere, dont vos voi repairier ?
Où fu pris cil hernas, nobile chevalier ? »
Et Richars respondi, ki le corage o fier :
« En la moie foi, frere, à celer ne vos quier.

Je vos dirai noveles de vo grant desirrier.
L'autre jor, sor le pont, vos oï sohaidier
Que Charles l'empereres, qui France a à ballier,
Seüst de vos noveles et de vo herbergier,
Et venist en Ardane vo chastel adsegier ;
Encor vodries guerre del tot recomencier.
Vos sohais est venus, il vos vient guerroier.
Ains chosse souhaidiée ne vi miex adrecier.
L'emperere de Rome est venus ostoier,
Ains puis que Dex fu nés de la virge moillier,
Ne fu tex os veüe, bien le puis afichier,
Com il a amenée por vo terre essillier.
J'en oï or noveles en cel chemin plenier ;
A ceus nos combatimes devant el front premier.
Lor hernas lor feïsmes et guerpir et laisier,
Amené le vos ai, si vos ara mestier. »
« Certes, ce dist Renaus, molt vos doi avoir chier.
Bien doit on chevalier et loer et prisier,
De quel part que il voise, qu'il sache gaaignier ;
Issi se porroit on aloser et prissier.
Montons nos ent là sus, contremont cel terrier ;
As fenestres de marbre qui tant font à prissier,
Si verrons les compaignes venir et aproismier. »
Et cil li respondirent : « Bien fait à otroier. »
Li frere en sunt monté sus el palais plenier ;
As fenestres de marbre s'alerent apoier.
A icestes paroles es vos venu Ogier,
Ki iert apreis Richart venus por enchaucier
Mais il iert el chastel, ne le doute .i. denier.

Les portes firent clore, fermer et verreillier
Et font les pons lever et contremont drecier,

M. 57Devant la barbakane la grant barre sachier.
Ogiers voit que l'enchaus ne li aura mestier ;
Arriere s'en repaire, sel va le roi noncier :
« En non Deu, empereres, molt vos voi foloier,
Ki cuidies Renaut prendre, souduire n'enginnier.
Ja de plus fort chastel n'orres jamais plaidier,
Que là ont fait fermer par desor le rochier.
Vos nel prendries mie por les membres tranchier. »
L'empereres l'entant, prist soi à gramoier ;
Il jure Dame Deu qui tot a à jugier,
Qu'il ne s'en tornera por Mars ne por Fevrier,
Tant k'ara pris Renaut qu'il ne puet avoir cier ;
As forches iert pendus, nus nel puet respitier.
Richars sera dedrais à keue de somier
Ki ocist Looïs à l'espée d'acier
Et Renaus Bertelai au pesant eschekier.
« Sire, ce dist Ogiers, penses de vos vengier ;
Car sovent vos ont fait pener et traveillier. »
[Fouques] de Morillon commença à hucier :
« Sires, drois empereres, n'aies soing de targier ;
Mais faites vos barons errer et cevalcier.
Environ Montessor faites vostre ost logier. »
Et respont l'empereres : « Bien le doi otroier. »
Lors sonerent [les grailes] et li cor montenier.
L'empereres de France pense de l'esploitier,
Tant qu'il vit le chastel fermé sor le rocier ;
Les montaignes sunt hautes, parfont sunt li gravier,

Les praeries larges, li bos grant et plenier.
Bien i pueent les pors et les lees chacier

Et les cers et les bices berser et archoier.
D'une part li cort Muese qui molt fait à prissier,
Où on prent les samons, quant on i veut pescier ;
D'autre part est la roche, on n'i puet aprochier.
« Hé Dex ! dist l'empereres, qui tot as à jugier,
Ainc mais en si for[t] liu ne vi chastel drecier,
Com sevent cist lor guerre fornir et esploitier. »
Il a dit à ses homes : « Or penses de logier,
Par le mien essientre, tart iert li repairier. »
M. 58L'empereres descent del palefroi corsier ;
Ogiers et li dus Naimes li corent à l'estrier.
« Baron, dist l'empereres, or vos weil jou proier.
Faites moi toute l'ost desor l'eve logier.
Chascuns tende son tref et penst de herbergier.
Tot ordonéement les me faites logier.
Mon tref me faites tendre desos .i. olivier. »
« Sire, ce dist dus Naimes, bien fait à otroier. »
Dont veïssies en l'ost destrosser maint somier,
Paveillons et aucubes et maint tref desploier.
Ils se tendent sor Muese por eus mios aaisier.
Le tref le roi ont fait enmi le pré ficier ;
Li pumiaus par deseure fist forment à prisier ;
.i. escharbocle i ot que li rois ot molt cier.
Quant li os fu logiée enmi le pré plenier,
L'empereres apele Naimon son conseillier :
« Faites crier par l'ost qu'il n'i ait chevalier
Qui desi à .vii. jors mont desor son destrier,
Se ce n'est por son cors aler esbanoier.

Ençois que le chastel weille faire empirier,
Ferai as païsans de la terre noncier
Que la vitaille aportent, charretes et somier.
Or faites ma chapele deles le tré drecier.
Là proierons Jhesus qui tot a à jugier,
Qu'il nos puist de Renaut le fis Aimon vengier.

Trop m'est preis arestés, il le comperra chier.
Ja, se Deu plaist, la roce ne li aura mestier ;
Car nos l'afamerons ençois .i. an entier,
Si qu'il n'auront laiens à boivre n'à mengier. »
« Sire, dist li dus Naimes, miex poes esploitier.

Empereres de France prenes .i. mesagier ;
Envoies à Renaut vo parole noncier,

Qu'il vos rende Guichart, son frère qu'il a chier,
Qui vostre fil ocist à l'espée d'acier ;
Puis le faites ardoir ou ocirre ou noier.
Por itant se porra de le faide apaier. »
« Ha Dex ! dist l'empereres, qui tot as à baillier,
Com cil a bon conseil, bien fait à otroier !
M 59Mais del mesage avoir ne me sai conseillier. »
« Sire, ce dist dus Naimes, n'aies soing d'esmaier ;
Nos irons el mesage entre moi et Ogier. »
« Naime, ce dist li rois, Dex vos gart d'encombrier.
Car ainc ne me faillistes, quant oi de vos mestier. »
Ogiers et li dus Naimes se vont apareillier
A guise de mesage, ne se volrent targier.

Aalars les escrie : « Qui estes, chevalier ? »
« Sire, ce dist dus Naimes, nos somes mesagier ;
Si volons à Renaut parler et conseillier.
Charles nos i envoie, ki France a à baillier. »
« Par foi, dist Aalars, veer ne le vos quier. »
Il lor œuvre la porte, le pont va abaisier ;
Li baron i entrerent, ne se volrent targier.
Aalars les enmaine contremont el solier ;
Là troverent Renault, si le vont areisnier ;

Ains de lui saluer ne volrent travaillier.
Naimes l'a apelé qui molt fist à proisier.
« Renaus, li fius Aimon, lai ester le noisier.
Le mesage Charlon te vodrion noncier.
Venus est vo chastel gaster et essillier,
Et se il vos puet prendre, fera vos escorcier.
Envoies li Guichart que vos aves tant cier.
Li rois le fera pendre ou en l'eve noier »
« Naimes, ce dist Renaus, laisies vostre plaidier,
Que par la foi que doi au baron saint Richier,
Se tant ne vos amasse entre vos et Ogier,
Je vos feïsse ja tous les membres trancier.
Guichars n'est mie pris ; laisies vo menacier.
Ains aura l'emperere d'amis molt grant mestier,
Que il puis[t] nul de nos de noiant damagier.
Ales vos ent arriere, bien li poes noncier :
Por lui ne ferions la monte d'un denier. »
Li dus Naimes s'entorne entre lui et Ogier ;
Desi à Charlemaigne ne se voldrent targier.
Le mesage li rendent li baron chevalier,

M. 60Ce que Renaus manda ne volrent pas laisier,
L'empereres l'entent, le sens cuide [changier].

Or est li empereres à Montessor venus ;
Devant la maistre porte est a pié descendus.
Il n'i ot que .iii. portes où sieges fu tenus :
A l'une fu quens Guis et Naimes li chenus
Et li quens de Nevers et dans Ogiers, ses drus,
Et li dus de Borgoigne ne s'est mie esperdus ;
A la tierce des portes est à pié descendus
Et tot li Hurepois ; nus n'i est remasus.
Là ont tant paveillons et tant bons tres tendus.

Tant pumel et tant aigles à cercles d'or battus.
De cele part iert bien li sieges maintenus.
Devant l'empereor fu Aimes, li chanus ;
Por guerroier ses fis est illuec remasus,
Ne s'en partira mais, ses aura irascus.
Renaus est preus et sages et chevaliers membrus.
Il a laiens ses homes, ses amis et ses drus ;
Si ont haubers et hiaumes et lances et escus
Et bons destriers d'Arrabe auferrans et quernus.
Tant ont de lor aviaus, qu'en diroie je plus ?
Bien iert au tref le roi li esfors maintenus.

Montessor fu asis par merveillos bofois.
Dex ! com fu grans li pueples k'i amena li rois !
Asses i ot Normans et Bretons et Tiois,
François et Borgoignons et Flamens et Norois ;
Mais de çou fist Renaus que preus et que cortois,
Que de ceus del chastel lor fu fais .i. defois.
Cachier vont es fores, el bos et el marois,

As senglers et as cers et as ours demanois,
Et peschent es rivieres, es viviers et es dois ;
Mengüent venoisons et riches braons frois
Et boivent les bons vins ; meillor n'ot quens ne rois.
Sovent vont en riviere desor les palefrois,
Portent faucons mués et estors vienois
Dont prenent les oisiaus à merveilleus esplois.
Renaus en apela Soïn de Vienois :
Venus iert en sodées et des suens .c. et trois.
M. 61Il li dist en riant : « Çaiens somes destrois.
Charles nos a asis et il et si François.
Tos nos cuident tolir ça dedans nos conrois.
Il a mandé Guichart, mais ne l'aura des mois ;
Ne li envoieroie por trestot Orlenois. »
Vers le vallet s'abaise, sel baisa une fois.
« Guichars, je vos aim molt, certes et ce est drois ;
Ne vos rendroie à Charle por tot l'or as Danois.

Faites apareillier les destriers orquenois ;
Si nos en issons fors devers ces Orlenois.

Se je pooie prendre le conte d'Estanpois,
J'en auroie grant joie, qu'il m'a fait mains anois. »
Or ont cil des chastel entendu et oï

K'au tref l'empereor aront tornoi forni ;
Il se sunt de lor armes molt gentement garni
Et issent del chastel, n'i ot noise ne cri.
Au tref l'empereor se furent esquelli
Et quant François les voient, molt en sunt esbahi.
Aimes se vait armer qui ot le poil flori.
Quant Renaus vit son pere, molt ot le cuer mari ;

Il en a apelé à loi d'ome hardi ;
Si li dist par contraire : « Que quesistes vos ci ?
Verrai je ja la terre où nos soions gari ?
Molt nos cuidions estre eslongié et fuï ;

Forjuré nos aves, je le sai tot de fi :
Ja n'auromes del vostre la monte d'un espi,
Et à vos herités avons del tot failli.
Cest chastel avons fait, si vos en poise si,
Entre vos et Charlon, le fort roi poesti,
Ki ci m'a asegié et il et si ami.
Ja ne me deüssies tenir por anemi ;
No mere nos desirre, qui soef nos norri.
Onques de son corage ne fumes jor ahi ;
Mais, par la foi que doi saint Thomas que je pri,
Je vos donrai .i. cop de mon espié forbi. »
As contraires vint Charles, s'amena Aymeri
Et Naimon le Baiver et le conte Henri,
M 62.Fouque de Moreillon que Renaus haoit si ;
L'autre an ocist son oncle au branc d'acier forbi.
Charlemaignes i maine et Richier et Gondri
Et tel .c. chevaliers qui sunt preu et ardi.
Ja sera li tornois, bien en sunt aasti.
Des compaignons le roi virent sevrer Tieri ;
Cil fu tres bien armés sor Blanchart l'arrabi.
Li baron vont encontre parmi le pré flori,
Et Tieris point et broche le bon destrier braidi.
Del premier cop avoir ne s'est mis en obli
Et va ferir Richart, ne l'a pas meschoisi.
Et Richars feri lui, qui ot le cuer hardi,
Que escus ne haubers ne l'a pas garenti.

El cors li mist la lance e tot, l'acier forbi ;
Le cuer qu'il ot el ventre, li a en .ii. parti ;
Tant com hante li dure del cheval l'abati.
Quant Tieris fu cheüs, à terre s'estendi ;
Ains ne pot clamer coupe ne prier Deu merci.
L'empereres le voit, s'en ot le cuer mari ;
Il a dit as François : « Nos somes mal baili.

Trop nos ont cist gloton à mal faire aquelli.
Seignor, gardes qu'il soient richement envaï. »
Aimes point le cheval, de corre entalenti
Et fiert .i. sodoier del branc d'acier forbi,
Que la teste o tot l'iaume li a el champ gali.
« Pere, ce dist Renaus, feres le vos issi ?
Pieça vos et vostre home ne nos fustes ami ;
Mais s'or ne cuidoie estre de pechié mal baili,
Ja por prendre venjance n'alasse avant de ci. »
Li tornois commença de devant miedi ;
Mainte bataille i ot et maint estor forni
Et tante lance traite et tant escu croisi,
Tant hauberc jaserant derot et desarti.
Li roial s'escrierent : « Biau sire Dex, merci.
Empereres de France, trop nos mes en obli.
Fai venir tos tes homes, por coi atarges si ?
Ainc mais de tant de gent ne fusmes eskerni. »
Dont recuevrent François li chevalier hardi ;
M 63La gent Renaut reüssent .i. arpent et demi.
Quant Aalars le voit, molt ot le cuer mari ;
Il a traite l'espée, si a l'escu saisi.
Ja se vendera chier, ains que il voist d'iki.
Li tornois fu molt fiers, quant il ont esbaudi.

Seignor, icist tornois fist forment à doter.
Ainc n'i ot parantage, quant ce vint au joster ;
Si ot maint home mort, quant vint à l'asembler.
Là peüssies veoir tant ruiste cop doner,
Tante roide hante fraite et tant escu troer,
Tant hauberc jaserant derompre et despaner,
L'un mort chaïr sor l'autre, trebuchier et verser.
Es vos par la bataille Huon de Saint Omer,
Et sist el destrier noir qui molt fait à loer.
Ne cuit qu'en toute l'ost trovast on pas son per.
Il voit venir Guichart à loi de bacheler ;
De tant com ses chevaus puet vers lui randoner,
Li ala son escu et percier et quasser,
Que lui et le destrier estut tot chanceler.
Sa lance a peçoie, si s'en vost retornor.
Quant Renaus li escrie : « Laires l'en vos aler ?

Se ensi il s'en va, molt faites à blasmer ;
Ne vos poes en moi de nule riens fier.
Je vos weil orendroit cest cheval demander.
Par mon chief, je le vi à Baiart enuier. »
Quant Guichars a oï son frere si parler,
Li cuers qu'il ot el ventre li prist à soslever.
Il a prisse s'espée quant cil s'en dut torner ;
Desor le hiaume à or li vait .i. cop doner,
Desi que es espaules n'i laisa que coper.
Les arçons en a fait vuidier et delivrer.
Le cheval par les reignes est alés recouvrer ;
Venus est à Renaut, si li prist à monstrer :
« Se il vos atalente, or i poes monter.
Li chevaus est molt bons, onques ne vi son per,

Fors seulement Baiart qui tant fait à loer. »
« Certes, ce dist Renaus, molt par vos doi amer.
Montes i orendroit, laisies le vostre aler.
M 64Or avons .ii. chevaus où on se puet fier. »
2385Et Guichars i monta, qui nel vost refusser ;
Mais ains que il se poissent de la place sevrer,
Vint Aimes de Dordon, li gentis et li ber.
Quant Renaus vit son pere, le sens cuide derver.
De mattalent et d'ire le prent à ramprosner :
2390« En la moie foi, sire, trop faites à blasmer.
En trop malvais endroit nos venes revisder.
Ja n'est il mie tans c'on doie parenter,
Car tos nos estuet vivre d'acroire et d'emprunter.
Mais or vient la saisons que l'on doit aüner
2395Et le pain et le blé et le vin entoner.
Au Noel puet on miols son ami esprover. »
« Glotons, ce dist li dus, je vos lo à garder.
Se Charles vos puet prendre, nus ne vos puet tenser,
Qu'il ne vos face pendre ou les membres coper.
2400Ja vos verra li rois si ruiste cop doner,
S'il de noiant vos aime, molt l'en devra peser. »

Renaus si point Baiart, va ferir Guinemer,
Que escus ne haubers ne li pot contrester.
Parmi le gros du cuer li fist le fer passer ;
2405Et quant Charles le voit, le sens cuide derver.
Il broche le cheval, n'i vost plus demorer ;
Ja fera les batailles, se il puet, desevrer.
Bien voit k'al tornoier ne puet preu recovrer.

Charles nostre empereres est venus as François.
« Car vos en retornes, baron, ce dist li rois,
Se vos plus i estes, ja m'estera sordois.
Ne sera mais la perte restorée des mois. »
Il prist la grant enseigne, si la ploia en trois,
Ja s'en partissent tot Engevin et Mansois,
Quant par une bataille vint Bertrans li Puillois,
Et sist sor .i. destrier qui plus iert blans que nois ;
Et vait ferir Soïn qui fu de Vienois,
Que l'escus ne l'auberc ne li valent .i. pois.
I l'a mort abatu del bon destrier morois.
E vos atant poignant des fils Aymon les trois ;
De la venjance prendre sunt en molt grant esfrois.
M 65A l'escrier des contes fu molt grans li tornois.
Ja i cherra de tex dont dolans iert li rois,
Que Bertrans i fu mors et Garniers et Gifrois,
Et tel .xv. des autres ne sunt pas des sordois.
Aelars point et broche le bon destrier norois,
Vait ferir sor l'escu le comte d'Estanpois
Que il ne li valut le pris d'un estanpois.
De l'auberc de son los li desrompi les plois
Que mort l'a abatu au destroit d'un marois,
Et quant Renaus le vit, si l'enclina .iii. fois.
Lor chevauchent ensemble, si passent les destrois ;
Devant les paveillons fu molt grans li tornois.

Li tornois fu molt grans devant les paveillons ;
La praerie iert grande, tes eslais orent lons.
La mainie Renaut s'escria à haus tons.
Là poïssies veoir fieres envaïsons.
Au fer et a l'acier i fu grans la tençons.

Là où li .iiii. frere tindrent lor confanons,
Entor eus assemblerent trestos lor compaignons.

L'emperere de France escria ses barons :
« Seignor, dist Charlemaignes, por Deu quel la ferons ?
Les chevaliers Renaut trovons fiers et felons.
Alons nos ent arriere, si laisons les glotons,
Car cist tornoiemens ne nos est mie bons.
Preis sunt de lor receit, si est fors lor maisons.
Alons nos ent en l'ost, dedans les paveillons.
Trop sunt bon chevalier, ja ensi nos prendrons,
Ne eus ne lor chastel, s'afamer nel poons.
Bien sai, de nule part n'i venra garissons,
Se parmi nos mains non ; ensi les destruirons. »
Et cil ont respondu : « Vostre commant ferons. »
Ja s'en partist li rois sens nule arestissons,
Quant Renaus vint poignant sor Baiart ki fu bons ;
Ensamble o lui ses freres et ses autres barons.
L'empereres les voit, nes tint pas as bricons.
Merveilleus cos se donent par desor les blasons.

Molt est fors la bataille et li chaple sunt grant.
Bien i fierent François, Angevin et Normant,
Et Renaus les akiust par son fier maltalent
M 66Et si frere et si home i fierent ensement ;
Desi ke lors erberges les enmainent ferant.
Illuec ont pris Jociaume, Foucon et Guinement,
Le conte de Nevers et Tieri de Vernant ;
Au chastel les envoient isnellement batant.
Sos Aimon de Dordon ont mort son auferrant
Et li bers est chaüs, puis se dresce en estant

Et Renaus et si frere i sunt venu poignant,
Et Ogiers li Danois li amaine ferrant,
.i. cheval de montaigne, molt isnel et corant.
Il en ot abatu Auberi le ferrant.
« Sire, tenes cestui, s'en faites vo commant. »
Et Aymes i monta, qui le cuer ot joiant.
Et racueillent les contes, ne se vont atargant.
Quant Renaus vit la force qui lor vint au devant,
Il a dit à ses homes : « Partons nos ent atant,
Se nos plus i estons, dont iert la perte grant ;
Ne sera restorée en tot nostre vivant. »
Et cil li respondirent : « Nos ferons vo commant. »

Arriere s'en repairent à esperon brochant.
Et Charles les enchauce, si lor vait escriant :
« Si m'aïst Dex, gloton, ja n'i aures garant.
Je vos ferai tos pendre à ce pui là devant. »
Renaus oï le roi, molt s'en va gramoiant.
Il a dit à ses freres : « Baron, ales avant.
Je voi le roi venir à esperon brochant.
Il nos menace à pendre de desor ce pui grant ;
Ja li donrai .i. cop de m'espée tranchant.
Se je le puis ocirre, joie en aurai molt grant. »
« Sire, dient li frere, laisies ester atant. »
Aelars le saisi par les reines devant ;
En lor chastel s'en entrent baut et lié et joiant,
Et Charles s'en repaire, tos plains de maltalant ;
Entre lui et Naimon molt ot le cuer dolant.
Li .iiii. frere furent sus el chastel au vant.

Or sunt li .iiii. frere en lor chastel entré
Et il et lor baron se sunt tot desarmé.
De lor prisons demainent grant joie et grant barné,
M 67Et Renaus a son frere molt sovent mercié
2500Del conte d'Estanpois qu'il li a mort geté.
Et Charles tint son siege par vive poesté.
Seignor, ce sachies vos, que je di verité ;
Puis furent .xxx. mois acompli et passé,
Que onques ne se mut por vent ne por oré,
2505Et Renaus et si frere ne sunt si enserré
Qu'el bos et en riviere n'aient, lor volenté.
Molt chevaucent sovent, quant il lor vient à gré
Chaoier et arcoier parmi le bos ramé,
Et portent en riviere maint bon ostor mué.
2510Et l'ost fu d'autre part logié enmi le pré ;
Molt sovent et menu ont Renaut escrié,
Et li ber et si home sunt sor l'ewe aresté,
Et parole as François tot à sa volenté ;
L'uns dit sovent à l'autre et orguel et fierté.
2515Fouques de Morillon a Renaut apelé :
« Vasaus, molt estes fos, bien vos ai esprové,
Que vos contre Charlon aves chastel fermé.
Il ne vos laira mie en pais vostre ireté. »

« Vasaus, ce dist Renaus, trop en aves parlé.
2520Vos me haes de mort, je sai de verité,
Car j'ocis Bertolai à l'eschequier karré.
Certes, je n'en poi mais ; puis m'en a il pesé
De lui et de Loihier qui le chief ot copé.
Adonc me feri Charles, ce saves de verté,
2525Que le sanc de mon chief vi as piés avalé.

Del maltalent que j'oi, oi le vis embrassé
Et saisi l'eskekier dont avïon joé
Et feri Bertolai, tost l'oi escervelé,
Desor moi desfendant ; ja ne vos iert celé.
Or en parles à Charle, le fort roi coroné.
Molt esteroit grant joie s'estïons acordé ;
Si riroie à ma mere qui molt m'a desirré
Et à Aymon no pere qui nos a forjuré. »
« Par Deu, ce respont Fouques, ains l'aures comparé.
Por amor Bertolai aures le chief copé. »
« Vasaus, ce dist Renaus, bien vos ai escouté.
M 68Trop m'aves manecié, [ce] samble malvesté. »
A iceste parole se sunt il desevré :
Fouques de Morillon est venus à son tré,
Et Renaus et si frere sunt el chastel entré,
Et Charles fu en l'ost à son riche barné.
Desi apres l'aoust que tot vait li esté,
De l'iver qui vint grans sunt François tormenté ;
Charles, nostre emperere, ot le cuer adolé.
Il a l'ariere ban de sa terre mandé
Et quant sunt tuit venu, si lor a bien monstré.
« Baron, ce dist li rois, merci, por amor Dé,
Des fius le viel Aimon, qui si sunt malmené,
Qui ma terre m'ont arse et mon païs gasté.
Cist chastiaus est molt nobles et de grant richeté.
Il ne seront ja pris, s'il ne sunt afamé.
Qui bon conseil sara, por Deu me soit doné
Et je ferai tot çou qui me sera loé. »
Tot se teurent li prince, nus n'en a mot soné,
Fors Names de Baivière qui le poil ot mellé.

« Sire, ce dist li dus, bien vos ai escouté.
De vos doner conseil ne voi nul apresté.
Cuidies vos que li conte soient si enserré
Que il n'aient laiens molt de lor volenté ? »
Apres parla Hervix, de Losenne fu né :
« Sire, drois emperere, molt vos voi mal sené,
Que vostre empire tot aves ci assemblé.
S'or venoit une gent de cel autre reiné,
Ki entrassent en France par vive poesté,
Molt vias en seroient vostre chastel pueplé.
Mais faites une chosse, se il vos est loé.
Dones moi le chastel et toute l'ireté
Et seulement .v. liues environ le reiné ;
Je vos rendrai Renaut ançois [.iii. jors] passé. »
Hervix, dist li rois Charles, molt aves bien parlé.
Se vos içou me faites que aves devisé,
Le chastel aures vos, ja n'en iert trestorné.
Si vos donrai owec Loon, ma fort cité. »
M 69Hervix en a le roi durement afermé
Qu'il li rendra Renaut, ains quart jor ajorné ;
Mais molt mauvaisement l'a Charles averé.

Les fiances sunt faites devant l'empereor
Qu'il li rendra Renaut, ains que past le quart jor.
« Ne vos aseüres, ce dist li souduitor,
Le matin, parson l'aube, prendrois vostre oriflor.
A Guion de Bourgoigne le chargies par amor
Et tex .c. chevaliers qui soient de vigor.
Par cel pui les conduie, com hom plains de valor ;
Gardes n'i ait mené ne noise ne tabor.

El chastel les metrai à l'esclarcir del jor. »
« Volentiers, » ce dist Charles, li bon empereor.

Tot droit à ses herberges s'en va li traïtor.
Il a vestu l'auberc, lacé l'iaume forçor
Et a çainte l'espée au merc sarazinor ;
Puis monta el cheval arrabi, coreor ;
A son col a pendu .i. escu point à flor ;
Puis prist le roit espié au penon de color
Et issi des esberges, si prist congié des lor.
Vers le chastel s'en vint, par de joste la tor ;
Ceus dedans apela, si lor dist par amor :
« Car m'acoillies laiens, por Deu le creator.
Mellés me sui à Charle, le maine empereor,
Tot por les fils Aymon [cui] il quiert deshonor.
Tel chosse en ai oïe, dont al cuer ai iror. »
Quant cil l'oent dedans, molt en ont grant baldor.
La porte li ovrirent devers le pont major.
Quant il ens le laiserent, molt fisent grant folor.
Hervin ont desarmé au perron, sos la tor,
Mais ne targa puis gaires qu'il lor fist [grant freor].

Or fu laiens Hervius el chastel herbergiés.
Li fil Aymon l'apelent, asses fu areiniés :
« Nel me celes vos mie, dist Renaus li proisiés.
Comment est l'emperere de cest siege aaisies ? »
« En la moie foi, sire, molt en est anoiés,
Del vent et de la pluie durement esmaiés.
Dusk' à .lx. jors les verres repairiés.
Molt sera grans merveille, se vos n'i gaaignies.
Nos porsivronmes l'ost à le keue, detriers.

Mar i vint Charlemaignes, ja ne s'en ira liés. »
« Amis, ce dist Renaus, forment me rehaitiés ;
Molt auroie grant joie, s'il erent deslogiés.
Se jel puis desconfire, bien weil que le sachies,
Jamais ne sera jor m'amistié n'en aies. »
Des ici jusk'au vespre fu cist plais si laisiés
Que li mengiers fu pres et bien apareilliés.

Cele nuit fu Hervix richement aaisiés.
Li chevalier se colchent, chascuns est traveilliés ;
Chevalchié ont le jor, les cols ont camoisiés.
Molt sunt tost endormi, ce fu dios et pechiés.
Hervix ne dormoit mie, li cuivers renoiés,
Qui en liu de Judas fu laiens herbergiés.
Il est levés del lit où il estois colchiés ;
Venus est à ses armes, si s'est apareilliés.
Oes des eschargaites, com les a engingniés.
Trestos lor a les pons avalés et baisiés,
Venus est à la porte, s'a les verrous [sachiés],
Puis vint à la bretesche, si s'i est apoiés,
Et à soie et à lime a les aniaus tranchiés,
[Les gaubans qui i pendent, a aval trebuchiez].
Bien traï les barons, ce fu dios et pechiés.
L'empereres de Rome ne s'est mie atargiés.
.c. chevaliers a pris cortois et ensaigniés ;
A Guion de Borgoigne les a li rois chargiés ;
Porta la grant ensaigne dont il se fist molt liés ;
Poignant vers le chastel s'en vint tos eslaisiés,
Et Hervix les i mist, li cuivers renoiés ;
Par la porte del pont les a ens tos laisiés,
Il le pooit bien faire qu'il en iert aaisiés.

Ceus del chastel eüssent ocis et destranchiés ;
Mais or oies com Dex les en a respitiés.
Lor valet ierent yvre ; quant chascun fu colchiés,
Li chevaus Aalart fu remes desloiés
Et est venus as autres, ses a molt traveilliés ;
De la noise qu'il fait s'est Guichars esveilliés.
Richars et Aalars saillirent tot en piés ;
Li maistre huis de la sale fu tos desveroulliés.
M 71Les haubers ont chosis et les hiaumes vergiés,
Qui furent por la lune clers et reflamboiés,
Et sunt venu au lit où Hervix fu colchiés.
Quant il nel truevent mie, chascuns s'est merveilliés.

Adonc se fu Renaus de dormir esveilliés.
Aallars s'escria : « Sainte Marie, aidies.
Ahi ! Renaut, biau frere, com iestes engingniés !
Hervix vos a traïs, li cuivers renoiés,
Et .c. de ceus de l'ost a ja [céans] poiés. »
Quant Renaus l'entendi, molt s'en est esmaiés.
Au plus tost que il pot, s'est vestus et chauciés,
Puis escrie ses freres : « Car vos apareillies. »
Dont s'armerent ensamble, s'ont les hiaumes laciés ;
Mais des Renaut n'i ot que .xx[x]. haubergiés.
Li autre sunt el borc, [chascun estoit colchiés,
Tuit ierent endormi] ce fu deus et pechiés.
Se Dame Dex n'en pense, chascuns iert destranchiés.
Renaus dit à ses freres : Seignor, ça vos traies ;
Se cist palais alume, ja n'en estordra piés. »
Et Hervix esperone les rues eslaisiés ;
Cil qui sunt ovec lui ont les nus brans sachiés ;
Sus et jus et partot ont les ostex cerchiés ;

N’en truevent nul el lit qui ne soit destranciés.
2675.xxxv. chevalier sunt laiens destranchiés.
La vile est estormie et li cris enforciés.
Adonc fu li assaus merveilleus commenciés.
Là veïssies ces huis et ces ostex brisiés
Et ces haubers fausés et ces escus perciés,
2680Ces broines, ces haubers desros et desmailliés.
Le feu boutent es rues, si esprent li marchiés.
Sus el maistre palais se fu molt tost fichiés.
Et quant Renaus le voit, molt s’en est esmaiés.

Il apela ses freres, si les a areiniés ;
2685Owec lui les enmaine et serrés et rengiés ;
Par la fause poterne s’en est jus repairiés.
Dex ! ci croist à Renaut une paines si griés.

Renaus a la poterne soavet avalée
Entre lui et ses freres de maisnie privée
M 72 2690Et issent del chastel coiement à celée,
Et la vile fu arse et la tor embrasée.
La gent qui fu dedans, fu tote à mal tornée ;
Tot sunt mort et ocis, n’i a nule celée.
Li escuier le fissent come gent honorée ;
2695A la fause poterne fissent lor aünée
Et ont si bien la porte desfendue et gardée,
Onques nus n’i entra, n’ait la teste copée.
Et Hervix li traïtres a sa gent asemblée ;
Tot droit al sosterrin l’en a o lui menée.
2700Grans fu li chapleïs, merveilleus à l’entrée.
Renaus li fils Aymon a la noise escoutée ;
Il a dit à ses freres : « Coardisse est provée

Que nos nos enfuions tapi, en recelée.
Nostre gent se combat, je l'ai bien escoutée ;
Se ele i muert sens nos, grans iert la reprovée.
Mais car le faisons ore, comme gent honorée,
Que chascun les secoure au tranchant de l'espée. »
Et cil li respondirent : « Si soit com vos agrée. »
A iceste parole ont la roche montée ;
Tot droit al sousterrin vindrent à la meslée.
Là peüst on veoir doner tante colée
Et tant pié et tant poing, tante teste copée.
Desor les traïtors est la perte tornée.
Aalars li cortois a la porte fermée,
Et la barre avant traite et par devant serrée.

[Or fu leans Hervix el chastel enserrés
Entre lui et ses hommes par molt grant foletés].
Li fil Aymon le fierent, chascuns tos abrivés.
Là peüssies veoir tant [ruiste] cos donés.
Tant roide lance fraindre, tans escus estroés,
Tans haubert jaserans derous et despanés
Et jesir par ces rues tans mors et tant navrés.
Tot sunt mort et ocis, n'en est riens eschapés,
Fors Hervix, lui dissieme, qui s'est à eus livrés ;
Mais de çou fist Renaus que preus et que senés
Qu'il n'en vost noiant estre en lonc charroi entrés.
El plus haut del rochier en [sunt] o lui menés.
M 73Unes forches fist faire, forment s'en est hastés,
Les traïtors i pent contremont lés a lés
Et l'ensaigne de joste dont Charles fu irés.
Adonques fu Hervix en la place menés,
Et .iiii. bon destrier, chascuns fu enselés.

Le traïtor ont pris, si fu si acesmés
Com vos pores oïr, se croire me voles,
Et as piés et as mains ont grans saïns noés.
As .iiii. membres fu et liés et serrés.
Les .iiii. destriers ont maintenant atelés ;
Sor chascuns des chevaus est .i. vales montés.
Tos .iiii. ont les destriers brochiés par les costés ;
Molt fu en petit d'eure illuec deceplinés.
Issi fu li traïtres ocis et desmembrés.
Le marrien des arsis ont trestos asembrés.
S'en fissent .i. ré faire qui bien fu alumés.
Là fu ars li traïtres et en poldre ventés.
L'empereres le vit, si l'en pesa assés.
« Hé Dex ! dist Charlemaignes, qui en crois fu penés,
Con sui par ces glotons honis et vergondés.

Quant je les adobai, molt fis que fox provés.
Mais je cuidai mes cors fust par eus honorés,
Qui ont mort mon neveu dont je sui controblés.
Or ont pendu mes homes et au vent encroés
Et m'enseigne de joste, dont je sui vergondés.
Mais par icel apostre c'on quiert en Noiron prés,
Jamais ne finerai, ses aurai vergondés. »
« Sire, ce li dist Fouques, par mon chief droit aves
Et Renaus est molt fos et trop desmesurés ;
Quant il pendi l'ensaigne, molt par fist que dervés. »
« Voire, ce dist dus Naimes, de çou sui je irés.
Quant il s'en entremist, nel fist pas par mes grés.
Ves com ele baloie, por Deu, or esgardés. »
L'empereres s'embronche, vers terre s'est clinés ;
Il ne l'esgardast mie por .xiiii. cités.

Et Renaus et si frere en sunt as murs montés.
« Seignor, ce dist li quens, à moi en entendes.
Bien nos vient, merci Deu qui en crois fu penés.
M 74A poi que je ne sui ocis et afolés.
Ki bon conseil saura, por Deu me soit donés.
Cist chastiaus est molt povres, essilliés et gastés,
Où solïons avoir la joie et les bontés.
L'avaine avons perdue et les vins et les blés
Dont j'estoie çaiens riches et asazés ;
Se nos plus i estons, ce sera foletés. »
[Issons nos en là hors, se vos le me loes,
Devers ces Alemens soit nostre effors tornés.
Alons en Ardanne dont on nos a getés,
Car quant nos en issimes ce fu grant foletés]. »
Et cil li respondirent : « Si com vos comendes.
Nos ne vos faldrons ja de quanque vos voldres. »
Adonc fu li hernas richement aprestrés
Et trestot li somier et chargiés et trossés ;
As escuiers les ont maintenant delivrés.
Puis vestent les haubers, s'ont les helmes fermés
Et çaingnent les espées as senestres costés ;
Tant atandent ensamble que li jors est finés.

« Baron, ce dist Renaus, se vos plaist, entendes :
Gardes que chascuns soit et sages et membrés.
Quans somes nos çaiens de chevaliers armés ? »
A .vi.c. chevaliers les a Guichars esmés.
« Certes, ce dist Renaus, nos en avons ases. »
Parmi les Alemans seront ja aroutés ;
La nuis est parvenue, solaus est resconsés.
Il ovrirent les portes, Renaus s'en est tornés ;

Baiars à l'orisele fu devant lui menés.
Li baron s'en issirent, es les vos aroutés.
Renaus se regarda qui fu preus et senés ;
Son manoir a veü, sel beneï asses
« Chastiaus, ce dist Renaus, vos soies honorés.
.v. ans a acomplis que vos fustes fermés.
Molt ai eüs en vos richeces et plantés ;
Or m'en estuet issir, quant vos estes gastés.
Certes tant sui je plus correciés et irés. »
Por poi qu'il ne se pasme, tant estoit adolès.
« Sire, dist Aalars, par mon chief, tort aves.
Ja por chastel bastart grant duel ne demenes.
Ja ne verres .ii. mois acomplis et passés,
S'en aures vos .i. tel que miols valra asses.
.i. conseil vos donrai, se croire me voles ;
De çou ne faites duel k'amender ne poes,
Mais chevauchies à force, si vos achemines. »
« Frere, ce dist Renaus, bien sai que vos m'ames.
Or soit donc mes hernas maintenant aroutés. »

Or ont cil del chastel le conseil entendu ;
Lor hernas apresterent, si se sunt esmeü.
Desi qu'as Alemens sunt li baron venu,
Que li .i. ne li autre n'en orent nul veü.
Là furent li grant cop doné et despendu,
Là ot tant cors sens arme, tante teste sens bu,
Tant hauberc jaserant desmaillié et rompu.
Quant li hernas fu outre, grant joie en ont eü.
L'emperere le content si ami et si dru
Que li fil Aymon sunt fors del chastel issu.

Charles a commendé qu'il soient porseu
Là ot tant paveillon et tant tref destendu
Et tant somier chargié à force et à vertu.
L'enchaus lors commencerent desos .i. pui agu.

Vont s'en li fil Aymon, chascun fu molt irés.
Le chastel ont guerpi qu'el [rochier] fu fermés,
Mais de çou fist Renaus que preus et que senés,
Escuiers et vales ot trestos aroutés ;
Devant lui les envoie et rengiés et serrés,
Et Charles les enchauce et ses riches barnés.
Renaus dist à ses freres : « De l'esploitier penses.
Ves ci François venir, je les voi tous armés.
Aalars et Guichars, nos hernas enmenes.
Entre moi et Richart seromes arestés
Et detenrom François qui vienent abrivés. »
Et cil li respondirent : « Si com vos comendes. »
Charles, nostre empereres, ne s'est mie arestés ;
Il sist sor .i. cheval, molt fu bien adobés,
Et vient apres les contes, qu'il n'i est demorés,
Et Ogiers li Danois et Namles li barbés,
Fouques de Morillon et des autres asses.
Charles, nostre empereres, s'est à vois escriés :
« Si m'aïst Dex, gloton, vos n'i garisteres ;
[Trop est longue la fuite que vos amprise aves] ;
M 76Hui est venus li jors que tot .iiii. morres. »
« Sire, ce dist Renaus, ce n'est pas verités.
Se Deu plaist et Baiart sor coi je sui montés,
Ains que je soie mors, molt chier l'achateres. »
Lors a brandie l'ante dont li fers fu quarrés ;
Le cheval li trestorne, si est vers lui alés,

Quant Hues li Baivers si est avant passés,
Et Renaus li feri con vasaus adurés
Que l'escu de son col li est frais et troés
Et l'auberc de son dos derros et desafrés.
Son espié li conduist tres parmi les costés ;

Par devant Charlemaigne chaï mors enversés.
Quant le voit l'empereres, forment en fu irés.
Et [Charles lor escrie : « Baron, c'or le prenes. »
Mais] Renaus lor ganchist, si s'en est desevrés.
Apres ses compaignons s'en va tos abrivés,
Et Charles les enchauce et ses riches barnés.
.xiiii. liues longhes les a ensi menés,
K'il n'i ot jostes faites ne chevaliers tornés
Ne Renaus ne perdi .ii. deniers moneés,
Et vindrent à une aigue, si passèrent as gués,
Dusqu'Espaus en Ardane ne se sunt arestés.
L'empereres le voit, s'est arriere tornés ;
Il a dit à ses homes : « Suï l'avons asses.
Baron, laisies l'enchaus, nos destriers voi lassés.
Ja estera Renaus en Ardenois entrés ;
Nos nel baillerons mais en trestos nos aés.
A .c. mile dïables soit ses cors commendés.
Deles ceste riviere anuit vos osteles.
L'erbe est et bele et clere et larges est li prés.
Vos i poes bien tendre et paveillons et trés.
Li cheval paistront l'erbe que ci aval vees. »
Et cil [li respondirent] : « Si soit com vos voles. »
L'empereres descent ki fu grains et irés ;
A l'estrier fu Ogiers et Namles li barbés.
Le tref Charlon tendirent Guinemens et Guivrés,

Et paveillons et loges i veïssies asses ;
Et firent les feus faire, chascuns fu embrasés.
Li mangiers Charlemaigne fu pres et conreés ;
M 77 2885Molt fu bien herbergiés, et Renaus est passés.
La merci Deu de gloire, del roi [est] eschapés.

Charles, nostre empereres, pense de herbergier,
Et Renaus passe l'eve, il et si chevalier.
Molt se fist cointement cel jor, eschargaitier ;

2890Traverse la montaingne et le grant val plenier :
D'autre part descendirent desous .i. olivier.
Une fontaine i sort, ki molt ot gent gravier.
Li blé i furent dru et li herbe à faucier.
Por le liu ki fu biaus et tant fist à prissier,
2895S'aresterent li conte, chascuns sor son destrier.
« Seignor, ce dist Renaus, ci fait bon esbergier. »
Premerain descendirent sergent et escuier :
Les armes lor baillerent li baron chevalier,
Mais ne se porent pas de vitaille aaisier.
2900Li cheval paisent l'erbe, si se vont refroidier.
Illuec se reposerent desi à l'esclairier,
Mais ainc n'i ot parlé le nuit de deschaucier ;
Chascuns fu tous armés, s'ot çaint son branc d'acier,
Desi que au demain que il dust esclairier ;
2905Dont leva sus Renaus il et si chevalier.
Il a fait maintenant sa gent apareillier
Et furent tost trossé li mul et li somier ;
En Ardane se fierent, el bos grant et plenier.
Es les vos as Espaus à seür chevauchier.
2910Or puet nostre emperere a seür enchaucier ;

Il [nes] baillera mais de Mars ne de Fevrier,
Ceus qui la nuit gaiterent, se courent aaisier,
Deles une montaigne se sunt alé coucier.
Bien sunt fors del chemin le trait à .i. arcier.
Charles fu en son tref o Naime le Baivier ;
Delès l'ewe corant se vont esbanier.
« Names, dist l'empereres, saves moi conseillier ? »
« Sire, ce dist dus Names, par le cors saint Richier,
Nos iromes arriere, sel voles otrier. »
Atant es vos venu maint vaillant chevalier.
Charles en apela Huidelon le Baiver.
« Baron, dist l'empereres, penses de l'esploitier. »
M 78Quant li conte l'entendent, n'i ot qu'esleescier.

La praerie est jante et la riviere est grant

Là sunt nostre François desi à l'ajornant,
Et li duc et li conte vindrent au roi devant.
« Sire, quel la feromes ? dites vostre talant. »
« Baron, laisies l'enchaus, as maufes, le commant,
Chascuns voist en son regne, tot soion repairant.
Gardes bien le païs, jel vos pri et comant.
Se li glouton i entrent, preu soies et vaillant.
Tant les chacies par force qu'il soient recreant. »
Et cil li respondirent : « Tot à vostre commant. »
Or sunt monté li conte, n'i vont plus atarjant.
Li os est deslogié, si s'en tornent atant.
Charles vait à Paris qui le poil ot ferrant.
Et descent au perron, sos le pin verdoiant,
Et monte les degrés de vert marbre luisant.
As fenestres s'apoie, s'apela Foukerant,

Foukon de Moirillon et Richart le Normant.
« Baron, dist l'empereres, molt ai le cuer dolant
Des fius au viel Aymon qui si me vont menant.
Au chastel revendront, bien sai à esciant. »
« Sire, ce dist dus Names ja ne l'iront pensant,
Entré sunt en Ardane, en cele forest grant.
D'iluec iront avant où il auront garant, »
« Voire, dist Charlemaignes, as maufes les commant.
Ales, prendes Ogier et Richart le Normant,
Foucon de Morillon et Drivon de Guincent.
Congié doingnent François, si s'en tornent atant. »
Et cil li respondirent : « Tot à vostre commant. »

Or a nostre empereres son siege departi ;
Droitement vers Paris a son oire aquelli
Et li baron s'en sunt arriere reverti.
Chascuns vint en sa terre, molt en sunt esjoï,
Et Aimes s'en repaire qui le poil ot flori ;
Traverse la montaigne, si a le liu choisi
Et vint à la fontaine dont si fil sunt parti ;
Es osclos s'en entra, molt ot son cuer mari.
En Ardane s'en entre, s'a ses fius acueilli.
M 79Deles .i. montaigne, sos .i. rochier flori,
Trova ses .iiii. fius qui preu sunt et hardi.
La nuit orent veillié, s'orent le jor dormi.

[Aliaumes les perçoit] entre lui et Henri :
« Jantis dus debonaires, par mon chief, vos les ci. »
Aymes les ot parler, s'en ot le cuer mari.
« Helas, ce dist li dus, con m'ont cist malbailli !
Se je lais ces glotons, puis que je les voi ci,

Parjuré sui vers Charle, ma foi li sui menti.
Dame Dex me confonde, se il en vont issi.
Las, pechieres, dolans ! por coi n'en sunt fuï ?
Ja en iert la bataille, je le sai tot de fi,
Et se mi fil i muerent, molt aurai cuer mari. »
« Sire, dist Hermenfrois, onques mais tel n'oï.
Dont ne l'aves vos Charle et juré et plevi,
Se vos les poes prendre, qu'il seront malbailli ?
Nus hom de vostre eage, qui le poil ait flori,
Ne se doit parjurer por fil ne por ami.
Et qui son seignor boise, bien a Deu relenqui. »
« Par mon chief, dist li dus, je vos ai bien oï.
Jamais n'i aront trives, orendroit les desfi. »

Quant Aimes ot ses fius en Ardane trovés,
.ii. chevaliers apele, des miels de ses privés :
« Baron, ales à eus et si les desfies. »
Et cil li respondirent : « Si com vos comendes. »
Des palefrois descendent, es chevaus sunt montés.
Cele part sunt venu ; chascuns tos aïrés ;
Et quant Renaus les vist, molt en est esfraés.
Il a dit à ses freres : « Baron, car vos armes.
Ci voi .ii.chevaliers venir tos abrivés.
Je ne sai que il vellent, ne ques est lor pensés,
Car d'Aimon nostre pere les vi orains sevrés.
Tant conois le vieilart et ses ruistes fiertés,
Par le mien essient, ja s'iert à nos meslés. »
« Certes, ce dist Guichars, vos dites verités.
Hom que l'on het de mort, n'iert ja aseürés. »

Atant es vos poignant les .ii. tos abrivés.
Quant il voient les contes, ses ont araisonés :
M80« Si m'aïst Dex, seignor, trop vos voi mal senés.
3000Ves ci Aimon vo pere qui est del roi sevrés.
Il vos mande par nos qu'il vos a desfiés. »
« Seignor, ce dist Renaus, jel me savoie asses ;
Mais car ales arriere, trives nos i prenes. »
Et cil li respondirent : « De folie parles ;
3005Mais se l'on vos asaut, tres bien vos desfendes. »
A iceste parole es les vos retornés.
Atant es vos Aymon où vient tos abrivés.
Quant Renaus voit son pere, si est encontre alés ;
Il l'en [a] apelé, con ja oïr pores :

3010En la moie foi, sire, molt grant tort en aves,
Ki à chascune fois sor nos vos enbates.
Encor en cuit je estre de pechié encombrés. »
« Lechieres, ce dist Aymes, de folie parles ;
Ja n'aures mais bon jor tant com vos sermones.
3015Orendroit en cel bos hermites devenes.
Refaites ces chaucies, ces maus pas estoupes.
Ce vos covient il faire, puis que vos recrees.
Vos iestes chevaliers, hardis et alossés,
Quiconque vos assaille, tres bien vos desfendes. »
3020« Sire, ce dist Renaus, par mon chief, droit aves.
Jamais de moie part n'en seres aparlés. »
Adonc a li dus Aymes ses enfans desfiés.
Il broche le destrier, es les vos assemblés,
Et Renaus a ses freres hautement escriés.
3025Là peüssies veoir tans ruistes cos donés,
Et tante lance fraindre et tans escus troés.

Tant i estut Renaus que ce fu foletés,
Que li meschies en est desor les siens tornés.
De .vii.c. chevaliers à armes conreés,
N'en mena que .l. entre sains et navrés.
Deles .i. montaigne s'en est fuiant tornés,
Et Aymes les enchauce, li viels chenus barbés ;
Trois liues toutes plaines les ont issi menés,

Qu'il n'i ot jostes faites en coste ne en lés.
Par desous Brunevaus est Renaus arestés ;
Illuec ot molt grans cos departis et donés.
M 81Sous Aalart fu mors ses destriers sejornés ;
Li vasaus saut en piés, mais molt fu esfraés
Et tint nue l'espée, se est avant passés,
Et dus Aymes ses peres est à lui arestés,
Hermenfrois, li veneres, et li autres barnés.
Ja fust ou mors ou pris, ce est la verités,
Quant Renaus li cortois si est avant alés
Et Richars li gentius et Guichars li membrés,
A tant de gent com orent [chascuns tous abrievés],
Mais n'avoient chevaus conquis ne recovrés,
Où Aalars peüst adonc estre montés,
Par devant ses .iii. freres s'en est à pié tornés.
Li conte le desfendent as espées del lés.
Issi les a li viels une liue menés
Que onques Aalars ne pot estre montés ;
Mais tous tans vait à pié, ce fu grans pietés.
Li garnement le chargent dont il iert encombrés.
Que vos en mentiroie ? si fu las et matés
Qu'il n'alast plus avant por l'or de .iii. cités.
En miliu de ses freres s'est asis ens el pres,

Et quant Renaus le voit, à poi n'est forsenés.
Par deles une roche s'est li quens acoutés,
Puis dist à Aalart : « Sire frere, montes.
Se nos ci vos laisons, ce sera foibletés.
Jamais en nulle terre ne seres restorés. »
Cil monta sur la roche, tant s'est esvertués,
Et saut derriers le conte. Quant se fu acesmés
Et quant Baiars se sent des .ii. vasaus trossés,
Il a la teste escouse, .iiii. fois s'est molés ;
Bien pres de demi pié s'est desos eus levés.

Adonc fu plus isniaus que devant n'iert asses.
Seignor, ce sachies vos, que ce fu verités :
O tous les .ii. barons dont il iert encombrés,
Fist Renaus .iiii. jostes as chevaliers armés.

Or sunt li fil Aymon durement entrepris
Là où Renaus torna contre ses anemis.
Ha Dex ! com fu Baiars et fors et poestis !
Quant ot les .ii. barons armés et fervestis,
M 82 Fist Renaus .iiii. jostes, com bons vasaus eslis ;
A chascune lor a .i. chevalier ocis.
Es vos par la bataille Hermenfroi de Paris ;
Cil iert maistres veneres au roi de Saint-Denis,
Et sist sor .i. cheval qui vint de Mont Senis.
En present fu à Charle l'empereor tramis ;
Ne cuit k'eüst meillor en trestot le païs.
Hermenfrois fu l'autr'ier de ceus de l'ost partis ;
Por .i. mesage dire fu à Aymon tramis.
Il broche le destrier, ne fu mie esbahis,
Et voit les fius Aymon, si s'escria à haus cris ;

« Si m'aïst Dex, gloton, tot seres mort et pris.
Je vos rendrai à Charle, le bon roi au fier vis. »
Et va ferir Renaut devant, sor l'escu bis,
Et Renaus feri lui com hom maltalentis,
Et l'escu li perça et le hauberc treslis.
Le cuer qu'il ot el ventre, li a en .ii. partis.
Tant com hante li dure, l'abat mort el larris.
Par les reines à or a le bon destrier pris.
Aalars li cortois est es arçons saillis,
De la joie qu'il ot vait ferir Anseïs ;
Mort l'abat del cheval de les .i. plaiseïs ;
Cil n'en levera mais ; estre i puet à tos dis.
Molt fu fors li estors et li abateïs,
Et Aymes les enchauce, li viels chenus floris.
Il escrie à ses homes : « Mar en ira .i. vis,
Car mort m'ont Ermenfroi que Charles m'ot tramis.
Molt en iert dolans Charles, li rois de Saint Denis. »

Li chevalier Aymon ont ses fius aquellis.
Adonc fu la bataille, li estors resbaudis.
Là ot tant hante fraites et tans escus croisis,
Tant haubers jaserans derrous et desartis.
Renaus a regardé selonc le plaiseïs
Et voit venir Girart, tous estoit aquellis.
Il en [a] apelé ses freres les hardis ;
« [Ci] voi venir Girart qui n'est pas nostre amis.
Quant nos entrepreïmes la mort de Looïs,
C'est cil qui de la guerre fu plus amenevis.
Certes, s'il nos eschape, molt serai malbaillis,
M 83Ja n'aurons pais à Charle por tant que il soit vis. »

Seignor, ceste bataille fist forment à doter.
Ainc n'i ot parentage, quant ce vint al joster.
Là peüssies veoir tant ruistes cols doner
Et tante hante fraindre et tant escu troer,
Tant hauberc jaserant desrompre et desafrer,
Tant jantil chevalier morir et craventer.
Renaus fu desconfis à .i. tertre monter ;
Onques ne pot des siens que .xiiii. [mener],
Il se parti del chanp, quant n'i pot plus ester.
Molt fu grans li meschiés, quant ce vint au torner,
Et Aymes est remes ques prist à regreter.
« Ahi, mi .iiii. fil ! tant vos deüsse amer
Et encontre tos homes garentir et tenser.
Or m'estuet que vos face en cest essil aler.
Qui cest plaist commença, molt en fait à blasmer ;
Bien en devroit dïables l'ame de lui porter,

L'ossemente et la poudre traveillier et pener. »
Dont commence dus Aymes por ses fils à plorer.
Les mors qui el chanp ierent, fist trestos enterrer,
[Les navrés et les sains sor les chevaus monter] ;
Hermenfroi, le dru Charle, n'i vost mie oblier.
Desor une litiere le fist bien conreer ;
Sor .ii. mules l'a fait par devant lui porter,
Et a cueilli son oirre, si a pris à errer.
Enfreci qu'à Dordone ne se vost arester ;
Une nuit i sejorne por le cors reposser.
Au matin, parson l'aube, le fist Aymes lever.
Isnellement a fait ses homes conreer,
A la biere comende .ii. mules asteler.
A la voie se mettent, n'i volrent arester ;

Les terres et les plains commencent à passer,
Entreci k'à Paris ne volrent arester.
Aymes s'en vient au roi ses noveles conter ;
Quant il vit Charlemaigne, sel prist à apeler :
« Sire, drois empereres, ce dist Aymes li ber,
Si sui dolens el cuer, ne me puis conforter.
En Ardane m'estut les glotons encontrer.
Là les cuidai bien prendre et à vos amener.
M 84Asses m'i combati, ce ne vos quier celer.
Tel damage m'ont fait que ne puis recovrer.
Ocis m'ont Hermenfroi qui gentils fu et ber.
Les gloutons cuidai prendre, lui l'estut comparer.
Faites me unes reliques devant vos aporter.
Sor sains vos jurerai que miols nel poi garder. »
Quant Charles l'[entendi], del sens cuide derver.

« Aymes, ce dist li rois, or ai bien entendu ;

En molt malvais, endroit me sunt cist plait meü.
Molt sunt vo fil preudome, mais cier me l'ont vendu.
Or seront à ces festes mi concile tenu ;
Si prendrai mon conseil ce fait qui là fu.
Tuit series destruit, se j'en iere creü. »
Aymes a bien del roi le respons entendu ;
Forment l'en a pesé qui à cort fu venu.
Isnellement s'en torne et avec lui si dru,
Qu'il n'a de Charlemaigne le congié atendu.
Es chevaus sunt monté, n'i font noise ne hu ;
Entresi à Dordone ne se sunt arestu.
Aymes descent à pié desous le pin ramu ;
Por la parole Charle fu li viols irascu.

A poi qu'il n'ot au roi son homage rendu.
« Sire, ce dist dame Aye, com vos est avenu ? »
« Dame, ce dist li dus, mon servisse ai perdu.
Je forjurai mes fils por Charlon le chenu.
Or ai Renaut en champ et ses homes vaincu.
Molt se desfendi bien, onques tex ber ne fu.
Hermenfrois le feri de l'espié sor l'escu,
Mais Renaus, mes bon fils, li ot molt tost rendu.
A tout son aisné frere, l'ot si grant cop feru
Que l'escu li perça, li haubers fu rompu.
Tres parmi le cuer outre li mist l'espié molu ;
Del cheval l'abati mort à terre estendu.
Aallart, vostre fil, ot le cheval rendu. »
« Sire, ce dist la dame, i a nul retenu ? »
« Nenil, ce dist li dus, car ne plot à Ihesu ;
Mais il sunt desconfit, forment il ont perdu,
Molt malvais guerredon m'en a Charles rendu.
M 85Par molt grant maltalent somes de cort venu,
Mais se n'iert por pechié, jel feroie irascu. »

Or est Aymes del roi par maltalant sevrés,
Et Renaus et si frere ont les destrois passés.
En la parfonde Ardane es les vos tos entrés ;

Lors lor covint sofrir les tres grans povretés.
Il n'oserent aler n'à chastiaus n'à cités,
Ne à borc ne à vile n'à nule fermetés ;
Menjuent venoison, c'est toute lor plantés,
Et boivent les fontaines et les ruisiaus des gués
Et prenent les chevreus, quant il les ont bersés.
La char gascrue et l'ewe les a tex conreés

K'il n'i avoit celui ne fust tos engrotés.
Molt les a malbaillis li vent et li orés.
Que vos en mentiroie ? pres n'est chascuns finés.
Tot sunt mort de mesaise, n'en est .i. vis remés,
Fors seul li .iiii. frere ; cil pueent mal ases,
Et seul .iii. compaignons hardis et alossés :
C'est Reniers et Guions et Fouques li barbés.
Cist se tindrent molt bien, chascuns iert adurés ;
N'ont que .iiii. chevaus, grans est la povretés ;
Entr'eus .vii. n'en ont plus, tot çou fu verités,
Et cil ne vivent pas d'avaines ne de blés
Ne de fain qui ja fust au soleil essorés ;
De fueilles, de racines vivent, c'est lor plantés,
Et qui trueve feuchiere, cil fu bons eürés,
Li cheval en mangerent chascuns fu descharnés ;
Mais Baiars en fu gros et cras et sejornés.
Mieldres iert il de fueilles qu'autres chevaus de blés.
Or empire li regnes, durement est [gastés] ;
De Senlis à Orliens peüst on estre alés.
Et d'illuec à Paris arriere retornés
Et de Loon à Rains, par toutes les cités,
N'i trovissies nul home qui de mere fust nés,

[Qui ne soit en chastel ou en tor enserés],
Tant par estoit Renaus cremus et redoutés.
Sovent a o ses freres les François revisdés,
Et o les .iii. [vassaus] de cui il iert amés.
Quant il vont en besoing, li .iii. sunt montés,
M 86 Et li .iii. vont à pié, qui les ars ont portés.
Et quant il ont les ewes et les maus pas trovés,
Dont montent il tot .vii. es chevaus desertés.

Baiars en porte .iiii. quant il est bien hastés.
Chascuns n'est mie el bos logiés ne através,
Mais de fos et de chaisnes est chascuns aombrés ;
Lor garnemens ont tous desrous et despanés ;
Tant orent as chars nues les blancs haubers portés
Que il furent plus noir k'arremens destemprés
Et si sunt plus velu ke n'est un ours betés.
Des bons estrius à or est li cuirs desorlés
Et li frain de lor seles porrissent as orés.
Reines firent de hars, de ceus trovent asses ;
S'en sunt lor estrivieres et lor chevaus çainglés.
Tant com issi lor va, sunt il bons eürés.
Tant com il pueent traire, fu molt grant la plantés.
Mais les cordes porrissent, si revient la chiertés.
Tant les avoit yvers souspris et abosmés,
A bien poi que il n'ont lor bons chevaus tués.
Onques Dex ne fist home ki de mere soit nés,
S'il veïst les barons, ne l'en preïst pités.

Tant ont li fil Aymon en Ardane esteü,
Que il i ont trestot lor bon esfors perdu,
Fors que .iii. chevalier qui lor sunt remasu ;
C'est Reniers et Guion et Fouques li chenu,
E cil se sunt tres bien aduré et tenu.
Il n'issent cele part qu'il ne soient veü ;
Maintenant lor comence et la chace et li hu.
Charles l'a comendé, bien est partout seü,
Que s'on les puet ataindre, que il soient tenu,
Et se on les retient, à lui soient rendu ;

Ja nus nes garira qu'il ne soient pendu.
Por çou vont en Ardane li fil Aymon tot nu ;
Quant il pluet et il vente et il greste menu,
Chascuns est sos .i. arbre, à son col son escu,
Lor hiaumes enroillés et lor espié molu,
Et li cheval desferrent, li lorain sunt rompu.
Renaus a maudit l'eure qu'il vit le jor venu
M 87Que Looïs perdi le chief desor le bu.
Forment lor anuia li yvers qui lons fu.
Ha Dex ! com desirroient que estés fust venu !

Or est estés venus, li ivers est passés,
Li soes tans les a durement amendés.
Li cheval peurent l'erbe ques a esvertués ;
Par içou ont lor cuers auques resvigorés ;
Et Renaus a ses freres auques bel apelés
Et Renier et Guion et Foucon le barbé.
« Seignor, ce dist Renaus, se vos plaist, entendes.
Molt avons en Ardane sofert grans povretés :
Ainc n'ot plus de mesaise nus hon de mere nés.
N'avons arme ne drap, tos les avons ussés ;
Velu somes et taint des vens et des orés.
Plus me poise de vos, voir que de moi ases.
Molt avons ces fores et ces grans bos gardés.
.vii. ans accomplis, n'en fu .i. fais portés.
Charles, nostre emperere, nos en doit savoir grés ;
Chascuns en devroit estre richement sodeés ;

Or [est] li tans venus, kit tant est desirrés ;
Trop ont nostre anemi en lonc sejor estés ;
.vii. [ans] que .i. seus n'en fu par nos grevés.

S'or avïons chevaus, sor coi fussons montés,
Or mais devroient estre traveilliés et penés.
Par icel saint Apostre c'on quiert, en Noiron prés,
Ja n'en ataindrai .i. qui ne soit decolés.
Ki bon conseil saura, por Deu me soit donés. »
« En la moie foi, sire, dist Aalars l'ainés,

Se il ne vos pesoit, je dirai mes pensés.
Nos somes tant soupris des grandes povretés
Que jamais en cest sens ne serons recovrés ;
Mais faites mon conseil, se il vos est loés.
Alons ent à Dordone ki est bone cités,
Et passons Balençon et Biaucaire dalés.
Si verrons nostre mere qui por nos a ploré.
Je vos plevis tres bien les moies loiautés,
Se secors nos puet faire, ja ne vos iert veés.
Bien a passé .vii. ans que nos a desirrés ;
M 88Molt devrïens de li avoir grant pïetés. »
« Frere, ce dist Renaus, molt bien parlé aves.
Au chemin nos metons, quant il iert avesprés. »
Quant li autre l'entendent, ses en ont merciés.
Ce fu el mois de Mai qu'est entrés li estés,
Que li oiseillons chantent el parfont bos ramés
Et foillissent cil bos et verdoient cil prés ;
Chaitif en autre terre sont forment trespensé
Et au main et au soir sunt sovent dementé.
Por les fius Aymon fu cist reprovier trové,
Qui issirent d'Ardane où il ont conversé.
Molt furent de lor cors laidi et malmené.
Il oirent tote nuit, qu'il ne sunt aresté,
Et au matin s'enbunchent qu'il ne soient trové.

Il ont tant par les nuis, esploitié et erré
Que molt sunt aprochié de là où furent né.
De Dordone ont veü le palais honoré,
Les murs d'araine bis et le bos et le pré
Et la bele richoise de coi il sunt jeté ;
Membre lor des mesaises qu'il orent enduré ;

De pitié et de duel sunt li frere pasmé.
Renaus les en redrece, ses a reconforté.
« Si m'aist Dex, seignor, molt avons mal erré.
Trop somes folement en ceste terre entré,
Car n'i somes conduit ne de nul afié ;
Et s'Aymes nos puet prendre, à mort soumes livré. »
Richars dist à Renaut : « Vos dites verité. »
« Par ma foi, dist Guichars, molt aves fol pensé.
Ja somes nos d'Ardane issu et eschapé
Et de la grant mesaise où nos avons esté ;
Noir somes et velu com ours enchaiené ;
Ja ne seromes mais conut ne ravisé.
Or chevalchons ensamble, trestot aseüré.
Se nos dedans la vile poïssiens estre entré,
Ja ne se seriens mais, touchié ne adesé ;
Et se nostre juïsse nos i sunt destiné,
Autresi somes nos à martire livré. »
« Certes, ce dist Renaus, tot m'as reconforté. »
M 89A icestes paroles ont li baron erré,
Entreci qu'à Dordone ne se sunt aresté.
Parmi la maistre porte sunt en la vile entré,
Mais il n'i furent onques conut ne ravisé.
Molt se sunt merveillié cil ques ont esgardé,
Et dist li uns à l'autre : « Cist où furent trové ?

Je cuit qu'il ne sunt pas de cestui païs nés. »
Chevaliers et borgois les ont araisonés :
« Ki estes, beles gens ? de quel païs venes ?
Estes vos peneant ? en quel liu converses ? »
« Seignor, ce dist Renaus, por coi le demendes ?
Ja vees que je sui uns hom molt mal menés. »
Lors a brochié Baiart, si s'est d'eus desevrés ;
Dusk'al maistre palais ne s'i est arestés.
A pié sunt descendu desos le pin ramés ;
Tous lor .iiii. chevaus ont illuec aresnés.
En la salle en monterent par les amples degrés.

Li palais fu là sus de sergens esnués.
Au dois se sunt asis que il i ont trovés.
Ja n'en leveront mais, si i seront plorés ;
Car dus Aymes lor peres estoit chacier alés
Entre lui et ses homes, ses drus et ses privés,
Sergens et veneors dont i avoit asses.
.iiii. cers avoit pris, dont molt s'est deportés ;
Ne set pas que Renaus soit o lui ostelés,
N'en sa cist de Dordone n'en son palais listés.
Richars et Aalars et Guichars li membrés,
Cil se sieent as tables belement, lés a lés ;
Mais n'est pas li mengiers ne pres ne conreés,
Lor mere ist de la chambre, li uis fu desfermés,
Et si fil le regardent, s'ont les chiés enclinés.
« Aalars, dist Renaus, quel conseil me donnes ?
Vees la nostre mere, je la concis asses. »
« Frere, dist Aalars, por Deu, car i ales.
Contes li no [mesaise] et nos grans povretés. »

« Non fera, dist Richars li preus et l'alosés.
Sire Renaut, biau frere, encor vos atendes. »

Or sunt li .iiii. frere sus el palais plenier
Tant furent nu et povre, n'ont fil de drap entier.
Si sunt lait et hydeus, bien samblent aversier.
Quant la dame les voit, n'i ot k'esmerveillier ;
Tel paor ot eüe, ne se sot conseillier.
Mais or se rasseüre, ses prent à araisnier :
« Baron, dont iestes vos, nobile chevalier ?
Bien me sambles hermite ou gent peneancier.
Se vos voles del nostre, à celer nel vos quier,
De dras et de vitaille dont vos aves mestier,
Je vos en ferai ja de joie apareillier,
Por amor cel Seignor qui le mont doit jugier,
Qui garise mes fius de mort et d'encombrier.
Je [nes] vi, pecheresse, .x. ans ot en Fevrier. »
« Comment est ce donc, dame ? » dist Richars au vis fier.
« En la moie foi, sire, par mortel encombrier

Jes envoiai en France, à Paris cortoier ;
Charles en ot grant joie, tot furent chevalier.
Li rois ot .i. neveu que merveilles ot chier ;
Quant il vit les dansiaus alever et prisier,
Cremi que desor lui volsissent souhaucier ;
O le jeu des esches les cuida engingnier.
Mais li valet nel porent sofrir ne otroier ;
La teste li briserent sus el palais plenier ;
Desi qu'il l'orent mort, ne le volrent laisier.
Lors s'en fuï chascuns sor le corant destrier ;
Awec eus en alerent bien .vii.c. chevalier.

Deseur Muese, en Ardane, en .i. grant pui plenier,
Fermerent .i. chastel par deseur le rochier.
Charles les fist de France deserter et chacier.
Aymes les forjura, qui ne l'osa laisier :
Li rois li fist jurer, ains qu'il venist arrier,
Que s'il les poïst mais ne tenir ne baillier,
Tous li ors que Dex fist, ne lor auroit mestier
M 91 Que il ne lor feïst tous les membres tranchier. »
Quant Renaus l'entendi, si se vost embromcier.
La duchoise l'esgarde, si le cort areisnier ;
Tous li sans desor li commence à formoier.

La duchoise se dresce el palais, en estant,
Et voit muer Renaut sa chiere et son samblant.
Il avoit une plaie enmi le vis devant ;
Au beourt li fu faite, quant il estoit enfant.
Sa mère le regarde, si le va ravisant.
« Renaus, se tu ce ies, que t'iroies celant ?
Biaus fius, je te conjur de Dieu, le roiamant,
Que se tu ies Renaus, di le moi erramant. »
Quant Renaus l'entendi, si s'embroncha plorant.
La duchoise le voit, ne le va puis dotant ;
Plorant, brace levée, va baisier son enfant
Et puis trestos les autres .c. fois demaintenant.
Il ne desissent mot por nule riens vivant.
Donques parla la dame, si lor dist son samblant :

« Enfant, molt iestes povre et mesaise aves grant.
Donc n'aves vos o vos chevalier ne sergent » ?
« Oïl, .iii. compaingnons, que n'en sunt vivant,
Qui nos gardent là fors chascun .i. auferrant. »

La duchoise l'entant, s'en apele Helinant.
« Ales moi là defors ces degres avalant,
[S]i prenes le cheval dant Renaut mon enfant,
Et les autres destrier, tout ensi le comant. »
En la mareschaucie les metes maintenant. »
Et cil li respondi : « Tot à vostre comant. »
Les degres avala del vert marbre luisant ;
Entreci as barons ne se va atargant.
Il les a apelés, si lor dit en oiant :
« Baron, ales lassus, ne soies delaiant.
J'enmenrai les destriers en cele estable avant. »
Et cil li respondirent : « Tot à vostre comment. »
Il li ont delivrés, il les enmaine atant
Et li baron monterent sus el palais errant.
« Seignor, ce dist dame Aie, bien soies vos venant. »
Deles ses .iiii. fius les asiet en plorant.
Li mengiers fu tos pres, molt les va semonant.
Char ont de venoison et d'oiselin volant ;
Burent vin et claré à une coupe grant.
Es Ayme de Dordon parmi la porte entrant ;
Repairoit de chacier parmi la vile errant.
M 92.iiii. cers orent pris à la muete corant.
Il descent au perron, sos le pin verdoiant,
Et monta el palais, .i. baston paumoiant,
Et a trové ses fils à sa table seant,
Qui furent nu et povre, nes vait reconoisant.
La duchoise en apele, si li dist maintenant :
« Dame, qui sunt cist home ? bien semblent peneant. »
Dame Aye l'entendi, si li dist en plorant :
« Sire, ce sunt ti fil que traveilliés as tant

As Espaus, en Ardane, où mesaise orent grant.
Or sunt venu à moi, qu'en ierent desirrant ;
Hesbergié sunt anuit por Deu, le roi amant.

Le matin s'en iront par son l'aube aparant.
Ne sai ses verrai mais en trestot mon vivant. »
Quant li dus l'entendi, tos taint de maltalent ;
A ses fius se torna, molt lor fist fier samblant.
Il les a apelés moit aïréement.
« Enfant, ce dist li dus, vos soies mal veignant.
Que quesistes à moi ? ne vos sui bien weillant.
Forjuré vos ai Charle, l'empereor poissant,
Que la guerre feïstes, malvais gar[ç]on faillant.
Je ne vos pris trestos la monte d'un besant.
Ne troves vos convers, chevalier ne sergent,
Dont preignies raençon ne d'or fin ne d'argent ? »
« En la moie foi, sire, ce dist Renaus l'enfant,
Se vos marches sunt quites, par le mien essiant,
Ce ne sunt pas les autres, ce vos di voirement.
Jusk'à .l. liues poes aler errant,
Ja n'i troveroit home borgois ne païsant,
Fors ceus qui es chastiaus se vont eschergaitant.
L'autre an, ens es Espaus, me feïstes mal tant ;
Mon chastel abatites, dont j'ai le cuer dolant,
Entre vos et Charlon qui le poil a ferrant.
Apres me revenistes laidement enchauçant ;
Tous nos desconfisistes deles .i. desrubant ;
De .vii.c. chevalier ne furent eschapant
Ne mais ces .iii. barons que ci vees seant.
Por nos perdres Jhesu, le roi de Belleant. »
M.93Quant Aymes l'entendi, si en va sospirant.

Or sunt li .iiii. frere el palais de Dordon ;
Entr'aus et lor bon pere commence la tençon.
Li viellars les a mis fierement à raison :
« Valles, cil vos confonde qui sofri passion.
Que quesistes vers moi, quant bien ne vos feron ?
Je no vos pris tot .iiii. waillant .i. esperon.
Noirs et velus vos voi, bien resambles, gaignon.
Quel guerre faites vos l'empereor Charlon ?
Ne troves en sa terre, dont praignies raençon,
Chevalier ne sergent, dont aies garison ?
N'estes pas chevalier,ençois estes garçon.
Ja troves vos asses gent de religion,
Clers et prestres et moines de grant aaïson,

Ki sunt blanc sor les costes et ont blanc le guiton ;
En clair saïm lor gissent li foie et li poumon
Et si ont les chars tendres, si ont gras le roignon ;
Mioldres sunt à mengier que cisne ne poon.
Brisies les abaïes et froisies à bandon.
Ki del sien vos donra, si li faites pardon,
Et qui nel voldra faire, mar aura raençon.
Cuisies les et mengies en feu et en charbon ;
Ja ne vos feront mal niant plus que venison.
Dame Dex me confonde, qui vint a passion,
Seençois nes mengoie que de fain morusom.
Miodres est moine en rost que n'est car de mouton.
Issies fors de ma sale, widies moi mon donjon ;
Car ja n'aures del mien, vaillant .i. esperon. »
« Sire, ce dist Renaus, vos dites que maus hom.
Tant en avons ocis, le conte n'en savom.
Ja Dame Deu ne place que noaus en façon.

A chacier nos aidies owec le roi Karlon
Et si nos desertes com soiomes larrom.
Mais or avons tant fait que somes en maison.
Vos le comperres chier, ains que nos en parton. »

Quant Renaus li cortois ot son pere parler,
De maltalent et d'ire commence à tressuer ;
Se ce fust .i. autre hom, nel peüst endurer ;
M 94Ja li fesist molt tost le chief del bu sevrer.
Il a prise s'espée sovent à regarder ;
L'une moitié en trait, sor piés se vost lever.
Aalars le conut, quant il le vit muer ;
Devers lui se torna, sel prist à apeler :
« Por amor Deu, biau sire, tot çou laisies ester,
Car au bien et au mal doit on son pere amer.
Nos ne devomes mie encontre lui chosser.
S'il a fait sa folie, nos l'estuet endurer. »
« Baron, ce dist Renaus, bien puis [je] forsener
Quant je voi ci celui qui nos deüst garder
Et encontre tous homes maintenir et tenser
Et au bien et au mal le bon conseil doner.

Or s'est tornés au roi por nos deseriter,
Et si nos chace et hue, quant il nos puet trover.
Es Espaus, en Ardane, nos a fait molt ester.
Si nos i covint molt mesaises endurer ;
Nos n'en porrïons pas la moitié aconter.
Nel feïsse de lui, por les membres coper,
Ains me laisasse ardoir et la poudre vanter ;
Meis se Jhesus me lai se de çaiens eschaper,
Ne li lairai de terre demi pié à gaster.

Por tant comme je puisse desor cheval monter ;
Car bien set que por nos se deüst parjurer. »
Quand li dus l'entendi, si commence à plorer.
« Helas ! ce dist li dus, com or puis forsener,
Quant plus jones de moi me puet conseil doner ;
Car ja por sairement nes deüsse grever.
Se je l'avoir deüsse comme leres embler,
Si lor deüsse jou departir et doner
Et à tot mon pooir essaucier et monter. »
Puis a dit à Renaut : « Biau fius, molt estes ber.
Ne cuit en tot le monde .i. home vostre per. »

Li dus dit à ses fils : « Faites [vo volantez].
De l'or et de l'argent est çaiens grans plentés,
Chevaus et palefrois et destrers sejornés,
Et haubers et vers elmes et espiés noellés,
Peliçons vairs et gris et hermins engolés ;
M 95Asses en poes prendre, se il vos vient en grés.
Je m'en irai là fors, ce est la verités ;
Ne weil que vostre afaires soit par moi esgardés,
Que je soie vers Charle de noiant perjurés. »

« Sire, ce dist Renaus, je vos di bien por voir
Que por vos n'i venismes ne por le vostre avoir ;
Mais nos poons ici nostre mere veoir,
Qui nos pleure et regrete et au main et au soir.
Le matin en irons, n'i poons remanoir,
Ne sai se en sa vie nos porra mais veoir. »
« Renaus, ce li dist Aymes, molt ies de grant savoir.
Chevaliers par ses armes ne puet pas plus valoir.
Quant Bertelais fu mors, tot perdi mon espoir.

Ainc devant Charlemaigne ne me poi remanoir ;
Il me fesist tot pendre et les membres ardoir.
Toute sa volenté li fis par estovoir.
Faire l'estut par force, blasme n'en dui avoir.
Quant [je] vos forjurai, molt en oi le cuer noir.
Vos poes orendroit vostre mere veoir.
Ainc ne vos forjura, je le sai bien de voir.
Elle a or et argent et merveilleus avoir.
Dame Dex le confonde, qui molt nos puet valoir,
Se sufraite en aves, tant c'on le puist avoir
Et tant ne vos en done, quant vendra al movoir,
Que vos à .i. preudome puissies bien remanoir. »

Molt fist Aymes li dus que preus et que senés.
.xx. chevaliers a pris des miex de ses privés ;
Del palais s'en issirent par les amples degrés ;
Par la fause poterne est el vergier entrés.
Illuec se sunt assis desous les pins ramés,
Et la france duçoise a ses fils apelés.
« Enfant, ce dist la dame, ne vos aseürés.
Vostre pere s'en est fors del palais alés ;
Ja n'i rentrera mais, si en seres tornés.
Mais ains seres vos tot baigniés et conreés
Et chauciés et vestus et tres bien afublés.
Ja sembles vos hermites qui de bos soit jetés. »
« Dame, ce dist Renaus, tex est la povretés.
M 96 vii ans a acomplis et si sunt tous passés ;
De pieres ne de roches ne poi estre grevés,
Tant est espes li cuirs, ne pot estre entamés.
Or irons seignor querre qui preus soit et senés. »
« Enfant, ce dist la dame, vers Espaigne tornes,

Que li païs est riches, manans et asazés.
Iluec troveres vos remanances asses. »
« Dame, ce dist Renaus, si con vos comandes »
Dedans sa maistre chambre les a o lui menés ;
Ele les a baigniés et tres bien conreés ;

Chemisse et blanche braies lor done à grant plantés
Et chauces de paile brun et solers botonés
Et peliçons hermins et bliaus gironés
Et molt riches mentiaus lor a sus afublés.
La duçoise lor a ses tresors defremés,
D'or et d'argent lor mostre mervellose plenté.
« Vallet, ce dist la dame, icest petit prené.
Se vos n'en aves preu, je vos donrai asses. »
« A Dex, ce dist Renaus, com ber fui onques nés !
Lor a les sodoier de la tere mandés.
Cil viendront volentiers, ki erent [sejornés].
Cele nuit jut Renaus à Dordon la cité.
Ançois que il fust jors, en i vint grant plenté,
Tant k'il furent .vii.c. as armes conreés ;
Et la france duçoise a ses fis apelés.
Ele dist à Renaut : « Amis, or entendes.
Biax fix, laissies Baiart ; magres est et lasés,
Si maine le ton pere, ki est de grant bonté. »
« Dame, ce dist Renaus, qu'esse que dit aves ?
El Baiart ai fiance, ki molt est alosés.
Vois à seür par France, quant jo i sui montés. »
« Voire, ce dist la dame, ricement soit gardés. »
A icestes paroles fust ja Renaus montés ;
Atant es vos Maugis ki preus est et senés,
Et repairoit de France où esté ot asses.

A la cité d'Orliens ot un [tresor] enblés.
Quatre somiers amaine d'or et d'argent torsés.
M 97Il avoit oï dire, et si fu verités,
Que li fil Aymon sont dedens Dordone entrés.
Venus est cele part ; es le aceminés,
Parmi la maistre porte en la vile est entrés.

Renaus le vit venir, si est encontre alés,
Ses bras li mist au col, si l'a bien acolés ;
Quatre fois le baisa par molt grant amistés.
Biaus niés, ce dist Renaus, où aves vos estés,
Pieça, que ne vos vi ? molt en sui aïrés. »
« Sire, jo vien de France, où jo ai conversés.
En la cité d'Orliens ai un tresor emblés ;
Charles nostre emperere l'i avoit asamblés.
Quatre somier amaine d'or et d'argent torsés.
Icil vos seront ja à estrine donés. »
« Cosin, ce dist Renaus, Dex vos en sace grés,
A icestes paroles sunt li baron montés.
[Aymes] ist del vergier, ki le cuer ot irés ;
Encontre els est venus volentiers et de grés.
« Vallet, ce dit li dus, bien vos ai regardés.
Or estes vos garnis et d'armes conreés
Et cauciés et vestis et tres bien afublés ;
De l'or et de l'argent emportes à plenté ;
Si aves bons cevax où vos estes montés.
Ne sai se ja en France en sera mais parlé. »
« Sire, ço dist Renaus, ce est en Dame [Dé].
A l'issir de la [ville] ont grant dol demené.
La duçoise se pasme sor son mul sejorné ;
Chevalier et borjois ont ensamble parlé.

Or s'en vont li dansiel de Dordon la cité ;
Ja n'i renterront mais en trestot lor aé ;
Mais si feront encore, se Dex l'a destiné.

Vont s'en li fil Aimon, ne s'asseure[nt] mie.
.vii.c. chevaliers a en la lor compaignie,
Et Maugis li cortois les enconduie et guie,
Et trespasserent Bause, si ont France guerpie.
Parmi [le Gastinois] ont lor voie acuellie ;
A Orliens passent Loire ; la tiere ert desertie,
Li [.iiii.] fil Aymon l'avoient si gastie.

Entresi [qu']à Poitiers ne s'aseürent mie.
M 98Del roi Yon de Gascoigne ont la novele oïe.
Il est preus et cortois et de grant segnorie.
Par devers cele marce a grant mestier d'aïe.
« Cosins, ce dist Maugis, nel lairai nel vos die.
Li rois est molt prodom et de grant manantie
Serves le jusq'à Paskes, une feste joïe ;
Ases tost vos fera de son regne partie.
Tel cose i poroit estre commencie et bastie,
Ne nos i pendroit Charles à nul jor de sa vie. »
« Cosin, ce dist Renaus, ne vos en faudrons mie. »
Et trespassent les teres, s'unt lor voie acoillie.
Par de delà Poitiers, à une herbergerie
Sont venu apres vespres, quant nuis fu aserie ;
Cele nuit i remestrent jusqu'à l'aube esclarcie.
Si entrent en lor voie, Dame Deux les conduie.
Entresci qu'à Bordiax ne s'atargierent mie.
Le roi Yon i truevent a grant cevalerie.
Au piet du pont descendent par devant l'abeïe ;

Sor un peron de marbre, soz l'olive florie,
Descent li cuens Renaus à la cière hardie.

Reignaus, li fix Aimon, est en Bordiaux entrés.
« Alons nos herbergier », dist Guichars li senés,
« Cousin, dist Amaugis, se vos plaist, non feres.
Ains parlerons au roi, se croire me voles,
Et se il vos detient, Dex en soit aürés,

Et s'il ne vos retient, autre consel prendes.
Droitement à Tolose vostre cemin tenes,
Beges li Sarrasins est molt preus et senés ;
Il est par droite force en cest roiaume entrés.
De la tter[e] à cest roi a il conquis asses
Tolose et Monpellier et Saint Gille deles
Biaucaire et Avignon et Albe sor les gues.
Encor conquerra plus, ains k'i soit retornés.
Cele part irois vos, se n'estes arestés. »
« Cosin, ce dist Renaus, bon consel me dones.
Si voloie jo faire, tel estoit mes penses.
Mais or sera il miels, puisque vos le voles. »
.l. chevaliers a Renaus apelés.
M 99« Baron, ce dist li [quens], car vos en aprestes. »
Et cil li respondirent : « Si com vos commandes. »
Tost et isnelement es les vos conreés ;
Cauces ont de brun [paile], et esperons dorés ;
De mantex vairs et gris fu cascuns afublés.
Sor un destrier d'Espaigne en est Renaus montés
Et Maugis li cortois ne s'est aseürés ;
Il monta sor le noir ki molt ere abrievés.
.l. chevaliers en a Renaus menés ;

Unques ne s'aresterent, si vi[nrent] as degres ;
Renaus est descendus, si est amont montés.
[Richars et Aalars et Guichars] li menbrés
El palais [sunt] venus, es les vos arestés.
Li rois Yus de Gascoigne ert en sa cambre entrés ;
A un consel estot dont molt ert esgarés.
Li Senescaus le roi s'en est en piés levés
Et a dit [à] Renaut : « Biax sire, avant venes.
Vos aves compaignons, par ce dois vos sees. »

Sire, ce dist Renaus, volentiers et de grés.
Mais or me dites primes où est li rois alés »
Et dist li Senescaus : « Molt par tans le saueres.
En cele cambre à vote est tres hui main entrés ;
Ensamble o lui ses homes, ses drus et ses privés,
Por demander consel, car molt est esfreés.
Beges li Sarrazin l'a guerroié asses
Et brisiés ses castiaus et ses païs gastés,
Cités et abeïes, danjons et fremetés.
Or est dedens Tolose par droite force entrés. »
« Certes, ce dist Renaus, molt par est forsenés. »
A tant es vos le roi, s'est el palais entrés.
Renaus ala encontre, li vassax adurés,
Et Richars et Guichars et Aalars l'ainsnés.
Quant Renaus vit le roi, parfont l'a enclinés ;
De Deu le salua, ki en crois fu penés.
« Damel Dex vos saut, sire, par ses sainte bon[t]és »
« Amis, dist li rois Yus, vos soies honorés.
Dont estes ? de quel terre ? gardes, ne me celes. »
« Sire, ce dist Renaus, molt par tans le sares ;
Nos somes né d'Ardenne, ja mar le mesqueres,

Fil Aymon de [Dordone] ki pros est et senés.
Charles nos a de France caciés et desertés ;
Aymes nos forjura, ço est la verités.
Or alons segnor guerre ki preus soit et senés,
Ki encontre Charlon nos retenist asses. »
« Amis, ce dist li rois, quant compaignons aves ? »
« Sire, ce dist Renaus, aparmain le saueres.
Nos somes bien .vii.c. as armes conreés ;
Mais nos ne voluns mie que vos nos redotes,
Car nos avons de l'or et de l'argent asses,
Ki n'iert jusqu'à .ii. ans despendus ne gastés. »
Quant li rois Yus l'entent, vers tere est enclinés ;
Une molt grant loée s'est li rois porpensés,
Puis apela Renaut, com ja oïr pores.
« Vassax, retenus estes, avec moi demores.
Ne vos faudrai de guerre de ça .ii. ans passés.
Quant de vostre tere [estes] issus desiretés,

Bien devons estre ensanble, ço est la verités.
De cuer vos aiderai, ja mar le doteres,
Entresci et .ii. ans acomplis et passés,
Ja n'i metres del vostre .ii. deniers moneés
Ne ja vostre cheval n'erent plus tart ferrés. »
« Vostre merci, biax sire », dist Renaus li [senés].
Au Senescal les baille ; cil les a ostelés.

Or sunt li fil Aimon au roi Yon acointié.
Li baron en ont joie et tuit en furent lié,
Mes à petit de terme en seront plus haitié.
Beges fu à Tolose, ens el demaine sié,
Molt ot le cuer joiant, car il ot gaaignié.

Entre lui et ses homes forment en furent lié.
Il les a apelés, s'a cascun araisnié.
« Baron, ce dist li Turs, li blé sunt esploitié.
Des nos anemis querre somes trop atargié ;
Car cevauçons ensamble et seré et rengié.
A la [cit] de Bourdiaus soien[t] tost asegié. »
Et cil li repondirent : « Tot à vostre congié. »
A icestes paroles se sont aparelié,
M 101 Et furent bien .x. mile et seré et rengié,
Et cevaucent ensamble ; si ont tant esploitié
Que par desor Bordiaus se sunt tuit enbuscié.
Beges li Sarazins a avant envoiei
.iiii.c. chevalier, bien sunt aparellié.
Cil cevaucent ensamble tuit seré et rengié ;
Jusqueci à Bordiax ne se sunt atargié,
Que ils virent la vile et le demaine sié ;
Devant la mestre porte ont l'estor commencié.
Ens el mestre donjon fu li estors molt fiers.
Li rois Yus s'escria : « Segnor baron, aidies.
Veci paiene gent ; molt nos ont aprociés
Se il se vont ariere, tos serai aïriés ;
Par le mien entiant, ja mais ne serai liés »
« Sire, ce dist Renaus, or ne vos esmaies.

Ja sera li estors mervelloz et pleniers. »
Puis a dit à ses freres : « Car vos aparellies.
Faites soner Bondin [et] si vos en issies. »
« Sire, dient si frere, tot à vostre congié. »
Il vestent les haubiers, s'unt les hiaumes laciés
Et çainent les espées as pons d'or entaillés
Et montent es cevax, les escus embrachiés ;

Puis font soner Bondin, es les apareliés.
Renaus a dit au roi : « Or ne vos esmaies.
Montes, vos et vostre home ; gardes [ne] vos targies.
Nos en irom devant et vos venes detriers.
Certes mar i entrerent li cuivers renoiés. »
« Amis, ce dist li rois, forment me rapaies.
Dame Dex vos garisse ki en crois fu dreciés. »
Renaus sist sor Baiart, armés et haubergiés,
Et s'escria ses homes : « Poignies, ne vos targies. »
La grant enseigne porte, dont d'or fu la moitiés
Et l'autre de cendal ricement entallié.
De la porte s'en ist poignant, tot eslaissiés,
Et ac[u]ellent paiens ki les ont damaigiés.
Plus de demie liue [s'unt] le cembiel caciés ;
Ultre l'agues les suient, ce fu delx et peciés.
Li sire de Tolose ne s'est mie targies ;
M 102[Entre] li et ses homes est molt tost desbuciés,
Sonent cor et buisines, es les vos eslaissiés.
Renaus les voit venir, molt en est merveilliés ;
Il a dit à ses omes : « Or ne vos esmaies,
Car anqui [serai] molt alosés et proisiés,
Ou à tote ma vie honis et avelliés. »
« Sire, dient si home, ales, ne vos targies.
Se bien voilies ferir, ja n'en estordra piés. »

Li sire de Tolose ot molt gens aünée.
Là où il desbusierent de la selve ramée
Sonent cor et buisines, grant joie ont demenée

Et de lonc et de lé en tentist la valée.
Li fil Aymon s'eslaissent le fons d'une valée,

A .vii.c. chevalier de mainie priviée ;
Cascuns abat le suen à la lance amorée.
Li sire de Tolose à la ciere menbrée
Sist sor un vair destrier, à la crupe tiulée ;
Ne cuit k'il ait mellor en tote la contrée,
Fors Baiart le Renaut, à la sele dorée ;
Voit venir Aalart tote la randonée ;
Grant cop li vait doner sor la tarje roée ;
Desos la bocle d'or li a fraite et troée.
Quant Aalars le vit, s'a la color muée,
Tost et isnelement mist le main à l'espée
Et fiert un Tolosant, dona li grant colée ;
La teste à tot le hiame fait voler en la prée.
Li Tolosans le voit, s'a la color muée,
Son ceval li ocist d'une [guivre] empenée ;
Tot entor Aalart fu sa jant asemblée ;
Ja fust ou mors ou pris, sans nule recelée,
Quant Reinaus li cortois vint poignant par le prée
Et Richars et Guichars, sans nule demorée,
Et Aumaugis lor a l'enseigne raportée,
Dont fu grant la bataille et forte la melée.
Tante lance i ot fraite, tante targe troée,
Et tante rice broigne deroute et dessafrée.
L'un mor verse sor l'autre en campet en la prée.
Li sire de Tolose n'i fist longe arestée ;
M 103Ains broce le ceval de grant esperonée
Et vait ferir Segart sor la targe roée ;
Desos la bocle d'or li a fraite et troée,
La broine de son dos déroute et desafrée,
Le pis li a trencié, le bu et la corée ;

Li cors gist à la tiere, l'arme s'en est alée.
Aalars le coisi à la ciere menbrée,
« Helas, ce dist li quens, com male destinée !
Comm[e] a cil nostre amor cierement comperée ! »

Il broce le destrier, tote une randonée,
Et fiert le Tolosant sor la targe listée.
Mai[s] ne li enpira vaillant une denrée.
Atant es vos le roi et sa jent honoré[e] ;
Mes qant il i parvint, si remest la menlée.

Li sire de Tolose fu molt preus et senés ;
Il sist el destrier vair ki molt fu alosés ;
Bien vit, le remanoir n'est pas sa seürtés ;
Plus tost s'en vait fuiant que ne [fait] cers ramés
Et Renaus li preus est apres aceminés.
En .III. arpens de terre en ont tant trespassés
Que li autre ne sevent kel part il sont tornés.
« Hé Dex, [d]ist Aalars, ki en crois fu penés,
Sainte Marie dame, où est Renaus alés ? »
Atant es vos le roi [s'est illec] arestés ;
A sa vois k'il ot clere, s'est molt haus escriés :
« Segnor, franc chevalier, car vos en retornes. »
« Sire, dist Aalars, qu'est ce que dit aves ?
Perdu avons Renaut qui preus est [et] senés. »
Qant li rois l'entendi, si fu au cuer irés ;
Dont vont querant les mors ki gisent par les prés.
Quant Aalars nel trueve, molt en est trespensés,
Detort ses blances mains, s'a ses cevex tirés,
Et Richars et Guichars en sunt as cris alés,
Dont enforce li dex ; jamais tels ne veres.

« Halas, dist Aalars, [caitis, maleürés],
Quant j'essi de mon regne, povre, desiretés,
Avec le melor home ki de mere fust nés.
Caitis, or l'ai perdu, au cuer en sui irés. »
M 104Lor soupire Guichars et Richars est pasmés.
« Segnor, ce dist li rois, por coi vos desmentes ?
Bien vos deves targier, quant vos pas nel troves.

Et se li cue[n]s est pris, molt tres bien le raueres,
Car nos avons de l'or et de l'argent asses.
Jo ne quic pas que Baiges soit oen si osés
Que s'il a pris Renaut, por lui soit vergondé[s]. »
Sire, dist Aalars, qu'esse que dit aves ?
Alons querre Renaut tant que il soit trovés. »
Et respondi li rois : « Si com vos commandes. »
A icestes paroles, es les aceminés.
Or dirons de Renaut ki s'en estoit tornés
Apres le Sarrazin, corant tos abrievés.
Molt le vait encauçant par les tertres quarrés.
Au parmonter d'un pui s'est Renaus escriés :
« Car torne, Sarrazin, tes cevax est lassi[é]s.
Se tu muers en fuiant, molt mal fu ta bontés. »
Li Sarrazins l'oï, si est vers lui tornés,
Et Renaus le feri, ne s'est mie arestés,
Devant, en son escu ki à or [fu] bendés.
Molt fu fors li haubers, quant il n'est desafrés,
Et li paiens vassaux, quant il n'est craventés.
Renaus l'empoint par force, ki molt est adurés ;
Li espiels par le poing est très [c']au fer colés.
Li Sarrazins le voit, molt est espoentés,

Il guencist le destrier ki estoit poumelés.
Ja ert grant la bataille des vassaus adurés.

Li sire de Tolose fu chevalier proisiés ;
Il a dit [à] Renaut : « Vassal, car me laissies.
Ales ent à Bordiax ; gardes ne vos targies.
Molt sera grant damage se [vos] Baiart perdies.
Jam[a]is por vostre roi si bon ne raueries.»
« Par mon cief, dist Renaus, de folie plaidies.
Qant de moi partirois, ja mais ne serois lies. »
Lors a brocié Baiart des esporons des piés
Et li Turs son ceval ; ne s'est mie atargiés.

Grans cos se vont doner es escus de qua[r]tiers ;
Li espiels au paien est frais et pecoi[é]s
Et li Renaut fu frais ferrés et bien liés ;
Le paien a feru, k'il li tot les estries.
Renaus l'empaint par force et s'il est trebuciés
Li paiens s'esvertue et est salis en piés,
Puis a traite l'espée com hom ki fu iriés ;
Sor son cief mist l'escut, o tot s'est avanciés.

Quant Renaus l'a veü, à sa vois a hucié.
« Certes, ce dist Renaus, ja ne m'ert reprocié
Qu'à ceval me comba[t]e et vos soies à pié. »
Il descent à la tere, si a Baiart laisié,
Pui a traite l'espée al puin d'or entaillié ;
L'escu par les [enarmes] a sor son cief drecié.
Grans cos se vont doner, ne se sunt esparnié ;
Li paiens a amont le fort escu drecié
Et Renaus i feri qui par mi l'a trencié.
Qant li paiens le vit, forment est esmaié.

Li vairs destrier d'Espaigne, quant se senti legier,
Il entre ens es galos, si a tant esploitié
Que il a un grant tertre de devant lui puié,
Et quant Baiar[s] le voit, molt a le cuer irié ;
Apres le vair s'eslaise, es le vos aproicié.
Au parmonter [du] tertre a si bien esploitié
Que il li vint devant, si l'a tant aproismié
K'il te prist par le crine, si l'a vers li sacié.
Tant a Baiars le [vair] tiré et anguisié,
Tote lor ambleüre sunt el camp repair[i]é,
Là où cil se combatent, ki molt [sunt] travellié.

Baiars a si le vair destrain[t] et anguisié
K'il ne fiert ne ne mort ne ne jete [del] pié.

Reignaus, li fils Aymon, a l'escu acolé
Et tint en son poig destre le bon [branc] acéré ;
Vers le paien se trait, grant cop li a doné ;
Çou [k'ataint] de l'escu, li a [par mi coupé],
M 106 3985.c. mailles li abat del buen hauberc safré.
Li Sarrazins le voit, s'a le cuer esfreé ;
Bien set, s'autre recuevre, j'a l'ara mort jeté.
Un poi se trait ariere, s'a Renaut apelé ;
« Vassaus, dones moi trieves, par la vostre bonté.
Venes ent avec moi, jo vos jur fe[e]uté
Que la moitié vos doins de tote m'ireté.
Asses porons conquerre, se nos sons ajosté. »
« Certes, ce dist Renaus, ja ne sera pensé,
Je sui remes au roi ki molt m'a honoré.
Se je ne vos i rent, il m'en sauera mau gré. »
Et dist li Sarrazins : « A vostre volenté.

Volentiers m'i rendrai, se jou ai seürté
Que jou n'i soie ocis et menés à vilté. »
« Certes, ce dist Renaus, ja ne sera pensé. »
S'espée li rendi au pun d'or esmeré,
Et Renaus l'a reçu, si l'a aseüré.
Puis li rent son ceval par le çanfrain doré
Et li paiens i monte par l'estrier noelé.
Ariere s'en repaire[nt] tot le cemin feré.
A l'avaler d'un tertre ont le roi encontré,
Le prison li rendi, dont il li sot bon gré.
Et Richars et Guichars ont grant joie mené.
Aalars vint encontre, si l'a bien acolé.

« Frere, dist Aalars, Dex vos croise bonté.
Beneoite la mere ki tel fil a porté. »
A icestes paroles se sont aceminé ;
Lor esciec en remainent k'il oren[t] conquesté.
Li rois Yus est venus à Bordiax sa cité,
Et descent au peron, desos le pin ramé,
Et montent les degrés de vert mabre listé,
Et Renaut et Guichart en a o lui mené
Et Richart le cortois et Aalart l'ainé.
As fenestres de mabre se sunt tot acosté.
Li rois les aime molt et tient en grant cierté.
Il ont auques de droit, car servi l'ont à gré ;
Bien li ont acuité auques de son rené.
La suer le roi Yon a Gautier apelé,
Tost et isnelement, si li a demandé :
« Comment l'ont fait no jant ? ne me soit pas celé.
Li ques en out le pris, par vostre loiauté ? »
« Et je le vos dirai volentier et de gré.

Renaus, li fix Aymon, au corage [aduré],
M.107A retenu Begon et si l'a amené. »
La puciele cortoise en a Deu merecié.
Li roi Yus de Gascoingne a Renaut apelé,
Et, Richart et Guichart et Aalart l'ainé.
« Barons, quel le ferons ? que aves enpensé ?
Molt est grans li esciés que avons conquesté.
Beges, li Sarrazins, m'a forment agrevé ;
Ma terre a essellie et mon païs gasté.
Par saint Pere l'apostre, c'on [quiert en] Noiron pré,
Je n'en prendroie mie plain .i. val d'or comblé,

Que je nel faice pendre, ja n'en ert trestorné. »
« Sire, ce dist Renaus, ce n'ert ja par mon gré ;
Car je li a[i] par foi loiaument afié
Que ja n'auera le cors honi [ne] vergondé,
Et je li tendrai bien, s'il vos plest, verité.
En vo ca[r]tre soit mis, quant il soit avespré ;
A mangier et à boire ait là ens à plenté.
S'en prenes raençon à vostre volenté.
Son ceval sera miens ; je l'ai [Richart] doné,
[Son haubert et son helme et son branc aceré]. »
« Certes, ce dist li rois, molt aves bien parl[é],
Et je ferai issi tote vo volenté. »
Et li roi et li prince ont grant joie mené
Ens es fons de la ca[r]tre ont Begon avalé ;
Plus d'un mois et demi a là dedans [esté].

Or orent à Bord[i]ax grant joie et grant baudor
De la desconfiture dont Dex lor fist honor.
Communaument li dient li grant et li menor :

« Ainc mais n'avint tel cose à fil d'empereor ;
Baiar[s] prist le ceval [et] Renaus le segnor. »
Li rois Yus de Gascoingne le fist metre en sa tor,
Et Beges l'apela, si li dist par amor :
« Et car nos acordomes, [si me] faites honor.
De trestot mon barnaige aves ici la flor.

.[x]. somiers vos donrai, qui tot [sont] ambleor,
Cargiés d'or et d'argent, ains hom ne vit mellor. »
« Volentiers, dist li rois, par Deu le creator,
Se Renaus le me loe et mi autre contor. »
Li baron s'acorderent à l'entrer de Pascor.

M.108A l'entrer des Pascor sunt li prince acordé.
Beges, li Sarrasin, a ostage livré.
Li rois Yus de Gascogne li a congié douné
Et li bers s'en torna ; si a o lui mené
[.x.] de ses chevaliers del mies de son barné ;
Entresi q'à Tolose ne [se] sunt aresté.
Il a pris .x. somiers qui furent [sejorné] ;
De fin or et d'argent a bien cascun torsé.
Li rois les envoia à Bordiax, le cité,
Et li bers les reçut volentier et de gré ;
Le mains retint à soi, le plus en a doné.
Mais de ce fist Renaus que molt grant nobleté,
Que onques n'en volt prendre .ii. deniers moneé ;
Ains a servi le roi que tint en grant certé.
Ce fu el mois de Mai, à l'entrée d'esté,
Que florissent li bois et raverdissent pré
Et cil oisié cantoient parmi le bois ramé,

Que Renaus et si frere sunt par mati[n] levé,
En la fores d'Ardene en sunt [chacier] alé ;

.iiii. ciers i ont pris, molt s'i sunt deporté,
Puis ont pris lor repaire parmi le bos ramé.
Les l'eve de Garone se sunt aceminé
Si qu'il virent le floc dedens Gironde entré ;
El regort de .ii. eves ont un liu esgardé,
Une montaigne haute et un tertre quaré ;
Desor est grant et [lée], car il i ont monté.
Quant Aalars le voit, s'a son ceval tire ;
Il apela ses freres et si lor a mostré.
« Barons, dist Aalars, dira[i] vos verité.
Vees cele montaigne, desos cel pin ramé.
Je qui bien que jadis i ot castiel fremé.
[K]i en i aroit un et drecié et levé,
Ne nos i prendroit Charles en trestot son aé.
M 109 Se vos me voles croire, au roi ert demandé,
Et se il le nos done, si faison freme[té]. »
Et cil li respondirent : « A vostre volenté. »
A icele parole se sont aceminé ;
Venu sunt à Geronde, si sunt oltre passé,
Entreci à Bordiax ne se sunt aresté.
Parmi la maistre porte sunt en la vile entré.
A lor ostés descendent, [el] palais sunt monté.
Li rois ala encontre [ques] tint en grant certé.

De la venison fraise lor a seü bon gré.
Venus est à Renaut, si l'a molt acolé,
Une fois le baisa par molt grant amisté.
Cele nuit furent molt servit et honoré.

Qant vint apres mangier, si a Renaus parlé.
« Sire, ce dist Renaus, à vos avons esté.
Si vos avons servi à vostre volenté,
Vos ne nos aves gaires ne promis ne doné. »
« Amis, ce dist li rois, molt m'aves honoré.
Tant remandrois o moi que j'auerai esgardé
Ou castel ou manoir qui vos sera à gré. »
Quant Renaus l'entendi, si l'en a mercié.
« Sire, vostre merci, quant le m'auerois doné.
Certes si longe atente si m'aura trop grevé.
El regot de ces eves ai .i. liu esgardé,
Une montaigne haute, vielle d'antiquité ;
Se [un seul de] mes freres i avoie ostelé,
Tos jors mais en seroie à [gregnor] seürté ;
Car de molt poi de cose est on molt amendé. »
« Amis, je vos otroie par bone volonté.
.x. mars auera de rente cascun jor ajorné. »
« Sire, ce dist Renaus, Dex vos en sace gré, »
Le don en a reçut, le roi a mercié.
Cele nuit jut Renaust el pales segnoré.

Cele nuit jut Renaus ens el palais plenier ;
Au matin fist le roi et [lever] et caucier.
Bien sont en sa compaigne jusq'a .xx. chevalier ;
Lor palefrois tornerent desos .i.. pin ramier
Et passerent Gieronde à .i. batiel legier,
Traversent la montaigne et .i. grant pui plenier,
Desi qu'enson la roce ne se voldrent targier.
Qant li rois vint là sus, n'i ot que mervellier ;

Aconseil en apele un son dru, Manesier ;
Cil li prist à l'oraille soef à conselier ;
M 110« [En] la moie foi, [sire], molt sui pres d'esmaier.
Ains mais si grant folie ne vos [vi] commencier,
Ki ces estrangea home[s], voles ci herbergier.
S'[il pueent] le castiel et lever et drecier,
N'en auera .i. si fors desi à Montpellier.
De tote vostre terre auera il le dangier. »
Quant li rois l'entendi, prist soi à embroncier ;
Por poi que le castiel ne lor a fait laisier.
Mais il se porpensa, si dist .i. mot molt fier,
Et apele Renaut à loi de chevalier.
« Amis, dist li rois Yus, voles ci herbergier ? »
« Oie, ce dist Renaus, à celer ne vos quier. »
« Or donc, ce dist li rois, penses de l'esploitier.
Se poes le castiel fremer et ostaier,
Il n'auera .i. mellor desi à Monpellier.
De par tote ma terre pora avoir dangier.
Mais ce ne quit jo mie que voellies guerroier. »
« Sire, ce dist Renaus, si fais plais n'a mestier,
Car par ce saint apostle que querent chevalier,
Il n'en a en Gascoigne nis .i. baron tant cier,
Se il vos forfaisoit valisant .i. denier,
Que jamais eüst pais au lever n'au cocier,
Por tant que je peüsse mes esporons caucier,
Ne porter mon hauberc, ne monter sor destrier. »
« Ales, donc, dist li rois, faites com chevalier.
Ja nel laira[i] por home ki puist desconselier ;

[Car encor, se Dieu plest, me porrez bien aidier. »
« Voire, ce dit Regnaus, ja ne vous quier boisier. »]

Reignaus, li fils Aymon, ne se tarja noiant,
Mais de son castiel faire se hasta durement.
Le palais et la sale fisent premierement,
A cambres et à votes et à rice ciment.
4175.iiii. portes i ot faites avenaument
Et une tor de mabre droite contre le vent.
Sus en la maistre roce ki contreval descent,
Iluec furent fait li plus haut casement.
Qant li castiaus fu fais et la tor bien seant,
4180Dans Renaus et si frere en furent molt joiant.
Li rois l'ala veoir à escarie gent,
M 111Et Renaus vait encontre à son enforcement.
As fenestres de mabre s'ala seoir al vent ;
S'a veü le castiel de grant aeisement,
4185De l'eve clere et douce k'iluec cort radement
Et del rice boscage ki i est ensement,
Et des grant praeries par devers Orient.
Il apela Renaut, si li dist en riant :
« Com a nom cis castiaux ? ne me celes noiant. »
4190« Sire, ce dist Renaus, encor ne sai comment.
Jo ving ici aubaines jo et tote ma gent ;
Or, li metrois le non tot à vostre talent. »
« Certes, ce dist li rois, molt par a ci liu gent.
Montalban ara non, ki sor la roce pent. »
4195Il le fisent savoir au puple et à la gent,
Que au noviel castiel prengent herbergement ;
Ses cens et ses costumes li paient bonement ;
Entresci à .vii. ans ne prendera noiant.
.v.c. borjois i vi[n]rent de grant [a]aisement.

4200Et puplent le castiel maitre communaument.

Or est Montalban fais, li castiaus et la tor,
.v.c. borjois i ot de molt rice valor.
Li .c. sont tavernier et li .c. sont pestror.
Et li cent [sont bouchier] et li .c. pesceor
Et li .c. [marceant] duske Inde major
Et .iii.c. en i ot ki sunt d'autre labor ;
Gardins, vignes commencent à force et à valor.
Li rois aime Renaut de mervelloz amor ;
Vaucors li a donée et trestote l'onor,
.x. mars d'argent en tienent de rente cascun jor ;
Et li [cuens vot avoir] del barnage la flor.
Chevalier et serjant, vallet et jogleor,
Tot vi[n]rent à Renaut ki retint par amor.
Molt s'en sunt [mervellié] li prince et li contor.
M 112 Le roi Yon en blament et metent en error.
« Sire, drois emperere, ce dient li mellor,
Montalban est molt for, si a molt rice tor,
Et Renaus chevaliers que sos siel n'a mellor,
Et car [li] donisies ceste vostre seror.
Molt en acroisteries le barnage et la flor. »

« Baron, ce dist li rois, vos me queres amor.
Ki me porcacera, je li croistrai s'onor. »

Ce fu el mois de Mai, à l'entrée d'esté,
Ke florisent cil bois et verdoient cil pré.
Dans Renaus et si frere sunt par matin levé,
Et Richars et Guichars en sunt cacier [alé] ;
Et Renaus est venus à Bordiaus la cité ;
Si a Allart son frere ensanble o lui mené.
Parmi la maistre porte sunt en la vile entré,

A lor ostel descendent, el palais sunt [monté].
Li rois ala encontre, ki l'ot en grant certé,
Ses bras li mist au col, si l'a bien acolé,
.iiii. fois le baisa par molt grant amisté.
Bras à bras en monterent sus [el] palais listé.
Ançois, que l'on eüst le mangier conreé,
[Demandent] les escies, si ont .i. [jiu] joé.
Gadefrois de Melans a premerains parlé :
« Une avision voil dire que jou ai enpensé.
Avint quant m'endormoie en mon lit à celé,
Que veoie Renaut desor un pui monté.
Li puples de cest regne l'avoit si encliné,
N'avoit jusque Ravene ne castiel ne cité
Dont on n'eüst Renaut maistre et seignor clamé,
Et li rois li donoit .i. esprevier mué.
Aval devers Gero[n]de oi [mon] vis retorné ;
Un sangler vi venir poignant tot abrievé ;
Plus de .m. leu le sivent par vive poesté.
Ça s'en venoient .vii. poignant tot aïré,
Qui aloient à cex ki outre erent passé,
Et Renaus i venoit sor Baiart l'aduré.

Asses s'i combati, molt le vi agrevé.
Je m'esvellai en ce que le vi [effraé]. »
Apres parla Bernas, .i. clers de grant bonté ;
Capelains fu le roi et de grant parenté.
De [l'avision sait] dire tote la verité :
« Le castiel et les gens tien ge en grant bonté.
Et le puple del regne ki l'avoit encliné,
M 113C'est ço ki l'ameroient volentiers et de gré.
Li dons de l'esprevier ki tant ot grant biauté,

Que li rois ot Renaut par amistié doné,
Ço est senefiance, ce sacies par verté,
Sa serour li donra au gent cors honoré.
Prenge Renaus la dame, se il li vient à gré,
Qu'en tote ceste terre nel sai miels marié. »
« Certes, dit li rois Yus, molt aves bien parlé.
S'il le volt, jo l'otroie par bone volenté. »
« Sire, ce dist Renaus, .v.c. mercis de Dé ;
Mes jo n'en [ai de ce nul conseil] demandé,
Et si n'en ai encor [à mes freres parlé.] »
« Sire, dist Aalars, molt aves fol pensé.
Ne voi jou ci le roi et son rice barné,
Ki vos a molt bel don otroié et doné !
Faites à mon segnor totes ses volentes.
« Frere, ce dist Renaus, vos dites verité.
Le roi Yon ferai quanqu'il a devisé. »
La cose est otroie ; Renaus l'a creanté

Et li rois de Gascoigne l'a tres bien afié,
Et d'une part et d'autre l'on[t] plevi et juré.

Li plais est otroiés, la cose est creantée ;
Renaus a la seror roi Yon afiée
Que por voir le prendra à mollier esposée.
Li rois en est entrés en sa cambre pavée ;
Sor un cosin de paile a sa seror trovée
Et tint sor ses jenos une ensegne sertée,
Gentument l'enlumine, car ele estoit letrée
Et a dit à son cuer q'à Renaut ert donée.
Li roi Yus l'en apiele, si l'a araisoné[e] :
« Bele suer, dist li rois, je vos ai afié[e]. »

La pucele l'entent, s'a la color muée ;
Sor l'ensegne s'embronce, si est molt trespensée ;
Mais lors se reporpense, si dist raison membrée :
« Por amor Deu, biaus sire, qui m'aves vos donée ? »
« Bele suer, dist li rois, bien estes asenée
« Au mellor chevalier qui ains ceinsist d'espée,
Renaut le fil Aymon, à la ciere menbrée. »
M 114Quant la pucele l'ot, s'es[t] molt reconforté[e],
« Sire, dist ele au roi, si com il vos agrée,
Ja par moi ne sera paro[le], refusée. »
Dont l'a li rois saisie et par la mai[n] cobrée ;
El palais l'enmena trestote escevelée ;
Renaus, li fil Aimon, a la dame jurée.
Lor fu à icel plait la roïne mandée ;
Mais ne fu pas la cose de li empoierée,
Car par son loement fu la cose amendée ;
Ains n'i ot jor nomé ne cose aterminée.
Li rois Yus de Gascoignel'a au mostier menée ;
Renaus, li fix Aymon, l'a prise et esposée.
Li veskes de Bordiauz a la maise cantée.

Lor fu à Montalban la novele mandée.
Quant si frere l'entendent, molt forment lor agrée
Molt fu bien porpendue la grant sale pavé[e]
De jons et de mentastre, de rose enluminée,
Et montent es cevax, sans nule demorée.
Renaus i vint encontre, qant une eve ont passée.
[Le] jor fu [as destriers], la grant plaine livrée,
A tornoiement jostent, n'i ont autre mellée ;
Vindrent à Montalban qant none fu sonée.
Molt furent grans les noces en la sale pavée ;

Ains n'i ot jogleor n'eüst bone sodée,
Ou mantel var et gris ou grant cape fourée.
.viii. jors lor a duré cele feste honorée.
Li rois Yus s'en repaire, à la ciere menbrée,
Et Renaus le convoie une molt grant loée ;
A Deu le commanda, qui fist ciel et rosé[e].

Reignaus, li fix Aymon, a prise sa mollier ;
Si frere en orent joie et tuit si chevalier ;
Il n'en ot en Gascoigne nis .i. baron tant fier,
Se il forfist le roi vallisant un denier,
Que Renaus nel fesist à sa merci paier.
[Molt le heent] forment de la teste à trencier ;
Mais or li croist tel cose dont plus pue[t] enpirier.
Charles va en Galisse por saint Jaque proier ;
Ensamble o lui mena le bon Danois Ogier
Et Oton de Police et Naimlon le Baivier.
Lor furent tot torsé li mul et li somier ;
Li rois en est entrés en son cemin plenier
Et trespasse la tiere, ne se velt atargier.
Des jornées k'il fist ne vos sai acointier ;
Venus est à Saint Jaque, s'est entrés el mostier ;
Desor le mestre autel a mis .i. marc d'ormier.
Qant ot fait s'orison, mist soi el repairier ;
En son cemin entra, pense de l'esploitier ;
A Bordiax est venus par desoz le rocier.
L'emperere regarde desoz .i. olivier ;

S'a veü Montalban ki molt fait à proisier.
« Hé Dex, dist l'emperere, ki le mont doit jugier !
Or voi là .i. castiel molt orguelloz et fier.

Li rois Yus l'i a fait novelement drechi[e]r.
Bien sanble estre en tel liu k'il volle guerroier. »
Un vassal en apelle, del païs chevalier ;
Cil li conta tel cose ki bien peüst laissier,
Car lui et plusors autres en fist puis travellier.

L'emperere de France fu molt preus et senés
Qant il voit Montalban, molt en est trepensés.
Un chevalier apele, ki del païs ert [nés].
« Amis, dist l'emperere, envers moi entendes.
Com a non cil castiels ? gardes ne me celes.
« Par foi, Montalban, sire, issi est apelés. »
« Or me dites, biax sire, k'en est sire, clamés ? »
« Par foi, sire, Renaus, uns hom deserités,
Entre lui et ses freres ki preus sont et senés.
En la cit de Dordon fu li cuens Renaus nés,
[Aalars et Guichars et Richars li mains nés] ;
L'emperere les a fors del regne getés.
A cest roi sont venu [kes] tient en grant cierté.
Renaus a sa seror, molt est bien mariés. »
Quant Charles l'entend[i], si s'en est enclinés.
[Il apela ses homes, ses a araisonnés.]

« Baron, dist l'enperere, envers moi entendes.
Jo ai mes enemis en cest païs trovés.
Sire Ogier, dist li rois, car vos en aprestes ;
Car me queres Yon tant que il soit trovés.
M 116De moie part li dites, gardes ne li [celes],
Mes enemis me rende que il a recetés ;
Si me face cargier .c. chevaliers armés,
Tant ques puisse conduire dedens mes herités.

A Montmarte ert cascuns pendus et encrués.
Et s'il ne le velt faire, molt tost le defies.
Desi jusqu'à .iii. mois acomplis et passés
Enterrai en Gascogne par vive poestés,
Et si li [abatrai] et castiaus et cités.
Et se je le [puis] prendre, tos sera vergondés.
Ne li celes vos mie, se [trover] le poes. »
« Sire, ce dist Ogiers, si com vos [commandes] ;
Mais je n'[irai] pas seus, car ce seroit vités. »
« Tierris ira o vos, Sanses et Odoés. »
Et cil li respondirent : « Si com vos commandes. »
N'i a cel des barons qui ne soit [aprestés].
Cauces ont de brun pale et esporons dorés.
Des palefrois descendent, es cevals sunt montés.
Les l'eve de Gironde [es] les aceminés,
Et li rois si estot à Montalban alés.
Un jor i ot esté, molt s'i fu deportés ;
Il a pris le congié, atant s'en est alés,
Et por lui convoier estoit Renaus montés.
[Les] mesages encontrent à l'entrée d'un gues ;
Qant Ogiers vit le roi, si le connut [asses] ;
De Deu le salua, ki en crois fu penés.
« Et vos avec, amis. De quel tere estes nés ! »
« Sire, de duce France, dist Ogiers li senés.
Je sui hom Charlemaigne, ja mar le [mescreres]
A vos m'a envoié, jantis [rois] coronés.

Ses enemis vos mande que receté aves,
Si li faites cargier .c. chevaliers armés
Tant qu'il les puist conduire dedens ses sauvetés.
Et se vos ce ne faites, tos estes desfiés.

Ja ne verrois .iii. mois acomplis ne passés,
Vostre tere ert tot arse, vostre païs gastés ;
En vo cit de Bordiax seres si enserés,
François i asaudront as murs et as fossés ;
M.117Ja n'auerois tant de gens que vos li contrestes,
Et se Charles vos prent, à mort estes [livrés],
Bien vos est li mesages et dis et [recontés] ;
Or me poes repondre totes vos volentés. »
a Ogier, dist li rois Yus, vilainement parles.
Je retint les barons, si les ai molt [amés]
Renaus a ma seror, ki preus est et senés. »

« Ogier, dist li rois Yus, nel celeron noient.
Je reting les barons, si les aim durement.
Renaus a ma seror Aelis au cors gent.
Cest castiel a il fait ki sor la roce pent,
Et si nen ai vers ire ne mautelent,
Ne defié vos ai, par mon cief, de noient ;
Car se je les renoie issi vilainement,
Je cuit que l'emperere m'en tendroit molt por lent.
Certes, ains guerpiroie trestot mon casement
Que issi les rendise issi vilainement. »
« Ogier, ce dist Renaus, foi que doi saint Vincent,
Je me jetai de France à duel et à torment.
Droiture li voel faire, voiant tote sa gent ;
Mes il n'en volt [pais] prendre ne nul acordement.
Encor seroie prest de droit, molt bonement ;

Mais il n'en prendroit mie tant est de fier talent.
Tel cose puet il faire, par le mien encient,
Qu'entre moi et mes freres le feromes dolent.

Rois Yus m'a retenu, si m'aime durement,
Si me fist cest castiel de perre et de ciment ;
Encor ai avec çou un poi de bone gent
Qui mosteront le roi un si fier mautalent,
Ja ne li [lairai] tere, [castiel] ne casement.
Certes de Charlemaigne ne tieng jo [ja noient]. »
« Renaut, ce dist Ogiers, trop parles folement.
Desconfit nos aves [de parole sovent] ;
Mais se les os ajostent, nos vos ferons [dolent].

Reignaus, li fix Aymon, dist Ogiers li Danois,
Desconfis nos aves, vos et cil de Vaucois.
Charles, nostre emperere, est molt preus et [cortois].
Ja vo dona il armes, voiant tot les François.
[Son niex li oceïstez [ens] ou palais marbrois,
Ains pais n'an poismez fere ne trestous li François ;
Ains vous getta de France, si fu grans li effrois],
M 118Rois Yus vos a fremé castiel en son destrois.
Par le mien entient n'en iert ja li quars mois,
Ens el cuer de sa tere amenrons [les] François
Et veras abatus tos ses mellors manois.
Ja n'i pora aidier [Gascons] ne Bordelois. »
« Ogier, ce dist Renaus, dont serons nos sordois.
Par la foi que je doi saint Nicol de Vauçois,
Vos ne voldrois pas estre compaignons as François ;
Car nos i [ferrons] tant as espiels noielois

[Qu'as premeraines jostes] en caront .c. et .iii. »

« Reignaus, li fix Aymon, ne celerai noiant.
Charles, nostre emperere, a rice casement.
De par tote sa tere fera venir sa gent,

S'enterra en [Gascogne] par son [esforcement] ;
Entresci qu'à Bordiaus n'a il [arestement].
Saciés, s'il vos [puet] prendre, k'[il] vos fera dolent,
Or vos ai je tot dit, je croi, le sien commant
Et vos en poes faire tot à vostre talent.
Je m'en vois à Bordiaus où [mes] sire m'atent. »
A icest mot s'en torne à esperons broçant,
Ases s'en [repenti] Renaus [quant il nel prant].
Ogiers vint à Charlon, [son] mesage li rent ;
Qan que Renaus manda, ne li cela noient.
Qant li rois l'entendi, tos tainst de mautalent.
Il passerent Gironde quant il orent bon vent.
[Puis issirent des nés, montent es auferrant ;]
En lor cemin en entrent, si s'en vont eraument ;
Tant cevauça li rois cui doce France apent,
Que il vint à Paris ; au grant peron descent,
Puis monta el pales tost et inelement.

Nostre emperere Carles avoit le cuer molt sage.
Venus est de Saint Jaques, de son perelinage,
Puis a mandé ses homes et trestot son barnage,
M 119 Et il i sont venu et par terre et par nage.
Il en a apelés cels de melor eage.
« Baron, ce dist li rois, soferrois cest viltage

Des fix au [viel] Aymon, ki m'ont fait tel otrage ?
Il m'ocistrent mon fil dont je ai grant damage.
De la terre de France les caçai fors [par] rage.
Ens el cief de Terasse pristrent [lor] herbergage.
Jes jetai [del] païs et de tot le boscage.
Unques n'em — poi un prendre à cors ne au pasage.

Del rene les jetai, où il eurent damage.
Ens el [cuer] de Gascogne ont fait .i. herbergage.
Rois Yus lor a fait faire castiel et heritage ;
Renaus a sa seror, jostés [s'] est au linage.
[Nous l'iron asegier à l'entrer de l'estage.] »
Li grant et li petit disent que il [se rage].

Charles, nostre emperere, a apelé Naimlon
Et Ogier le Danois et le conte Widelon :
« Segnor, dist l'emperere, por Deu, quel le feron ? »
« Sire, ce dist dus Naimes, foi que doi saint Simon,
Se vos nos voles croire, bon consel vos donron.
Jusque ci à un an cest siege laiseron,
Dont erent reposé vo [per] et vo baron,
Ki de vo mortel guerre ont esté en tençon ! »
Qant l'entent l'emperere, si taint comme carbon.
Atant es un vallet descendu au peron ;
O lui .xxx. danziax de molt jante façon ;
N'i a celui ki ait ne barbe ne guernon.
Cascuns a vestu [paile] ou vermel siglaton.
Li valles ot vestu .i. hermin peliçon ;
Si ot hueses d'Aufrique, d'or sunt si esporon.

Le cors ot biel et droit et ciere de baron ;
Plus ot fier le regart que lupars ne lion ;
Molt estoit bien formés et de bele façon.
Venus est au palais, si descent au peron ;
Les degrés est montés il et si compaignon ;
Ains ne fina d'esrer, si vint devant Charlon,
De Deu le salua ki sofri passion.
Charles [li] respont tost, n'i fist arestison.

« Amis, cil te garisse, ki vint à raençon.
Dont es tu, de quel [tere], et comment as tu non ? »
« Sire, dist li valles, Rollant m'apele on,
Et fui nés en Bretaigne, tot droit à Saint Fagon.
Fix sui vostre seror à la clere façon
Et li buen duc d'[Angiers] c'on apele Milon. »
Quant l'entent l'emperere, si dreça le menton ;
M 120 Il le prist par la mance de l'ermin peliçon,
.iiii. fois li baisa le boce et le menton.
« Bias niés, dist l'emperere, nos vos adoberon.

Se vos et Renaus estes en un camp à bandon,
Molt vos sarai bon gré, s'ocies le glouton. »
« Par mon cief, dist Rollans, s'en ne preng vengison,
Ja mar arai del vostre vaillant .i. esperon.
Mon cousin a [ocis], dont j'ai au cuer tençon. »

Charles, nostre emperere, ot le cuer forment lié
Por amor de Rollant c'on li a envoié.
Atant es .i. mesage ki descendi à pié ;
Tos les degrés de marbre est el palais puié ;
Où k'il voit Charlemaigne, si l'en a araisnié ;
« Emperere de France, molt vos voi [aaisié] ;
Mais vos dru de Colloigne sunt molt mal enginié,
Que li Saine par force ont le borc asegié.
Si ont arses les rues et le forborc brisié.
L'autrier m'en issi fors, ains qu'il fust esclairié ;
A vos ving por secors, le cors ai traveillié. »
Quant l'entent l'emperere, s'a le chief embroncié.
Rollans l'en regarda, si l'en a areinié :
« Sire, drois empereres, molt vos voi esmaié.

Novelement nos somes moi et vos acointié.
Chargies moi .xx.m. homes d'armes [apareillé] ;
Je m'en irai por vos à Colloigne le sié.
Se je i truis les Saines, ja n'i seront laisié.
L'empereres l'entent, s'a Rollant embracié ;
.iiii. fois le baisa par molt grant amistié.
« Dous niés, dist l'emperere, je t'en doing le congié. »
.xx.m. homes l'en charge qui bien sunt haubergié.
Là où Rollans monta au perron entaillié,
L'empereres de France l'a ensi areinié :
« Biaus niés, je vos ai ore mon barnage chargié.
Gardes par vos ne soit honi ne vergoignié. »
« Sire, ce dist Rollans, molt en avés plaidié.
Au repairier verres com j'aurai esploitié. »
Il se parti del roi, quant Karles l'ot baisié,
Et li baron s'en tornent et serré et rengié.

M 121Tant ont et jor et nuit erré et chevaucié
Qu'il vinrent à Colloingne, la fort archeveschié ;
Lor force ont embunchie en .I. brueillet foillié,
Lors ont desi à l'ost le cembel envoié ;
.V.C. chevalier furent, de bien faire haitié.
Les forriers encontrèrent qui estoient chargié ;
Une proie amenerent d'un chastel c'ont brisié ;
Chaitives et chaitifs ont asses gaaingnié.
Nostre baron s'escrient, si a chascuns hucié :
« Seignor, nostre empereres nos a ça envoié.
Ves ci les Sarrasins que avons covoitié.
Se il or nos eschapent nos somes enginié. »
Lors brochent les chevaus, si les ont eslaisié ;
No baron ont le chaple et l'estor comancié ;

Mort furent Sarrasin, ocis et destranchié.
Les chaitis ont rescous qui estoient lié.
Li os s'est estormie, si sont apareillié
Et montent es chevaus, armé et haubergié ;
Une grandisme liue ont le cembel chacié.
Rollans sort de l'agait qu'il avoit embucié
Et tot si compaignon ne se sunt atargié.
Là peüssies veoir maint haut baron prisié.
Quant il virent les Saines, merveilles furent lié ;
Chascuns point le cheval, s'a l'escu embracié.
Dont veïssies l'estor merveilleus commencié,
Tante roide hante fraite, tant fort escu percié,
Tant hauberc jaseran rompu et desmaillié ;
Des mors et des navrés sunt li larris jonchié.
Qant orent Sarrasins ocis et destranchié,
Escorfaus et si home furent molt esmaié.
Rollans, li niés Charlon, a par force houchié,
Va ferir Escorfaut, ne l'a mie espargnié,
Que l'escu de son col li a frait et percié.
Li haubers fu si fors qu'il n'est mie percié.
Toute plaine sa lance l'a el champ trebuchié ;
Desor lui s'arestut, s'a le branc nu sachié,
Au tranchant de l'espée l'a si fort justisié.
Qu'il le prist au nasel, si l'a amont drecié ;
M 122Il apela Naimon, et si li a baillié.

Là furent desconfit li païen renoié.

Quant Escorfaus fu pris et à Naimon livrés,
A sa vois haute et clere s'est Rollans escriés :
« Seignor, franc chevalier, de ces autres penses.

Se issi nos eschapent, tos sui deshonorés. »
Et cil li respondirent : « Si com vos comandes.
Ja n'en estordra .i. qui ne soit afolés. »
« Seignor, dist Escorfaus, à moi en entendes.
Cist sunt trestot mi home que vos ici vees.
N'en ocies vos nul, mais trives lor dones.
Asses sunt desconfit, quant retenu m'aves.
Je m'en irai à vos, ce est la verités.
Rendes moi à Charlon que vos tant fort ames,
Et se tant poes faire que je soie acordés,
De lui voldrai tenir toutes mes iretés,
Et si iert mes barnages baptisiés et levés ;
Et qui nel vodra faire, tos sera desmembrés. »
« Par mon chief, dist [Rollans] cortoisement parles
Se dus Naimes le loe, ja desdis n'en seres. »
« Oïl, ce dist li dus, car il en dit asses. »
Dont ont li païen trives, li estors est remes.
Rollans et ses barnages est maintenant montés ;
Sor .i. blanc palefrois sist li rois honorés.
Nos barons s'en repairent, es les vos retornés
Et trespassent les terres, les fores et les gués ;
Entresi à Paris n'est Rollans arestés.
Charles ala encontre, qui les a desirrés ;
Son neveu acola, si l'a baisié asses.
« Biaus niés, dist l'enpereres, vos estes retornés.
Dites de vos noveles ; gardes, ne les celes. »
« Sire, ce dist Rollans, aparmain le saures.
Escorfaut avons pris, si vos est amenés.
Sa terre et ses païs vos est abandonés.
Se vos le voles faire, vos gardes i metes

Et il sera demain baptissiés et levés ;
De vos tenra sa terre, se vos le comendes. »
« Biaus niés, dist l'empereres, buer fussies onques nés,

M 123Bien aves esploitié, Dex en soit aourés. »
L'emperere en apele ses drus et ses privés.
« Baron, dist l'empereres, quel conseil me donres ?
Gardes que Escorfaus soit bien emprisonés.
Je ne kerrai païens, qu'il sunt desloiautés. »
Et cil li respondirent : « Si com vos comendes. »
En une chartre aval fu Escorfaus menés ;
Illuec fu par les piés en .i. aniaus fermés.
L'empereres comende qu'il soit molt honorés.
Lors fu li huis des chartres verroilliés et serrés.
O le roi fu Richars, Sanses et Othoés ;
A mengier et à boivre ont à lor volentés.
« Naimes, dist l'emperere, por Deu, que me dires ?
Comment le fist mes niés quant as Turs fu meslés ? »
« Sire, ce dist dus Naimes, por coi le demendes ?
Onques puis que Jhesus fu en la crois penés,
Ne fu tex chevaliers veüs ne esgardés
[Com est vostre neveu, Rollans li adurez],
Et Saines et païens a tous desbaretés.
S'il avoit .i. cheval qui si fust abrivés,
Qui vo neveu portast, quant il seroit armés,
En cel liu ne seroit ses anemis trovés
Qu'il ne fust mors et pris ou à honte livrés. »
« Naimes, dist l'emperere, por Deu, que m'en loes ?
Où iert li chevaus pris qui si ert abrivés
Dont Baiars soit atainz et ses sires matés ? »
« Par mon chief, ce dist Naimes, se mon conseil crees,

Je le vos donrai tel que bon cheval aures.
Faites crier .i. cors qui bien soit devisés,
Par de desous Monmartre, delés Saine, ens el prés ;
Vostre corone d'or al chief del cors metes
Et .cccc. mars d'or et .c. pailes roés.
Molt iert grans li avoirs, si sera covoités.
Qui le cors porra vaintre, cuite li clameres.
Ja de l'or ne des pailes point ne lor retolres.
Les barons qui ci sunt, vostre congié dones.

A feste saint Jehan soit chascuns retornés. »
[Et respont l'emperere : « Bon conseil me donnes.]
Ensi sera il fait, puis que vos le voles. »
Charles, nostre empereres, a fait ses os hucier,
M 124A Paris, sos Monmartre, deles Saine, el gravier,
Viengnent tot li baron, chascuns sor son destrier.
Charles volra veoir trestot le plus legier.
Au cors metra li rois sa corone d'ormier,
Et .cccc. mars d'or et maint bon paile chier.
Or s'en vont li baron, mis sunt el repairier.
.i. mesages s'en torne, qui le cors ot legier ;
De Paris s'en issi, ne se vost atargier
Et trespasse les terres sor son corant destrier.
A Orliens passe Loire, à .i. batel legier ;
Unques ne tresfina tant qu'il vint à Poitier.
Cele nuit i remest desi à l'esclairier.
Au matin est montés, si pense d'esploitier,
Et trespasse Poitau, le grant païs plenier ;
Desi à Montauban ne se vost relaisier.
Au chastel est venus tot droit à l'anuitier ;

Parmi la maistre porte entra ens, sens targier.
Encui fera Renaut tot le sens formoier.

Or est li mesagiers en Montauban entrés
Et descent au perron, desous le pin ramés ;
Tous les degrés de marbre est el palais montés.
Renaus le voit venir, si est encontre alés,
Aallars et Guichars et Richars li senés.
Molt fu bien li mesages baisiés et acolés ;
Renaus li demanda : « Amis, et dont venes ? »
« Sire, devers Paris, où li rois est remés.
Tel chosse i ai oïe, dont forment sui irés. »
« Amis, dites le moi, gardes nel me celes. »
« Sires, dist li mesages, aparmain le saures.
L'emperere de France a merveilleus penses.
Il a .i. sien neveu qui molt est alossés,

Valet de primes barbe ; l'autrier fu adobés.
Saines et la lor gent a tos desbaretés
Et li rois Escorfaus est en prison jetés.
Jamais n'en istra fors, s'il n'est crestianés
Et trestous ses barnages en fons regenerés.
Il a à non Rollant, ensi est apelés.
Charles fait .i. cors faire, li jors est devisés ;
M 125A feste saint Jehan est li cors creantés.
Li bernage de France i sera asamblés.
Dex ! tans rices destriers i aura amenés !
Li rois i met tresor, ja si grant ne verres :
.cccc. mars d'or fin et .c. pailes roés
Et sa riche corone dont il fu coronés.
Cil qui le cors vaintra, l'avoirs li est livrés ;

Ja n'en perdra por home .ii. deniers moneés. »
Quant Renaus l'entendi, si en a ris asses.
Maugis en apela : « Biaus cousins, ça venes.
Tous seus irai au cors, se vos le me loes. »
« Sire, ce dist Maugis, se vos plaist, non feres ;
Ains menrois owec vos .c. chevaliers armés.
Se reconnus i estes, miels vos en aideres. »
« Volentiers, dist li dus, quant vos le me loes. »
A icele foie est si li plais remés :
La nuis est revenue et li jors trespasés.
Cele nuit s'est Renaus richement conreés ;
Par tans se vait couchier, au matin est levés ;
Tres k'à .c. chevaliers a Amaugis mandés,
Et quant il sunt venu, ses a araisonés :
« Baron, prenes les armes et si vos adobes.
En cel autre païs avec nos en vendres. »
Et cil li respondirent : « Si com vos comendes. »
Maugis a comendé que Bondins fu sonés,
Et il si fu molt tost et sor la tor portés.
Li baron s'apresterent, es les vos tos montés.
Renaus vint à la dame de cui il fu amés :
Doucement l'embraça par en .ii. les costés ;

La contesse le baise par molt grans amistés.
« Dame, ce dist Renaus, cest chastel me gardes
A v.c. chevaliers que à vos retenres.
Gardes que n'i entre hom qui de mere soit nés,
Fors le roi Yon, vo freres, qui de nos est amés :
Nus autres hom n'i entre, por coi il soit armés,
Jusques à icele eure que vos me raveres. »
« Sire, ce dist la dame, si com vos comendes. »

A dame Deu de glore soies vos comendes.
M 126 4760Adonques s'est Renaus de sa moilliers tornés,
Et Maugis le conduit qui fu preus et senés.
Se roi Yus le seüst, il n'i fust pas alés.
.c. chevaliers enmaine del miex emparentés ;
Or les conduie Dex qui en crois fu penés.

4765Vont s'en li fil Aymon, ne se vellent targier.
Bien sunt en lor compaigne jusqu'à .c. chevalier.
Ainc en toute la route n'ot ronci ne somier.
Il n'y avoit garçon qui ne maint bon destrier ;
Et trespassent les terres et le païs plenier ;
4770A Orliens, parmi Loire, se font outre nagier,
Cil del païs demandent : « Qui sont cist chevalier ? »
« Seignor ; ce dist Maugis, nos somes sodoier.
Si alons à Paris nos chevaus essaier.
Charles, nostre empereres, i a fait cours hucier.
4775Li rois i a fait metre sa corone d'ormier
Et .cccc. mars d'or, .c. pailes qui sunt chier.
Nos i alomes tot, qu'i volons gaaignier. »
Et cil li respondirent : « N'aies soing de [targier],
Que s'à tans i venes, vos estuet esploitier.
4780N'i a que .viii. jors de terme, si vos covient coitier.
Vos chevaus covendra sejorner et saignier,
Quant ce vendra au cors, qu'il soient plus legier. »
Dont s'en vont li baron, si laisent le plaidier.
Il entrent en la voie, pensent de l'esploitier.
4785Desous Montleeri avoit .i. brueil plenier ;

Là entrent li baron por lor cors aaisier ;
Vitaille lor aportent sergent et escuier,

Et Maugis li cortois les sot bien porchacier ;
Asses lor a trové, quanqu'il orent mestier.

Ce fu el mois de Mai, à l'entrée d'esté,
Que foillissent cil bos et verdoient li pré,
Li fil Aymon estoient dedens le bos ramé ;
Or est li jors venus que tant ont desirré ;
Li soleus est levés qui giete grant clarté.
Renaus en a Maugis son cousin apelé,
« Biaus niés, ce dist li quens, qu'en aves enpensé ?
Demain sera li cors, jel sai de verité.
M 127Anuit irai gesir à Paris la cité. »
« Sire, ce dist Maugis, molt aves bien parlé. »
D'une part del vergier l'en a Renaut mené.
Maugis ot pris une herbe qui molt ot grant bonté ;
Au pont del branc d'acier a l'erbe pestelé ;
D'ewe froide et de vin l'a molt bien destempré,
Puis en a Baiart ters le pis et le costé,
Dont fu Baiars plus blans que n'est flors en esté.
Puis en a oint Renaut ; es le vos tot mué.
En l'aé de .xv. ans [ainsi l'a] figuré.
As barons le ramaine et si lor a mostré.
« Baron, ce dist Maugis, dites vostre pensé.
Porra cist revenir ains c'on l'ait ravisé ?
Esgardes de Baiart com je l'ai atorné. »
Quant li baron le voient, s'en ont Deu mercié.
Renaus monte en Baiart que il a tant amé
Et Maugis sor le noir qui molt avoit bonté.
Renaus baise [ses freres] ; mais chascun a ploré,

Car il va en tel liu où est cueillis en hé.
Se Charles le savoit, le chief aroit copé.

Del vergier sunt issu, s'ont congié demandé
Et li frere lor ont tot en plorant doné ;

4820A Deu en ont Renaut el Maugis comendé.
Embedui li baron aunt el chemin entré
Et trespassent les terres, si ont si bien erré
K'à cel soir sunt venu à Paris, la cité ;
Parmi la maistre porte sunt en la vile entré.
4825El viés marchié se sunt povrement ostelé
Chiés .i. cordoanier qui tant ot mal pensé.
Par lui furent li conte cele, nuit ravisé.
Se dame Dex n'en pense, par la suie bonté,
Embedui li baron seront Charlon livré.
4830Mal iert baillis Renaus, se Dex n'en a pité ;
Nel verront mais si frere qui sunt el bos ramé.
Maugis a fait un lien, si [l'ot] bien acesmé ;
Par desos le fillon l'a à Baiart noé,
Et puis a fait .i. lit, molt l'a bien acesmé :
4835Renaut, le fil Aymon, i a couchié soué.
M 128Li ostes l'esgarda, si li a demendé :
« Qui est cist chevaliers ? ne me soit pas celé.
S'il eüst plus d'aage, bien l'eüsse avisé ;
Bien resamble Renaut, fil Aymon le barbé.
4840Por ke aves issi cel cheval atorné ?
« Sire, ce dist Maugis, dirai vos verité.
Cest cheval weil destraindre, trop le voi desreé.

Li vales est mes enfes et si l'ai engendré ;
Il n'en a encore gaires que je l'ai adobé.

Par la foi que vos doi, point ne vos ai fausé. »
Et respondi li ostes : « Bien vos ai escouté. »
Oes con fait pechié a Maugis encombré ;
Puis ne demora gaires qu'il a Renaut nomé.
« Ahi ! ce dist li ostes, com le m'aves celé !
Por voir ce est Renaus, jel sai de verité,
Ki Bertolai ocist à l'eschekier quaré.
Jamais ne finerai, si ert le roi conté. »
Quant Renaus l'entendi, tot a le sanc mué ;
Il est saillis del lit, si a son branc coubré,
Venus est à son oste, si l'a araisoné :
« Ostes, ce dist Renaus, molt avez fol pensé.
Je ne vi ainc celui en trestot mon aé. »
« Taisies, ce dist li ostes, bien vos ai ravisé.
Par mon chief, c'[estes] vos ; plus n'i seres celé. »
Autresi s'en torna, com ait le sens dervé ;
Ja montast del palais contremont le degré ;
Si le desist Charlon, le fort roi coroné,
Quant Renaus li cortois trait le branc aceré.
Si en a feru l'oste .i. cop desmesuré ;
Del chief jusqu'el braier l'a fendu et copé.
Quant [Amaugis] le voit, s'en a le cuer iré.
« K'as tu fait, vis dïables ? as tu le sens dervé ?
Se dame Dex n'en pense, mal somes encombré ;
Jamais n'eschaperons de Paris la cité. »
Adonc li a Maugis son cheval amené
Et Renaus i monta par son estrier doré.
Maugis monta el noir, ne s'est plus aresté,
Et cil de la maison ont maintenant crié.
Molt fu grande la noise par Paris, la cité ;

Owec les autres princes sunt li baron mellé ;
Baiars s'en va clochant, bien resamble afolé.
Cele nuit furent il povrement ostelé.
El porche del mostier saint Martin l'onoré
Jurent andui li prince, tant qu'il fu ajorné.

Le jor virent venir, li solaus fu levé,
Cist chevalier se lievent contreval la cité,
Li rois a le servisse par bon cuer escouté,
Puis en a apelé Sanson et Othoé :
« Ales desous Monmartre, de desous Saine, el pré,
Si portes ma corone à fin or esmeré,
.cccc. mars d'or fin ; ensi est devisé,
Et ovec seront mis .c. bon paile roé. »
Et cil li respondirent : « A vostre volenté. »
Tost et isnellement s'en sunt d'illuec torné.
La corone enporterent qui getoit grant clarté.
Par desor .i. estache ont .i. paile geté ;
Sus mistrent la corone et l'or qu'il ont porté,
Et li .c. paile furent galacien fresé.
Donc sunt aval Paris cil chevalier monté.
Là veïssies le jor maint destrier amené,
Sor et noir et baucent, ferrant et pomelé.
Et Renaus et Maugis en sunt au cors alé ;
Hé Dex ! com il i furent celui jor regardé !
Et Baiars va clochant, qui le piet ot noé.
L'empereres de France a Naimlon apelé
Et Ogier le Danois, Widelon le barbé :
« Prenes .c. chevaliers ki [soient] conreé ;
Si garderont le cors par si grant loiauté
Que il n'i [ait] tort fait ne nul estor meslé. »

Et cil li respondirent : « A vostre volenté. »
Cil ki furent à cort ont Renaut esgardé :
Baiart virent clochier, si l'ont asses gabé.
« Cil conquerra ancui, font il, le vif malfé.
Amis, aves vos ci vo ceval amené ?
Vos vaintrois bien le cors, se Dex l'a destiné. »
« Segnor, ce dist li rois, trop en avez parlé.
M 130Gardes que par ramprones n'i ait mais mot soné. »
Mais de ce ot Renaus auques le cuer sené
Que de qanque il dirent, ne lor a mot soné.

Li jors fu biax et clers et la ravine grant ;

Cil ki gardent le cors, se vont haut escriant :
« Baron, et car montes, q'ales vos tant tarjant ?
Se il en vont sans vos, blasme en auron molt grant.
Charles en velt veïr trestot le plus corant.
[Anevois le donra à son neveu Rollant. »
Quant il ont entendu, si muevent à itant.
Là peüssiens veoir mains bon destrier courant :
De la frainte du court va la terre tramblant].
Et Renaus est remes le trait à .i. serjant,
Et qant Maugis le voit, si descent maintenant ;
Le destre pié Baiart deslia par devant.
« Baïart, ce dist Renaus, trop nos alons tarjant.
Se cil i vont sans nos, blasme i averons grant ;
Reprovés vos sera à trestot vo vivant. »
Baiart oï Renaut, si va le cief dreçant ;
Ensement l'entendi com mere son enfant.
Il fronce des narines, le cief vait escoant.
Renaus lache les regnes, Baiart s'en va bruiant,

Tot à col estendu, le terre [porprennant] ;
En trois arpens de terre en a trespassé tant,
Que trestot le plus cointe se tient por [recreant].
Molt se sunt merveillïé cil ki vont esgardant,
Et dit li uns à l'autre : « Franc chevalier vallant,
Vees del blanc ceval que alion gabant.
Certes il n'a si bon en cest siecle vivant. »
L'emperere en apele Amire le Normant.
« Esgardes, dist li rois, por Deu le roeamant
Veïstes mès ensamble tant bon ceval corant ?
Un en vi or partir des autres eslaissant
Pres resanble Baiart, mais cil va blancoiant
Et cil qui l'esconduit samble preu et vallant.
Cis cevax est molt bons, ves com va randonant,
Anevois le donrai à mon neveu Rollant. »

Atant es vos Renaut molt tost esporonant ;
Veuus est à l'estace où sunt li convenant.
Sor le col de Baiart s'abaissa enclinant
Et saisist la corone de fin or reluisant :
Devant lui l'enleva desus son auferant.
M 131Unques de l'autre avoir ne bailla .i. besant.
L'empereres l'apiele, si li dist en oiant :
« Amis, tires vo riene, je vos pri et commant,
De ma corone avoir ferai vostre creant
Et de cel bon destrier vos donrai avoir tant,
Ja ne serois mais povre en trestot vo vivant. »
« Par Deu, ce dist Renaus, cis plais ne valt .i. gant.
Ne sai mais que jo die qant vos voi marceant.
Esgardé m'i aves et tenu por [enfant]
Oïstes ains parler de Renaut le vaillant,

Le fix au [viel] Aymon ki le poil a ferrant,
Qui vos barons a mors et fait de l'anui tant ?
Par mon cief, ce sui jo ; qu'iroie jo celant ?
Queries vos ceval por doner à Rollant,
Que Baiart peüst faire vencu et recreant ?
Par mon cief, ce n'iert ja en trestot mon vivant.
J'enport vostre corone d'or fin arabiant ;
Jamais jor de vo vie n'en ferois vo commant. »
Qant l'entent l'emperere, s'ot le cuer molt dolent,
Que ne deïst .i. mot por tot l'or de Guisant.

Dolens fu l'emperere ; n'i ot que corecier,
Quant il ot le novele de Renaut le guerier.
A haute vois s'escrie : « Or apries, chevalier ;
Mais ci ne voi ceval dont li puist encaucier. »
Apres Renaut s'e[s]laissent le grant cemin plenier
Et li autre soentre plus de .xv. millier.
Li destrier auferrant font lever le poldrier ;

Li jors ki clers estoit, ont tot fait ombroier.
Et Renaus vient à [Seine] ; si se fiert el gravier.
Tant noa li cevax qu'il se pot esuier.
Autre fois l'ot passé por un grant destorbier ;
D'autre part descendi ens en .i. pré plenier.
Charles [vint] à la rive, si li prist à hucier.
Renaut a apelé à loi de chevalier
« Car me rent ma corone, molt i pues [gaainier].
.x. fois sera pesée, entre [argent] et ormier
Et si te donrai trives jusq'à un an entier.
Bien poras à Dordone, se tu vels, repairier,
M 132Et Aymon, ton cier pere, acoler et baisier,

Dame Aie, vostre mere, [qu'en a grant desirier.]
N'auera en ma tiere si hardi chevalier
Qui ja t'ost rien mesfaire, por les membres trencier. »
« Par Deu, ce dist Renaus, cis plais n'i a mestier.
De l'or seront loé mi jantil chevalier.
L'escarboucle metrai en [mon] palais plenier ;
Si verra l'on de loins tres bien reflamboier,
Cil k'iront à Saint [Jakme], por dame Deu proier.
Al Noël et as Pasques, qant on doit cortoier,
La vos reproveront serjant et escuier
Que vos l'aves perdue por cevax gaaignier. »
Quant l'entent l'enperere, ni ot que corocier ;

Il ne desist un mot por les menbres trencier.
Et Renaus remonta sor Baiart le corsier.
Le grant cemin laisa, si s'en va .i. sentier.

De Maugi[s] vos [dirai], com se pot esploitier.
Il sist desus Moriel qui molt fait à proisier ;
Es rues de Paris se prist à eslaissier,
Parmi les [maistres] portes s'en vait tot .i. sentier,
Entresci c'[as] Campiaus ne se volt atargier
Et garda desor destre, vit Renaut aprocier ;
A sa vois qu'il ot clere, commença à hucier.
« Cosin, ce dist Maugis, penses de l'esploitier
[Qu'à] ici demorer ne poons gaaingnier. »

« Certes, ce dist Renaus, bien fait à otroier. »
Droit vers Monleheri pensent de [chevauchier].
Guichars et Richars erent desos un olivier
Et gardent devant els parmi .i. pui plenier,
Et voient endroit els les [contes aproismier].

Aallart, lor aisné, pristrent à araisnier.
« Frere, bien nos devons, dist Guichars, desbucier.
Par le mien entientre, ce sunt là chevalier
Qui vienent de Paris, del cors grant et plenier. »
« Hé Dex ! dist Aallars, ki le mont dois jugier,
Ja voi jo là Renaut et Aumaugis le fier.
Ne sai se l'on [les] cace, mais n'ont soing d'atargier.
Montes, cascuns de vos, sor son corant destrier.
M 133 S'il ont mestier de nos, si lor iron aidier. »
Et cil li respondirent : « Bien fait à otroier. »
A icestes paroles se vont aparelier ;
Cascuns vest en son dos son bon auberc doblier
Et mistrent en lor ciés lor ver haumes d'acier
Et çaignent lor espées à lor flans senetrier.
Puis est cascun montés sor le corant destrier
Et ont pris lor espiel as hantes de pumier.
Ja socoront Renaut, se il en a mestier.
Atant es le baron, si commence à hucier :
« Barons, ales vos ent, penses de l'esploitier,
Savoir s'à Montalban poriens repairier.
Vees ci la corone Charlemaigne au vis fier.
Tenes vo droit chemin, n'aies soing d'atargier.
Jo enport la corone, se Dex m'en velt aidier,
Et il me velt sauver Baiart, mon bon destrier. »
Quant l'entent Aallar si le cort enbrachier ;
.iiii. fois le baisa ains qu'il vosist laissier.
« Frere, dist Aallars, Dex te gart d'encombrier. »
Baiars estoit plus blans que n'est flor d'olivier,
Et li Maugis est noirs com more de morier.
Li uns aloit lés l'autre, serrer font et rengier ;

Lors s'aroutent ensanble, si sunt mis au frapier
Et trespassent les teres, boscages et rivier.
Entresci à Orliens ne se voldrent targier ;
Venu en sont à Loire, [outre] se font nagier ;
Or se painent li conte forment del cevaucier,
Et Maugis les conduist ki bon [est] latimiers.
Jusqu'ensi à Poitiers ne volt resne sacier.
Cele nuit herbergierent [cies] lor oste Gautier ;
A plenté lor dona à boire et à mangier.
Au matin se leverent, quant virent esclairier.
Les jornées k'i fisent ne vos sai acointier.
Vienent au Montalban le soir, à l'[anuitier].

Or sunt li fil Aymon au Montalban venu ;
Renaus descent à pié, desoz .i. pin ramu.
Contre lui sont alé si ami et si dru ;
Quant il virent Renaut, grant joie en ont eü.
M 134Il li ont demandé com li est avenu.
« Signor, fait il, molt bien, merci le roi Jhesu,
Mais moi et Amaugis fumes reconeü.
Traïr nos volt nostre ostes, ja n'ait s'arme salu ;
Mais de m'espée en a un tel cop receü
[Que jusques au braier fu trestout porfendu.]
Apries fumes molt tost de son ostel issu.
Ens el mi sa maison le laissai estendu.
En la presse en entrames del [puple qu'iluec] fu.
[En] un mostier jeümes, ens en un arc volu ;
Ilueques nos sesimes tant que li jors clers fu.
Au matin [remontai] sor Baiart le crenu
Et venimes au cors por qu'estions meü.
Asses m'i ont gabé li Charlemaigne dru.

Merci Deu et Baiart, bien m'i est avenu.
Plus de .xx.m. destriers i a Baiart vencu.
J'en aport la corone Charlon, le viel canu.
Ne vosist por Orliens, ce lui fust avenu.
Quant li baron l'entendent, [grant] joie en ont eü.
Atant es la contesse, s'ot .i. pale vestu ;
Desor ot afublé un mantel de bofu ;
Ses crins ot galonés à un fil d'or batu ;
Et vait baisier Renaut, son ami et son dru ;
Puis montent el palais, n'i ont plus atendu.

Reignaus, li fix Aymon, fu molt joians et liés.
A Montalban [estoit] à joie repairiés ;
Mais or li croist tel cose dont molt sera iriés,
[Et sa gent tormentée et il molt travilliés],
Montalban abatus et li mur peçoiés,
Et son païs tot ars, destruit et escilliés.
Charles fu à Paris, dolens et coreciés ;
Il vint à ses barons, si les a araisniés.
« Segnor, dist l'emperere, por Deu, me consellies
Des fix le viel Aymon dont jo sui vergoigniés.
Ma corone ai perdue dont jo sui avilliés.
Certes se ne l[a] rai, jamais ne serai liés.
Li lechieres me dist, l'ors en seroit brisiés
Et li ciers [escarboucles] sus son palais ficiés. »
« Sire, ce dist Rollans, por coi vos esmaies ?
Nos iromes à l'ost, si sera asegiés.
Li rois Yus de Gascoigne de cui il tient ses fiés,
Sera pendus à forces, s'il puet estre ballies. »
« Biaus niés, dist l'emperere, forment me rehaities. »

L'emperere de France fu molt grains et maris
Et li autre baron n'i [ont] ne jiu ne ris.
« Sire, ce dist dus Naymes, de ce soies tos fis

Que ja de grant [duel faire] ne monteres en pris.
Bien savons que Raignaus nos a tos escarnis.
Certes bone piece a k'i ne fu nostre amis.
Il ne nos poise tos vallant .ii. Paresis.
Se vos me voles croire, tes consels en ert pris
Dont il sera del cors vergondés et honis,
Et si frere detrait à coes de roncis
Et Amaugis li leres trestos vis enfouis,
Li rois Yus de Gascogne ars en un fu espris.
Faites vos garçons corre et [porter] bries escris ;
Mandes vos chevaliers de par tot vo païs ;
Si soit li os jurée à .vii. ans acomplis. »
Quant l'entent l'emperere, amont dreça le vis.
« Par mon cief, dist li rois, cis consels ert fenis. »
« Sire, ce dist dus Naimes, li viels et li floris,
Qui tel consel vos done, bien doit [cel] estre en pris. »
M 136 Segnors, or faites pais, que Dex vos soit amis,
Ihesu de [sainte] glore qui en la crois fu mis.
Si vos dirai canchon ki molt doit estre en pris ;
Ainc n'oïstes mellor, por [voir] le vos plevis.
A une Pentecoste fu Charles à Paris ;
Venus fu de Sessoigne, s'ot Guiteckin ocis ;
Sebile la roïne qui tant ot clar le vis,
Dona à son neveu Bauduin le marchis ;
A son neveu Rollant, l'olifant c'ot conquis ;
Si a mort Amidan, le segnor de Lutis.
Cel jor porta corone li rois poesteïs,

Le grant anel el doi, en la caiere assis.
.xx. contes et .v. dus ot à Rembaut le Fris.
L'emperere de France ses a à raison mis.
« Entendes moi, segnor, dist Charles al fier [vis] :

5145.xxx. rois ai vencus, à Deu en rent mercis.
N'i a cil ne me serve volentiers, non envis,
Et cascuns d'els m'amaine .xx. m. fervestis.
Acuité ai ma tere environ mon païs.
Nus ne m'i fait mais guerre, tant i soit segnoris,
5150Fors rois Yus de Gascoine, ki tos est asotis,
Qui contre moi recete mes mortes enemis,
Les .iiii. fix Aymon que tant jor ai haïs.
Nen ere mais joians, ses averai honis.

« Segnors, dist Charlemaignes, entendes ma raison
5155Mainte terre ai conquisce et mainte region
Dont li segnor me servent ou il vollent ou non.
Nus ne m'i fait mais guere le pris d'un esporon,
Fors Yon de Gascoigne, si com nos vos dison,
Ki contre moi recete [les] .iiii. fis Aymon
M 157 5160Et Maugis lor neveu qui ait maleïçon,
Certes que jo hac plus, por voir le vos dison,
Que ne fas tos les homes desi en pré Noiron.
Segnor, à vos me claim, nobile compaignon ;
Ne volroie plus vivre, mes que les tenison.
5165Por icel Deu de glore, ki vint à passion,
De racat n'en prendroie tot le [tresor] Oton ;
Ains le feroie ardoir en fu et en carbon.
Ne sai que semonsisse cascun à sa maison ;
Quant ci estes ensanble, orendroit vos semon.

Montauban asaurai, la tor et le dongon.
Ki Renaut pora prendre, molt m'aura fet jan don.
A tos jors l'amerai comme mon compaignon. »
Respont Do de Nantuel : « Bel sire, non feron,
De Sassoigne venimes, li termes n'est pas lons,
Bien a passé .v. ans ne fui en ma maison,
Ne ne vi ma mollier, ne cil autre baron ;
Or nos resomont cil de faire autre besoin.
Et qui poroit sofrir tante percussion !
Vos nos faites vellier, ou nos vellons ou non ;
Et si jeson as cans, en noif et en glaçon.
Les cies avons cenus et tot flori enson.

Damel Deu [nos] confonge et doinst maleiçon
[Se nos piés i portons, biau sire, en cest beson. »]
Huimes pores oïr gloriose chançon :
Comment furent traï li .iiii. fil Aimon
El destroit de la roce où les envoia l'on ;
Puis en ot li rois Yus molt male livreson ;
Et si comme Rollans et Renaus josteront.
Cele joste fu faite es prés do Balençon,
Là où Renaus rescort le rice roi Yon
Que Rollans avoit pris par sa grant mesprison,
Iluec fu pris Richars, li fix au [viel] Aymon,
Et Charles le volt pendre as puis de Monfaucon.
Renaus l'ala rescore à force et à bandon ;
Adonc pristrent Maugis le nobile baron.
Ne fust Charles si liés por l'or de pré Noiron
De ce k'il ot Maugis devers lui en prison.
M 138En fist Charles vellier maint chevalier baron,
Adoubé de lor armes, cascun sor son gascon,

Tot pour garder Maugis, le nobile laron.
Endroit la mie nuit, n'en dirai se voir non,
Enbla Maugis le roi an .ii. ses esporons
Et la [rice] corone ki fu d'or arabon ;

Si li desceint Joiose de senestre geron
Et Rollant Durendal, al pon doré enson,
Olivier Hauteclee, ou il vosist ou non,
Et Cortain à Ogier qui molt estoit preudun.
Ensi les embla totes et porta à bandon.
Molt par fu preus Maugis et de molt grant renon ;
N'avoit tel chevalier jusque Carfanaon,
Fors Renaut, son cosin, ki tant fu de halt non,
Ne plus maistre laron desi el pré Noiron.
Maugis si s'en torna, qant ot fai tot son bon ;
Si le dona Renaut, si ot molt rice don.

Qant or [ot] Charlemaignes con l'a contrecosé.
Et que Do de Nantuel ot si vers lui parlé,
Saint Denise de France a par ire juré,
« Se cascuns me donoit demïe s'ireté,
Ne series par moi ne conduit ne mené.
Mais or vel jo [veoir] que aves engenré.
Les fix de [vos] molliers, les legiers bacelers,
Et ki armes vora, jo l'en donrai asses.
Montalban asaurai, le castiel segnoré,
Ja n'i auera viel home ki le poil ait meslé.
S'auerai pris Montalban et Renaut l'aduré
Et Maugis le laron, le cuvers forsené.
Cil ki seront vallet et noviel adobé,
I convenra tant estre que viel erent barbé.

Et voir plus has Maugis, ce vos di par verté,
Que jo ne fac nul home ki de [mere] soit né.
[Les] fil Aymon m'a i de ma cartre jeté,

Mais [se] Jhesu de glore m'avoit ja tant amé,
Que reüse Maugis en ma prison jeté,
Dont aroie acompli tote ma volenté. »
« Sire, dist li dus Naimes, or aves bien parlé.
M 139 Ki l'a, si l'i envoit, el non meïme Dé. »

« Ains ne di jo mie, Charlemaignes respont ;
Ains voel que tot i voisent et bastart et espos,
Et ki n'auera les fil, si envoist les nevos.
Ovec moi les [menrai] es [estraignes regions] ;
[S'asaurai] Montalban et les mestres [donjons].
Qui Rainaut pora prendre, molt m'ara fait gen don. »
Iluec ot une espie, que Deus grant bien li doinst,
Qui tot ot et entent lor fait et lor sermon.

Li valles dont vos di, si fu nés de Gascoigne ;
Renaus l'i ot tramis por oïr sa besoigne,
Se Charles s'en ira o tornera vers Rome.
Quant ot dire le roi qu'il [ira] en Gascogne,
Tel duel en a au cuer, si dolent ne fu home,
Et dist entre ses dens que nus ne l'[oïst] onques :
« Hé que fera Renaus et si frere li conte ?
Ja dame Deu ne place que pusses vivre longe,
Se Charles vient sor toi en iceste besoigne,
Se tu .m. n'en ocis et [noies] en Geronde. »
Tant tost ist de Paris, tant durement trotone

Qu'en .iii. jors et demi est venus en Gascogne,
Tot droit à Montalban, sor l'eve de [Dordone].

Or diromes del mes qui prist à esploitier,
Qui passa Balençon, le gués et le gravier,
Et vint à Montalban le castiel droiturier ;
Tos les degres en monte sus el pales plenier.
Renaus, li fix Aymon, ert levés del mangier
Et si frere ovec lui, que molt aime et tient cier ;
Si ont en lor compaigne .iiii. c. chevalier.
Atant es lor mesage que il lor vient noncier
Que li rois Charlemaignes doit sor els cevalcier.
[Quant] Renaus l'a veü, si le cort enbracier ;
Ses bras li mist au col par molt grant amistié ;
Isnelement et tost de joste lui l'asiet,
Puis li a demandé : « Com as tu esploitié ?
Fus tu ou à Paris, à Rains ne à Poitiers ?
Comment se contient Charles, li rois ki France tient,
Li plus rice emperere que onques fust soz ciel ?
M 140Unques mieldres de lui ne monta sor destrier.
A il pris Guiteclin et le regne essilié ?
Por Deu ne laira ja mes sire à ostoier.
Par Deu molt m'esmervel, ains ne l'en prent pitié. »
« Sire, dist li mesages, par [Deu le droiturier],
Charles en a juré et sa barbe et son cief
Que il vos asaura à cest esté premier.
Devant vo maistre porte fera son tré ficier,
Vos castels et vos murs vos fera peçoier ;
S'aura en sa compaigne Rollant et Olivier,
Ysacar de Monmor et Morant de Rivier,
Estolt le fil Odon et le Danois Ogier,

Salemon de Bertaigne et le roi Desier,
Ricart de Normendie, le conte Manesier,
Sanson de Pierrefort, le comte Anegillier,
Le duc Tierri d'Ardane et Gondebuef le fier
Et Kanu d'Engleterre, le jantil chevalier ;

Cil sont tot baron Charle et .c. autre millier.
Trestot icil vendront Montalban asegier ;
Mes ja n'en i aura un cenu ne un viel.
Certes se il vos prenent, mort estes et jugié.
Il vos fera ardoir et les membres brisier.
Et Aallars vo frere ert ronpus à destrier
Et Guichars ert pendus comme lerre fossier,
Et Richars ensement atelés à somier
Et les menbres del cors un et un esragier,
Et Maugis vo cosin fera si vergonder ;
Unques Dex ne fist mort dont ne soit justicier. »
« Dis tu voir ? » dist Renaus. « Sire, oïl, par mun cief.
Sor saint Denis de France li oï fiancier ;
Li rois n'en mentiroit por un mui de denier.
Et molt s'afice Charles et Rollans li siens niés.
Tot vostre orguel vendront et mater et quassier.
Molt se plenent de vos et de Maugis le fier.
Or soies bien garni por vostre honor gaitier ;
Durement vos manace de la teste trencier. »
Renaus, li fix Aymon, en est levés en piés.
Ses mains avoit tendues amont envers le ciel.
M 141« Hé Dex ! ce dist li bers, nes en descoragier ;
Kar [adonc] verai jo Rollant et Olivier,
Les .ii. homes el mont que jo plus oi poisier. »
« Cosin, ço dist Maugis, or ne vos esmaies ;

Mais garnisies la vile et penses d'enforcier,
Si mandes par la vile les vallans chevaliers
Et des estranges tieres [mandes les sodoiers]
Tant que vos en aies ensanble .ii. milliers
Qui en vostre service soient fer et entier.
Qui son ronci perdra, rende[s] li .ii. destriers ;
Qui perdra son hauberc, .x. mars d'argent entiers,
Et qui perdra son aume s'ait .iii. mars volentiers,

Et por s'espée perdre ait .ii. mars de deniers,
Et soies preus et sages et larges vivendiers.
Ne soies as barons, ço gardes, mençoigniers ;
Kar tot paiera Charles, se Dex garist mon cief.
Se li rois Charles vient por no vile essillier,
Se ne le vos rent pris, moi tenes mençoingnier,
Ça dedens Montalban, voiant .m. chevalier,
Si qu'il auera [liés] les poins et les .ii. piés,
Et si li benderai andeus les oels del cief. »
Qant Renaus ot oï que dist Maugis ses nies,
De la joie qu'il ot, li est ceüs as piés.
« Cosin, ce dist Renaus, se içe me faisies,
Vos homs seroie liges, acatés à deniers. »
Or vos lairai de cels ki molt sont esmaiés,
Si vos dirai de Charle qui France a à baillier.

L'emperere de France a apelé ses homes ;
Par molt grant amistié encor les araisone.
« Seignor, çou a dit Charles, par saint Pierre de Rome
Jo porterai à Blavie avoec moi ma corone.
Nel lairai por roi Yon, ce sacies, ne por home.
Par saint Pol de Ravane, jo li ferai grant honte,

Jo li ferai la barbe et tot les gernons tondre
Et si li abatrai hors del cief la corone.
Rois abatus sera tant com vivera longes. »
« Sire, dist li dus Naimes, nos grans jans i menromes.
Se Deu plaist et saint Piere, molt bien les conqueromes. »

M 142 « Ensi ne di jo mie, baron, dist Charle maignes,
Ains vo di et commant que nus, n'en i remaigne
Des jantis chevaliers, nus qui espée ceigne.
Or manderai par non tos mes barons ensanble
Et trestos ces de Gales et d'Escoce et de Flandre.
Si manderai Englois et mes barons ensanble,
Angevins et Breton et trestos cels del Meine,
Si aurai Poitevins et tos cels de Romaine,
Angevin et Breton ço ert bele compaigne ;
Borguinon, Loherenc, cil se tendront ensamble.

Semones moi par non tos mes barons [d'Espaigne],
Berruies, Braibençons et tos cels de Gorlande.
Alemans auerai jo et tot cels de Horlande,
Et toz cels de Soué et tos cels de Gerande,
Cels de Costantinoble, de Sessoigne la grande.
Et cil ki remandra, dirai vos sa gaaigne :
Se jo puis repairier, ja n'ert jor ne [s'en] plegne. »
Li barons se departent, cascuns va en son regne,
Richars en Normendie, Salemons en Bretaigne,
Et font mander lor homes et lor [r]ice compaigne
K'amenront à Paris au fort roi Charlemaigne.

L'emperere de France à sa gent commanda,
Quant de Paris issirent et congié lor dona,
Que il reviegnent tost et ne demorent ja.

Et cascuns des barons molt bien le creanta
Que il revenront senpres, mar s'en esmaiera.
Salemons de Bretaigne premiers s'aparella,
A .xx. m. chevaliers à Loon s'asanbla.
Richars de Normendi[e] mie ne s'atarga ;
Au roi en est venus, mie ne s'oblia,
Et furent bien .x.m., si com hom les esma.
Et [Dessiers] de Pavie mie ne demora,
.xx.m. chevaliers ovec lui amena.

Gefrois, li dus d'Angiers, ne s'aseüra mie,
Ains vint au roi de France o jente compaignie,
.iiii.m. chevaliers amena en s'aïe ;
Et si ot bien .v.c. des archers de Valie
Qui, por nule paor, de camp ne fuiront mie.
M 143Hue, li cuens del Maine, fu chevalier nobile :
La jeste nos raconte, si rice hom n'ert mie ;
.iiii.m. chevaliers ot en sa mainbrunie
Qu'amena Charlemaigne à Paris, en s'aïe.
[Beraus], cil d'Allemegne, ne s'asseür[a] mie ;

Ains [vint à Charlemaigne] à molt grant compaignie.
Il ot tos cels de Flandres et tos ces de Horgie,
Et si sont bien .x.m. de bone gent hardie.
Et Naimes à la barbe ramena son enpire,
Guidelon ensement a molt rice mainie.
Li dus Tierris d'Ardane, cil ne se tarja mie ;
Galerans de Buillon, cil vint en l'establie ;
Estolt, le fil Odon, ramena sa lignie ;
L'arcevesque Torpins et Aymeris i vindrent
Et Kanus d'Engleterre o molt jante mainie.

Ases i ot barons, plus que je ne vos sai dire.
Tant i ot rois et contes que je ne nome mie,
Ne poront mie entrer en Paris, la fort vile ;
Defors tendent lor tres et fisent lor cuisine.
De xxxv contés i fu la baronie
Et de .xx. duceés et de roiames .xv..
Chiere fu la vitaille que li chevalier quistrent ;
.v. sols i vent on l'oe, .xx. deniers la geline.
S'auques i demorassent, molt fust ciere la vie.

L'enperere de France a ses os ajostées
Et bien a .c.m. homes les prisent as espées,
Estre les viels cenus o les barbes menlées
Qui donront les consels es batailles jostées.
Ainc mais nus rois en France n'ot tel ost ajostée.
A Rollant son neveu l'a Charles commandée.
Garnier, le fil Doon, a s'ensegne livrée,
Cil doit bien avoir ost ki .x. ans l'a menée.
Charles a fait crier par tote la contrée
Que tote la vitaille soit en l'ost amenée ;

En Flaindres et en Frise est la noviele alée
Que cil qui en perdra vallant une denrée,
Charles li en rendra porvec .iiii. livrées ;
C'ainc n'ï ot buef ne vache ne oelle robée,
M 144Se ne fust à argent ricement acatée.
Il issent de Poitou, en Gascoigne en entrerent.
As puis de Monbendel sont les os atravées ;
Pres fu de Montauban, à sol .iiii. jornées,
Que on en puet veoir la tor et le fumée.
L'enperere descent en une plaine lée,

Et apela duc Naime à la barbe menlée,
Richart de Normandie, Sanson de Perelée,
D'une part les mena coiement, à celée,
Belement les apele, dist lor raison membrée.
Entendes moi, segnor, dist Charles l'emperere.
Gascoigne est molt fort tere, si ert tost afamée,
Faites moi par ceste ost hucier une criée ;
Un ban voel c'on i face, sans nule demorée,
Et cil ki le f[r]aindra, par l'ame le mien pere,
Ja n'en iert tant haut home que il ne [le] compere ;
Que se il fraint mon ban por cose qui soit née,
[J]o ne le face pandre, sans nule demorée ;
Que carne à vilain ne soit ja destornée ;
Mar i perdront del lor vallant une denrée,
Buef ne monton ne vache ne proie remuée.
Mes qui voudra del lor, si'n acat par deniers.
Dont sera li ost riche et bone et asasée. »
Dist Richars li Normans, à la chiere menbrée :
« Beneoite soit l'ore que ceinsistes espée ;
Jamais n'ara tel roi en France la loée. »

« Segnor, dist Charlemaignes, j'ai assis Monbendel.
La roce en est molt haute, molt i a fort castel.

La ville est saisie de bois et de prael ;
Si quit qu'il ait là ens maint vaillant damisiel
Qui ne se voldront rendre, s'auront fet lor cembel.
Là est ço de Gascoigne le premerain recel.
Se Renaus se mett ens, si frere li danzel
Et Maugis ensement, qui tant set de piniel,
En l'ost, ço cuit, movront maint feneles cenbel.

Par la foi que jo doit Jhesu qui fist Abiel,
Je n'en prendroie mie tot l'or de Mirabiel
Que jo ne fasse pendre cascun à tel hardel
M 145[Qui n'ert] mie de caisne, de frasne ne d'aubiel ;
5465[A]ins aura cascuns [d'aus] un tel croc al musiel,
[T]out li forchom istront derriere, al hateriel. »

Monbendiel a assis Charles de Montloon ;
Ses barons apela, s[e]s a mis à raison.
« Entendes moi, dist Charles, franc chevalier baron.
5470Cist castels est molt fors, foi que doi saint Simon ;
Ains mes tel forteraice ne vit des oels nus hom.
Ele est asses plus fors que la Roce Guion,
Ne Paris, ne Orliens, ne castiel environ. »
« Sire, ço dit Ogiers, laissies vostre raison,
5475Une rien saceis vos et por voir l'afiçon :
Montalban vaut les .c. car conté le m'a on. »
« Comment va ce, dit Charles, Ogiers fix à baron ?
[Or] esgardes la vile entor et environ,
Les murs et les bertesches et les mestre donjon.
5480Estoient or là ens tel .ii. c. compaignon
Com je vos nomeroie, foi que doi saint Simon
Ne doteroient l'ost le vallant un boton. »

« Sire, ço dist Ogiers, vos dites vostre bon ;
Mes or sofres un poi, si ores ma raison.
5485Si vos dirai la force, ensi com nos savon,
De Montalban la vile dont sont haut li donjon.
La tor en est assise par tel devision,
Nus n'i puet abiter de .ii. trais d'un bojon
N'à engien n'à perriere n'à mangonel roont ;

Si est si bien fremée, ne crient feme ne hom ;
Ne ja por nul effors que faire lor puist hon,
Ne perderont lor porte, por voir le vos dison ;
Ains prendront en Gironde tote lor venison
Es nes et es galies ki par là passeront.
Si a Renaus là ens tels [.iii]m. compaignons
Qui por paor de mort ne lairont lor maison,
Et Maugis lor porcace tote la garison.
Cil lor truve asses et or fin et mangon,
Chevax et palefrois et mules aragon.
Tant a Renaus là ens avoir et garison
Que, por tenir .vii. ans .iii.m. compaignons,
M 146Ne doteroit vostre host le vallant d'un boton ;
Et sera molt grant honte, se nos les asseon,
Quant par droit anui nos en retorneron. »
Et quant rois Charles l'ot, si dreça le guernon ;
De mautalent et d'ire noircist comme carbon.
« Ogiers, dist li rois Charles, bien sai vostre raison ;
Nos savon voirement, que mie ne doton :
Vos volries avoir mis Broiefort l'aragon,
Que jo fusse ore en France, à Rains o à Ssesson
Et tot mi chevalier refussent en maison
Ou Renaus me tenist là ens en sa prison.
Vos estes de lignage Girard de Rossillon ;
S'estes cosin Renaut, le fil au viel Aymon.
Par icel saint Apostre c'on quiert el pre Noiron,
Il n'i a chevaliers qui tant soit rices hom,
Si [destornoit] Renaut de sa destrucion,
Je nel feïsse ardoir et bruir en carbon. »

« Sire, ço dist Ogiers, par Deu et par son nom,
Jo n'en quier mes parler, faites en vostre bon.
L'avangarde ferai à .iiii.m. compaignons ».
« Par mon cief, ce dist Charles, autre i envoierons.
Qui vos croit en çou faire, ja n'ait s'arme pardon. »

Charles, li rois de France, en issi de son tré ;
Duc Naimon apela et le conte Otoé,
Gondebuef de Venduel, lui et Milon d'Angle,
Ydelon le Baivier ovec a apelé.
« Segnor, dist Charlemaignes, à moi en entendes.
Jo vos demanc consel que vos le me dones,
Por amor [dame] Deu de sainte majesté.
Or poes ci veïr mainte loge et maint tré
Et tante rice aucuble, tant pavellon levé ;
.iiii. liues plenieres en ont li rens duré.
Il n'a bon chevalier desi à l'arc beté
Qui ne soit en cest ost venus et atravé ;
Molt i a de prodomes c'unt esté esprové.
Et comment puet ço estre, por sainte Carité,
Qant jo ai si grant force et si grant poesté,
Que .iiii. vavasor m'unt issi demené ?
M 147 Ja n'unt il entr'els tos castiel ne fremeté,
Fors sole Vairepaine où Allars est fermé,
Ou Français m'ont traï ou Maugis encanté.
Bien sai qu'il m'ont traï par lor grant fauseté.
Comment vait, ço dist Charles, por sainte Carité,
Que sui par ces glotons si forment agrevé
Et tant m'ont travellié et tant fort m'ont pené ! »
Ydelon de Baviere s'en est en piés levés ;
Ja dira sa raison, oes sa volenté :

« Sire, drois emperere, à moi [en] entendes.
Vostre buen aves dit et vostre volenté ;
Or vos dirai un poi de ço qu'ai enpensé.
Il n'est hom qui puist mie devant vo cors paller,
S'i ne dist tot vo uen et tot vo volenté,
Qu'il ne soit par vos sempres de traïson reté.

Voles savoir des contes comment il ont duré.
Richars et Aallars sont bien de France né
Et sont molt gentil home et de grant parenté,
Il sont parent Girart de Rosseillon le ber,
Et Doon de Nantuel o les grenons mellés ;
Et duc Buef d'Aigremont fu de lor parenté.
Il sunt cosin Richart de Ruem la cité.
Estolt li fil Odon est de lor parenté
Et Ogiers li Danois qui molt fet à loer,
L'arcevesque Torpin de Rains vostre cité,
Et jo meïsmes, sire, ja ne vos ert celé.
Or ne cuidies vos mie, ne l'aies en pensé,
Se nos venons en joste ne en estor campé,
Se trovoie Allart ne Renaut craventé,
Ne Richart, ne Guichart, ne Maugis l'aduré,
Que jo les vo rendisse, drois rois, por amor Dé,
Ne jo, ne nus des autres que ci vos ai nomé,
Qant nos savons tres bien que castel ne cité
Ne lor sera garant, se as mains les tenes,
Qu'il ne soient pendu et al vent encrué.
Nenil, par saint Denise, ja mar en douteres ;
Ançois lor aideroie qu'il fussent delivré
Et jo et tot li autre ki sunt del parenté ;
M 148Ne n'a si riche princhе en la crestienté,

S'il avoit Renaut pris et à vos delivré,
Por coi qu'il les eüssent vilainement mené,
Qu'il ne perdist la teste ançois un mois passé.
Por amor dame Deu, le roi de majesté,
Pernes en tel consel que soies acordé
Et il vos serviront volentiers et de gré.
Trop a duré la guere, maint home en sunt finé
Qui encor fussent vif, sacies de verité. »
Qant Charlemaignes l'ot, s'a tot le sanc mué ;
Si rougi et mua com carbon alumé.
Il a estraint les dens, si a le cief crollé ;
Ni a baron tant rice qui ne [s]oit esfreé.

Adont parla li rois par molt grant cruauté ;
Tres bien l'ont entendu et demaine et casé.
« Ydelons, dist li rois, trop aves sermonné ;
Bien saves de Renaut dire le parenté,
De Maugis le baron et d'Aallart l'aisne.
De Ri[chart], de Guichart, molt en aves parlé.
Par vostre traïson a Reingnaus tant duré.
Por ço ave[s] le vos entre vos deporté ;
Mais par icel Apostre c'on quiert en Noiron pré,
Par saint Denis de France qui est nostre avoé,
Il n'i a nul de vos de tot son parenté,
S'il deportoit Renaut en estor aduré,
Que il ne soit pendus ou en prison jeté. »
« Sire, ce dist dus Naismes, mar fuisent onques né ;
Par els sera li mondes à grant honte livré. »

Monbendel a assis Charles li emperere :
Ses homes apela, dist lor raison membrée :

« Segnor, [or] entendes por la vertu nomée :
Molt est fors cis castels, soz cele tor quarée.
Hé dex ! est il Renaut et Aalart son frere ?
N'en torneraie mie, por noif ne por gelée,
S[e]s auerai tos pendus par la gole provée.
Sacies qui est la sus, sans nule demorée.
Dus Naimes, vos ires [et Ripeus de Saint Sere],
Et Richars li Normans à la barbe meslée.
M 149Faites moi mon mesage en cele tor [quarrée].
Si me dites à cels de cele tor fundée.
S'i se tienent vers moi desi à l'ajornée,
Et jo les pren par force, par l'arme de mon pere,
Trestos seront pendus ains demain l'ajornée. »
Li .iii. conte s'en tornent sans nule demorée
Que desci qu'à castel ne fisent demorée ;
Il montent sor le mur, al portier escrierent :

« Diva ! cui cele vile de cele tor qarrée ?
A i noient Renaus ne Aallars son frere ? »
« Nenil, dist li portiers, vallant une denrée ;
Ains est le roi Yon à la barbe melée.
Li dus de Monbendel à la ciere membrée,
Hermenfrois li cortois et Hue de Belquerre.
Cil gardent le castiel et la grant tor fundée. »
« Amis, ce dist dus Naimes à la barbe menlée,
Faites moi .i. mesage en cele tor quarrée
Et dites as barons, trives lor soit donée ;
Vienent à nos parler, si oront no pensée. »
Li portiers s'en torna sans nule demorée,
Venus est à la sale ki haute est et pavée
Et trove le[s] barons, les testes enclinées,

Ki ont veü Charlon o sa grant ost jostée.
Li portiers en apele dan Hue de Belquerre :
« Sire, dist li portiers, oies raison membrée.
Là defors a .iii. ostes de molt grant renomée.
Venes à els parler : trive vos [est] donée. »
Qant li baron l'oïrent, onques ne s'aresterent ;
Venu sunt à la porte où li .iii. contes erent.
Le guicet font ouvrir, le[s] contes apelerent.

« Qui estes vos, segnor ? » dist Hues de Belquerré.
Et cil ont respondu, sagement ont pallé :
« Nos somes home Charle qui est rois coroné.
Asise a vostre vile à son rice barné.
Venes à lui parler, trives vos a doné.
Ja n'i perdres del vostre .i. denier moneé. »
Comme cil l'ont oï, n'i ont nient demoré ;
Ains montent es cevas, ne se sont aresté
Desi au maistre tré, là ont Charlon trové.
Li rois en vint contre els, com cil qu'est bien séné.
« En la moie foi, sire, dist Risps de Saint Seré,

Ves ici les barons qu'issent de la cité,
Qui garde[nt] cele vile, le castel honoré.
Aconduis les avons oïr vostre pensé. »
Et respont Charlemaignes : « Ja lor sera mostré.
Si gardes le castel desi à l'avespré ;
Se vos i puis trover demain à l'ajorné,
Et je vos pre[n]g à force, par mon grenon meslé,
Trestos seres pendu, n'i aura aresté. »
« Sire, dist Hermenfrois, ci a male amisté ;
Ains vos rendron la vile que aion tel sodé.

Rendes nos nos destrers et nos armes doré :
Nos vos rendron la tor, n'i auera demoré. »
Cil s'en tornent atant, de color sunt mué ;
Lor gent en font issir, si sunt acheminé
Droitement vers Gascoigne, sunt ensamble josté ;
Et no François monterent el palais seignoré.
Naimes et Videlons ont Charlon apelé.
« Sire, ce dist li dus, trestot est delivré ;
Bien i poes jesir à vostre volenté. »
« Ne place dame Deu, dist Charles l'aduré,
Que m'ost soit des[t]endue ne ma gent destravé ;
Mais metes mon avoir en cel chastel quarré.
Si le gardent sergent qui soient bien armé ;
Car se Maugis le set, tot le m'ara emblé.
Naimes, dist Charlemaignes, cist est tost aquité ;
Ainc n'i ot lance fraite ne escu estroé.
S'autretel fait Renaus ne Aallars l'ainsné,
Tost aurom de Gascoingne le païs aquité. »
Ogiers dist coiement .i. poi de son pensé :
« Ja dame Deu ne place, k'ait espée au costé,
S'ençois n'est de vo part chierement comperé. »

Au siege à Monbandel fu Charles li membrés.

Son argent et son or a fait laiens porter ;
Plus de .xxx. somier en i a fait mener.
Puis fait li rois par l'ost et banir et crier :
M 151Or soient tot seür, or porront recovrer.
Le grant tref Charlemaigne font contremont lever ;
Par desor le pomel font l'aigle d'or poser ;
Par devers Montauban en fist le chief torner.

Puis l'emporta Richars, li fius Aymon le ber,
Et si copa les cordes del Charlemaigne tref
Que li feste en chaï Charlon desor le nes.
Oliviers et Rollans issirent for del tref
Et dus Naimes de France et Torpins l'ordené.
Dant Girars l'Espanois a le rois apelé.
« Sire, ce dist Girars, à moi en entendes.
Par la foi que vos doi, malvais conseil aves.
Gascoigne est molt fort terre et molt fait à doter.
Mandes le roi Yon de Gascoing[ne] le ber,
Que vos iestes à force dedans sa terre entrés ;
Si aves awec vos trestous les .xii. pers,
Rollant et Olivier et des autres asses
Et bien .l. mile de chevaliers armés,
Entre les wiels chenus, les floris, les barbés
Qui donront les consaus es grans estors mellés.
Se il les fius Aymon ne vos fait delivrer
Et tos fors de Gascoigne conduire et amener,
S'il contre vos les osse .i. seul jor receter,
Vos li feres la barbe et les grenons plumer. »
« Par mon chief, dist li rois, bon conseil me dones ;
Ensi sera il fait, com vos le me loes. »
Charles en apela Guinemart : « Ça venes.
El regne de Gascoigne vos pri que tost ales ;

Tant queres roi Yon que de vos soit trovés.
De moie part li dites, ja mar li celeres.
Ce que Girars a dit, que vos oï aves. »
« Sire, dist Guinemars, je li dirai asses. »
« Par mon chief, ce dist Charles, vos le m'afieres,
Que, por paor de mort, riens ne li celeres. »

Ou il vousist ou non, li covint afier.
Atant parti del roi, si s'est acheminés
Et trespasse les terres et les amples reinés.
Venus est à Toulouse, l'amirable cité.
M 152 5730Illuec trova Yon, le fort roi coroné,
Et .ii. m. chevaliers qui là sunt assamblé,
Et fait ces urs combattre et ses grans ors beter.
Chantent cil chanteor, vielent cil jogler,
Et fait soner ces tymbres, ces grailes ordener.
5735S'il se fait à .ii. pailes richement esventer
Por la chalor qu'est grans, qu'il ne puet endurer.
Atant est li mesages sus el palais montés.
Quant voit le roi Yon qui menoit tel fierté,
Li cuers li muert el ventre, si commence à trambler ;
5740D'une part se torna par dejoste .i. piler.
Illuec estut tos cois, qu'il n'osa mot soner,
Tant que en lui meïsmes se prist à porpenser
De çou que li rois Charles li ot fait afier,
Que por paor de mort n'i auroit mot [celé].
5745Adonc reprit son cuer, si est avant passés ;
Dist au roi de Gascogne : « Biau sire, or entendes.
Cil dame Dex de gloire, qui maint en majesté,
Et forma ciel et terre, tot à sa volenté,
Cil beneïe Charles, le meillor coroné
5750Qui onques fust en terre n'en la crestienté.

« Sires, rois de Gascoigne, faites pais, si m'oes.
Je ne vos salu mie, ja mar le cuideres.
Par moi vos mande Charles, li riches coronés,
Qu'il est par vive force en vostre terre entrés.
5755Si a en sa compaigne trestos les .xii. pers,

Rollant et Olivier et des autres asses
Et bien .lx. mile de chevaliers armés.

Ja a pris Mombandel, la maistre fermeté ;
Là est Charles, mes sires, en non Deu ostelés.
Si grant ost a o lui, ne puet estre aesmés.
Si vos mande mes sires, ja ne vos iert celé :
Se vos les fius Aymon tantost ne li rendes
Et se vos envers lui .i. sol jor les tenes,
Qu'il aient en desfense ne chastel ne cité,
Il vos fera grant honte, si com vos a mandé.
Il vos fera la barbe et les grenons plumer
Et les membres del cors .i. et uns desevrer. »
M 153Quant li rois l'entendi, tos en est tressués ;
La chars li est noircie, li sans li est mués,
Le mesage regarde par molt grant cruelté,
Et tint i. bastoncel de coivre trejeté.
Le baton entesa, il li est eschapés ;
Si fiert en .i. estuel que tos en est tramblés.
Peor ot li mesages qu'il ne fust afolés.
S'il fust aconseüs, il fust mors reversés ;
Mais il i fist que sages, d'autre part est tornés.
« Seignor, ce dist li rois, ales, si le prenes.
Maintenant soit pandus, mar le deporteres.
Quant li glous sera mors et à sa fin alés
A chevaus soit par terre maintenant traïnés
Et puis soit ses cors ars et par polre ventés.
Or ne lairoie mie por l'or de .x. cités,
La mort a aportée, ja n'en iert respités ;
A autres pautonniers ne s'en puisse gaber,
Que jamais à tel prince n'ost tel chosse aporter. »

« Sire, dient si home, merci, por amor Dé.
Nus mesagiers ne doit mal oïr ne trover.
Cil a dit son mesage, il li fu comendé.
Ausi ferions nos s'il nos estoit rové.
En çou ne poons perdre granment ne conquester ;
Se Charles vos asaut, tres bien vos desfendes.
Il est mes Charlemaigne, le meillor coroné
Ki onques fust en France n'en la crestienté ;
Si n'a mort deservie, se vos le commandes.
S'avies cestui mort, ocis ne traïné,
Forment auries Charle correcié et iré.

N'en prendroit nul de nos, tant fust emparentés,
Il ne refust pendus et au vent encroés.
Mais or soies sachans et bien amesurés,
Si parles au mesage et raison respondes. »
Quant li roi Yus l'entant, si s'est aporpensés.
Aval s'est abaisiés, durement fu irés ;
Et quand il se redresce, comme fiers a parlé.
Il a dit au mesage : « Biau sire ça venes.
Nus mesages ne doit mal oïr n'escouter.
M 154Mais ci vos covendra .iiii. jors sejorner ;
Car griés est li mesages que Charles m'a mandé,
Et par riches consaus me convenra errer. »
A. .iiii. chevaliers le fait el borc mener ;
Que demanda li mes, ne li face[nt] livrer ;
Richement fu servis, tos à sa volenté.
Li roi Yus de Gascoigne est en sa chambre entrés,
Ensamble o lui .v. contes del miols de son barné
Et font molt bien les huis verroiller et fermer
Que il n'i venist nus qui de mere fust nés.

Adonc parla li rois qui tant fu esfraés.
« Seignor, dist li rois Yus, conseillier me deves.
Charles, li rois de France, est en ma terre entrés ;
Si a ensemble o lui trestous les .xii. pers,
Rollant et Olivier et des autres asses,
A bien .lx. mil de chevaliers armés,
Estre les viels chenus qui ont grenons mellés,
Qui donront les consaus es grans estors champés.
Or me mande li rois molt grandes cruelté́s.
Se je les fils Aymon ne li fas delivrer,
Il me fera grant honte, si com il m'a mendé,
Et les membres del cors .i. et .i. desevrer.
Or vos iestes mi home et plevi et juré ;
Je ne suis c'un seus hom, conseiller me deves.
Renaus est mes hom liges, si com vos le saves ;
De moi tient Montauban et une ducheé
Et si a ma seror à moillier et à per.
Renaus en a .ii. fils qui sunt de bel aé.
Or me requiert li rois si grant desloialté́,

Se je ceus ne li rent, dont je sui plus montés,
Il me fera tel honte, com vos oï aves.
Quant Renaus vint à moi, n'estoie preu amés,
En Ba[s]cle n'en Navarre servis ne honorés.
Il a mes anemis plaisiés et craventés
Et mené à mes piés, si ont merci crié.
Par lui sui durement essauciés et leves.
Or vos pri sor la foi que plevi m'aves,
Et sor le sairement que juré m'i aves,
Et par le saint batesme que recoilli aves,

Et par le jugement qu'as armes atendes,
Que vos me conseillies, si com faire deves.

« Seignor, dist li rois [Yus], .i. conseil vos demant ;
Mais je vos pri por Deu, le pere roiamant,
Que nel me dones mie del tot à mon talant.
L'empereres de France, o son neveu Rollant,
Et Ogiers li Danois o Richart le Norment,
Estout li fils Oedon, Oliviers li vaillant,
Sunt entré en ma terre, molt me vont menaçant.
Se je les fils Aymon, tos .iiii., ne li rent.
Il me feront grant honte, par le mien esciant,
Mais, par icel apostre que quierent peneant,
Onques jor li miens peres ne fu del sien tenant.
Non sera ja li fils nul jor de son vivant. »
Hunaus de Tailleborc a parlé tot avant :
« Sire, rois de Gascoigne, que ales vos disant ?
De coi ales vos donc le conseil demendant,
Quant dites que Renaut ne seres ja faillant ?
Mais mendes vostre empire et arriere et avant
De Bascle, de Navare, de Gascoigne la grant.
S'alons à Montbandel où Charles est seant ;
Si nos i combatons bien et hardiement.
Quant nos aurons vaincu Olivier et Rollant,
Tot aurons acuité desi en Oriant.
Ahi ! rois de Gascoigne, com tu as sens d'enfant,

Quant tu vers Charlemaigne cuides avoir garant !
A lui ne puet durer ne roi ne amirant,
Renaus n'a en Gascoigne ne ami ne parant,
Ne onques li siens peres, certes, n'i ot noiant.

Non doit avoir li fils, s'il vos vient à talant.
Plus est dotés Renaus en Gascoigne la grant,
Aallars et Guichars et Maugis li tirant,
Que vos n'ietes, dans rois, jel vos di en oiant.
Rendes Renaut à Charle comme son sosduiant.
Si venres à repos desormais en avant. »
Quant li roi Yus l'entant, si se va embronchant ;
Onques mais à nul jor n'ot le cuer si dolant.

M 156Apres cestui parla li visquens d'Avingnon.
« Sire, dist il au roi, entendes ma raison.
Vos nos queres conseil que nos le vos doignon.
Dites se vos feres çou que nos loeron ? »
« Oïl, ce dist li rois, laisier ne le poom. »
« Sire, dist li visquens, et nos le vos dirom.
Je l'ai bien oï dire et de fi le savom,
Que Charles tint sa cort à la cist de Loon.
Il i manda Girart, le duc de Rosillon,
Et Doon de Nantueil et duc Bue d'Aigremon ;
[N'i degnierent venir, poi dotereut Challon.
Li rois en fu dolens, plainst soi à ses barons.
Loihier i envoia, n'avoit encor grenon,]
A .ccc. chevaliers [qu'il ot à] compaignon ;
Se meslerent au duc el palais d'Aigremon.
Tant i monta [la noise] et la grande tançon,
[Ja li trancha la teste li dus Bues d'Aigremont.
Charles en fu dolens et moult en fu embrons.
Puis en fu grans la guerre et puis l'acordoison,

Che fu à une feste saint Johan le baron
Que Charles tint grant cort à Paris sa maison,

Et] menda en conduit le duc Buef d'Aigremon
El conduit Charlemaigne fu tués à bandon,
Puis en dura la guerre longement, ce savom.
Girars le guerroia, li dus de Rosillon,
Et dans Do de Nantueil par fiere contençon ;
Kar il estoient frere, que de fi le set on.
Il desconfirent Charle, lui et ses compaignons ;
S'en estora Saint Pere de Cluigni le baron
Et puis la Charité et Verzelai selonc,
Saint Beneoit sur Loire, là où si moine sont.
Tel honor i fist [Dex por Girart et Doon]
Que acordé se furent en .i. jor à Charlon
Et trestout lor parages, fors tant que lor nevou
Qui estoient adonques bacheler et guiton.
Onques ne volrent querre lui acordisson.
Renaus le haoit molt de vielle gorgueçon ;
Por çou tua il puis Bertolai le baron,
A Paris, en la sale, devant le roi Charlon,
D'un eschekier d'argent, par tel devision
C'onques puis ne pot estre trovés ens el roion.
Ne sai que vos celasse ne por coi mentisson.
Delivres Charlemaigne les .iiii. fils Aymon ;
M 157 Car, se vos si nel faites, mors estes à bandon. »

Li dus de Monbandel a apres lui parlé,
Et dist au roi Yon : « Cestui pas ne crees ;
En fin vos veut honir qui ce vos a loé.
Quant Renaus vint à vos, de seignor esgarés,
Certes il n'i vint mie povrement atornés,
Ains avoit avec lui .cccc. adobés.
Ses pires escuiers iert de gris afublés.

Ne chevalchoient mie les roncins atrotés,
Mais bons chevaus d'Espaigne, corans et abrivés ;
Et ençois qu'il eüst ses garnemens ostés,
Vos dist il voirement qu'il iert au roi meslés
Et vos le retenistes volontiers et de grés.
Montauban li donastes et une ducheé
Dont il puet en bataille .m. chevaliers mener.
Vo sereur li donastes à moillier et à per.
Renaus en a .ii. fils que molt deves amer.
Quant il vint en Gascoigne, poi esties amé,
En Bascle n'en Navare cremus ne redotés ;
Il a vos anemis et plaisiés et matés.
Apres si li jurastes, par bones loialtés,
Que ne li faudries, por home qui fust nés.
Et se vos, por paor, à Charlon le rendes,
Vos en seres [honnis] et traïson feres.
Encor n'aves perdu ne chastiaus ne cités,
Fors, sens plus, Monbandel, qui iert ma fermetés,
Et Norment et Anglois sont ja dedans entrés.
Cui chaut se l'ai perdu ? Dex me donra asses.
Por Deu, ne faites chosse qui vos soit reprovés,
Ne crees tel conseil qui vos tort à viltés. »

Apres parla Hunaus à la barbe florie :
Cil fu de Tailleborc, Jhesus Cris le maudie,
N'ot plus mal traïtor desi en Tabarie.
« Sire, dist il au roi, cestui ne crees mie.
Enfin vos [vuelt] honir qui ensi vos chastie.
Je conui bien Aymon à la barbe florie ;
Tant fu oltrecuidiés, ne vos mentirai mie,
Ainc ne daing[n]a servir Charlemaigne en sa vie ;

Ains [se fist orgelloz par sa chevalerie.]
M 158Quant Renaus vint à vos et vos le retenistes,

Vo sereur li donastes o molt grant seignorie ;
Montauban li donastes sor la roche naïe.
Plus est dotés Renaus en Gascoingne la riche,
Et Aallars ses freres et Maugis li traïtres,
Que vos n'iestes, dans rois, nel vos celerai mie.
Ne sai que le celasce ne por coi en mentisse.
Se il puet esploitier, il vos toldra la vie.
Je vos lo en droit moi que que li autre dient :
Rendes à Charlemaigne Renaut et sa maisnie ;
C'est li mieldres consaus que je vos sache dire. »

Apres parla Raimons, .i. quens qui tint Tolose ;
Cil estoit molt poisans et si estoit preudome.
« Sire, ce dist li quens, cestui ne crees onques.
En fin vos velt honir qui tel conseil vos done.
Je conuis bien Aymon à la fiere persone ;
Il est molt jentis hom, si a en lui preudome.
A grant tort ocist Charles son frere Buef le conte ;
Se Renaus s'en venja de Bertolai le conte,
Ja nus frans chevaliers nel doit tenir à honte.
Si fera il des autres, se a lui s'abandonent ;
Car bons chevaliers est, nul itel ne savomes,
Ne li deves faillir por riens qu'il soit el monde,
Qui à Renaut falra, dame Dex le confonde. »

Apres parla Antoines qui le poil ot flori ;
Dame Dex le confonde, qui onques ne menti.
« Sire, rois de Gascoigne, entendes ça à mi.
Molt aves povre sens, por voir le vos afi,

Qui laisies les barons l'un l'autre desmentir.
Voles vos conseil querre, dont vos puissies garir
Et vo gent et vo terre à grant honor tenir ? »
« Oïl, dist rois Yons, por amor Deu vos pri,
Sor le peril de l'ame, par devant Jhesu Crist,
Commencies la parole, si penses del fenir. »

« Dont nos widies la chambre, » li visquens li a dit.

Li rois ist de la chambre et dolans et maris ;
Venus est en la sale iriés et esbahis.
Le duc de Monbendel mena ensamble li,
Et si i fu Raimons, cil qui Tolouse tint ;
Tuit .iii. se sunt assis en .i. lit cordeïs
Et li autre remesent, cui ja Dex nen aïst.
« Seignor, ce dist Hunaus, nos somes malbailli ;
Li rois Yus de Gascoigne nos weut en fin honir.
Bien nos veut nos honors et nos terres tolir,
Por seulement Renaut et le larro[n] Maugis. »
« Par foi, dist li visquens, il n'ira mie issi.
Seignor, entraidons nos, por Deu qui ne menti ;
Car vers Charlon de France ne puet nus, hom garir,
Ne chastiaus ne cité nel puet contretenir. »
Atant dient ensamble, Dex les puist maleïr :
« Nos ne vos falrons ja desi que au morir. »
Atant ont fait les Sains isnellement venir ;
Illuec se sunt tot .iii. et juré et plevi,
Se Renaus n'est rendus, qu'il fauront le roi Y ;
Si en iront à Charle, le fort roi seignori.
Il ne waut riens conquerre, ne soit à lui aclin.
Atant es vos le duc de Monbendel [i] vint

Et si entre en la chambre où sunt li anemi.
Quant cil qui laiens furent, orent le duc choisi,
Vers lui sunt aprochié, si le courent saisir ;
As grans coutiaus à pointe le voloient mordrir.
Quant li dus l'a veü, molt fu espoeris.
« Seignor, ce dist li dus, por amor Deu, merci.
Vostre voloir ferai, n'i aura contredit,
Et jurerai sor Sains, trestot à vo devis,
Toutes vos volentés ; si me laisies garir. »
Et respondent li autre : « Or aves vos bien dit. »
Lors li ont fait sor Sains et jurer et plevir
Qu'il sera lor compains à çou que il ont dit.
Atant es vos le roi de Gascoigne, où il vint,
Où qu'il voit les barons, ses a à raison mis.
« Seignor, ce dist li rois, quel conseil aves pris ? »
Et dist Hunaus li fel : Ja le vos aurom dit.
Ja ne vos iert celé de grant ne de petit.
Nos somes entre nos afié et plevi,
Se Renaus n'est rendus, tot vos somes failli ;
M 160 A Charlon en irons, le fort roi seignori. »
Quant li rois l'entendi, tint soi por malbailli.
Il commence à plorer des biaus ieus de son vis
Et dist entre ses dens, que nus ne l'entendi :
« Ahi ! sire Renaus, frans chevalier hardi,
Com or iestes ici vilainement traï ! »

« Seignor, ce dist [li rois], por Deu et por son non,
Se Renaus s'aperçoit de ceste traïson,
Ja n'aurai à garant ne chastel ne donjon,
Qu'il ne me face ardoir à feu et à charbon. »
« En la moie foi, sire, dist li quens d'Avingnon,

Es plains de Waucolors menra on les barons ;
Bons mentiaus d'escarlate lor afublera on ;

S'auront peliçons gris que nos lor bailleron
Et seront trestot .iiii. sor mules aragons.
Il n'i porteront arme ne espié ne blason,
Hauberc, escu ne helme por lor desfension.
A .xxx. chevaliers couduire les feron
Ou à .xx. ou à .xv., ensi con nos volrom,
Et Charles i venra à .iiii. m. barons,
Adobés de lor armes, sor les chevaus gascons ;
Ses en face mener à Rains ou à Soisons.
Renaus a tant en France et parens et nevous,
Ja nel lairont destruire,ençois l'en garderont.
Miols en venront à chief que nos ne feriom. »
Quant li rois l'entendi, si taint comme charbon,
Et dist entre ses dens coiement, sens tençon :
[« Aï Renaus, fait il, com mortel traïson ! »]
« En la moie foie, sire, ce dist li dus Raimon,
Renaus vos aime plus que home de cest mont ;
Vos ne li querres chosse qu'il ne face à bandon. »
Et li rois Yus se pasma desor le duc Raimon.
Por saint Renaut fist Dex illuec grant monstrison.

Escrit est à Tremoingne en la fiertre au baron :
La chambre qui fu blanche en mua sa color :
[Si] devint inde et perse [et noire] com charbon,
Et li .i. ne vit l'autre, ains chaïrent trestot.
Une grant piece jurent illuec en pamison,
Puis issent de la chambre, lor conseil finé ont.
M 168De la chambre issent fors, li conseus est finés ;

Li rois sist sor .i. banc, qui fu tous trespensés.
Son chapelain Gontart a li rois apelé :
« Amis, ce dist li rois, à moi en entendes.
Faites moi tost .i. brief, de cire enseellé ;
Si i metes tot çou que vos conter m'oes :
Que je mant à Karlon salus et amisté ;
Se il me fait tot çou qu'en son brief ai trové,
Les .iiii. fils Aymon li ferai delivrer ;
Es plains de Waucolors les li ferai mener ;
S'auront .iiii. mentiaus d'escarlate afublé,
.iiii. peliçons gris, de fin orfroi bandé ;
Si gart que il [i] ait le miels de son barné,
Car se il li eschapent, puis ne m'en doit blasmer. »
« Sire, ce dist li clers, faites les moi nomer.»
« Non ferai, dist li rois, car je le weil celer. »
Cil a escrit la chartre et le brief saelé ;
Venus est au mesage, et poing li a boté.
Li rois en apela son corliu Salatre :
« Au siege, à Monbandel, à Charlon m'en ires,
Si li dones cest brief, en cire seelé.
Si vos pri, biaus amis, ostages en prenes. »
« Volentiers, biaus dous sire ? », ce respont Salatrés.
Li mesages Charlon l'en a molt bien guié,
Qui avoit en la vile .iiii. jors sejorné,
Et trespasse les marches et les amples regnés ;
Desi à Monbandel ne s'i est arestés,
Et vient au tref Charlon, le fort roi coroné,
Et salua le roi, ensi con vos orres :
« Cil dame Dex de glore, qui tot a estoré,
Si saut et beneïe le meillor coroné

Qui onques fust en terre n'en la crestienté.
Li rois Yus de Gascoigne, au corage aduré,
Ci vos envoie .i. brief, en cire seellé,
N'i ait fors vos et moi, quant lire le feres. »
En une chambre à vote en sunt endui entré.

Charles, nostre empereres, si a brisié la cire ;
Quant il fu jovenciaus, si ot apris à lire,
M 162Et esgarda la letre ; si commença à rire,
Quant vit la traïson que les lettres li dirent.
Quant vit la mort Allart, tendrement en sospire,
Et quant vit la Guichart, d'en .ii. les iels lermie,
Et quand vit la Renaut, dont ne se tenist mie
Qu'il li donast tot l'or l'amiral de Persie.
Il est cheüs pasmés sor une roche bise,
Puis dist entre ses dens, c'on ne l'entendi mie :
« Ahi ! Renaut, mar fustes et vo che[vale]rie.
Hui muert la [fl]ors del mont, de la bachelerie.
Mes cousins esties, s'en ai au cuer grant ire.
Jamais n'auerai joie, à nul jor de ma vie.

Ce vos a porchacié Maugis, li fors traïtres,
Que j'ai vo mort jurée et desor Sains plevie. »
« Sire, dist li mesages, por Deu, le fil Marie,
Se vos i vees chosse qui tort à vilonie,
Si le dites en bas que on ne l'oie mie. »
« Amis, dist Charlemaignes, or as dit cortoisie,
Mais en droit moi en est toute la vilonie.
Se çou me fait rois Yus, que les letres me dient,
Sa terre aura de moi en pais et garentie,
Vers tos homes del mont li ferai grant aïe.

Fors tant à Jhesu Crist ne m'aatis je mie. »
« Sire, dist li mesages, pleges en weut mes sires. »
Et respont l'empereres : « Je li donrai molt riches.
Je li doing tot avant le fil sainte Marie
Et saint Denis de France, de nostre avoerie ;
Si me di ton seignor, ne li celer tu mie,
Que toujors mais aura la moie druerie. »

Charles, nostre empereres, a son clerc apelé.
« Or tost, ce dist li rois, n'i ait plus demoré,
Faites moi tost .i. brief, en cire seelé ;
Si i metes tot çou que vos conter m'oes :
[Qu]e mant au roi Yon salus et amistés ;
[Se] il me fait tot çou qu'en son brief ai trové,
[De] .xiiii. cités li croitrai s'ireté
[Et l]es .iiii. mantiaus li ferai aporter,
[T]restot de tel samblant, come il a rové ;
M 163 [Li] .iiii. peliçon seront à or bandé.
[Qua]nt il mes anemis fera el val mener,
[Que] chascuns en ait .i. à son col afublé ;
[C]ar je ne weil, nus autres soit por els afolés. »
« [Si]re, ce dist li clers, et car les me nomes. »
« [N]on ferai, dist li rois, car je le weil celer. »
[C]il a escrit le brief et molt bien seelé ;
[V]enus est au mesage, el poing li a boté

[Et] l'anel de son doi li a li rois doné.
[.I.] bon mul de Sulie li avoit presenté
[Et] les .iiii. mentiaus a derrier lui trossé
[Et] .iiii. peliçons qui sunt à or bandé.
Or s'en va li mesages, s'a congié demendé.

Or s'en va li mesages, congié a pris del roi,
Et Charles est remes, si s'apoia au dois.
Fouque de Morillon en apela à soi,
[Et] s'apela o lui Ogier, le bon Danois.
« [En]tendes moi, dist Charles, franc chevalier cortois,
[.I.] conseil vos weil dire, mais ce iert sor vos fois,
[Que] desi au besoing nel sauront que [n]os trois !
[H]ui finera la guerre dont je sui si destrois.
[O]r oes .i. petit, dirai vos mes secrois. »
« [S]ire, ce dist Ogiers, tant vos sent à cortois
[Que] ne nes querres chosse qui nos tort à sordois. »
« [N]on voir, dist Charlemaignes, ja mar le cuiderois.
[E]s plains de Waucolors le matin m'en irois ;
[.iiii.] mil chevaliers ensamble o vos menrois ;
[iiii.] fores i a où vos embuncherois.
[Les] .iiii. fils Aymon illuecques troverois.
[J]e comant, mors ou vis, que vos les me rendois. »
[Qu]ant cest afaire entant Ogiers, li bons Danois,
[S]avoir poes et croire que molt en fu destrois,
[Et] dist entre ses dens que nus ne l'entendoit :
« [J]a dame Deu ne place, qui haut siet et loing voit,
[Que] vos ja les aies par home qui ci soit. »
« [A]les ent, ce dist Charles, si feres mon esploit
[Et] se vos bien le faites, par la foi que vos doi,
[J]a ne volres en France que doné ne vos soit. »
« [J]a n'en conois je nul », ce dist li bons Danois
« [S]i faites, par mon chief, ce dist Charles li rois,
« [C]ar il sunt vo cousin, li traïtor re[n]oit.
[D]e tant sui je soupris que le vos dis ençois.
[M]ais vos me jureres, sor la veraie crois,

[Qu]ant vos en Vaucolors les barons troverois,
[A] vo pooir feres, ja ne vos en faindrois,

[N]e par home de char savoir ne lor ferois. »
[J]a li jura sor sains Ogiers, li bons Danois ;
[M]ais il dist coiement, que ne l'entent li rois :
« [Par] icel saint Seignor qui haut siet et loing voit,
[N]e vos en rendroie .i. por la cité de Blois. »
[C]il se sunt adobé qui iron[t] as destrois,
[.iiii.] mil chevaliers, adobé à hernois ;
[F]orment sunt merveillié que lor voloit li rois.
[I]l vestent les haubers, prenant hiaumes turcois
[E] çaigne les espées et prenent lor conrois
[Et] montent es chevaus sors et baucens et noirs.
Il manderent lor homes à force et à esploit ;
De l'ost se sunt parti belement et tuit coi
Et passent Balençon et tot le sablonoi.
S'or le seüst Renaus, et si frere tot troi,
Il n'i venissent mie à guise de borgois ;
Ençois venissent là con chevalier cortois.
Se cil sires n'en pense, qui fu mis en la crois,
Peor auront de mort ençois demain au soir.

El brueil sunt embunchié li baron natural ;
Bien furent .iiii. m. chascuns ot bon ceval.
Fouques de Morillon ses homes apela :
« Seignor, franc chevalier, molt doi haïr Renaut.
A grant tort m'a ocis mon honcle Bertolai.
Il venront ja ici, de verité le sai ;
Rois Yus les a traïs à Charlemaigne d'Ais.
Sempres au bien ferir qui m'aidera, verrai. »

Et il li repondirent : « Ne vos esmaies ja,
Se seulement as ioels povons veoir Renaut,
De cest jor en avant ne nos eschapera. »
Li mes au roi Yon pas ne s'aseüra ;
Venus est à Tolose, son seignor i trova,
Il li tendi le brief que Charles envoia :
Son chapelain le baille, les lettres esgarda.

Si a chosi la mort Aelart et Guichart
Et Richart le menor et Renaut le vasal ;
Ne se puet atenir que des iols ne plorast.
S'il osast por le roi, volentiers le celast.
« Sire, ce dist li rois, nel me celes vos ja.
Que racontent les lettres que Charles envoia ? »
« En la moie foi, sire, ce li a dit Gontars,
Molt par est fors à lire ceste premiere pars.
Li clers fu nés de Frise qui le brief seela. »

Li chapelains fu sages et cortois et membrés.
La parole ne pot à son seignor celer.
A une part se trait, si l'a araisoné :
« Saves que mande Charles, li gentius et li ber ?
Se vos li faites çou qu'en vo brief a trové,
De .xiiii. chastiaus vos croistra l'ireté
Et si vos done en plege le roi de majesté
Et saint Denis de France, cui tient à avoé.
.iiii. mentiaus vos fait par vostre home aporter,
Trestot en tel maniere com aves devisé,
Que vos les fius Aymon feres el val aler ;
Que chascuns en ait .i. à son col afublé,
Qu'il ne weut que nus autres soit por eus agrevés.

Se les lettres ne mentent que ci vos ai conté,
Es plains de Vaucoulors sunt ja sa gent entré,
Fouques de Morillon et Ogiers li senés ;
Awec aus .iiii.m. de chevaliers armés.
Les fius Aymon atendent, que vos deves livrer. »
Quant l'oï li rois Yus, durement s'est hastés.
Il fist soner ses grailes, et sa gent fist monter.
A .ii.m. chevaliers issi de la cité ;
Desi à Montauban n'i ot reine tiré.
Par la porte Foucon sunt en la vile entré,
Cil chevalier porprennent par le borc lor ostes.
Li rois Yus de Gascoigne est el chastel entrés ;
Sa suer ala encontre, o le viaire cler ;
M 166El le prist à la menche de l'ermin angolé ;
Si le voloit baisier, mais il ganchist le nes
Et dist, malades est, ne puet à li parler,
Por la grant felonie que il ot enpensé.

.i. lit li fissent faire el palais principé ;
La keute fu de paile galasien fresé ;
Li covertor de soie furent de gris forré,
Et li rois se [coucha], s'a son cors repossé,
Mais il ne dormist mie por .xiiii. cités.
De sor les fius Aymon atorne son pensé
Et dist entre ses dens belement et souef :
« Ahi ! peres de glore, com je ai mal ovré
Des .iiii. meillors princes de la crestienté,
Que j'ai vendus à Charle et traïs et livrés !
Demain seront pendu, ja n'ierent trestorné.
En la loi de Judas ai je pris mon ostel.
Dame Deu en perdrai en fin sens recovrer.

Ja par home de char ne serai acordés ;
Mais tot si l'estuet faire, com je l'ai devisé. »
Sor la keute de paile laisa son chief cliner.

Al'issue de Mai, k'estés est comenciés,
Se fu li rois Yon el chastel herbergiés.
Venus fu de Toulouse, la fort cité, le sié,
Et a les fius Aymon traïs et engingniés.
Renaus, li riches ber, repaire de chacier
De la forest d'Argone où il fu archoier.
.iiii. [somiers] amaine de venison chargiés ;
S'a pris .iiii. senglers qui molt l'ont traveillé ;
Ensamble o lui ses freres que li bers ot molt chiers
Et ses chiens et ses viautres et ses veneors fiers
Et bien trente sergens qu'à cheval que à pié,
Qui portent ars d'auborc et sajetes d'acier.
En Montauban entrerent par la porte Fouchier.
Renaus ot par ces rues noise des escuiers
Et des haubers roler et des chevaus torchiés
Et crier par ces perches ces faucons monteniers.
Adont cuida li dus, ce fussent chevalier
Qui là fussent [venu] por avoir gaaignier.
M 167« Hé Dex ! ce dist Renaus, qui sunt cist chevalier

Qui sunt en Montauban entré sens mon congié ? »
« Sire, dist .i. borgois, c'est li rois Yus li fiers ;
Vos sires de Gascoigne que vos aves tant chier.
Par dedans Montauban vient à vos conseillier ».
« Hé Dex ! ce dist Renaus, qui en crois fu dreciés,
Porcoi s'est si mes sires penée et traveilliés ?
J[e] alasse à lui de grés et volentiers

Et si menasse o moi .cccc. chevaliers. »
Il en a apelé son seneschal Gautier :
« Aportes moi mon cor, Bondin que tant ai chier.
La joie mon seignor doi je bien essaucier. »
Et cil a respondu : « Biau sire, volentiers. »
Maintenant li tendi par la guige à ormier.
A chascun de ses freres ra il baillié le sien.
Qui là oïst les contes corner et grailoier,
Ne poïst on entendre nis Deu tonant el ciel.
Montauban en tentist et li palais pleniers ;
Del mostier saint Nicol en tentist li clochiers.
.xiiii. cor i sonent, estre les menuiers.
Sos ciel n'a si dur cuer que n'en presist pitiés.
Li rois leva del lit, à l'uis tot droit en vient ;
As fenestres s'apuie det haut palais plenier.
Com il oï les contes corner et grailoier,
Il dist entre ses dens, que nus ne l'entendie :
« Ahi ! com mar i fustes, nobile chevalier !
For coi me faites joie ? vos le comperres chier,
Car je vos ai traïs Charlemaigne au vis fier.
Demain seres pendus, ja trestorné n'en iert.
[Ens au liu de Judas me sui ci herbergié] ;
Dame Deu en perdrai en fin sens recovrier ;
Ne serai acordés par nul home sos ciel.
Car qui traïst tex homes, bien a Deu renoié
Et bien a son corage au diable apoié. »
Sor la quete de paile se rest alés couchier.
Et tot li .iiii. frere descendirent à pié

Et montent en la sale, sus el palais plenier.
Com les voit li rois Yus, encontre s'est dreciés

Et a dit à Renaut : « Ne vos esmerveillies
M 168De çou que ne vos vois acoler et baisier,
Que je sui molt de mal destrois et angoisiés.
Par le mien escient, .xv. jors a entiers,
Certes, que je ne poi ne boire ne mengier. »
« Sire, ce dist li dus, et car vos aaisies,
Et je vos servirai de gré et volentiers. »
[« Regnaus, ce dit li rois, envers moi entendez.
A ceste Penthecoste que on doit celebrer,
Droit à Tolose estoie, m'amirable cité ;
De mon païs i furent les barons assemblé,
N'i daignatez venir por ma cort honorer :
Or sui venus à vous à Montauban, parler. »
« Sire, ce dist Regnaus, Diex en soit aorez.
Se m'aït Diex de gloire, se m'eüssienz mendé,
A .iiii.c. barons i fusse tost alez. »]
Son seneschal en a li rois Yus apelé :
« Mes mentiaus d'escarlate me faites aporter ;
Donrai le[s] à mes homes que je doi molt amer. »
Et il a respondu : « A vostre volenté.»
Isnellement et tost en vint à son ostel
Et descovri le cofre c'uns mes ot aporté ;
Si en traist les mentiaus qui de gris sunt forré

El palais en entra, voiant tot le barné,
Et Renaut et ses freres en avoit appelé :
« Seignor, franc chevalier, de par le roi prenes
Cest present que vos fas, bien le deves amer. »
« Certes, dist Aalars, il fait molt à loer.
Por l'amistié de lui les tenrons en chierté.»
Li conte les afublent, ne s'en sorent garder.

Ahi ! las, dolereus, mar les virent ovrer !
Ce sunt les connoisences dont seront vergondé.
Or ont li .iiii. conte les mentiaus afublés.
[Li rois] Yus les esgarde, s'a de pitié ploré.
Plus de .c. chevaliers environ, de tos les,
Qui la traïson sevent, n'osent .i. mot soner.
Renaus demanda l'eve, s'est asis au soper.
Cil seneschal servirent de vin et de claré,
De paons et de cisnes, chascuns en ot planté.
Tant prierent le roi qu'il a .i. poi sopé.
De .x. mes ou de .xv. ont à lor volenté.
Quant il orent mengié, font le vin aporter.
Sor lor piés se drecerent .xl. bacheler
Qui le vin lor porterent es hanas et es nes.
Li roi Yus de Gascoigne s'en est en piés levés ;
Où qu'il vit le Renaut, si l'en a aresné :
« Gentis dus debonaires, à moi en entendes.
.i. conseil vos veil dire que ne vos voil celer
M 169Entre vos et vos freres que je doi molt amer.
Je fui à Monbendel, à Charlon au vis cler.
De traïson i fui por vos .iiii. apelés,
Por çou que je vos tieng en icetui regné.
Devant l'empereor fu mes gages portés.
Il n'i ot si hardi, qui mot ossat soner.
Es plains de Waucolors le matin en ires,
Ensamble o vos [.vii.] contes de molt grant parenté,
C'est Guis de Monpancier et Hunaus li membrés,
Bernars et quens Guimars et Doons li senés,
Antoines et Hertaus où ainc n'ot fausetés.

Là troveres le roi Charlemaigne au vis cler
Et Naimon à la barbe et Ogier le sené.
L'empereor de France i ferois seürté
Et il vos ensement, puis serois acordé.
Adonc aurois vos terres et vos grans iretés. »
« Sire, ce dist Renaus, merci, por amor Dé.
Ja saves vos de fi, l'empereres nos het
Et se il nos puet prendre, à mort somes livré.
De trestot l'or del mont ne serons rachaté.
Que ne soions pendu et en haut encroé. »
« Certes, ce dist li rois, por noiant en parles,
Que je ai fiancié le miels de son barné.
Cheval ne palefroi avec vos ne menres,
Mais deseure ces muls vos mentiaus afublés
En vos mains flors de rosse por vos cors deporter. »
« Sire, ce dist Renaus, si com vos comendes,
Nos irons volentiers puis que vos le voles. »
« Hé Dex ! dist Aallars, qui oï onques tel ?
Chevaliers qui se doute, c'on desfent à armer ?
J'ai oï l'emperere et plevir et jurer
Que se il nos puet prendre, les chies aro[n]s copés.
Se g'i vois sens mes armes, Dex me puist craventer. »
« Baron, ce dist Renaus, car me laisies ester.
Ja dame Deu ne place, qui en crois fu penés,
Que je de riens mescroie mon seignor naturel.
Nos irons volentiers com il iert ajorné.
Le comant mon seignor ne doi pas refuser. »

M 170« Baron, ce dist Renaud, bien nos a Dex aidiés.
J'ai guerroié le roi tes .vii. ans tos entiers,
Que je ne giu en borc ne en chastel plenier,

Mais en bos ou en [plains] comme lerres fossiers.
L'amistié mon seignor me doint Dex porchacier.
En langes en iroie dusqu'al mont Saint Michel. »
Li dus Renaus avale contreval le planchié
Et encontre sa fame, le suer Yon le fier.
Clarisce la cortoise, au gent cors envoisié,

Qui plus estoit vermeille que rosse de rossier
Et plus blance d'asses que n'est la nois sor giel ;
Awec li ses enfans que ele ot forment chiers,
Aymonet et Yonet qui molt font à prisier.
La dame voit Renaut, si le cort embracier.
« Dame, ce dist Renaus, à celer nel vos quier ;
Molt vos doi tenir chiere et amer et prisier,
Car li rois vostre freres s'est por moi traveilliés,
En la cort Charlemaigne durement laidengié
Et si m'a envers lui acordé et paié.
Ce ne peüst pas faire Rollans ne Oliviers
Ne nus des .xii. pers qui molt font à prisier.
Quites tenrons de lui nos terres et nos fiés
Et si aurons asses et argent et ormier.
Si en donrons asses as barons chevaliers,
As sodoiers del reine, qui vos auront mestier. »
« Sire, ce dist la dame, Dex en soit graciés.
Où sera l'acordance ? gardes, nel me noies. »
« Dame, ce dist Renaus, jel dirai volentiers.
Es plains de Waucolors nos covient chevaucier,
Entre moi et mes freres que je ai forment cier,
Aallart et Guichart et Richardet le fier ;
Mais nos n'i aurons ja palefroi ne destrier,
Riche hauberc ne hiaume ne escu de quartier,

Sor nos muls aragons irons esbanoier.
S'aurons rosses es mains et flors par amistié.
Illuecques troverons Charlemaigne au vis fier
Et Naimon à la barbe et le Danois Ogier. »
Quant l'entendi la dame le sens cuide changier ;
M 171Où que voit son seignor, dist li sens detrier :
« Sire, vos n'ires mie, se le voles laisier.
Li plain de Vaucolors font molt à resoignier.
Une roce i a haute, contremont, vers le ciel ;
Molt est l'eve parfonde et grant sunt li rochier.
.iiii. fores i a, si com j'oi tesmoignier ;

Li mendre tient .vii. liues à .i. errant à pié.
Prenes avenant jor qui mex face à prisier,
Par devant Montauban, droit enmi le gravier ;
Li soit Charles de France, o son barnage fier,
Et vos i seres, sire, sor Baiart, vo destrier ;
O vos seront vo frere, ki tant font à prisier.
Là soit la concordance del faire ou del laisier,
Et soient owec vos .cccc. chevalier.
Si les aura Maugis, vos cousins, embuciés ;
Se besoing en aves, si vos vendront aidier.
Anuit [sonjai un] songe miravilleus et fier,
Que g'estoie là sus, soz le tronc au paumier ;
Del parfont bos d'Aguise, qui est grans et pleniers,
Vi issir mil senglers del bos, tos eslaisiés,
Les dens hors de le geule, tranchantes com aciers.
Si vos voloient, sire, ocirre et destrancier.
Les tors de Montauban vi à terre plaisier ;
.i. karriaus descendoit del plus maistre sollier ;
Aalart consiuoit, vostre frere prisié.

Le destre bras del cors li vi je esracier ;
Li poumons et li foies li chaoit jus as piés.
Saint Nicol de Waucois revi je trebuchier ;
Les ymages ploroient des biaus iols de lor chief
Et .i[i]. aigles venoi[en]t amont devers le ciel,
Ki prenoient Richart, le gentil chevalier ;
Si le pendoient, sire, à .i. fust de pomier.
Il escrioit : Renaut, car me venes aidier.
Vos i alies, sire, sor Baiart vo destrier ;
Mais desous vos chaoit li auferrans corsiers.
Vos ne li poïes secorre ne aidier.
Li songes est molt fort, j'en ai le cuer irié. »

M 172« Dame, ce dist Renaus, faites pais, si m'oies.
Li hom qui croit en songe a bien Deu renoié. »
« Par Deu, dist Aallars, n'i porterai le pié. »
« Ne je, ce dist Guichars, par la vertu del ciel. »
« Seignor, ce dist Richars, nobile chevalier,
Car prenons nos haubers et nos helmes vergiés
Et çaignons nos espées et montons es destriers.

Frere, menes Baiart qui tant fait à prisier.

Bien portera nos .iiii., s'en avomes mestier.
Ja por tost corre et bien ne le querons changier ;

Car por tout l'ost Charlon ne seroit il [bailliés.] »
« Seignor, ce dist Renaus, g'irai por le congié. »
Tos les degrés de marbre a maintenant puiés ;
Où que il voit le roi, si l'apele premier.
« Sire, ce dist Renaus, por le vertu del ciel,
Molt se sunt tot mi frere hui cest jor esmaié.

Car nos dones congié de mener nos destriers
Et retenes à vos tos les .vii. chevaliers

Qui nos doivent conduire el parfont bos plenier.
Se nos Baiart avons, qui tant fait à prisier,
Home ne doterons qui soit desos le ciel. »
« Je n'en ferai noiant, dist li rois, par mon chief ;
Car molt doute rois Charles vos cors et vo destriers,
Vos armes et vos freres, quant sunt apareillié.
J'en ai doné ostages, voiant .m. chevaliers,
Que n'i porteres armes ne n'i menres destrier.
Se n'est mie [li] regnes gastés ne essilliés,
C'est de bien fait col frait, dont me sui traveilliés.
Je vos ai à Charlon acordés et paiés,
Et se vos nel voles graer et otroier,
Jamais jor de ma vie ne m'en orres plaidier. »
« Sire, ce dist Renaus, tot à vostre congié. »
Au plus tost que il pot avala le planchié.
Encontre ala sa fame, Clarise au cors legier,
Aallars et Guichars et Richars li proisiés.
Belement li demandent : « Con aves esploitié ?
Menromes nos Baiart, vostre corant destrier ? »
« Par Deu, ce dist Renaus, n'en puis avoir congié.
M 173Li rois est molt preudom et loiaus chevaliers.
Il ne me traïroit por les membres tranchier.
Conduire nos fera à .vii. contes prisiés.
Cil sires me confunde, qui là sus maint el ciel,
Quant je ja mescrerai mon seignor droiturier. »
Et respondent si frere : « Atant l'avons laisié.
Puis que vos le voles, nos irons volentiers. »

Li fil Aymon monterent au palais princepel,
Firent faire lor lit, si se vont reposser.
Li dus Renaus se colche et sa fame dales ;
De l'autre part si frere, qui molt font à loer.
Desi à lendemain que il fu ajorné,
Li dus Renaus s'esveille et choisi le clarté ;
Il a dit à ses freres : « Baron, car vos leves.
Se l'empereres est en Vaucolor entrés
Et il ne nos i trueve, saura nos ent mal gré. »

Et respondent si frere : « A vostre volenté. »
Isnellement se sunt et vestu et levé.
Au mostier saint Nicol sunt por orer alé ;
Molt fu grande l'ofrande qu'il ont mis sor l'autel.
Quant la messe fu dite et li mestiers finés,
Del mostier sunt issu, lor muls ont demendés,
Et cil les amenerent qui les orent gardés.
[.x]ii. conte monterent garni et conreé
Dont li .viii. seurent bien la traïson mortel.
Li .iiii. fil Aymon furent bien devisé ;
Chascuns avoit mentel d'escarlate afublé.
Il çaignent les espées, nel volrent oblier ;
Renaus a çaint Froberge où molt se pot fier,
Il li ot grant mestier ains qu'il fust avespré ;
Porterent flors de rosses por lor cors deporter ;
Par la porte Foucon sunt del chastel torné.
Or les garisse Dex qui en crois fu penés.
Se dame Dex n'en pense par la suie bonté,
Jamais en Montauban ne seront retorné.
Li rois Yus de Gascoigne, quant les en vit aler,
.iiii. fois se pasma sor le masbre listé.

« Sire, dient si home, molt grant tort en aves.
Se Renaus vos perçoit, ja sera retornés. »

« Hé ! Dex, ce dist li rois, car fust çou verités
Que Renaus retornast li jantis et li bers ;
N'esteroie si liés por .xiiii. cités,
Car çou est mes serorges et mes hom afiés. »
Or vient bone chançons, s'entendre le voles,
Des .iiii. fius Aimon qu'il en fist là aler
As homes Charlemaigne en Valcolor parler ;
Onques puis en Gascoigue n'en ot roi coroné
Por cele traïson dont vos m'oes conter.
Or chevalche Renaus, li gentis et li ber ;
O lui sunt si .iii. frere cui Jhesus puist salver
Qui en la sainte crois laisa son cors pener.

M 175 Or chevalchent li conte à joie et à baldor,
Chascuns porte en sa main une molt bele flor.
De Montauban issirent par la porte Foucon ;
Se dam le Dex n'en pense, jamais n'y entreront.
Aallars et Guichars commenceront .i. son,
Gasconois fu li dis et limosins li ton,
Et Richars lor bordone belement par desos ;
D'une grande huchie entendre les puet on.
Ainc rote ne viele ne nul psalterion
Ne vos pleüst si bien comme li troi baron.
Or les conduie Dex qui vint à passion,
C'or s'en vont à grant joie à leur confusion ;
Mais Renaus vait desriere ki ot le chief enbronc

Et regarde ses freres ki bon chevalier sunt ;
Tex josteors de lance ne trovast on el mont.

De vrai cuer et de bon commence une orison :
« Glorieus sire pere, par vo saintisme non,
Qui formastes le ciel à vostre election
Et fesistes la terre sor le marbrin perron,
Biau sire, si fesistes ewe douce et poisson,
En terre conversastes, biau sire, com autre hom.
Marie Madaiglaine fesistes le pardon.
Biau sire, en Betanie suscitas Lasaron
Et Daniel salvas en la fosse au lion
Et garistes Jonas el ventre del poison ;
Pieres, Andrius et Pols, tot troi li compaignon,
Ki en la mer estoient, peschoient au poison.
Illuec les convertistes par bone entencion ;
Judas, li maus traïtres, vos vendi à bandon
As mescreans Gius, molt en ot povre don,
M 176 .xxx. deniers en prist, ci ot grant mesprison.
Biau sire, en sainte crois, sofristes passion
Et Longis vos feri d'une lance à bandon ;
N'avoit ainc veü goute, que de fi le set on,
Li sans vint avalant par la hante à bandon ;
Il le tert à ses iols, si ot alumoison.
Sire, le jor de Pasques eüs surresion
Et montastes el ciel à jor d'Acension
Et revenis à nos, si com nos le trovon ;
Ensi com çou est voir et nos bien le creon,
Si garis hui mon cors de mort et de prison,
Et mes freres tos .iii. qui bons chevalier sunt.
Je ne sai où jes maing, mais en grant peril vont. »
Adonc plora des iols Renaus li fils Aymon.
Aallars le regarde, si l'a mis à raison :

« Ahi ! frere Renaut, ses i tu se bien non ?
En tantes fieres coites avons requis Charlon ;
Si n'estions que .v. o Maugis le larron,

Et Charles i avoit .ii. mile compaignons.
Ne te vi mais plorer por nul home del mont,
Frere, por cel seignor qui Longis fist pardon,
Di moi se tu i ses nule riens se bien non. »
« Naie, ce dist Renaus, si ait m'ame pardon. »
« Sire, por amor Deu, por coi plores vos donc ?
Li plais que l'on resoigne vient à bien, ce dist l'on.
Hui est venus li termes que acordés serom.
Or alons liement et bel nos contenon
Et si menons grant joie tant come nos vivon :
Puis que li home est mors, ne vaut il .i. bouton.
Ahi ! Renaus, car chantes, ja as tu si bel ton ;
Molt est longue la voie, si nos oblierom. »
« Volentiers, dist Renaus, ja nel refuserom. »
Lors comence à chanter Renaus li fils Aymon,
Et cil vont chevauchant l'ambleüre selonc ;
Jamais ne fineront desi en Vaucolor.
Ne saves que ce est, je croi, aucun de vos ;
Se je ne le vos di, n'en saures la raison.
Une roche i a haute del tans ancianor ;
M 177.vii. m. pierres a rengies tot entor ;
.iiii. fores plenieres li batent environ,
La menor a .vii. liues à .i. mul ambleor ;
.iiii. ewes ravineuses la cloent, ce savom ;
L'une a à nom Gironde et l'autre a nom Dordon,
La tierce Vairepaine, la quarte Balençon.
.i. jaiant le ferma qui Fortibiaus ot nom,

Qui ferma [Montbendel] sor la coste del mont.
A .iii. liues entor n'a ne borc ne maison,
Chastel ne fermeté, ne habitacion,
Et là fu porparlée la mortel traïson.
.iiii. chemin departent desor le pui francor ;

Si va li .i. en France, à Rains ou à Soisons,
Li autres en Galice, li tiers en Karion
Et li quars en Gascoigne, droit vers les fils Aymon.
En chascuns des chemins que només vos avon,
Avoit .m. chevaliers, fermés les confanons,
Adobés de lor armes sor les chevaus gascons,
Qui jurée ont la mort Renaut, le fil Aymon,
Et ses freres tous trois qui molt sunt bon baron,
Dont Jhesus les desfende par sa beneïçon.
Atant es vos les contes brochant à esperon,
Sor les muls ambleors, as mentiaus vermeillons.
Premiers les voit Ogiers, il et si compaignon.
François sunt desrengié à guise de faucon.
Quant Ogiers l'a veü, si dolans ne fu hom.
Il saut en Broiefort, en sa main .i. baston,
Ses chevaliers apele, ses a mis à raison.
« Merci, ce dist Ogiers, frans chevalier baron,
Ja estes vos mi home et mi bon compaignon
Et cist sunt mi cousin qui vont en la prison,
En destroit de la mort ; ja vif n'en estordront.
Ne[s] verroie morir por nul avoir del mont.
Chascun de vos donrai ou chastel ou donjon
Ou tant de mon avoir qu'il sera riches hom,
Si vos traies ariere le trait à un bojon. »
Et il li respondirent : « Vostre commant feron. »

Et cil s'en passent oltre qu'aperceü nes ont ;
Vindrent en la valée trestot el plus parfont ;
Quant n'i voient nului, forment esgaré sont.
Aallars en apele Guichart le fil Aymon :
« Molt te voi [or palir] le vis et le menton ;
Frere, ke t'en est vis ? conte moi ta raison. »
« Je n'os, ce dist Guichars, por Renaut le baron. »

« Si feres, dist Allars, ja n'aurois se bien non. »
[« Par foi, ce dist Guichars, et nos le vos diron]
Ja me tramble li cors soz l'ermin peliçon ;
Unques mais en ma vi[e] n'oi ausi grant friçon.
Si me drece li peus tot droit encontremont.
Molt me criem et redote k'i n'i a[i]t traïson ;
Certes traïs nos a li rices rois Yon. »
Lor apelent Renaut, si l'ont mis à raison :
« Frere, ke faison ci, quant nului n'i trovon ?
S'or avoit ci armé jusqu'à .iiii. garçons,
Mener nos en poroient comme .iiii. bricons ;
Et nos avons en France tant enimis felons
Ki de la mort nos heent sans nule raençon.
Ki cerf cace, cerf prent, pieça ke le dit on.
Unques ne vosis croire cose que deïsson.
Renaus, alons nos ent, por Deu et por son non,
Tot droit à Montalban en la mestre maison ;
Car se estiens là sus en cet maistre dognon,
Si eüssiens Baiart et Maugis le laron,
Ne doterie[n]s Charle vallant .i. esporon.
Alons nos ent, por Deu, n'est se folie non.
Certes li rois Yon nos tient bien por bricon,
Ki ci nos fist venir as mantiaus vermellons.

Je ne cerroie mie k'il n'i ait traison. »
« Par foi, ce dist Renaus, nos vos otroions.
Or descendons à tierre, nos mule recenglon. »
Et il si firent senpres sans nul arestison.
Atant se regarda Renaus, li fil Aymon ;
Al gues de Vairepaine, encontre Balençon,
.M. chevaliers coisi, fremés les confanons ;
Il les conuit molt bien, quant il vit lor ados
Et coisist des vers hiaumes l'orguel et la buor,

El premier cief devant Fouque de Morelon,
M 179 L'ome ki plus le hec soz la cape del mont.
Quant Renaus l'a veü, si grant du[e]l n'ot nus hom.
« Helas, ce dist li bers, caitis quel le feron ?
Hui nos covient morir, que ja n'en estordron. »
« Frere, dist Aallars, por Deu, que dites vos ? »
« Par foi, ce dist Renaus, jo voi grande dolors.
Esgardes, Aallars, con grant percussions. »
Quant li bers les perçoit, à poi que il ne font.
Il est ceüs pamés del mulet arragon
Et Richars et Guichars et tuit .iii. li baron ;
Il tirent lor ceveus et lor gris peliçons.
Dex ne fist home en terre, por voir le vos dison,
Qui n'en eüst pitié, s'il veïst lor dolor.
« Aallars, [dist] Guichars, moi et vos i moron
Et Richars ensement, ja vif n'en estordron.
Nostre mort est jurée, de verté le savon.
Por amor dame Deu, quel consel en prendron ?
Renaus nos a traïs, bien nos apercevon.
Il nos i amena o volsisson ou non.
Certes il savoit bien le morté traïson.

Ki s'en fiera mais en nul home del mont !
Quant l'un frere vent l'autre, ci a grant mesprison.
Richars, car trai l'espée ; por Deu, si l'ocium !
Si morra avec nos li traïtes felon.
Bien doit morir à honte hom qui fait traïson. »
Lor traient lor espées tuit .iii. li compaignon
Et vi[n]rent à Renaut, irié comme lion,
Et com Renaus les voit, si lor rist par amor.
« Hé las ! se dist Richars, caitis quel le feron ?
Ne ferroie mon frere por tot l'avoir del mont. »
« Ne je, dist Aallars, si ait m'ame pardon. »

Il vont baisier Renaut le vis et le menton
Et pleurent tuit ensamble li nobile baron.
« Sire, dist Aallars, ki les cevels ot blons,
Por coi nos a[s] traïs, jantis fix à baron ?
Ja n'estions nos mie Normant ne Borgenon
Ne Flamenc ne Englois, Poitevin ne Breton ;
Ançois somes [tuit frere], pres nos apertenon,
M 180D'un pere et d'une mere, molt nos entramion.
Vos estes nostre sire et nostre confanon.
Por Deu, sire Renaus, dont vint la traïson ?
Ja somes nos neveu Gerart de Rosellon
Et Doon de Nantuel et duc Buef d'Aigremont.
Icil .iii. furent frere, n'en ot mellors el mont.
Unques vostre linages ne pensa traïson. »
« Segnor, ce dist Renaus, jo ai pecié de vos.
Jo vos i amenai ou volsissies ou non ;
Se Deu plaist et sa mere, si vos en ramenron.
Or nos consaut cis sire ki Longis fist pardon.
Aideres nos vos ore, li viscuens d'Avignon ?

Et vos, segnor baron, ja nos conduisies vos ? »
Et cil ont respondu : « Ja nos [n']en mellerons.
Ja de nos n'i aurois aïde ne secors ;
Ains nos en fuirons ja la coste de cel mont,
Ou nos nos rendrons pris ; ne sai lequel façons.
Ki son cors puet garir, c'est bele raençons. »
Segnor, ce dist Renaus, tot estes traïtor ;
Mais par icel apostre c'on quiert el pré Noiron,
Se dame Dex ce done, ki vint à pasion,
Que nos de cest peril escaper peüsson,
Trancerai vos les testes par desoz le menton. »

« Frere, dist Aallars, et nos que atendon ?
Bien a mort, deservie hom ki fait traïson. »
Renaus point le mulait des trançans esperons
Et a traite l'espée dont à or est li pons,
Et vait ferir premier le conte d'Avignon.
Ce fu cil ki dona conseil au roi Yon
Et ki plus li loa la mortel traïson.
Renaus le feri si, li fix au viel Aymon,
Que tot le porfendi desi que el pomon ;
A ses piés l'abat mort devant lui el sablon.
Li autre vont fuiant entor et environ,
Et Renaus point et broce le mulet arragon ;
Mais il nel pot porter, ains li ciet el sablon,
Car tant fu grans Renaus, .xv. piés ot de lonc ;
Encor est à tiesmoing la fierte del baron.
M 181Renaus cheï à terre del mulet arragon,
Lor regrete Baiart, son destrier misaudor.
« Hé, Baiart, bons cevax, que je ne sui sor vos !
Et puis si fusse armés de mes meillors adous,

Molt me vendisse chier ains que mort i fussons. »
« Frere, ce dist Guichars, por Deu, où garrons nos ?
Venir voi nostre mort, ja voir n'en estordron,
Car je voi ci venir Fouque de Morillon,
L'ome ki plus nos het de trestos ceus del mont.
Ves le ci où il vient, le trait à .i. boujon.
Renaus, biaus tres dous frere, por Deu et por son non,
Car faites une chosse que nos vos loeron,
Que nos passons cele ewe, ja à nos ne venront,
Et montons sor cel tertre, sor le coing de cest mont. »
« Wa, fols, ce dut Renaus, tu me tiens à bricon.
Mules ne puet fuir vers destrier aragon.
Miex vaut [mors] à honor que vivre à deshonor.
Qui en fuiant morra, ja n'ait s'ame pardon. »

« Hé Dex ! ce dist Richars, con nos conseilleron !
N'avons hauberc ne hiaume ne escu à lion
Ne bon cheval corant sor coi monter puison,
Ne [espée] tranchant n'i vaut mie .i. bouton,
Et vees ci venir Fouque de Moreillon
Et sunt en sa compaigne plus de mil compaignon ;
N'i a cel ne nos haie de mort et de prison.
Car descendons à terre et si nos confesson
Et des peus de cele herbe nos acommenion,
L'uns soit confes à l'autre, quant prestre n'i avon,
Et die ses pechiés par bone entencion.
Ja fu Ihesus traïs de Judas le felon.
Si somes nos, seignor ; hui cest jor finiron. »
Ki là veïst as freres demener lor dolor,
Com il tirent lor crins li nobile baron,
Com il [tordent] lor poins et font grant plorison ;

Sos ciel n'a si dur cuer cui n'en presist tenror.
« Seignor, dist Aallars, entendes ma raison.
Puis que somes soupris que ja n'en estordron,
Car faisons or tel chose dont nos honor aion,
M 182Que nos lor escrions premerains Vaucolor.
Ce iert grant envaïe que nos .iiii. feron.
Ja somes nos [neveu] Girart de Rosillon
Et Doon de Nantueil et duc Buef d'Aigremon.
Onques nostre linages ne fist jor se bien non.
Bien devriens retraire as nobiles barons.
Dahaz ait qui fuira, tant com vivre puison.
Ains en ocirrai .xxx. que desconfit soiom. »
Quant Renaus l'entendi, li fils au viel Aymon,
Docement li baisa le vis et le menton.

« [Amis, ce dist Renaus, por Dieu et por son non,]
Moi et vos [somes] frere, preis nos apartenon ;
Jamais ne vos faudron tant com vivre puison. »
« Sire, dient li autre, et nos vos aideron. »
Et Renaus les baisa par merveilleuse amor.
« Aallars, dist Renaus, se armes eüson,
Nos n'en vaussissiens mie .iiii. ne .v. ne .ii. ;
Encor en vausissiens .cccc. des meillors. »
Il cria Montauban et Guichars Balençon ;
Aallars, saint Nichole des plains de Walcolor,
Que il face as enfans et aïde et secors.
Richars crie Dordone, ce fu l'ensaigne Aymon.
Hé Dex ! queles ensaignes escriées i ont !
S'il eüssent o eus .cccc. compaignons,
Desconfit les eüssent, ja n'en alast .i. sous.
Fouques cria s'ensaigne, icil de Morillon :

« Par Deu, traïs vos a li riches rois Yons.
Encui perdres les testes, ja n'aures raençon,
Que je vos lacerai el col le chaieinnon.
Si m'aïst Dex, Renaus, or iestes vos embrons ;
Or iestes vos venus à vo confusion ;
Or vos [est] eslongiés Maugis li fors larons ;
Or cort Baiars trop lent, ne l'aves mie o vos.
A tort l'aves changié à mulet arragon.
Mar veïstes la mort Bertolai le baron,
Le neveu Charlemaigne, le roi de Montloon.
Et que feres vos ore, Renaut li fius Aymon ?
Desfendres vos ore ou vos rendres prison ?
Ne vaut vostre desfense le pris d'un esperon.
M 183Je vos ocirrai tos, ja n'aures raençon. »
« Certes, ce dist Renaus, vos parles en pardon.
Ençois estera Chartes droitement à Soison,

Paris à Orliens et Rains à Monloon,
Que vos nos rendes pris l'empereor Charlon.
Ains i aures perdu le maistre chaperon.
Se vos ataing à cop, ja n'aures garisson.
Fouques, ce dist Renaus, ce fu grans mesprison
Quant avoir en donastes au riche roi Yon,
Ne avoir en presistes ; ce fu grant traïson,
C'est li plus grans pechiés que puist faire nus hom.
Une riens vos dirai, molt feres que preudon,
Dont aures los et pris el roiaume Charlon,
Ne ne dira ja nus que çou soit traïson,
Et li vostre home lige tot .iiii. devenron ;
Si vos donrai Baiart, mon destrier arragon,
Certes que ne donasse por nul avoir del mont ;

Montauban vos donrai, la tor et le dongon.
Se Charles vos fait guerre, nos vos receteron ;
A .cccc. chevaliers tous tans vos serviron ;
Ja mar auront del vostre vaillissant .i. boton.
Tant guerreoierons Charle que acordés serom.
Ja ne seres restés que çou soit traïson.
Si nos partes .i. champ que nos vos nomeron ;
A meschief le prendrai, mais avant ne poon
Que vos prenes à chois .xx. de vos compaignons
Des meillors chevaliers que trover i puist on,
Ou François ou Normans ou Englois ou Bretons ;
Ja mar i perdront d'armes vaillisant .i. boton.
Nos ne somes que .iiii. as mules arragons,
Et si nen avons armes fors nos brans de color.
El non saint Esperit, si nos i combatron,
Et s'i nos pueent vaintre, no mort vos pardonon ;
Et se dame Dex done que vaintre les puisson,
Que nos n'i aions garde de tos vos compaignons.
Çou vos requerons nos, gentis fius à baron. »
« Par Deu, ce respont, Fouques vos parles en pardon.
Je n'en prendroie mie mil livres de mangon ;
M 184Ainc mais ne fustes vos soupris à nul besong
Que n'eüsies Baiart et Maugis le larron.

Encui vos sera mis el col li chaieingnon.
Çou cuit je ores bien, Renaus li fiux Aymon,
Que vostre agait aies ne gaires de ci loing,
Et si nos cuidies ore sosmetre en lor broion ;
Mais je comant mes homes, tot isi com il sunt,
Et as compaignons Charle, tot si com plevi l'ont,
Que assaillir vos voisent sens nule arestison. »

« Par foi, ce dist Renaus, et nos nos desfendrom.
Aallart, dist Renaus, comant esploiterom ?
Il n'i a plus ne mains, la bataille averom.
Or nos en consaut Dex qui par Anonciom
Nasqui en Belleem à guisse d'enfançon.
Aallart, biaus dous frere, .ii. et .ii. nos metom ;
Desfendes moi derriere et je vos à bandon ;
Et entre moi et vos nos .ii. freres meton ;
Endui sunt li plus jone et li mains né de nos. »
« Frere, ce dist Richars, ja voir ne vos faudron. »
« Renaut, ce dist Allars, aideres nos vos donc ? »
« Oïl, ce dist Renaus, se Deu plaist et son nom. »
« Hé Dex ! ce dist Alars, com fol pensé aviom
Ki cuidiens que Renaus seüst la traïson
Et que il nos livrast l'empereor Charlon.
Certes il nel feist por nul avoir del mont. »
« Par foi, ce dist Guichars, or n'ai je se bien non,
Puis que Renaus li ber se tenra devers nos.
Tant con Renaus vivra, tant garirommes nos.
Mais puis qu'il sera mort, ja n'en eschaperon. »
Puis commendent Renaut à Deu et à son nom,
Et il comenda eus au cors saint Symion.
Devant eus ont tornés lor mentiaus vermillons ;
Estes vos assemblés les .iiii. compaignons
Qui por peor de mort ja jor ne se faudront.
Fouques point le cheval des tranchans esperons ;
Il a brandi la hante, destort le confanom
Et vait ferir Renaut el mentel vermeillon.

L'escarlate li tranche et l'ermin peliçon ;
La chemise de lin ne li fist garisson ;

De la cuise li tranche le plus maistre braon.
Desos lui est chaüs li mules aragons ;
Mais li bers se tint bien, ainc ne mut des arçons.
Aallars s'escria : « Helas ! perdu l'avom.
Mors est li bers Renaus qui iert nostre secors ;
Or ne poons durer que nos mort ne soiom ;
Il n'i a plus ne mains, or nos rendons prison. »
Et Renaus lor escrie : « [Taisies], malvais garçon.
Encor sui sains et saus, si nes pris .i. boton ;
Ains nos vendrons molt chier que nos mort i soion. »
Renaus sailli en piés, li fius au viel Aymon,
Et a prise la lance Fouque de Moreillon ;
De sa cuise l'arache à force et à bandon,
As barbiaus de la lance pendoient li braon.
Molt sofri grant angoise Renaus, li fius Aymon ;
Puis a traite l'espée qui li pent au giron.
A haute vois s'escrie : « Fouques de Morillon,
Se o moi descendes, molt feres que preudon. »
Et Fouques li retorne, iriés comme lion,
Et Renaus le fiert si, li fius au viel Aymon,
De Froberge s'espée qui li pent au giron ;
Tel cop li a doné desor l'iaume reont,
Onques haubers ne hiaumes ne li fist garison.
Trestot le porfendi desi qu'ens el poumon ;
Illuec l'abati mort devant lui el sablon.
Renaus prent le cheval, si monta en l'arçon,
L'escu pent à son col sens nule arestison.
S'or ne s'i gardent Franc, il ont mal compaignon.
Jamais por nul qui soit ne guerpira l'arçon.
Es estriers s'aficha, mais trop li furent cort,

7000Que li cuirs li alonge, li fers ploie desous
Et estendent les aunes, si froisent li arçon.

Li chevaus sor qu'il sist, n'i respont .i. boton.
Lors regreta Baiart, son destrier arragon :
« Hé ! Baiart, bons chevaus, que je ne soi sor vos !
7005Certes mar acointassent la mortel traïson. »
Lors broche le cheval Renaus, li fius Aymon
M 186Et a brandie l'ante, destort le confanon ;
Vait ferir en l'escu le conte [Haguenon],
.i. gentil chevalier qui fu nés de Soison,
7010Que l'escu li perça et l'auberc li derront.
Parmi le cors li mist et l'ante et le penon,
Del cheval l'abat mort devant lui el sablon ;
Puis a traite l'espée qui li pent au giron
Et vait ferir Robert, le seignor de Digon,
7015.i. jentil chevalier, fius Aubri le Borgon.
La teste o tot le hiaume fist voler el sablon ;
Ainc arme qu'il eüst ne li fist garison ;
Tot le fendi li bers entreci qu'el menton.
Bien en a ocis .x. trestot en .i. randon,
7020Puis crie « Montauban », clerement, à haut ton.
« Hé Dex ! où sunt mi frere ? Sire, gardes les nos.
Trop me sunt eslongié, jamais n'asembleron. »
Atant es vos venu Aallars le baron ;
Cheval ot recovré, si seoit en l'arçon.
7025Escu avoit el col et forte lance el poin,
Et si avoit ocis .i. chevalier baron
De la maisnie Charle, le roi de Montloon ;
Mais il estoit navré d'un espié à bandon.
Deles Renaut s'acoste Aallars li frans hom

Et Guichars ensement et Richars li menor,
Et ont dit à Renaut le nobile baron :
« Jamais ne vos faudron tant comme nos vivon. »
Estes vos assemblé les .iiii. compaignons ;
Des François qu'il troverent font grant confusion.
« Par foi, dist l'un à l'autre, or revient Finemons.

Faisons lor bons assaus à force et à bandon. »
Et il si firent sempres, sens nule arestison.
Plus de .lx. espiés lancerent as barons ;
Là les ont despartis, ou il weillent ou non.
Renaus s'en est partis tres par mi liu d'eus tous,
Et Aallars le siut à coite d'esperon.
Richars vint à poignant à la roche Mabon.
Desos Guichart ont mort son [mulet] arragon
Et lui el cors navré de .ii. espiés parfont.
M 187 Illuec ont pris Guichart, ou il vossist ou non,
Et si li ont liés et les piés et les pons.
Li sans vermaus li file desi à l'esperon.
Or enmainent Guichart à guise de larron.
Hé Dex ! com il le batent et angoise li font !
Durement le menacent qu'il le rendront Charlon.
Encui sera pendus el pui de Montfaucon.
Renaus l'a entendu, à poi que il ne font ;
Et Guichars le regrete, ki molt ot grant peor :
« Ahi ! Renaut, biau frere, à Deu vos commendom.
Chastiaus de Montauban, jamais ne vos verron. »
Il plore tenrement et maine grant dolor.
Renaus a entendu les mos et la raison ;
Aallart en apele, son frere le greignor.
« Frere, ce dist Renaus, por Deu, don[c] n'oes vos

Com Guichars se demente, li fix au vi[o]l Aymon ?
Lairons l'en nos mener ou nos le soucorons ?
Certes ce seroit dex, se ensi le perdon. »
« Sire, dist Aallars, ne sai lequel façon.
Ne somes ci ke dui ki aidier nos puisson,
Et cil sunt molt grant jant qui l[e] mainent prison. »
« [Hé] Dex ! ce dist Renaus, por ta redemption,
Se Charles pent mon frere, jama[i]s n'auerai onor.

Je ne voldroie ja en bone cort nul jor,
Au doi ne me mostrassent et Normant et Breton,
[Et diroient entr'eus li grant et li menor :]
Ves là Renaut le duc, le fil au viel Aymon.
Charles pendi son frere au puis de Montfaucon.
Certes, ce dist Renaus, com ci a mal sornon ;
Certes miels vol morir que apres n'en alons.
Aallart, sives moi, car apres en iron. »
« Sire, dist Aalars, [nos povoirs en feron]. »
L'escu geta à terre Renaus, li fix Aymon,
Le cors abandona, iriés comme lion ;
Ne li caut mais de lui vallant .i. esporon,
Et tint traite l'espée don[t] à or est li pons.
Onc carpentiers en bois ne fevre ne maçon
Ne demena tel noise, tant eüst grant besoing,
Com i fait sor les hiaumes del bon branc de color.
M 188A l'un trança le foie, à l'autre le pomon.
François li firent voie, ou il vollent ou non.
Li melor s'en atargent por Ogier le baron.
Cil se sont regardé ki mainent le prison ;
Com il voient Renaut, si orent grant paor
Et dist li uns à l'autre : « Or revient Finemont.

Ki se laira ocire, ja n'ait s'ame pardon. »
En fuie sont torné, s'ont laissié lor prison.
Dist Renaus Aallart : « Biax frere, que feron ?
Venes ent à Guichart, sans nule arestison.
Deslies li, biax frere, et les piés et les pongs,
Et s[i] li desbendes les bial[s] iols de son front,
Et le faites monter sor .i. ceval gascon,
Le fort escu au col, el poing le confanon ;
Et jo sivrai ces autres ki par deça s'en vont.
Tuit seront desconfit li traïtor felon. »
« Sire, dist Aallars, entendes ma raison.
Je di certainement, se nos nos departon,

Jamais por nul pooir ne nos asambleron ;
Mais tenons nos ensamble, tant come nos vivons. »
Guichart ont deslié et les piés et les poins,
Et si l'ont fait monter sor .i. ceval gascon,
Un bon escu au col et forte lance el poing.
Or sunt li .iii. monté des .iiii. fix Aymon
Et li quars se combat à force et à vigor.
C'est Richars li menor, ki cuer ot de baron,
Ki tos sols fu remes à la roce Mabon.
Desoz lui orent mort son mulet arragon
Et lui el cors navré, molt estoit anguissos.
Ses plaies li destraignent, dont il a grant dolor.
Mais il lor a ocis .v. chevaliers barons
De la mainie Charle, le roi de Mo[n]loon.
Il ne puet mais sofrir, tant estoit anguisos ;
Il fuit entor la roce por avoir garison.
Girars de Valcorant i vint à esporon,
Et se paine d'ataindre, il ait maleïçon.

Et cil estoit cosins Fouque de Morellon ;
Mort le trove gisant par deles .i. boisson.
M 189Il le p[l]aint et regrete : « Mar fustes, gentils on ;
Se ne vos puis vengier, ne me pris .i. boton. »
Puis broce le ceval par grant aïrison
Et a brandie l'anste, destort le confanon,
Et vait ferir Richart el mantel vermellon.
L'escarlate li trance et l'ermin peliçon ;
La cemise de lin ne li fist garison.
Parmi le cors li mist la lance et le penon.
Iluec l'a abatu devant lui el sablon.

Au retraire la lance, or oies grant dolor,
Li caï la boele sor l'ermin peliçon.
Par la plaie li pert le foie et le pomon.
A haute vois s'escrie li traïtes felon :
« Or sont descompaigni[e] li .iiii. fil Aymon ;
Richart lor ai ocis, ki estoit li menor.
Par ma foi, il n'ert mie li mains cevaleros,
Ançois estoit li mieldres, fors Renaut l'orguelos.
Tuit i seront [destruit et ocis] à dolor.
Li rois les fera pendre ains le solel escons ;
Ja n'erent racaté por nul avoir del mont. »
Qant Richars ot passée l'anguisse et la dolor.
Et li gentis vassax revint de pamisson,
Il est salis en piés, n'i fist arestison,
Et empoigna la plaie de son ventre en son poing ;
Ses boiax i rebote et lie à son giron,
Et a traite l'espée ki [trenche de randon] ;
Vers Girart s'aproça et li dist par iror :
« Hé ! glos, ce dist Richars, menti aves del tot.

Ja n'en aura reproce Renaus, li fix Aymon,
Que ja Richars, ses freres, i soit ocis par vos. »
Il tint traite l'espée, haucie la contremon :
Un entredeus li gete à guise de Breton ;
Entre l'iaume et l'escu vint li cols de randon,
La mance del hauberc ne li vaut .i. boton ;
Ains li trença l'espaule et le coste li ront

Et la quisse et la hance et andeus les arçons.
Le ceval desoz lui li mist en .ii. tronçons,
Tot abat devant lui li enfes si sablon.
M 190 Puis li a escrié à molt haute raison :
« Mar vos i envoia l'emperere Charlon ;
Ne vos en va[n]teres à nul des compaignons
Que nos aies tolut vallant .i. esperon. »
Puis receï pamés après ceste raison,
Et plore tenrement des biaus oels de son front,
Et regreta ses freres dont il est anguissos.
« Ahi ! frere Renaut, or departirons nos ;
Jamais ne me verres ne je ne verrai vos.
Castel de Montauban, à Deu vos commandon.
Ahi ! rois Yon, [sire] que nos demandes vos ?
Por coi nos a traïs et vendus à Charlon ?
Ahi ! pere de glorie, sire de tot le mont,
Secores à mes freres, je ne sai où il sont ;
Car de moi n'aueront il aïde ne socors.
Ja ne verai le vespre, si morrai à dolor. »
Renaus l'a entendu, ki estoit en l'estor
Où se combat à force o Aallart le blonc
Et Guiçart le cortois, ki ot cuer de baron ;
Forment sunt apressé, Dex soit garde [d'aus tous] ;

Ne fust une cavée d'un destroit, les .i. m[ont],
Dont il ont fait castel, mort fussent li baron.
Renaus ot entendu Richart, le fil Aymon ;
Aallart en apele, si li dist par amor :
« Frere, qu'aves vos fait de Richart le menor
Ke je vos baillai hui au premerain estor ? »
« Par foit, dist Aallars, jamais ne le verom.

Tele entente ai eü et à moi et à vos
Que je guerpis Richart deles cel pui aucor.
Ne sai qu'est devenus, ja est mors à dolor.
Dex ait merci de s'arme, par la soie dolçor. »
« Par mon cief, dist Renaus, j'ai oï le baron :
N'est mie encore mors, mais [en maleise est molt].
Durement se demente, regraite moi et vos.
Jo cuit, François l'ont pris, li traïtor felon.
Lairons l'en nos mener, ou nos le socorron ? »
« Sire, dist Aallars, entendes ma raison.
Laisies ester Richart, Dex li face pardon.
M 191Dame Dex en ait l'ame par sa redemption,
Car ja n'auera de nos aïde ne socors.
Ke nos voldroit l'aler qant nos i morrion ?
Ja ne verons le vespre ne le solel escons ;
Tant est grans li mesciés, ja [nos] ne l'endurrons. »
« Hé malvais, que dis-tu ? ce dit Guichars li blons ;
Faudron nos nostre frere Richart, le fil Aymon ? »
« Nenil, ce dist Renaus, par le cors saint Simon.
Et ki li aidera, puis que nos li faudron ? »
« Sire, dist Aallars, diable sont en vous.
Ames le miels lui sol que ne facies nos tos ? »
« Taisies, ce dist Renaus, vos parles en pardon.

Certes ne le lairoie por tot l'or de ce mont,
Que je ne le socorre ; ançois irai tos sos. »
« Voire, dist Aallars ; mais se nos departons,
Je di certainement, jamais n'asamblerons ;
Mais tenons nos ensamble, tant comme nos vivons. »
« Voire, ce dist Renaus, mais n'est mie raisons
Que nos somes ci .iii. et il est là tos sols.
Or penst cascuns de soi, jamais ne l'i lairons ;
Ou tuit mort ou tuit pris, ja altre n'en ferons. »
« Par foi, dist Aallars, jamais ne vos faudrons. »

Lor broce le ceval Renaus, li fix Aymon,
Et vint en la valée de dejoste le mont,
Et a trové gisant Richart sor le sablon.
La boiele ot sortie sor l'ermin peliçon ;
Par la plaie li pert le foie et le pomon.
Qant Renaus l'a veü, si grant duel n'ot nus hom.
Il li ala baisier le bouce et le menton ;
Durement le regrete Renaus, li fix Aymon.
« Ahi ! dist-il, Richart, jantis fix à baron,
Tant mar fu vostre cors, vostre gente façon !
Unques nesun de nos tant ne fu coragos ;
Mort t'a par grant pecié li rices rois Yon,
Ki si nos a traïs et mis en tel dolor.
Mais se ja Dex donoit, par sa beneïçon,
Que escaper peüsse, sans nule arestison,
Je le ferai ardoir en un fu de carbon.
M 192Ne le poroit garir tos li ors de cest mont.
Hé Dex ! ce dist Renaus, biax pere glorios,
Hui main estiens .iiii., tuit chevalier baron,
[Engendré d']une mere, molt nos entramion ;

[Or ne som]es que .iii. ici en sospeçon. »
[Ata]nt es Aallart desconfit de l'estor,
[Et dant] Guichart, son frere, broçant à esperon ;
Durement les encauce et Normant et Breton.
Aallars s'escria : « Renaus, ke faites vous ?
Montes sor cel ceval, si nos faites sozcors. »
Richars les entendi, ki gisoit el sablon,
Et a dit à ses freres : « Ci ke demores vos ?
Vees là une roce, à un jet d'un baston ;
.vii.m. pierres i a rengies environ.
Se vos tant poes faire que [n]os iluec soion,
Je cuit, par aventure, qu'encor i gariron.

Et se Jhesus donoit par sa beneïçon
Que Maugis le seüst par aucune raison,
Il nos vendroit aidier à coite d'esporon. »
« Car i fussons nos ore », li dus Renaus respont.
Il leverent Richart entr'els en carregnon.
Aallars le porta, ki navrés estot molt,
Et Renaus et Guichars li font voie selonc.
Renaus tenoit F[ro]berge, le bon branc de color ;
Cui il ataint à cop, bien est mors à dolor.
A la roce s'en vienent, ou [Franc] vollent ou non.
Renaus, li fix Aymon, nes mist pas en sejor ;
Plus de .xx. chevaliers i a ocis des lor.
Richart ont descendu desor un plat perron ;
Li sans li ist des plaies à force et à bandon ;
Et montent en la roce li nobile baron.
Sainte Marie dame, comment i dure[r]ont,
Quant il ont là desus ne castel ne donjon !
Mais que la roce ert haute le jet à un baston.

Il peçoient les plances et les voies desfont.
Ensi com il monterent en la roce Mabon,
Atant es vos Ogiers le nobile baron,
Et ot en sa compaigne maint chevalier baron.
M 193Et, d'autre part lor saut Maenços li Frisons,
Il et Guimars le conte à tot mil compaignons.
Tuit escrient : « Renaus, hui est venus vos jors.
Vostre mort est jurée, ja n'aurois raençon.
Or estes vos che[ü]s en doleros broion.
Por folie creïstes le rice roi Yon,
Or vos est eslongiés Maugis, li fors larron ;
Jamais ne vos verra sain ne sauf à nul jor. »
« Aallart, dist Guichars, vees ci grant dolor.

Ki asambla tant jant por .iiii. compaignon ?
Se estiens .v.c., n'en estordroit uns sols. »
« Certes, dist Aallars, molt en ai grant [friçon].
Ce n'est mie damages ne de moi ne de vos,
Ne de Richart le conte, se nos .iii. i moron ;
Mais del baron Renaut par ert tele dolor,
Onques ne fu si grant por nul home del mont. »
Il vont baisier Renaut le pié et le talon.
« Ahi ! frere, font il, car nos dones .i. don,
Por amor cel seignor ki vint à passion. »
« Segnor, ce dist Renaus, ke me demandes vos ?
Je ne vos puis aidier ne faire nul socors.
Hui vos verai morir devant moi à dolor. »
« Sire, dist Aallars, oes ke nos queron.
Encor s'adobent Franc en cel bruellet reont.
Descendes de la roce, Renaut, fix à baron,
Montes en vo destrier ki bons est et gascons.

Vos aves tel espée ki n'a mellor el mont.
Bien vos pores garir et nos ci remandron.
N'ert mie grant damage, se nos .iiii. i moron,
Et vos en ires, sire, broçant à esporon,
Tot droit à Montalban, ens el maistre donjon.
Se avïes Baïart, le destrier aragon,
Se damel Deu plaisoit, bien averiens socors.
Biax sire, car le faites, por Deu et por ses nons.
Nos remandrons ici et si nos combatrons ;
Molt nos i vendrons cier, ains que nos i moron. »
« Segnor, ce dist Renaus, vos parles en pardon.
Certes, je nel feroie por tot l'or de cest mont,
M 194Ne por tote l'onor le rice roi Yon.
Molt seroie mauvais, foi que doi saint Simon,
Se je vos i laisoie ci de mort à bandon.
Ou nos i garron tuit, ou nos tuit i moron.
Ja nus ne faudra l'autre, tant comme nos vivon.

Or nos conselt ci sire ki vint à passion. »

Segnor, or faites pais por Deu ki ne menti.
A l'estor vint poignant, si comme je vos di,
Ogiers et cuens Guimars [cui] ja Jhesu n'aït,
Et escrient Renaut : « Vassaus, vos estes pris,
Vos deves à grant duel en la roce morir,
Qant vos crees Yon ki tant mal a apris,
Ki vos vendi à Charle, vo mortel anemi.
Certes plus l'amies que vo cosin Maugi ;
Or le vos a li fel mauvaisement meri.
Mais c'aves enpensé ? Mostres moi vostre avis.
Desfenderes vos plus, ou vos renderes pris ? »

« Certes, ce dist Renaus, por noiant as ce dit.
Jamais ne me rendrai, tant com jo soie vis,
Or nos en aït Dex, li pere Jhesu Cris. »

En l'estor est venus Ogiers li poigneor,
Il et li cuens Guimars [et Faus de Monjançon] ;
Renaut ont escrié : « Car vos rendes prison.
Desfend[e]res vos plus ? contes nos vo raison,
Par foi, traï vos a li rices rois Yon,
Ne vos poons valoir le pris d'un esperon. »
« De par Deu, dist Renaus, Dex nos face socors.
Ja ne nos enmenres, tant comme vif soion.
Miels vol ici morir ke me pende Charlon ;
Car je n'ai rien emblé, par la foi que doi vos. »
Dist Ogiers li Danois : « Car les asalons dont.
Ja n'i remandront mie, se no foi n'i menton.
Mais ja nes asaudrai, par la foi que doi vos,
Car je sui tos armés, si ai mil compaignons.
Ne ja n'aueres de moi aïde ne socors.

Se vos nes poes prendre, molt nos mervellerons. »
Et respondent François : « Et nos les assaurons. »
Ogiers se trais[t] ariere le trait à u[n] bougon,
M 195 Et tire ses cevex et maine grant dolor ;
Regrete son neveu, Renaut, le fil Aymon,
Et Aallart l'ainé et Richart le menor :
« Cosin somes germain, pres nos apartenon ;
Mais tant fort sui aclin vers mon segnor Charlon,
Ke ne lor puis aidier ne valoir .i. bouton,
Dont je sui si dolens, à poi ke je ne font. »
Se la geste ne ment, Ogiers se faint le jor ;

Trestuit fussent il pris, ou volsissent ou non,
Mais Ogiers les detint par plait et par sermon,
Car cuers ne puet mentir, pieça que le dit on.
.iiii. costes avoit en la roce Mabon ;
A cascune asalloient .c. chevalier baron.
Renaus avoit les .ii. à desfendre tos sols.
Et Richars jut navrés amont sor le peron,
Il ne lor puet aidier ne faire nul secors.
Aallars fu navrés del dar à un geldon,
Tres tot droit en la quise, desore le genol.
Tant est afebloiés qu'il ciet à genelon.
« Frere, dist Aallars, por Deu, quel le feron ?
Ne voi mais nul secors ; car nos rendon prison. »
« Frere, ce dist Renaus, por Deu, que dites vos ?
Vos estes tos li graindres et li aisnés de nos.
De vos deüst venir vaselage et socors,
Et vos estes li pires, ja nel vos celeron.
Une riens vos dirai, que je sai à estrous.
Se cuidoie garir por or et por mangons,
Por castiel ne por terre ne por avoir el mont,
Je me fuse rendus, tres hui matin, prison.
Mais nos savons molt bien qu'avoir ne raençon

Ne vos auroit mestier, se nos tenoit Charlon,
Et hom qui çou atent, molt doit estre prodom ;
Molt se doit bien desfendre por avoir garison.
Aallart, socor nos, por cele passion
Que Dex soufri en terre por no redemption.
Ja ne somes nos mie ne Normant ne Breton ;
Ançois somes tot frere ; pres nos apertenon,
D'un pere et d'une mere et d'une nation. »

M 196« Vos dites voir, biaus sire, dist Aallars li blons ;
Mais ne vos puis aidier, tant par sui anguissos,
7390Car à mort sui navrés, ja n'en escaperons. »
« Certes, ce dist Renaus, au cuer en ai dolor.
Tant com vos puise aidier, ne vos faudrai nul jor. »
Ki là veïst Renaut, le nobile baron,
Encarge[r] les grans pieres et le ruiste perron.
7395Ne le levassent mie .v. vilain à besoing
Et Renaus les encarge à son col trestos sols,
Et cort par les desfenses entor et environ
Et desfent por ses freres et por lui à son tor.
Plus de .xx. en a mort, que ja ne veront jor,
7400De grant pieres cornues et de callaus roons ;
Par miliu de [sa boce saut le sanc de randon] ;
Tant fu afebloiés k'il ert à genillon,
Qant l'ot veü Richars ki [j]ut sor le perron.
Li vasaus est navrés, dont il est grant dolor.
7405La boele ot sortie sor l'ermin peliçon ;
Par la plaie li pert li foie et le pomon.
Il a levé le cief un petit contremont,
Et a dit à Renaut, à molt basse raison :
« Or me dites, Renaut, frere, aiderai je vos ? »
7410« Frere, ce dist Renaus, ja ne pories vos. »
« Si ferai, dist Richars, tant comme vif soion,
Or m'en trencies .i. pan de cest mie[n] siglaton,
Si m'estraingies les flans entor et environ,

S'irai à la desfense, si vos i aideron. »
7415« Hé Dex ! ce dist Renaus, tant par vaut .i. sols hom ! »
Qant Aallars l'oï, si ot molt grant tendror ;
Grant duel a de ses freres ki se demente[nt] molt.

Et Aallars s'escrie : « Ogier, que dites vos ?
J'ai eü grant fiance quant vos vi en l'estor.
Ja somes vos neveu, preis nos apartenom.
[Se tu nous lais morir, ce sera mesprison :
Reprochié te sera mais en tres toutes corts]. »
Quant Ogiers l'entendi, à poi de duel ne font,
Dont n'i vossist il estre por tot l'or de cest mont.
Il saut en Broiefort, en sa main .i. baston ;
A la roche s'en vint, poignant à esperon,
M 197Et apela François et Normens et Bretons.
« Seignor, ales en sus, le giet à .i. baston.
Je parlerai as contes, savoir s'il se rend[r]ont.
Se prendre les poom, molt bon plait [fait] auron. »
Et cil li respondirent : « Vostre comant ferom.
Ogier de Danemarche, nos les vos comandom,
De par Charle de France, que nos ne les perdom. »
« Hé Dex ! dist li Danois, ainc n'amai traïson ;
Or ne comencerai, se Deu plaist et son nom. »
Venus est à la roche, s'apela les barons ;
Belement lor a dit, à molt basse raison :
« Seignor, franc chevalier, por Deu assees vos.
Reprenes vos alaines, mestier en aves molt.
Desfendes vos tosjors à force et à bandon ;
[Car, se Charles vos tient, ja n'ares raençon
Qu'il ne vos face pendre ou bruir en carbon].
Esforcier vos covient por salver vos honors :
Savoir se ja Maugis vos vendroit au secors. »
« Cousins, dist Aallars, tu en auras guerdon. »
« Voire, ce dist Renaus, se eschaper poom,

Por icel saint apostre c'on quiert en pré Noiron,
Ne le garroit chastiaus, fermetés ne dongon,
Ne le ferisse el cors d'un espié à bandon ;
Car je has plus le mien, s'il me fait traïson,
Que je ne fas .i. autre, par Deu et par son nom. »
« Renaut, je n'en puis mais, si ait m'ame pardon.
[Charles me fist plevir, ou je volsisse ou non,
Que ne vos aideroie le pris d'un esperon].
De tant con je en fas, aurai mal guerredon. »
Il se dist voir ; Ogiers molt en fu [puis embrons] ;
Rollans l'en apela de mortel traïson
Ens el tref Charlemaigne, voiant tos ses barons.
Atant s'asiet Renaus et Aalars li blons
Et Guichars li cortois qui molt fu engoisous ;
Mais tost resaut en piés Renaus, li fius Aymon,
Et assemble les pieres dont il se desfendront
Et garnist les desfenses où si frere seront.
Et François s'escrierent, et Normant et Breton :
« Ogier de Danemarche, ci a molt lonc sermon.
Que dient il là sus ? saves s'il se rend[r]ont ? »
« Nenil, ce dist Ogiers, tant con vivre porront. »
Et respondent François : « Et nos les asaudron. »
M 198« Seignor, ce dist Ogiers, et nos resgarderom. »
Ce dist li quens Guimars et Faus de Monjançon :
« Ogier de Danemarche, par nom vos semonom,
De par le roi de France, que venes en l'estor.
Se nos aidies de cuer, aparmain les auron. »
« Seignor, ce dist Ogiers, franc chevalier baron,
Ja ce sunt mi cousin qui vont en la prison.
[Merci vos pri por Deu qui soufri passion] :

Chascun de vos donrai ou chastel ou dongon
Ou tant de mon avoir qu'il sera riches hom,

Si les laisies aler à lor salvatiom. »
Et cil li respondirent : « Ja ensi nel ferom.
Par saint Denis de France, nos le dirons Charlon,
[Et il vos en rendra molt malvais guerredon]. »
Quant Ogiers l'entendi, à poi que il ne font.
« Or entendes à moi, dist Ogiers, franc baron.
Por icel saint apostre c'on quiert en pré Noiron,
Il n'i a nul de vos, qui tant soit riches hom,
Se il prent nul des freres et il les rent Charlon,
Je n'en praingne la teste par desos le menton. »
Et François li respondent « Ja por çou nel lairom.
[Ne savon que feres, mais trestos les pendron].
Qui les nos rescoura, nos le dirons Charlon. »
Cil se sunt atorné, qui à l'estor iront.
Renaus iert en la roche destrois et angoisous
Et regrete sovent Maugis le bon larron.
« Ahi ! cousins Maugis, car nos faites secors.
Je vos laisai encore .xv.m. gascons
[Entre les soudoiers que mandé avions],
Dont devoie asaillir l'empereor Charlon.
Hé Dex ! il ne le set, ne dit ne li a om.
[Si en fui fol musars et s'en sui à dolor.]
Hé Baiart ! bons chevaus, que je ne sui sor vos !
Je n'entrasse hui en roche por François orgueillos.
Ençois i perdist Charles le miels de ses barons. »
[Lors commence à plorer Renaus li fix Aymon,
Por l'amor de ses freres qu'il vit si angoissous.]
Ogiers cho[i]ssist les contes qui sunt en la dolor ;

Il plora tenrement des biaus iels de son front.
Ses .ii. mains a tendues envers nostre Seignor :
« Glorieus sire pere, par vo saintisme non,
Conseillies moi, biau sire, par vo redemption :
Coment ferai aïde à Renaut le baron ? »

Ogiers choisist les contes qui si sunt tormenté ;
M 199Trestos li plus aidans ne puet sor piés ester.
Quant Ogiers l'a veü, si comence à plorer,
D'une molt grant voisdie se prist à porpenser.
Dant Girart l'Espanois comence à apeler.
« Girart, ce dist Ogiers, à moi en entendes.
Vestes en vostre dos .i. blanc hauberc safré,
De trestotes vos armes molt bien vos conrees ;
Menes en vo conduit .c. chevaliers armés.
El mont de la Hansoie, là vos ires ester.
Gardes vers Montauban tot le chemin ferré,
Que n'en isse nus hom qui soit de mere nés.
Car se Maugis en ot mot tentir ne soner,
Il nos envoiera si fort mes au disner
K'a tot le plus hardi saigneront li costé. »
« Sire, ce dist Girars, à vostre volenté. »
Lors a vestu l'auberc, lacé l'elme gesmé,
Et a çainte l'espée au senestre costé,
Et monte en son corsier ki bien est abrivés,
Et prent en sa compaigne dusqu'à .c. bachelers.
El mont de la Hansoie s'en sunt trestot alé ;
Li plusor descendirent des destriers abrivés,
Et li auquant s'apuient sor les arçons dorés ;
Gardent vers Montauban tot le chemin ferré.
Ogiers ne le fist mie por François aïder ;

Ains voloit ceus dedans durement esfreer,
Savoir se ja Maugis se poïst apenser
Que il feïst secors son seignor naturel.
Or vos lairons ici de ces barons ester,
[Et quant lieu en sera, bien en saron parler] ;
Si dirons de Gontart, le waillant clerc letré,
Qui ot liute la chartre où la traïsons ert.
De gentil duc Renaut se prist à porpenser
Et [d'Aalart son frere, le vaillant bacheler,
Et] de ses autres freres qui molt font à amer,

Ki sunt en Waucolor par traïson alé.
Des biaus ieux de son chief commença à plorer ;
Il encontra Maugis, le bon larron prové,
Qui vait en le cuisine por le mengier haster ;
[Le roi Yon devoit servir à son disner,
Mais il ne savoit mie la traïson mortel].
Et quant li clers le voit, si l'en a apelé :
« Maugis, entent à moi, por l'amor dame Dé. »
M 200 Li gentis clers Gontars, qui tant fist à prisier,
En apela Maugis, le [vaillant] chevalier :
« Conter vos weil, biaus sire, .i. mortel encombrier
Que li rois Yus a fait ; molt a mal esploitié.
Il a traï Renaut, de verté le sachies,
Aallart et Guichart et Richardet le fier,
Es plains de Waucolors où les a envoiés. »
« Hastes vos tost del dire, ce dist Maugis li fiers ;
Tuit me faillent li membre, ne puis ester sor piés.
Bien vois apercevant mes sires est boisiés. »
« Certes, vos dites voir, dist Gontars li proisiés,
Es plains de Waucolors où il sunt envoié ;

Car il ont trové le bon Danois Ogier,
Fouque de Morillon et Maiencort le fier
Et le conte Guimart o trois .m. chevaliers.
Jamais ne les verres sains ne saus ne entiers. »
Comme Maugis l'entent, à poi n'est enragiés
[Il est caü pasmé seur le marbre listés ;
En trois lieus a le front et les sorcis brisiés].
Et a pris .i. coustel durement apointié ;
[Ferir se vost el cors, por l'ame fors sachier,

Quant li clers li escrie : « Ne feres, chevalier].
Ber, ne t'ocirre mie, por la vertu dou ciel ;
Mais montes sor Baiart, le bon corant destrier,
Ki plus tost vos ira que ne vole espreviers,
Et saures des barons se l'on lor puet aidier,
[S'il sont mort ou ocis et comment il lor iert].

« Maugis, es dist li ciers, entendes ma raison.
Certes conterai vos une grant traïson
Que li rois Yus a fait, ja n'ait s'ame pardon.
Il a traïs tos .iiii. les fius au viel Aymon,
Il les a envoiés es plains de Waucolors.
Illuecques ont trové Fouque de Morillon,
Et le conte Guimart et Fauc de Mongençon,
Et Ogier le Danois o .iii.m. compaignons
Qui les heent de mort, issi con nos disson ;
Jamais nul n'en verrois ne sains, ne en valor. »
Com Maugis l'entendi, si maine grant dolor
Et regrete les contes par merveilleuse amor.
« Ahi ! tant mar i fustes, franc chevalier baron !
M 201 Vos iestes mi cousin, pres nos apartenon.

Bien sai, se je vos pert, jamais n'aurai honor.
Mais par icel apostre c'on quiert en pre Noiron.
Bien vos i gaities, Charle, li rois de Montloon,
Que se vos ocies .i. seul des fius Aymon,

Ne vos garra chastiaus, fermetés ne donjon
Ne gaite n'eschergaite ne nul riens del mont,
Que ne perdes la teste ains que past li tiers jors. »
Lors commence son charme Maugis li bons larrons.
Maintenant endormirent la gent trestot entor.
Hé Dex ! Renaus i ot à ami maint baron ;
Ceus esveilla Maugis, de çà .iiii., çà dons ;
L'afaire lor conta et la grant traïson
Que rois Yus avoit fait de Renaut son baron.
[Il mainent grant dolor quant entendu l'a on.]
Et Maugis ne se targe, cui Dex doint grant honor ;
Bondin a pris, .i. cor, sel sona par vigor,
Et il courent as armes maintenant sens demor.
Et [chastel] s'adoberent auquant et li plusor ;
Quant oent de Renaut conter la traïson,
[Tel duel firent entr'els et si grant ploreson],
A poi que il ne dervent, tant ont duel et iror

Et regretent Renaut, le fil au viel Aymon,
Aallart et Guichart et Richart le menor.
« Ahi ! tant mar i fustes, nobile poigneor,
Jamais jor de nos vies, ce croi, ne vos verrom !
[Tant esties vassaus et plains de grant valor !]
Qui nos donra mais armes ne chevaus ne adous ? »
[Isnelement s'adobent, nel mistrent en sejor
Et] vestent les haubers, lacent hielmes reons,

Et çaignent les espées as senestres girons,
Et montent es chevaus auferrans et gascons.
Quant il furent monté, bien .xv. mile sunt
Et bien .vii.c. archier as ars turcois qu'il ont.
Et Maugis li jantis, qui tant estoit preudom,
.i. escuier Renaut en a mis à raison.
« Amis, ce dist Maugis, entendes envers nous.
Metes moi tost la sele sor Baiart l'arragon ;
Si le menroi Renaut, son droiturier seignor. »
« Sire, dist l'escuiers, baisies vostre raison.
Renaus me fist plevir, ou je vossise ou nom,
Devant qu'il revenroit, n'i monteroit nus hom. »
M 202Quant Maugis l'entendi, à poi d'ire ne font.
Il fiert celui del poing qu'il le mist à genous :
Puis en vint à Baiart le destrier arragon.
Il a froncié del nes et geté contremont ;
D'une lance pleniere n'i puet habiter hom,
Ne mais que seul Renaut et l'escuier selonc,
Aallart et Guichart et Richart le menor :
Car il les conoist bien et lor estre et lor nons.
Maugis li corut seure, iriés comme lions,
Et garda à ses piés, si choisi .i. baston ;
A .ii. mains l'a saisi par grant aïroison,

Et va ferir Baiart parmi le chief amont.
Agenoillier le fait ou il vossist ou non.
[Tot l'orgueil en abat dans Maugis le baron].
[L]e frain li mist el chief, sans nul arestison,
[L]a sele sor le dos, dont bon sunt li arçon,
[Le poitral li ferma devers le chief amont].
[A]preis s'arma Maugis vistement, com preudom,

[Et pendi à son col .i. escu à lion],
[Et] prist sa grosse lance à tot le confanon,
[Et] monta sor Baiart, ainc n'i bailla arçon.
[C]om il fu à cheval, bien resembla baron ;
[N']ot plus bel chevalier jusqu'en Carfanaon,
[Ne n'ot en nulle terre nul plus mestre larron.
Forment fu preus Maugis, molt i ot bon baron] ;
[T]el josteor de lance n'avoit-il ens el mont,
[D]e Montauban issi par la porte Foucon,
[O] lui de chevaliers et planté et foison.
[B]ien furent .xv. mile as ars turcois qu'il ont,
[Qu]i por paor de mort jamais ne se fauront.
[D]urement chevalcherent à force et à bandon ;
[Le bois de la Serpente trespassent li baron]
[Et] regretent forment Renaut le fil Aymon.
« [A]hi ! tant mar i fustes, gentius nus à baron !
[D]ame Dex, nostres peres, qui sofri passion,
[G]arisse vostre cors de mort et de prison ! »
[L]ors chevalchent ensamble par grant aïroison.
[S']or ne s'i gardent Franc, il auront tel puison
Dont maint bons chevaliers videra son arçon.
Or lairons de Maugis ki maine le secors ;
Si dirom de Renaut le nobile baron,

Ki estoit en la roche destrois et angoisous.
Il a gardé sor destre, el bos de Colençon ;
M 203 Droit vers le Serpentine, choisist .m. compaignons.
Il les conut molt bien, quant il vit lor adous ;
El premier chief devant Maugis, le bon larron,
Ki seoit sor Baiart, le destrier arragon.
Baiars ne venoit mie le pas ne le troton,

Ains se venoist plus tost que nus esmerillon,
Au menor saut qu'il fait, .xxx. piés el sablon.
Quant Renaus l'a veü, tel joie n'ot nus hom.
Il a dit à ses freres : « Or ne nos esmaion.
Ne sai qui l'a conté Amaugis le larron ;
Ves le ci où il vient sor Baiard l'arragon.
[Toz l'orgueil de Gascoingne vient ci à esperon].
S'or ierent Franc .xx. mile, n'en estordroit .i. sous. »
« Hé Dex ! dist Aallars, aurons nos donc secors ? »
« Oïl, ce dist Renaus, ainc plus gent ne vit hom,
[Car bien sunt .xv.m. de chevaliers baron. »]
Et Richars l'entendi, qui jut sor le perron,
Ki tos iert amuis et perdoit la raison.
Si entent la parole, com fust avision ;
Lors a levé le chief belement contremont
Et apele Renaut à molt basse raison.
« Or vos oï nomer Maugis, le fort larron.
Ce me fu or avis ou ce fu avisiom ? »
« Par foi, ce dist Renaus, orendroites l'aurom. »
« Frere, ce dist Richars, por Deu, monstres le nos.
Certes se jel veoie ençois que morusom,
M'ame en iroit plus lie devant nostre Seignor. »
« Frere, ce dist Renaus, nos le vos monstreron. »
Il le prit par l'aisele, sel leva contremont.
Quant Richars vit Maugis, si grant joie n'ot hom ;
.iiii. fois se pasma, ainc ne dit o ne nom ;
Et quant fu revenus, si dist fiere raison :

« Certes, or sui garis, ne sent mal ne dolor. »
« Renaut, ce dist Guichars, dites quel le ferom.
Se François aperçoivent Maugis le bon baron,

Par saint Denis de France, orrendroit s'enfuiront.
Je nel volroie mie por tot l'or de cest mont.
Descendons de la roche et l'estor començon.
Bien sai, en dementieres qu'il entendront à nos,
Que Maugis lor vendra à coite d'esperon. »
M 204 « Frere, ce dist Renaus, nos le vos otriom. »
Lors s'esmuevent li .iii. ; li quars remest amont ;
Ce fu Richars, li menres, qui molt fu angoisous ;
[Et Renaus s'en devale et li dui compaignon].
François les ont veüs, et Norment et Breton.
Lors dist li .i. à l'autre : « Pris sunt li fil Aymon.
Nes ocions nos mie, por Deu et por son nom,
Ains les rendomes vis l'empereor Charlon. »
[De totes pars lor crient : « Plevissies vos, baron.]
Mais à moi ! mais à moi ! [dist chascun à cler ton].

Nos en prierons Charle, le nostre empereor,
Que il en ait merci, por Deu et por son nom. »
Quant Ogiers l'a veü, si dolans ne fu hom.
Dont n'i vossist il estre por .i. mui de mengons.
Il saut en Broiefort, en sa main .i. baston ;
Venus est à la roche à coite d'esperon.
« Seignor, ce dist Ogiers, je vos tieng à bricons,
Ki guerpissies la roche qui vos iert garissons.
Vos perdres hui les testes, sens nule arestisons.
Ne vos puis deporter, car je sui hom Charlon.
Certes ce poise moi, au cuer en ai dolor. »
Atant se regarda Ogiers, li poigneor,
Le chemin droiturier qui vient de Colençon ;
.M. chevaliers choisist, fermés les confanons ;
Il les connut molt bien, quant il vit lor adous ;

El premier chief devant fu Maugis li larron,
Et seoit sor Baiart, le destrier arragon.
Quant Ogiers l'a veü, si grant joie n'ot hom.
Grant demi pié en crut par deseure l'arçon,
Et a dit à ses homes : « Seignor, quel la feron ?
Diable l'ont conté Amaugis le larron.
Ves le ci où il vient sor Baiart l'arragon.
Ciertes il nos amene fiere porcession.
Tos l'orgueil de Gascoigne vient ci à esperon.
[S'or estion .xx.m., n'en estordroit .i. sol].
Hui verres le deluive qui cerra desor nos. »
Atant es vos Maugis brochant à esperon ;
Où qu'il voit le Danois, si l'a mis à raison :
« Ogier de Danemarce, je vos tieng à bricon,
Quant vos ici venistes par le comant Charlon.
M 205 Malvais garant vos iert, ains le soleil escons.
Je vos chalenc Renaut, le fil au viel Aymon.
Se Deu plaist et sa mere, nos le replegeron.

Par Deu, sire Danois, n'aferist mie à vos
Que venissies traïr Renaut, le fil Aymon.
Vos iestes de son lin, à Deu maleïçon ;
Unques li vostres peres ne fu sens traïson ;
Il vos laisa en France forostagié Charlon,
A Saint Omer en Flandres, par tel devision
Dont vos iestes cuivers et sougiés à Charlon,
.iiii. deniers rendans del chief et del menton.
Ogier de Danemarche, entendes ma raison.
Ja fustes vos cousins Girart de Rossillon
Et Doon de Nantueil et duc Buef d'Aigremon.
Icil .iii. furent frere au riche duc Aymon.

Ne traies à lor geste vaillant .i. porion,
Ains [re]traies as [maus], as traïtors felons.
Ogier, je vos desfi, n'en sai autre sermon. »
Lors lait corre Baiart, le destrier arragon,
Et il li cort plus tost que ne vole faucons,
Et vait ferir Ogier en l'escu au lion.
Desos la bocle d'or li peçoie et confont,
Et l'auberc de son dos li desmaille et desront.
Durement l'a feru par encoste l'arçon,
Que sa lance peçoie et vole par tronçons ;
En l'escu est remes li vermaus confanons.
Quant Ogiers l'a veü, à poi d'ire ne font ;
Tornés fust sor Maugis à coite d'esperon,
Quant Baiars se regarde vers la roche Mabon.
S'a veü son segnor, Renaut, le fil Aimon.
Il le conut plus tost que fame son baron.
Baiars i vint poignant, Maugis vossist ou nom.
Quant vint devant Renaut, oies de l'arragon :
Sos [Maugis] s'agenoille illuecques el sablon ;
Maugis descent à terre del bon destrier gascon
Et a rendu ses armes Renaut, le fil Aymon.
Il a vestu l'auberc, lacié l'iaume reont,

Puis si a çaint Froberge au senestre giron
M 206Et pendi à son col .i. escu à lion ;
Et monta sor Baiart, le destrier arragon,
Et il li saut avant .xxx. piés el sablon.
Or il fu plus seürs qu'en la tor d'Avignon
N'en dedans Montauban, sus el maistre dongon ;
Et vait ferir Ogier, le nobile baron.
De Broiefort l'abat, ou il vossist ou nom.

Renaus descent à terre, sans nule arestison,
Son cheval amena Ogier le poigneor,
Puis li tint son estrier ; Ogiers monte en l'arçon.
« Cousins, ce dist Renaus, or as tu guerredon
De la roche Mabon où orrains estion.
Tu n'i assaillis mie, tant feïs que preudom.
Selonc celui servise as ci le guerredon.
Mais de tant te tieng je a traïtor felon
C'onques à nul de nos n'i feïs garisson.
Huimais vos i gardes, car nos vos desfiom.
Par icel saint apostre, c'on quiert en pré Noiron,
Ne vos espargnerai, quant hom estes Charlon. »
« Sire, dist li Danois, et nos nos desfendron. »
Seignor, [s]e là fussies desor le pui ancour
Où François assemblerent as .iiii. fius Aymon !
Tante lance i ot fraite, tant escu à lion,
Et tant bon chevalier abatu de l'arçon,
Et Maugis point et broche le destrier arragon,
Et a brandie l'ante, destort le confanon,
[Et va ferir Gaimart en l'escu au lion.
Devant li l'abati trestout mort el sablon.
Puis a traite l'espée qui li pent au giron
Et va ferir en l'elme Fauque de Mongençon ;
Trestout le porfendi desiques el menton],
Puis crie Montauban, clerement à haut ton :
« Feres, franc chevalier, à force et à bandon.
Se Ogiers nos eschape, jamais honor n'aurom. »

Donc enforce la noise et la grans chaploison.
Là veïssies François morir à grant dolor ;
Ne pueent mais sofrir le chaple ne l'estor.

7835Ogiers s'en va fuiant à coite d'esperon ;
Venus est à Dordone, ens se fiert à bandon.
Broiefort l'emporte oltre de merveilleus randon.
De l'autre part descent de la rive el sablon.
Li dus Renaus l'apele par contralioison.
M 207 7840« Ogiers, ce dist Renaus, estes vos pescheor ?
Se tu as pris anguiles ou troites ou saumon,
Fai m'ent tel compaignie, com doit faire frans hom ;
Ou tu passes cele ewe, si vien joster à nos.
Fius à putain, traïtres, lechieres, malvais hom,
7845Vo foi aves mentie à vo seignor Charlon.
Mes cousins deves estre, preis nos apartenom :
Envers trestot le monde deüssies estre o nos :
Ne nos aves aidié vaillant .i. esperon.
En gage nos laisies Fouque de Morillon
7850Et le conte Guimart et Fauc de Mongençon,
Et .ccc. chevaliers del barnage Charlon.
Mal dahaz ait Rollans et Oliviers li blons
Et Charles l'emperere, li rois de Monloon,
S'il ne vos pent encui com .i. altre larron. »
7855« Dex en soit aorés, dient li Borgoingnon
[Et François et Englois et Normans et Breton].
Ogiers de Danemarce, or aves guerredon ;
Certes se volsissies, pris fussent li gloton. »
[Dont n'i volsist il estre por tot l'or de cest mont].
7860Ogiers remaint tos seus axec .x. compaignons ;
Dame Deu reclama par son saintisme non.
« Hé Dex ! dist li Danois, biaus pere glorious,
Com ai male merite de tos mes compaignons !
C'est de bien fait col frait, ce conte le leçon. »

Quant entent li Danois qu'il est contraliés,
Tel mal talent en a, à poi n'est enragiés.

« Renaut, dist li Danois, à droit me blastengies.
Voir j'ai bien deservi çou que ci me paies.
Car voir se je ne fusse, de verté le sachies,
Ains nuit fussies pendus, rachatés ne fussies,
Et vos freres tot troi ; ce fust diols et pechiés.
De tot l'avoir del mont ne fussies raplegies.
Ja li secors Maugis ne vos eüst mestier.
Or m'en rens guerredon com al Deu renoié,
Car laidement en sui de vos contraliés.
Pesceor me clames, com fusse herengier ;
Mais par icel apostre c'on à Rome requiert,
Se n'i avoie garde fors tant de vostre espié,
M 208Je t'iroie ferir en l'escu de qartier. »
« Dano[i]s, ce dist Renaus, par les iols de mon cief,
Ne passeries oltre por .i. mui de deniers. »
« Si ferai, par ma barbe, dit li Dano[i]s Ogiers.
Ce pora vos peser, ce cuit, ains l'anuitier. »
Broiefort poi[n]t et broce des esporons d'ormier,
Et Renaus laise corre Baiart, son bon destrier ;
Et li Danois i vint, as armes tos molliés.
Qant Renaus l'a veü, si l'en prist grans pitiés ;
Oes com faitement il avoit araisnié.
« Danois, ce dist Renaus, rales vos ent arier,
Car de moi ne seres adesés ne tociés.
Bien sai et reconnois que vos m'aves aidié. »
« Renaut, dist li Danois, molt m'aves laidoié
Et clamé traïtor, voiant les chevaliers
Ki or s'en sont alé à loges repairie[r].

Cil diront Charlemaigne que por vos l'ai boisié.
Ma lance est tote entie[r]e et mes escus entiers.

Fouques de Morelon i a perdu le cief ;
Jamais ne montera sor Morel son destrier,
Et .iii.c. chevalier que Charles avoit ciers.
Molt me hara li rois, s'auera droit, par mon cief ;
Tost me feroit li rois ardoir et graellier.
A vos me combatrai au fer de mon espié.
Cestes miels voil morir qu'ariere repairier.
Se tu me pu[e]s conquerre, si me cope le cief,
Et se jo vos puis prendre, que Dex l'ait otroié,
Je vos rendrai à Charle, si me puist Dex aidier.
Jamais nus cosinages ne vos aura mestier. »
Com Renaus l'a oï, à poi n'est esragiés.
« Danois, je vos de[s]fi ; de mon cors vos gaities »
« Et je vos ensement, » dist li Danois Ogiers.
Andui se desfierent li vallant chevalier.
Renaus broce Baiart des esporons d'ormier
Et Ogiers laise corre son bon corant destrier ;
La terre font croller li ceval soz lo[r] piés ;
Grans demie loé[e] en dure li tempie[r]s
Et li fus et li fers en vole vers le ciel.
M 209Grans cos se vont doner es escus de cartier ;
Desoz le[s] bocles d'or les ont frais et perciés,
Et les haubers desos ronpus et desmailliés.
A la force des bras et as corans destriers
Si sont entrecontré des fers et des aciers,
[Si angoisseusement por els miex embroier]
Que ronpent les sosceingles et fausent li poitrier,
Que tres parmi les crupes des auferrans destriers

Se sont entrabatu li vallant chevalier,
Et molt en faut petit k'i n'ont les co[l]s brisiés ;
Mais cascuns fu vasax et de corage fier.
Isnelement et tost resont venu en piés

Et traient lor espées li vallant chevalier,
Que sont andui au caple li bon baron prisié.
Ja i auera dolor, se Dex n'en prent pitié.
Oies de lor cevas com il ont esploitié :
Quant voient lor segnor ensi for[t] gramoier,
Li uns cort sore l'autre com soient esragié ;
Il se mordent as dens et s'esgratent as piés.
Autresi se conbatent comme dui chevalier.
Quant li Danois le voit, à poi n'est enragiés ;
De Broiefort dota, car Baiart fu plus fiers.
Il a traite Cortain k'il li voloit aidier ;
Vers Baiart est venus, durement aïriés
Et Renaus li escrie : « Que vels tu faire, Ogier ?
Laisse le[s] .ii. cevax ensamble esbanoier.
Se vos voles bataille, à moi le commencies. »
Il a traite Froberge dont li pons fu d'ormier,
Et vait ferir Ogier en son hiaume vergié
Que les flors et les piere[s] en a jus trebucié
Et .c.l. malles de son hauberc doblier ;
De la car de la hance li a .i. poi trencié ;
Se li brans ne tornast el poing au chevalier,
Jamais li bons Danois n'eüst à hom mestier.
Tot contreval le hance est li brans glaçoiés,
Les esporons à or li a andeus tranciés ;
Jusqu'à heut est li brans en la terre ficiés ;
Et Renaus li escrie : « Deça vos ai toucié ;

Vo hauberc et vo haume vos ai bien enpirié.
Plus aves la car blance que nois sor le ramier.
C'est costume as Danois, car sovent sunt baignié. »
Qant Ogiers l'a veü, prist soi à enragier
Et tint traite Cortaine, le brant trenchant d'acier.
« Ahi ! Cortain, fait il, molt vos oï prisier ;
En tante f[i]ere coite m'aves eü mestier,

Et mai[nt] rice baron aves descevaucié.
Ens el perron à Ais te fis jo essaier.
Rollans i feri primes et li cuens Oliviers
Et je feri apres, s'en trençai demi-pié.
Iluec vos brisai jo, le cuer en ai irié.
Por vostre grant bonté vos fis je apointier,
Por çou aves non corte, nel vos quiere à noier.
S'or ne prenes venjance del gloton renoié,
Jamais jor ne pendras à flanc de chevalier. »
Lors enbrace l'escu li bons Danois Ogiers,
E vait ferir Renaut desos l'iaume vergié
Que les flors et les pierres en a jus envoié
Et .c.l. malles de son hauberc doblier ;
Durement l'a navré de son flanc senestrier.
Li dus Renaus cancele, à poi que il ne ciet,
Et Ogiers li escrie : « Or vos ai repaié.
Des cos somes ingal, voles recommencier ? »
« Oïl, ce dist Renaus, tos en sui aesiés.
Plus desir la batalle que boivre ne mangier. »
Or revienent ensanble au fer et à l'acier,
Et ne remansist mie sans [nul] d'els damagier,
Qant i vint à poignant, parmi le sablonier,
Aallars li cortois et Guichars li prisiés.

Qant li Danois les vit, n'ot cure de targier ;
Il saut en Broiefort, son bon corant destrier.
Venus est en Dordone, ens maintenant se fert.
Molt est Renaus dolans, ki lance son espié ;
Merci nostre Seignor, ne l'a mie tocié.
D'autre part la riv[i]ere descendi el gravier.
Li dus Renaus l'apele, molt l'a contralié.
« Ogier, ce dist Renaus, molt saves bien pescier.
Molt vos doi Charlemaignes et amer et prisier,
M 211Car à plenté li dones poisson à son mangier.
Se vos aves menuise, s'en faites bon marcié. »
Ogiers fu molt dolens, qant s'ot contralier ;
Mais n'avoit point de sele en son corant destrier.

Deça estoit remés où il se combatie,
Qant les ceingles ronpirent et il fu trebucié.
Et Renaus li escrie, et dist : « Danois Ogier,
Venes por vostre sele que vos m'aves laisié ;
Il est lait à haut home sans sele cevaucier,
Et sacies bien ke molt vos cuidasse enpirier ;
Se nos fussons ensanble desi à l'anuitier,
Jamais ne veïssies Charlemaigne au vis fier,
Ki ça vos envoia à loi de pautonier. »
« Renaut, dist li Danois, trop menes grant dangier ;
Mais ore sacies bien, sans mot de mençoignier,
Se vostre agait ne fust, ke vos bien savies,
A Charle vos rendisse ains k'i fust anuitié. »
« Danois, ce dist Renaus, bons fustes chevalier
Ki passastes Dordone por mon cors essaier.
Atenderies me vos sor Broi[e]fort le fier,
Se je repas là outre, sor Baiart mon destrier ?

« Oïl, dist li Danois, si me puist Dex aidier.
Par foi, ce dist Ogiers, se vos çou feïssies,
Adont diroie jo que fussies chevaliers. »
Et Renaus point et broce Baiart, son bon destrier.
Ferir se volt en l'eve, le confanon lacié,
Qant Allars et Guichars le resacent arier ;
L'uns le tint par le resne, l'autre par le musel.
« Avois, font il, Renaut, trop estes marvoiés.
Certes ki bien vos fait, il a mal enploié.
Se Dex ne fust et il, nos fussons engignié.
Ja li socors Maugi ne vos eüst mestier.
Laissies Ogier ester k'il est bons chevaliers.
Unques mieldres de lui ne monta sor destrier. »
Atant es [vos] Maugis ki lor est aprociés
Et a dit à barons : « Qu'aves vos, chevalier ? »
« Cousin, jel vos dirai, dist Renaus, li plus f[i]ers.

Li Danois me requiert que je passe le biés,
Et il m'i atendra sor son corant destrier ;
A moi se combatra au fer et à l'acier,
Dont me donra le pris des barons chevalier.
Mais Guichars ne me laise, ne Aallars li fier. »
« Sire, ce dist Maugis, une rien bien sacies.
Guichars ameroit miels juene dame à baisier
K'il ne feroit joster [encontre] chevalier.
Par saint Denis de France, vos passeres le biés.
Desi au tref le roi mar laiseres Ogier.
Se li Danois m'escape, molt en serai iriés. »
Qant Aallars l'entent, molt en est aïriés,
Et dist : « Cosins Maugis, ne nos contralies.
Vos estes de ma jeste, fils mon oncle le fier,

Et Ogiers li Dano[i]s, fils m'antain, par man cief.
Mais par icel apostre ke l'on à Rome quiert,
Il n'a en tote France si vallant chevalier
Que s'il pase Dordone por asalir Ogier,
C'a mon tre[n]çant espiel ja ne li voise aidier,
Fors sol Renaut mon frere, ke je n'os corocier.
Laissie[s] ester le conte, k'il nos a ja aidié. »
« Danois, dist Aallars, ales à Deu del ciel.
Deu merci et la vostre, vos nos aves aidié. »
« Renaut, dist Aallars, laissies en pais Ogier.
Manbre vos de Richart ki ariere est laissiés,
Lassus en cele roce, dolere[u]s et plaiés.
Ne sai se il est mors, car mal ert aeisiés. »
« Par ma foi, dist Renaus, bien fait à otroier. »

« Renaus, li fix Aymon, dist Ogiers li Danois,
Desconfis nos aves, vos et cil de Vauçois ;
Mais par icel segnor ki haut siet et loing voit,
Nos revendrons sor vos à si rices conrois,
Par le mien ensiant, que ja preu n'i aurois,

En milieu de vo terre prendrons [nos] vos avoirs ;
Ja ne seres si fors ke vos nos requerois. »
« Or manecies soef, dist Renaus li cortois,
Que nos avons castias, tes .iiii. ou tex .iii.,
Où nos vos atendrons et Charle vostre roi,
Se il en est mestiers, plus de .xiiii. mois.
M.213 Ains que vos les aies, ara caut li plus frois.
En iceste contrée cort point vostre bofois.
Comment que il en prene, vostres est li sordois.
Fouque de Morellon poes porter le roi ;

De moie part li dites que jo ço li envoi.
N'ira mais en batalle ne en cembel des mois. »
Et respondi Ogiers : « Certes, ce poise moi. »

Atant s'en vait Ogiers, si remest la tençons,
Et vint à Monbendel où ert li tres Charlon.
Là descendi Ogiers devant son pavellon..
Molt se contint li bers et dolans et enbron.
Atant i est venus l'empereres Charlon,
Oliviers de Viane et Rollans au cief blont,
Salemons de Bretaigne, Estols li fix Odon,
Ricars de Normendie, li Baiviers Ydelon.
Et dist li uns à l'autre : « Caitis, quel le ferons,
Qant ancui verons pendre Renaut, [le] fil Aymon,
Et Allart et Guichart et Richart le menor ?
Cosin somes germain, pres nos apertenon.
Se nos les laissons pendre, jamais honor n'aron. »

« Ogier, dist l'emperere, où sunt li fil Aymon ?
Aves les vos ocis, ou jes auerai prison ? »

« Sire, ço dist Ogiers, baisies vostre raison.
Ce ne sont mie lievre à fuir par sablon ;
Ains sont bon chevalier, nul m[e]llor ne savon.
Voirement le[s] trovames es plains de [Valcolor],
Desor les mul anblans, as mantiaus vermellon.
Bien vos tint covenent li rices rois Yon ;
Mais lor mules cangierent por destriers aragon,
Si orent bons escus et espiés à fuison.
Premerains i fu mors Fouques de Morellon ;
Son ceval enmena Renaus, li fix Aimon.
Desi à une roce mena[smes] les baron ;

Richars i fust ocis, li mendres fix Aymon.
Tuit fussent mort li autre et mené en prison,
Quant i sorvint Maugis sor Baiart l'aragon,
A .x.m. Gascons et fiers et org[u]ellos.
Malement nos menerent ; tos desconfis nos ont. »
M 214« Es[t] çou voirs, dist li rois, que escapé me sont ? »
« Oïl, ce dist Ogiers, par la vertu del mont. »
Qant Charles l'entendi, si enbronça le front.
« Hé Dex ! ce dist li rois, biax pere glorius,
Com par sui or dolans de ces mauvais glotons !
Certes se je[s] tenise, nes tensast tos li mons,
Ke il ne fusent ars et brui en carbon. »

« Sire, ce dist Ogiers, par De[u] qui tos nos fist,
Desi à une roce menames les caitis.
Là fust Richars, li mandres, tot maintenant ocis ;
Trestuit fussent li autre et retenu et pris,
Qant à .x.m. Gascons le[s] socorut Maugis,
Sor Baiart l'aragon ki tant [est] segnoris. »

« Voire, dist Charlemaignes, de Deu soit il maudis.
Plus dout jo le laron ke home ki soit vis.
S'or avois Renaut dedens ma prison mis
Et Aalart l'ainé et Guichart autresi,
Si l'eüsse sor Sains et juré et plevi
Ke jo les garderoie desi à le matin,
Si les aroit enblés ains mienuit Ma[ugis].
Par Deu le glorius ki pardon fist Longis,
Por çou le hé jo plus ke home ki soit vis,
Et je pri Damel Deu ki en la crois fu mis,
K'i me face saisi del fel cuvers Maugis.

Ne seroie si liés por le tresor Davi. »
Mais por noient le dit Charles o le f[i]er vis,
Que tenir le pora ains demain miedi.
« Sire ce dit Ogiers, par Deu le vos plevis ;
Itel cop me dona Renaus enmi le pis
Que le coing de mon hiaume fist el sablon ferir.
Por coi en mentiroie ? Je m'en sui afuïs.
Sire, drois emperere, par verté le vos di :
De .iii.m. chevaliers ke je menai tos vis,
N'en ramenai .xl. ; tot sunt et mort et pris,
[Dont je sui molt dolens, mais les ravoir ne puis. »]
« Ogier, ce dist Rollans, vos estes molt hardis ;
Vos n'aves compaignon ki miels sace fuir.
Jamais par cel apostre que quierent pelerin,
Si mauvais [cerf] coart de mere ne nasqui.
Unques de Danemarce ne vi prodome issir.
Fix à putain, coars, mauvais sers acatis,
Par .iii. deniers l'an estes aculvertis,
En une grande borse seront li denier mis,
Au col d'une levriere et lié et assis.
François doivent le cien bien batre et bien ferir,

Tant k'i vegne as p[i]és Charle : ilu[e]c doit il garir.
Vos aves Charlemaigne, vostre segnor, traï.
Certes, se volsisies, il fussent pieça pris,
Car vos les esparnastes, car il sunt vostre ami.
Fel soit li emperere, ki France a à ballir,
S'il ne vos fait ardoir et les menbres tolir. »
Com Ogiers l'entendi, si est en piés salis.
« Rollant, vos i mentes, par Deu ki tos nos fist.
Sire, ves ci mon gage por conbatre vers li,

Ke jo ne sui culvers acatés ne conquis.
Onques li miens linage à çou ne se tramist,
Ains sui de mieus de France et de melors amis
Ke Rollans vostre niés ki tant m'a ahati.
Gerars de Rossellon, mes oncles, me nori,
Et dans Dos de Nantuel ki tant est segnoris ;
Li dus Bues d'Aigremont [iert mes oncle autresi].
Cil .iii. furent mi oncle ki m'ont soef nori.
Vivians d'Aigremont fu me[s] prociens cosins.
Si est de mon lignage l'arcevesque Torpins,
Richars de Normendi[e] o le grenon flori.
[Et Aymes de Dordonne iert mon oncle autresi].
Renaus, li fix Aymon, Aallars [li jentis]
Et Guichars et Richars, li pre[u] et li hardi
[Sunt mi cosin proçain, de verté le vos di].
Rollant, vostre linage, fetes le moi venir.
Par saint Denis de France à cui vuel obeïr,
Bien me ferai vers vos loial à l'escremir. »

Comme Rollans l'entent, le sens cuide marir.
Vers Ogier s'avança, si le cuide ferir.
Quant Ogiers l'a veü, encontre lui sali.
Charles voit ses barons l'un à l'autre ahatir,
Durement l'en pesa, ne vos en quier mentir ;
Entr'els sali Dus Naimes et li cuens Aimeris,
Ydelon li Baivers et Estos li hardis.
M 216« Avois, font il, Rollant, qu'aves vos ent[re]pris ?
Par mon cief, li afaires n'en ira mie ensi.
Ogiers n'est mie encore itant en aval mis
Que vos le doies batre ne toucier ne ferir.
Ancui seroit li plais à grant mal revertis,

Se il ne remanoit por Charle de Paris.
Ogiers est molt prodom et chevaliers eslis.
Onques en son linage traïson ne nasqui ;
Ains est li plus poisans de France le païs. »
« Biaus niés, dist Charlesmaignes, or le laisies ensi,
Desique à demain que jo l'auerai enquis,
Et se jo puis savoir, aprendre ne oïr
Ke Ogiers ait vers moi mal plait fait et basti,
Par saint Denis de France, bien li sera meri.
Tot li avoir del mont nel poroit garandir,
Ke ne face del cors et des menbres honir. »
« Sire, ce dist Ogiers, par bone foi l'otri ;
Mais il n'a home en France si preu ne si hardi,
S'i me voloit prover que je vos ai traï,
Que jo ne me comba[t]e au bon branc acerin.
Ja voir ne mentirai de çou que jou i fis.
Se le volies entendre, ja vos seroit jehi.
Qant je ving à la roce où il furent soupris,
Il n'estoient que .iiii. et nos estiens mil,

Ne jo ne lor aidai, ne jo ne lor nuisi,
Ançois me trais ariere, ses laisai convenir ;
Si esgardai le duel de me[s] proçains cousins.
Or vos ai reconté tot çou que jou i fis,
Mais par le foi que doi monsegnor saint Denis,
Se jou jamais veoie où fusent entrep[r]is,
Se jou .c. fois l'avoie et juré et plevi,
Jo ne lairois mie, por la teste à tolir,
Que jou ne lor aidase ; par verté le vo di.
Jamais ne lor faudrai, por tant que soie vis ;
Ains aiderai Renaut à dis .m. fervestis.

Bien me doit tot li mons et blamer et honnir,
Qant onques me[s] neveus à tel besoin fali.
Mais par ice seignor ki de mor surexi,
M 217 8225A mes cousins germains ne faudrai mais isi.
Trop s'est ore Rollans, vostre niés, aatis
Des cols de la batalle contre moi à ferir.
Mais s'i veoit Renaut sor Baiart l'arabi,
S'eüst l'espée traite, l'escu devant son pis,
8230Certes, ne l'atendroit por tot l'or que Dex fist. »
Comme Rollans l'oï, s'en fu engramoïs.
« Ogier, ce dist Rollans, trop estes de grant dis,
Trop le metes avant, trop le faites hardi.
Mais je pri cet Segnor ki de Virgene naski,
8235K'i le me laist trover sor Baiart l'arabi,
Tot ensi atorné que vos aves dit ci. »
Si fera il sans fal, ja n'en sera desdis.
Unques nule proiere si bien n'en averti ;

Car il l'enconterra ains demain miedi,
8240Adoubé ricement sor Baiart l'arabi.
Or lairons de Rollant et d'Ogier le hardi,
Si dirons de Renaut ki ot le cuer mari
Por Ric[hart], son bon frere, ki tant est malbailli.
« Helas ! çou dist Renaus, ke porons devenir,
8245Qant ai perdu mon frere et mon mellor ami ? »
Aallars et Guichars le plorent autresi ;
Por Ric[hart] firent duel li chevalier hardi.

Segnor, or faites pais, por Deu le glorios.
S'oes bone cançon, onc n'oïstes mellor.
8250Durement se demente Renaus, li fix Aymon,

Et tuit li autre frere demainent grant dolor
Por Richart le menor dont [il sunt en] tristor.
« Ahi ! pere de glore, dist Renaus, que ferons ?
Hui main estiens .iiii., tot chevaliers baron,
D'un pere et d'une mere et d'une nascion,
Or ne somme que .iii., ne nos pris .i. boton.
Certes or n'aurai [je jamais] joie à nul jor. »
Dont se pama Renaus à molt tres grant dolor.
Atant i vint Ma[u]gis, li nobile baron,
Ki siet sor Broieguerre, son destrier aragon,
Fors Baiart le Renaut, n'avoit mellor el mont ;
Et tenoit en sa mai[n] d'une lance .i. tronçon.
M 218Molt s'estoit combatus as gués soz Balençon.
Comme il vit [l]es freres demener tel dolor,
Isnelement depart la presse sans demor.
Venus est à Richart ki jut sor le perron,
Le bon vasal navré, dont il est grant dolor.

La boele ot fremée sor l'ermin peliçon,
Par la plaie li per[t] le foie et le poumon.
Ses plaies a tantées entor et environ,
Puis en vint à Renaut, si l'a mis à raison.
« Entendes moi, fait il, jantis fix à baron
Vos estes mi cosin, pres nos apartenon,
L'uns ne doit faillir l'autre por or ne por mangon.
Por vos ai sofert paine et traval et labor.
Plus me het Charlemaignes que ne fait nul de vos.
L'autr' ier ocist mon pere, dont au cuer ai dolor.
Renaut, ce fu vostre oncle, si fu por vostre amor.
S'or endroit m'afies devant tos ces barons
Qu'anuit en ceste nuit irons al tré Charlon

Et requerrons le roi dedans son pavellon
Et ferrons de nos lances se as oels le veons,
Je vos rendrai Richart sain et sau[f] ains .iii. jor[s],
Armé sor son ceval, seant dejoste vos. »
Qant Renaus l'a oï, forment en fu joios ;
A Maugis a baisié et piés et esporons.
« Cosin, ce dist Renaus, se çou me fasies vos,
Que jo mon frere eüsce tot sain et en vigor,
Totes vos volentés feroie sans demor. »
« Oïl, ce dist Maugis, por voir le vos dison.
Tot sain le vos rendrai sans mal et sans langor. »
Maugis ot pris blanc vin k'il ot mis em ver bos ;
Les plaies li lava environ et entor ;
Le sanc vermeil en oste et le trancié braon ;
Puis prist .i. oigement k'il avoit mervellos,
As plaies li toça environ et entor ;
Ralient et rajoignent maintenant sans demor :
Puis li ovre les dens à un cotel raont,

Et cor li avala d'une sainte puison.
M 219 Si tost comme Richars en senti la flairor,
Il est salis en piés, com s'il n'eüst dolor.
A haute vois s'escrie Richars, li fix Aymon :
« Biax sire, où est Ogiers, il et si compaignon ? »
« Frere, ce dist Renaus, desconfis les avons,
Deu merci et Maugis ki nos fist le socors ;
Rendu vos [a] le vie, ne soies en friçon.
Plus devons nos amer Maugis, le bon laron,
Que en trestot le monde amis que nos aion. »
« Maugis, ce dist Renaus, entendes envers nos.
Forment me duelt la cuise, par desor le genol ;

Por amor Deu, biau sire, dones moi garison. »
« Se li loiers m'agree, dit Maugis le laron,
Tost vos arai gari et Guichart le baron,
Et Allart en l'espalle dont il a grant dolor. »
Les plaies lor lava environ et entor ;
L'ongement i atoce, ki valt tot l'or del mont.
Maintenant sont plus sain ke ne soient poisson.
Il on[t] baisié Maugi[s] le vis et le menton,
Et font monter Richart sor .i. mul ambleor ;
Baut et liet et joiant s'entornerent à tot.
Uns mesages s'entorne à coite d'esporon,
Desi au Montalban n'i ot arestison.
Roi Yon i trova, si l'a mis à raison.
« Sire, rois de Gascoigne, mervelles vos diron.
Ja repaire Renaus des plains de Vaucolor,
Et Guichars et Richars et Aallars li blons.
Tuit en sont escapé, ki n'o[n]t mal ne dolor. »
« Helas ! ce dist li rois, caitif, quel le feron ?
Dont ne troverent pas Foucon de Morelon,
Ne Ogier le Danois ne Fauc de Monjançon,
Ne le conte Guimart, à tot .m. compaignon ? »

« Si furent, par mon cief ; cil i furent trestot.
Molt i furent destroit li .iiii. fil Aimon
Et plaié et navré et forment anguissos.
Ja nus n'en fu destors por nul avoir del mont,
Se par Maugis ne fust ki lor fist gent socors.
Là i fu premiers mors Fouques de Morellon,
Il et Guimars li cuens et Fauc de Monjançon.
M 220Et que feroie ci plus lonje aconttison ?
Tuit firent desconfit, François et Bergoignon,

Et Flamenc et Englois et Normant et Breton,
Ne Ogiers li Danois s'enfui à bandon. »
« Ahi ! las dolerox, ce dist li rois Yon,
Se je atan Renaut, le nobile baron,
Ne Aallart l'ainé ne Richart le menor,
Ne Guichart le cortois ne Maugi le laron,
Bien sai k'i m'ociront, ja n'aurai garison ;
Ne me garra castiaus, fremetés ne donjon.
Certes ce sera drois, n'i aura mesprison.
Bien m'orent encanté Pilate[s] et Noiron,
Qant por paor de mor traï itex barons.
Ahi ! seror Clarise, hui departirons nos.
Jamais ne me veres ne je ne verai vos.
Hui vos guerpi Gascoigne, jamais n'i enterron. »
Puis escrie ses homes, hautement, à cler ton :
« Isnelement, lor dist, montes à esperon ;
Ne vestes pas haubers ne vos hiaumes reons,
Ne ceignies vos espées à senestres gierons,
Ne menes palefrois ne mules aragons,
Mais bons cevaus corans, les meleus que avons,
Se ce vient au besoing, que bien fuir puisson.
El bos de la Serpente prendrons herbercison,
A une grant abeie del cors saint Laseron ;
Moines i a prodomes, de grant relegion.

Se là poomes traire, jo cuit que gariron.
Là prendrons [nos] l'abi[t] et moine deven[dr]on.
Jo conois tant Renaut et Aallart le blont
Et Richart et Guichart et Maugi le laron,
Puis que nos serons moine, ne nos regarderon. »
Et il li respondirent : « Vostre commant feront. »

Illuec ot une espie ki Pinax avoit non ;
Et cil estot de Frise ; .xv. piés ot de lonc,
Et voloit contrefaire Maugis le fort laron.
Unques li rois Yons ne dist nule raison
Que li glous n'escreïst dedens son caregnon.
M 221De Montauben issi par le porte Foucon ;
Le bois de la Serpente traversa à bandon
Et encontra les freres à gués de Balençon ;
Relient lor navrés, departent lor prison.
Li leres les encline les la coste d'un mont.
À Monbendel en vint où fu li rois Charlon.
Rollant, le neveu Charle, en apele par non.
« Sire, çou dist Pinax, entendes ma raison.
Jo vos dirai tel cose où nos gaaigneron.
Li rois Yon s'enfuit à coite d'esperon,
Et sont tuit desarmé sor les cevax gascons.
Au bois de la Ser[p]ente prendront herbergison
Dedens .i. abaie del cors saint Lazeron ;
Moines i a prodomes de grant religion.
Là prendront il l'abi[t] et moine devenront. »
« Par mon cief, dist Rollans, et nos les conquerron.
Jo lor metrai devant .iiii.m. compaignon.
Ancui en vengerai Renaut, le fil Aymon.

S'i n'est ancui pendus, ja n'ai m'arme pardon.
Unques en mon vivant n'amai jor traïson ;
Or nel commencerai, se Dieu plaist et son non. »
« Sire, ce dist Pinax, entendes ma raison.
Au bos de la Serpente, dejoste Balençon,
Porois ja encontrer Renaut, le fil Aimon,
Et [Guichardin] son frere et Aallart le blont

Et Richart le menor et Maugis le laron.
Relient lor navrés, departent lor prison.
Tuit sont sain et haitié, il n'i ont se bien non. »
« Par mon cief, dist Rollans, ge te fera[i] hau[t] don ;
Tot l'or de mes escrins te metrai à bandon. ».
Olivier en apele, son vallant compaignon.
« Vos i venres ausi, li Baivier Ydelon,
Ric[hart] de Normendie, Estous, li fix Odon.
Ogier de Danemarce, pa[r] n[on] vos somounons.
Ales vos adober, car nos vos somonon.
Si verra[i] la proece Renaut, le fil Aymon.
.iiii.m. enmenrons o nos de bons barons. »
Et cil li respondirent : « Volentiers le feron. »
M 222Lor se sont adoubé sans nul arestison.
Il vestent les haubers, lacent hiaumes reons,
Et çaignent lor espées à senestres gierons,
Et montent es cevaus auferrans et gascons,
Et li leres les guie les l'eve de [D]ordon.

Le païs vont ardant entor et environ ;
Le bois de la Serpente traversent à bandon.
Li rois Ys de Gascoigne, il et si compaignon,
Erent en l'abeie venu par contençon.
Parlé ot à l'abé, pris ot le caperon ;
Mounes est devenus, à Deu maleïçon,
Car molt tost s'en fuï, ou il vosist ou non.
Estes vos Olivier et Rollant le baron ;
El moustier s'en entrerent et tuit si compaignon.
Li abes vint encontre et li prior selonc
Et trestos li convens cantent lor orison,
Et dient à Rollant : « Sire, que queres vos ? »

« Nos querons, dist Rollans, le malvais traïtor
Que vos aves çà ens, le roi Yon gascon.
Ancui li lacerai el col le caenon. »
« Sire, ce dist li abes, baisies vostre raison.
Li rois est nostre moines, s'a pris le caperon.
Envers trestot le monde garandir le devons. »
Quant Rollans ot l'abé ki li dist tel raison,
Par le froc l'a saisi et par le caperon ;
Oliviers, le prior ki estoit par selonc ;
Il le bota et hurte si forment au peron
Que il li fist voler andeus les oels del front.
« Or tost, ce dist Rollans, tues moi ces glotons. »
Qant li moune ont veï le grant destrution,

En fuie sont torné et aval et amont.
Rollans vint en l'encloistre, li niés au roi Charlon,
S'espée en sa main destre, ki Durendal ot non.
Tant a [q]uis et cercié k'il trova roi Yon
Par devant une image, gisant à orison ;
Le froc avoit vestu, el cief le caperon ;
En un sautier murmure, ne savoit o ne non.
Qant Rollans l'a veü, bien conut le baron,
Car il l'avoït veü avec le roi Charlon.
Parmi le froc le prist et par le caperon.
« Sire mounes, dist il, saves vos [vo] liçon ?
Leves vos tost de ci, à Deu maleïçon.
Trop aves ci esté, venes à roi Charlon ;
Ancui vos fera pendre à guise de laron.
Mauvais rois et traïtes, où sont li fil Aymon
Que vos deüstes rendre l'empereor Charlon ?
Certes, mar acointastes le mortel traïson.

Ancui en aueras tu molt mauvais guerredon,
Renaus en ert vengiés et Aalars li blons
Et Guichars et Richars ki tant ont bon renon. »
Atant le font monter sor un mul aragon,
Les poins li font lier et les piés à bandon,
Et li fisent bender andeus les oiels del front ;
Puis li funt enfremer el cief le caperon.
El mulet l'ont assis trestot à reculons ;
Pas de devers la coe li ont torné le front.
Unques plus dolans hom ne sist mais en arçon,
Sovent a regreté Renaut, le fil Aymon
Et Aallart son frere et Guichart le baron,
Et Richart le menor, ki ot cuer de baron :
« Ahi ! mar vos traï, nobile compaignon.
Ancui en auerai je molt [ma]lvais guerredon. »
.xx. chevaliers apele ki sont de sa maison.

« Segnor, ce dist li rois, por Deu et por son non,
Ales à Montalbau, brocant à esporons.
Si me dites Renaut et Aalart le blont
K'il me vienne socorre, k'il est me[s] liges hom
Et ne prene pa[s] garde à ma grant mesprison ;
Car s'il me laist destruire, à mal le tendra on.
Si en ara reproce, ce sai bien, sans pardon.
Honte en aueront si oir ki sunt mi neveçon.
Et s'i me puet secorre, que dame Des li doinst,
Si me face trencier et les piés et les [poins]
Et la langue [esracier] dont dis la traïson. »
Et il li respondirent : « Biau sire, non feron. »
« Si ferois, dist li rois, par la vertu del mont.
M 224 Ja voir que c'aie fait, ne le contrediront,

Car trop sont preu li conte, n'a si vallant el mont.
Il me venront socorre à qanque il poront. »
Lor parla Oliviers à Rollant le baron :
« Dites, si[re] compains, quele par[t] tornerons ? »
[Par devers Monbendel], ce dist li niés Charlon ;
Cevaucerons serré desi à Monfaucon.
Ilueques volrai pendre le rice roi Yon.
Les forces sont levées, le feste contremont.
Charles i cuida pendre Renaut, le fil Aymon ;
Mais jes estrinerai de cest culvers felon.
Par Colençon tornes, si pases Balençon ;
Savoir se Dex donroit par sa beneïçon
Que poïsse encontrer Renaut, le fil Aymon,
Et Aallart son frere et Guichart le baron
Et Richart le menor et Maugis le laron. »
« Hé Dex ! ce dist Ogiers, par ton saintime non,

Ki de mort suscitas le cors saint Lazeron
Et sauvas Daniel en la fose au lion,
Et garesis Jonas el ventre [del] poison,
Dones hui, biaus dous sire, par vo beneïçon,
Que Rollans puist trover Renaut, le fil Aimon.
Il m'a hui molt laidi devant le roi Charlon. »
Or vos lairons ici del rice roi Yon,
Si dirons de Renaut, le fil au viel Aymon.
A Montalban en vi[n]rent li nobile baron ;
Si descendent à tiere soz le pin au peron.
Devant lor vint Clarise à la clere façon,
Avec lui ai doi fil Aymonet et Yon,
Ki tant se sont hurté au mur et au perron,
Ne lor pert iols ne bouce, viaire ne menton

Por l'amor de lor pere dont fu la traïson.
Il vont baisier lor pere le pié et le talon,
Et Renaus les enpaint del pié par tel iror,
Por poi ne lor a fait voler les iols del front.
Et la duçoise vait tost baisier son baron.
« Dame, ce dist Renaus, fuies vos de sor nos.
Ales à vostre frere, le mauvais traïtor.
M 225Jamais à mon vivant n'arai à vos amor.
Ne remest mie en lui que perdu ne fuison.
Or en iras à lui, à pié et sans garçon.
N'enporteres del mien vallant un esporon.
Ançois vos liverrai escuiers et garçons ;
Comme feme venal vos abandoneron ;
Et mes enfans pendra[i] Aymonet et Yon,
Car il sont del linage au traïtor felon. »
« Sire, ce dist la dame, merci, por Deu amor.
Sor Sains vos jur[er]ai orendroit à bandon,

Que nel soi ne oï par nule an[onc]ion,
Ains en oi grant dotance [tot] por l'avision
Que avoie songié, et vos dis par amor
Que vos ne creïssies le rice roi Yon ;
Ja soit ore mes freres, sel mescreoie don.
Sire, ge n'i ai co[u]pes, par Deu ki fist le mont. »
Atant ceï pamée la dame de dolor ;
Par la main la dreça Guichars, li fix Aymon.
« Dame, ce dist Guichars, que vos [dementes] vos ?
La[i]sies dire Renaut son talent et son bon,
Que vos estes no dame et bien le connison.
Mar vos esma[i]eres tant comme nos vivons ;
Car se Renaus vos faut, nos vos serons baron.

Trop vos troverons vair et hermins peliçons,
Cevaus et palefrois et or fin et mangons. »
« Frere, ce dist Richars, por Deu, car l'en prions.
La dame n'i a coupes, par Deu et par ses nons.
Se l'euissiens creü, nos piés n'i portisson.
Ci doivent bien paroir li hermin peliçon
Et li vairs et li gris et li bon siglaton,
Li mul et li ceval dont nos a fait le don.
Ançois nos vestoit ele que Renaut, son baron.
Or li devons aidier, car il en est besoing. »
« Par foi, vos dites voir, dist Aallars li blons. »
Atant vont à Renaut, si l'ont mis à raison.
« Sire, dist Aallars, ne soies si iros.
N'estes pas li ainés, par mon cief, de nos tos.
Nos [vos] prions por Deu ki soufri pasion,
M 226Et por icel sepucre que l'on va querre loing,
Dont il resurcita au tier jor, ce savon,

[Que l'acorde soit faite orendroit devant nos]
De no dame Clarise que durement amon,
[Car] ele n'i a co[u]pe, de verté le savon. »
« Sire, ce dist Renaus, nos le vos otrion.
Mon mautelent et m'ira volentiers li pardon. »
Atant le va baisier tot devant ses barons.
Adont i ot grant joie el palais contremont,
Puis demanderent l'eve li chevalier baron ;
El palais sont assis à mangier environ,
Il orent à plenté pain et vin et p[o]isons.
Atant es vos venu les .xv. compaignons
Que rois Yus i tremis[t] Renaut le fil Aymon,
Que il le socorust por Deu et por son non

[Vers François orgueillos quel tiennent en prison].
Il montent en la sale par les degres amont ;
Où k'i voient Renaut, trestuit au pié li vont.
« Sire, font il, merci, por la surrection
Dont Dex resurcita le cors saint Lazeron.
Ja enmaine Rollans le rice roi Yon,
Les piés li a liés sor .i. mul ambleor.
Or vos mande li rois et merci et socors.
Se vos onques l'amastes ne sa gente seror,
Que vos le socores, por Deu le glorios.
Ne prenes mie garde à sa grant mesprison,
Car Jhesus fu traïs de [J]udas le felon,
Puis pardona la mort, et Longis fist pardon
Ki le feri el cors d'une lance à bandon.
Or vos mande li rois, et nos le vos disom,
Se le poes secorre et metre à garisom,
Que li tranchies la teste, mar en aura pardon.
Bien a mort deservie, bien conoist sa façon. »
« Dahaz ait, dist Allars, qu'en donroit .i. boton ?
Bien doit avoir grant honte, morir à deshonor.

Et Rollans, ait dahé el col et el menton
Se il nel pent encui com .i. autre larron. »
Quant Renaus l'a oï, si enbroncha le front.
Or fu si entrepris qu'il ne dit o ne non.
Il. regarde ses freres qui bon chevalier sunt,
M 227Et plore tenrement des biaus oels de son front ;
Car cuers ne puet mentir, quant ce vient au besoing.
Une pièce pensa, puis dist comme preudom ;
Jamais nus chevaliers ne dira tel raison.

« Segnor, ce dist Renaus, oies et entendes.
Si porres ja oïr com fui deserités
Et de la douce France partis et desevrés.
Ce fu à Pentecoste, une feste en esté,
Que Charles tint sa cort à Loon sa cité ;
Et ot ensamble o lui .xxx. rois coronés,
Et si ot bien .c. contes et autretant abez,
Estre l'autre barnage dont il i ot planté.
Il m'ot ocis mon honcle, dont je fui molt irés,
Le duc Buef d'Aigremont ki tant ot de bonté.
Je l'en demendai droit, voiant tot le barné.
Li rois m'en apela malvais garçon enflé.
Je regardai mes freres que molt avoie amé ;
Je conui bien lor cuers et lor ruite fierté.
Et mi anemi furent devant moi assemblé ;
Où les alasse querre, quant là furent trové ?
Je pris un eskekier c'on ot d'or painturé,
Bertelai en feri .i. cop desmesuré,
.i. neveu Charlemaigne que molt avoit amé,
Que les ex de son chief li fis endeus voler
Et le cuer de son ventre partir et desevrer.
Adonc me prist li rois de France à regarder,

Qu'il me voloit ocirre et les membres coper.
Mes linages nel pot sofrir ne endurer ;
Mainte barbe i ot traite et mai[n]t kevel tiré.
Là me fist à mon pere guerpir et desfier,
Que jamais entor lui ne prendroie i. disner.
Je n'oi si bon parent qui m'ossast receter,
Ne qui m'osast baillier chastel ne fermeté.
Je m'en alai del regne dolans et esgarés ;

Ne chevalçoie mie les roncins atrotés,
Mes bons destriers corans, richement afeutrés ;
Ensamble o moi [avoie] .cccc. bache[le]rs ;
Mes [mandres] escuiers iert de gris afublés.
Li rois Yus de Gascoigne, qui gentis est et ber,
Si me manda à lui et g'i alai parler.
Il me retint o lui volentiers et de gré.
Ençois que je eüsse mes esperons ostés,
Li dis je voirement k'à Charle fui meslés.
Sa seror me dona et une ducheé,
Montauban le chastel qui tant est seignorés,
Dont je puis en bataille m. chevaliers mener.
Mi fil sunt si neveu que vos ici vees,
Yonet et Aymonet, ensi sunt apelé.
En Ba[scle] n'en Navaire n'estoit gaires amés,
Ses anemis li ai et plaisiés et matés ;
Tos les plus orgueilleus ai a ses piés menés.
Ainc mais ne vi en lui boidie ne lasté ;
Mais Charles est si fors et poisans, ce saves,
Si a tant de preudomes et vaincus et matés,
Se rois Yus le douta, ne fist pas à blasmer,
Que vers lui ne se tient chastiaus ne fermetés.
S'il me rendi à Charle, ce fu par foibletés,
Ou par malvais conseil qui tost li fu donés.
Dex ne fist si preudome c'on ne puist mal loer.
Comment le guerpirai quant ne l'ai desfié,

Ne je n'ai mie encore à mon seignor parlé ?
Contre sa felonie li doi rendre bonté.
Si le dist l'Escriture et li bon clerc letré
Que ensi le doit faire qui a le cuer sené.

8670S'il va el puis d'infer, je n'i weil mie aler.
Adobes vos, baron, ne soies demoré ;
Si secorrons le roi c'on ne l'en ait mené,
Car se Rollans l'enmaine, tost l'auroit vergondé. »
« Par foi, dist Aallars, tot sens moi i ires.
8675N'i porterai les piés ne n'i serai trovés. »
« Ne je, ce dist Guichars, si me garisse Dés. »
Dist Richars li petis : « Biau signor, si feres.
Puis que Renaus le weut, contredit n'i metes.
Ja n'i aura si riche que n'i coviengne aler. »
8680.iiii.m. Gascon li sunt au pié alé :
« Beneoite soit l'eure, Renaut, que fustes nés,
M 229Que li vostres secors n'est mie demorés.
Nos vos rendrons Gascoigne et des chastiaus les cles ;
Si en seres tos maistres, sires et avoés.
8685Jamais nus autres rois n'i sera coronés.
Mais se François l'enmainent, ce sera grans vités ;
A vos et à vos oirs esteroit reprové. »
« Par foi, ce dist Renaus, vos dites verité. »
Atant a pris Bondin, si l'a .iii. fois soné.
8690Montauban en tentist environ et en lé ;
As armes sunt coru, n'i sunt plus demoré.
Renaus vesti l'auberc, laça l'elme jemé,
Et a çainte l'espée au senestre costé,
Et pendi à son col .i. fort escu listé,
8695Et saisi .i. espié par molt ruiste fierté,
A .v. claus de fin or le confanon fermé.
Li fers fu poitevins, tranchans et afilés.
Puis monta sor Baiart, ç'on li ot apresté,
Et si home s'adobent el palais seignoré.

De Montauban issirent et rengié et serré.
Bien furent .xx. millier quant furent assemblé,
Et bien .vii.c. archier as ars turcois dalés,
Ki ne fuiront por mort .i. plain pié mesuré.

Renaus sist sor Baiart qui tant pooit errer ;
Bien sembla chevaliers et vasaus adurés.
Ses homes en apele et si lor a conté
Une jante raison, et il ont escouté.

« Seignor, ce dist Renaus, par pesant aventure
Commence l'on tel chosse qui molt longement dure.
Quant dus Bues d'Aigremont ot la teste perdue,
Durement m'en pesa et si fu bien droiture.
Bertelai en feri d'un eschec à painture,
.i. neveu Charlemaigne, par tele desmesure,
Nel pot garir li tes ne la cervele dure
Que tot ne l'esmiase desi en la çainture.
Saves por coi l'ai dit ? ne vos iert pas teüe.
Rollans, li niés Charlon, a sa gent esmeüe ;
S'enmaine roi Yon com oisel pris en mue.
Encui sera pendus, se de moi n'a aiüe.
M 230 Mais, par icel Seignor qui fist soleil et nue,
Miex vodroie que m'ame fust de mon cors issue,
K'il enmenast le roi par tel descovenue.
Encui verrai les bons cui proesce salue ;
Gardes que la bataille soit tres bien maintenue. »
Lors chevaucent ensamble, grant force les argüe.

Or chevauce Renaus cui Jhesus puist salver,
Et sa compaigne o lui, que il doit molt amer,
Que por s'amor se wellent traveillier et pener.

Et Rollans, li niés Charle, se prist à regarder ;
Si a veü Renaus qui tant est preus et ber,
Aallart et Guichart qui tant font à loer
Et Maugis le larron ki tant fist à douter.
L'arcevesque Torpin en prist à apeler,

Ydelon le Baivier qu'il vit les lui ester.
« Seignor, ce dist Rollans, plaist vos à escouter.
Seroit çou ja Renaus que je voi là errer,
Aallars et Guichars, ki tant font d'aus parler,
Et Richars li menor qui tant fait à loer ? »
« Oïl, dist l'arcevesques, ce sunt il li bon ber.
Il se font bien conoistre là où wellent torner.
Jamais sens joste faire n'en porrons eschaper. »
« Hé Dex ! ce dist Ogiers, toi en puisse aorer.
Voir ne fusse si liés, qui me vossist doner
.c. livres de fin or, autretant d'argent cler ;
Car or aura Rollans trestot son desirrer.
Si pora on veoir à Renaut esprover
S'i le prendra à force et Aallart le ber
Et Richart et Guichart qui molt font à amer,
Et Maugis le larron qui tant fait à douter,
Ki ne doute chastel ne mur à esfondrer. »

Quant Ogiers vit Renaut qui si vint abrivés,
Ne fust mie si liés por .m. [mars] d'or pesés.
« Hé Dex ! ce dist Ogiers, tu soies aorés ;
Car or aura Rollans trestot son desirrer. »
« Rollant, ce dist Ogiers, soies aseürés,
C'or aures vos Renaut que vos tant desirres.
Certes molt en sui liés que encontrés l'aves,

M 231Car or verromes nos comment vos [le] prendres.
Maintes fois nos aura traveilliés et penés,
8760Certes, se il avient que vos vif le prenes,
Et vos tant voles faire que vos le me rendes,
Ja puis que je l'aurai, mar m'en responderes.
Bien le ferai lier ; estroit iert enserrés ;
A Charlon le rendrai, qui en fera ses sés.
8765Si sera lor baras trestos par asomés. »
« Danois, ce dist Rollans, or ne me ramprones.
Par saint Denis de France, ains le vespre verres
Li ques chaplera miex de l'espée del les. »

Lors escrie ses homes : « Ales, si vos armes.
8770Encui sera mes cors vers Renaut esprovés. »
François courent as armes, nus n'i est demorés.
Il vestent les haubers, lacent helmes gemés
Et çaingnent les espées as senestres costés,
Et montent es chevaus ferrans et pomelés
8775Et tienent en lor poins les fors espiés karrés.
Bien furent .iiii. mile, à tant les ont esmés.
Renaus, li fius Aymon, les a molt bien mirés ;
Aallart les monstra, qui estoit li ains nés,
Et Guichart et Richart et Maugis le sené.
8780« Seignor, ce dist Renaus, à moi en entendes.
Ves là François venir, bien les ai avisés.
Ja est çou li niés Charle, Rollans li adurés,
Et Names à la barbe, li sages, li membrés,
Et Ogiers li Danois et Torpins l'ordenés,
8785Estous, li fius Oedon, Salemons li senés,
Isacar de Monmor ki si est renomés,
Richars de Normendie ki tant est redoutés,

Et Morans de Riviers et l'Escoz Gilemers
Et Kenuz d'Engleterre, le plus biaus bacelers
Qui soit en Paiennime n'en la Crestienté.
Ce est la flors de France que avons encontré.
[Ce] ne sunt pas Lombart ne Anglois d'outre mer,
Ains sunt li meillor prince que l'on puisse trover.
Or covient chascun estre hardi comme sangler ;
Si li covient molt bien de la lance joster.
M 232Or vos pri je, por Deu, que molt bien i feres ;
Car il nos est mestiers, issi con vos saves,
Que Rollans ne s'en puist à Olivier gaber,
Qu'il [ait les] .iiii. freres comme pastors trovés. »
« Sire, dient si home, si con vos commandes.
Tot est en dame Deu, le roi de majesté. »
« Aallart, dist Renaus, à moi en entendes.
Faites nos de nos gens .vii. eschieles joster ;
En chascune si ait .m. chevaliers armés.

Aallart, menés l'une, vos iestes li ainsnés,
Et [Guichars] menra l'autre, el nom de dame Dé,
[Richars] menra la tierce, si l'avons atiré.
[I]l se tendra o moi, car trop est desreés,
Trop est hardis et preus por premiers assembler.
Angelier de Gascoigne la quarte bailleres,
Car à meillor de lui baillier ne la poes.
Angeliers, dist Renaus, molt iestes alossés.
Vos savez plus de guerre que nus hom qui soit nés ;
Or me gardes m'onor et mon droit maintenes.
A dant Girart de Blaives la quinte livreres.
Li baron de Gascoigne me doivent molt amer,
Car onques n'en vos i. laidoier ne blasmer. »

« Sire, ce dist Girars, vos dites verité.
[J]e ne vos faudrai ja en trestot mon aé. »
« Par mon chief, dist Renaus, je vos rendrai le gré.
Et vos, cousins Maugis, la siste guieres.
Vos remenres derriere, l'arriere ban feres ;
Se mestier en avons, et vos nos secorres. »
« Sire, ce dist Maugis, trop poes sermoner.
Faites delivrement, car trop i demores,
Que puissons à Rollant, à Olivier joster. »
« Cousins, ce dist Renaus, or aves dit que ber ;
[E]ncor n'ai meillor [frere] quant tu ies bien armés.
[Et] je menrai la sepme, ainsi l'ai esgardé,
[D]evant chevaucerai à .iii.m. d'adobés
Por l'orgueil de Rollant que volrai encontrer. »
Aallars et Guichars le courent acoler.
« Merci, frere Renaut por sainte Charité ;

M 233Voles vos donc vos freres à .i. seul cop tuer ?
Trop par est preus Rollans por ses armes porter.
Ja nel puet on en char ne blecier ne navrer.
Asses i a des autres, laisies Rollant ester. »
« Segnor, ce dist Renaus, plaist vos à escouter.
Bien sai que il est preus, ainc ne vit on son per ;
Mais j'ai droit et il tort, qui bien li puet grever.
Au bon droit que je ai, ne le quier eskiver.
S'il weut pais et mesure, bien le porra trover,
Et se il veut bataille, [je] li porrai livrer.
Je weil miels tost morir que longhement pener.
Seignor, ce dist Renaus, tot çou laisies ester.
Les galos et le poindre n'ai soing de desreer.
Si vos tenes ensamble, le petit pas serré,

Que li .i. ne part l'autre .i. andain mesuré ;
Et si portes enbrons les vers helmes gemés
Et tenes devant vos vos espiés noielés,
Car François vos volront as premiers cos passer
Et il sevent molt bien lor anemis grever.
Mais vos seres preudome et bien vos desfendres. »
Et il ont respondu : « Vos aves bien parlé. »
Ki donc veïst lor gens rengier et ordener,
Et joster les batailles, les eschieles serrer ;
Se preïssies .i. gant qui fust à or parés,
Sel getissies d'en haut sor les helmes gemés,
Ençois poïssies estre demie liue alés
Que il cheïst à terre, tant estoient serré.
Rollans les conut bien et Oliviers li ber.
« Seignor, ce dist Torpins, Renaut poes viser.
Onques ne fu en terre li siens paraus trovés.
Plus set Renaus de guerre que nus hom ki soit nés.
Hé Dex ! où prent il ores çou que il a assemblé,

Tant hauberc et tant hiaume et tant brant aceré,
Tant bliaut entaillié, tant hermin engolé,
Tant mal et tant cheval ? franc chevalier, vees.
En cest siecle n'a home ki sache armes porter,
Se il vient à Renaut, puis k'il soit esgarés,
K'il ne soit retenus : dont n'est çou grant bontés ?
M 234Car pleüst or à Deu, ki en crois fu penés,
Qu'il fu à Charlemaigne paiés et acordés.
A chascun de nos homes en a il .iii. armés.
Nos i poons bien perdre, se Dex l'a destiné. »
« Voire, ce dist Rollans, mais Gascoing sunt jant tel
Que au ferir des lances sunt tost desbareté. »

« Voire, dist l'arcevesques, mais il ont conduit tel,
Je croi qu'il n'a meillor en la crestienté.
Li preudon fait les autres entor lui demorer. »
Quant Rollans l'a oï, à poi n'est forsenés ;
Com il oï Renaut à sa gent si loer,
Il en ot molt grant duel, si en fu molt irés.
Il broche Viellentin par en .ii. les costés.
Tos seus, sens compaignon s'en est Rollans tornés.
Et vint contre Renaut .i. arpent mesuré.
Son espié que il tint ficha enmi le pré,
Le confanon de soie au vent desvelopé.
Quant Renaus l'a veü, si l'a bien avisé
Et dist à Aallart : « Biau frere, ça venes.
Awec toute ma gent en cel val arestes ;
Mar s'en partira .i., tant k'arrier me raves.
Je voi venir Rollant sor son cheval armés ;
Ausi revolrai jou encontre lui aler. »
Quant Aallars l'entent, si le cort acoler.
« Merci, sire Renaus, por icele pité
Que Dex ot en la crois, quant il i fu penés,
De Marie sa mere, quant il la vit plorer,
Et il la commenda saint Jehan à garder.
Voles vos tos vos freres à .i. seul cop tuer ?
Li .i. de nos ira, li ques que vos volres. »
« Mais jou, ce dist Renaus, irai à lui parler. »
Baiart, son bon cheval, a maintenant çainglé ;
Son poitral de devant li a molt bien fermé.

L'escu par les enarmes a devant lui torné
Et prist son fort espié, tranchant ot afilé,
A .vi. clos de fin or le confanon fermé ;

Puis sailli en Baiart, estrier n'i a coubré.
Or s'en torna Renaus sor Baiart l'aduré ;
M 235 8910Aallars et Guichars et Richars sunt pasmé.
« Saint Simeon, font il, qui tenis le cors Dé,
Garde Renaut, biau sire, qu'il ne soit afolé. »
Et Renaus chevaucha par molt ruiste fierté.
Ki donc veïst Baiart cele terre entamer,
8915Au menor saut qu'il fait, .xxx. piés mesurés ;
Avis est qui l'esgarde que il doie voler,
Ne li veïssies pié ne jambe remuer ;
Et vient contre Rollant .i. arpent mesuré ;
Lors descendi à terre de Baiart le faé,
8920Son espié que il tint a fichié ens el pré,
Baiart i aresna son destrier abrivé ;
Et a desçaint Froberge, son bon branc acéré,
Et a pris son escu, sor son bras l'a levé,
Et vint au neveu Charle. Oies quele pité !
8925Son escu et son branc li a as piés geté
Et a ses mains croisies el nom de dame Dé.
Si haut com Renaus fu, li est au pié alés,
Plus de .vii. fois li baise les esperons dorés.
« Merci, fait il, Rollant, por icele pité
8930Que Dex ot en la crois, quant on l'i ot pené,
De Marie sa mere, quant il la vit plorer ;
Et il la commanda saint Jehan à garder.
Aies pitié de moi, gentis hom, fius de ber ;
Ja sui je de vo geste et de vo parenté,
8935Se le volies dire de povre bacheler.
Je devendrai vos hom et plevis et jurés
Et Aallars mes freres et Guichars autretel,

Et Richars tous li mendres, se vos le comendes.
Montauban vos donrai environ et en lés
Et Baiart mon cheval que j'ai ci amené,
Si nos faites au roi paier et acorder.
En la merci le roi seront nos iretés.
Se çou ne vos agrée, encor vos dirai el.

Mi frere trestuit .iii., si soient acordé.
Je forjurerai France à trestot mon aé,
Que jamais en ma vie mar i serai trovés.
Entre moi et Maugis nos garirons asses.
M 236Au beneoit Sepulcre, por la vostre amisté,
En irai je tot droit sens chauce et sens solier. »
Quant Rollans l'a oï, si commence à plorer
Et del cuer de son ventre forment à sospirer.
« Par Deu, ce dist Rollans, n'en oser[ai] parler,
S'en la merci le roi vos membres, ne metes
Et Maugis le larron vo cousin ne rendes. »
« Helas ! dont n'iert ce ja, ce dist Renaus li ber ;
Trop est Charles maus hom por ses gens agrever. »
Si grant duel a Renaus que il ne puet durer.
Il a pris son escu et son branc aceré,
Venus est à Baiart, es arçons est montés
Et saisist son espié, si l'a amont levé.
Merveilleuse avanture s'en prist à retorner.
Où que il voit Rollant, si l'a araisoné.
« Rollant, ce dist Renaus, mar vos en vanteres,
En la terre de France, as legiers bachelers
Que ce soit coardisse que j'ai merci crié.
Vos aves molt grant gent awec vos amené
Et je rai maint proudome, la merci dame Dé.

Se il viennent ensemble, li chaples iert mortes.
Et por coi en morroit tant chevalier armé
Et tante riche terre en chierroit en vilté ?
Tante veve feriens, tant orfenim clamé ?
Faisomes que nostre ost soient tost retorné.
Vos iestes por le droit Charlon, vostre avoé,
Et je resui ici por ma teste garder.
Se vos me poes vaintre, mar me deporteres

Que vos honcles ne face de moi ses volentés.
Et se je vos puis vaintre, que Dex l'ait destiné,
Là dedans Montauban seres o moi menés,
Ja n'i seres del cors bleciés ne adesés.
Ci a molt grant meschief de bataille campel.
Alons endui ensamble des espées del lés.
Si en ai cil l'onor, cui Dex l'a destiné. »
« Le feres vos, Renaut, si com vos devises ? »
« Oïl, ce dist li ber, si m'aïst dame Dés. »
« Par mon chief, dist Rollans, vos le m'afieres. »
M 237Illuec sunt li baron plevi et afié,
L'uns revenra à l'autre isnellement parler.
« Renaut, ce dist Rollans, .i. petit m'atendes.
G'irai à Olivier le congié demander,
Car il est mes compains plevis et afiés.
Ne puis prendre bataille vers home qui soit nés,
Que li quens ne la face, se il li vient à gré. ».
« Ales donc, dist Renaus, gardes, ne demores. »
« Non ferai je, biau sire, aparmain me raures. »
[Il brochent les chevaus, es les vos dessevrés].
Renaus vint à ses homes dont il estoit tornés.
Quant si frere le voient, Deu en ont mercié.

Rollans revint as siens, sens point de demorer.
Estous, li fius Oedon, l'en prist à apeler.
Devant lui vint Ogiers et Oliviers li ber.
« Sire, font il au conte, que aves vos trové ?
Que dist li dus Renaus ? aves à lui parlé ? »
« Oïl, ce dist Rollans, molt est preus et senés,
Et sages et cortois et bien enlatimés.
Il me requiert bataille, cors à cors, per à per ;
Si ferons nos grans gens arriere retorner.
Dites, sire Olivier, se por nos la feres,
Ou mon cors ou le vostre i covendra aler ? »

« Sire, dist Oliviers, ne place dame Dé
Que je li face mal en trestot mon aé
Por tant que je le puisse guerpir ne eschiver. »
Estous, li fius Oedon, l'en prist à apeler
Et Yudelons li quens et Torpins l'ordenés.
« Merci, sire Rollant, por l'amor dame Dé.
Renaus est de no geste et de no parenté ;
Se l'avies ocis, ne vos porrons amer.
Si requeres le plait que il soit acordés,
Ou vos faites nos gens contre les siens aler.
Miex est que il i muirent .c. chevalier armé
Et .c. en soient pris et d'avoir rachaté,
Que Renaus i soit mors ne vos desalossés.
Quant Deu plaira et Charle, si seront acordé. »
« Seignor, ce dist Rollant, s'iert à vo volenté. »
M 238François sunt descendu, si se sunt ferarmé
Et chevaucent ensamble et rengié et serré.
Renaus crie s'ensaigne Montauban, haut et cler,
Et a dit à ses homes : « De bien ferir penses. »

Tante riche baniere i veïssies porter,
Tant [escu] à lion et tant [espié] doré.
L'uns chevauce vers l'autre por la mort encontrer.
A l'assembler des lances se sunt si coi mené
K'il n'i ot cor ne cri, ne busine soné.
Li Fil Aymon les fierent es escus d'or listés
Et François les reçoivent com chevalier mambré.
Là peüst on veoir tant ruiste cop doné,
Tante lance brisie, tant escu estroé
Et tant hauberc rompu et tant baron navré,
L'un mort deseure l'autre trebuchié et versé,
Et tant cheval corant, sor la montaigne aler,
Dont li seignor sunt mort et en l'estor remes.
Renaus, li fius Aymon, ne s'est aseürés.
Aallars et Guichars et Richars li senés,

Cil i fierent grans cos des espiés neellés.
Ki là veïst Renaut ferir et encontrer ;
Sovent crie s'ensaigne Montauban, haut et cler.
Richars fu d'autre part, ki bien les sot grever.
Une eschiele de Frans a entr'eus .ii. passé.
Richars crie s'ensaigne por sa gent assembler.
« Ahi ! Renaut, biau frere, où iestes vos alés ?
Vees com li François sunt çà outre passé.
Or feres de l'espée qui vos pent au costé,
Je ferrai de cesti qui molt fait à loer,
Que on puisse de nos jusqu'à Paris parler. »
Quant Renaus l'a oï, forment l'en a amé.
Il a traite l'espée de son senestre lé.
Qui donc veïst Renaut ses cos abandoner
Et ferir de Froberge et ces hiaumes coper,

Ces escus et ces hiaumes fendre et escarteler.
Ainc charpentiers de bos ne home qui soit nés,
Ne demena tel chaple en parfont bos ramé
Comme faisoit Renaus sor ces hiaumes jamés,
M 239Il et Richars ses freres as espées del lés.
François voient lor perte, s'unt Rollant escrié :
« Rollant, li niés Charlon, où iestes vos alés ?
Venes vo gent secorre, qui molt sunt agrevé. »
Quant Rollans l'a oï, à poi n'est forsenés.
Com il vit ses eschieles à tel dolor torner,
Il escrie Monjoie, à sa vois haut et cler.
« Renaut, li fius Aymon, où iestes vos alés ?
Pres sui de la bataille que requisse m'aves. »
Quant Renaus l'a oï, cele part est tornés,
Et a dit à Rollant : « Où aves vos esté ?

Aves vos puis dormi, tant aves demoré ?
Or est grainde la perte, grant pechié i aves. »
Tantost com il se voient, si se vont ajoster,
Et François et Gascons les laissent assembler.
Il n'i a si hardi qui ost lance lever.
Chascuns s'en va as rens de la bataille ester
Por esgarder la joste des meillors bachelers
Qui ainc fussent en France ne el monde trové.
Ki donc veïst Estout et Salemon plorer,
Et Ogier le Danois et Torpin l'ordené.
Yidelon de Baivière a Estous apelé
Et Torpins l'arceveskes et Oliviers li ber :
« Ales ent à Rollant de par nos tous parler.
Si nos dites au comte qu'il ment sa loialté
Et s'il ocist Renaut, nos nel porrons amer :

Ains sera de nos tous orendroit desfiés.
Mais guerpisse l'espié por la nostre amisté
Et si prenge une lance, si voist a lui joster ;
Si le fiere .i. seul cop por sa foi aquiter. »
« Seignor, dist li Danois, tot ce laisies ester ;
Kar laisies les barons .i. petit esprover.
[Je sai bien com Renaus set ses armes porter].
Cuidies vos que [il] soit [por nos] espoentés ?
Nenil, par saint Denise, ja mar le cuideres.
Rollans sera molt las, ains qu'il en soit tornés.
N'i volroit estre pris por .xiiii. cités.
Mais laisies les barons .i. petitet joer.
M 240 Je trovai ja Renaut sos Balençon, as gués.
Il me dona tel cop sor mon escu listé,
N'i valust mes haubers .i. denier moneé.
Le cercle de mon helme vi el sablon torner. »
« Ogier, ce dit Estous, car nos laisies ester. »

Il apele Yudelon et Torpin l'ordené.
« Ales prendre les trives vers Rollant l'aduré,
Dites nos le vasal qu'il ment sa loialté,
Et s'il ocist Renaut, chier sera comparé ;
Mais guerpisse l'espié por la nostre amisté
Et si praingne .i. lance, si voist à [li] joster,
Si l'en fiere .i. seul cop por sa foi acuiter,
Ou ja verra bien tost le mal en pis torner. »
Cil sunt, venu au conte, si l'ont araisoné :
« Estous vos mande, sire, li chevaliers membrés,
Que s'ocies Renaut, ne vos porra amer ;
Mais prenes .i. lance, laisies l'espié karré ;
Si l'en dones .i. cop por vo foi acuiter. »

Comme Rollans l'oï, a poi n'est forsenés.
« Hé ! traïtor, fait il, tos vos confonde Dés,
Ki toles à mon honcle s'onor à conquester.
Je ferai orrendroit molt de vo volentés. »
Puis a dit à Renaut : « Bien soies desfiés.
Nos devons bien nos cors essaier et prover. »
Il brochent lor chevaus, es les vos des[sevrés].
Tantost com il se voient, les covint assembler.
Qui donc veïst as contes ces fors escus lever
Et ces riches espiés paumoier et croler,
As .ii. meillors de France les peüst on [esmer].

De çou fist molt Rollans que preus et que cortois,
Que il prist .i. lance à Guilleme de Blois.
Quant Renaus l'a veü, molt en fu ses cuers noirs
Et dist entre ses dens que nul ne l'entendoit :
« Rollant, li niés Charlon, trop menes grant bofoi,

Qui ne daignies espié porter encontre moi.
Non ferai je vers vos, se Dex m'aïst et Fois. »
[L]ors geta son espié tres enmi le marois,
[E]t a prise une lance [dant] Girart l'espanois
Et lait corre Baiart con chevaliers adrois.
Or en sera la joste, ne puet mais remanoir.
Grans cols se vont doner es escus vianois ;
Desos les boucles d'or les percerent manois.
[D]es haubers c'ont vestus desrompirent les plois
Et font les fers passer les les costes tos frois.
[Il] briserent lor lances et firent gran esfrois.
Se ce fussent espié, mort fussent ammedoi.
N'i ot si bon destrier cui l'eschine ne ploit.

Renaus abat Rollant tres enmi le chaumois.
Ce ne vos di je mie, ne ne dirai des mois,
C'onques Rollans cheïst por conte ne por roi ;
Mais se li chevaus verse, et il pert ses conrois.
[D]ont n'en pot mais Rollans, s'il le covint chaoir,
Et li coins de son hiaume ficha el sablonoi.

[Ne] ne vos di je mie, ne ne m'oes conter
C'onques Rollans chaïst por chevalier armé ;
Mais quant li chevaus verse et est desafeutrés,
[D]ont n'en [puet] mais [li hons], s'il le [convient] verser.
Quant Rollans l'a veü, à poi n'est forsenés.
Il resailli en piés et trait le branc letré
[Et] vint à son cheval, le chief li vost coper.
Malvais roncin coart a son destrier clamé.
« Par icel saint apostre c'on quiert en Noiron pré,
A poi que ne vos fas cele teste voler,
Quant le cop d'un garçon ne poïtes porter.
Jamais n'aurai honor en cest siecle mortel. »
Renaus dist Rollant : « Tort aves, en non Dé.
Trop sunt François eschars à l'avaine doner.
Poi en ont li cheval, quant vient à l'avesprer ;

Mais Baiars a l'avaine desi à l'ajorner,
La fontaine et le fuerre et l'orge bien vané.
[S']il pooit mengier or, s'en auroit il asses.
Beneoite soit l'eure que tes chevaus fu nés,
Car ne fu tex destriers en la crestienté. »

Quant Baiars se regarde et voit Rollant à terre,
Les piés derriere giete, bruiant comme tempeste.
[Baiars s'en va fuiant, quant l'a laschié la resne],

Fiert le cheval Rollant sor l'oreille senestre.
Ou il vossist ou non, li fist rompre sa reine,
M 242Et li chevaus s'enfuit esbahis desor l'eve.
Quant Rollans l'a veü, a poi que il ne derve.
9180[I]l a trait Durendart à la clere alemele ;
Vers Baiart est venus, vost li trancier la teste.
Quant Renaut l'a veü, ne le tint mie à befe
Et a dit à Rollant : « Que est ce que vos fetes ?
[J]a est çou vilenie à home de vo geste.
9185Que demandes Baiart ? Ja est çou une beste.
Se vos voles bataille, vers moi le venes querre ;
Vos en aures asses, par les iols de ma teste.
Laisies moi mon destrier, il n'a meillor en terre.
Et si est mes chevaus, bien est drois qu'il me serve. »
9190Lors a traite Froberge, del fuerre le deserre,
Et va ferir Rollant amont, parmi son helme,
Que les flors et les pieres en vont jus à le terre,
Et l'escu de son col li fent et eschantele,
Et le pan del hauberc desront et desclavele,
9195En jusques à la cuise li nus brans li apresse.
Dex le gari de mort et li bers sains Estevenes.
L'esperon de fin or li trancha jusqu'en [l'erbe] ;
Mais onques en la char ne li pot riens forfaire.
Entreci que au heut feri Froberge en terre,

9200Puis li cria Renaus : « M'espée vos apresse.
Miels vos venist, ce cuit, encore as tentes estre. »
Quant Rollans l'entendi, si se prist à irestre.

Rollans, li niés Charlon, au corage gaillart,
A veü com Renaus ses grans cos li depart.

Se vengier ne se puet, ja se tenra por mat.
Il tint sa bone espée c'on claime Durendart ;
Renaut en va ferir del taillant, non del plat,
Amont parmi son helme ; molt i fist grant escart.
Les breimes et les flors contreval en abat,
Et l'escu de son col en .ii. moitiés li part.
Par derriere s'en torne li bons brans contreval ;
Le dossel del hauberc li tranch[e et met aval],
Et le pan de derriere à l'espée emporta,
Et les .ii. esperons à fin or li trencha,
Durendal fiert en terre jusqu'al heut à esmal,
M 243Puis li a dit Rollans : « Renaut, traies vos ça.
Vos parleres à moiençois que none past.
Je t'ai bien repaié ce c'orains me prestas.
S'il ne te vient à gré, je l'amenderai ja.
Or somes des cops per, qui recommencera ? »
« Je, par foi, dist Renaus, dahait qui vos faudra.
Or ferrai je à certes ; primes feri à gas.
Jamais damissellages vers moi ne vos vaura. »
Or reviennent ensamble li nobile vasal ;
Il ne s'en fuient mie, ains prendent bon estal.
Ja i fust grant la perte, qu'il ne remansist ja,
Quant Maugis vint poignant le pendant d'un costal,
Aallars li ainsnés et Guichars li vasal,
Et .cccc. Gascon ; chascuns ot bon cheval.
Baiart li ont rendu et Renaus i monta.
D'autre part vint Ogiers cui molt entalenta ;
Estous, li fius Oedon, mie ne s'i cela,
Oliviers de Viane au corage loial ;

A Rollant sunt venu et li quens remonta.
Lors reviennent ensamble au chaple communal.

Segnor, se la fussies dessos le pin reont,
Où Gascoing asemblerent à Rollant le baron.
Là ot tante hante fraite, tant escu à lion,
Tant hiaume esquartelé et tant hauberc desront,
Et tant bon chevalier abatu de l'arçon ;
Tant i est grans la noise, n'est se merveille non.
Rollans crie Monjoie à sa fiere raison.
« Où iestes vos alés, Renaut, li fius Aymon ?
Traions nos d'une part ; encor nos essaion,
Car encor ne set on qu'est vasaus ne qui non. »
« Sire, ce dist Renaus, cuer aves de baron.
Ves me ci en present, o tot mon confanon.
Mais se me voles croire, autrement le feron.
Vees, ci nos esgardent Norment et Borgoignon
Et Gascoing et mi frere qui de moi peor ont.
Ne nos lairont combatre, ne le nos soferront.
Rollant, tu as cheval, qui bien vaut .i. roion,
Et je si ai Baiart, k'il n'a meillor el mont.
M 244Car nos en tornons ores, brochant à esperon,
Si passons la riviere de desos Balençon,
El bois de la Serpente où antiv sunt li mont,
La valée parfonde et li brueilliuet reont ;
Là nos porrons combatre et ferir à bandon.
Illuec ne nos nuira nus hom qui soit el mont.
Si porra on savoir qui vaura miels de nos. »
« Certes, ce dist Rollans, Renaut, molt iestes prous,
Et je l'otroi issi ; ja ci ne remenron. »
Lors s'en tornent ensemble et muevent de randon,

Et François se destendent, broçant à esperon.
Ogiers et Oliviers et li quens Ydelon,
D'autre part Aallars et Guichars li baron,
Et Richars li vaillans et Maugis li larron.
Tant i fierent et chaplent, n'est se merveille non.
Oliviers prent Rollant et li ber Salemon ;
Si l'ont mené arriere ou il vossist ou non ;

Mais à Baiart ne puet nus metre l'esperon.
Renaug passe le tertre et le val à bandon
Et garde devant lui en un brueillet parfont.
Illuecques a choisi le riche roi Yon,
Où en prison le tienent .iiii. xx. Borgoignon.
Quant l'a veü Renaus, sachies, molt li fu bon ;
Il a broché Baiart des tranchans esperons
Et a traité l'espée qui trance de randon.
Cele part va li quens plus tost que le troton,
Et cil s'unt regardé, s'unt veü le baron,
Et dist li .i. à l'autre : « Or vient ci Finemons.
Qui l'atendra à cop, ja n'aura garisson.
Qui se laira ocirre, ja n'ait s'ame pardon. »
Atant tornent en fuie, si laisent lor prison.
Et Renaus est venus au riche roi Yon,
Si li a desbandés les biaus iex de son front
Et si li desloia et les piés et les pons.
Apres li dist Renaus : « Que pensas, malvais hon,
Ki ensi nos vendis et traïs à Charlon ?
En toi ne remest mie que pendu ne fusson.
Or perdras cele teste, ja n'auras raençon. »
M 245« Certes, ce est bien drois, serorges, gentis hon.
Bien ai mort deservie, ja nel contrediron.

Mais trance moi la teste, Renaut, fius à baron,
Et la langue ensement dont [d]is la traïson.
Et tot çou me fist faire li viscuens d'Avignon,
Antoines li chanus, Hunaus de Tailleborc.
Or me trances la teste, ne quier mais vivre jor.
Me[x] weil que tu m'ocies, que me pandist Charlon. »
Renaus l'a fait monter sor .i. mul ambleor.
« Or en venes, dist il, si parleres à nos. »
Lors chevauce Renaus, s'enmaine roi Yon ;
Et Rollans s'en torna et tot si compaignon
Et passa la riviere, l'ewe de Balençon.

Desconfis est Rollans, forment en est embrons.
Ogiers de Danemarche l'en a mis à raison.
« Rollant, ce dist Ogiers, gentius fius à baron,
Qui vos a si troé vostre escu à lion ?
Qui vos a desrompu cel auberc fremillon ?
Qui vos a embarré cel vert hiaume reont
Et navré vo destrier le cuise et le crepon ?
Il a just à senestre, ce me samble, el sablon,
Et vos costes ausi, bien pert au peliçon.
Je cuit que vos trovastes Renaut, le fil Aymon.
L'aves vos or ocis, ou il vient en prison ?
Ce ne sunt mie lievre à fuir par sablom. »
Quant Rollans l'entendi, à poi que il ne font ;
De maltalent et d'ire rougist comme charbon
Et a trait Durendal dont à or est li pons ;
Ferir en vost Ogier parmi le chief amont,
Quant Oliviers li tost et li bers Yudelons.
Là les ont departis, ou vossissent ou nom.
Oes quele avanture avint as fius Aymon.

Atant es vos Richars, [li menor, ce savon] ;
A haute vois escrie à Rollant le baron :
« Laidement en ales, Rollant, li niés Charlon ;
Car faites une joste, nos vos en semonom. »
« Vasaus, ce dist Rollans, ja ne vos en faudron.»
M 246Il brocent les chevaus des tranchans esperons ;
Grans cols se vont doner es escus [à lion]
Desor les bocles d'or les fraingnent à bandon.
Les lances sunt froisies, s'en volent li tronçon ;
Es escus sunt remes li vermeil confanon.
Illuec fu abatus Ricars, li fius Aymon.
Mais tost resailli sus à guisse de baron.

Isnellement et tost est saillis es arçons.
Rollans cria : « Monjoie ! C'est .i. des fius Aymon,
Il a à nom Richart, des autres le menor.
Par ceste moie barbe qui me pent au menton,
Se icist vos eschape, je le dirai Charlon
Que je n'i oi de vos aïde ne secors. »
François sunt retorné, ki doutent le baron ;
A Richart ont lanciés .c. espiés bandon,
Damle Dex le gari, par sa redemption,
Que il ne l'ont ocis maintenant el sablon.
.xiiii. l'en enbatent en l'escu à lion ;
Desous lui li ont mort son destrier arragon,
Qu'à terre li caï li foie et li pomon.
Richars se vit à terre, ainc tel duel n'en ot om,
Adonc le regreta à guisse de baron :
« Ahi ! tant mar i fustes, bons destriers arragon !
S'or ne vos puis vengier, ne me pris .i. bouton.
Chastel de Montauban, à Deu vos comendon.

Ahi ! Renaut, biaus frere, hui departirons nos.
Jamais ne me verres, ne je [ne] verrai vos. »
Lors a traite l'espée ki li pent au giron,
Et vait ferir Antelme, [.i. conte molt felon],
Durement l'a navré, mais ne morut adonc ;
Puis a gardé sor destre, vit Hunaut le baron
Qui le voloit ferir d'une lance à bandon ;
Et Richars li trestorne, li fius au viel Aymon :
Tel cop li a doné, voiant tous les barons,
Qu'il l'a mort abatu devant lui el sablon.
Rollans trait Durendart donc à or est li pons,
Et escrie Richart hautement, à cler ton :
« Biaus amis, Richardet, et car te rens prison.
M 247Ce sera grans damages, se nos ci t'ocion.

Je te plevis ma foi orendroit à bandon,
Que tu n'i auras mal dont aidier te puison. »
« Sire, ce dist Richars, et donc me rendrai jou. »
Lors a rendu s'espée à Rollant le baron.
Rollans le fait monter sor .i. mul arragon ;
Liés et baus et joians s'en est tornés à tout.
Encui sera menés as puis de Monfaucon ;
S'aura el col la hart o tot le caiaignon.
Se dame Dex n'en pense et Maugis li larron,
Encui sera livrés à grant destrucion.
Uns messagiers s'en torne, brochant à esperon,
Qui dira la novele Renaut, le fil Aimon.
Là où il voit Renaut, si l'a mis à raison :
« Noveles vos sai dire, gentius fius à baron,
Par le mien essiant, où nos perdu avom. »
« Comment ? ce dist Renaus, contes vostre raisom. »

« Par foi, ce dist li mes, ja ne le celeron.
Rollans enmaine pris Richardet le menor. »
« Est-ce voir ? » dist Renaus. « Oïl, par saint Simon ».
Quant Renaus l'entendi, si chiet en pamisson,
Et Aallars l'ainés et Guichars au chief blont,
Et tirent lor cheveus et destordent lor pons.
Hé Dex ! com ils desrompent lor hermins peliçons !
En haut parla Renaus, li fius au viel Aimon :
« Dame Dex, sire pere, par vo saintisme non,
Ki alastes par terre à guise de povre hom
Et garistes Jonas el ventre d'un poison ;
Sains Andrius et sains Pere ierent vo compaignon ;
Il estoient en mer por peschier au poison.
Hui main estions .iiii., tuit chevalier baron,
D'un pere et d'une mere, molt nos entramiom.
Or ne somes que .iii., ne nos pris .i. boton.
Ahi ! mors, car me prens ; jamais n'aurai honor. »

Plus de .vii. fois se pasme Renaus, li fius Aymon.
Aallars se leva sor ses piés, contremont,
Et a dit à son frere clerement, oiant tous :
« Ce nos aves vos fait, Renaut, fis à baron,
M 248 Qui ci nos amenastes, ou vossissons ou non.
Or est graindre la perte durement endroit nos.
Ci venistes rescoure le traïtor Yon.
Perdu aves Richart, le meillor compaignon. »
« G[u]ichart, dist Aalars, del roi Yon le vengon. »
Il traient lor espées, irié comme lion,
Et vienent au roi Yon desos le pin reont.
Sa teste eüssent prisse sens autre raençon,
Quant Renaus lor escrie : « Soies en pais, baron.

Il est à moi rendus ; ni aura se bien non.
Alles vos ent, por Deu, tantost à esperon,
Tot droit à Montauban, sus el maistre donjon.
Là menes mon barnage ovec le roi Yon,
Et je si remenrai tous seus, sens compaignon,
Sor Baiart, mon destrier, qui cort de grant randon,
Et Froberge m'espée ; plus n'i ruis compaignon.
Jamais ne finerai desi au paveillon.
Par saint Pol de Ravane, por coi celeroit on ?
Ou je aurai Richart ou autre tel prison. »
Atant broche Ba[i]art des tranchans esperons,
Quant Guichars le saisist à l'ermin peliçon,
Aallars à la resne de Baiart l'arragon :
« N'i porteres les piés, Renaut, par saint Simon.
Miels volons Richars muire que nos vos i perdom. »
Lors se pasment li frere tot .iii. en .i. randon,
Atant i vint Maugis brochant à esperon ;
Et a choisi les freres qui mainent tel dolor.
Quant les vit doloser, molt en fu angoisous ;
Hautement lor escrie : « Que avez vos, baron ? »
« Cousins, dist Aallars, et nos le vos dirom.
Ja enmaine Rollans Richart, le fil Aymon.
Il n'i avoit si preu ne nul si coragous,
Fors Renaut seulement, le nobile baron.

Renaus i veut aler, ou nous weillons ou non ;
Et se li ber i va, jamais ne le verrom. »
« Renaut, ce dist Maugis, ci a fole raison.
N'i vaudroit vostre aler le pris d'un esperon.
Ales à Montauban, à vo bone maison,
Et je retornerai tos seus, sens compaignon.

Se Richars, mes cousins, avoit tant de sejor
Que il fust mis en chartre ou en celier parfont,
Sel vossist on garder entresi que au jor,
Si fust fondés de marbre, de brun karel entor,
Ne priseroie tout vaillant .i. porion.
Je vos rendrai Richart, mais que bien poit Karlon. »
« Cousins, ce dist Renaus, se vos me faites çou,
A tous les jors del monde, serai vos liges hom. »
« Oïl, ce dist Maugis, or laisies la tençon.
Je le vos rendrai bien, se Deu plaist et son non. »
Lors vont à Montauban, n'i font arestison.
Il ne parolent [mie] de ju ne de chançon.
« Ahi, Richart, font il, con esties preudom !
Onques mieudres de vos ne monta en arçon.
Bien somes abaisié par le neveu Charlon. »
En Montauban entrerent par la porte Foucon ;
Là descendent à pié sous le pin au perron.
Par les degrés en monte Renaus, li gentis hom ;
Encontre vient sa fame et si .ii. enfançon.
N'i a cel qui n'aport en sa main .i. baston ;
A haute voix escrient : « Car nos rendes Yon,
Nostre honcle le malvais qui fist la traïson.
Il en aura encui molt malvais guerredon. »
« Biaus niés, dist Aallars, or i a grant dolor ;
Or enforce la perte durement endroit nos. »
« Comment ? » respont la dame et li .ii. enfançon.

« Par foi, dist Aallars, et nos le vos dirom.
Nos avomes perdu Richart, no compaignon.
Mené l'en a Rollans à son oncle Charlon.
Se Dame Dex n'en pense, jamais ne le verron. »

« Est ce voir ? » dist la dame « Oïl, par saint Simon. »
Ele chaï pasmée sos .i. arbre reont.
« Lasse, ce dist la dame, chaitive, que ferom ?
Quant Richars est perdus, jamais joie n'aurom.
Par lui oi je la pais à Renaut, mon seignor,
Par Aallart son frere et Guichart le baron. »
Or dirons de Maugis qui nel mist en sejor,
M 250Qui s'en est retornés à son ostel, el borc.
Illuec se desarma Maugis, li bon larron,
Et s'osta son bliaut et l'ermin peliçon,
Sa chemise et ses braies et chauces et chauçon.
Tous nus se despoilla Amaugis, li larron,
Puis a mengié d'une herbe, enflés fu comme bous.
Apres se taint d'une autre, noirs fu comme cherbon,
Et ot les iex tornés, mesiaus resambla donc.
Jamais n'iert reconus par nul home del mont.
Il prist chape locue à .i. grant chaperon,
Et chauça .i. trebus, puis a pris .i. bordon ;
Et les paumes au col, l'escrepe environ,
Bien samble pelerin k'ait geü en prison.
De Montauban s'en ist par la porte Foucon.
Quant il vint au chemin, s'akiut tel galopon,
Ne se tenist à lui .i. mules arragon.
Le bos de la Serpente traversa à bandon.
Et vint à Monbendel où fu li tres Charlon
Ençois est il as tentes que Rollans, li frans hom.
Il esgarde le roi devant son paveillon ;
Ne li dira ja mot, si verra sa façon.

De l'un pié va clocant, de l'autre del talon.
A .ii. mains s'apoia Maugis à son bordon,

Et tenoit .i. œil clos et l'autre contremont.
Autresi se contient con fust en someillon.
Il est venus el tref l'empereor Charlon
Et salua le roi, voiant tos ses barons :
« Cil Dame Dex de glore qui vint à passion,
Ki fist et ciel et terre, la mer et le poison,
Et fist les bestes mues, les oisiaus à bandon,
Il saut et beneïe l'empereor Charlon,
Et toute sa compaigne de chevaliers baron. »
« [Vassal], Dex te confonde, l'emperere respont.
Ja n'amerai paumier por Maugis le larron.
Maint damage m'a fait, maint grant anui felon.
Quant il veut s'est paumiers, et quant il veut preudon ;
[La tierce] est chevalier et la quarte est prison ;
M 251La quinte est sermoneres, ainc meillor ne vit hon,
Et aporte ses fiertres et dit sa traïson.
Certes, se jel tenoie et par saint Simion,
Ne seroit rachatés de tot l'avoir del mont,
N'en fesisse justice, ausi com d'un larron. »
Comme Maugis l'oï, si ne dist o ne non,
Dont n'i vossist il estre por .m. mars de mangon ;
Puis respondi au roi, si com nos vos diron.
« Sire, ce dist Maugis, par la foi que doi vos,
Il ne besoigne mie que tuit soient larron.
Ja se Deu plaist le pere, qui forma tout le mont,
Ne verres mal en nos, car mestier n'en avon.
Je desir plus santé, [que faire mesproissons] ;
Asses ai autre entente, [il me pert bien al front].

Je vieng de Iherusalem, del temple Salemon.
Si m'en ving droit par Rome, [à] saint Pere au baron,

Puis alai à Saint Jaske, et avant au Perron ;
Puis m'en ving par Espaigne, si pasai [Karrion].
A Gironde en entrai, biau sire, en .i. dromon :
A moi servir avoie jusqu'à .x. compaignons.
Par devers Montauban [arivai el sablon],
Illueeques me porterent Pilates et Noiron.
Par desos Montauban [en .i. brueillet reont]
Là trovai je, biau sire, jusk'à .v. robeors.
Puis oï je conter as païsans entor
Que ce estoient, sire, li .iiii. fil Aymon ;
S'avoient avec aus Amaugis le larron.
Cil me saça del dos mon hermin peliçon ;
Certes ne me laisa ne chauce ne chauçon.
Dex lor doint si grant mal comme nos voldrion.
Tos mes homes ont mort et tot l'avoir en ont.
Et Maugis me lia et les piés et les pons,
Et puis si me banda les .ii. iols de mon front.
Ens el bos me jeta en .i. espes boison ;
Leisardes et coluevres i avoit à foisom.
Encore en ai enflé le viaire et le front.
Si sui atains, biau sire, ja ne respaseron.
Rois iestes de la terre et sires de cest mont ;
M 252En apreis Dame Deu ne sai meillor de vos.
A vos me vieng clamer des .iiii. fius Aymon ;
Et si me faites droit de Maugis le larron.
Tos mes homes ont mors et getés en prison. »

Quant Charlemaignes l'ot, si dreça le menton :
« Paumier, est çou donc voir que si t'atorna l'on ? »
« Oïl, ce dist Maugis, si m'aïst saint Simon. »
« Paumier, ce dist li rois, comment as tu à nom ? »

« Sire, ce dist li leres, on m'apele Sanson,
Et sui nés de Bretaigne, durement sui frans hon.
A vos me vieng clamer, que justice en aiom ».
« N'en puis mais, ce dist Charles, car nés ai en prison.
Certes, se jes tenoie, avoir ne raençon
Ne lor seroit garans que nes pendisse tous. »
« Je n'en aurai ja droit, dist Maugis li larron.
Dex m'en achat venjance qui vint à passion.
Puisque si est alé que tot perdu avom,
De vostre carité, por Deu, vos demendom. »
« Sire, dient François, il nos samble preudom.
Ves quel cors et quels membres, quel piz et quel façon.
Car li dones [del] vostre, et nos vos en priom. »
« Volentiers, dist li rois, grant pitié en avom. »
.xxx. livres li fait donner de deniers bons,
Et Maugis les a mis dedans son chaperon ;
Puis dist entre ses dens, que ne l'entendi hon :
« Deniers m'aves doné, je vos tieng à briçon.
Molt chier les vos vendrai, ains que nos departon. »
« Paumiers, ce dist li rois, va t en là jus el borc.
Si t'i fai aaisier, car tu en as beson.
Si me samble de toi, ja ne verras tiers jor.
Trametrai toi mes mires qui bien te gariront.
Se tu dois respasser, il te donront poison. »
« Sire, ce dist Maugis, baisies vostre raison.
Tant par sui orendroit de mon mal angoisous,
Ne movroie le pié por nul avoir del mont.
Retenes vos deniers, ja mestier ne m'auront ;
A mangier me dones, por Deu et por son nom.

Ne mengai de la bouce, bien a passé tiers jor. »
M 253« Par foi, dient François, s'en aures à fuison. »
9595On li [a] aporté un eschekier reont.
Si li font aporter tot .i. rosti paon
Et simles buletés et vin cler plaine bouz,
Une blanche toaille et .i. coutel selonc ;
Puis li vont doner l'ewe .iiii. fil de contor.
9600A lui servir a mis li rois .iiii. barons.
« Paumiers, or del mangier et nos vos trancerons. »
Et Maugis, li bons leres, ne dit ne o ne nom,
Ains regarda le roi toudis enmi le front.
Quant le voit Charlemaignes, si l'a mis à raison.
9605« Paumiers, ce dist li rois, ne me fai celison.
Por coi m'as regardé si forment tote jor ? »
« Sire, ce dist li leres et nos le vos dirom.
Aparmain en saurois trestoute l'ocoison.
Je ai cerchié la terre jusqu'en Carfanaon ;
9610Jusqu'en Costentinoble conois je les barons ;
Si alai au sepulcre et au flun à bandom.
Là fui je pris, [biau] sire, en grant chaitivison,
Et fui menés à Mec où fu li grans Mahons,
Et est aussi en [air] comme nos vos dirom,
9615A pierres d'aïment quel tienent environ,
Ne devant ne derriere, por voir le vos disom.

Là sunt li chandelarbre qui ardent nuit et jor ;
Ne por vent ne por pluie jamais n'en estaindront,
9620Ne ainc s'apetiserent vaillissant .i. bouton.
Là servent en l'orfroie Tervagan et Mahon.
Conquis furent à Rome, cele bone maison ;
Sarrasin s'esmerveillent por coi les i laisom.

Sire molt ai veü, dist Maugis li larron,
Et conois molt, biau sire, princes et aumacors ;
Ainc mais .i. si biau prince ne vi en tot le mont,
Ne issi grant richesse com il apent à vos,
Por le riche samblant que [voi] el paveillon.
De cest pelerinage [que conté vos avon]
L'une moitié par mi, sire, vos en donon. »
« Sire, dient François, receves ent le don. »
M 254« Si ferai je, dist Charles, il me samble preudom. »
Maugis l'en a saisi molt tost par le bordon.
« Sire, dient François, or li croisies son don. »
« Sire, ce dist Maugis, [plus ne quier guerredon.]
Certes plus sui malades que dire ne puisom,
Ne m'ara mais mestier ne herbe ne poison.
Je ne garrai jamais, se tot ensamble non,
Se vos ne faites çou que nos vos conterom.
Nel tenes mie à fable, que ja n'en mentirom
Anuit songai .i. songe, vi une avision,
Que se vos me taillies devant moi mon paon,
Mon simle buleté et saingnies ma poison,
Et le premier morsel que nos en mangeron,
Me metes en la bouche, par bone entancion,
Bien sai certainement que nos respasseron ;

Car maint tres biau miracle a Jhesus fait por vos. »
« Sire, dient François, por Deu taillies li donc. »
« Volentiers, dist li rois, par le cors saint Simon. »
A genoillons se met l'emperere Charlon ;
Puis a pris .i. coutel, si desfait le paon ;
Puis a pris .i. morsel, si fist beneïçon.
« Paumier, œvre la bouce et nos le te donron. »

Maugis œvre la geule à guisse de grifon
Et Charles li mist ens le morsel à bandon.
Sachies qu'il n'i failli, se molt petittet non,
Que Maugis ne le prist as dens par le doiton,
Et dist entre ses dens, que ne l'entant nus hom :
« Haï ! c'or ne me vois, Renaus, li fius Aymon !
Mon anemi mortel qui plus me het el mont,
Fas estre devant moi ici à genoillons,
Où il me sert ici et taille mon paon. »
A iceste parole que nos ci vos dissom,
Entra Rollans el tref, il et si compaignon,
Et tint par le blanc doi Richart, le fil Aymon.
Oliviers et Ogiers l'en ont mis à raison
Et Names à la barbe et li bers Yudelon.
« Ahi ! font il, Rollant, entendes envers nos,
Haes vos si de mort les .iiii. fius Aymon,
M 255 Que vos voles livrer Richart l'empereor ?
Certes, se li rendes ce sera grant dolor.
Jamais jor de nos vies ne serons bien ne vos. »
« Seignor, ce dist Rollans, voirement li rendron.
Si dirons Charlemaigne que c'est autre prison

Certes, se jel puis faire, nos le delivreron. »
« Sire, vostre merci », ce dient li baron.
Il enmainent Richart dedans le pavillon.
Atant es .i. mesage à cui Dex grant mal dont,
Et vint grant aleüre sor .i. mul arragon ;
Isnellement descent et vient au roi Charlon :
« Nove'es vos sai dire, qui bones vos seront.
Nos fusmes encontré as gués de Balençon.
Molt s'est bien contenus Renaus, li fius Aymon,

Vers Rollant vo neveu ; ne le doute .i. bouton. »
Quant li rois l'entendi, si sailli contremont :
« Amis, parole à moi, conte-moi ta raison.
Que dis tu de Rollant, mon neveu, que j'aim molt ? »
« Sire, ja combati as .iiii. fius Aymon.
Bien se sunt desfendu, por voir le vos disom.
Mais Rollans en amene .i. des plus orgueillos,
Richardin, le menor, qui molt est coragous. »
L'empereres l'entent, tel joie n'ot nus hon,
Ne fust mie si liés por tot l'avoir del mont.
Isnellement et tost s'en ist del paveillon
Et garde devant lui, voit Richart le baron,
Où as tres le menoient et Ogiers et Namlon
Et li quens Widelons et li ber Salemon.
Bien reconut Richart, le fil au viel Aimon.
Où que il voit Rollant, si li dist à cler ton :
« Biaus niés, or i parut que fustes à l'estor.
Certes, se n'i fussies, ne fust pris li glotons.
Bien m'a traï Ogiers et tot si compaignon.
Richart, je vos pendrai, par mon flori grenon,
Que je ne parjurroie por tot l'or de cest mont. »
« Sire, dist li valles, baisies vostre raison.
Dahaz ait hui el col et awec el menton,

M 256Biau sire Chartemaigne, ki le se pensa onc,
Por chosse k'aie emblée, pendre me doive l'on.
Tant comme Renaus vive ne Maugis li larron,
Ne vos garroit chastiaus, fermeté ne donjon,
Ne perdissies la teste, ce sacies, ains tiers jor. »
Quant Charlemaignes l'ot, si, a pris .i. baston
Et fiert parmi le chief Ricart le fil Aymon.

Le cuir li a trancié et la char li derront,
Li sans li est colés aval sor le menton ;
Et Ricars ne fu mie ne trop fol ne trop lours ;
Ains saisist Charlemaigne par molt fiere vigor,
Et Charles ensement retint bien le baron.
Embedui s'entrabatent enmi le paveillon ;
Ja iert Ricars saillis deseur le roi Charlon,
Quant Ogiers i acourt et li ber Ydelon :
« Avoi, sire empereres, ci a grant traïson.
Certes, n'est pas barnages de batre son prison.
En une autre maniere vos vengies del baron. »
Quant Maugis l'a veü, à poi d'ire ne font.
Isnellement et tost a saisi son bordon ;
A .ii. mains le leva et fiert .i. perron.
Le fer en a brisié et fendu jusqu'enson.
Li frons li est rougis plus que ne soit charbon.
Il entendoient tot à Ricart le baron.
Lors a parlé Maugis à guisse de baron.
« Ahi ! c'or n'iestes ci Renaus, li fius Aymon,
Aallars et Guichars et Baiars l'arragon !
Il ne remansist mie por nul avoir del mont,
Ne vengisom Richart, le chevalier baron. »
« Richart, dist Charlemaignes, de vos nos vengerom. »

« Richart, dist Charlemaignes, trop parles à belloi.
Mau dahait hui ma barbe, se vosvis m'estord[rois]. »

« Sire, dist Richardes, parles .i. poi à moi.
Miels vo venist avoir mors en vo petit doi
Que fussies si hardis que vos me pandissois,
Se Dex garist Renaut où je me fi et croi,

Aallart le vaillant, et Guichart le cortois
Et Maugis le larron qui miels vaut de .iii. rois. »
M 257 9745« Miels vaut, dist Charlemaignes, certes, Maugis, de toi,
Certes plus dout je lui que home qui vis soit.
Kar pleüst ore à Deu qui haut siet et loing voit,
Que il fust ores ci en cest tref devant moi :
Orendroit le pandroie, Richart, dejoste toi. »
9750Et Richars se regarde : derriere .i. palefroi,
Si a veü Maugis à son caperon noir,
Il le regarda bien, s'enbroncha .iiii. fois,
Et dist entre ses dens, que nus ne l'entendoit :
« Ahi ! cousin Maugis, com aves le cuer noir !
9755Cil sires vos garisse, qui haut siet et loing voit.
En tante grande paine aves esté por moi. »
Et Maugis li cena belement en recoi,
Que demendast [Charlon] que il fera de soi.
« Sire, drois empereres, dist Richars li cortois,
9760Voirement m'aves pris, certes çou poise moi.
Por amor Deu, biau sire, que feres vos de moi ?
Donc n'en prendries vos raençon ne avoir ? »
« Naie, dist Charlemaignes, si m'aïst Dex et Fois. »
« Donc me dones respit .xv. jors ou .i. mois,
9765Tant quel sache Aallars et Renaus li cortois. »
« Non ferai, ce dist Charles, par la foi que Deu doi.
Ençois seres pendus ains que li vespres soit. »
« Charles, où sera çou ? por Deu, dites le moi. »
« Au puis de Montfaucon, ce dist Charles li rois,
9770Si quel verra Renaus et vo frere tot troi. »
« Sire, ce dist Richars, tant iert li diols plus noirs. »

« Ne me chaut, par ma foi, » ce dist Charles li rois.
Or ot Maugis oï tot quenque il queroit
Et savoit bien de fi que li rois le pandroit.
Ja n'iert mis en prison, tant le doute li rois.
Del tref s'en est issus belement, en recoi,
Derriere les barons, que ne le vit li rois.
Quant il vint au chemin, s'akiut .i. trotonnoi,
Ne se tenist à lui .i. mules espanois.

Maugis s'en ist del tref coiement, à larron ;

Quant il vint au chemin, si akiut .i. troton,
Ne s'i tenist à cors .i. mulet arragon.
M 288Le bos de la Serpente traversa à bandon ;
Onques ne tresfina, si vint à Colençon.
Renaus estoit as estres et Aallars li blons
Et Guichars et la dame et li .ii. enfançon.
Renaus garda sor destre par devers Colençon ;
Si a veü Maugis venir de grant rendon.
Quant Renaus l'aperçoit, à poi que il ne font ;
Plus de .vii. fois se pasme par desus le perron.

Quant Aallars le voit et Guichars au poil blont,
« Que aves vos ? font il, Renaut, dites le nous. »
« Traïtor, dist Renaus, Dex vos confonde tous.
Tolu m'aves Richart, mon meillor compaignon ;
Bien l'eüsse rescousençois le paveillons ;
Mais vos ne me laisastes, jamais ne le verrons.
Je voi venir Maugis tou[t] seul, sens compaignon.
Onques mais ne failli Maugis à nul de nous,
Tant fussom enfermé en parfonde prison. »
Quant Aallars l'oït, si chiet à genoillons

Et Guichars et la dame et li dui enfançon.
Or enforce il dels el palais contremont.
Atant es vos Maugis les degrés à bandon.
Quant le vit Aallars, si l'a mis à raison ;
Et Renaus li escrie, li fius au viel Aymon :
« Qu'as-tu fait de mon frere, Richardet l'orgueillos ?
Maugis, je te demant se il est vis ou non. »
Et Maugis li a dit .iii. mos en retraçon :
« Je ai ci .xxx. livres que me dona Charlon ;
Ses metrai à usure, si i gaaigneron.
Ains .iiii. ans serons riche, se nos eür avon,
Ja n'aions nos del vostre vaillant .i. porion ;
Si nos garrons nos bien del porchas que feron.
Truant ont bone vie, jamais ne la lairon. »
Comme Renaus l'oï, à poi que il ne font.
Il s'abaisa aval, si a pris .i. baston,

Si vost ferir el chief Amaugis le larron :
« Fils à putain, traïtres, li cors Deu mal te dont.
Je te demant mon frere dont je sui angoisos,
Et tu me vas contant ici ta traïson.
Se ne me rens mon frere, dont je sui dolerous,
Jamais jor de ta vie ne seras avec nous. »
« Sire, dist Aallars, orendroit l'ociom,
S'il ne nos dist noveles de Richart le baron. »
« Seignor, ce dist Maugis, entendes ma raison.
Charles en a juré le cors saint Lasaron
Que il pendra Richart au puis de Monfaucon.
Les forches sont drecies et l'eschiele est amont.
Tant me doute li rois, ja n'iert mis en prison.
Se vos ames Richart, or li faites secors. »

Quant Renaus l'entendi, tel joie n'ot nus hom ;
Il li corut baisier le vis et le menton.
« Di moi, cousins Maugis, jantius fius à baron,
Est donques vis Richars, cil que nos tant amon ?

Por Deu, veïs le tu dedans le paveillon ? »
« Oïl, ce dist Maugis, par le cors saint Simon,
Destroit et à malaise, bandes les iols del front. »
« Hé Dex ! ce dist Renaus, se nos le veïom,
Ençois que il fust mors, le nobile baron !
Certes, se je n'avoie fors Baiart l'arragon
Et Aallart mon frere et Guichart qu'est preudom,
Et Maugis, mon cousin, qui molt est gentis hom ;
Se Charles i avoit .ii.m. compaignons,
Si voldroie resqueure Richart le poigneor. »
Mist Bondin à la bouche, sel sona par vigor.
A Montauban avoit tel costume à cel jor,
Quant ooient soner Bondin, sens nul trestor
Estoient en esfroi li grant et li menor.
Et palais s'adouboient, n'i queroient sejor.
Tot contreval la ville, el borc et el donjon,
Il vestent les haubers, lacent hiaumes reons
Et çaignent les espées as senestres girons
Et monterent es seles des destriers arragons.
Quant il sunt asemblé, bien .xv.m. sunt,
Et bien .vii.c. archiers as ars turcois qu'il ont.
Renaus fu adobés sor Baiart l'arragon,
Aallars et Guichars, chascuns sor .i. gascon,
Et Maugis li larrons n'i fist pas lonc sejor ;
M 260Ains s'en est repairiés à son ostel el borc,
Et a osté sa chape o tout son chaperon

Et les trebus des jambes et del poing le bordon
Et l'eskerpe del col et le chapel del front.
Lors a mangié d'une herbe, blanc devint comme flor ;
Et d'une autre en a pris, si desanfle trestos.
Il a chemise et braies et .i. bon ciglaton ;
Chauces de fer avoit et dorés esperons
Et vesti en son dos .i. hauberc fremillon.
Et laça en son chief .i. vert helme reont

Et a çainte l'espée au senestre giron,
Et monte en Broieguerre, son destrier arragon,
Que il embla le roi as puis de Mont Loon.
En l'ost n'avoit si bon, fors Baiart l'arragon.
N'ot plus bel chevalier jusqu'en Carfanaon ;
Tel josteor de lance ne trovast l'on el mont ;
N'ot plus maistre larron desi à Besençon,
Mais ainc n'embla vilain vaillant .i. esperon.
Molt par fu preus Maugis, molt ot bele raison
Por alever tos ceus qui de sa geste sont.
De Montauban s'en issent par la porte Foucon ;
Le bos de la Serpente traversent à bandon.
Onques ne tresfinerent desi à Colençon ;
Puis en vindrent tos droit as puis de Monfaucon ;
Les forces sunt drecies, li feste contremont
Renaus dist à ses homes : « Entendes moi, baron.
Poi me douta li rois qui France a en son non,
Qui ci me cuide pendre Richart, le fil Aymon.

Se Deu plaist et sa mere, nos le raplegeron.
Aallars, dist Renaus, et car nos descendon
Et si nos embunchon en ce bruillet reont.

Bien sai qu'endementieres que as forces vendront,
Se François m'aperçoivent, maintenant s'en fuiront ;
En une autre maniere mon frere m'ocirront.
Or nos traion arriere, si nos embunceron.
Quant il venront à forces, toutes pars asauron. »
Et cil ont respondu : « Vostre comment feron. »
Lors se sunt embunchié en .i. brueillet reont.
M 261A senestre s'enbunche Renaus, li fius Aymon,
Et Aallars à destre, qui molt est vaillans hom ;
En la queue derriere Amaugis, li larron,
O les .vii.c. archiers as ars turcois qu'il ont,
Et jurent Dame Deu qui vint à passion,
De quel part que or viengne Richars, li fius Aymon,
Selonc le lor pooir, il le raplegeront.
Bien l'aves entendu, franc chevalier baron,
Quant Renaus fu traïs es plains de Waucolors,
Où rois Yus le traï et vendi à Charlon ;
Puis n'ot roi en Gascoingne por cele traïson ;
Molt i sofri grant paine Renaus, li fius Aymon,
Apres s'ala combatre à Rollant le baron,
Si com aves oï es vers de la chançon,
Quant il ala secorre le riche roi Yon ;
Illuec fu pris Richars, li fils au viel Aymon,
Si l'en mena Rollans, il et si compaignon,
Renaus n'avoit dormi, passé avoit tiers jor,
Et çou est une chosse que ne puet porter hom.

Endormis est Renaus, li fils au viel Aymon,
Et Aallars ses freres et Guichars li baron ;
En la queue derriere Amaugis li larron.

Or penst Dex de Richart par sa beneïçon,
Car se Jhesus n'en panse, ja n'i aura secors.

Richars estoit as trés angoiseus et destrois ;
Les œls avoit bandés, les poins liés estrois ;
Tres par miliu des ongles en va li sans tos frois.
« Richart, dist l'emperere, vos pandres orendroit. »
« Certes, ce dist li enfes, sire, ce poise moi. »
Charles en apela duc Namlon devant soi,
Richart de Normendie et Ullage l'englois.
« Conseillies moi, dist Charles, franc chevalier cortois.
Richars, li fius Aymon, est de molt grant pooir.
Se [Renaus] vient as forces n'Aallars li irois,
Ne [Maugis] li dervés qui molt fait à cremoir,
.i. tel home i covient de moie part avoir
Qui Richart face pandre et qui me gart mon droit. »
Dont en apele Charles Berangier le galois.
M 262 Berangier, biaus amis, entendes envers moi.
Vos tenes de moi Gales et la terre as Irois ;
Escoce et Danemarche deves tenir de moi.
Vos me deves en France servir à .iiii. rois.
Chascuns doit de mainie .m. chevaliers avoir.
Berangier, je claim quite à vos et à vostre oir ;
Jamais deçà la mer servise ne ferois,
Si m'ales Richart pendre et je molt vos en proi,
Et se Renaus i vient, si i gardes mon droit. »
« Sire, dist Berangiers, car me soufres .i. poi.

Ce est molt grant fiance à moi et à tos rois ;
Quant çou m'aves requis, ne m'ames pas bien voir.
Ja ne pandrai Richart, si m'aïst Dex et Fois.

Preudes toute vo terre, se vos le comendois.
Dahax ait qui por honte weut son fief retenoir. »

Charles en apela le baivier Yudelon.
« Baiviers, dist l'empereres, tu ies mes liges hom ;
De moi tenes Baiviere et Maience selonc ;
Vos me deves servir à .x.m. compaignons.
Or me pandes Richart, le fil au viel Aymon,
Et je vos baillerai .x.m. compaignons.
Ne me deves faillir, quant ce vient au besoing ;
Et je vos en donrai la cité d'Avalon.
Si maintenes mon droit vers Maugis le larron. »
« Sire, dist li Baiviers, en moie foi je non.
Cousin somes germain, pres nos apartenom.
Ja n'aura Richars mal dont garder le puisom. »
Quant l'entant l'empereres, à poi d'ire ne font.
« Va, glos, ce dist li rois, li cors Deu mal te dont.
Richart, je vos pandrai, par mon flori grenon. »
Charles en apela Ogier le poigneor.
« Danois, dist l'empereres, tu ies mes liges hom.
L'autrier me fu conté qu'es plains de Waucolors
Vers Renaut me fesistes molt grande traïson.
Or volrai esprover se çou fu voir ou nom,
Et se çou ne fu voir, bon gré vos en saurom.
Or vos covient à pandre Richart, le fil Aymon,

Atot .m. chevaliers que nos vos bailleron,
Qui garderont les forces por Maugis le larron.
M 283Et je vos en donrai Pavie, oltre les mons,
Versiaus et Yvorie et Plaisence selonc.
.iiii.m. chevaliers servir, vos en vendront ;

Jamais deçà les mons servise ne feront. »
« Sire, ce dist Ogiers, cuite vos en clamon.
Cousin somes germain, pres nos apartenon,
Mais qui Richart pandra, de mort le desfiom ;
Je aiderai Renaut o .iii.m. compaignons ;
Jamais ne li faudrai por nul home del mont. »
« Hé glous ! dist l'emperere, li cors Deu mal te doint !
Richart, je vos pandrai, par mon flori grenon.
Ogier de Danemarche, widies mon paveillon.
Se mais vos puis baillier, par le cors saint Simon,
Je vos ferai ardoir et bruir en charbon.
Ja par home qui vive n'en aurois garison. »

Charles en apela l'archevesque Torpin.
« Et vos, sire archevesques, l'empereres a dit,
Vos me deves servir à .x.m. fervestis.
Quant or vient al besoing, ne me deves faillir.
Li premiers apostoles qui iert à Rome mis,
Par saint Denis de France, vos i seres asis,
Si m'ales Richart pandre, mon mortel anemi,
O tot .m. chevaliers armés et fervestis,
Qui garderont mon droit por le larron Maugis. »
« Sire, dist l'arcevesques, or aves vos trop dit
Quant j'ai messe chantée, jel fas por Deu servir ;
Adonc vest mon hauberc et mon helme bruni ;
Si vois en la bataille sor felons Sarrasins.
Certes molt en sui liés, quant j'en voi .i. morir ;
Mais ja hom crestïens n'estra par moi ocis,
Ne nel comencerai à Richart mon cousin. »

Va, glos, dist l'empereres, de Deu soies maudis.
Richart, je vos pandrai, par mon grenon flori. »

Salemon de Bretaigne a li rois apelé ;
Cil se leva en piés, quant il s'oï nomer :
« Dites, sire empereres, que vos me demandes.
Ves me ci en presant, dites ce que voles. »
« Salemon, dist li rois, en vos me doi fier.
M 264De moi tenes Bretaigne et le Maine dalés,
A .iii. mil chevaliers servisse me deves.
Je vos donrai Anjou, se Richart me pandes,
Qui tant m'a traveillié, ici com vos saves. »
« Sire, dist Salemons, ne volies vos el ?
Je sui estranges hom et d'autre terre nés ;
Si n'ai en cest païs parant n'ami charnel,
Prenes toute vo terre puisque vos la voles.
Ja Richars n'aura mal dont le puise garder. »
« Va, glous, dist Charlemaignes, tot te confonde Dés !
Richart, je vos pandrai, par mon grenon mellé,
Que je ne parjuroie por toute m'ireté. »

« [Et] vos, biaus niés Rollans, l'empereres a dit.
Quant ce vient al besoing, ne me deves fallir.
Biaus niés, ne vees vos com François m'ont traï ?
Or le vos covient pandre, puisque vos l'avez pris,
Et je vos en donrai Couloigne sor le Rin
Et Ballet et Tremoigne et Hollande à tenir,
Et le val Saint Dié, c'est .i. lius barbarins,
Et trestoute la terre desi à Valentin ;
.m. livres vos vaudront chascun jor li chemin.
Del fief vos serviront .x.m. fervesti.

Et faites Richart pandre à .i. anfant petit. »
« Sire, ce dist Rollans, or m'avez vos soupris,
Car je li afiai, ençois que il fust pris,
Que il n'i aurait garde por home qui fust vis :

Et se je ment ma foi, dont sui je Antecris.
Jamais honor n'auroie nul jor ennui païs,
Ains seroie honis, dolereus et mendis.
Ha ! .xii. per de France, à tous vos cri merci,
Que n'ocies Richart, mal seroie bailli.
Mais ki Richart pandra, de m'amor le desfi ;
A Durendart m'espée la covendra morir.
Et se il avient chosse que Richars soit ocis,
A Renaut me rendrai et serai comme pris.
Li nons le duc Rollant sera mis en obli ;
S'aurai à nom Richart et lor charnex amis ;
Molt lor aiderai bien lor guerre à maintenir.
M 265 Se plus me quiert Renaus, bien iert de sens faillis. »
« Hé, glous, dit l'empereres, de Deu soies maldis !
Richart, je vos pandrai, molt vos valdra petit. »

Le duc Joifroi d'Anjo[u] a li rois apelé ;
Cil se leva en piés, quant il s'oï nomer,
Et vint devant le roi, si l'a araisoné :
« Biau sire, que vos plaist ? dites vo volonté. »
« Joifroi, ce dist li rois, je vos ai molt amé.
Renaus ocist ton pere sos Balençon au gué,
Aallars, ton neveu, sos Vairepane es prés :
Se vos n'iestes coars, vangier vos en poes.
Vos deves bien destruire vostre anemi mortel.
Or m'ales Richart pandre, le fil Aymon le ber,

Atot .m. chevaliers que avec vos manres ;
Je ne voldrois en France que ne vos soit livré. »
« Sire, se dist Joifrois, ne voldries vos el ?
Par icel saint apostre c'en quiert en Noiron pré,
Je nel feroie mie, por quanque vos aves.
Se il m'ocist mon pere, ne le fist pas de gré ;
Trop est pres de ma terre, se vos plaist, arestés ;
S'or avoie Richart pandu ne afolé,
Certes, s'il n'i avoit fors Maugis le faé,
Ne me seroit garans ne chastel ne cité.
Tant donrai à Renaut or fin et argent cler,
Ke entre moi et lui seromes acordé. »
« Va, glous, dist Charlemaignes, tu soies vergondés !
Richart, je vos pandrai par mon grenon mellé. »

« [Et] vos, sire Oliviers, l'empereres respont,
Vos iestes de Viane, de ma meillor maison.
Onques Reniers, vos pere, ne fist jor se bien non,
Ne dans Girars, mes hom, vostre honcles qu'est preudon.
Je vos donrai Viane et la cist de Liom,
Et s'aures Janvre et Pise tot en vostre abandon,
Dont vos aures en fief .x.m. compaignons ;
Si m'ales Richart pendre, le fil au viel Aimon,
O tot mil chevaliers que nos vos bailleron,
Qui garderont les forces por Maugis le larron. »
« Sire, dist Oliviers, en moie foi, je non.
Je ne veil ores mie marir mon compaignon,
Ne ferai contre lui qui vaille .i. esperon.
Je seroie parjurs et trop desloiaus hom,
N'il ne fait pas à pandre ; nos piés n'i porterom. »
« Hé Dex ! dist Charlemaignes, com j'ai malvais barons

Ki resoignent à pandre .i. maleoit glouton.
Richart, je vos pandrai, par mon flori grenon. »

L'empereres de France s'en est en pié levés ;
De mal talent et d'ire est trestous tressués,
Et a dit as François : « Seignor, or m'escoutes.
Ja fui je fius Pepin, issi com vos saves,
Et Bertain la roïne qui tant ot le vis cler.
Il fu mordris en France et a tort enherbés,
Et je chaciés de France dolans, eschaitivés.
En Espaigne en alai à Galafre sor mer.
Illuec fui je forment dolans et esgarés,
Fors jetés de ma terre et de mon parenté.
Là fis je tant par armes que je fui adobés
Et conquis Galiene m'amie, o le vis cler ;
Si laisa por m'amor .xv. rois coronés.
Li apostoles Miles m'aida à coroner.
Je ving en dolce France o mon riche barné,
Et si pris tos les sers qui furent el regné.
Je les fis tos ardoir et la poudre venter.
Adonc me fis en France, merci Deu, coroner,

Galiene m'amie à grant joie espouser
Quant je cuidai avoir tot mon regne aquité,
Dont jurerent ma mort trestot li .xii. per ;
Si me durent mordrir par .i. jor de Noël.
Dex me menda par l'angle que je alasse embler ;
Voirement i alai, ne l'ossai refuser.
Je n'oi clef ne sosclave por tresor esfondrer ;
Dex me tramist à moi .i. fort larron prové ;
Basins avoit à nom, mena me en la ferté,

Et si entra dedans por l'avoir assembler.
Illuec oï Gerin le conseil demonstrer,
Qui le dist à sa fame coiemen, à celé.
Basins le me conta, quant il fu retornés.
M 267Je atendi le terme et si les pris provés,
Les coutiaus ens es manches, tranchans et afilés.
Je en fis tel justisse comme vos bien saves,
Pendre, ardoir et destruire et les membres coper.
Mais par cele corone qu'en mon chief doi porter,
Il n'i a nul de vos, de tos les .xii. pers,
Qui ne soit par son nom orendroit apelés.
Cil qui l'escondira, si me garisse Dés,
Je le ferai ardoir et la poudre vanter ;
De moi ne tenra terre en trestot son aé. »
Quant François l'ont oï, molt en sunt esfraé.
Il n'i a si hardi cui n'estuece trambler ;
Dont n'i vossissent estre por l'or de .x. cités.
Estout, le fil Œdon, a Charles apelé :
« Venes avant, biau frere, car molt vos ai amé.
De moi tenes Borgoingne et Langres ma cité ;
A .xx.m. chevaliers servisse me deves.
Ales moi Richart pendre, le fil Aymon le ber.
De fief vos en croitrai .m. chevaliers armés.
Je vos doing en Auvergne Clarmont, ma grant cité,

Et avec Monferras, se prendre le voles,
Monpanon et Monsac et l'Estole dalés. »
« Sire, ce dist Estous, merci, por amor Dé.
Ves là Œdon, mon pere, qui tient les iretés.
Onques n'en oi encor ne chastel ne cité ;
Ains sui compains Rollant de mes armes porter ;

Si me vif de mes armes com autre bacelers.
Mais quant aurai la terre et tenrai l'ireté,
Adonc ferai je, sire, toute vo volenté. »
« Par saint Denis, dist Charles, vos i covient aler.
Je me sui por les autres à vo cors aboutés. »
« Sire, est ce donc à certes que vos issi parles ? »
« Oïl, ce dist li rois, si me garisse Dés. »
« Par foi, ce dist Estous, or vos oi je jurer ;
Mais par cele corone que vos deves porter,
Vos ne volries estre al caaignon fermer,
Empereres de France, por .xiiii. cités. »
« Oes, sire, dist Guenes, con vos a ramprosné. »
M 268« Voire, ce dist li rois, tot le confonde Dex ! »
Charles tint .i. baston, s'a Estout regardé ;
Par mal talent li giete, qu'il le cuide afoler ;

Si fiert en une estache, toute la fait trambler ;
S'il l'eüst conseü, il l'eüst afolé.
Estons, li fius Œdon, s'en est issus del tref ;
Li plus de ceus de France sunt apreis lui torné.
« Names, dist Charlemaignes, où sunt mi per alé ?
« Sire, dist li dus Names, merci, por amor Dé.
Ci sui de vos servir pres et abandonés.
Vous aves tous vos princes et banis et només ;
Desiiers de Pavie est en sa terre alés.
De tous les .xii. pers n'i a que .ii. remés,
C'est Richars de Ruhem que vos ici vees,
Et moi drois empereres, à cui vos or parles. »
[Qant Charles l'a oï, s'a Richart apelé :]
« Venes avant, Richart de Ruhem la cité.
Vos iestes .i. de ceus où plus me sui fiés.

Onques de vo linage ne me vint fausetés.
Or vos covient, amis, que Richart me pandes. »
« Sire, ce dist li dus, volentiers et de grés ;
Car je sui vos hom liges, si nel vos os veher.
Mais par mon chief, dans rois, je nel vos quier celer,
Se maing Richart as forches, ovec moi en vendres ;
Et je irai o vos, des armes aprestés,
O tot mil chevaliers, se vos les me livres ;
Et faites Richart pandre à cui que vos voles.
Se Renaus vos requiert ne Aallars l'ains nés,
Por vos sera mes cors vers eus abandonnés,
Et ferrai le premier, se jel puis encontrer.
Richars est de ma jeste et de mon parenté ;
Je nel pandroie mie, por quanque vos aves. »
« Hé glos, dist Charlemaignes, tot te confonde Dex.

Names, ce dist li rois, quel conseil me donres ? »
« Sire, dist li dus Names, quel conseil demendes ?
Vos demendes conseil et croire nel voles.
Renaus et Aallars sunt bien de France né ;
Molt a duré la guerre, li .xx. ans sunt passé.
Mort en sunt en bataille .m. chevalier armé.
M 269Car mendes or Renaut et Aallart l'ainsné,
Et Guichart et Maugis, que Richart lor rendres ;
Si deviengnent vostre home, foi plevi et juré ;
Aallars et Renaus soient des .xii. pers.
Jusqu'en Jherusalem en seres plus doutés,
Se vos avez l'amor as .iiii. bachelers.
Com plus tendrois la guerre et vos plus i perdres ;
Car il sunt chevalier hardi et aduré,
Et si sunt de vo geste et de vo parenté

De par Aymon lor pere, si que bien le saves. »
« Non sunt, dist Charlemaignes, car Renaus m'a fausé.
Richart, je vos pandrai, par mon grenon mellé. »
« Sire, dist li dus Names, se vos plaist, non feres.
Ja nel puet ses parages sofrir ne andurer.
Li .xii. per de France, qui ci sunt assemblé,
Et vos meïsmes, sire, en series blasmés.
Quant le voles ocirre, meillor conseil prendes.
Car le metes en chartre ou en celier pierré,
Si ait buies es piés et le charchan fermé ;
Si le faites, biau sire, à .c. homes garder.
Jamais ne mangera ne de pain ne de blé ;
Mais la char toute crue devant lui li metes.
Molt vivra cortement, ains iert lues afamés. »
« Names, dist Charlemaignes, or m'avez vos gabé.
Encor est Maugis vis, qui tos est anchantés.
S'or avoie Renaut laiens emprisoné,

Et Aallart le conte et Guichars l'alossé,
Si l'eüsse sor Sains et plevi et juré
Que je les garderoie desi à l'ajorné,
Si les auroit Maugis ains mie nuit amblés. »
Dist Ogiers li Danois : « Trop aves sermoné ;
Quant plus prieres Charle, mains fera en non Dé.
Au bien ferir des lances nos verres acorder.
Hui montrera l'enfant, qui le volra amer.
Son linage en covient à une part torner,
Et cil qui remanra, de moi soit desfiés. »
Ogiers de Danemarce s'en est issus del tref ;
Estous, li fils Œdon, s'en est o lui tornés,
Richars de Normendie et Torpins l'ordenés

Ydelons de Baiviere est de lor parenté.
Il vestent les haubers, lacent helmes jemés
Et çaingnent les espées as senestres costés.
Bien furent .xv. m. quant furent asamblé.
Ogiers de Danemarche se prent à escrier :
« Or i parra, dans rois, cui l'en feres mener,
Tex le porra conduire, tos iert à mort livrés.
Il n'a si riche prince en tot vostre regné,
Que s'il le maine as forches, qu'il n'ait le chief copé. »
Ogiers, li bons Danois, s'en vint au maistre tré
Et a veü Richart laiens enprisoné.
Les poins avoit loiés et les .ii. iols bandés ;
Tres parmi liu des ongles li raie li sans clers.
Quant Ogiers l'a veü, si comence à plorer ;
Sovent giete la main au bon branc aceré,
Qu'il li voloit les mains et les iols desbander ;
Mais tant doute Charlon qu'il ne l'osse adeser.
Richars apele Ogier : « Biau cousins, çà venes
Et vos Names de France et Torpins l'ordenés
Et Estout le vaillant, Widelon le barbé,

Et vos, sire Rollans, je weil à vos parler. »
A une part les torne Richars enmi le pré.
« Seignor, les vos mercis et de moi et de Dé.
Molt vos iestes por moi traveillié et pené.
Ales isnellement, por Deu, si descendes
Et offres droit à Charle, au meillor coroné,
Qui onques fust en terre por ses armes porter ;
Et faites vo seignor son talent et son gré.
Miels est que je i muire, sans compaignon et per,
Que vos fussies por moi trestot deserité. »

Dist Ogiers li Danois : « Que as tu dit, desvés ?
Or seras-tu pandus, il ne puet demorer. »
« Rollant, ce dist Richars, cuites soies clamés
De çou que me plevistes sos Balençon as gués. »
Quant Ogiers l'a oï, à poi n'est forsenés.
« Rollant, ce dist Ogiers, merci por charité,
Mais tenes à Richart molt bien vo loialté. »
M 271« Ogier, ce dist Rollans, car me laisies ester.
Je ferai à Richart toute sa volenté.
« Sire, tous soies quites, ce dist Richars li ber.
Miel voldroie morir que longement pener. »
Richars apele Ogier : « Biau cosins, çà venes.
Je vos requier por Deu que m'en laisies aler. »
« Non ferai, dist Ogiers, ja, se Deu plaist, n'ires. »
« Si ferai, dist Richars, gardes, ne m'arestes.
Jou ai veü Maugis o le chaperon lé.
Puis que je fui venu, l'ai je veü as trés.
Ne cuidies ores mie que il m'ait oblié.
Tex m'ira encui pandre qui mal sera loués. »
Dist Ogiers li Danois : « Por Deu, est çou vertés
Que tu veïs Maugis, le chevalier manbré ? »
« Oïl, ce dist Richars, si me garisse Dés. »
Dist Ogiers li Danois : « Or sui aseürés.
Quant tu veïs Maugis, je ne dout home né. »
Lors descendent à pié trestot li .xii. per ;

A Charle sunt venu, si l'ont araisoné :
« Sire, drois empereres, s'il vos plaist, entendes.
Nos vos cuidasmes, sire, del tot espoenter,
Que Richart no cousin feïssies delivrer.
Nos somes tot vostre home plevi et afié ;

Si ne vos ossons plus correcier ne irer.
Mais cil qui l'ira pandre, soit à nos acordés.
Faire le poes pandre à cui que vos voles. »
« Par foi ce dist li rois, or avez bien parlé.
Par saint Denis de France, molt grant preu, i aures.
Et vos, biaus niés Rollans, dites quel le feres. »
« Sire, ce dist Rollans, je vos di autre tel ;
Mais qu'il n'i voist .i. seus de tos les .xii. pers. »
« Par mon chief, dist li rois, vos aves bien parlé. »
L'empereres de France s'en est en piés levés.
« Seignor, dist Charlemaignes, à moi en entendes
Qui weut estre de France et proisiés et amés,
Et bien de mon barnage et mes amis privés,
Or se devroit en piés tot dessemons [lever]. »
Onques n'i ot .i. seul qui ossat mot soner,
M 272Fors seulement Rispeu, cil est en piés levés.
Ce fu .i. mal traïtres, de Ribemont fu nés,
Et vint devant le roi, si l'a araisoné.
« Sire, drois empereres, bien vos ai escouté.
Renaus ocist mon pere sos Balençon as gués.
[La venjance en prendrai, se vos le comandes,]
Et de Foucon, mon honcle, qui de Morillon ert,
A la roche Mabon où le m'ont mort jeté.
Onques li siens linages ne pot le mien amer. »

Dist Ogiers li Danois : « Or aves bien parlé.
Se vos n'iestes malvais ; vengier vos en poes. »
.....
« Sire, drois empereres, s'il vos plaist, entendes.
Or me baillies Richart, delivrés en seres
Et je l'irai ja pendre, par mon grenon mellé. »

« Par mon cief, dist li rois, tot aparmain l'aures. »
Charles vint à Ripeu, par le poing l'a coubré ;
Joste lui l'a asis, si l'a araisoné.
« Ripeu, dist l'empereres, or aves vos mon gré.
Or vos donrai .i. fief c'ainc mais ne voil doner.
Chamberlans de ma chambre à toujors mais seres ;
N'i venra dus ne quens, princes ne avoés,
Valet ne escuier, ne home qui soit nés,
Por terre ne por fief avoir ne relever,
Que n'aies le mentel qu'il aura afublé
Et le cheval ausi qu'il aura amené,
Ou autre tel achat, com avoir en volres. »
« Par mon cief, dist dus Names, riche fief li donres.
Bien en porra en ost .m. chevaliers mener. »
Ripeus s'agenoilla, au pié li est alés ;
Si en reçust le gant, voiant tot le barné.
Mais ce fu .i. tex fiefs dont petit fu fievés ;
Ases l'achata chier, poi i a conquesté.
« Rispeus, dist Charlemaignes, or tost si en ales ».
« Sire, dist li traïtres, à moi en entendes.
Dont me faites plevir à tos les .xii. pers
K'il ne me feront mal quant serai retornés. »

« Par foi, ce dist li rois, volentiers et de gré.
Venes avant, Rollant, vos l'estuet afier.
Oliviers de Viane et Estout le membré,
M 273Richars de Normendie et Ydelon le ber
Li .i. en apres l'autre le vont tot afier.
« Par mon chief, ce dist Charles, ja mar en doteres.
Il n'a si riche prince en la Crestienté,
S'il vos voloit mesfaire, ne fust deserités. »

« Sire, ce dist Ripeus, à moi en entendes.
Encor en i a .i. qui plus m'a regardé ;
C'est cil que plus redout, molt m'a hui rebolé. »
« Qui est il ? dist li rois, molt weil qu'il soit només. »
« Par foi, ce est Ogiers, que je voi là ester. »
« Venes avant, Ogier, vos l'estuet afier. »
« Sire, ce dist Ogiers, à vostre volenté.
Je plevis à Ripeu la moie loiauté :
S'il maine à Monfaucon Richart por afoler,
Ne le garra chastiaus, vile ne fermeté.
Qu'il n'ait perdu la teste ains le tiers jor passé. »
Quant l'entendi li rois, à poi n'est forsenés ;
Il ne pot dire mot, tant par fu adolés.
Rollans et Oliviers sunt à Ogier alé,
Et dus Names de France et Ydelons li ber :
« Ogier, por Deu del ciel, por coi vos demores ?
Car en laisies Richart isnellement aler.
Tex l'ira encui pandre, qui i sera levés.
Cuides vos que si frere l'aient si oblié ?
Nenil, par saint Denis, ja mar le cuideres.

Se nos l'avions ore et plevi et juré
Sor le cors saint Blancart de Paris la cité,
Ne vaudroit à Ripeu .i. denier moneé,
Se Richars i est mors, ocis ne afolés,
Qu'il ne perde la testeençois .i. mois passé. »
Tant ont dit à Ogier qu'il lor a creanté
Qu'il n'aura de lui garde, tost l'a aseüré.
« Ripeu, dist Charlemaignes, or en poes aler.
Ja mar doterois home qui de mere soit nés.
Menes .m. chevaliers garnis et conreés,

Qu'il garderont les forches por Maugis le faé ;
Que se Renaus i vient, mon droit me maintenes. »
« Sire, ce dist Ripeus, se vos le comendes,
M 274Je n'en metrai que .c. por coiement aler. »
10395« Ripeus, dist Charlemaignes, or aves bien parlé. »
Li glous vesti l'auberc et a l'elme fermé,
Et a çainte l'espée au senestre costé
Et pandi à son col .i. fort escu listé,
Et tint .i. fort espié à confanon fermé.
10400Et salli el cheval c'on li ot apresté.
Adonc li fu Richars maintenant delivrés ;
Les poins avoit liés et les .ii. oels bandés ;
Sor .i. mul ambleor ont fait Richart monter.
Ripeus de Ribemont, li traïtres prové,

10405Cui Dame Dex confonde, li rois de majestés,
Li lança .i. chevestre par andeus les costés.
Molt fort li a estraint par molt grant cruelté ;
Tot autresi le maine comme larron prové.
Por la pitié de lui ont maint baron ploré ;
10410Mais l'empereres Charles l'a si cueilli en hé,
Qu'il n'en voloit oïr nul home qui fust né.
Et Ripeus chevauça, ki fu acheminé,
O lui si compagnon c'on li avoit livré.
Et l'emperere Charles le convoia asses ;
10415Bonement le chastie, qu'il ne soit esfraés :
« Vengies moi de Richart, et puis si retornes.
Ja mar doterois home qui de mere soit nés. »
« Sire, ce dist Ripeus, de cestui pais aves ;
Si fust ores Renaus et Maugis atornés,
10420Com Richars iert encui, ains qu'il soit esconsé ! »

« Certes, ce dist li rois, quant il l'ot escouté,
G'i volroie avoir mis .iiii. de mes cités. »
Or s'en torne Ripeus, molt s'est aseürés.

Qui donc veïst François par ces terres [pasmer]
Et lor cheveus derrompre et lor dras dessirer ;
Jamais de si grant duel n'orra nus hom parler.
Ogiers, li bons Danois, est venus à son tré.
« Ha Dex ! ce dist Ogiers, com m'aves oblié !
Maleoite soit l'eure que je fui engendrés,
Quant mon cousin germain voi as forces mener
Et ne sui tant hardis que je en os parler. »
M 275Plus de .vii. fois se pasme en .i. lit où il ert.
Son escuier apele : « Biaus amis, ça venes.
Ales tost Broiefort mon ceval enseler ;
Mon hauberc et mon helme gardes n'i oblies.
Sel menes coiement là defors en cel pré.
Je ne lairoie mie, por estre desmembrés,
Ne voise apres Richart, mon cousin l'aduré.
Je le volrai vengier, se Dex l'a destiné. »
Et cil li respondi : « Si com vos comendes. »
A iceste parole est li rois retornés,
Et Ripeus chevauça baus et aseürés.
Richart le fil Aymon, enmaine encheveistré,

Ki forment a le cuer dolant et abosmé ;
Molt durement se crient c'on ne l'ait oblié.
Desi à Monfauoon n'auront reine tiré ;
Il passent Balençon, dont parfont sunt li gué.
Tot droit à Monfaucon s'en est Ripeus alés ;
Si a veü les forces c'on i avoit levé ;

Por pendre roi Yon, le glouton desfaé,
Les i fist li rois Charles et drecier et lever.
Or i voldront Richart, ce m'est vis, encroer,
Mais Dame Dex de glore l'en puet bien delivrer,
Ki ses amis porgarde qui de cuer l'ont amé.
Ripeus, li mals traïtres, ki Dex puist mal doner,
En apele Richart ki le cuer ot iré.
Par molt grant felonie l'en prist à ramprosner :
« Si m'aït Dex, Richart, mal vos est encontré.
Encui seres pandus à molt grande lasté.
A tous jors mais sera vos freres reprové.
Honte en auront li oir de vostre parenté.
La mort Foucon mon oncle vos ferai comparer
Que Renaus m'a ocis sos Balençon as gués
Or verrai se Maugis vos saura anchanter.

Bien saura des aniaus et si saura errer
Se il de ci vos giete, ains que soies finés.
Ja Ogiers li Danois ki tant m'a rebolés,
N'i venra mais à tans ne vos grans parentés. »
Quant Richars a oï issi Ripeu parler,
M 276 Toute la char li tremble, molt est espoentés,
Quant il n'oï Baiart, le destrier abrivé,
Que il soloit entendre d'une lieuee aler,
N'il n'oï à Renaut Montauban escrier,
N'Aallart Vairepane, l'ensaigne naturel ;
Dont cuide bien sans faille qu'il l'aient oblié.
Lors a dit à Ripeu, le traïtor prové :
« Ahi ! Ripeu, biau sire, aies de moi pité,
Par icel saint Seignor ki tot a estoré.
Je n'ai pas deservi c'on me doie encroer. »

« Certes, se dist li fel, por noiant en parles.
Ne vos lairoie vivre por l'or de .x. cités. »
« Sire, ce dist Richars, dont vos pri je, por Dé,
Que vos me faites ci le provoire amener,
Où puisse mes pechiés et jehir et conter. »

« Seignor, ce dist Richars, je weil estre confes. »
Et on li amena l'esvesque Daniel ;
Penitance li donne de ses greignors mesfes.
Illuec plora l'esvesques por l'enfant Richardet,
Et pria Dameldeu et le cors saint Marcel
Qu'il li face pardon à l'ame et vrai apel,
Puis s'en torne l'esvesques tres parmi .i. vaucel :
Et Richars fu illuec tos sens ens el prael,
Et Ripeus vint à lui qui molt het le dancel.
Maintenant li ferma ens el col. .i. hardel,
Puis monta sur l'eschiele, ou lait li fust ou bel.

Richars monta l'eschiele, n'i fist arestisson,
Et Ripeus monte apres, ferme le chaieignon.
Assis s'est sor le feste, en haut encontremont,

Et Richars escouta entor et environ.
Il n'i oï Baiart le destrier arragon.
Or a paor de mort Richars, li fius Aymon.
« Ahi ! dist il, Ripeu, gentils fius à baron,
Dones moi .i. respit que nos vos demandon,
De dire une proiere que dire soliom.
Bien sai, se je la di, m'ame aura garison. »
« Par mon chief, dist Ripeus, ja respit n'en donron. »
« Sire, dient si home, s'il vos plaist, si ferom.

M 277S'il puet s'ame salver, grant aumosne i auron. »
Respit li ont doné, je cuit, où il perdront.

Vers Oriant torna son vis et son menton ;
De bon cuer et de vrai commence .i. orisson :
« Dame Dex, sire pere, ki formastes le mont
Et alastes par terre com autres pauvres hom,
Et garistes Jonas el ventre del poison ;

Marie Magdalaine fesistes le pardon
Et Daniel salvastes en la fosse au lion,
De mort resuscitastes le cors saint Lazaron,
Et fesistes Adan de terre de limon,
Et d'un fruit li feïstes, sire, desfension,
Et il en manga puis, ne li fist se mal non ;
Issi com çou est voirs et nos bien le creon,
Si garissies mon cors de mort et de prison
Que ne me pande hui Ripeus de Ribemont.
Chastel de Montauban, à Deu vos comendom.
Renaus, biaus tres dous frere jamais ne vos verron,
Ne Aallart le preu ne Guichart le baron.
Huï m'a traï Maugis que on tient à larron.

Ripeu, fai ton plaisir, à Deu nos comendon. »
Et li glous est montés, ferme le chaiaignon
Et sist enson le feste, tot droit en cevauçons.
Por Deu, seignor baron, bien l'aves oï tot,
Que Baiars fu faés, li bons cevaus gascons ;
Si entendoit parole com se ce fust [.i.] hom.
Venus est à Renaut, ens el brueillet reont
Où il iert endormis si com traveilliés hom.
Baiars ne pot parler, ne dit ne o ne non ;

Ains hauce le pié destre qu'il ot gros et reont,
Et fiert l'escu Renaut .i. grant cop à bandon ;
De l'un chief dusqu'en l'autre le peçoie et confont ;
Et Renaus s'esveilla, si sailli contremont.
Il a overt les iols, si garde droit amont
Et a veü son frere ki fu sus l'escaillon.
Quant li ber l'aperçoit, ainc tel dolor n'ot hom ;
Plus tost fu en Baiart que ne vole faucon,
Et li chevaus s'en torne le tertre contremont.
M 278Ainc ne l'estut le jor touchier de l'esperon ;
Au menor saut qu'il fait, .xxx. piés el sablon ;
Ne s'i tenist à vol ostor n'esmerillon.
De la noise s'esveille Aallars le greignor
Et Guichars d'autre part, li fius au viel Aymon ;
En la ceue derriere Amaugis li larron :
A haute vois s'escrie : « Pilates et Noirom,
M'aves vos endormi par vo maleïçon ? »
Lors monte en Broieguerre, son destrier arragon ;
Fors Baiart le Renaut il n'i avoit meillor.
Renaus sist en Baiart qui li cort de randon ;
La bouche porte ouverte, baée contremont.
Ainc ne l'estut le jor toucier de l'esperon ;
Au menor saut qu'il fait, .xxx. piés el sablon.
Si henist et braidist qu'il fait tentir le mont.
Bien le puet on oïr d'une loée lonc.

Sachies, il n'aloit mie le pas ne le troton,
N'il n'aloit l'ambleüre ne les galos reons ;
Ains va les saus plus tost que ne vole faucons.
Et Ripeus fu montés, ferme le caaignon,
Et vit covrir la terre des chevaliers barons.

Il fu si esbahis qu'il ne dit o ne non ;
Dont n'i vossist il estre por nul avoir del mont.
Lors a dit à Richart, le fil au viel Aymon :
« Or vos vient .i. secors ; ains si grant ne vit hon.
Or voi venir Renaut sor Baiart l'arragon,
Aallart et Guichart, le fil au viel Aymon.
Cist vos feront secors, gentius fius à baron.
Si m'aïst Dex, Richart, je n'i quis se bien nom.
Il n'i a plus ne mains, à vos me rent prison.
Gardes, sire Richars, n'i aie se bien nom.
Je le fis por l'estrif qui iert el paveillon ;
Car je savoie bien que auries secors. »
Richars dist coiement, à molt basse raison :
« Por coi me gabes ores, Rispeu de Ribemont ?
Certes se fust or ci Renaus, li fius Aymon,
Ne Aallars mes freres, ne Guichars li baron,
Je ne cuit qu'il soit hom nus si hardi el mont,
Qui des mois me fermast el col le chaieignon. »
« Par foi, ce dist Ripens, mie ne vos mentom.
Ves le ci où il vient, à .i. giet de baston.
Je ne vos quier mal faire, avales l'escaillon.
Tos tans vos cri merci, gentius fius à baron. »
« Ja ne soit il mes freres, Renaus li fius Aymon,
Ripeu, s'il ne vos pent à cestui caaingnon. »
Et Renaus li escrie à molt haute raison.

« Si m'aït Dex, dist il, Ripeu de Ribemont,
Je vos calenc Richart, nos le raplegeron.
Malvais garant aures en vo seignor Charlon. »
Atant es vos Maugis brochant à esperon ;
Ja li tenoit la lance sor le maistre giron,

Quant Renaus li escrie : « Non faire, gentius hom
Por Deu, ne l'atouchier, gentius fius à baron.
Car ne volroie mie por l'onor de Soison
Que nus hom l'eüst mort, se jou meïsmes non.
Ains vengeron no frere que durement amon. »
Lors saisist son espié Renaus li fius Aymon,
Et fiert desus l'auberc Ripeu de Ribemon.
Le cuer li a tranchié, le fié et le poumon,
Il l'a mort abatu devant lui el sablon.
Puis a dit à ses homes : « [Prandes] ses compaignons.
Mar en estordra .i. par le cors saint Simon. »
Renaus descent à terre de Baiart l'arragon ;
Venus est à l'eschiele, si monte contremont,
Et a saisi son frere qui est sus l'escaillon.
Entre ses bras aporte contreval le baron ;
Si li a desloiés et les piés et les pons.
Plus de .c. fois li baise la bouce et le menton.
« Frere, porres garir ? » dist Renaus li frans hom.
« Oïl, ce dist Richars, se armes aviom. »
« Par mon chief, dist Renaus, asses vos en querron. »
« Frere, ce dist Richars, entendes ma raison.
Je weil avoir les armes Ripeu de Ribemon,
Son hauberc, son escu et son helme reont,
Et s'aurai sa baniere et son destrier gascon. »
« Par foi, bien aves dit : » dist Renaus au baron.
Lors si vont desarmer Ripeu de Ribemont.

Si li ferma Renaus el col le caaingnon ;
Il meïsmes ses cors le trait encontremont
Et .xv. de ses drus que Charles amoit mont.
« Frere, ce dist Renaus, cist garderont les mons.

Çou seront li ostage que nos lairons Charlon. »
Renaus descent à terre des forces contremont
Et vait baisier Richart la bouce et le menton.
Maugis et Aallars et Guichars li baron
Le baisent et acolent entor et environ ;
Molt demainent grant joie de Richart au poil blont.
Or resunt assemblé li .iiii. fil Aymon.
« Renaut, ki t'esveilla ? dist Maugis li larron.
Dormis tu quant Ripeus fist ceste traïson ? »
« Oïl, ce dist Renaus, si ait m'ame pardon. »
« Et ki vos esveilla ? » — « Baiars, mes arragons. »
« Hé Dex ! ce dist Maugis, biaus peres glorious,
Maint bien nos aura fait Baiars li arragons. »
Lors l'acolent et baisent chascuns par contençon.
« Seignor, ce dist Renaus, et comment le ferom ?
Bien nos est encontré, merci Deu et son nom,
Quant nos avons Richart sain et sauf de prison.
Alons à Montauban brochant à esperon,
Si confortons ma fame et mes .ii. enfançons.
Si mangerons à joie pain et char et poisons
Et si ferons justisse del traïtor Yon.
Ne remest mie en lui que pandu ne fusson.
Dusques à lendemain illuec reposserom,
Que nos requerons Charle à .x. mil compaignons,
Et monstrerons le roi que mie ne l'amons.
Ça dedens Montauban .ii. mil en laiseron
Ki nos feront secors, se mestier en avon. »
« Par foi, ce dist Richars, issi pas nel ferom ;
Car vos ne saves mie le duel ne le tristor
K'il a eü por moi au tref l'empereor.

Molt par deves amer Rollant le poigneor,
Ogier de Danemarehe, Estot le fil Œdom,
Richart de Normendie, le baivier Widelon ;
M 281 10660L'arcevesque Turpin, Olivier le baron ;
A Charle se mellerent dedans son paveillon.
Renaut, ce firent il trestot por vostre amor,
Onques ne fu tex deus veüs en tot le mont,
Com demainent en l'ot li nobile baron ;
10665Bien cuident que me pande Ripeus de Ribemont.
Dones moi le congié, et nos vos en prion,
Que je puisse monstrer Ogier le poigneor,
Ydelon le baivier, Estout le fil Œdon,
Que je suis eschapés sains et saus de prison.
10670Onques ne fu tel joie com il en demenront. »
« Par foi, ce dist Renaus, Ogiers fist que preudon.
On doit amer le sien, quant ce vient au besoing.
Li jors est abaisiés et li solaus escons,
Je me dout molt de vos s'ales as paveillons ;
10675Mais je vos baillerai .iiii. mil compaignons,
Adobés de lor armes sor les destriers gascons ;
Et je remanrai ci en cel brueilluet reont,
Et je et Aallars et Maugis li larron
Et Guichars, vostres freres, à .x.m. compaignons.
10680Si porteres Bondin, mon cor, ensamble o vos,
Sel sones hautement, se vos aves besoing. »
« Sire, ce dist Richars, isi bien l'otrions. »
Cil se vont adober, qui ovec lui iront ;
Il vestent les haubers, lacent helmes reons,
10685Et çaignent les espées as senestres girons.
Et monterent es seles des auferrans gascons,

Et pendent à lor cols les escus as lions,
Et ont es grosses lances fermés les confanons,
Et or s'en vont ensamble, et Richars devant tous.
Renaus les comanda au cors sain[t] Lazaron,
Et Richars s'achemine droit vers les paveillons.
Si porte la baniere Ripeu de Ribemont ;

Et Charles estoit fors, il et si compaignon,
Armés molt richement sor .i. cheval gascon.
Li rois estoit armés à guise de baron ;
Il garde desor destre as puis de Monfaucon,
S'a veü la baniere Ripeu de Ribemont,
M 282Son escu et sa lance et son destrier gascon.
Quant Ogiers l'aperçoit, si grant duel nen ot hom ;
« Ahi ! dist-il, chaitis, coment nos contendron ?
Bien est perdus Richars et mis à deshonor.
Las moi, dolans pechieres, jamais no le verron.
Bien m'a traï Renaus et Maugis li larron.
Pandus iestes, Richart, à tort et sens raison.
Cousins, or vos parut, n'aviens parens el mont.
Se ne vos puis vengier, jamais joie n'aurom. »
Il broce Broiefort des tranchans esperons
Et [il] li vait plus tost que nus esmerillons.
Il a traite Cortain dont à or est li pons ;
Et Charles se regarde, voit Ogier le baron
Qui s'en vait vers Ripeu à coite d'esperon.
Il a dit à ses homes : « Poignes apres, baron.
Qui est or mes amis, si laist corre à bandon.
Ves là venir Ripeu que je aim et pris molt ;
Il a fait mon servisse ; sachies qu'il est preudom ;
De Richart m'a vengié, le fil au viel Aimon.

Or le me veut ocirre Ogiers en traïson.
J'en ferai tel justisce, se tenir le poom,
Par le mien esciant, ainc tele ne vit hom. »
Or desrangent François et Normant et Breton.
L'empereres meïsmes lait corre à abandon ;
Mais Ogiers fu devant, le trait à .i. bougon,
Qui sist sor Broiefort, le destrier aragon ;
En l'ost n'avoit meillor c'onques i seüst on.
Ogiers s'en vait poignant, plus est fier que lion,
Et tint traite Cortain, haucie contremont,

Et escrie Richart, le fil au viel Aymon,
Qu'il cuidoit que ce fust Ripeus de Ribemont :
« Si m'aïst Dex, Ripeu, vos estes malvais hom
Malvais garant aures en vo seignor Karlon.
Hui perdres cele teste, ja n'aures raençon.
Mar i aves pandu Richart, le fil Aymon.
Dont ne vos di je bien, dedans le paveillon,
Se vos le pandies, k'en auries gerredon ! »
M 283 Il a traite Cortain qui tranche de randon,
Et vost ferir Richart parmi son helme amont,
Quant Richars li escrie clerement à haut ton :
« Merci, cousin Ogier, por Deu et por son nom.
Et ja sui je Richars, li fius au viel Aymom.
S'avons pandu Ripeu, nostre anemi felon,
Bien m'a vengié Renaus et Maugis li larron ;
Mais je me vieng monstrer à vos et as barons
Que je suis delivrés, merci Deu et ses nons. »
« Vos mentes, dist Ogiers, Ripeu de Ribemont.
Si n'en ires vos mie par vo grant traïson
Que ne perdes la teste sos cel hiaume reont. »

Quant Richars entendi Ogier le poingneor,
Ne fu mie merveille s'adonques ot paor.
« Por Deu, cousins, fait il ne me conissies vos ? »
« Nenil, ce dist Ogiers, si m'aïst saint Simon.
Je voi ci la baniere Ripeu de Ribemont,
Son hauberc et son helme et son escu à flor ;
Si voici le destrier qu'il ot à Monfaucon. »
« Ce fis je, dist Richars, por apercevoison. »
« Par foi, ce dist Ogiers, veoir veil ta façon. »
Atant deslace l'elme Richars, li fius Aymon ;
Quant Ogiers l'a veü, bien conut le baron.

Plus ds .xx. fois li baise le vis et le menton.
« Richart, par amor Deu qui vint à passion,
Qu'as tu fait de Ripeu, le maleoit glouton ? »
« Pandus est, dist Richars, au puis de Monfaucon.
Nel laisa Renaus pandre nul home, se lui non. »
« Par foi, ce dist Ogiers, il a fait que preudom.
Richart, or te garis, vois ci le roi Charlon. »
Or s'en retorne Ogiers, à coite d'esperon.
Quant or l'a veü Charles, si l'a mis à raison :
« Et dont venes, Ogier ? que fait Rispeus là mont ?
Que doit que il n'avale le pui de Monfaucon ? »
« En la moie foi, sire, li dus Ogiers respont,
Se vos ne me fussies si pres de l'esperon,
Je eüsse copé son maistre chaperon ;
Mais ne l'ossai touchier, tant fort le dotion.
M 284Il a pandu Richart, le fil au viel Aymon ;
Il n'osse avant venir, car il me doute molt.
Ales, si l'amenes, il n'a garde de nous. »
« Par mon chief, dist li rois, nos le garentiron. »

Charles point le cheval, si a soupris le mont
Et escria Richart, le fil au viel Aymon,
« Venes avant, fait il, Ripeu de Ribemont.
Ja mar vos doterois de nul home del mont. »
Et Richars li escrie à molt fiere raison :
« Ce n'est mie Ripeus, ains est ses confanons.
Je ai à non Richart, li fius au viel Aymon,
Et sui frere Renaut et Guichart le baron.
Vos me feristes ier ens et chief d'un baston ;
Renaus vos a pandu Ripeu de Ribemont
Et tos ses homes mors, fors .xv. compaignons.
Cil sunt pandu les lui, si garderont le mont.
Or vos gardes de moi, car nos vos desfions. »

Quant l'entant Charlemaignes, à poi d'ire ne font.
Il broche le cheval des tranchans esperons ;
Grans cols se vont doner es escus à lions ;
Desos les boucles d'or les fendent à bandon.
Des haubers c'ont vestus, desrompent li blaçon.
Ils briserent lor lances, s'en volent li tronçon.
Charles abat Richart tres enmi le sablon.
Richars se voit à terre, ainc tel duel n'en ot hom.
Il est saillis em piés à guisse de baron,
Et a traite l'espée ki li pent au giron,
Et vait ferir le roi parmi son helme amont
Que les flors et les pieres li abat à bandon.
.c. mailles li trança del [h]auberc fremillon.
Le cheval aconsiut par derriere l'arçon ;
Tot le fent et copa et mist en .ii. tronçons.
Li rois se vit à terre, si dolans ne fu hom.
Il est saillis en piés à guisse de lion,

Et a traite l'espée qui li pent au giron,
Et vait ferir Richart parmi son helme amont
Que les flors et les pieres en abat en .i. mont
Et l'escu de son col li malmet et confont.
M 285Et Richars refiert lui à guise de barom.
Charles cria Monjoie hautement, à cler ton.
Richars se traist ariere, li fius au vieil Aymon,
Et a sachié l'espée, si la traist contremont,
Et a saisi Bondin, sel sonne par vigor.
Quant Renaus l'entendi ens el brueilluet reont,
Et Aallars l'ainsnés et Guichars li baron,
Et Maugis se desrenge à guisse de faucon
Et vait devant les autres le trait à .i. bougon,
Et escrie : « Renaut, trop nos aseürom.
Je ai oï Richart nostre bon compaignon.
Il a souné Bondin par molt ruiste vigor.
Se Dame Dex n'en panse, jamais nel reverrom. »
Or s'en torne Renaus sor Baiart l'arragon,
Et .x.m. chevalier le suient à bandon.
Ainc ne fina de poindre, si vint à Monfaucon.

Renaus cria s'ensaigne Montauban à cler ton,
Aallars Vairepane et Guichars Valençon.
Richars cria Dordone, qui estoit en l'estor,
Et Maugis point et broce, si vait ferir Sanson
Qui tenoit Pierefrite et si tenoit Mascon. »
Son escu li perça et l'auberc li desront ;
Parmi le cors li mist la lance et le pignon.
Toute plaine sa lance l'abat mort de l'arçon,
Puis escrie s'ensaigne : « Feres avant, baron. »
Renaus en fiert .i. autre en l'escu à lion ;

Desos la boucle d'or li peçoie et confont
Et l'auberc de son dos li desmaille et desront,
Droit par miliu del cors li mist le confanon.
Mort l'abati à terre devant lui el sablon.
« Oltre, ce dist Renaus, à Deu maleïçon.
Mar acointates onques les puis de Monfaucon. »
Guichars feri le tiers, li fils au viel Aymon,
Tot le fendi li ber desi que el menton ;
Mort le trebuche à terre, onques n'ot raençon.
Aallars fiert le quart par grant aïroison ;
Ainc arme qu'il eüst ne li fist garison.
En .ii. moitiés li met le fié et le poumom.
M 286Mort l'abati à terre par dejoste .i. perron ;
Puis se sunt encontré entre lui et Huon,
.i. chevalier del Maine, qui molt fu riches hom.
Grans cols se vont doner es escus au lion,
Que les pieres en volent, s'en ronpent li blaçon,
Et fausent li hauberc, si rompent li doublon.
Ainc ne les pot tenir ne çaingle ne arçon.
Toutes plaines lor lances s'abatent el sablon.
Atant es vos Maugis brochant à esperon.
Aallars iert relevés sor les piés contremont ;
Illuec ont pris le conte, cel del Maine Huon,
A Montauban l'enmainent arriere ens en prison.
Molt fu grans la bataille et grans cols i fiert on.

Là ot tante hante traite, tant escu à lion,
Et tant bon chevalier abatu de l'arçon.
Tant i fierent et chaplent, n'est se merveille non.
Molt en i ot ocis et navrés à fuison ;
N'en sauroie pas nombre n'en escrist nel trovon,

Et d'une part et d'autre i avoit maint baron.
« Hé Dex ! ce dist Renaus, biaus peres glorious,
Con somes malbailli del soleil qu'est escons !
S'il fust .i. poi de jor, auques nos vengisson ;
Bien petit en ralast des gens au roi Charlon. »
Renaus crie Montauban clerement à haut ton
Et lait corre Baiart ki li cort de randon.
Aalars crie s'ensaigne et Guichars Balençon
Et Richars li mains nés si escrie Dordon.
Là ot fiere bataille et fiere chaplison,
Tant i fierent ensamble, n'est se merveille non.
Es vos le roi de France brochant à esperon,
Et encontre Renaut, le fil au [v]iel Aymon.
Les chevaus laisent corre à force et à bandon,
Ne se conoisent mie, entreferir se vont,
Les escus ont perciés qui sunt paint à lion,
Et rompent les haubers qui furent fremillon.
Il s'empaintrent à force et par ruiste vigor,
Les ceincles sunt rompues et brisié li arçon
Que par desus les crupes des destriers arragons,
Toutes plaines lor lances s'abatent el sablon.

Il resaillent en piés, chascuns par contençon.
Challes a trait Joieuse qui li pent au giron,
Et Renaus tint Froberge qui tranche de randon.

L'empereres de France est en piés relevés
Et tint traite Joyeuse au poing d'or noielés,
Et Renaus tint Froberge, s'a le roi regardé.
Charles crie Monjoie à sa vois haut et cler :
« Se par .i. chevalier i sui pris ne matés,

Dont ne [doi] rois je estre ne corone porter. »
Quant Renaus l'a oï, si s'est molt vergondés.
« Hé Dex ! ce dist li dus, qui me fesistes né,
Ja est çou Charlemaignes à cui je ai josté,
Ki norri mon linage et tot mon parenté.
Je ne parlai à lui bien a .xx. ans passés.
J'ai forfait le poing destre dont je l'ai adesé.
Ja li iert devant lui maintenant presantés ;
Si en face mes sires toute sa volenté. »
Il tint nue Froberge et son escu bouclé,
Et vint à Charlemaigne, au pié li est alés.
Par les piés le saisist et prent à acoler.
« Sire, ce dist Renaus, merci por amor Dé,
Qui en la sainte Virge se daigna aombrer.
Sire, dones moi trives, tant qu'aie à vos parlé. »
« Or tost, dist Charlemaignes, conte moi ton pansé.
Je ne sai qui tu ies, mais molt ses bien joster. »
« Sire, ce dist Renaus, Dex en soit aorés. »
Il a jointes ses mains vers Charlon l'aduré :
« Merci, frans empereres, por icele pité
Que Dex ot en la crois, quant il i fu penés,

De Marie sa mere, quant il la vit plorer,
Et il la comenda saint Jehan à garder.
Je sui Renaus, vostre hom, k'aves deserité
Et chacié de la terre, bien a .xx. ans passés.
Mort en sunt en bataille .m. chevalier armé.
Sire, drois empereres, aies de moi pité,
De moi et d'Aallart et de Guichart le ber,
Et de Richart l'enfant qui tant fait à loer.
M 288 Nel di mie por çou que nos n'aions asses

Chevaux et palefrois et destriers sejornés ;
Mais de vostre amor somes dolant et esfraé.
Or nos laisies à vos paier et acorder.
Je devandrai vos hom plevis et afiés
Et Aallars mes freres et Guichars li senés
Et Richars ensement, se vos le commendes.
Montauban vos donrai, se prendre le voles ;
Si vos donrai Baiart, mon destrier abrivé ;
Certes n'a nul si bon en la Crestienté.
Se çou ne vos agrée, encor vos ferai el :
Aallars et Guichars soit à vos acordés
Et Richars ensement, qui molt est honorés,
Et en vostre manaie soient nos iretés.
Je forjurerai France en trestot mon aé
Que jamais en ma vie mar i serai trovés.
Au beneoit sepulchre, sens chauce et sens solers,
M'en irai tot à pié, por la vostre amisté.
Jamais en cest païs ne serai retornés.
Entre moi et Maugis nos garirons asses.
Certes, drois empereres, je ne vos puis dire el. »
« Renaut, dist Charlemaignes, por noiant en parles.
Molt par fustes hardis, je vos di sens fauser,
Quant vos onques ossastes de la pais mot soner,
Ne venir à mon pié por la merci crier.
Ja ne seres à moi paiés ne acordés,
Se vos ne faites çou que vos dire m'orres. »
« Sire, que sera çou ? » dist Renaus, li bons ber.
« Jel vos dirai, dist Charles, volentiers et de gré.
Aallars et Guichars, cil seront acordé,
Et Richars ensement que jou durement hé,

Et vos, Renaut, meesmes, si aures m'amisté.
Si vos rendrai vos terres et vos grans yretés
Et acroitrai del mien bien .xiiii. cités,
Se vos voles tant faire con vos dire m'orres. »
« Sire, ce dist Renaus, et car le me nomes. »
« Volentiers, dist li rois, ne vos iert plus celé.
Vos me rendres Maugis, vo cousin naturel,
Certes que je has plus que nul home mortel. »
« Sire, qu'en feries ? » ce dist Renaus li ber.
« Certes, jel vos dirai, dist li rois honorés.
Je le ferai molt tost par la geule encroer,
Et quant li glous iert mors et à sa fin alés,
A keues de chevaus le ferai traïner
Et les membres del cors .i. et .i. desmembrer.
En charbon le ferai ardoir et embraser
Et la poldre cueillir et jeter en la mer.
Quant tot çou aurai fait que vos ai devisés,
Si set tant li diables engiens et fausetés,
Puis eschaperoit il, qu'il iert si atornés. »
« Feriez le vos issi ? » ce dist Renaus li ber.
« Oïl, ce a dit Charles, si me garisse Dés. »
« Dont n'en prendries vos ne chastel ne cité
Ne nul avoir del mont por Maugis acuiter ? »
« Nenil, dist Charlemaignes, c'om me peüst doner. »
« Par foi, ce n'iert donc ja, ce dist Renaus li ber ;
Et sachies une chosse voirement sans fauser :
S'or avies Aallart en vo prison geté
Et Richart et Guichart que je doi molt amer,
Certes, ains les lairoie à martire livrer
Et les membres del cors .i. à .i. desevrer,

Que rendisse Maugis, mon cousin l'aduré. »
« Vasals, dist Charlemaignes, dont soies desfiés,
Que ja voir autrement n'i seres acordés.
Or reprenes vos armes et de moi vos gardes. »
« Sire, ce dist Renaus, de çou sui je irés,

Que ne puis envers vos la bone amor trover.
Et puisqu'il est issi que vos me desfies,
Et, je me garderai, se je puis en non Dé. »
Charles a trait Joieuse, s'a l'escu acolé,
Et Renaus fu tos cois, tres en miliu del pré,
Et voit venir Charlon vers lui tot aïré.
« Hé Dex ! ce dist Renaus, qui me fesistes ne,
Je voi ci mon seignor venir tot abrivé.
Ja nel ferrai premiers, ains saurai sa bonté. »
Challes le va ferir parmi l'elme jemé ;
De Joieuse s'espée li a grant cop doné,
Que les flors et les pieres en a jus craventé,
Et l'escu de son col li a eschantelé.
.c. et .l. mailles de son hauberc safré
Li abati à terre devant lui ens el pré.
Dame Dex le gari par la siue bonté
Qu'il ne l'a en la char ne plaié ne navré.
L'esperon à fin or li a par mi colpé.
Entre ci que au heut le fait el pré coler.
Quant l'a veü Renaus, à poi n'est forsenés ;
Ains nel vost de s'espée ferir ne adeser,
Ains est passés avant, par les flans l'a coubré ;
A son col l'encharga, qu'il l'en voloit porter
Trestot droit à Baiart qui là est enselés.
A sa vois haute et clere commença à crier :

« Où iestes vos, mi frere, et vos, Maugis li ber ?
.i. tel eschec ai fait, se l'en poons porter,
Par lui serons en France paié et acordé. »
Cil n'entendirent mie de Renaut l'aduré,
Et Charles d'autre part se rest haut escriés :
« Ahi ! Rollant, biaus niés, où iestes vos alés ?
Olivier de Viane, et car me secores.
Et vos, sire dus Names et Torpins l'ordenés,
Ja vos ai je forment et chieris et amés. »
Rollans l'a entendu et Oliviers li bers,
Et dus Names de France et Torpins l'ordenés,
Et Ogiers li Danois est cele part alés,

Estous li fius Œdon et Salemons li ber.
Gondebues de Vandueil et Hues de Dancler.
Desi que à Renaut ne volrent arester.
D'autre part vint Guichars sor Vairon, ferarmés,
Aallars et Guichars et Maugis l'adurés,
A .cccc. Gascons d'armes bien acesmés,
Et d'une part et d'autre i fu grans li barnés.
Là peüssies veoir .i. estor si mortel,
Tant lance froisie, tant escu estroé,
Tant jantil chevalier à la terre versé.
Rollans point Viellantin des esperons dorés.
M 291Et a trait Durendart qui li pent au costé,
Et vait ferir Renaut parmi l'elme jemé ;
Si grant cop li dona que l'a tot estonné :
« Mar encargastes Charle, mon seignor naturel.
Trop est poisans li rois por ensement porter ;
Je cuit, c'est .i. afaires qui molt iert comparés. »
Molt est dolans Renaus, quant il s'ot escrier,

Et il se sent à cop parmi l'elme fraper ;
Il a traite Froberge au poing d'or neellé,
Et tint bien Charlemaigne, nel laisa mie aler,
Et a dit à Rollant, « Biaus amis, ça venes.
Ne vos en [partes] mie, mais encor recovres. »
Comme Rollans l'oï, à poi n'est forsenés.
Estes les vos ensamble as espées del lés ;
Renaus guerpi le roi, ainc ne l'on sot on gré.
Atant es Aallars qui les a escriés
Et Richars et Guichars ; à Rollant vont joster.
Tot .iii. le vont ferir en son escu listé,
Ou Rollans weille ou nom, del col li ont porté,
Et Richars le coita à l'espée del lés
Rollans par estovoir lor a le dos torné,
Venus est à l'ost Charle dont il estoit sevrés.
Renaus, li fius Aymon, est en Baiart montés

Et a dit à ses freres : « Bien somes engané.
Se fussies ovec moi, bien nos fust encontré.
Charlon en eüssons à Montauban mené. »
« Sire, dient si frere, del bien faire penses,
Et si faites vos cors et vos grailles soner,
Car la nuis est oscure, pres est de l'avesprer.
Alons à Montauban, le chastel principel ;
Si en faisons nos gens arriere retorner.
N'i avons riens perdu, ains avons conquesté. »
Charles a fait ses cors [grailoier et corner],
Et Renaus fait ses grailes isnellement soner ;
Or rasemblent les os qui s'en wellent raler.
Chascuns a fait sa gent entor lui assembler ;
Charles s'en vait arriere, s'a Balençon passé.

« Par mon chief, dist li rois, mal nos est encontré,
M 292Quant Renaus et si frere m'ont fors del champ jeté. »
« Sire, ce dist Rollans, ne vos desconfortes.
Se perdu i avons, il n'ont preu conquesté. »
11080Or dirons de Renaut qui s'est acheminés.
Il fait soner ses grailes dont il avoit planté,
Et fait tos ses barons et rengier et serrer ;
Et les fait erraument tot oltre lui passer.
Guichart et Aallart a endeus apelé :
11085« Seignor franc chevalier, bien nos est encontré.
Deu merci, le manant nos avons conquesté.
Vos remenrois derriere ovec moi en cel pré ;
Et cist s'en voissent oltre et rangié et serré,
Car François sunt forment corr[e]cié et iré.
11090Se il nos anchauçoient, por no gent destraver,
Que nos soions derriere as grans asaus livrer.
Je ne volroie mie por l'or de .x. cités
Que Rollans s'en peüst à Olivier gaber,
Et li baron de France qui là sunt assemblé,
11095Que n'osasmes as loges ne venir ne aler.
Molt bien sai que François sunt desarmé as trés,

Car il sunt durement correcié et iré
Por çou que les avons si malement menés.
Bien sai n'ont pas lor gaites à Balençon as gués. »
11100« Par ma foi, dist Guichars, volentiers et de gré. »
Il descendent à terre des destriers sejornés ;
Lor chevaus reçainglerent, lor poitraus ont fermés.
.cccc. chevalier[s] ont avec aus menés,
Et .x.m. si en sunt à Montauban alé.
11105Vienent à Balençon, si sunt oltre passé ;

Desi à l'ost Charlon ne se sunt aresté.
Les lances portent droites, de joste entalenté,
Autresi comme gent qui sunt desbareté,
Et sunt venu tot droit as loges et as trés.
Charles, li empereres, s'estoit fais desarmer ;
A ses barons se plaint, molt a grant duel mené
Des .iiii. fius Aymon ki l'ont deserité.
Es vos les fius Aymon as loges et as trés.
Dist Renaus à ses freres : « Ensamble vos tenes.
M 293 Sagement, franc baron, ma gent me contenes. »
« Certes, ce dist Richars, qui en pris veut monter,
Ja mar se gardera de sagement aler,
Mais voist en avanture por honor conquester. »
« Richart, ce dist Renaus, tous tans ies desreés. »
Richars point le cheval des esperons dorés,
Ainc ne fina de poindre desi au maistre tré.
Il a traite l'espée au poing qui fu dorés,

Et vit la maistre corde qui descendoit del tré,
Qui tint la maistre tante où l'escharboucles ert.
S'a la corde colpée, en l'air le fait voler ;
L'aigle d'or en avale qui valoit .iii. cités,
Et la tante chaï Charlon desor le nés.
« Maugis, ce dist Richars, biaus cousins, çà venes.
Je volrai cest gaaing à Montauban porter.
Aidies moi, se vos plaist, que je l'aie levé. »
« Sire, ce dist Maugis, si com vos comendes. »
Sor le cheval le lievent. Richars s'en est alés
Et a dit à ses freres : « Seignor, car en venes. »
Ki donc veïst François à ces loges armés
Les blancs haubers vestir, les vers helmes fermer ;

Desus les fius Aymon commencent à chapler.
Là peüssies veoir .i. estor aduré,
Tante lance brisier et tant escu troé,
Tant baron abatu mort et pris et navré.
Et Maugis li cortois ne s'est aseürés ;
Il broche le cheval des esperons dorés.
Où qu'il vit Charlemaigne, si li a escrié :
« Par mon chief, empereres, molt nos aves pené.
La terre de Gascoigne molt chier achateres.
La mort Buef d'Aigremont vos volrai demender. »
Lors a brandi la hante, si lait l'espié aler,
Qu'il en vost Charlemaigne parmi le cors doner.
Charles choisist le cop, d'autre part est tornés ;
Si feri ens el lit où Charlemaignes ert.

Del fer et de l'acier i fait .ii. piés passer.
Charles cria Monjoie, qui molt fu esfraés :
« Amis Rollans, biaus niés, ou iestes vos alés ? »
M 294Il a gardé sor destre, s'a .i. espié trové,
Et Maugis s'en torna, n'i ossa plus ester.
Hé las del franc baron ! trop est aseürés,
Car Renaus estoit ja à Balançon passés ;
Si enguie ses freres au branc d'acier letré.
Rollans et Oliviers sunt es chevaus monté ;
Molt sunt en l'ost dolant qu'il furent escrié.
Rollans dist à ses homes : « De bien faire panses. »
Or s'en tornent François et rengié et serré,
Et Maugis chevauçoit son destrier sejorné,
Et garde devant lui, s'a François encontré.
Li broce le cheval par an .ii. les costés,
Et a brandi la hante o l'espié neellé ;

Fiert .i. home Olivier en son escu listé,
Sos la bocle li perce, l'auberc li a fausé ;
Parmi le gros del cuer li fait le fer passer ;
Toute plaine sa lance l'abat mort ens el pré ;
Puis vait ferir Franquet, cousins Olivier ert,
Le fil Milon de Puille, d'Otrante la cité,
Que l'escu de son col li a frait et troé.
Tant fu fors li haubers, n'en pot maille fauser.
Toute plaine sa lance l'abati au joster,
Lors crie Montauban à sa vois haut et cler :
« Ahi ! Renaut, biau sire, et où iestes alés ?
Por amor Dame Deu et car me secores.
Se je sui retenus, grant damage i aures. »
Mais Renaus li cortois s'en fu devant alés.
Atant es Olivier poignant tot abrivé,
Et vait ferir Maugis en son escu listé.
Desos la boucle à or li a frait et troé
Et l'auberc de son dos rompu et depané.
Il l'empaint par vertu et de grant poesté ;
Toute plaine sa lance l'a del cheval porté.
Et Maugis li cortois s'en est en piés levés

Et a traite l'espée qui li pent au costé.
Oliviers trait la siue qui molt fait à loer.
Li .i. ne vit preu l'autre, car li jors fu alés.
« Par foi, dist Oliviers, s'en prison ne venes,
M 295Je vos toldrai la teste, ja n'en ires par el. »
« Comment avez vos nom ? dist Maugis li senés.
Se vos n'iestes preudom et de haut parenté,
Ja par vos ne serai ne conduit ne menés. »
« Par foi, dist Oliviers, aparmain le saures.

Oliviers de Viane sui par nom apelés. »
Quant Maugis l'entendi, sel reconut assez.
« Sire, ce dist Maugis, gentius Frans honorés,
Je me randrai à vos sor vostre loialté.
Que ne me rendres mie à Charlon l'aduré.
Se me randes à lui, je sui mors et finés,
Et pandus par la geule, comme lerres provés. »
« Par foi, dist Oliviers, ja ainsi n'en venres ;
Je vo rendrai à Charle ains que jors soit finés.
Ne l'oseroie mie à mon seignor celer. »
« Sire, ce dist Maugis, sor vostre loialté
M'en irai apres vos, quel part que vos volres ;
Car je ne vos puis mie, ce m'est vis, sormonter. »
Il le fist errament sor .i. ceval monter ;
Dolant et correcié l'en a o lui mené.
Isnellement et tost en sunt venu as trés.
Or dirons d'Aallart et de Renaut le ber,
De Guichart, de Richart, le vaillant baceler,
Qui porte l'aigle d'or que il a conquesté.
Il ne le rendist mie por .m. mars d'or pesés.
« Renaut, ce dist Richars, or avons conquesté.
Nos avons tel eschec, la merci Dame Dé,
Dont Charles iert dolans en trestot son aé. »
« Voire, ce dist Renaus, bien furent escrié.
Plus en avons de .c. ocis et afolés. »
« Hé Dex ! dist Aallars, où est Maugis alés ? »
« Par foi, ce dist Guichars, ne sai où est remés. »
« Seignor, ce dist Richars, mar vos esmaieres.

De Maugis no cousin onques ne vos doutes,
Car je cuit qu'i[l] est ja à Montauban ralés. »

« Certes, ce dist Renaus, molt par est Maugis ber.
Onques mieudres de lui ne fu el mont trovés
Certes je ne volroie por .xiiii. cités
M 296Que il fust mors ne pris ne de nos desevrés. »
11230Or dirons d'Olivier qui est dedans son tref ;
Il estoit descendus et Maugis autretel.
Des armes le desvestent li chevalier loé.
Oliviers fist Maugis richement acemer,
Puis a parlé à lui, si l'a araisoné :
11235« Vos voldres vos deduire con chevalïers loés,
Ou vos vos deduirois come leres provés ? »
« Sire, ce dist Maugis, onques mais n'en parles ;
A loi de chevalier me voldrai demener.
S'on me devoit ardoir et la poudre venter,
11240Si me deduiré je com chevaliers loés.
Lonc çou que li hom est, si gart sa digneté. »
« Par foi, dist Oliviers, vos le m'afierez
Que vos come prisons loialment vos tenres. »
Et Maugis li respont : « Si com vos commandes. »
11245Il li a fiancié toute sa volenté.
.i. mentel d'escarlate ont Maugis afublé ;
En .i. lit cordeïs l'ont colchié molt soef.
L'empereres de Rome fu venus à son tref ;
Si se fait à ses homes maintenant desarmer.
11250De son chief li deslacent le vert helme jemé ;
Del dos li ont osté le blanc hauberc safré.
Plus de .vii. fois se pasme de duel et de vilté.
Il mande duc Namon et Torpin l'ordené,
Gondebuef de Vandueil lui et Milon d'Angle[r],

Estout le fil Œdon et Salemon le ber,
Richart de Normendie, le conte Guinemer.

Trestous ses haus barons a li rois asemblés,
Et les clers et les lais fait par tot aposter.
Tant par fu grans li os, nus nel porroit esmer.
Quant furent devant lui, si a li rois parlé.
« Seignor, dist Charlemaignes, à moi en entendes.
Je vos ai maintenus, .xl. ans a passés,
Si vos ai mains païs, mains regnes aquités.
Rendus vos ai vos fiés et vos grans iretés ;
Vos ne troves voisin qui vous ost aïrer.
Je ne sui c'uns seus hom, s'aidier ne me voles.
M 297Vos m'avez por Renaut arriere dos torné,
Vos l'aves molt plus chier de moi, si m'aïst Dex.
Molt puis estre dolans qu'il m'a deserité
Et desconfit en champ, voiant tot mon barné.
Vous ne me daignies mais ne servir ne amer.
Si m'aves por Renaut guerpi et adosé.
Certes j'en ai grant duel et me torne à vilté
Que por Renaut m'aves issi le dos torné.
Saves que je ferai, que je ai enpansé ?
Je vos rent la corone ici et devant Dé ;
Jamais ne serai rois en trestot mon aé.
Or i metes tel home que mex [de moi ames],
Renaus soit vostres rois et à lui vos tenes. »
Comme François l'oïrent, à poi ne sunt dervé.
Li .i. regarde l'autre et commence à crier :
« En non Deu, empereres, se vos plaist, non feres.
Certes vos aves droit, tot somes parjuré
Et vers Deu et vers vos por Renaut deporter.

Mais, por amor Deu, sire, et por sa grant pité,
Reprenes vo corone et vo gent maintenes,
Et vos fiés et vos terres, issi com vos soles,

Et nos vos servirons volentiers et de gré ;
Et si vos prameton, par bone loialté,
Que nos ne finerons por vent ne por oré,
Si aurons Montauban contre terre versé.
Ja n'i remanra pierre en mur ne en piler ;
Le chastel destruirons et les murs par dalés.
Et qui voldra Renaut n'Aallart deporter,
Ne Guichart ne Richart ne Maugis le faé,
Qui tantes fois vos a souduit et enchanté,
Sachies, qui ceus voldra aidier ne conforter,
Nos l'ocirrons à duel ; de nos iert desfiés. »
« Seignor, ce dist li rois, tot çou laisies ester.
Sachies, ja en ma vie, à roi ne me raures,
Ne porterai corone en trestot mon aé,
Desi à icele eure que Renaut me rendres
Et Maugis le larron que je durement hé. »
Par mal talant s'en entre Charlemaigne en son tré.
M 298 De mal talant et d'ire a tot le cuer enflé.
Quant François ont veü le roi si enflamé,
Entr'els en sunt forment dolant et abosmé.
A icestes paroles que vos dire m'oes,
Est venus Oliviers, li vasaus adurés,
Et a veü le roi qui molt fu aïrés.
Quant Oliviers le vit, si l'a araisoné.
« Sire, dist Oliviers, por coi vos dementes ?
De quoi iestes vos, sire, correciés et irés ? »
« Par foi, ce dist dus Names, il nos a mal menés.

11315G[u]erpi a sa corone et nos a desfié. »
« Sire, dist Oliviers, se vos plaist, non feres.
Mais prenes vo corone, vostre gent mai[n]tenes
Et maintenes vo terre, si com faire soles. »
« Olivier, ce dist Charles, por noiant en parles.
11320Certes, je nel feroie por .xiiii. cités,
Tant que j'aurai Maugis ocis et afolé. »
« Sire, dist Oliviers, tot cou laisies ester.
Or soit vos maltalens as François pardonés ;

Je vos rendrai Maugis, je l'ai emprisoné. »
11325« Olivier de Viane, maint jor m'aves gabé.
Maugis voir ne vos doute .i. denier moneé. »
« Sire, dist Oliviers, s'orendroit m'afies
Que vos vostre corone maintenant reprendres,
Et maintanres vos homes, si com faire soles,
11330Maugis vos rendrai je tout pris en vostre tref. »
« Par foi, ce dist li rois, or aves bien parlé,
Et je ferai del tot à vostre volenté.
Si croitrai vostre fief encor de .iii. cités. »
« Sire, dist Oliviers, tot aparmain l'aures.
11335Verres se j'ai voir dit ou se vos ai gabé. »
Or s'en torne Oliviers, s'est venus à son tré.
Rollans, li niés Charlon, est awec lui alés
Et saisissent Maugis en son lit, où il ert.
Il le prist par le main, contremont l'a levé ;
11340« Or en venes, Maugis, ne vos puis mais celer.
Je vos rendrai au roi, mon seignor naturel. »
« Sire, ce dist Maugis, en fin traï m'aves. »
M 299Lors regrete Renaut Maugis li honorés.
« Ahi ! cousins, dist il, jamais ne me verres. »

Oliviers de Viane l'a par le poing coubré,
Et Rollans, li niés Charle, en est o lui alés.
Molt par fu grans la presse des contes et des pers
Por veoir Amaugis que il ont desirré.
El tref en sunt venu trestot li .xii. per.
« Sire, dist Oliviers, vos m'avez afié
Que vostre grant honor à toudis maintenres,
Vos homes et vo terre, si com faire soles. »
« Voire, dist Charlemaignes, se Maugis me rendes. »
« Sire, dist Oliviers, bien vos ai escouté.
Vees ici Maugis où je l'ai amené. »
Quant Charles l'a oï, si s'est amont levés :
« Maugis, or vos ai je, tant vos ai desirré.

Or vos mercierai le lancier de mon tré
Que me fesistes ier, quant l'aigle en fu portés.
Sovenroit vos, Maugis, gardes, nel me celes,
Que me fesis mon cisne et mon paon coper
Et servir devant toi en miliu de mon tref,
Quant tu venis Richart veoir et esgarder
Et tu l'alas Renaut à Montauban conter.
A Monfaucon feïs le secors amener.
Molt chier le te vandrai, ains qu'il soit ajorné. »
« Sire, ce dist Maugis, vostre comant feres.
Ici m'estoit mes termes et mes jors ajornés.
Ne pooie plus vivre, Deu ne venoit à gré ;
Or en ait Jhesus l'ame, car li cors est finés. »
« Ahi ! dist Charlemaignes, quel paor vos aves ! »
Or dirons de Renaut, le vasal aduré,
Qui vint à Montauban, le chastel seignoré.
Là descendi Renaus desos le pin ramé ;

11375Encontre vait sa fame, au gent cors honoré.
Quant Renaus vit la dame, si le cort acoler.
« Sire, ce dist la dame, où est Richars li ber ? »
« Dame, ce dist Renaus, ja l'avons amené.
S'avons Ripeu pandu quil voloit ancroer. »
11380« Sire, ce dist la dame, Dex en soit aourés. »
M 300Atant es vos Richars qui la vait acoler ;
Plus de .c. fois li baise et la bouche et le nés.
Or demainent grant joie et li prince et li per.
« Dame, ce dist Renaus, à moi en entendes.
11385Por amor Dame Deu de sainte majesté,
Veïstes vos Maugis, mon cousin l'aduré ? »
« Naïe, ce dist la dame, par sainte Karité. »
Quant Renaus l'a oï, tos en fu esfraés ;
Lors dist à Aallart : « Ales, si le queres ;
11390Et vos Guichart, biau frere, et Richart, li mains nés,
Ales querre Maugis el borc à son ostel. »
Cil s'en tornent molt tost, ne sunt aseüré ;
A l'ostel Maugis vienent por le baron trover.
A l'oste demanderent s'il estoit retornés.
11395« Par foi, ce dist li ostes, nen ai mie encontré.
Onques puis ne le vi qu'il fu o vos alés. »

Quant cil l'ont entendu, si prennent à plorer,
Et la gentil contesse contre terre à pasmer
Et tot l'autre barnage molt grant dolor mener.
11400Jamais de si grant duel n'orra nus hom parler.
« Maugis, ce dist Renaus, mal nos est encontré.
Que feromes nos ore chaitif, maleüré,
Quant nos avons perdu nostre bon avoé ?
Or n'i a plus ne mains, mais ostons nos solers,

S'en alons en essis, n'avons ami charnel ;
Car ja à Montauban n'oserons demorer,
Quant or est Maugis mors qui nos a tant amé. »
Issi le regretoient li baron naturel.
Quant il ont longuement gramoié et ploré,
« Seignor, ce dist Renaus, or vos reconfortes.
Se Deu plaist et sa mere, noveles en orres.
G'irai en l'abeïe à nostre abé parler ;
Si ferai le gramaire et lire et conjurer.
Se Maugis iest mors, ocis ne afolés,
Il le sauront molt bien, ains qu'il soit ajorné. »
« Sire, dist Aallars, por Deu, or en penses.
Irons nos ovec vos, por vostre cors guier ? »
« Nenil, ce dist Renaus, vos piés n'i porteres. »
M 301Renaus, li fius Aymon, avala les degrés,
Puis en vint à Baiart en l'estable où il ert.
A ses .ii. bras l'acole, prist soi à dementer.
« Ha ! Baiart, bons chevaus, que ne saves parler !
De ma grande dolor m'eüssies conforté. »
Mais Baiars li destriers ot feru et graté,
Sa provende abatue sor le marbre listé.

Samblant faisoit Baiars qu'il veut estre enselés.
Il li a mis le frain et lacié le poitrel ;
Estroitement le cengle d'un toisu d'or ovré.
Baiars soloit Renaut et saillir et juer ;
Mais or ne l'osse il veoir ne esgarder,
Car bien voit li chevaus qu'il est molt aïrés.
Renaus vesti l'auberc, si a l'elme fermé,
Et a çainte l'espée au pont d'or noelé,
Et pandi à son col .i. fort escu bouclé,

Et tint entre ses poins .i. espié aceré,
As .iii. claus de fin or le confanon fermé ;
Puis monta en Baiart le bon destrier faé.
De Montauban s'en ist, le chastel seignoré,
Et trespasse les terres et les amples regnés,
Et Baiart a le frain trestot abandoné.
El bois de la Serpente s'en est Renaus entrés
Et vint à Balençon, si a passé le gué.
.xx. escuiers encontre qui vienent d'abevrer
Et choisissent Renaut, si l'ont araisoné :
« Qui estes vos, vasals, qui cest chemin erres ? »
Et Renaus lor respont : « Jel vo dirai asses.
Je sui des gens Ripeu, qui sui vis eschapés.
Del bos de Colençon [m'en sui je retornés ;]
Illuecques m'en foï por le mien cors salver,
Quant Ripeus fu pandus et as forches levés.
Dolans sui del baron, jamais ne serai clers.
Que fait Charles mes sires ? a il encor soupé ? »
Li escuier respondent : « Molt a grant joie as trés.
Li dex de vo seignor est auques obliés,
Car Charles a Maugis, le bon larron prové. »
« Est ce voir ? » dist Renaus. « Oïl, par charité ;
M 302Oliviers li rendi, li frans quens honorés. »
« Hé Dex ! ce dist Renaus, tu soies aorés ! »
Li escuier s'en tornent, si ont le fil passé,
Et Renaus li cortois se prist à dementer.

Dame Deu reclama et la suie bonté.
« Dame Dex, sire peres, me trairai je as trés,
Ou je atandrai tant que il soit ajorné ?
Je ne sai le quel faire, forment sui esgarés.

11465Se jes vais escrier là où sunt au soper,
Il ocirront Maugis, ains qu'il soit ajorné.
Miels me valt tant atandre que l'en voie mener ;
Et lors le secorrai au branc d'acier letré. »
Or lairons de Renaut, le vasal aduré ;
11470Si dirons de Charlon, le franc roi coroné,
Ki apela Ogier et Torpin l'ordoné,
Et Namlon le [barbé] et l'Escot Gilemer ;
Ydelon le baivier a o lui ajosté.
« Baron, dist Charlemaignes, à moi en entendes.
11475Faites moi sor cel mont unes forces lever
Où nous pendrons Maugis, le larron desfaé,
Que je voudrai destruire ains que voise souper.
Se nos l'aviens ore tot ensamble juré,
Nel porriens nos mie desi au jor garder. »
11480« Sire, ce dist dus Namles, se croire me voles,
Vos ne le pandres mie, qu'il vos iert reprové.
Renaus s'en gaberoit et Aallars li ber,
Et trestous li barnages qui en orroit parler,
Et diroient entr'eus li chevalier loé
11485Que ne l'osastes mie desi au jor garder.
Mais atandes le jor ; tant de jant i menes
Que se Renaus i vient, vos droit i maintenes
Et tres devant lor iols con larron le pandes. »

« Namle, dist Charlemaignes, or m'aves vos gabé.
11490Se li leres m'eschape, dont sui jou enganés,
Que prison nule el mont ne le puet arester. »
« Sire, ce dist Maugis, se vos plaist, or oes.
Ce sera molt grant honte, se par nuit me pandes ;
M 303Soufres jusqu'à demain, qu'il sera ajorné.

Je vos donrai bons pleges, se prendre les voles,
Que se je m'en pooie bien largement aler,
Ne me movroie je desi à l'ajorner. »
« Hé ! qui vos plegeroit, malvais leres provés ?
Est il hom en cest mont qui ja l'ossast penser ? »
« Sire, ce dist Maugis, merci, por amor Dé.
Asses troverai pleges, mar vos esmaieres. »
« Or i parra, dist Charles, con vos en troveres. »
Olivier de Viane a Maugis apelé.
« Sire, ce dist Maugis, por Dieu, ne me fales.
Je sui en vo prison, bien aidier m'i deves.
Venes, si me plegies vers Charlon l'aduré. »
« Volentiers, dist li quens, desor mes loiautés. »
« Et vos, sire Rollant, vos en pri jou por Dé.
Ogier de Danemarce, faillir ne me deves.
Estout, li fils Œdon, et Torpin l'ordené,
Por amor de Renaut me venes aïder. »
« Acuiterez nos vos ? » dist Namles li barbés.
« Oïl, ce dist Maugis, ja n'en covient parler. »
« Voire, dist Oliviers, bien serons acuité. »
« Dont le plegons ensamble », dist li dus honorés.
Lors vienent à Charlon, si l'ont araisoné :
« Sire drois empereres, envers nos entendes
Nos plegerons Maugis desi à l'ajorner. »
« Je l'otroi, dist li rois, desor vos hiretés,
Que se je n'ai Maugis demain à l'ajorner,
Jamais en douce France à nul jor n'entreres,
Ne ja en mon roiaume mar seres jor trovés. »
« Issi l'otrions nos », dist Oliviers li bers.

« Sire, ce dist dus Namles, en pais est creantés.
Or alomes mengier por vo gent conforter. »
« Volentiers mengeroie », ce dist Maugis li ber.
« Mengeries vos, Maugis, ce dist Charles, por Dé ? »
« Oïl, par mon chief, sire, volentiers et de gré. »
« Oies, seignor baron, por l'amor Dame Dé,
Estoit ores mes cors autresi atornés,
Ne mengeroie mie por .xiiii. cités. »
M 304Sire, ce dist Maugis, onques mais n'oï tel.
Qui une fois a bien, n'a mie toujors mel. »
« Sire, dist li dus Namles, por Deu, car l'en dones. »
Li rois demande l'ewe, s'est asis au disner.
« Et où serra Maugis ? » ce dist Charles li bers.
« Par mon chief, dales vos », dist Rollans li senés.
« Bien dites, dist li rois, issi l'ai enpansé,
Car nel creroie mie à home qui fust nés. »
Joste le roi de France sist Maugis au souper.
S'il furent bien servi, ne l'estuet demender.
Oisiaus, grues et gantes orent à grant planté,
Bouglerastre et piment et viés vin et claré.
Charlles ne menja gaires, molt mal fu conreés,
Ne il n'osa del vin ne boivre ne gouster ;
Mais Maugis manja bien, qui molt l'ot desiré.
Oliviers en a ris, à Rollant l'a mostré :
« Or est nostre empereres anuit à povre ostel,
Car il n'osse mengier ne le hanap coubrer ;
Il crient molt que Maugis ne le doive enchanter. »
Quant il orent mangié, si sunt en piés levé.
Son chamberlanc a Charles devant lui apelé.

Amis, ce dist li rois, à moi en entendes.
Faites moi .xxx. cierges en cest tref aporter,
Que la clarté soit grande desi à l'ajorner. »
Et cil li respondi : « Volentiers et de gré. »
« Rollans, dist Charlemaignes, anuit mais veilleres,
Et li quens Oliviers et Torpins l'ordenés,
Et Ogiers li Danois, lui le weil comender.
Que .c. chevalier soient çà dedans apresté,
Ki jueront as tables, as eschas et as dés.
Si me faites chascun .ii. mars d'argent doner,
Qu'il puissent bien vieillier desi à l'ajorner ;
Et .cccc. en soient par là defors es prés,
Qui vielleront anuit tot environ mon tref.
Si me rendront Maugis, se il weut eschaper. »
« Sire, dient si home, si con vos comendes. »
Charles sist en .i. lit qui bien fu acesmés ;
Dejoste lui Maugis qu'il ne pooit amer.
M 305 D'autre part fu Rollans et Oliviers li ber ;
Tot ierent someilleus et traveillié d'errer.
« Sire, ce dist Maugis, n'ires vos reposser ?
Il est tans de coucier, se faire le voles. »
« Volres vos donc dormir ? » ce dist Charles li ber.
« Oïl, ce dist Maugis, volentiers et de gré. »
« Par foi, ce dist li rois, mal repos i prendres.
Vos ne dormires mais en trestot vostre aé,
Car vos seres pandus ains demain l'ajorner. »
« Sire, ce dist Maugis, tort aves, en non Dé.
Por coi vos ai je donc mes pleges delivrés ?

Ou il ierent tot cuite, ou g'irai reposer.
Namle, je vos claim quite et tous les .xii. pers

Del plege k'aves fait vers Charlon l'aduré.
Mais or face li rois ce qu'il a enpensé.
Je ne voldroie pas qu'en fust vers vos irés
Ne que vos en fussies de France desertés. »
Quant Charles l'a oï, à poi n'est forsenés.
« Par mon chief, dist li rois, point ne m'eschaperes. »
En trois paires de buies le fist Charles entrer
Et furent d'ambepars bien batu et rivé.
En .i. piler de chaisne les fait .iii. fois passer ;
En .i. grandisme tronc furent li coing fermé,
Et li charcan del col sunt grant enchaiené,
Et les moufles de fer li fait es mains fermer ;
Parmi toutes les ongles en fait le sanc voler.
« Maugis, ce dist li rois, or est pis, en non Dé. »
« Sire, ce dist Maugis, or m'aves enserré ;
Mais or vos di je bien, oiant tot vo barné,
Je verrai Montauban, ains qu'il soit ajorné. »
Comme Charles l'entent, à poi qu'il n'est dervés ;
Il a traite l'espée, vost li le chief coper ;
Mais Rollans li escrie : « Sire, merci, por Dé ! »
Et dus Namles de France et Torpins l'ordenés :
« Avoi, sire, font il, ja issi nel feres,
Car çou sera grans hontes, se issi l'ocies.
Ne deves mie croire tant sache fausetés.
Comment se porroit ore de vos mains eschaper ?
Par foi, s'il en eschape, ce sera par maufé. »
« Par mon chief, dist li rois, mainte fois m'a gabé. »
Desi à mienuit ont veillé [ens el tré]
Que il sunt de dormir durement agrevé.
Lors regarde Maugis tout contreval le tré,

Et commence son charme qu'il ot par cuer fermé.
Tot issi com il a son visage torné,

Sont endormi François contreval par le tré,
Comme Charles meïsmes est en son lit versé.
Ains ne veilla .i. seul de tos les .xii. pers.
Il comence son charme autre fois à conter ;
Se rompent li charcan et deserrent li clés.
Les buies sont rompues et li boujon volé.
Et Maugis saut en piés, li fer sunt là remés ;
Puis vint à Charlemaigne en son lit où il ert.
A une part del lit li fu li chiés coulés ;
Il prent .i. orillier de paile envelopé,
Sos le chief li a mis, amont li a leve,
Puis li deçaint Joieuse del senestre costé,
A Rollant Durendal au pont d'or noelé,
Olivier Hauteclere qui molt fait à loer,
Et prist Cortain l'Ogier qu'il n'i vost oblier,
De Torpin Autemise qui ot le poing doré ;
Puis en vint à l'aumaire où li grans tresors ert.
Illuec prist la corone Charlon o le vis cler ;
Les pieres qui i sunt valant une cité.
Et Maugis se porpense con la pourra porter.
Il a trenchié .i. pan del bliaut de cendel,
Si a mis la corone qui molt fait à loer.
A son col l'a pendue, qu'il l'en volra porter ;
Et Maugis s'aprocha, s'est à Charlon alés,
Quant il ot son trosel bien fait et acesmé.
Il a donc pris .i. herbe qu'il ot o lui porté,
Ki fu en s'aumoniere d'un brun paile roé ;

Et vint à Charlemaigne, si l'en froia le nés
Et les iols et la boche, tant qu'i l'ot descharné,

Puis le boute del doi, si li a escrié :
« Sire drois empereres, erraument vos leves.
M 307Er soir vos dis je bien, quant ving en vostre tref,
Sire, ne m'en iroie sens congié demender.
Je m'en vois orendroit, si que bien le vees.
N'en deves demender riens à nul de vos pers. »
Et Maugis s'en torna, qui ne vost demorer,
Et Charles saut en piés, qui le cuida coubrer.
Quant li rois nel pot prendre, à poi n'est forsenés ;
Et Charles se regarde, si vit les .xii. pers
Ki tot sunt endormi et forment enchanté.
Quant ce vit l'empereres, forment en fu irés ;
D'une herbe se porpense qu'aporta d'outre mer.
Ansioine l'appelent cil sage clerc letré.
Charles la desloia, s'est à Rollant alés.
Il li mist à la bouce, es le vos deschanté,
Et puis a Olivier ensement atorné,
Et Ogier le Danois et Torpin l'ordené.
Il saillirent en piés dolant et abosmé.
Li .i. a dit à l'autre : « Où est Maugis alés ?
A le Charles mis fors ? s'en va il par son gré ? »
« Par mon chief, dist li rois, entre vos le rendres.
Vos li aves fait liu ; par vos est eschapés.
S'il fust er soir pandus, si fussies delivrés. »
Dist Rollans à Ogier : « Veïstes l'en aler ? »
« Nenil, par saint Denisse », ce dit Ogiers li ber.
« Je le vi bien, dist Charles, car il m'ot escrié. »
« Sire, ce dist Rollans, rendre le nos deves. »

A iceste parole, s'est Charles regardés ;
Ne vit pas Durendal, si prist à sospirer.
« Par mon chief, dist Rollans, nos sommes enchanté.

Maugis a Durendal o le poings d'or letré.
Olivier de Viane, la vostre me monstres. »
Torpins regarde Ogier et Namlon le barbé ;
Chascuns de ces barons se prist à dementer,
Et dist li uns à l'autre : « Maugis a conquesté.
Plus vaut çou qu'il enporte que Paris la cité. »
Charles vint à l'aumaire que il vit desfermé,
Sa grant corone d'or n'i pot mie trover.
« Par mon chief, dist li rois, il s'en va bien loués.
M 308En la prison Maugis n'ai je riens conquesté. »
Se François sunt dolant, ne l'estuet demander,
Et Maugis s'en torna, si s'est acheminés.
Il laise le chemin que il devoit errer,
Et akiut une voie, si prent à galoper :
Ne s'y tenist à cors .i. mules sejornés ;
Et vint à Balençon, si a le fil passé.
Renaus fus desos l'arbre, correceus et irés ;
Il ne savoit conseil de Maugis l'alosé.
Baiars, li bons chevaus, a contremont gardé.
Il senti bien Maugis el chemin où il ert.
Baiars henit molt haut, et des piés a graté ;
Que Renaus weille ou non, est cele part tornés.
Li dus nel retint mie, ains l'a abandoné ;
Molt fu tost à Maugis venus et através.
Maugis le conut bien, quant il l'oï errer ;
Les .i. buison s'areste, s'a Renaut apelé :
« Qui estes vos, vasaus, qui cest cemin erres ? »

Et Renaus le conut, quant il l'oï parler ;
Lors a courus Maugis baisier et acoler.
« Cousins, ce dist Renaus, Dame Dex en ait grés,
Que des mains Charlemaigne vos voi or delivré. »
Par foi, ce dist Maugis, bien m'avies oblié. »

« Cousins, jou n'en poi mais, si me garisse Dex.
Je sui ci des er soir que il fu avespré ;
Et se jou vos veïsse amener fors des trés,
Certes, ains me soufrisse ocirre et afoler
Que ne vos rescousisse à mon branc aceré. »
Renaus descent à terre de Baiart où il ert,
Maugis a fait molt tost en la sele monter.
Renaus monta derriere, li vasaus adurés,
Et a dist à Maugis : « Qu'est çou que vos portes ? »
« Par foi, ce dist li leres, jel vos dirai asses.
C'est la couronne Charle, le fort roi coroné,
Et Joieuse s'espée au poing d'or noelé,
Durendal le Rollant dont il fu adobés ;
Et si ai l'Olivier qui molt fait à loer ;
Si ai Cortain l'Ogier, ne la voil oblier,
La Torpin l'arcevesque, dont li pons est dorés. »
« Par foi, ce dist Renaus, vos aves conquesté :
Mais d'une chosse faites durement à blasmer,
Que vos d'Ogier presistes le bon branc aceré. »
« Sire, ce dist Maugis, je le fis tot de grè.
Et que deïssent ore trestot li .xii. per,
Si j'eüsse lor brans awec moi aportés
Se je l'Ogier n'eüsse awec tot autretel ?
Tost se preïssent ores à lui por ramprosner.
Ne weil pas que Ogiers en soit de nul blasmés. »

« Cousins, ce dist Renaus, molt aves bien ovré.
Ainc plus sages de vos ne fu el mont trovés. »
Or s'en torne Maugis et Renaus li senés ;
Le bos de la Serpente prennent à cheminer.
Là encontrent Guichart et Aalart l'ainsné,
Et Richart ensement, qui molt iert esgarés.
A tant es vos Renaus et Maugis l'aduré ;
Renaus lor demanda : « Seignor, et dont venes ? »
« Sire, de Montauban où nous fusmes remés.
Nos vos alions querre, durement esgarés. »
« Si g'ere, dist Renaus, or m'aves vos trové ;

Et s'ai nostre cousin Maugis ci amené. »
Quant cil l'ont entendu, Deu en ont aouré.
« Cousins, dist Aallars, où fustes vos remés ? »
« Par foi, ce dist Maugis, bien le vos sai conter.
Quant je alai aider l'aigle d'or à lever,
Je me remeis tos seus, s'alai lancer as trés ;
Puis m'en voloie arriere à Balençon passer,
Quant Olivier le conte me covint encontrer.
Illuec me retint il, ne m'en poi delivrer ;
A Charlon me rendi, qui ne me pot amer.
Or ai tant esploitié, la merci Dame Dé,
Que je sui de sa main sains et saus eschapés. »
« Cousins, dist Aallars, Dex en soit aorés. »
Or en vont lor chemin li baron naturel,
Baut et lié et joiant, quant Maugis ont trové.
Tot droit à Montauban ont lor cemin torné.
Molt fu grande la joie, quant il i sunt entré.
M 310 La dame vait Maugis baisier et acoler.
Quant vienent au chastel, si font l'ewe crier,

Et manjuent ensamble par molt grant amité.
Quant il orent mangié, si fu près d'ajorner,
Puis alerent .i. poi dormir et reposer
Entreci k'au demain que il fu ajorné,
Que Renaus se leva, li jantis et li ber,
Et vint en une place là où Aallars ert,
Et Richars et Guichars où jooient as dés ;
Et Maugis et Richars i sunt andui alé.
« Seignor, ce dist Renaus, vostre eschac nos monstres. »
Richars fait l'aigle d'or devant lui aporter ;
A molt grande merveille le courent esgarder.
« Par foi, ce dient tuit, cist fait molt à loer. »
« Ci a molt vaillant aigle, ce dist Renaus li ber.
Où metrons nos cest aigle qui ci est aportés ? »
« Là mont, sur cel pomel, ce dist Maugis li ber,
Que on le puist veoir des loges et des trés. »
Lors l'ont fait amont metre et molt bien seeler

Que François l'ont veü des loges et des trés.
Charles li empereres comence à sospirer ;
Rollant en apela et Torpin l'ordené,
Olivier et Namlon et Estout l'aduré,
Richart de Normendie, lui et Milon d'Angler.
« Baron, ce dist li rois, à moi en entendes.
Molt nos est en Gascoigne mesceü à l'entrer.
Perdue ai ma corone, dont molt sui esgarés,
Et Joieuse m'espée, dont je sui molt irés ;
Et vos brans ensement en a Maugis portés.
Molt m'ont li fil Aymon honi et vergondé.
Seignor, à vos m'en plaing, car aidier me deves.
Ogier de Danemarche, à Montauban ires,

Entre vos et Namlon et Torpin l'ordené,
Estout, li fis Œdon, qui est del parenté.
Si dites à Renaut, à Aallart l'ainsné,
Qu'il me rendent mon aigle que Maugis m'a emblé,
Ma corone et m'espée, dont j'ai le cuer iré,
Et les brans as barons qu'il prist dedans mon tré.
Je lor donrai respit jusqu'à .i. [an] passé.

Toute m'ost en ferai arriere retorner.
M 311 « Sire, ce dist Ogiers, si com vos comendes ;
Mais ne sai s'aurons garde de Renaut l'aduré. »
« Ahi ! dist Charlemaignes, con vos le redoutes ! »
Ogiers et l'arcevesques sont es chevaus montés,
Et Namles et Estous qui sunt del parenté,
Et sunt issu de l'ost, si sunt acheminé,
Et passent Balençon, le rivière et le gué.
Desi à Montauban ne sunt aseüré,
Et vienent sor le pont, s'ont le portier crié.
Li portiers les perçoit, s'a le pont avalé ;
Venus est au guicet, s'a le verroil tiré.
Defors a mis son chief, s'a nos barons visé.
« Seignor, qui estes vos qui sor cest pont montes ? »
« Nos somes home Charle », dist Namles li barbés.
Va, si nos di Renaut qu'il viengne à nos parler.
Di li que ce est Namles et Torpins l'ordenés
Et Ogiers li Danois et Estous li membrés. »
« Sire, dist li portiers, je lor dirai asses. »
Atant s'en monta cil contremont les degrés ;
Venus est en la sale, si a Renaut trové.
Li portiers s'agenoille et si li a conté :
« Sire, là defors sunt chevalier honoré. »

« Qui sunt il ? dist Renaus, garde nel me celer. »
« C'est Namles li cortois et Estous li membrés,
Et Ogiers li Danois et Torpins l'ordonés. »
Comme Renaus l'oï, si est en piés levés,
Et a dit a ses freres : « Panses de l'onorer. »
« Sire, ce dist Maugis, or aves bien parlé.
Molt seront bien servi, s'il wellent sejorner. »
« Seignor, ce dist Renaus, or oons lor pensé. »
Il vienent à la porte, s'ont le pont avalé.
Quant Richars voit les contes, si les va saluer,
Et Renaus les corut bonement acoler.
« Molt faites que cortois que veoir nos venes.
Bien soies vos venu, seignor, en la ferté.
Cist chastiaus est tos vostres, se prendre le voles. »

Namles en entra ens et Ogiers l'alosés,
Estous li fils Œdon et Torpins l'ordené.
M 312El palais sunt venu, si montent les degrés.
A l'estrier va Renaus por Namlon honorer ;
Aallars et Guichars à Turpin l'ordené,
Et Richars et Maugis vont à Ogier le ber ;
Trestot se painent molt des contes honorer.
Et la franche ducoise devale le degré ;
Elle corut Ogier baisier et acoler,
Et duc Namlon de France et Torpin l'ordené ;
Forment a les barons servis et honorés.
« Renaut, ce dist Ogiers, s'il vos plaist, or oes.
Nos vos avons forment servis et honorés,
Et esté en vo liu por vostre honor garder ;
Mais Maugis, vos cousins, nos a molt vergondés.
Nos l'avions plegié vers Charlon l'aduré,

Et il s'en vint par nuit, coiement, en emblé.
Si nos a vers le roi malement encoupés
Por la corone Charle que il en a porté ;
Et l'espée Rollant n'ot il pas oblié,
L'Olivier Hauteclere qui tant vos a amé.
Or vos mende li rois, gardes que vos feres,
Que la corone et l'aigle bonement li rendes,
Et les brans as barons, dont il est molt irés ;
Et il vos donra trives jusqu'à .i. an passé ;
Si en fera ses os arriere retorner. »
« Sire, ce dist Maugis, à vostre volenté.
Nos en ferons tot çou que vos comenderes.
Vos remanres huimais, o nos sejorneres,
Et nos prendrons conseil de çou que vos queres. »
Et Ogiers respondi : « Si iert com vos vodres. »
Et Maugis s'en torna, s'avale les degrés,
Et vient en la cuisine, s'a le keu apelé.
« Amis, ce dist Maugis, à moi en entendes.
Je vos comant molt bien, gardes n'i oblies,
Que il n'ait chevalier là desus, au disner,
Des mesages Charlon qui ci sunt assemblé,
Ki n'ait .i. grant paon devant lui enpevré,

Et .ii. et .ii. .i. cisne richement conreé,
Et grans gastiaus à broie et simmles buletés.
Devant le duc Namlon me metes la grant nef
Que jou conquis à Rome, cele bone cité ;
El tient bien .i. setier de bon vin mesuré.
Torpins ait le Gaufroi de Bordiaus sor le mer,
Estous aura l'Ion de Gascoigne le ber ;
Ogiers, la Desier qui d'Espagne fu nés.

Chascuns des chevaliers ait ou hanap ou nef
De l'uevre Salemon ; çaiens en a ases.
Seignor, à chascun mes qu'as tables porteres,
Si emples les hanas, les coupes et les nés,
L'une fois de cler vin et l'autre de claré,
La tierce de bougleraste, la quarte d'ysopé. »
Et ci li respondirent : « A vostre volenté. »
Et Maugis li cortois est el palais montés.
Comme Renaus le voit, si l'en a apelé.
« Maugis, ce dist Renaus, de no mengier panses. »
Et cist li respondi : « Ja mar en panseres.
Se ne vos enfuies, vos en aures asses.
Molt seres bien servi, se vos ne m'eschapes. »
Quant li mengiers fu pres, si font l'ewe doner.
Ogiers et li dus Namles vont ensamble laver,
Estous li fius Œdon et Torpins l'ordenés.
Là peüssies veoir maint hermin angoulé.
« Maugis, ce dist Renaus, comant nos asserres ? »
« Sire, ce dist Maugis, orrendroit le saures.

Dus Namles et ma dame, cil serront lés à lés,
Et vos et l'arcevesques ensamble mengeres.
Ogiers et Aallars, cil serront lés à lés,
Et Guichars et Richars et Estous l'adurés ;
A chascun des Gascons iert ses més aportés.
Chascuns mangust issi con l'avons devisé ;
A la loi des François nos covient atorner. »
« Par foi, ce dist Renaus, ce aves bien parlé. »
Au mengier sunt asis ensamble lés à lés,
Et ont à molt grant joie pain et vin et claré
Et cisnes et paons et malars et lardés.

S'il furent bien servi, ne l'estuet demender.
Quant il orent mengié et beü à planté,
M 314Il leverent des tables, si ont lor mains lavé.
11915« Seignor, ce dist Ogiers, et que nos respondres ?
Rendres vos ces espées et cel aigle doré
Et la corone Charle dont il est molt irés ?
Li rois vos donra trives jusqu'à .i. an passé. »
« Sire, ce dist Maugis, ja mar en parleres.
11920Volentiers rendrons tout, por la vostre amisté,
Et por l'amor duc Naime et Torpin l'ordené,
Et Estout le cortois que je voi ci ester. »
Donques lor aporterent les bons brans acerés
Et la corone d'or qui molt fait à loer,
11925Et l'aigle tot ausi, dont dist Ogiers li ber :
« Ci a molt bel gaaing, qui le poïst garder. »
« Por saint Pol, dist Richars, ains est au cols doner,
Que ja li miens gaains soit si abandonés. »
« Frere, ce dist Renaus, se vos plaist, non feres. »
11930« Par foi, ce dist Richars, ja mar en parleres. »
« Seignor, ce dist dus Namles, prenes cestui à gré.
Encor nos fait Renaus, seue merci, bonté
Que il nos a rendus nos bons brans acerés. »

« Renaut, ce dist Ogiers, awec nos en vendres.
11935Si prendres vos ostages et vostre seürté. »
« Ne sai, se j'oseroie, » ce dist Renaus li ber.
« Oïl, ce dist Ogiers, ja mar en douteres. »
« Voire, ce dist dus Namles, car bon conduit aures.
Aallart, vostre frere, ensamble o vos menes.
11940Et Guichars remenra et Richars li membrés
Et Maugis li cortois por le chastel garder. »

Renaus lor otria toute lor volenté.
Lors monte il .i. cheval con li a amené.
Car Baiart l'Arragon ne vost il pas mener,
Et Aalars, ses freres, est autresi montés.
Et la france duçoise vait Ogier acoler,
Et duc Namlon de France a pris à mercier.
« Seignor, les vos mercis, dist la dame au vis cler,
De l'onor de Maugis que faites li aves.
Je vos bail mon segnor sor vostre loialté. »
« Dame, ce dist Ogiers, ja mar en douteres.
Nos le garderons bien, sens point de fauseté.
Nos ne li faurons ja à nostre poesté. »
Or s'en tornent ensamble, si sunt acheminé.
Dusk'à .x. chevaliers en a Renaus menés ;
De Montauban s'en issent et rangié et serré
Et trespassent les terres et les amples regnés ;
Vienent à Balançon, si sunt oltre passé ;
Jusque bien pres des loges ne finerent d'errer ;
Illuec sunt descendu sos .i. arbre ramé.
Ses compaignons en a li Danois apelés.
« Segnor, ce dist Ogiers, à moi en entendes.
Nostre emperere est fel et de molt mal pansé
Je me dout durement de Renaut l'aduré.
Si nos covient avoir del roi la seürté. »
« Par foi, ce dist dus Names, or aves bien parlé,
Et entre moi et vos i convenra aler ;
Et Renaus remenra sos cel arbre ramé. »
Ses compaignons en a li Danois apelés,

Et Aallart li quens et Torpin l'ordenés.
Estous, li fius Œdon qui est vaillans et ber.

« Et nos irons à Charle por le congié rover. »
Et il li respondirent : « A vostre volenté.
Prenes vaillant conduit, que ne soions blasmé. »
Il montent es chevaus corants et abrivés.
Oies de Pinabel comment il a ovré.
Quant il a nos barons veüs et escoutés,
Venus est [el] chemin, si s'est acheminés.
Où qu'il vit l'emperere, prist l'en à apeler :
« Sire drois empereres, je weil à vos parler.
Ci vient li quens Renaus et Aallars li ber,
Là fors sunt descendu sos .i. arbre ramé,
Et Ogiers vint apres por trives demender,
Por amener Renaut devant vos en vo tref. »
« Est ce voir ? dist [li rois] ; gardes nel me celes. »
« Oïl, ce dist Piniaus, si me puist Dex salver. »
« Hé Dex ! dist l'empereres, en soies aorés.
Or prendrai jou venjance des traïtors mortés,
Par cui je sui en terre durement avilés. »
M 316 « Olivier, ce dist Charles, ales vos adober.
Et .ccc. chevaliers ensemble o vos prenes.
Se Renaut me poes prendre ne delivrer,
A toujors mais aures et m'amor et mon gré. »
« Sire, dist Oliviers, à vostre volenté. »
Il ont prises lor armes, si se sunt acesmé,
Et meïsmes Rollans est awec aus alés.
« Seignor, dist Charlemaignes, coiement vos tenes.
Passes à Balencon, le chemin eskives ;
Par derrier Montauban derriere lor venes.
Se Renaus a Baiart, il ne doute home né. »
Lors s'en tornent li conte, n'i ont plus aresté.

Or pent Dex de Renaut par la suie bonté
Et de sa compaignie qui o lui sunt remeis ;
Car se cist les sosprennent, il seront malmené.

Or dirons del duc Name et d'Ogier le sené
Qui sunt venu à Charle, dedans son maistre tré.
Li Danois parla primes, s'a le roi salué.
Charles ne respont mot, ains ambronce le nés.
« Sire, ce dist Ogiers, quel semblant nos monstres !
De Montauban venons vo mesage porter.
Si avons, merci Deu, tant quis et poralé,
Renaus ne quiert à vos nule desloiauté ;
Ains nos a nos bons brans cargiés et delivrés
Et vo corone d'or qui molt fait à loer ;
Si aures l'aigle d'or quant vos commanderes. »
« Voire, ce dist li rois, on m'a dit et conté
Que vos aves Renaut avec vos amené. »
« Sire, ce dist Ogiers, sor nostre seürté
Li avons aconduit por ostage livrer,
Et si prendra les suens que vos li bailleres. »
« Par saint Denis, dist Charles, ja mar en parleres,
Que se je puis Renaut veoir ne encontrer,
Tos li ors de cest mont ne le porroit tanser,
Jei ne le face ardoir et la polre vanter. »
« Avoi, ce dit Ogiers, si pauvre loialté.
De vo part li desismes qu'il auroit seürté. »
« Sire, dist li dus Names, tort aves, en non Dé.
Ne faites mie honte ceus qui là sunt alé,
Asses tost en verries le bien à mal torné.
[Nos sauverons Renaut qui l'avons amené. »
« Ne sai or, ce dist Challes, com vos li aideres ».

Ogiers saut el destrier, si est issus del tref
Et dus Namles de France qui moult fist à loer,
Et ont dit à Challon oiant tot le barné :
« Porpenses vos bien, rois, comment vos le feres.
Se vos porcachies honte à Renaut l'alosé,
Nos vos rendrons l'omage que vos avons porté. »
Or s'en tornent ensamble corechié et iré.
Oliviers de Viane vint poignant par les prés
Et il et ses barnages ont Renaut escrié.
Si forment l'ont sopris et Aalart le ber,
Que il ne porent onques sor lor chevax monter ;
« Traï m'avez, Estos, » ce dist Renaus li ber,
« Sire, ce dist Torpins, vos dites vérité ;
Mais ne vos faurons ja en trestot nostre aé. »
Atant es Olivier à .iiii.c. armés
Et escria Renault : « Vassal, n'i duerres. »
« Olivier, dist Renaus, gardes que vos feres.
D'un gentil guerredon vos devroit ramembrer,
Olivier, que vos fis desos Dordone es prés,
Quant m'alastes gaitier à .iiii.c. armés
Et jo issi chà fors à tot .m. adobés,
Et Amaugis vos olt del cheval craventés
Entre lui et Guichart et Aelart le ber ;
Vo cheval vos rendi, si vos fis remonter.
De celui guerredon vos devroit ramembrer. »
« Sire, dist Oliviers, si me garisse Dé,
Dolens sui en mon cuer que vos ai ci trové ;

Mais il n'a tant riche home en la crestienté
Que s'il mal vos faisoit, ne m'en deüst peser. »
Es vos Rollant poignant, et prist à escrier :

« Renaut, li fix Aymon, or avez trop alé. »
Atant es vos Ogier qui vient tos abrievés,
Rollant a escrié comme hons aïrés.

« Par mon chief, dist Ogiers, vos ne l'atocheres,
Laissies ester Renaut, gardes ne l'adeses.]
Nos avons ci Renaut conduit et amené
Entre moi et [Namon] et Torpin m'ordené.
Gardes que il n'i soit touchiés ne adesés. »
« Par foi, ce dist Rollans, mal le garantires »
« Sire, ce dist Ogiers, ja mar en parleres,
Que par la foi que doi Charle, nostre avoé,
Je ferai ja mes homes et rangier et serrer.
Qui asaura Renaut, je li voldra[i] aidier. »
« Rollant, dist Oliviers, Renaut laisies ester.
Ja me fist .i. servise dont je li sai bon gré.
Por la moie amistié cist respit li dones. »
« Receves ent l'espée, ce dist Rollans li ber ;
Si s'en viengne prisons, nos n'en poons faire el. »
« Seignor, dist li dus Names, nos le menrons as trés.
S'orrons de Charlemaigne que il a enpensé.
Se traïson nos fait, molt nos porra peser ;
Nos l'en monstrerons voir .xxx.m. adoubés. »
« Voire, ce dist Rollans, del menacier penses.
Vos poes tel plait faire, jamais n'iert acordés. »
Ramprosnant vont li conte entresi que as trés.
« Sire, ce dist Ogiers et Torpins l'ordonés,
A Montauban alames vo mesage porter.
Renaut vos amenons et Aallart l'ainsné ;
Il rendent les espées volentiers et de gré.
Ves ci vostre corone, se prendre le voles ;

Si aures l'aigle d'or, quant vos commenderes.
Ne nos faites pas honte n'à vo riche barné. »
« Ogier, ce dist li rois, por noiant en parles,
Ne Names ne Estous ne Torpins l'ordené,

Ensi com de Maugis, le traïtor prové.
Par vos le perdi jou, ce est la verité.
Renaut, me venes vos traïr ne enchanter ? »
« Sire, ce dist Renaus, naïe, si m'aïst Dex. »
« Par mon chief, dist li rois, quant vos m'esçhaperes,
Si malement seres baillis et conreés
Que n'i volries estre por .xiiii. cités. »
« Sire, ce dist Ogiers, par mon chief, non feres ;
Ançois en i morront .xx. m. tot armé. »
« Ogier, ce dist li rois, en voles vos parler ?
Voles vos envers moi mon traïtor tenser ? »
« Sire, ce dist Renaus, dahaz ait qui li set.
Vos n'avez si haut prince, s'il le voloit prover,
Que ja ne fust vers lui mes gages présentés. »
« Par mon chief, dist li rois, je le volrai mostrer. »
« Sire, ce dist Renaus, Dex en soit aourés. »
Il est saillis avant, s'a son gage doné :
« Sire, ves ci mon gage, yoiant tot le barné,
Que loial me ferai moi et mon parenté. »
Charles a pris le gage de Renaut l'aduré.
« Or faites, dist li rois, vos ostages livrer. »
« Volentiers, dist li ber, vos en aures asses,
« Venes avant, Ogiers et Names li barbés,
Estous, li fil Œdon, et Torpin l'ordené. »
« Ne vos plegerons mie, dist Names, en non Dé ;
Ja ne serons vers Charle nul jor enprisoné ;

Ains volrons awec vos à Montauban raler.
Qui ci vos amena, bien vos doit ramener.
Nos vos ferons secors à .c. mil bachelers. »

« Oliviers de Viane, dist Renaus, çà venes,
Sire, car me plegies vers Charlon l'aduré ;
Et vos, sire Richars de Ruhem la cité. »
« Sire, molt volentiers, desor nos iretés. »
« Sire rois, dist Renaus, aves en vos asses ?
Encor en aures plus, se vos le comendes. »
« Voire, dist Ydelons, asses en troveres. »
« Asses en ai, dist Charles, car au jor esteres ;
Car je vos ferai voir estroitement garder. »
« Sire, ce dist Rollans, par mon chief non feres ;
Ains l'en laires molt bien à Montauban raler.
Il vos a doné plege, tant comme vos voles ;
Bien puet prendre ses armes et Baiart autretel. »
« Par foi, ce dist Ogiers, o lui m'en weil raler ! »
« Et je, » ce dist dus Names et Torpins l'ordenés.
« Sire rois, dist Renaus, à moi en entendes.
M 319Qui sera champions contre moi au joster ? »
« Par mon chief, dist li rois, mes cors que ci vees.
Je ferai la bataille contre vos en cel pré. »
« Sire, ce dist Rollans, s'il vos plaist, non feres.
Ains la fera mes cors, ki ci sui aprestés. »
« Sire, ce dist Renaus, et çou soit de par Dé.
Oliviers de Viane, por mon cors remanes,
Et vos, sire Richars et Ydelons li bers. »
« Sire, dist Oliviers, à Dame Deu ales. »
Adonc monte Renaus et Aallars li bers
Et Ogiers li Danois et Torpins l'ordenés

Et li rices barnages qui molt fait à loer.
.iii. mile chevaliers en ont o eus menés ;
Desi à Montauban ne volrent arester.
Ils descendent à terre sos le pin au degré ;
Encontre vait Guichars et Richars li mambrés,
Et Maugis ensement, qui molt fait à amer.
Il demandent Renaut : « Comment aves erré ? »

« Par foi, dist Aallars, nos fusmes malmené.
Li rois nos fist tos prendre et à sa part torner. »
« Que fist donques Ogiers et Names li barbés ? »
« Par foi, ce dist Renaus, n'en oserent parler. »
« En non Deu, dist Ogiers, si fis au desfier ;
Entre moi et Namon que vos ici vees,
Rendismes son homage et fusmes desevré. »
Celé nuit ont veillié tant qu'il fu ajorné,
Que il vont oïr messe au mostier saint Dié.
Quant messe fu cantée et li mestiers finés,
Renaus vesti l'auberc, si a l'elme fermé
Et a çainte l'espée au senestre costé,
Et pandi à son col .i. fort escu bouclé,
Et tient entre ses mains .i. fort espié karré,
A .ii. clos de fin or le confanon fermé,
Et monta sor Baiart, le bon destrier faé.
« Aallars, dit Renaus, Montauban garderes,
Et Richars et Guichars, li vasal aduré.
Ogiers venra o moi et Names li barbé,
Estot, li fius Œdon et Torpin l'ordené. »
M 320« Par foi, dist Aallars, por noiant en parles.
Awec vos en irons rangié et tot armé.
Si verrons la bataille, coment vos le feres ;

Se vos aves mestier, à nos recovreres. »
« C'est biens, ce dist Ogiers, se faire le voles,
Et Maugis remenra por le chastel garder. »
« Seignor, ce dist Maugis, si soit com dit aves. »
Or s'en torne Renaus garnis et ferarmés,
Entre lui et ses homes et rangiés et serrés ;
Desi à Montfaucon ne finerent d'errer.
Là descendi Renaus desos .i. bos ramé ;
Sa baniere ficha illuec enmi le pré.
Son bon destrier Baiart a illuec areiné,
Et Ogiers et si home sunt illuec aresté.
Or dirons de Rollant, le chevalier loé ;
Au mostier s'en ala le service escouter ;
Molt fu riche l'ofrande qu'il mist desor l'autel,

Puis issi del mostier, quant li prestre ot chanté.
Si a vestu l'auberc, si a l'elme fermé
Et a çaint Durendal au senestre costé,
Et monte en Viellantin, son bon cheval loé,
Et pandi à son col .i. fort escu bouclé,
Et a pris .i. espié trançant et afilé,
A .ii. clos de fin or le confanon fermé.
« Biaus niés, dist l'empereres, je vos commant à Dé.
Qui en la sainte Virge prist incarnalité,
Qu'il garisse vo cors de mort et d'afoler. »
« Sire, ce dist Rollans, molt grant tort en aves.
Renaus a droit vers vos et vos tort, en non Dé.
Je ne voldroie mie, por l'or de .x. cités,
Que Renaus me deüst vaintre ne vergonder. »
Or s'en torne Rollans sor Viellantin armé,
Et a brandi la lance, si lait l'espié aler.

A sa vois hautement commença à crier :
« Renaut, li fils Aymon, où estes vos alés ?
Encui aures bataille, ainc n'eüstes sa per. »
« Sire, ce dist Renaus, je sui tos aprestés. »
Il descendent à terre, s'ont les chevaus çainglés ;
M 321Puis remontent molt tost, quant il sunt atorné.
Il brocent les cevaus des esperons dorés ;
Grans cos se vont doner sor les escus listés.
Desos les boucles d'or les ont frais et troés,
Et les haubers del dos derous et depanés.
Li aue sunt croisu et li arçon fausé.
Les çaingles sunt rompues, s'estendent li poitré ;
Par en somet la crope del destrier sejorné,
Chaï Renaus à terre del destrier abrivé,
Et Rollans se retint a[s] crins qu'il ot noés.
Le col de son destrier a molt fort acolé.
Ençois que Rollans fust es arçons remontés,

Ot Renaus de Baiart les .ii. arçons coubrés ;
Grans cols se vont doner sor les escus listés.
Desor la boucle d'or les ont frais et quassés ;
Li hauberc sunt treslit, li espié amoré.
Rollans faut à Renaut, ne l'a point adesé,
Li espiés que il tint, feri enmi le pré ;
La hante en est brisie et li fers est remés.
Et Renaus fiert Rollans en l'escu d'or listé.
Desos la bocle d'or li a frait et troé,
Et le hauberc del dos rompu et dessafré.
Son espié li passa dejoste le costé ;
Mais ne l'a point en char touchié ne adesé.
Sa hante iest brisie ; li fers i est remés.

Rollans tint Durendart au poing d'or neelé,
Et Renaus trait Froberge de son senestre lé.
Amont, parmi les hiaumes, se sunt grant cop doné
Que les flors et les pieres en sunt jus avalé,
Et le fu et le flamme en font estinceler ;
L'erbe qui estoit verde, en covint alumer.
Renaus, li fius Aymon, a Rollant apelé :
« Saves, sire Rollant, que je vos weil conter ?
Descendons des destriers, se croire me voles. »
Et respondi Rollans : « Vos aves bien parlé.
Se perdions nos chevaus, jamais n'aurions tes. »
Et respondi Renaus : « Or aves bien parlé. »
Lors descendent à terre li vasal, aduré.
M 322 Renaus tint haut Froberge, s'a Rollant regardé,
Et Rollans Durendart, seure li est alés.
« Renaut, or somes nos par igal, per à per ;
Or devomes tant faire et nos cors esprover

Que on par[la]st de nos desi jusqu'à la mer. »
Qui donc veïst as contes lor cors abandoner,
Ces vers elmes tranchier, ces escus estroer ;
Plus de .xx. cols se donent, ains qu'il soient sevré.
Rollans ne puet Renaut .i. seul pas reculer ;
Il li cort sus as bras, si l'a as poins coubré,
Et Renaus le reçoit comme vasaus provés.
Il se fierent et brochent es flans et es costés ;
Ainc li .i. ne pot l'autre blecier ne entamer ;
Ençois poïssies estre demie liuee alés
Que li asaus remaigne des barons naturés.
Il se traient arriere por lor cors reposser ;
Charles jut contre terre, s'a le chief encliné,

Et reclaime Jhesu de sainte majesté :
« Glorieus sire pere, por vo sainte bonté,
Garissies moi Rollant de mort et d'afoler,
Ou trametes tel signe qu'il soient desevré. »
Ensement fait Guichars et Aallars li ber,
Et Richars li vaillans qui molt fait à loer :
N'est mie de merveille se il sunt esgaré.
« Sire Dex, dist Guichars, no frere nos rendes ;
Car se nos le perdons, trop serons mal mené. »
Tel vertu i fist Dex por Renaut l'aduré
Et por Charle de France, le fort roi coroné :
Une niule leva qui espant par le pré.
L'uns ne pot veoir [l'autre], tant i ot oscurté.
Entrequerant se vont contre val par le pré.

« Renaut, ce dist Rollans, où iestes vos alé ?
Ou il est anuitié ou je sui enchanté.
Veus tu te mais combatre ? conte moi ton pensé. »
« Sire, ce dist Renaus, tot à vo volenté. »
« Renaut, ce dist Rollans, fai moi une bonté,
Et je la ferai toi, ensi me vient à gré. »
« Par foi, ce dist Renaus, ves m'ent tot apresté ;
M 323Mais que salve m'onor, raison me requeres. »
« Queres nos .ii. chevaus, dist Rollans l'adurés ;
Se vos à Montauban m'en poïes mener,
Awec vos m'en iroie volentiers et de gré.
Si me garderes tant que seres accordés ;
Certes, que j'ai de vos merveilleuse pité. »
« Sire, ce dist Renaus, Dex vos en sache gré. »
La niule se depart, si revint la clarté.
Rollans prent Viellantin par le caufrain doré,

Renaus li tint l'estrier et Rollans est montés ;
Puis en vint à Baiart, saut es arçons dorés.
Aalars et Guichars i sunt poignant alé ;
Charles crie à ses homes : « Franc chevalier, vees.
Ne sai quel plait ont fait, il l'en wellent mener.
Or i parra, baron, commant le secorres. »
Et li François desrengent, taisent chevaus aler.
Ogiers li bons Danois a Renaut apelé :
« Sire, por amor Deu, devant vos en ales ;
Car vos iestes forment traveilliés et penés. »
« Par foi, ce dist Renaus, je n'ai mie de mel.
Molt m'a fait hui cest jor Rollans grande bonté,
Que owec moi s'en vient et trestot par son gré. »
« Sire, ce dist Ogiers, .v.c. mercis de Dé ;
Mais metes vos devant ovec vostre barné
Ves ci l'empereor où il vient molt irés.
Entre moi et [Estout] et Torpin l'ordené,

Remenromes derriere por le fais endurer.
Chascuns ira le sien en l'estor craventer. »
« Par mon chief, dist Renaus, vos piés n'i porteres ;
Car Charles est forment correcies et irés
Por Rollant son neveu qui à nos s'est tornés.
Mais pansons que soions à Montauban ralé. »
« Sire, ce dist Rollans, molt, aves bien parlé. »
« Par foi, ce dist Ogiers, à vostre volenté. »
Lors brochent les chevaus, si sunt acheminé,
Et Charles les enchauce qui les a escriés,
Et François ovec lui, dont il i ot asses.
Et cil s'en vont devant, nes ont mie doutés ;
M 324A Montauban en vienent encontre l'avesprer,

On lor œvre la porte, s'ont le pont avalé ;
Grant joie font laians, quant furent retorné,
Par toutes les yglisses furent li saint soné ;
Et Maugis cort Rollant baisier et acoler,
Et la gentil duchoise, qui tant ot le vis cler,
Cele par a tel joie, c'on ne le puet conter.
« Sire, ce dist la dame, estes vos delivrés ? »
« Oïl voir, dist Renaus, la merci Damledé. »
Se Rollans fu servi, ne l'estuet demander.
De son chief li deslacent son vert elme jemé,
Puis li sachent del dos son blanc haubert safré.
Durendart li desçaignent qui iert à son costé.
Viellantin son cheval ont molt bien establé.
Sor une kuite pointe d'un vert paile roé,
Là ont asis Rollant doucement et souef.
Renaus et Aallars sunt avec lui josté,
Names, Torpins, Ogiers et Estous li manbrés.
Illuec ont à Rollant molt belement parlé :
« Sire, soies haitiés, ne vos desconfortes. »
« Non fas je, dist Rollans, je n'ai mie de mel.
Mais por Charlon, mon honcle, sui .i. petit troblés ;
Car bien sai que por moi est durement irés. »
Atant es vos Charlon ki bien estoit armés ;
Sor le pont en monta, qui n'estoit pas levés.

En la porte feri de l'espié noielé :
« Où iestes vos, Renaut ? venes à moi, parler.
Aves en vos Rollant par traïson mené ?
Par mon chief, por noiant s'est laiens enserrés ;
Ja tant come je vive, ne seres acordés. »
Il apele Olivier et Ydelon le ber,

Richart de Normendie, ses a araisoné :
« Seignor, vos iestes plege, n'iestes pas acuité,
Car Renaus a vers moi par traïson ovré.
Rollans s'est laisiés prendre, jel sai de verité. »
« Sire, ce dist Richars, bien poes amender.
Volentiers en ferons l'esgart des .xii. pers. »
« N'en covient pas, dist Charles, grant jugement mener.
M 325Cui prent à meschaïr, fort est à relever.
Oliviers de Viane, Ydelon, ça venes ;
Gondebuef de Vendueil, ne vos aseüres.
Si me faites molt tost toute m'ost destraver,
Et lor faites chargier et paveillons et trés.
Viengnent à Montauban, tele est ma volenté.
De plus pres lor volrai la guerre demener.
Chascun jor lor ferai novel asaut livrer. »
« Sire, dist Ydelons, s'il vos plaist, or oes.
Alons nos ent arrieres as loges et as trés,
Et vos vendres o nos, qui miex les destraindres.
Plus feront il por vos que por nos, ce saves. »
« Sire, ce dist Richars, il vos dist verité.
Venes ent ovec nos, si serons plus douté. »
« Par foi, dist l'empereres, je le ferai irés.
Ne porroie dire home com je sui abosmés.
Qui me portera mais ne foi ne loialté,
Quant Rollans, li miens niés, m'a ore ci fausé ? »
A iceste parole sunt arriere torné
Et trespassent les terres et les amples reignés.
Desi à Monbandel ne se sunt aresté.
Charles vint à sa tante dont il estoit tornés,

Et a tous ces barons uns et uns demandés,
Et il iestre venu, sor les chevaus monté.
« Sire, dient François, où est Rollans remeis ? »
« Par foi, dist l'empereres, Renaus l'en a mené.
Si l'a à Montauban là dedans enserré ;
Mais je vos pri, por Deu, issi com vos m'ames,
Que vos faites destendre et paveillons et trés.
Si irons Montauban plus pres avironer.
Chascun jor lor ferai novel asaut livrer.
Oliviers de Viane, l'oriflambe portes.
Richars de Normendie, avec l'ost en ires ;
Si guieres ma gent, je vos en pri, por Dé.
Je sui molt durement correceus et irés
Por Rollant, mon neveu, qui ensi m'a fausé. »
« Sire, dient François, ne vos desconfortes. »
Qui donc veïst destandre et paveillons et trés,
M 326Et ces rices aucubes et chargier et trosser.
Vienent à Balençon, si sunt oltre passé.
Et passent Montfaucon, si sunt acheminé.
Molt par fu grans li os, quant il fu asemblé.
Desi à Montauban ne volrent arester.
Charles a veü l'estre, si fait tendre son tré,
Et li rices barnages environ et en lé.
Les gaites s'aperçoivent des murs de la cité,
Et oient les chevaus henir et braidoner,
Ces haubercs, ces escus et ces helmes soner,
La noise qui fu grans tot entor le reiné.
Il vienent à Maugis et si li ont conté :
« Dormes vos, biaus dous sire ? errament vos leves.
Là fors a molt grant jant, se tandent là lor trés.

Je cuit que çou est Charles et il et ses barnés,
Ki nos vient aseoir por no vivre gaster. »
Et quant Maugis l'oï, si s'est del lit levés ;
Uns eschapins chauciés, .i. mentel afublé,
Venus en est as murs, si a l'ost esgardé,

Et puis a dit as gaites : « Or panses del huer.
Si vos tenes tot coi, n'i ait trait ne rué. »
Et cil li respondirent : « Volentiers et de gré. »
Et Maugis li cortois est à Renaut alés ;
Belement, li escrie : « Viellies vos ou dormes ? »
« Naie, ce dist Renaus, ains pansoie tot el.
Estes vos çou, Maugis ? dites que vos voles. »
« Sire, ce dist Maugis, par foi, vos ne saves.
Charles a mis les gaites environ no regné.
Je vieng de l'eschargaite où je l'ai esgardé.
Irons nos asaillir as loges et as trés ? »
« Nenil, ce dist Renaus, tot çou laisies [ester],
Por amor de Rollant, son neveu et son per. »
« Sire, ce dist Maugis, si con vos comandes. »
Et Renaus est del lit isnellement levés,
Isnellement et tost et vestus et parés.
Venus est à Rollant, à son lit où il ert.
Tantost com il le voit, si l'en a apelé.
« Sire, ce dist Renaus, velliez vos ou dormes ? »
M 327 « Nenil, ce dist Rollans, dites moi vo pensé. »
« Par foi, ce dist Renaus, jel vos dirai asses ;
Charlemaignes, vostre oncle, s'est ici através.
Montalban a assis environ et en lés.
Ne fust por vostre amor, g'i fusse ja alés. »
« Sire, ce dist Rollans, se vos plaist, non feres.

Charles est molt dolans por moi et aïrés. »
« Et que ferons nos donc ? » ce dist Renaus li ber.
« Par foi, ce dist Rollans, jel vos dirai asses.
Je leverai del lit où je ai reposé,
S'iron veïr les loges del mur de la ferté. »
« Par foi, ce dist Renaus, je l'otroi et sel gré. »
Li jors est esbaudiz et li soleus levés ;
Li conte se leverent, vestu sunt et paré ;
Main à main s'entretienent, au mur s'en sunt alé.
Qui donc veïst Renaut as aleoirz monter,
Et Aallart son frere et Guichart l'alosé !

Dist Richard li vaillanz : « Renaut, quel le feres ?
Car vestons les hauberz, alons nos adouber,
Si alons assaillir as loges et as trés.
Quant si pres sunt venu, bien doivent comparer. »
« Richart, ce dist Renaus, tot ce laissiez ester.
Nos en ferons Rollant tote sa volenté. »
Quant li mangiers fu pres, si font l'eve corner.
.iiii. cors à haut ton font et palais soner,
.x. grailes menuiers por la gent aüner,
Et François les entendent des loges et des trez.
« Baron, ce dist li rois, nos somes encanté. »
« Voire, ce dist Torpins, bien sunt aseüré.
Cascun jor perdons nos, rien n'avons conquesté. »
Galeran de Bullon a Charles apelé :
« Vos garderes mes loges, mes hernois et mes trés ;
S'aserrons au mangier et vos nos garderez
Les portes del castel à .iiii.m. armés,
Qu'il ne viengnent sor nos poignant, parmi les prés. »
« Sire, dist Galerans, si com vos commandez. »

Renaus sist au mangier et Aallart li bers ;
Joste lui sist Rollans qu'il tient en grant cierté.
M 328« Sire niés l'emperere, dist Renaus, entendez.
Ne fust por vostre amor, nos alisienz as trez. »
12485« Sire, ce dist Rollans, tot ce laissiez ester.
Jamais Charles de France nul jor n'ert confortés.
Dus Name, dist Rollans, vos i covient aler,
Entre vos et Ogier et Torpin l'ordené ;
Et dires à mon oncle, Charlemaigne au vis cler,
12490Encor me tient Renaus çaienz en grant cierté,
Que il ne m'a en fers ne en buie enserré ;
Mais se il se voloit paier et acorder,
Renaus se renderoit et Allars li ber ;
Si seroient si home et plevi et juré ;
12495Montalban li rendroient, la maistre fermeté. »
« Ne sai, dist li dus Names, se oserons aler. »
« Oïl, dist Aallars, ne mie ne vos het. »
Cil montent es chevaz, si sunt aceminé.
Il sunt issu des portes, s'ont le pont avalé.
12500Charles sist au mengier et ses rices barnés.

Atant es vos les contes qui laienz sunt entré,
Et saluent le roi com ja oïr porrez :
« Dame Dex, nostre sire, qui siet en maïsté,
Sauve l'empereor qui France doit garder,
12505De par Rollant le conte, qui molt fait à loer.
Il vos mande, biax sire, ja ne vos ert celé,
Renaus l'a là dedens encor molt bien gardé.
Encor vos mande acorde, se faire le volez ;
Montalban vos rendra et vostre aigle doré,
12510Et trestote lor terre et lor grant ireté,

Et Rollant vo neveu et nos cuite clamé. »
« Name, dist Charlemaignes, voidiez me tost mon tré.
Vos fustes molt hardis qu'en osastes parler.
Ja ne seront à moi paié ne acordé,
Se je n'en ai Maugis devers ma part torné ;
Et se il le me rendent, bien soient acordé. »
Et li conte s'en tornent, [sens congié demander] ;
Vienent à Montalban, laiens s'en sunt entré.
Encontre vait Rollans et Renaus li senez,
Et demandent duc Name : « Que aves vos trové ? »
M 329« Sire, ce dist dus Names, orguel et crueté.
Ja ne seroiz à lui paié ne acordé,
Se Maugis, vo cosin, en fief ne li rendez. »
« Par foi, ce dist Renaus, on n'en doit plus parler.
Pleuist à cel segnor qui en crois fu penés,
Que Charles fust çaiens avœc nos enserrés. »
Forment sunt li baron là dedens demené ;
Or ont tant atendu que il fu avespré ;
Maugis servi le nuit de vin et de claré.
Quant il orent mangié, les napes font oster.
« Renaut, ce dist Maugis, ales vos reposer,
Et je irai Charlon ainz mienuit enbler. »
Et li lit furent fait, tot se vont reposer.

« Maugis, ce dist Renaus, de cest castel penses. »
« Sire, ce dist Maugis, volentiers et de gré.
Dormez seürement, il sera bien gardé,
Et je irai Charlon ainz mienuit enbler. »
Quant Maugis dut aler dormir et reposer,
[Quant vint à mienuit, que tout est asserés],
Venus est à l'estable, s'a Baiart ensielé ;

Estroitement le cengle, s'a le poitral fermé.
Venus est au portier, si l'en a apelé :
« Diva, œvre la porte, lai moi là fors aler.
Tu auras mon mantel, quand j'ere retorné. »
Cil li œvre la porte, et sel commande à Dé.
Et Maugis s'en torna, si vint au maistre tré.
Il comence son carme : ses a si encantez
Qu'il ne desisent mot por les membres coper.
Maugis vint à Charlon, droit au lit où il ert ;
A son col l'encarja, o lui l'en a porté.
Charles ne pot parler ne .i. sol mot soner.
Maugis vint à Baiart, es archons l'a posé ;
Puis est saillis derriere, atant s'en est tornés.
Venus est à la sale, s'avale les degrés.
En .i. lit cordeïs colça Charlon soef ;
Devant lui aluma .i. grant cierge enbrasé ;
Molt a le roi de France servi et honoré.
Et Maugis s'en torna, en la cambre est entré ;
Venus est à Renaut, si l'en a apelé :
M 330 « Dites, sire Renaut, velliez vos ou dormes ? »
« Nenil ce dist Renaus, Maugis et donc venes ? »
« Sire, ce dist Maugis, ja n'orres verité.
Que li donries vos, Renaut, par amisté,
Qui vos rendroit Charlon, le fort roi coroné ? »
« Par foi, ce dist Renaus, ne sauroit demander
Que je ne li donasse volentiers et de gré. »

« Par foi, ce dist Maugis, donc le m'afieres,
Que vos ne tot vo freres ja mal ne li feres. »
O il vœllent ou non, lor a fait afier ;
Tot .iiii. [en a] les contes enz el palais menez ;

Puis lor mostre Charlon qui se dormoit soef.
« Renaut, où estes vos ? dist Maugis, çà venes.
Vez ci le roi de France qui tant vos a penés. »
« Cosin, ce dist Renaus, Dex en soit aorés.
Onques li vos paraus ne fu el mont trovés. »
« Seignor, ce dist Maugis, or pensez del garder,
Car il est huimais tans, saçois, de reposer. »
« Sire, ce dist Renaus, or aves bien parlé. »
Or s'en torna Maugis, s'avala les degrés.
Venus est à l'estable, s'a Baiart desselé ;
A Jhesu le commande, si commence à plorer ;

Puis a pris une escerpe et .i. bordon ferré ;
Une borguine cape a Maugis afublé.
Il ne volt pas que Charles soit vers lui aïrés.
Venus est au portier, si li dona asses,
Puis aciut son chemin, si commence à esrer.
Quant Renaus le saura, molt en ert trespensés.

M 331Or cevauce Maugis, si aquiaut son voiage.
Laissiet a Montauban et trestuit son lignage.

Il a tant cevaucié par plain et par boscage,
Venus est à Dordone, tot droit à .i. passage.

Iluec passa lu bié en une [lée] barge,
Puis remonta Maugis d'autre part le rivage.
Si s'en va l'embleüre [pensant sor son aufage]
Apres antre en .i. bois, [contreval le rivage]
Jusqu'à none chevauce [tres parmi] le boscaige ;
Lors a gardé sor destre, vit .i. viez hermitage,
De desor une roce ki fu del tanz d'aaige.

Par devant ot un [pré] et terre gaaignage.
Droit au pié de la porte, par devers le paraige,
Sort une fontenele au pié d'une calage.
Maugis va cele part, si entra el manage ;
[La maison a cherquié] ki ot petit corsage,
Puis vint en la capele sanz faire long estage.
Quant n'i trova nului, dont dist en son corage
Que iluec penra il des or son herbergage,
Dame Deu servira [en tres lot son aage] ;
Si vivra de racines et d'autre herbe salvage,
Proiera por Renaut o le fier vaselage,

Charles en ait merci, [qu'il rait son heritage].
Or lairons de Maugis qui est en l'ermitage
Et dirons de Renaut ki a grant vasselage
De ce qu'il a le roi o lui en son manage.

Carles est en castel avœc le duc Renaut,
[Ovec Aalart l'ainsné, ovec Richart le baut]
Et o Guichart le preu ki mie mains ne vaut.
Karles se dort el lit, ne pense à nul asaut.
Renaus le regarda, puis si a dit en haut :
M 332« Richart, quel le ferons de cest roi ki tant vaut ?
Tant nos a fait de paines, de hanz et de travaus !
Vengier nos en porrons, se Allars ne nos faut. »
Richars parla premierz, ki estoit de poi caut. »
« Par icel Deu, fait il, ki lever fait le caut,
Se creez mon conseil, j'ai apris en sorsaut.
Orendroit ert pendus là desuz, au bersaut.
Se François s'en corecent, dehet [ait] cui en caut »,

Renaus ot et entent ce ke Richars disoit
Que l'en pendist le roi qui France governoit
Et ki la segnorie de tot le mont avoit.
Il s'abessa à terre, un petitet pensoit,
Et Richars l'a veü, en haut si s'escrioit :
« Que penses vos, Renaut, qui estes si enbroit ?
Se vos nel voles perdre, par cel Deu qui tot voit,

Volentiers le pendrai, mais que livrez me soit.
Ja me volt faire pendre et mist molt à destroit,
Quant vos me recousistes, sovenir bien m'en doit.
La hart avoie el col qui molt me destraignoit. »
Dont a parlé Renaus com chevaliers, à droit.
« Richart, ce dist Renaus, comment que il fait soit,
Charles si est mes sire ; s'il a tort, sor lui soit.
En sor que tot, beax frere, gardez en autre endroit.
Don n'est [Rollans] çaienz et Naimles li adroiz
Et Torpins l'arcevesques, Ogiers, li filz Gaufroit,
Qui acorder nos vœlent et molt en sunt destroit ?
Se ociez le roi soit à tort soit à droit,
Certes de .v.c. [pars] la guerre nos sordroit ;
Jamais jor de nos vies paine ne nos faudroit ;
Cil qui sont nostre ami et sont por nos destroit,
Seroient anemi ; cascuns nos greveroit. »
Dont parla Aallars qui toz l'aisnez estoit :
« Frere, faisons la pes, vos i gardes à droit, »
« Voire », ce dist Guichars ki à l'amor tendoit.

Molt parlerent li frere cel jor diversement :
Li uns li dist issi et li autre [autrement],
Mais à la fin se tienent tuit à l'acordement.

Dont laissierent le roi dormir seürement.
M 333Venu sont à Rollant et à la soie gent
Qui erent en la cambre painturée à argent.
Rollans les vit venir, lez à lez, belement ;
12660Il se leva encontre, molt ot d'afaitement
Et [Renaus] si l'a pris par la main belement
Et Ogier le Danois qu'il ama durement.

« Baron, ce dist Renaus, celer nel doi noiant,
Nos avon en prison, par le mien ensient,
12665Dont paiz poronz avoir tot à nostre vivant,
Et vos, sire, acordez, sanz nesun maltalent. »
« Qui est il ? dist Rollans, por le cors saint Vincent ? »
« Sire, c'est Charlemaignes, cui tote France apent. »
Quant Rollans l'a oï, si li dist maintenant :
12670« Où avez pris mon oncle issi legierement ?
Je n'i oï estor, cenbel n'i vi neant. »

« Renaut, ce dist Rollans, où preïstes le roi ?
Fu il pris en bataille, en asaut n'en tornoi ? »
« Nenil, ce dist Renaus, si m'aït Dex et Fois. »
12675« Comment l'avez vos donc ? oïr vœl le porcoi. »
« Sire, jel vos dirai, pas celer nel vos doi.
A nuit, à mie nuit, quand il fist plus secroi,
Ala Maugis en l'ost, belement en recoi.
Ne sa[i] conment le fist, mais çà porta le roi,
12680En un lit le [coucha] où il se dort molt coi.
Or le venez veoir maintenant avœc moi.
Crierai [li] merci, del tot me met en soi. »

Rollans oït Renaut, molt se pot merveillier ;
Autresi fist dus Naimles et Torpins et Ogier.

« Hé Dex ! ce a dit Naimles, beax pere justicier,
Comment le pot avoir Maugis, cel aversier ?
Ja se faisoit li rois cascune nuit gaitier
O .v.c. chevaliers o fer et à l'acier. »

« Voire », ce dist Rollans qui tant fist à proissier.
« Baron, franc chevalier, ce lor a dit Ogier,
Dex l'a fait por Renaut que il velt apaisier.
Trop a duré la guerre, des or fait à laissier.
Mort en sunt en bataille .m. prisié chevalier. »
Ensi s'en vont parlant, n'i font nul atargier,
M 334 Et vienent en la cambre painturée à ormier,
Et virent Charlemaigne l'enperere au vis fier,
Où se dort fermement, ne n'a soin d'esvellier,
Encor ardent li cierge desus le candelier
Que Maugis i ot mis, quant il l'i ot colcié.

Quant or virent François si le roi endormi,
Molt s'en vont merveillant, si s'en sunt esbahi ;
Rollans parla premiers, li bons vassaus hardis.
« Où est Maugis, dist il, ki esploitié a si ?
Renaut, car le mandes ; je vœl qu'il viegne ci.
Le roi esvellera, k'il nos a amuï ;
Puis li irez au pié, crierez li merci.
Si vos pri, beax amis, por Deu ki ne menti.
Se vos le roi avez en vostre prison ci,
Que vos ne soies ja por ce plus orguelli. »
« Avoi, sire Rollans, Renaus li respondi,
Ja ne dira li rois : ainsi ert ne ainsi,
Nel face volentiers, del tot me met en li,
Mais que nos aions pais, et si soions ami. »

« Bien dites, dist Rollans, et Naimes autresi ;
Mais or queres Maugis, je cuit qu'est endormi
Por le travail d'anuit dont a tant consenti. »

Renauz s'en est alés, ses barons lassiez a
Et entre en une cambre où trover le cuida ;
Mais il n'i estoit mie ; atant si retorna,
Si en vint en la sale, par tot le demanda.
Et li portiers li dist, por noiant le querra :
« Anuit, à mienuit, là defors en ala ;
Puis revint assez tost, ne sai qu'il aporta

Devant lui en la sele, mais molt grant mont sanla ;
Mais je nel coisi mie, que covert l'avoit ja.
Un petit fu lassus, asez tost retorna.
Si essi de la porte, aincques puis n'i entra.
Je ne sai qu'il devint, ne quel part il ala. »
Quant Renaus li dus l'ot, molt s'en espaventa.

Molt s'aïre Renaus, quant il oï ce dire,
Maugis s'en ert alez où ert tot son remire,
Il li caï el cuer, trestot sanz oïr dire,
M 335Que fuïz s'en estoit por la Charlemaigne ire ;
Dont plora tenrement, de parfont cuer sospire ;
Venus est as François, si lor commence à dire :
« Maugis s'en est fuïz, si a guerpi l'empire ;
N'osa le roi atendre, k'il nel feïst oçire,
Por ce que il l'a pris et mis en tel martire. »
Quant Aallars l'oï, parfondement sospire,
Et Guichars s'abaissa, k'il ne savoit que dire.
Qui que demaine dœl, Richars se paraïre :
Il a destor ses mains, son visage descire.

« Haï ! dist il, cosinz, que porrai de vos dire !
L'autre jor fusse morz à duel et à martire,
Se vos ne fussiez certes, je ne l'os pas desdire ;
Et por nos cors aidier, aves tote ceste ire
Vers le roi Charlemaigne ki justice Sezile. »
Lors se leva en piés, envers le roi s'aïre ;
Si jura Damledeu et le cors de saint Sire
Que il l'estranglera, ja n'en aura remire.
Ja eüst pris le roi, mais Renaus le retire,
Et Ogiers et dus Naimes, si li ont pris à dire :
« Ahi ! cosinz Richars, car refraignies vostre ire.
Rollans le regarda, mais ainc ne volt mot dire ;
Ançois hauça la teste et durement sospire.

Qant menerent grant duel, onques n'oïstes graindre ;
Il ont droit s'il plorerent, que nul nes en doit plaindre,
Que soufraite en auront, ainz qu'il puissent ataindre,
Ensi com vos orez, se je ne m'en vœl faindre.

Naimes parla premiers, ki le bien set enpaindre :
« Baron, vos avez tort, d'ire me feroiz taindre. »
« Por Deu, ce dit Rollans, ki le mont fait portaindre,
Foiblement en pensez ; or mais me verroiz plaindre,
Qui por la pais trover et la guerre sovaintre,
Ai je laissié mon oncle ke je voi ci estaindre. »

« Baron, ce a dit Naimes, dites, quel le feron ?
Li rois est endormis, comment l'esvelleron ?
Se ce n'est par Maugis, jamais n'i parleron. »
« Si feron, dist Rollans, cui qu'en poist ne qui non. »
Que que il vont parlant et font division,
S'est li rois esvelliez et se dreça amont ;

Entor lui regarda et coisi la maison ;
D'ire et de maltalent a fronci le grenon,
Et roelle les oez, samblant fait de felon.
Bien sot que ç'avoit fait Amaugis le larron ;
Molt manace Maugis et jure saint Simon,
Por noient l'a porté en la soie maison ;
Ja n'en aura merci, por dire que puist on,
Que il ne soit pendus com .i. autre larron.
Quant Richars l'entendi, li filz au viel Aymon,
« Comment, dist il, deable, emperere Charlon ?
Ja vos avons nos pris et mis en no prison,
Encor nos manecies par grande mesproison.
Se j'en ere creüz de Renaut le baron,
Ja perderez le cief par desoz le menton. »
« Tais toi, ce dist Renaus, filz à putain, garçon ;
Lai dire son pensé à no seignor Charlon ;
Mes crions lui merci et si nos acordon.
Trop a duré la guerre, grant damage i avon ;
Mort en sunt en bataille .m. chevalier baron. »

Molt fu sages Renaus, si ama molt la pes ;
Ses freres apela, si lor a dit en pes :
« Alons crier merci, n'i ait point de relais. »
« Or tost, ce a dit Naimes, por le cors saint Gervais. »
Et Renaus s'agenoille et si frere à .i. fais,
Et Rollans et Torpins, ainz n'i firent reles,
Ne Naimes ne Ogiers ki se sentent forfes.
Renaus parla premiers, li jentiz quens pales.
« Merci, fait [il], frans rois : guerroier ne ruis mes.
Laissies nos acorder por Deu et faire pes.

Ja ne roveres cose que je ne face [ades],
Fors renoier Jhesu, mes contre che ne mes. »

Renauz fu à genolz, si commence à crier.
« Merci, dist il, danz rois, laisse nos acorder,
Por icele pitié et por icel plorer,
Que fist la mere Deu, quant el le vit pener,
Et son biau cors percier et le sanc avaler.
Sire faisomes pes, les mors laissons ester ;
M 337Et se il ne puet estre, Dex nel vœlle endurer,
Qu'il ne laist envers moi vos ires pardoner,
Si laissiez, rois, mes freres envers vos acorder ;
Qu'il eüssent lor terres, si com lor autre per.
Montalban vos rendrai que je ai à garder,
Et mon destrier Baiart ki tant fait à loer ;
Et puis voldrai le regne à toz jorz forsjurer.
Toz nus piés et en lange m'en irai oltre mer,
Et Maugis avœc moi, que je puis tant amer ;
Et servirons au Temple bonement, sans fauser. »
Charlemaignes l'entent, le cief prist à croller,
Et les dens à estraindre et les œlz à torner.
Sa main mist à son cief, si commence à jurer
Par icele corone que il devoit porter,
Ne par trestoz les Sains c'on devoit aorer :
« Se tot li hom del mont ke l'on peüst trover,
M'en venoient prier por cestui acorder,
N'en feroie por aus le monte d'un disner,
Se Maugis ne me rens, ke je ne puis amer ;
Trencerai li les membres et le ferai burler. »
« Ha ! rois, ce dist Renaus, or oi le mot amer.

Je me lairoie ançois à cevax traïner
Que je Maugis vos rende à faire decolper.

« Sire, ce dit Renaus qui toz jors s'umelie,
Comment rendrai Maugis, por Deu le fil Marie ?
Maugis est mes secors, m'esperance et ma vie ;
Mes escus et ma lance et m'espée forbie,
Mes pains, mes vins, ma charz et ma herbergerie,
Mes serganz et mes sire, mes maistres et ma [guie],

Et s'est mes desfensiers vers tote vilonie ;
Comment que li [plais] prenge, je nen rendroie mie.
Se teniez mes freres en vo tante serie
Et les volsissies pendre ençois l'aube esclarie,
Se n'aviez Maugis en la vostre baillie,
Et je l'eüsse o moi en la moie partie,
Si m'aït Dex de glorie, vos nen averiez mie ;
En sor que tot, par Deu ki tot a en baillie,
Je ne sai où il est, par Deu le fil Marie.
M 338Anuit s'en est fuïz, ne sai an quel partie. »
« Ha ! Dex, dit Charlemaignes, li toens cors le maldie.
Il est ici o nos, mes nos nel veons mie. »
« Non est voir, dist Renaus, jusqu'à liue et demie.
Rollant, ce dit Renaus à la ciere hardie,
Et car proies vostre oncle par vostre cortoisie,
Qu'il ait merci de moi et de ma compaignie.
Si soit faite la pais et la guerre fenie. »

Naymes fu à genolz qui a oï le conte ;
Son capel a osté ki le cief li sormonte,
Puis parla hautement que la volte en resone :
« Sire, drois emperere, por Deu, ne nos fas honte.

Je sui pleges Renaut et Oliviers li contes
Et Ogiers et Rollans, trestuit .iiii. par conte,
Qui [sauront] jugement ne la parole espondre.
Si prenez jor d'acorde, ainz que li mals plus monte. »
Quant François ont oï eissi parler le conte,
Il escrient en haut ensamble, à une monte :
« Bon rois, Naymes dit voir, creez ce qu'il vos conte ;
Si en soit jugemens, soit de roi ou de conte. »

Molt fu Charles irés, ne volt croire consel ;
Il jure [Dame] Deu à cui il est feoil,
Ja Renaus n'aura pes par nesun aparoil,

Se Maugis ne li rent à faire son voloir.
Comme Renaus l'oï, si en devint vermoil,
Erranment se leva si qu'il ploia l'ortoil
Et apela ses freres et son autre consoil.

Quant or furent François tot levé en estant,
Renaus parla premiers, li vassaus combatant.
« Naymes, dist il, oiez, et vos, sire Rollant,
Ne me blasmez vos mes de cest jor en avant,
Se je conquier mon droit à mon acerin brant. »
Puis regarda le roi, si li dist en oiant :
« Bons rois, alez vos ent, s'il vos vient à talant.
Par icel Deu de glorie ki solel fist luisant,
Ja ne vos tanrai jor oltre vostre commant.
Vos estes mes drois sire, bien le vois conoissant ;
Ja ne vos desdirai por nul home vivant.
M339 Quant Deu plaira et vos, sanz proier tant ne quant,
Si seromes ami ausi comme devant. »
Quant li François l'oïrent, molt s'en vont mervellant.

« Ha Dex ! ce dist dus Naymes au boen conte Rollant,
Tant est humilianz Renaus li conbatant. »
« Voire voir, dit Torpins, mervelles va disant. »

Quant Richars ot Renaut, si li samble mervelle.
« Renaus, k'avez vos dit ? Je cuit que c'est dorvelle
Que n'ociez le roi ki contre nos s'orguelle,
Et ja ne fera puis por rien k'en li [conseille] ;
Ainz manace toz jors, si nos torne l'orelle ;
Si est en vo prison et en la vostre treille.
Por icel Dameldeu ki par tot le mont veille,
S'il nos tenoit ausi en sa tente vermelle,
Ne nos garroit tot l'or ki est jusqu'à Montroille,
Ne feïst de nos cors laidement la despoille.

« Renaut, ce dist Richars, vos en avez grant tort.
Vos poez faire pais et vos querez la mort.
Ne place Dameldeu ki fist et mer et port,
S'ensi s'en va li rois ki nos guerrie à tort,
Qu'il ne nos face pendre ou noier à un gort.

Par icel Dameldeu ki fu livrez à mort,
Poi s'en faut, ne le fiere d'un baston grant et fort,
Ja me volt faire pendre comme larron à port. »
Quant Charles l'entendi, ire en a si tres fort,
Poi s'en faut ne l'aiert, sanz faire nul resort.
Et Renaus s'escria, ki n'avoit pas deport.
« Tais toi, garçons, dist il, Dex te doins[t] desconfort.
Cuitement s'en ira à joie et [à] deport.
Quant Dameldeu plaira, si ert fais li racors. »

Renaus a apelé un chevalier, Girart :
« Faites metre la sele sor .i. ceval liart ;
Si enmenrai le roi, [ke] d'aler li est tart. »
Et icil s'[an] torna, iriez comme liepart ;
Mais ne l'ose desdire ne faire nul regart ;
Fait a sa volonté, venu sunt cele part,
Et Renaus s'escria, ki fu de bone part :
« Sire, or poes aler, se Dameldex me gart.
M 340Si alez à vos home[s] qui de vos ont regart ;
Molt demainent grant duel les gens de bone part
Por ce ke il ne sevent où estes ne quel part. »
Et li rois est montez, qui fu fel et gaignart ;
Vers la porte devale là où est l'estendart.

Or s'en va Charlemaignes, si laisse le castel,
Et Renaus le convoie, o lui maint damoisel.
Quant forz fust de la porte, si cloent le flagel :
Errant montent lassuz cascuns à son crenel,
Et Charles cevalça sor le ceval isnel.
Franc le virent venir, si lor en fu molt bel ;
De mainz fu saluez, si demandent isnel

Comment ala lassus et par con fet apel,
Et se la paiz est faite et caüz li revel ?
« Nenil, dist Charlemaignes, ki descent del poutriel.
Par icel Dameldeu ki forma Daniel,
Ja jor ne ferai pais por dit ne por feel,
Se je n'en ai Maugis, s'en prenderai le pel. »
Puis conta à ses homes belement, sanz fablel,
Comment [et] quel manere fu portez au castel.

Or est Charles en l'ost qui peor a eü ;
Si home li demandent, ki à lui sunt venu,
Se il vit puis Rollant ne duc Naimon son dru,
Ne Ogier ne Torpin ki se sont irascu.
« Oïl, dist Charlemaignes, mais del tot m'ont faillu.
Por Renaut m'ont laissié, bien me sui perçeü.
Par icel Dameldeu ki en crois fu pandus,
Se nul en puis tenir, mal li est coneü.
Je le ferai destruire, ki qu'en soit irascu. »
Molt manace li rois, mais il en ert vencus.

Or fu Renaus lasuz et avœc lui si per.
Là où il vit Rollant, sel prist à apeler
Et Naimon et Ogier et Torpin l'ordené.
« Seignor baron, dist il, je vos vœl commander.
Alez à mon seignor que Dex puist amender.
Ne vœl qu'il se corost por vos cors agrever.
Des pleges vos claim quite, mar en estuet doter. »
Quant Naimes l'entendi, sel corut acoler ;
M 341Bonement l'en mercie, au pié l'en volt aler.
Renaus nel pot [soffrir], prent l'en à relever.
« Rollant, ce a dit Naimes, pensons del retorner. »
« Commant le ferons nos ? ce dit Rollans li ber.
Si laisserons Renaut con velt à tort mener. »
« Sire, ce a dit Naimes, plaist vos à escouter.
Quant serons o le roi ki France a à garder,
Plus li porons valoir por faire racorder.
Tost se porpensera, si laissera ester ;
Tost en sera vencus, ki li voldra mostrer. »

Qant ont parlé entr'aus laienz à un consel,
Rollans a creanté et Naimes li feoil
Et Ogiers et Torpins ki sunt de grant consel ;
Volentiers s'en iront et font lor aparel.
Quant les seles sunt mises et pris sunt li consel,
Atant ez la duçoise ki le vis ot vermel,
Rollant a acolé et Ogier son parel
Et Naimon et Torpin ki sont de grant consel.

La duçoise parla o le fresce color.
« Seignor baron, dist ele, por Deu le creator,
Pensez nos d'afaitier envers nostre seignor.
En non Deu, il a tort, ce sevent li pluisor. »
« Dame, ce a dit Naimes, ne soies en freor,
Que la paiz i metronz, se Deu plaint, ainz tierc jor. »
Atant montent François, ne sunt mie à sejor.
Li conte les convoient belement par dolçor ;
Quant il sunt à la porte, adonques font retor.
Charles les vit venir de son tref le greignor,
Et il et si baron ki n'erent en error.
« Hé, Dex ! dist l'uns à l'autre, beax pere criator,
Or voi venir Rollant lui et le poigneor. »
« Voire, dist Charlemaignes, Dex lor doinst deshonor :
Laissié m'ont por Renaut [qui est mon traïtor.] »
Atant ez les barons, si ne firent sejor.
Es prez sunt descendu belement, sanz freor ;
Errant entrent el tref où est l'empereor.
A genolz se sunt mis belement, sanz demor.

Agenolz se sont mis par devant Charlemaigne.
M 342Naimes parla premiers li bons [dus d'Alemaigne].

« Merci, dist il, danz rois, por les Sains de Bretaigne,
Pardones nos vostre ire, que en vos ne remaigne.
Si laisserons Renaut et lui et sa compaigne.
N'en aura mais aïde le pris d'une castaigne.
Quant à lui en alames sor les cevax d'Espaigne,

Amaisnier vos cuidames, s'eüst cascuns son regne,
Plus amissiez la pais ke nule autre gaaigne.
Mais or veons de voir, n'i volroit noient pene.
[Si sommez molt pené en ceste terre estraigne].
Or asauronz sovent par puis et par montaigne,
Tant ke il seront pris, ki ke en ait engaigne.
Si en ferez justice selonc la lor ovraigne. »
Et li baron s'escrient de la terre romaigne :
« Sire, molt bien dit Naimes et molt bien vos ensegne,
Car creez son conseil, n'a tel prince en vo regne. »

Quant Charles vit ses homes ki li crient merci,
Il est sailliz en piés com hom amenevis.
Naimon en a levé, premerains le saisi,
Puis on lieve Rollant et les autres ausi.
« Baron, ce dist li rois, por voir est or issi,
Mais or vos gardes bien, je vos commant et pri,
De vos n'aient consel lassus mi anemi,
Que par icel seignor ke fel Judas vendi,
Se savoir le pooie, por voir le vos afi,
Tant [les] hé de mon cuer, por verté le vos di,
Toz les jors de ma vie serionz ançoiz ci,
Ne soient pris par force, por voir le vos afi. »

Molt fu joianz li rois quant fu venus Rollans.
Il jure Dameldeu et ses dignes commans,

Renaut prendra par force, s'en fera ses commanz ;
Maugis fera ardoir le cuvert soduiant.
« Sire, ce dit Rollans qui tant estoit vaillant,
Maugis n'est pas lasus, si me soit Dex aidans.
Ier matin s'en fuï, parson l'aube aparant ;
Ne vos osa atendre, tant dote vo talant,
Que nel feïssiez pendre ou livrer à torment,
[Por ce qu'il vos embla ici entre vo gent.] »
« Ha Dex ! dit Charlemaignes, ki feïs mer et vent,
Ne le tenrai je ja por faire mon talant ! »

M 343Rollans fu amesniez, n'i a mes maltalent,

Cascuns va à sa tente entre la soie gent.
La nuit i sejorneront à joie liement.
Lendemain vont à cort tuit par commandement ;
N'i remaint duc ne conte qui ait haut tenement,
Evesque, n'arcevesque, ice vos di briement.
Charles vi ses barons, molt grant joie l'en prent ;
Il se leva en piés, si parla hautement.
« Seignor baron, dist il, entendez mon [samblant].
Assis ai Montalban par mon esforcement ;
Par icel Dameldeu ki nos fist de noient,
Ja n'en me tornerai por or ne por argent,
Si aurai pris Renaut, le traïtor pullent,
Et Allart et Guichart et Richart ensement.
Tant sunt ja afebli, ne valent mais niant.
Maugis s'en est fuïz, c'est lor efforcement ;
Ne porront pas fuïr, ce sacies durement.
Là suz a poi vitaille et si a molt poi gent. »

Quant li baron oïrent si Renaut manecier,
Assez i ot de celz cui il pot anuiier.
[Dus] Naimes de Baiviere en a parlé premier.
« Sire, drois emperere, dit li drois consellier,
Que ales ci disant, oiant maint chevalier,
Que petit ont lassus à boivre et à mangier ?
Se tant i voles estre, par Deu le justicier,
Qu'il soient afamé par aucun destorbier,
Dont n'i entrerez pas de cest esté premier. »
« Sire, ce dit dus Naimes, s'i vos plaist entendez ;
Car creez mon conseil et si vos reposez,
Que Renaus fist là suz por vos assez bontez :
Ainz mais ce ne fist hom ki de mere fu nez. »
Charles oï duc Naime, si l'avoit regardez,
Bien sot qu'il voloit dire, n'estoit pas trespensez.
Dont se leva toz drois, de grant ire enflamez,
Si roelle les œlz, si a le cief crollé.
Il tenoit .i. baston, de novel fu parez,

Desore s'apuia, à poi n'estoit froez ;
Apres lieve son cief, ses a araisonez,
M 344Et parla fierement com hom desmesurez.
« Par cet Segnor, fait il, qui nos done clarté,
Ne par icele Dame où il fu esconsez,
Il n'a çaianz vassal de si haut parenté,
Si parole d'acorde vers les desmesurés,
Que jamais en sa vie fust ja de moi privez.
Certes, se je les preng, tot seront decolpé. »
Quant si baron l'oïrent, si en furent iré.
Mais il n'i ot .i. sol, saciez de verité,
Qui puis en parlast mot por .m. mars d'or pesé.

Quant oïrent François si parler l'emperere,
Qui manace Renaut et avec lui [ses freres],
Adont n'i ot .i. sol ki puis en feïst ciere.
Cascuns garda vers lui, si ont fait chiere amere.
« Ha Dex ! ce dit Ogiers, basset, à sa voiz clere,
Maudite soit or l'eure de Deu et de sa mere,
Que Renaus ne vos fist le cief de cest but rere ! »

L'emperere est el tref et avec sa maisnie ;
Mais il n'i ot un sol de si haute lignie
Qui consel li donast qu'ensi soit essellie
Cele maisnie Aymon, qui si est asegie.
Mais il jure cel Deu ki soffri la [hascie],
Ja n'en aura manaie, ainz sera graellie.
Erranmant se leva, si fist une hucie :
« Baron, or tot as armes, [n'i ait rene saichie].
Ja sera cele tors, se je puis, damagie. »

François oïrent Charle, si se corent armer.
Là vit on mainte ensegne vers le ciel venteler,
Et les hiaumes lacier et ceindre maint branc cler,
Et tant pic esmolu por le mur entamer,
Et tant fausart agu et tant arme porter.
Si vont vers le castel, qu'il vœllent esseller.

Tant baron i ala, bien le puis afermer,
Qui faintement asaillent quant vint à l'assembler,
Renaus les vit venir, et Allars au vis cler,
Et Richars et Guichars ki bien sorent [jeter] ;
Se pierres ne lor falent, maint en feront verser.

Or sont François venu droitement au fossé ;
M 345 13115Il asaillent à force, ne sunt pas refusé,
Et monterent as murs ; mainz en i fust ranpés,
Ne fust li dus Renaus et Richars l'adurez
Et Allars et Guichars ki à force ont rué.
La duchoise lor a maint carrel aporté,
13120Et il ruent à force, si en ont maint versé.
Tant ruerent li frere et tant se sunt hasté
C'onques n'i ot un sol de si haut parenté
Qui venist as creinialz, tant par i ont rué.
Qui est atainz à cop, morz est et afolés.
13125Tant en ont rué mort li baron naturel,
Tot le fossé en cœvrent environ et en lé.
Quant le vit Charlemaignes, molt en fu aïrez.
Bien vit ja nen ert pris por home qui soit nez.
Il fait soner retrait, de grant ire alumez.
13130François tornent arriere, qui furent mal [menez].

François tornent arriers, quant il oent le ban.
Maint s'en vont molt plaignant, quar au cuer ont ahant.
Mainz tasta à son cief où il ot plaie grant ;
Mainz regarda ses braz ki furent tot sanglent ;
13135Mains benda son costez et descira son pan ;
Mains s'en ala cloçant, molt forment dementant.
Quant le vit Charlemaignes, si jura saint Vincent,
Ne volsist mielz lever del lit de demi an,

Que li François i fuissent si demené vilment ;
13140Puis jura Dameldeu ki sauva Abrahan :
Ja ne s'en tornera por vent ne por lait tanz,
Ses aura afamez et toz mis en carkan.

Charles fu repairiés, mais encore manace
Qu'il les afamera, se il a tant d'espace.
Tant tref a fait destandre et metre en autre place,
Montalban asiet si et de sa gent l'enlace
Que nus n'en puet issir par engien que il face.
[Or à chascune porte, par le cors saint Huistace,]
A .vii.m. cevaliers, cascun armé la face.
Quant or le vit Renaus, dont ne set que il face.
Dameldeu reclama et sa saintisme grace
Qu'il ait merci de lui et que il paiz li face.
« Sire, ce dit Richars, por le cors sainte Agace,
M 346Se je fuse creüz, par ceste moie brace,
Pais eüssonz de lui, n'i eüst mais manace. »

Por amor de Richart ki vait contraliant,
Fu molt irez Renaus, mais il n'en fait samblant.
Toz jorz fait bele ciere, molt les vait ahaitant.
Et Charles fu defors, toz jorz vait maneçant ;
De pais ne velt oïr nesun home vivant.
Ilueques fist il tant et les vait destraignant
Que laiens faut vitaille, molt va amenuisant.
Aval la rue plorent nes li petit enfant,
Que petit orent pain ; cascuns vait destraignant,
Ne la vent, ne la done, tant vont Charlon dotant.
A la menue gent aloit del tot faillant.
Par ces rues ploroient, sovent se vont pasmant.
Onques Dex ne fist home, tant eüst dur samblant,
Qui n'en eüst molt fort le cuer tristre et dolant,
Qui veïst ces enfanz, lor meres alaitant,
Qui le sanc en arracent, tant le vont atirant.

Là dedens Montalban commença la famine.
Li uns amis por l'autre vait muçant sa quisine
Et li fix por le pere, li niés por sa cosine.

La menue gent crient à grande descepli[n]e ;
Charle vont maudisant et sa terre et s'orine.
Toz jorz vont destraignant que lor dolor ne fine.
Cascun jor en muert tant, à si grant discipline,
C'on en fist un carnier lez la porte perrine ;
Laienz furent rué sanz messe et sans matine.
Quant Renaus l'a veü, à poi qu'il ne s'acline.
D'ire et de maltalent li cuers li esgratine,
Et Richars li escrie à sa voiz enterine :
« Por Deu, frere Renaut, mar vi vostre covine.
Se j'en fusse creüs, par la grant loi devine,
Charle eüsse pendu ou ars en feu d'espine,
Ou al mains fust il mis en no grant tor perrine.
Pieça eüssons pais et ferme et enterrine,
Et si ne fust pas morte cele gent orfenine
Ne portez en carnier ne jetez à rapine.
Hé las ! por quoi les plaing, por sainte Katerine ;
M 347Je i serai ja mis, bien le sai et devine,
Et vos, Renaut, beax frere, ce iert grant discipline,
Et ausi ert ma dame o la blance poitrine,
Et Allars et Guichars, cui je aim d'amor fine.
Tuit i morronz à honte, à molt poi de termine.
Ha Maugis ! où es tu, por la sainte Roïne ?
Se tu fusses o nos, en ceste tor perrine,
Assez i eüssiens pain et vin et cuisine
De cele au roi plus bele, ki n'en eüst corine,

Mais or morrons de faim, comme leu n'a rapine,
Que Charles nos het plus que la gent sarrasine. »

La famine commence et tos jors lor [enforce]
Et Charles fu dehors entre lui et sa force.
Molt manace Renaut et tos jors s'en esforce.
Pendus sera ou ars ou tuez d'une croce,
Et Richars traïnez, n'i vaudra rien sa force.
De Allart, de Guichart fera il froides noces,
Puis manda ses barons, de venir les anforce :
Et il i sunt venu devant son tref, el porce.

Errant entrent laiens, qu'il n'i ot faite force.

Li baron sunt venu, nes un n'i remanoit.
Quant li rois l'a veü, durement li plaisoit,
Dont se leva li rois et hautement parloit.
« Baron, dist il, oiez, raisons est et s'est drois
Que vos sacies trestuit, ainz que vos en issoiz,
Por quoi vos ai mandez à mon consel destroit,
Assis ai Montalban, si l'ai mis à estroit.
Pendre volrai Renaut et metre en mon destroit
Et Allart et Guichart et Richart au cors droit.
Par icel Dameldeu qui haut siet et loing voit,
Ne lairoie por rien, cascuns pendus ne soit. »
Quant Naimes l'a oï, vers terre se clinoit :
Rollant et Olivier et Torpin en pesoit,
Et molt en faut petit ke Ogiers ne ploroit ;
Et par desor les autres à Aymon en pesoit,
Qu'il erent si enfant, engenrés les avoit ;
Mais par la force Charle ki ses sires estoit,
Les avoit forjurez en si malvais endroit,

M 348 13230Que jamais, en sa vie, jor ne lor aideroit,
Ne del sien rien n'auroient n'a elz ne parleroit.
Manecier les oï à morir à destroit,
Dont en fali petit, li cuers ne li crevoit.
Vers le roi regarda, adonques le huçoit :
13235« Sire, vos aves tort, poi i gardes à droit. »
« Aymes, or vos taisies, je vœl que ensi soit.
Mar ocist Bertelai ki en pes me servoit. »

Carles fu en estant devant son pavellon ;
Hautement a parlé, iriez comme lion,
13240Et li rois a parlé hautement, à cler ton :
« Baron, or entendes, si laissiez la tençon ;
Que par icel Segnor ki vint à passion,
Ne lairoie por home de nule region
Que Renaus ne fust mis à grant destrucion.
13245Il a passé .i. an que assis les avon ;
Onques n'i assaillimes, ne feïmes tançon,

Fors que sol une fois où perdi maint baron.
Ainz puis n'i assailli, ne jamais ne feron ;
Anuit me porpensai comment nos [les aron].
13250Je voil si et comment que il n'i ait baron,
Ne face mangoniax, tant com deviseron,
Dont asaurons la vile ; de loing i rueron.
Lors maisons et lors sales là dedens confondrons,
Et s'il i a vitaille, molt lor en gasteron.
13255En si faite maniere molt lor en destruiron. »
Lors regarda Rollant, si li dit par son non :
« Rollant, faites en .vi., nos le vos commandon ;
Olivier, et vos .v., qu'il n'i ait acoison,

Naimes en fera .vi., tot ensi le volon,
Et Ogiers autretant, car esgardé l'avon.
Torpins en fera .iiii. devant son pavellon. »
Puis regarda avant, si a coisi Aymon :
« Aymes, faites en .iii., issi le cornmandon. »
« Hé Dex ! ce dist li dus, saint Jakes, saint Symon !
Comment le porrai faire, franc chevalier baron ?
Ja sunt ce mi enfant [et nos] les asauron !
Ne sunt mie ribaut ne truant ne garçon,
M 349Ainz sunt bon chevalier, nul m[e]illor ne savon. »
Li rois le [regarda], si fronci le grenon,
Et roelle les œlz, s'esgarde contremont,
Et a gringnié des dens, samblant fait de felon.
Molt se tint longement qu'il ne dit n'o ne non,
Et quant il a pensé, si parla à cler ton :
« Par cel signor, dist il, ki Longi fist pardon,
S'il en i a un sol ki die o ne non,
Ne face mon commant ensi com dit l'avon,
Je en prendrai la teste par desor le menton. »
Adont plora dus Aymes o le flori grenon :
« Ne vos coreciez mie, ne faites tel tençon.
Vo commanz sera fais, à .i. cief en trairon. »

Li baron s'en alerent, si s'en sunt departi.
Mangoniax ont fait faire, maint en i ont basti ;
Devant les pavellons en ont maint arrami.
Ainz n'i ot .i. sol prince ki de fief fust saisi,
N'en eüst .ii. ou .iii. amenez devant li.
Charlemaigne en ot .x. ki primes sunt basti.
Tot entor Montalban, si com il ont hordi,
Drecierent mangoniax, si com avez oï,

Et nuit et jor ruerent, car le roi le volt si.
Là dedenz Montalban en ont maint malbailli,
Les maison[s] abatirent, maintes gens ont blesmi.
En Montalban la vile i oïsiez maint cri
De femes et d'enfanz, ne sevent où foïr.
Bien parut là dedenz, tant i avoit anui,
Maufé i conversaisent, diable ou enemi ;
Car tel noise i avoit et tel bruit et tel cri
Des pierres ki ceoient, ke l'en i a jali.
Mainz plora son neveu et avœc son ami,
Et mainte bele dame regrete son mari,
Ki fu ferus de pierre ou de quarrel bruni.
Encor par desus ce estoient malbailli
Que tote la vitaille lor est issi failli
Et as uns et as autres, dont il sunt malbailli.
Il muerent à dolor et de faim sunt pali.

Or comence li criz, li delz et la tristece ;
M 350Cascun jor en muert tant de fine secerece ;
Li carnier sunt enpli qu'il n'i a mes largece
Où l'en peüst pas metre une garbe de vece.
Quant or le voit Renaus, molt en a grant destrece.
« Ha Dex ! ce dit li dus, perdu ai ma leece

Que soloie mener, quant avoie largesce
De pain, de car, de vin, dont or ai tel destrece.
Las ! que porai je fere ? ne sé mais nule adrece
Dont nos aions vitaille ; or ne valt rien proece.
Ce nos fait Charlemaignes par sa grande noblece. »

Là dedenz Montauban commença li tormenz.
N'i ot tant fort baron ki ne devenist lenz,

Que tot lor fu faillis painz et vinz et formenz.
« Por Deu, ce dit Renaus, molt nos va malement,
Quant nos n'avons vitaille à faire no talent. »
« Sire, dist la ducoise, qui l'ama durement,
Qu'ales vos dementant, por le cors saint Vincent ?
Cevalz avons corans, ce sai bien, plus de cent.
Ne sont pas tot mangié, jel sai à escient.
Por Deu, tuez en .i., sel manjons erranment.
S'en auront mi enfant por qu'ai le cuer dolent.
.ii. jorz a ne maugierent, sel demandent sovent.
Lasse ! que devendrai ? trestoz li cuers me ment.
A poi ke ne m'oci, si me va malement. »
Quans li dus l'entendi, molt grant pitié l'en prent.
Lors descendi Renaus tost et isnelement ;
Venus est à l'estable à .i. cheval, sel prent ;
Sel commande à tuer tost et [delivrement ;]
Et l'en si fist molt tost, sanz nul delaiement,
Et errant fu mis cuire, hastez fu durement.

Molt furent à malaise icil ki laienz sont.
Lor cevax font tuer, autre vitaille n'ont ;
Et tant com il [durerent], molt liement le font ;
Mes tost furent mangié tuit li ceval gascon ;
N'en i remest que .iiii. que espareg̃niés ont,

Et sont as .iiii. freres cui proece semont.
Adont parla Renaus ki pali ot le front.
« Frere, dist il, oez, por Deu, quel le feron ?
M 351Comment porrons nos faire, por le cors saint Domont ?
La vitaille est faillie, ce veez, ça amont.
.iiii. chevalz avons, qui laienz encor sont :

Li quelz morra avant, que les gens mangeront ? »
Et Richars s'escria et [si en jura mont] :
« Ce n'ert mie le mien, por nul avoir del mont. »

« Renaut, ce dist Richars, se vos voles mangier,
Si ociez Baiart, vostre corant destrier,
Ou le Guichart mon frere ou l'Aallart le fier,
Que li mienz n'ert ce mie, par les Sains desos ciel.
Renaut, dit il, beax frere et beax dolz amis ciers,
Vostre orguel mar veïmes, fera nos esseillier,
Que par la vostre orguel et par vostre encombrier,
S'en ala Charlemaignes de cest palez plenier ;
Ainz ne volsistes croire sergant ne chevalier. »
A cest mot ez Aymon ki commence à hucier.
« Taisiez, dist il, beax oncles, laisiez vostre tancier.
La cose c'on ne puet lever et essaucier,
Nus proudom ne la doit ja de rien ranoncier.
Mes faites mon segnor ce que volra noncier.
Si ne le faites mie, por Deu, si correcier.
S'il a mal fait savoir, il le comperra cier ;
Malaise en a eü et mal et encombrier.
Se li rois l'a assis en cest palais plenier,
En mont petit de terme li puet bien Dex aidier.
Se vos me voles croire, par Deu le droiturier,
Ja n'i morrons de faim por que aionz destrier. »
Qant Richars ot l'enfant, sel corut embracier ;

Plus de .c. fois le va en un randon baisier.

Quant Richars a oï son neveu si parler,
Molt grant pitié l'en prent, si commence à plorer.
« Renaut, dist il, beax frere, or tost de l'atorner.

Ociez mon cheval, ne le vœl destorner.
Si dones mon neveu maintenant à disner ;
Molt l'a bien deservi, bon consel set doner. »
« Voire, dist Aallars et Guichars li bons ber,
Lequel ki vos plaira, si nos faites tuer,
Fors solement Baiart que tant devons amer.
M 352Tantes foiz nos [a ja] nos viez fait sauver ;
Mielz amons nos morir que icelui tuer. »
« Bien dites, dist Renaus, nel poroie endurer. »
Adont vont à l'estable, .i. en font acorer.
Que vos aconteroie, par le cors saint Omer ?
Les .iii. kevalz mangierent, ne porent demorer ;
Et quant il sunt mangié, ne sevent où aler,
Que Baiart n'oceissent por la teste colper.

Renauz fu à malaise, quant famine l'estraint.
D'ire et de maltalent fu molt muez et taint,
Et dist : « Dex ! que ferai ? ne fui mais si destraint.
Voir se dit qui se dit : ki cerf cace, cerf prent.
Tant a cacié li rois que en [lasc] m'a enpaint,
Dont escaper ne puis, ainz i sui si estraint.
Haï, las, doleros ! mal ait qui ne me plaint,
Quant cel laisai aler ki m'a çaienz ataint.
Ainz consel ne vol croire, si en sui molt destraint. »
Et Richars li escrie, ki durement fu tainz :
« Renaus, estes aaise ? dites moi por .i. Saint,
S'or aviez le roi ki ci vos a açaint,
S'en iroit il toz cuites que il ne fust destraint ? »
« Nenil voir, dit Renaus, trop me par a ataint.
Je le vos [liverroie] loialment sor toz Sainz. »

13405Molt furent à malaise et furent soffraitoz.

« Que ferons, dit Renaus, por Deu le vertuolz ?
Rendre nos convendra, trop somes besoignolz. »
« Renaus, que avez dit, por Deu le gloriolz,
Que si parles de rendre à Karlon l'orguelloz ?
13410Il nos feroit toz pendre comme larronz hontoz.
Ja n'en auroit manaie, bien le sai à est[ros].
Par icel Dameldeu qui fist et moi et vos,
Ainz mangerai mes mains comme las, doleroz,
Que je me rende au roi qui si est desdignoz ;
13415Ainz mangerons Baiart, le destrier ravinoz.
Mal ait ki [ja] morra, de Deu le vertuos,
Tant com vivre poron, ce loonz entre nos. »

« Segnor, ce dit Richars, je le lo endroi moi
Que nos mangons Baiart ainz que aillonz au roi,
M 353 13420Que il nos feroit pendre .ii. et .ii., iii. et .iii. »
Quant Renaus l'a oï, molt fu en grant effroi.
« Richars, que dites vos, por le cors saint Eloi ?
Mangerons nos Baiart, le noble palefroi,
Qui tant nos a garis et de mort et d'esfroi,
13425Et osté des mains Charle ki maine tel bofoi ?
Par icel Dameldeu ki fist et ciel et noi,
Je n'ai si vaillant frere ne de si grant conroi,
Se mal fesoit Baiart, k'i ne fesist [à] moi.
Por tot l'avoir del mont, si m'ait sainte Foi,
13430Nel valroie mangier ne torner à belloi. »

Qant la dame ot Renaut, durement li anoie.
Hautement s'escria qu'ele velt que l'an l'oie.
« Sire Renaus, dist ele por Deu ki tot avoie,

Ja morront mi enfant, vez com cascuns coloie.
Tierc jor a, ne mangierent qui volsist une soie.

Ja lor faura l'alaine, vez com cascuns tornoie.
Je mangerai mes mains, car li cuers me desvoie. »
Quant li enfant l'oïrent, si n'en orent pas joie.
Hautement s'escrierent, n'i a nul ki nes oie.
« Beax pere, dient il, por cel ki tot avoie,
Car nos livres Baiart ki là val se desroie.
Ja nos morrons de faim et ironz male voie. »
Quant si oncle l'oïrent, que tot ensi les proie,
Si se sunt escrié comme ciens apres proie :
« Jentilz dus debonaire, por cel Deu qui l'an proie,
Pense de tes enfanz que norris à tel joie,
Et de vo dolce dame qui de vos molt coloie,
Sire, et de nos meïsmes cui li fainz molt asproie. »
Quant Renaus voit ses freres, li cuers li atenroie ;
De pitié en plora, mais toz jors lor otroie
Qu'il ocirra Baiart, ja le ferra el foie.

Quant ont parlé ensamble sus el maistre pales,
Ja ocira Baiart, ne puet remanoir mes,
Adonques davalerent, corant tot à eslais ;
A Baiart sunt venu ki de fain avoit fez.
Renaus ala devant, li fors contes pales ;
Quant [Baiars] l'a veü, si ne fu mie en pes ;
M 354Des orelles clina, del pié li fist reles.
En apries a heni belement et en pes.
Quant Renaus l'a veü, si regarda adies,
Dont li mua li cuers, si jura saint Gervais,
Ses filz ociroit ainz, ki ne sunt pas malvais :

« Car pieça fuse mors el bos ou en mares,
Ne fust Dex et Baiars par cui en ai relais.
Ja ne morra sanz moi, ja n'i sera defes. »
Quant li enfant l'oïrent, qui pas n'erent forfes,
Tanrement en plorerent, si revont el pales.

Arriere s'an tornerent trestuit iriement ;
Renaus vint à Baiart qu'il ama durement ;

Del fuerre li donna, il en manja forment,
Puis revint el pales asez hastivement.
Ses freres, a trovés molt tenrement plorant.
Allars tenoit Aymon, color muoit sovent,
La duçoise se pasme, qui de dolor a tant.
[Tuit regretent] Maugis, tenrement [vont] plorant.
Quant Renaus l'a veü, molt [grant] pitié l'en prent
Dont vint à la duçoise, et cria hautement :
« Dame, por Deu merci, n'aiez tel maltalent.
Se Dex done la nuit qui ert procenement,
Je cuit faire tel cose, par le mien escient,
Dont auron à mangier assez à no talent. »
« Frere, dit Aallars, ki envers lui s'atent,
Soufrir le nos estuet, qui c'an ait maltalent. »

Icil jorz si passa, ki ne demora gaires ;
Et quant il fist seri, dont lor vint lor contraire,
Renaus vint [à ses freres], si lor prist à retraire :
« Aler vœl à mon pere, savoir qu'il voldra faire ;
Se morir nos laira et itel honte traire. »
« Frere, ce dit Richars, avœc vos volronz traire.
Se somes perceü par nesun mal afaire,
Ensamble torneronz droit à nostre repaire. »

« Baron, ce dit Renaus, ice ne me puet plaire.
Ci vos lairé toz sols, de vos n'avons que fere.
Se n'aport à mangier, par cel qui tot esclaire,
Baiart vos abandon, se le poes desfaire. »

M 355Quant ont parlé li conte à icel consel prendre,
Que Renaus s'en issi, à son pere [volt] tendre ;
Bien sot son pavellon, nus ne l'i pot desfendre.
Aymes estoit levez, ne pot bon somme prendre ;
Issus estoit del tref, por oïr et entendre
Comment le font laienz, s'il se poront desfendre.
Renaus conut son pere o le hiaume resplendre.

Adont en vint vers lui quanque il pot destendre ;
Si li caï au pié, que n'i volt plus atendre,
Et Renaus i ala ki n'avoit que despendre.
« Merci, pere, dist il, or me faites entendre.
De faim sunt mort mi home et li graindre et li mendre.
N'avomes que mangier ne que au mener tendre,
Fors solement Baiart ; mais je nel vœl despendre,
Que par mainte foie m'i a fait l'ame rendre,
Por rien ne l'ocirroie, que vers lui sui trop tendres. »
« Renaus, ce dit li peres, trop faites à reprendre.
Pieça t'ai forjuré, nul bien n'i pues atendre.
Se tu tost ne t'en vas, je te cuit au roi rendre. »

« Beax filz, ce dit li pere, fui de ci, va ta voie,
Que ne te puis ai lier que parjurés ne soie ;
Que forjuré vos ai ; dont li cuers m'atenroie. »
« Sire, ce dit Renaus, ne faites tel desroie,
Que vos ne nos aidies là sus en la tor coie.
Par la foi que doi Deu qui tot le mont avoie,

.iii. jors a, ne menjames vaillant une lamproie.
Mi enfant se dementent, cascuns de faim tornoie ;
La duçoise se pasme, por poi Deu ne renoie.
Ne me sai consellier, mis sui en male voie ;
Car se li rois me tient, bientost pendus seroie,
Et vos estes mes peres dont fui noris à joie ;
A vos vie[n]g por consel, par le Deu que l'on proie,
Ne me poes faillir, se la loi ne desvoie. »

« Sire, ce dist Renaus, entendez que vœl dire.
Bien sai à escient, je ne vœl contredire,
Forsjurez nos aves, dont au cuer avez ire.
Ce vos a fait li rois qui governe l'empire ;
Mes force n'est pas drois, pieça l'ai oï dire.
M 356Il a tort et nos droit, si m'aït Dex li sire. »
Quant Aymes ot Renaut, de parfont cuer sospire ;
Doucement le regarde, si li a pris à dire

Que se il velt mangier ne s'il est en desirre,
Si voist dedenz son tré, ne li ose desdire,
Et face son voloir, comme del suen meïsme :
Que se il donoit rien, on l'en tenroit à pire.

Quant Renaus ot son pere qui tot ensi parole,
Dont se leva en piez, n'a pas le ciere fole,
Puis [est] entré el tref, sanz nesune riole.
De vitaille se kerke, que pres de lui acole,
Puis revint à la tor, sa gent tote saole
De pain, de vin, de car qui par la terre vole,
Quant il orent mangié tot belement, sanz foule,
Renaut ont mercié, n'i [a] nul ne l'acole.

Errant s'en vont dormir sor bone quite mole ;
Et Renaus les gaita, tos tans fu en parole.

Renauz gaita ses homes, n'en daigna reposer,
Et il ont tout dormi desci à l'ajorner.
Quant il sont esvellié, lor cors font acesmer.
Quant il fu pries de none, s'asistrent au souper.
Tant ont mangié iki, ne porent rien sauver ;
Tant ont de vin beü, n'en ont point au lever.
Mort fussent là dedens, sanz nesun recovrer,
Se ne fust uns asaus, quant vint à l'avesprer.
Cel jor furent laienz à malaise li ber.
Quant Dex dona la nuit, et on dut reposer.
Aymes fu à malaise, ne savoit où torner.
De ses enfans li membre, nes pooit oblier.
Sa mesnie apela où mielz se pot fier,
Et il i sont venu sanz point de l'arester.
« Baron, ce a dit Aymes, faites moi escouter.
Laiens sont mi enfant c'on m'a fait forjurer
Et il sont à malaise, nel pueent amender.
Se jes ai forjurés, il m'en doit molt [peser],

Et je sai bien pieça, bien l'ai oï conter,
Que au besoing puet l'en son ami esprover.
Ne li fauroie mie, por les menbres colper.
M 357J'ai ci .iii. mangoniaus por là dedens [ruer] ;
Or laisserons les pierres [en la vile à jeter,]
Si ruerons bacons que nos ferons livrer,
Et bouciax plains de vin que [j'ai] fait aüner.
S'en devoit Charlemaignes de fin corox enfler,
Mes enfanz ne faudrai, tant com porrai durer.

Charles a tort, il droit, ce poons bien [prover]. »
« Sire, dient si home, or vos [oons] parler.
Jamais n'auront message por quel puissons trover. »

« Baron, ce a dit Aymes, ce nos conte l'estoire,
Laienz rues vitaille et vin assez à boivre. »
Lendemain par matin fu il trovez en oire.
« Hé Dex ! ce dit Renaus, en vos doit on bien croire.
Or avons nos vitaille, encor aurons [à boire].
Ce nos a fait mes peres, ice devons bien croire ;
C'est en droit son engien, ce poons aperçoivre. »
« Voire, » dit Aallars, qui bien set son memoire.
Dont vont à la [vitaille sanz] cri et sanz berçoire.
En sauf l'avoient mise, del ciel lor samble glore ;
Le fain en estancierent que il avoient noire.

Or ont laienz vitaille et plenté à mangier ;
.iii. moys sunt si servi, com vos [m'oez] noncier,
Puis le sot Charlemaignes, li fors rois droiturier ;
Aymon a fait mander dedens son tref [plenier]

Et tot li prince i vindrent et por cel fait jugier.
« Aymon ce dist li rois, ne m'aves gaires cier,
Quant tu mes enemis dones si à mangier,
Bien sai tote t'ovraigne, tu ne te pues noier.
Par icel, Dameldeu [qui tot a à] jugier,
Je m'en voil ainz la nuit si hautement vengier
Que le cief me laires, se on le velt jugier. »
« Sire, ce a dit Aymes, pas ne le doi noier,
Je vos di loialment, sans autre parçonier,
Se vos me deviez dedens un fu lancier,
Ne faurai mes enfans, tant com lor puisse aidier.

Ce ne sont pas larron ne garçon ne fossier,
Ainz sunt molt preu as armes et vaillant chevalier.
El mont n'en a tex .iiii., ce puis bien tesmoignier. »
M 358 13610Quant Charles l'a oï, vis cuida esragier.

Dolanz fu Charlemaignes quant Aymon entendi ;
Toz les œlz li roelle, à poi ne l'a feri.
Naymes se traist avant qui fu amenevis.
« Sire, dist il au roi, entendez envers mi.
13615Envoiez [en] Aymon : molt l'aves tenu ci.
Bien poiez vos savoir, par Deu qui ne menti,
Se il onques pooit, ne seraient honi.
Ja sunt ce si enfant qu'il a soef nori.
Par Deu, s'i lor aida, quant issi sunt laidi,
13620On ne jugera pas que il soit malbailli. »
Quant li rois ot Naymon, si ot le cuer mari,
Que il savoit de voir, Aymes n'ert pas honi,
Desque jugié l'a Naymes, li rices dus flori ;
Ne le desdiroit mie, desqu'il a dit issi.

13625Charlemaignes se lieve tot droit en son estage ;
Aymon dona congié et trestot son barnage

Que il voist fors de l'ost que fait li a damage.
« Sire, ce dist li dus, pres sui de cest voiage. »
Tost et isnelement monta en son aufage.
13630Adont parla au roi com hon de grant parage :
« E ! .xii. per de France, gent de grant vasselage,
Pensez de mes enfans qui laienz sunt en gage.
Je ne lor puis aidier, dont ai au cuer la rage ;
Mais or se gart li rois, foi que doi mon visage.
13635Se il [i] sunt ocis par nes aucun folage,

S'en devoie en infer panre mon herbergage,
Li quit je si garder ainz quint jor le passage
Que le cief m'i laira, n'i metra autre gage. »
A cest mot s'en parti, si aquiut son [voiage] ;
Vers France s'en repaire en son droit heritage,
Et li rois est remés environ son barnage.

Or cevalce dus Aymes, si a tenu sa [sante].
Et Charles est remés [molt courcié en sa tante].
Molt longement i sist, en maint liu mist s'antante,
Et quant pensé avoit, si fist ciere dolente.
As barons commanda sanz faire longe atante,
Les mangoniax abatent, [si] soient mis en sante,
Que por les mangoniax où ont mis grant creante,
Sont là dedens sauvé et de vitaille [ont] rente.
Por aus n'auront il mais qui vaille .i. rain de mente.

Li baron s'en alerent, le comant font al roi.
Les mangoniax abatent et mistrent à belloi,
Et Renaus fu laienz et sa gent avœc soi.
La vitaille lor faut, dont avoient esfroi.
« Dex, que ferai ? dist il, car le porquoi ne voi
Comment tenir me puisse ; mort seron, je le [croi].
Ensi m'a Charles pris, com oiselet au broi.

E ! Maugis, dolz amis, que n'estes avœc moi !
Ja n'eüsson [meseise] ne de fain ne de soi. »
« Sire, ce dit Richars, par le foi que vos doi,
Se j'en fusse creüs, pais eüsson au roi ;
Mais aler l'en lassames, par le vostre bofoi. »
« Frere, ce dit Renaus, tort avez, par me foi. »

Là dedenz Montauban commence la [destrece].
De pain, de vin, de car avoient secerece.
Le pain i fesoit on de lentille ou de vece.
En trestot lo chastel n'ot joie ne leece.
[Li enfant se pasmoient de fain et de tristece,]
La duchoise les vit, en plorant [les redrece] ;
Adonc maudit son frere cui ele tient à crece.
Le cors Dex a juré, à cui elle s'adrece,
Se Jhesus tant l'amoit, par sa grande leece,
Que elle eüst vitaille à la soe largece,
N'en mangeroit jamais, ains moroit à destrece.

Dolant furent li frere, ne savoient que faire.
Adonc parla [Guichars] qui ne [puet] plus mal traire.

« Frere Renaut, dist il, por le cors saint Ciçaire,
Car ocion Baiart qui laiens est an l'aire.
Par la foi que doi Dex qui lo soroil esclaire,
Se par tans n'est ocis ou torneis au deffaire,
Je mangerai mes mains, ge ne [m'en puis] retraire. »
Quant Renaus ot Guichart issi crier et braire,
Il a pris un costel errant en son aumaire ;
A Baiart vint corrant, ce li peut molt desplaire.
Quant il vit son signeur, vers lui se corrut traire,
M 360 L'oreille li clina, joie li prist à faire.
« Baiart, ce dist Renaus, beste trop debonaire,
Comment vos ocirrai ? trop aurai grant contraire. »

Renaus choissi Baiart qui vers lui ne se muet.
Des iels lo regarda, que [ferir] ne le puet.
« Baiart, ce dist Renaust, nus aidier ne vos puet,
Que molt par a grant chose, [à ce faire] m'estuet. »

Et Yonez s'escrie en haut quanque il puet ;
« Sire, que tardes vos, que morir li estuet ?
Que la feins nous angoisse, miels à miels [nos] apluet. »

Renaus oï son [fils] qui molt est angoissiés ;
D'autre part vit Baiart qui por lui estoit liés ;
[Sel] regarde Renaus, s'en avoit grant pitié.
Dementre se porpense com [sera respitié].
Quant pansé avoit molt, si s'estoit avoié ;
Donc demande un bacin, [si iert Baiars] seignié,

[Et dist] tant com il vive, n'i sera escorchié :
« Sire, dist Aalars, molt estes enseignié.
De son sanc mangeron, quant iert aparellié. »
« Voire, ce dist Richars, si an feron daintié. »
Au bacin vint errant, si l'a Renaut baillié.
Renaus vint à Baiart, an plorant l'a loié ;
Puis lo fiert d'un costel, si a dou sanc sachié
Trestout plain lo bacin ; puis fu aparillié.
Et quant il fu bien cuit, s'en ont aseis mangié ;
Puis furent plus aaise et de rage esploitié.

Là sus furent aaise, quand il eurent ce fait.
Lo jor n'i ot ploré [ne geté] cri ne brait.
Lendemain envers none orent il do sanc trait,
Et lendemain ausi dont il se son[t] refait ;
Et Baiars amaigri, si en devint plus lait.
Renaus lo regarda qui ja lo vit [desfait].
« E ! Baiart, ce dist il, com sommes mal refait.
Jamais ne [m'aideres], trop somes de mal het. »
Puis en vint à Baiart, do sanc en a retrait ;

Et tote la quinzaine [autretel a il] fait ;
Et Baïars a maigri, si que à peine vait.

Baiars a si maigri, ne [se] pot sostenir.
M 361Do sanc ne puet plus traire, tant i sout en ferir.
Quant Renaus l'a veü, do [sens] cuida issir.
« Renaus, dist la duchose, il nos covient [morir]. »
« Dame, ce dist Renaus, nous n'en poons partir. »
Laiens ot un viel home, ne se pot plus tenir ;

[Il a dit à Renaut qu'il vit forment palir] :
« Sire, ce dist li viaus, or me faites oïr.
Molt voi bien et antant, ne nos poons tenir ;
Destruis iert Montalbain que feïstes bastir.
Si m'aïst Dame Dieu, de duel en cuit morir,
Que ge voi et antant, nos en covient partir.
Or venes ci aval, lez [l]a porte foïr ;
Par tans troverons voie par où porrons issir.
Vielle est de tans d'aage, si com poez oïr.
S'i estions antré, por voir le [puis gehir],
El bois de la Serpente porrons sanpres venir. »
« Hé Dex ! ce dist Renaus, or ai tot mon desir.
A Cremoingne en irons que encor doi tenir. »

Quant Renaus entendi ce que cil li dissoit,
Il en vint au viel home, par la main le prenoit
Et en vint à la porte, là où cil lo menoit.
Renaus i fist foïr tant que lo tro[u] trovoit.
Quant Renaus l'a veü, grant joie demenoit ;
Puis en vint à l'estable, Baiart i amenoit.
En la [fosse] lo mist et bien lo conduissoit,
Et Baiars i antra qui pas nel dess[e]vroit,

Qui tant estoit atains que à grant paine aloit.
Puis i mist la duchesse qui ses enfans tenoit ;
[Droitement] à la bove aler les commandoit ;
Puis s'arotent li autre, cascuns laianz entroit.

Renauz [s'aparella] chevaliers armer fist

Fors d'armes et d'escus mais .i. tot seu[l] n'en prist.
Montalbain ont laissié que rois Karlles assist,
Banieres desploiées dont tot lo mur porprist ;
Ains li rois ne sait mot que nus hom s'en issist.
Renaus entre en la bove, demorement n'i quist ;
Droit devant lo premier .iii. cerges porter fist,
Dont il eurent clartei dont nus ne s'en malmist.
M 362Quant il sont arroté, adonc Renaus lor dist :
« Seignor, ce dist Renaus, si m'ait Jhesu Crist,
Male obliée ai faite, ain on tele ne fist.
Le roi Yon laisson, qui en ma chartre gist ;
Certes ne l'i lairoie por quanque Jhesus fist. »
« Renaus, dist la duchesse, par moi i porrisist.
Laissiez lou, s'il vos plaist ; cel domage vos quist.

Renaus torna arriere là où savoit le roi ;
De la prison l'osta, si lo prist par lo doi,
Puis en la bove ancui Yon mist devant soi.
La dame vit Yon, si li [dist] par derroi :
« Frere, mal veignes vos, fet nos [a]s cest annoi. »
« Taissies, ce dist Renaus, tort aves par ma foi.
Ja tant comme ge puisse, ne morra à belloi ;
Que je li fis homage, si li doi porter foi.
Comment que il a fait ne meserré vers moi,
Ne me voldrai ge mie si parjurer vers soi. »

Quant li frere l'oïrent, si crierent tuit troi :
« Renaus, vos dites bien, nus n'est mieldres de toi. »
Puis saisirent Yon qui fu febles en soi ;
Devant aus si l'ont mis, puis [n'i firent deloi] ;
Ain se sont aroté belement troi et troi.

Or s'en vont li baron, si enmainent Baiart ;
[Roi Yon enmenerent Renaus et Aalart ;]

Il n'ont gaires alei vers lo bos d'autre part,
Yonez chiet pasmez qui de faim se depart.
Renaus l'ala haucier qui ne fu pas coart.
Aymonet si raptis[t] maintenant Aalart.
Richars tint la duchesse entre lui et Guichart.
Ensinc s'en vont la bove, de Charlon n'ont regart.
La chandele est si grant [que] par devant [tot] art.
Ensinc comme li jorz par tout le mont s'espart,
Sont issu de la bove, s'entrent en .i. essart.

Quant Renaus fu el bois, bien savoit où il fu ;
Aalars et Guichars [vers lui en sont venu] :
« Sire, que ferons nos ? [Laiens est] Valfondu
Où maint Bernarz l'ermite qui ja fu vostre dru. »
[« Frere, ce dist Renaus, bien vos ai entendu],
Or i alomes tant que li jorz soit faillu ;
Puis iron an Tremoigne lo droit chemin batu. »
« Bien dites, dist Richars, par lo cors saint Jhesu. »
Atant s'en sont alei parmi lo bois foillu.

Parmi lo bos foillu s'en vont à l'ermitage ;
M 363Il n'ont gaires alei contremont le bosch[age],
Quant il sunt departi comme beste sauvage ;

Les herbes arocherent, errant par bon corage ;
Volentiers [les] mangerent, si les cache la rage.
Cil qui trove boton, lo cuer li rasoage,
Et cil qui trueve [fueille], de manger ne se targe.

Quant Renaus l'a veü, si mua son corage ;
Dont parla hautement comme preudome et sage.
« Baron, ce dist li dus, ce tieng ge à viltage
Que si aleis pa[i]ssant comme beste sauvage.
Mais veneis tost çà jus en cest plain marinage ;
Illueques si penron en[c]u[i] mais herbergage.
Se li hermites vit, bien sai en mon corage,
Bon ostel nos fera comme gent de parage. »
A cest mot s'aroterent, si s'en vont comme sage ;
Il ont tant esploitié contremont le boschage
Qu'il vinrent au [manoir] où siet li hermitage.
Renaus fiert à la porte ; e vos l'ome sauvage.
Tantost com vit Renaut et trestout son barnage,
Il le cuert acoler, onques n'i fist estage :
« Sire, bien veignies vos ; quant [issistes de cage] ? »
« Hier main, ce dist Renaus, laissai mon heritage. »

Molt fu liés li hermites, quant il conut Renaut :
Ainz mais ne vit nus home por qui il fu si [baut] :
Il ot tel joie au cuer que il en ule et saut.
La duchesse apela, si li cria en haut :
« Dame, bien veignies vos, por lo Dex qui ne fa[ut].
Sejorner vos covient avec moi en cest gau[t].
Molt a çaiens vitaille, que nule riens ne faut. »
Il corrut en sa chambre, il n'i a fait c'un saut ;

Pain et vin aporta [et bon let trestot chaut].
Si [s'est] assis Renaus au bas ne mie en haut :

Antor lui sa maisnie qui à pain font asau[t].

« Baron, dist li hermites, or faites chiere bele ;
Ancui aura chascuns chapon en l'escuele,
Tout maugré Charlemaigne qui contre vos revelle. »
« Grans mercis, dist Renaus, ci a bone novele,
M 364Et puis nos an iron à la lune plus bele ;
[Que je dout molt le roi et sa mesnie isnele]
Que çaiens ne nos sache par aucune favele.
En Tremoigne en irai, an ma citei plus bele ;
Se Charles me requiert et sa gent atropele,
Laens me desfendrai an ma maistre tor[ele]. »

Icil jor sejornerent et [aeisié] se sunt.
Baiars ot de l'avaine que dessiré ot mont.
Quant Diex dona la nuit, demorée [ne] font ;
Il sont mis au chemin et par le bos s'en vont.
L'ermite ot .ii. chevax que il mené en ont.
La douchesse en ot un qui gros fu et reon[t]
[Et] li [dui] enfant [l'autre] où bien ampleié sunt.
Ensinc s'en vont la nuit parmi lo bos parfont :
Il s'en vont lo regné, ja [n'i arresteront],
Eins se vont chevauchant, com ge ore vos cont ;
[Tant tindrent] lor jornées et aval et amont
Qu'il vindrent à Tremoigne et au palais [reont].
Par tote [la contrée] les noveles en vont
Que venus est Renaus que il tant amé ont ;
Li borjois i accorrent et grant joie li font.

Par tote la contrée en est alés li cris
Que Renaus est venus et si frere autresi
Et la bele duchesse, au gent cors signori ;
Tuit li baron i vienent qui en sont esjoï.
Charles [si] fu en l'ost, [courouchié et] marri,
Quant pris n'a Montaubain et toz ses enemi.
Li rois issi do tref à tot son arrabi ;
Vers lo chastel garda, [nule ame n'i coisi] ;
Quant n'i voit hom ne feme, adonc fu esbahi ;
Quant lo voit Charlemaignes que nelui n'i oï,
A son tref repaira, erraument descendi,
Puis manda ses barons et il vindrent à li.
« Baron, ce dist li rois, [or entendez à mi].
Bien a passé .viii. jors, là sus home ne vi.
Je cuit, Renaus est mors et trestuit si ami. »
« Sire, ce a dit [Naymes], s'i vos plaist, sachon i. »

Amont vers Montaubain s'en vont li per de France ;
Il vienent à la porte, nus ne lo[r] fist nuissance ;
M 365 [D']asaillir font samblant et bele contenance.
[Q]uant n'ont [Renaut] veü, si sont bien à fiance
Que il est mors de faim, à duel et à viltance.
Lors ont prise une esch[ie]le, sans faire detriance ;
[A] un crenel l'apuient, par cele en une lance
Rollans monta [premiers], à la fiere puissance ;
Apres monte Oliviers, rangiez est, si s'avance,
Et Ogiers et [puis] Naimes cui Diex part de pessance.

Quant il furent là sus, aval font reüsance,
[Si] vont [ovrir] la porte où li rois est haence,
Et Charles i antra et par aïr s'i lance.

Charles entra laiens, o lui sa compaignie ;
Hautement s'escria, si com vint de ravine :
« Où sunt mi enemi ? sunt il encor en vie ? »
« Sire, ce a dit Naimes, nos ne[s] veomes mie.
Ne sai où sunt alei, n'i avons rien oïe. »
Puis cerchierent par tout la sale segnorie,
Ne trovent hom ne feme, fors or et manantie.
« Qu'est ce ! dist Charlemaignes, ici voi diablie ;
Maugis i a esté, ceste m'a il bastie. »

Molt fu dolereus Charles, quant il Renaut ne vit ;
Donc en vint à la porte et nule arme n'i [vit].
Adoncques vit la bove, si a à Ogier dit :
« Par ci s'en vont li lerre, se Dame Dex m'aïst ;
[Maugis a fet cest trou, ne sai dont il sorsist ;
Bien m'a dechu li lerres, sovent cange d'abit.] »
« Sire, ce a dit Naimes, Maugis aves sordit.
[Mil] ans [a] ne fu faite, ne soies an souci.
C'est d'uevre sarrazine, li quarrés sunt eslit
Et [seellé] à plon comme bon mur porfit. »
Quant lo vit Charlemaignes, de maltalent sourit :
« De Dame Dex de gloire soit maudis qui lo fist. »

Molt fu dolans li rois, ne voit rien qui li plaise ;
Hautement s'escria : « Cerchiez ceste forna[i]se ;
Ne sai où ele vait, mais là dedens eslaisse.
Je vos di loaument, jamais n'iré aaise,
Si saurai où ele ist, en tor ou en fornaisse. »
Rollant i est entrés, devant lui mist un cierge,
Et cil portent chandeles por aleir plus aeisse.

M 366François entrent laiens qui miels miels à hetée ;
13920Rollans ala devant qui tint traite l'espée
Et Charles fu defors tot droit à la baée,
Où atant de ses homes oïr la renomée,
Et aveuc lui Torpin qui ot messe chantée ;
Et cil dedens s'en vont o chandoile alumée.
13925Molt ont en petit d'ore la bove trespassée.
[Au plain sont hors issus en la selve ramée ;
Lors gardent entour eus, chascun teste levée ;]
Ne sevent où il sunt, en com faite contrée.
A donques si ront fait viat lor retornée,
13930Et Charles s'escria à molt grant alenée :
« Rollant, où vait la bove ? veïs tu l'autre entrée ? »
« Oïl, ce dist Rollans, par la vertu clamée ;
Eschapés est Renaus, s'en a sa gent menée ;
Si [an] maine Baiart, ves ci encore l'estrée. »

13935Dolans fu l'empereres, ne set que faire doie ;
Il a pris ses messages et par la terre envoie
Por savoir s'il [orroit] de Renaut vent ne voie.
Il fist oster ses tantes, à Montaubain s'onbroie.
Tuit li baron i vinrent, et Charles les an proie.
13940Illueques sejornerent une semaine à joie,
Tant c'uns messages vint [ens en la sale] coie ;

L[e] roi a salué et envers lui s'avoie.
« Amis, bien veignies tu, por le[s] Sains que l'on proie.
Ses tu rien de Renaut ? Or lo di, que l'on t'oie. »
13945« Sire, ce dist li mes, par ceste barbe moie,
Ge lo vi à [Tremoigne], où l'en on[t] fait grant joie.
Avant ier i tint cort, issi com ge venoie ;

Tant dona vair et gris et be[au]s bliaus de soie,
Chevax et chieres armes, que ge m'en mervelloie.
Avec lui sunt si frere et la duchesse bloie ;
Si est li rois Yons, ge voil bien que l'en l'oie.
Tant i a pers et contes, le conte n'en diroie ;
Encontre vos s'aferme, mainte enseigne i baloie. »

Li rois ot lo message, si en ot joie et duel ;
Il jure saint Denise, jamais nus jor son vel,
Ne gerra en la sale sor drap ne sor lençuel,
M 367Si iert [Tremoigne] assise et mise à mal despuel ;
Ja n'i garra Renaus, ne li vaut .i. chevrel.
[Lors fet l'ost arrouter qui maine grant cembel ;]
Tant tindrent lor jornée[s] qu'il sunt à Montresvel,
Itant pres de Tremoigne que l'en en vit l'aruel.

A [Montrevel] est [Charles] logiés leiz la riviere ;
Lendemain, par matin, ains que liet la poudriere,
Fist son ost aroter et devant et deriere ;
Vers Tremoigne chevauche, levée sa ban[i]ère.

Quant or [le] sot Renaus à la hardie chiere,
Il jure Dame Dex qui el ciel fist lumiere,
Ja n'i sera asis an icele maniere,
Que il n'i ait estor et bataille pleniere ;
Mais n'espargnera Charle ne hom de sa baniere,
Tant par est fol et fiers et de male maniere :
« Par la foi que vos doi ne que ge doi sain[t] Pierre,
Ains que i soie asis en val ne an cost[iere],
I perdra Charlemaignes de sa gent pautoniere.
Ja si nes gardera, par ceste moie chiere,

.ii. cens en aura mors et mis en [freide biere].
Puis aurons plus tost pais et à mendre proiere. »

Par [là] dedens Tremoingne en est levés li cris
Que Charlemaignes vient, qui tant est signoris.
Renaus fu en la tor o ses charneis amis ;
Il a soné un graille qui par aïr bondi,
Et li baron s'adobent, qui furent estormi :
Puis issent de Tremoingne, de combatre anhasti.
Renaus ala devant sor Baiart l'arrabi,
Et Richars et Guicharz et Alars delés li ;
[Renaus se regarda qui fu amanevi :]
Bien sunt .x.m. as armes qui tuit furent à li ;

Mais quant n'i ot Maugis, ne li sambla nelui ;
Dame Dex reclama que il le consaut hui.

Charlemaignes chevauche, aveuc lui sa compaingne,
Regarde vers Tremoingne, delez une mareigne,
Et voit venir Renaut desor Baiart d'Espaigne,
Il ne voit champ ne pré ne [gaigniere ne plaigne],
Ne soit covert de gent com terre de gueaigne.
« Hé Dex ! ce dist li rois, sains Malos de Bretaigne,
M 368Ja m'a fait cis traïstres maintes pesans angeigne[s] ;
L'autre soir le menai deci [une] fustaine,
Or i a tant de gent que amer ne me deigne.
Il vient sor moi as armes, ge voi bien [lor] ovraigne ;
Mais ge ne li lairai lo pris d'une castaingne.
Par icel Dame Dex qui fist la mer estraigne,
N'en penroie l'avoir qui est jusqu'à Romaigne,
Que n'en aie justise aius que li plais remaigne. »
Donc fist rengier franchois, [ordener sa] compaingne.

Li rois fist ses barons devant lui ordener ;
Naimes an vint à lui, si li pris[t] à crier.
« Sire, ce dist li dus, por le cors saint Omeir,
Car laiss[ie]s o Renaut envers vos acorder ;
Il fera itel pais com saures deviser.
S'ui venon au chapler, com vos voi acesmer,

Maint chevaliers verres les boiax traïner ;
Ja verres tel damage [d'aucune part] torner,
Se Dex n'en a merci, qui tot a à sauver,
Jamais ce vos porron envers lui acordeir. »
« Naime, ce dist li rois, ice laissies esteir,
Que je ne lo feroie por tout vif demembrer. »

Naymes oï lo roi qui n'a cure d'acorde,
Ains fait mandeir ses homes et des milleur se borde.
Puis en va vers Renaut ausinc droit comme corde.
Adonc parla Richars qui onques n'ama borde,
Et a dit à Renaut que male mors lo torde,
S'au roi ne se combat, qui ne quiert fors descorde ;
Ja à lui n'aura om pais ne misericorde.

Li ost furent josté li uns por l'autre ocire ;
Renaus sist sor Baiart qui a volenté vire ;
Cuers li fu revenus, maint jor ot esté pire,
[Renaus dit à Richart], oiant tot son empire,
Au roi [voldra] parler, belement, sans remire,
Et se il li voloit pardoneir son grant ire,
Sa volenté feroit, si com à son droit sire.
« Par Dieu, dist Aallars, ne vaut plain poing de cire ;
Fel est et orgoilloz, vees com il s'atire. »
« Cui chaut ? ce dist Renaus ; ge li veul encor dire.

M 369Se il ne veut le pais, par le cors de saint Cire,
14035Jamais ne li querrai, s'encor le veut desdire. »
« Bien dites, dist Guichars, or li sachies à dire. »

Renaus hurta Baiart un pou de l'esporon
Et Baiar[t] laisse corre par tel division,
Il ne s'en aloi[t] mie lo pas ne lo troton ;
14040Au menor saut qu'il fait envers lo roi Charlon,
Sailli il .xxx. piés devant lui el sablon.

« Sire, ce dist Renaus, encor merci criom.
Por icel Diex de gloire qui vint à passion,
Pardones nos vostre ire, si feres ke frans hom,
14045Au los de vostre [cort] cui nos amenderon ;
Si vos donrai Baiart, mon [destrier] arragon. »
« Tais toi, dist Charlemaignes, fils à putain, garçon ;
Ja nus ne te garra que nos ne [t']ocison. »
Sire, ce dist Renaus, et nos nos garderon.
14050Si vos di loiaument, par Dex qui fist le mont,
Jamais jor de nos vies ne vos en proieron,
Mais an trestos endrois, ce vos di, vos nuiron. »
« Renaus, ce dist li rois, miels ne vos demandon. »

Quant Renaus ot le roi, n'ot cure de la pais,
14055Adonc hurta Baiart qui [li] corrut d'eslais,
Et esloina l'espié qui ne fu pas malvais.
Droit devant l'emperere a [il] ocis Hervais ;
Adonc torna ariere, quant corru ot ades.
« Charles, je vos desfi, à moi n'aureis mais pais. »
14060Errament s'en partit, que n'i a fait relais.
Et Charles s'escria, quanqu'il pot, à un fes :
« Baron, or tost à lui, il par est trop porvers. »

Adonc hurta Rollans, li fors contes palais ;
Quant Ogiers l'a veü, si fu vers lui irés ;
Donc hurta Broiefort, si li cort en travers ;
Rollans traist Durendart au passer d'un mares,
Et Renauz s'en ala, tot poignant, à eslais.

Renauz vint à ses homes, tot à force poignant,

Et François apres lui, qui en furent dolant.
Richars li vint encontre, si li [va] escriant :
« Sire, comment vos est ? i a il mautalent ? »
M 370« Oïl, ce dist Renauz, l'ire vait angraignant.
Charlon ai desfié, ses oroilles [oiant] ;
Si ai mort un des siens, ves mon espié sanglant. »
« Renaut, ce dist Richars, bien vos est covenant ;
Tant i ferrai ancui de mon acerin branc,
A Charlon fera ire et au conte Rollant. »
« Frere, ce dist Renaus, et ge miels ne dement. »

Molt fu iriés li rois, ne se sot consellier ;
Errant prist l'oriflambe que il ot forment chier ;
Là où il vit Naimon, si li corrut baillier.
« Naime, ce dist li rois, por amor Dex vos quier,
Penses hui de m'anor lever et essaucier. »
« Sire, ce a dit Naimes, ne m'en estuet proier ;
Croire ne me voleis, don me puet annuier. »
« Naymes, ce dist li rois, tout ce fet à lessier ;]
Bien sai ke voles or faire nostre encombrier,
Mais ja n'avenra certes et n'i vaut rien proier. »
« Ge me tes, ce [dist] Naymes, or penses del vengier ».

Naymes parti dou roi, si a l'enseigne prisse,
Et Renaus vint huichant, s'a sa lance reprisse ;
Es gens Charle s'enbat par itele devise,
Lo premier qu'il abat, mort l'a à male guise.
Il a sachié l'espée qui ne fraint ne ne brise
Et fiert un des roiaus que devant lui avise ;
Deci que ens el pis li a l'espée mise ;
Apres lo [cuer] parmi lo [corps li brise],

Puis escrie Tremoigne dont il estoit justise :
« Avant, franc chevalier, por l'amor saint Denise.
Ja n'i dur[r]a li rois qui à tort nos atise. »
Adonc vienent plus tost ke nus vens ne [ke] bise ;
Cascuns abat lo sien, ains n'i quistrent faintise.

Renaus fu orgeilleus, ki li estor commence,
Et Franc vindrent poignant, n'i ot d'ax nule tence.
Cascuns en son corage envers Renaut s'avance ;
Adonc i ot estor, n'ot tel jusq'an Valance.
Maint barons i chaï tot mors, sans penitance,
Et Franc vindrent poignant .ii. mil à l'ancomence.
[Tuit] escrient Monjoie, [dont] li rois a plaisance.

Li cenbiax commença et la grans estormie,
M 371Mais par devers Renaut fu l'euvre mal partie,
Il n'ot pas tant [de gent de la tierce partie,
Mais tant comme il] en ot, fu molt bien establie.
As roiax font grant mal et il en ont envie.
Renaus les [enhaita], fierement lor aïe ;
Il ne fiert chevalier cui ne [toille] la vie
Et Aalars, ses freres, en maint leu les cuivrie,
Et Richars et Guichars fierement s'i aïe.

Tres par devant Tremoigne fu fiere la bataille ;
Renaus i feri bien, [durement] s'i travaille ;
Il ne feri sor [home] ke à mort ne le baille.
Atant i vint li rois à une commençaille ;

La lance porte droite don li aciers bien taille,
Un chevalier feri, son fort escu li taille ;
La broine li esmie, ne li vaut une paille ;
El cors li met lo fer, si li fant la coraille.
Charles a trait Joiosse qui reluit et bien taille,
Fiert un home Renaut qui n'e[s]t pas de frapaille,
Tant souef l'abat mort que gaires nel travaille.
Charles crie : « Monjoie ! or avant ! Diez i vaille ! »

Li rois crie Monjoie [et fu bien esbaudis],
[Il] fiert un chevalier deci que ens lo pis ;
Atant i vint Rollans qui les a estormis,
Oliviers et Ogiers qui pas n'erent partis,
Et Naymes fu devant sor Morel l'arrabis,
Et tint bien la baniere, ne fu mie esbahis ;
Et tant i avoit gent, covert sunt li larris ;
Tuit escrient Monjoie, bien les ont envaïs.
Adonques i ot il un tel abat[e]ïs ;
m. chevaliers i ot qui getoient grans cris.
Quant Renaus [l'a veü], si en fu molt marris,
Donc torna vers Tremoigne dolans et esbahis.

Vers Tremoigne torna li fors contes Renaus.
Ses homes [devant] mist, qui estoient molt chaut,
Et il ala deriere, o lui Richars li baut,
Aalars et Guichars qui tant sevent d'asaut.
Quanqu'il fierent à cop, [si est mort sans defaut],

Rollans les enchauça [cui procce ne faut].
M 372Richars de Normendie i vint plus que [le] saut ;
14150Renaus, [li fils Aymon, le] fera ja touchaut.

Or s'en ala Renaus qui n'ose remanoir ;
Dedens la cité entrent, qui ains ains à povoir,

Et Renaus fu derier, ce sachies vos de voir.
Sa gent fait entrer ens trestout par estovoir,
14155Et [Renaus] fu derier, [de ce] fist son voloir.
Dan Richart lo Normant i prist par grant pooir ;
En la cité l'amaine où il ot son [manoir],
Puis fist clore le porte où il ot son espoir.
Quant lo vit Charlemaignes, molt en ot son cuer noir
14160De Richart ot paor, que si vit esmovoir ;
Puis a fait la cité environ aseoir,
Puis jure Dame Dex, lo sien pere plus voir,
Jamais n'en partira, ses aura fais ardoir.

Charles asist Tremoigne, la cité principal ;
14165Molt jure Dame Dex, lo roi espirital,
Jamais n'en partira, si l'aura mis à mal.
Adonc parla Rollans, li nobile vassal.
« Biax oncles, ce dist il, à [icest] commençal,
An avons nos lo pis et mis somes au val.
14170Pris est li dus Richars, nos barons principal ;
Vos n'aves un seul prince si preu ne si loial ;
Par Dex, se l'en l'ocist, il vos croist mal jornal.
De .c. pars verres Franche torner à esperpal.
Il n'ert pas sans amis, mai[nt] an a natural ;
14175Mais crees mon conseil, ne feres mie mal.
Mandes tost à Renaut, là sus en cel terral,

Qu'il vos envoit Richart armé sor son cheval,
Puis parler[ons] d'acorde, si seies d'un coral.
Il a droit et vos tort, si n'est mie egal. »
« Rollant, ce a dit Charles, dites, voles vos al ?
Par icel Dame Dex qui est esperital,
Ja à lui n'aura pa[i]s, ne li vaut .i. [poitral],
N'ai garde de Richart que par lui ait nul mal. »

Challes fu en son tref, avec lui son bernage ;
[Tuit pleurent] por Richart, nesuns n'i asouage ;

Et Renaus fu laens en son maistre [manage].
M 373Richart fist desarmer, com omme de parage ;
Errant lo fist vestir par mont grant signorage.
« Richart, ce dist Renaus, or entent mon corage.
Charles a tort vers moi et a el cors la rage.
Par icel dame Dex qui me fist à [s']ymage,
Se par vos n'en ai pais et de mal respitage,
Certes por soue amor i morres à viltage.
Jamais ne querrai pais nul jor de mon aage,
Que tant est plains d'orguel. Je lo tieng à viltage.
Et si sachies de voir, foi que doi mon visage,
Molt vos ferai dolant, qu'iestes de mon parage. »
« Sire, ce dist Richars, vos fereis vo corage.
Pris m'aveis en bataille et en vostre domage ;
Mais tant comme ge vive, ne puisse porter targe,
Ne faurai Charlemaigne à port ne à passage.
S'il a tort, c'est sor lui, n'a de moi fors l'omage. »

Molt parlerent ensamble, si com vos ai contei,
Et Renaus prent Richart, si l'a mis en fiertei,
Dedens sa maistre chambre où a de gent plentei,

Qui gaiteront son cors de bone volentei.
Quanque il demanda, li a on aportei.
Il y avoit eschés où il est deportés ;
La dame fu o lui, qui l'a reconfortei ;
As eschés jue à lui, sovent l'avoit matei.
Et li rois fu en l'ost, molt s'estoit dementei.
De Richart ot paor li vassax adurei
[Que il ne soit ocis et mis à grant viltei] ;
Mais molt est plains d'orguel et de grant cruau[tei],
Ne [lo] deigna requerre, savoir [ne] viaut vertei.

Ains manace tot jors et rien n'a sormontei.
Perrieres a fait faire c'on li a charpentei,
Que par molt grant ahir ruent en la citei.

Or est Charles au siege, si com poves entendre ;
Chascun jor asailli, grant estor i fist [rendre],
Et Renaus se desfent qui n'a cure de rendre.
Molt sovent issi fors por sa vile defendre ;
Au roi est maint domage, n'i a mais lo cuer t[endre].
Mais en la tor laens, si com poes entendre,
M 374 Maint en mist à malaisse qu'il n'a cure de rendre.
Jamais n'amera Charle, s'acorde ne viaut prendre.

Renaus fu en Tremoigne où bien se deffen[di].
[O li fu rois Yons qu'il amena o li] ;
Mais il fu pou laiens quant il amaladi.
Il se fist bien confes, prist corpus Domini,
Puis ne demora gaires que l'arme s'en par[ti].
Renaus, [li fils] Aymon, en terre l'anfoui ;
Onques n'i ot ploré ne getei brait ne cri,
Que li rois estoit molt de ces laiens haï.

Or vos lairons de ces une grant piece ci ;
De Maugis parleron qui molt est afebli.
Tel entente a vers Dex qu'il a de cuer servi,
Renaut a oblié, son bon charnel ami.
Maugis jut en un lit et fermement dormi ;
Adonc li fu avis, s'il [en] fu esbahi,
En Montalbain estoit, lo chastel signori.
Renaus li vint [devant], Aalars autresi ;
De Charlon se pleignoient molt durement à li,
Que Baiart li tol[oi]t, son destrier arrabi,
Et Charles lo [tenoit] qui n'iert pas lor ami,
Que mener nel pooit .i. plain pié et demi.
Don [s'esvela] Maugis, si est en piés saili
Et jura Dame Dex qui onques ne menti,
Jamais ne finera, [si sera asseri],
Des qu'il voie Renaut, que il a songié si.

Maugis sailli en piés, si a pris sa potante,
S'a sa porte fermée, s'a tenue sa sante.
Parmi lo bos s'en vait, d'errer avoit entente ;
Jusqu'à None a erré, onques n'i fist [atente]
Et garda devant lui, s'a choissi [sous une ente]

.ii. hommes effraés don chascuns se demente ;
Ils batirent lor paumes, fait orent male vente.
Quant Maugis l'a veü, de hidor s'espovente,
Ne por hec avant vait, et dit à sa vois jente :
« Signor, Diex soit o vos et vos gart de tormente. »
Li uns d'aus respondi, que il n'i fist entente :
« [Mar en somes gardés, que deable nous tente]

M 375[Quant] en cest bois entrames et i preïsmes sente ;
Max nos i est venus, par la dame plus gente. »

14265Maugis oï celui qui si se dementa.
« Sire, ce dist Maugis, dites moi comment va ? »
« Bons hom, ce dist li uns, et tu lo sauras ja.
Ci devant a larrons que diable angendra ;
Ils nos ont derobé, dont molt mal nos esta.
14270Dras portion à vendre, durement costé a ;
Or nos ont tot tolu, vez les là où sunt ja.
Un nos compains ont mort, sol porce qu'il parla.
[Que] celui Dame Deu qui lo mont estora,
Lor otroit male honte, jamais nes [amera]. »

14275Quant Maugis ot celui qui si est en esmai,
Errament lor a dit, que il n'i fist delai :
« Amis, venez avant, à ax vos conduirai.
Por l'amor Dame Dex, certes lor proierai
Que [lo] vostre vos rendent, [dont] ils vos ont fait lai.
14280Par Dex, se il ne font, ge me corrocerai.
Bien vos di loiaument, à ax me mellerai
Et de ceste potente les tes lor briserai. »

Quant li march[e]ant oient Maugis issi parleir,
Longhement lo regardent por lo miels raviser.
14285« Qu'est ce, font il, diable, que t'oomes conter ?
Il sunt .vii. et vos seus, si vos voleis meller :
Il sunt sain et haitié et fort come sangler,
Et vos poez à paines ne venir ne aler.
[Jo] si samble por voir, si m'aït saint Omer,
14290Que vos ne puissies pas vo potente lever. »
« Laissiez, ce dist li uns, molt faites à blasmer.

[Vos] est il or si bon [à cest fol] sarmoner ?
Il ne set que il die ne qu'il doie conter.
Ge le voi de la teste de vielleor croller. »
Puis li dist : « Va ta voie et si nos laisse ester,
Ou ge te ferai ja trestot là jus roler. »

Maugis oï celui qui lo contralioit ;
Errament s'en parti, demen[ter] les laissoit.
Il a tant esploitié, les larrons consuioit.
« Seignor, ce dist Maugis, Dam[e] Dex o vos soit ;
M 376Por amor Diex vos pri que par vos dit me soit,
Porquoi derobes gent là où vos n'avez droit ?
Seignor, rendes lo moi, ge vos di par ma foi,
Dex vos en saura grei, qui tot ot et tot voit. »
Quant li larron oïrent, d'ire furent destroit.

Quant li larron oïrent Maugis lo [pelerin],
Ensinc l'ont regardé com il fust Sarrazin.
Adonc parla li maistres qui molt fu de put lin.
« Va tost, dist il, avant, filz à putain, canin,

Ja te ferrai do pié com un autre mastin. »
Quant Maugis ot le lerre qui vers Diex n'est anclin,
Adonc sailli par ire d'autre part lo chemin ;
Si leva sa potente qui fu d'un aubespin,
Lo maistre lerre fiert parmi lo chef enclin,
Lo test li fist brisier com se fust un puscin ;
Et Maugis passe avant [au corage enterin] ;
As larrons s'anbatie, si en fist tel traïn
Que .v. en a ocis et mis à male fin ;
Li dui tornent en fuie contreval lo sapin.
Maugis nes pot chacier [.i. arpent enterin] ;

Anchois lor escria hautement à cler tin :
« Fil à putain, larron, ci est vo larrencin.
Que doit que lor laissies vaillant .i. estrelin ? »
[Mais il ne retornassent por .xxx. mars d'or fin.]
14325A cest mot, l'ont oï li march[e]ant enclin :
Adonques retornerent contreval lo chemin.
Quant virent lo maissel et [les larrons] sovin,
Et dist li uns à l'autre : « Ci a bon pellerin.
Ge [i] metroie ja que ce est saint Martin. »
14330Trestuit li vont au pié et li crient merci,

Porce qu'il li mesdistrent et li ont blasmé si.
« Seignor, ce dist Maugis, molt mal t'orent traï,
Et moi truant [clamerent] et par eschar coupin.
Mais sachiez bien de voir qu'il l'ont comparé si
14335Com vos poez veoir orendroit devant mi.

« Seignor, ce dist Maugis, levez sus devant moi,
A Dame Dex alez, qu'i vos ger[t] de derroi.
M 377Ge vos [claim] trestos quite, mais tuit proiez por moi,
Et si me dites tost, por [Dieu] et por [vo] foi,
14340Se vos saves noveles de Charle lo fort roi.
A il pris Montalbain où il fist tel charroi ? »
« Oïl, sire, font il, par la foi que vos doi ;
Mais n'a pas pris Renaut ne hom de son conroi.
[A Tremoine en ala parmi un treu secroi,]
14345Où [l']a Charles asis et maint home avec soi.
Ne ve[ut] pais ne acorde, fors tot metre à belloi. »
« Seignor, ce dist Maugis, par Dieu ce poise moi. »

[T]ant ont parlé ansamble que Maugis tint sa voie,
Li autre d'autre part qui avoient grant joie.

14350Maugis [va vers] Tremoigne, talant a qu'il la voie ;
Il tint [tant] ses jornées, por noiant conteroie,
Qu'il vint an l'ost lo roi qui à tort se derroie ;
Puis vint vers la cité, de son baston s'apoie.
[De maint fu regardé, maint baron i coloie].
14355Et dist [li] uns à l'autre : « Por toz les Sains qu'an proie,
Dont vient cist peneans et que[l] part tient sa voie ?

Molt s'en va foiblement et l'eschine lui ploie. »
« Taissies vos, dist li autres, folie vos desroie ;
Molt resamblé saint homme qui à Dex se ravoie. »
14360« Voire voir, font li autre, vos alez droite voie ;
Je i metroie ja une robe de soie,
Ce est Maugis [li lerres] qui par art s'afebloie ;
Il va veoir Renaut qui là dedens s'ombroie. »
Issi vont devisant, ne [lor] chaut qui les oie.
14365Et Maugis vait tot jors, ne li chaut qui lo voie,
En la citei antra, vers lo palais s'a voie.

Maugis vint à Tremoigne qui ne se vout retraire,
Au palais s'en ala, issi com le pot faire,
Si monta les degrés qui molt peürent plaire.
14370Renaut trova [manjant] lo bon duc debonaire,
Entor vint la duchesse qui ot cler lo [viaire],
[Yvonet] et Aymon que il vit lo mal traire ;
Molt i vit chevaliers et gent de bel afaire.
Maugis garda avant, là où nus ne repaire,
14375Lés un piler s'asist qui est dejoste l'aire,
M 378Iluec trove Renaut qui de biauté esclaire.

Or est Maugis asis, si com poes oïr,
Li seneschax lo vi, si le corrut servir.

Une blanche toaille li avoit fait venir.
Puis dist : « Mangies, biax sire, tot à vostre plaissir.
« Grans merciz, dist Maugis, Dex te puist beneïr.

Or vos di par amors, se lo voleis souffrir,
Que vos me feïssies de plus [gris] pain venir,
[Eve] et henap de fust, si aurai mon plaisir ;
Car loaument vos di, bien lo poons gehir,
N'ai congié d'autre rien por mon cuer sostenir. »
Quant li seneschax ot icelx dis regehir,
Errant il avoit fait ce qu'il vout consentir.

Or est Maugis assis à Tremoigne en la sale,
Delés lui sa potance, que mis ot [sor] sa male.
Soupes fist el henap que à dolor avale.
Renaus lo regarda enmi la sale igale,
Molt lo vit maigre et povre, et ot la chiere pale,
Lor a pris s'escuelle qui fu bone et loiale ;
Plaine est de venison, de cisne i ot une ale,
.i. sergent apela qui devers lui avale :
« Tien, porte à cest preudhome à cele robe sale. »
« Sire, molt volentiers, par tot le[s] Sains d'Irale. »

Li mes prent l'escuelle que cil li a tendue,
Puis en vint à Maugis, hautement lo salue
De par le duc Renaut qui a la cort tenue :
« De son mes vos envoie, [ce] est chose seüe. »
« Gran[s] merciz », dist Maugis. Si l'a prise et tenue,
Devant lui l'a asise, ain mais [rien] n'en remue ;
Ains a mangié del pain où la paille estoit drue,

Et but de l'aigue froide, [dont il] a [molt] eüe.
Renaus lo regarda, à paines se remue :
« Dex ! qui est cist bonhom à la chape velue ?
Se il ne fust si maigres, par la Dame cremue,
Ge deïsse, ge cuit, ains la None venue,
C'est Maugis, nos cosin, don soffraite ai eüe ;
Mais il ne fera ja cele desconeüe ;
Ne mangüe fors pain et boit aigue pleüe. »

Renaus fu [à sa table], avec lui ses barons ;
M 379 Si mangüe petit, [vers] Maugis fu ambruns :
Mais li autre mangüent asseis et à foissons.
Apres mangier aportent l'egue tuit cil garçon ;
Li chevalier laverent, mais prime li baron.
Errant sont departi si com esmerillons,
Et vont par lor deffenses, si ont pris auquetons,
Et Renaus est rem[e]is, don parler devrions,
Et pensa de Maugis don il n'avoit respons.

Renaus parti del dois, envers Maugis s'avence ;
Et il le vit venir sans faire detriance ;
Adonc vait saillir sus, molt [i] mist sa puissance.
Quant Renaus l'a veü, tot droit vers lui s'avance :
« Frere, ne vos moves, vos feries enfance,
Que molt estes atains, fait aves penitance.
Je vos ai esgardei, bien sa[i] vo costenance ;
Or vos conjur de Dex où avez vo creance,
Se vos iestes Maugis que si faites semblance,
Que vos lo resambles à vostre contenance. »
Et Maugis s'escria, que n'i fist detriance :
« Sire, ce sui ge voir, mar an aies dotance.

Venus vos sui veoir, dont molt ai abaance. »
Quant Renauz l'a [oï], trestoz li [cuers li dance] :
Il ne fust pas si liés por tot l'avoir de France.

Quant Renaus vit Maugis, toz li cuers li sautele ;
Adont dit à Maugis o sa vertu isnele
I[s]nelement se mete en sa vertu plus bele,
Li ve[n]ins li fait mal qui el cors li coelle ;
Mais ce fist il por Charle qui là defors [revelle].
« Sire, ce dist Maugis, por le[s] Sains de Tudelle,
Jamais ne me verreis, par le Dex c'on apele ;
A Dex me sui donés et à la Dame bele. »

Renau[s] oï Maugis qui ot la char aflite,
Durement se demente que il ne set que dire ;
Ja l'eüst mescreü, sa parole desdite,
Se ne fust une plaie qui en l'oil li abite.
Por ce l'a requenu, si en fait chiere eslite ;
Durement l'acola, joie li fist parfite,
Demande dont il vient, en quel lieu il abite.
M 380« Sire, ce dist Maugis, devenuz [sui] hermite,

[Refaite ai ma] corone qui estoit beneïte.
Si ser Dex de bon cuer don ge [arai] merite.
Ne vi fors de racines, s'a[i] sainte vie escrite,
Que tant [ai de mal] fait que li cuers [m'en aflite].
Par moi sunt mort mi[l] home, don m'arme [est asoplite]. »

Quant Renaus ot Maugis qui issi se [devore],
Dont en a tel pitié que de dolor acore.
Atant vindrent si frere que n'i ont fait demore ;
Quant Maugis ont veü, si li corurent [sore],

Docement l'acolerent, cascuns [de pité plore],
Et la duchesse i vint, [qui durement l'onore] ;
Yonet et Aymon li vindrent en desore,
Si li firent grant joie, n'i a cel ne l'acole.
Par tote la cité en [vait] en petit d'ore
Que Maugis est venus issi noirs comme more.

Par tote la cité est alez li renon
Que Maugis est venus, si ners comme charbon.
Maint chevalier i vint et maint noble baron ;
Molt li firent grant joie entor et environ.
Renaus en a tel joie, n'est se merveille non ;
Il apele Richart, si l'a mis à raison :

« Ales querre une robe, Maugis revestiron,
Et un[s] solliers molt larges don nos lo chauceron,
Que les piés a enflés, ne veul pas quel bleçon.
Dame, leves tost sus, large robe cosson. »
[« Sire, ce dist la dame, assez en trouveron]. »
Quant Maugis l'a oï, si cria de randon :
« Renaut, faites moi pais, por Dex et por son nom ;
Ge vos di loiaument, nus ne l'oie à non,
Que jamais en ma vie solliers ne chauceron
[Ne chemisez ne braiez jamez ne vestiron],
Mais faites une rien que nos vos proieron ;
Cote de burel voil à tot le chaperon,
Escharpe voil de vache et bon ferré bordon,
Don serai molt aaisse, se nos ce avion ;
Puis tendroie ma voie, à Dex vos laisseron ;
Ne [ving] fors vos veoir, don dessir avion. »

M 381Quant Renaus ot Maugis, si dolans ne fu hom ;
Pou s'en faut, n'est pasmez iluec sor le perron.

« Renaut, ce dist Maugis, por quoi vos celeroie ?
A Dex me sui donez por mal traire en sa voie.
14495Devenus sui hermites an une maison coie,
Mais bien savez de voir, outre mer doi la voie.
.xx. ans i aisterai, je voil bien que l'an l'oie ;
Je m'en voil aquiter, se Jhesu lo m'otroie.
Se Dex me done vie, que au Sepucre soie,

14500M'oferande i ferai, puis m'an repareroie.
Se ge puis retorneir, volontiers vos verroie.
Adonques m'an iroie là où monoir soloie.
Si vivrai des racines don ge me sostenoie. »

Quant Renaus ot Maugis, s'il ot au cuer esmai.
14505« Sire cosins, dist il, oies que ge ferai.
Sel poviez soffrir, cheval vos baillerai
Et deniers à despendre, don ge à planté ai. »
« Taissies vos, dist Maugis, jà rien n'en porterai.
Quant ge aurai grant faim, del pain demenderai ;
14510En Dex est m'esperance, assez en troverai.
Mais faites tost por Deu, que lo matin movrai. »

Maugis haste son oirre, de movoir est [engrande],
Et Renaus li a fait tot ce que il demande.
Lendemain, par matin, partent de la mirrande.
14515Maugis oï la messe, si fist gente offerande ;
Lo servise li firent itel com il commande.
Renaus le convoia et à Dieu le commande,
Et Guicharz lo baissa, qui fist [chiere] dolante.

Maugis ist de la vile, si est acheminé ;
Vers senestre torna lo grant chemin ferré.
Li François lo regardent, si l'ont [avironné,]
Et dist li uns à l'autre : « De [nuef est atorné] ;
Ier n'ot pas cele robe, toz estoit despané.
Laissié a sa potence, si a bordon ferré

Et escherpe à son col [qui est de cuir tané].
A Dex ! [est ce li lerres] qui tant nos a pené ?
Est ce donques Maugis qui a laiens esté ? »
« Oïl, ce dist li [autre], maint homme a engigné.
M 382« Mau dites, dist li tiers, .c. anz a [qu'il] fu né.
Je cuit qu'il est sains home et prestes coroné. »

[I]ssi vont devisant et Maugis s'en revait.
Renaus fu en la tor et molt i fist agait ;
Quant lo vit hors de l'ost, si en fu toz refait.
Issi s'en vont li autre, si tiennent molt grant plait,
Et Charles fu dehors, qui avoit son [ban] fait
Que trestuit li baron fusent à lui [atrait],
[Et il i sunt venu, nul ne s'en est retrait.]
[Adont] parla li rois, que .i. pou est sus trait.
« Seignor baron, dist il, molt malement nos vait,
Quant perdu ai Richart ne ne sai [que il fait].
Durement me merveil, si en ai grant [dehait],
Que [Renaus nel] m'anvoie, [qui] si lo m'a forfait. »
« Par Dex, ce dist Rollans, or oi ge molt [fol] plait.

« Oncles, ce dist Rollans, durement me merveil ;

Quant vos parles issi, molt estes sans conseil.
Par icel Dame Dex qui fait luire soroil,

Jamais ne lo verrez [sain ne sauf de vostre œil],
Se Renaus n'a sa pais et trestuit si feoil.
Il vos a tant proié et chaü à l'artoil,
Ains ne pot avoir pais par nesun aparoil.
Et sachiez bien de voir, molt en ai grant merveil,
Petit ne li valut, cascuns fait son teoil.
Chascuns jor nos demage, molt a malvais conseil
Qui [nos] a [Richart] mort, lo fort conte paroil. »
« Non a, dist Charlemaignes, il n'a pas tel conseil.
Il lo tient à grant aisse, ja n'i perdra someil. »

« Sire, ce a dit Naimes, entendes que voil dire.
Si m'aïst Dex de gloire qui tot les max remire,
Se savoir lo pooie, par avoir oï dire,
Que issi m'aïst Diex li glorioux, li sire,
Jamais nen proierai, ains aurai au cuer ire.
Renaus a tant proié, sans orguel et sans ire ;
[Si nel voulez oïr ne avoir nul remire].
[S']orgoillox fu de [prime], encor estes vos pire.

Je cuit molt bien et croi, par le cors de saint Cire,
Que Richars est ocis, que plus n'en oons dire. »
Quant Rollans ot Naimon, de parfon[t] cuer sopire,
M 383Et Torpins s'escria, qui vera Ogier se tire :
« Je cuit, Naimes dit voir ; [Renaus] est molt an ire. »
Chartes voit ses barons, de parfont cuer sopire.

[Charles ot ses barons, durement s'esbahi.]
Li rois en apela duc Naimon lo hardi,
Ogier de Denemarche et [l'ardenois Terri].
« Seignor, ce dist li rois, entendies envers [mi].
Alez jusqu'à Tremoigne, gel vos commant et pri ;

Si me dites Renaut, mon mortel ennemi,
Que il m'envoit Richart, lo franc duc signori.
Si li dites, seignor, par la vostre merci,
Se il me rent Maugis, acordés iert à mi ;
[Ja li lerrai sa terre et Baiart autresi.]
Si menra à ma cort ses .ii. enfans hardi ;
Chevaliers les ferai, si seront mi ami ;
Lor terres lor croistrai, dont seront esbaudi. »
« Sire, ce dist dus Naimes, cist plais n'iert ja forni,
Quant Maugis demandez qui pieça est feni. »
« Naymes, dist l'empereres, taissies vos, alez i.
Si orrois que diront, [que] lo dessir ge si,
Savoir que fait Richars, qui si me fu ravi. »
« Sire, ce dist dus Naymes, et ge le vos [otri].

Or doint Jhesus de gloire qui à mort fu ravi,
Sains et sauf repairier, que n'i soiens honi. »

Li message s'en tornent, si s'en vont vers la cit,
A pié, tout sans cheval, vestu sunt de samit ;
Cascuns porte en sa main .i. rain de pin petit ;
Ce fu senefiance de joie et de delit.
Il vienent à la porte, don sovant orent rit ;
Par le guichet en entrent, ains ne lor fu desdit,
Puis montent el palais, qui est bons et parfit.
Renaus fu as fenestres, qui bien venir les vit,
Don vint jambe levée seoir [de]sor .i. lit,
Et jure Dame Dex qui en la crois morit,
Mais n'amera Charlon, trop l'a mis en despit :
Por lui pert il Maugis, trop en a grant respit.

Naymes entra laens avec sa compaignie ;
Là où il vit Renaut, hautement li escrie :
« Sire, Dex soit o vos, li fils sainte Marie.
M 384Par nos vos mande Charles, à la barbe florie,
Que li rendes Richart, lo duc de Normendie ;
Et si vos mande encore, celer nel devon mie,
Se Maugis li rendeis, où il a teil envie,
Pais aurez à toz jors et jurée et plevie ;
Si seront vostre enfant à sa cort seignorie,
[Chevaliers les fera, seront de sa maisnie],
Lor terre lor croistra et donra manantie. »
« Naymes, ce dist Renaus, vos parles de folie.
Ge tieng lo roi à fol, qui si me contralie
Que Maugis me demande, don saissis ne sui mie.
Par lui l'ai ge perdu, si n'en ai nule aye.
Pleïst à cel Signeur qui char prist en Marie,
Que g'eüsse le roi issi en ma baillie,
Com j'oi à Montalbain en ma chambre florie ;
Que par icel Seigneur qui de mort vint à vie,
Se la pais ne voit faire por laissier la folie,

Par tans perdra la teste de m'espée forbie. »

« Seigneur, ce dist Renaus, vuidies moi mon palais.
Si dires l'emperere, au roi fel et engres,
Ja Maugis ne rendrai, n'en parolt nus jamais.
Et si li dites bien, par le cors saint Gervais,
Demain pendrai Richart, lo fort conte palais,
Là sus, sor cele porte, n'en aura mais relais.
S'il est de mon linage, il a vers moi forfait.
Or vuidies tost ma sale, veoir ne vos puis mais ;

Se tost ne la vuidiez, foi que doi sain[t] Gervais,
Les chiés me rendres ja, si n'aureis [autre] pais. »

Ogiers oï Renaut qui si est irascu ;
Molt s'en est merveilliés, si li a respondu :
Don vint .i. pou avant, si cria par vertu :
« Renaus, ce dist Ogiers, por l'amor de Jhesu,
Or [nos] mostres Richart, lo for conte eslu,
Si dirons Charlemaigne que nos l'avons veü. »
« Ogiers, ce dist Renaus, bien vos ai entendu.
Mais huimais nel verres, qar je l'ai mis en mu.
Demain lo mosterrai desor le mur pendu,
Puis lo ferai ardoir, voiant Charles vo dru ;
Et si pent de vengier, s'il en est irascu.
Et voidies tost la vile, fil à putain chenu :
Se plus i demores, ja i seres pendu. »
« Voire, dist Aalars, ou laidement [tondu],
Car se li troi vousissent qui lo roi ont cremu,
Pieça aüson pais, si en fust mains perdu.
Mais le roi ont tot jors [en] orguel [maintenu]. »

Li baron ont oï parler Renaut le conte,
Molt le virent marri, de grant orguel sormonte.

Del palais se partirent, si lor a fait grant honte,
Vers la porte avalerent qu'il virent en lor fronte ;
Errament l'ont passée, que n'i fist autre conte.
Quant il furent [dehors], onques n'i quistrent monte
Desi à Charlemaigne qui sor .i. soler monte ;
Ses barons salua, [qui ont eü] grant honte.

14660Charles vit ses messages, si dist grant aleüre
Se il virent Richart à la grant forcheüre.
« Nenil, [ce] dist [dus] Naimes, par la digne figure.
Bien vos mande Renaus qui auques s'aseüre,
Ja Maugis ne rendra par nesune aventure.
14665[Dit par vos l'a perdu et por vo meneüre.
Richart ne velt pas rendre, mis l'a en fremeüre ;
Bien vos mande par nos, mais n'ira en pasture,
Demain lo verres pendre sor cele porte dure. »
Quant Rollans ot Naymon, parfondement s'oscure :
14670« Se Richars muert issi, ço est grant mesprisure ;
Li rois nos lo toldra par sa grant desmesure,
Qui ne velt pais n'acorde ne ne tenir droiture].
Ne maudit Dame Dex le fruit qui ne maüre.
Par icel Dame Dex qui tot lo mont acure,

14675Se Richars est [pendus], que l'an pas n'asegure,
[Li rois] en perdra terre, dont ce iert grant laidure. »

Dolans fu l'emperere, quant il ot la novele
Que Richars ert pendus o la vertu isnele ;
Adonc sailli en piés plus tost que arondele ;
14680Si [rooille] les iels, avant mist la memelle,
Si a mis une main sor sa senestre aissele,
A l'autre tint un rain d'une graille cosdrele,
M 386Sovent la mist as dens, si la fent et cartele,
Puis garde vers Naymon qui ne rit ne sautele ;
14685S'adonc tenist à poins ne bastons ne cancele,
Ja en ferist lo duc tres parmi la cervele.
Quant [targié] ont grant piece, que il n'ont fait favele,
Adonc jura par ire [le] Dex [que l']on apele,

Se mal li avoit fait ne fendu la boele,
Ja do tot [son] lignage qui contre [lui] revelle,
Ne laroit hom ne feme, dame ne damoselle,
Que il ne feïst pendre et sachier la boele.

Molt fu iriés li rois, de mautalent tressaut,
Les ielz cloigne et recloit, mais tot ce ne li faut.
Par ire [s'est] asis en un lit qui molt vaut,
Mais molt pou i demeure, ains resailli en haut
Et jura Dame Dex qui venir fait lo gaut,
Se Richars est pendus ne livrez à bersaut,
Ja n'i remanroit homme del parenté Renaut
Que nel fache destruire comme larron en gaut :

« Ja nul n'en i lairoie, par cel Dex qui ne faut. »
Quant [Ogiers] ot lo roi, proiere rien ne vaut,
Il a dit à Torpin, oiant trestous, en haut :
« [Bien menace li rois le parenté Renaut],
Par nos est orgoillox et devenus si baut ;
Se vers nos se correche, .c. dahé ait qui chaut.
Car Richart verrez pendre, se Renaus ne vos faut. »

Correciés fu li rois, si ne set que il face,
Et Naymes li a dit que, por la soe grace,
Ont oï là desus mainte laide manace :
« Ançois que me meüsse devant lui de la place,
Menaciés fui à tondre, com se fasse une garce,
Et tuit mi compaignon, foi que ge doi ma face.
Renaus est si dolans, qui ne set que il face ;
Maugis plore et regrete, tot lo cuer li enlace,
Par lui morra Richarz o l'adurée brace. »
« Voire, ce dist Estous, durement lo menace. »

Charles oï ses omes, si en fist chiere amere ;
Il lor dona congié de ci à l'aube clere,
Qu'il reviendront à lui, ici com à leur pere,
Si li donront consel por Dieu lo puissant pere.
M 387Atant sunt departi la gent à l'emperere,
Et Charles est rem[eis], qui fait molt laide chiere.
En son lit se coucha por lo chamberier pere.
Mais li rois n'i dormist por lo chief desou[s] rere.
El portel l'enfermerent, la chiere ot molt amere.

Molt li fu bien avis qu'an perçast d'un tarere
Son cuer et sa coraille ; ge dot que nel compere.
Par son lit se rooille et de chief en chief ere.
N'i dormist por tot l'or qui est de terre mere.
Vers Renaut a tel ire et envers ses .iii. freres,
Ne set que faire doie, la chiere n'a pas clere.
Quant vint l'aube à paroir, del lit se faissoit traire.
Puis se vest et se chauce et son cors ases pere.

Charles se fu levés, vesti soi et caucha,
Et li baron i vienent por oïr qu'il dira.
« Seignors, ce dist li rois, dites, comment sera ?
Que ferons de Renaut qui Richart tolu m'a
Et puis si m'a mandé, voiant moi lo pendra ? »
« Voire, ce dist Naimon, par Dex qui tot forma,
Mais crees .i. conseil que je vos donrai ja ;
Faites pais à Renaut, et Richart vos rendra. »
« Taissies, ce dist li rois, par Dex qui tot forma. »
« Sire, ce dist Rollans, par ma foi droit en a,

Car Richars ert pendus qui tot jorz amé l'a.
Par icel Dex de gloire qui me fist et forma,

Se lo veoie pendre, ge m'en iroie ja. »
« Rollans, dist Oliviers, et qui [i re]manra ? »
« Ne sai voir, dist Torpins, que li rois tort en a.
Renaus n'es[t] à blasmer, veez que o lui a. »

François sunt esmeü, an l'ost ot grant torment ;
Et Renaus fu laiens antre lui et sa gent.
Aalart apela qu'il ama durement,
Et Richart et Guichart qui sunt de bel j[o]uvant.
« Sire, ce dist Renaus, molt nos va malement.
Charles est plains d'orguel, si nos het durement ;
Ja à lui n'aurons pais ne[nul] acordement.
Certes, s'il nos tenoit, mort serion briement.
Par celui Dex de gloire qui fist lo firmament,
Gel correcerai hui ains lo soroil colchant,
[Car je li penderai Richart ses yex voiant ;
Se le roi ne forjure, ja morra à torment.] »
« Par Dex, dist Aalarz, faites dont errament.
Certes ge lo pendrai, s'il vos vient à talent, »
« Oïl, ce dist li dus, par Diex omnipotent.
M 388Faites faire les forches sur cel haut mendement,
Si que les verra Charles et Rollans ensiment. »

Renauz est devalés maintenant de la tor ;

Olui vait Aalarz et Richars li menor.
Desor lo mur monterent el plus maistre aleor,
.ii. forches i leverent errament, sans demor.
Rollanz lo vit de loing, si cria par vigor :
« Charles, or esgardes com grande desonor !
Richars sera pendus, li noble poigneor.
Molt vos fait bon servir, bien amende l'annor. »

« Par Dieu, ce dist Ogiers, cist morra à dolor ;
Lo freste voi lever, qui mis m'a en error. »
« Taissies, dist Charlemaignes, ja n'en aies paor ;
Espoenter me cuident por avoir moie [amor],
Mais ja n'en [auront] certes, vaillissant .i. tabor. »

Charlles se reconforte, que il ne quide pas,
Renaus pende Richart por l'onor de Baudas.
« Seignor, ce dist [Rollans], chanter poons alas,
Car Richars iert pendus, en apres sera ars.
[Mauvais servir vous] fait, or n'est il mie à gas. »
« Non voir, dist Oliviers, [car par temps finera].
L'eschiele voi drecier qui or estoit en bas.
Voirement iert pandus, mais ce sera trespas.
Or li aïst li sires qui garanti Jonas. »

Dolant furent en l'ost, de joie ont secherece.
Renaus fu sor le mur et Richart si menace.
.x. sergens apela qui sunt à sa destrece :
« Ales tost por lo duc, n'i faites demorece. »
Li .x. s'en sunt alé ; cascuns à lui s'adrece,
Là où fu en la chambre à joie et à leesse ;

A Yvonet [j]ooit qui ases ot a[d]resce.
« Leves tost sus, font il, ja morres à destrece,
Mar en chantastes ci par vostre grant leesce. »

Quant Richars a oï si [les sergens] parller,
Durement [les] regarde, ne digna mot soner,
Et dit à Ivonet : « Haste toi del joef.
Il est ja molt grans hore, saissons est de disner. »
Et li sergent s'escrient, qui l'en vellent mener :

M 389« Leves tost sus à plain, trop poez demorer. »
L'uns le prist par l'espaule, si commence à hurter ;
[A Richart commença à dire et à mostrer,]
Jamais ne mangera, sel verra parjurer
Charlon [le roi] de France que il seut tant amer ;
Car ja sera pandus, don[t] se peut [il] vanter.
Richars se regarda, quant il l'ot si parler.
El poi[ng] tint une [fierge] don il cuida mater,
Blance, de fin ivoire, que n'i ot qu'amender.

Cil visa sor le front, si le laissa aler ;
La char li a brissie, lo test li fist crever,
Do ci en la cervele fist la [fierge] entrer.
Li pautoniers chaït toz mors, sans confesser.
Puis prist Richarz .i. [roc] que illuec vit ester ;
.i. autre en abati qui n'ot soing de crier.
La cervele li bout, veoir la puet on cler ;
Puis gita [.i.] afin ; .i. [autre] en va fraper ;
Si fiert .i. des sergenz que mort lo fist voler,
Et li autres failli, si huce à .i. piler ;
Lo tiers en asena que il ne pot garder,
Que tel plaie li fist que bien li pot grever.
Quant li autre lo voient si faitement ovrer,
Dont vuiderent la chambre, n'i ossent demorer ;
Et li dus s'escria, qui les an vit aler :
« Or hors trestuit à plain, Diex vos puist vergonder. »
Puis dist à Yvonet que il vit demorer :
« Yvon, fait il, amis, ge te [voldrai] mater.
Yvre furent li troi qui se [voldrent] meller ;
Porce que prisson sui, me cuidierent mater. »
Quant Yvonez l'oï si fierement parler,

Il ne l'ossa desdire ne d'iluec remuer,
Qu'à lui ne s'av[anç]ast ; d'ire lo vit enfler,

Donques a trait lo roi por son poon garder.

Ensin avint, signor, com vos poes entendre.
Richars vit .i. sergent par un degrei descendre.
« Va, dist, prenez ces mors, que iluec voi estendre ;
Tres parmi les fenestres les metes jus descendre. »
Cil ne l'ossa desdire, qu'à lui ne s'alast prendre.
M 390Les mors prist errament, qu'à el ne volt entendre ;
Contreval les gita, n'i laissa nes lo mendre.
Aalars lo vit bien, qui avoit lo cuer tendre.
Lor a dit à Renaut : « Richars ne se lait prendre.
Durement costera ançois que se lait [pendre].
Vez com vos fait vos homes giter en cele cendre. »
« Par Dex, ce [dist] Renaus, ice fait à reprendre.
Alomes lor aidier, n'i poüns [plus atendre]. »

Ensinc com il parolent, ez la forche levée.
Renaus se regarda en la rue pavée,
Vit venir ses sergens à molt grant alenée ;
[Li .i. venoit devant, s'a la teste bendée.]
« Par Diex, sire, [fait] il, mal est la chosse alée ;
Ja n'iert Richars pandus que il n'i ait mellée.
Amener lo cuidames sans brait et sans criée.
Il jooit as eschas en la sale voutée ;
Tantost com li preïmes par l'espaule aornée,
L'un feri d'une [fierge] qui grans est et quarrée,
Deci qu'en la cervele li est, biax sire, antrée.

L'autre feri d'un roc par itel randonée
Que il l'abati mort, sans brait et sans criée.
Donc [a pris un] aufin qui la teste ot dorée ;
Si en feri un autre, l'arme s'en est alée ;
Puis en gita telx trois en une randonée
De l'un feri .i. home qui gist gole baée,
L'autre vola au loing une grande volée,
Le tiers feri el vis delez la bare lée ;
Et li esches sunt gros, dont la teste ai crevée.
Sire, [quant ce veïsmes], par la Dame clamée,
Donc tornasmes an fui[e], qui ains ains à huée ;
Et il remist laienz, que n'i fust arestée ;
Puis laissa Yvonet, la chambre a delivrée. ».

Quant Renaus ot ces moz, ne set que devenir.
Tel duel a et tel ire, lo sanc cuide marrir ;
Donc jura Dame Dex, par mervillex aïr,
Se hui n'a pes au roi, Richart fera morir,
Donc [corut] vers la tor que il [a] fait garnir,
[Avec lui vont si frere, quil ne voudrent guerpir]
Et .xv. chevalier qu'il a fait fervestir.
Qui saissiront Richart, se il s'en velt foïr.
M 391[Renaus entre en la chambre, si a fait l'uis ouvrir] ;
Là où il vit Richart, sel commenche à laidir :
« Di moi, fils à putain, Dex te puist maleïr !
Por coi as mors mes homes que te fis [ci] venir ? »
Quant Richars vit Renaut, en piés [prist à saillir],
Si dist : « Bien veigniez, sire, or me faites oïr.

Ci vindrent pautonier qui me voldrent sa[i]ssir ;
Distrent qu'il me prendroient, n'i pooie faillir.

Si m'aïst Dex de gloire, [je nel poi consentir],
Ge le[s] fis de laiens molt laidement saillir.
Ne sai quans an ocis, ne m'en poi atenir.
Là hors, par ces fenestres, les fis ge tos jaillir ;
Se vos plaissir i est, vos le poes veïr. »

« Renaut, ce dist Richars, or oies mon pensé.
Se ge vos ai mesfait, por Jhesu l'alosé,
Pres sui de l'amendeir, ja [si m'ert] devisé.
Ne saves vos piecha, q'an a à cort usé
Que ribaut ne garçon, se n'est prince o chasé,
Ne doit jugier franc home qu'il soit ars ne berssé ?
Se il le comparerent, ne doi estre blasmé. »
« Par Dex, ce dist Renaus, ne sai qu'avez usé,
Mais savoirs est molt fox qui si m'a reüssé.
Et [se n'ai pais à] Charle, lo roi demesuré,
Ancui seres pandus et devant lui berssé. »
Puis dist : « Prenes lo moi, trop par a demoré,
Qant mes homes a mors, qui ci sunt amassé. »

Richars fu pris laiens et chascuns lo vergonde ;
Les mains li ont liiés en la chambre reonde,
Puis si l'en ont mené, d'armes li font esponde.
« Richart, ce dist Renaus, ge voil que l'an me tonde,
Si ancui ne vos pant ou ars o noi en onde,
Se pais n'en ai par vos et par vostre faconde. »

« Par Dex, ce dist li dus, qui fait corre Gironde,
De quanque vos me dites, li cuers me reconforte.
Ne l'osseries faire por quanqu'il a el monde,
Tant com vivra li rois qui de bonté sormonte. »

Quant Renaus ot Richart, de mautalent rogist.
« Richars, ce dist Renaus, par lo cors Jhesu Crist,
M 392 14920Ja verres que ferai. » Adonques lo saissist,
Et deci que as forches molt tost mener lo fist ;
Puis li a dit par ire que onques mar lo vit ;
Voirement iert pandus, por ce ces forches fist.

« Richart, ce dist Renaus, tu es de mon lignage ;
14925A enuis te pandrai, ne ferai tel hontage.
Mais or lo faites bien, si feres comme sage.
Forsjures Charlemaigne qui a el cors la rage.
Ge vos lairai aleir, ja ni aures domage :
Si m'aidies contre lui o tot vostre parage,
14930Donc n'i porra durer ne li façon domage.
Si m'aidiex contre lui o tot vostre barnage. »
« Par Dex, ce dist Richars, or oi plet de folage.
Ne [lo] feroie mie por tout vostre heritage.
Li rois si est mes sires, de lui tei[n]g mon homage ;
14935Ne li faudroie mie por morir à hontage.
Se il a tort vers vos [par son mauvais corage,
Le mal vendra sus lui], de ce sui ge toz sage ;
[Je en seroi delivre, sien en iert le damage] ;

Au grant jor redoté remandra en ostage.
14940Mais or lo faites bien, prenez moi .i. message ;
Au roi lo trametrai et à son grant barnage.
Qu'il me get de prisson, se l'avient en corage. »
« Sire, ce dist Renaus, dis aves comme sage. »
.i. chevalier apele qui est de bas parage.
14945« Vos ires, [lui] dist il, si feres son message. »
« Volentiers, dist il, sire, foi que doi mon visage. »

« Biax frere, dist Richars, or entendes à moi.
Tu me diras mon sire, cui ge aim et doi foi,
Se il onques m'ama, foi que ge doi lo roi,
Pardoint l'ire Renaut, si la pregne sor soi.
Se rien li a mesfait en dit ne en bofoi,
Il li amendera au los de son conroi.
Et se ce ne viaut faire, bien li dites par moi.
Ja m'en verra destruire à duel et à belloi.
Et si me di Rollant et celz de son conroi,
Se il onques m'amerent, qu'il lo mostrent au roi. »
M 393« Sire, dist li messages, ge l'otroi par ma foi. »

Or s'en va li messages, si aquiaut son santier ;
Deci à Charlemaigne ne vost il [a]targier.
Le roi a salué de par Richart lo fier :
« Sire, par moi vos mande, ge nel vos quier noier,
Que se onques l'amastes ne ne tenistes chier,
Que hui li soit mostré, que il en a mestier ;
Que se Renaus n'a pais, que voles [e]ssilier,

Ja verres Richart pandre com autre pautonier. »
Lors garda vers Rollant, que il vit revillier :
« Sire, par moi vos mande, ge nel vos doi noier,
Et à trestos les pers que ci voit [arrengier],
Que pais face à Renaut qui de noient est fier.
Il li donra Baiart, son bon corrant destrier. »
Adonc parla Rollans, ne s'i vost atargier :
« Sire, drois empereres, encor vos veut p[ro]ier.
Or consentes la pais por Richart [respitier] ;
J[a] lo tient l'an en France au millor chevalier
Qui onques portast armes ne montast sor destrier,

Qui soit en vostre terre, q'an i puist eligier. »
Adonques s'escria dus Naimes et Ogier
Et Oton et Estolt, Torpin et Berangier,
Et Terris l'Ardenois [et li quens Ollivier :]
« Certes se pais ne [fait], il lo comparra chier,
Car il verra sa terre devant lui essillier. »

Charlles oï ses homes qui l'ont contraloié ;
Adonc jura par ire, comme bon renoié,
Ja Renaus n'aura pais, ne ja n'iert adrecié,
S'il ne li rent Maugis qui si l'a corre[cié].
[De Richart n'a il garde, par lui soit vergoignié ;
Miex voudroit de sa teste avoir .i. œil sachié.]

« Sire, dist l'arcevesque, iestes vos enragié ?
Ne vees [vos] de voir qu'il [l'] ont à mort jugié ?
Vez les forches drecies, et [ja il est lié.] »
« Torpin, dist [Charlemaignes,] ne soies esmaié.
Il n'en l'osseroit prendre por tot l'or de mon fié.
Il est de son linage, ne puet estre noié. »
M 394« Par Dex, dist Oliviers, or [l']aves bien paié,
Puisqu'est de son linage levés et essaucié !
Tant li mesfait il plus qu'il l'a contralié. »
« Oliviers, dist li [mes] qui s'est molt porfichié,
Par icel Dex de gloire qui en crois fu drechié,
Renaus de Montaubain l'a hui asses proié
Qu'il forjurast lo roi de cui il tient son fié ;
Aler l'an lairoit quite, ja ne seroit tochié.
Ainz nel vost otriier, ançois l'a desfié.
[Or li mande par moi que de lui ait pitié]. »

« Sire, dist li messages qui fu [en piés] levé,
Que manderes Richart ? iert par vos aïdé ? »
« Messages, dist li rois, por Jhesu lo sauvé,
Tu me diras Richart que laissus voi levé,
Que il soit si seürs com s'il fust arivé
En Entioche, à Meques ou en autre cité ;

Ne Renaus n'iert tant os, par Dex qui me fist né,
Que ja li face mal, ains iert à sauveté. »
Quand li mes l'entendi, si dist comme desvé :
« Ci a mot orgueillox de cest roi forsené. »
Puis s'en vet vers Tremoigne tot le chemin ferré.

Or s'en vait li messages qui toz fu aseür,
Et François sunt rem[e]is as [tentes] soz lo mur.
« Ha Dex ! ce dist Ogiers, com par est li rois dur,
Quant ne [velt] pais n'acorde ; c'est contre maleür,
Quant hui verromes pendre lo conte sans peür,
Toz li mieldres del mont et toz li plus seür. »
« Voire voir, dist Rollans, qui ains ne fu parjur,
Par icel [Deu] de gloire qui confundi Tafur,
Se Renaus lo fait pendre, qui contre lui est dur,
Il en morra de mort, g'en sui trestoz seür. »

Molt fu iriés Rollans ; mais ne fu [si] marri.
Il est saillis en piés com hom [amanevi] :
« Ha ! .xii. pers de France, por Dieu vos cri merci.
Ja verron Richart pendre, qui tant est signori,
Tos li mieldres de nos et toz li plus hardi ;
Ains n'issi de sa boche parole ne [desfi].
Certes, se lo perdomes, molt somes escharni. »
M 395Lors en vint vers lo roi, si a gitié .i. cri :

« Ge m'an vois sans congié, par Dex qui ne menti.
Ogier, que feres vos ? venres vos avec mi ?

Si laisson cest viellart qui [ai] est assoti. »
« Par mon chief, dist Ogiers, or vos ai ge oï.
Se ge plus i demor, donc soie ge honi.
Tel porrions atendre, s'estiomes ravi,
Que bien feroit de nos ce qu'il feroit de li. »
Oliviers de Viene est en estant sailli.
Si lor a escrié hautement à un cri :
« Seignor, o vos m'an vois, trop ai demoré ci. »
« Et ge, » ce dist dus Naimes et l'ardenois Tierri.
[Estols, li fils Odon], se presenta issi.
Berars de Mondidier s'en a gité .i. cri :
« Mal servir fait tel home qui servisse rent ci,
Qu'il viaut faire à Richart qui tant jor l'a servi.
Se ge plus i demor, don soie ge honi. »

Quant li rois ot ses homes, de grant dolor acor[e] ;
Adont sailli en piés, si a dit en eslore :
« Seignor, n'aiez peor que Richars ait à core
Q'an lo pande ne arde ne d'autre mort [devore]. »
« Seignor, ce dist dus Naymes, par les Sainz c'on aore,
Molt l'ai bien oï dire, issi Dex me secorre,
Tot jorz atant li fols que la torm[en]te corre.
Les forches voi drecier et lo feste desore.

Si voi [Richart loié] qui de la noise a core.
Par tans lo verres pandre, il n'atent fors son ore.
La male mors me fiere, se ge plus i demore. »

Naymes parti del roi, à la barbe chenue,
O lui li .xii. per de la terre asolue.
Cascuns vait à sa tente, si l'a jus abatue.
En molt petit de terme fu l'os ai esmeüe,
Que n'i ot pas .xx. tentes, fors de la gent menue.
Rollans s'en va [devant] une voie batue,
O lui li .xii. per, n'i ot resne tenue ;
Plus de .xxx. mil homes est li oz descreüe.
N'i ot voie ne sante ne la terre mossue
Que ne soit des barons, comme l'erbe, batue.
M 396 Renaus les vit des murs, s'en a peor eüe ;
Et li messages vint, de l'errer s'esvertue.
« Par Dex, dus debonaire, ce est chose [fallue].
Vos n'aures de Charlon ne secors ne eüe.
Par lui vos poes pendre, ce est chose seüe.

« Richart, dist li messages, or poes vos veoir
Com li rois vos a chier, que solies cremoir.
Par lui, ce m'est avis, poes [pendre ou] ardoir ;
[Ne vous i secorra, ce vous di ge por voir].
Rollans s'est correchiés, si en devint molt noir ;
De Charlon s'est partis por vostre amor avoir,
O li li .xii. per, cez pues apercevoir.
Veez com il s'en vont, ces tentes font chaoir.
N'i a gaires haut home qui tiegne haut menoir,

Ne s'en voit par corroz, por vostre amor avoir,
Fors Guenelon le conte ; cil ne s'an volt movoir,
Ne nus de son lignage ; vez les tantes seoir. »

Quant Renaus vit François et la grant baronie
Qui s'an vont por Richart qui n'a do roi aye,

Dont li mua li cuers, tant fort li atan[d]rie,
Qu'il li covint plorer, ne se pot tenir mie.
Donc garda vers Richart à la chiere hardie ;
Au pié li vait cheoir, por Diex merci li crie,
Que s'ire li pardoint et la grant vilenie.
« Renaus, ce dist Richars, vos parles de folie ;
Car vos n'en poez mais, par Dex lo fil Marie ;
Que tort vos fait li rois qui issi vos guerrie. »

Renaus sailli en piés comme homme debonaire ;
S'a lo duc desloié, qui il ot fait contraire.
Aalars li aida, qui ne s'en vost retraire,
Ne Richars ne Guichars, qui sont de bel afaire.
« Richart, ce dist Renaus, par lo cors saint Ylaire,
[Apoon nos ici] à cel mur qui resclaire.
Si agaitons lo roi, savoir qu'il voldra faire. »
« Bien dites, dist li dus, ge ne m'en voil retraire. »

[Apoié sunt] a[u] mur, si com poes oïr,
Et Charles fu en l'ost, où il n'ot que marrir.
Quant refrains fu de s'ire, si gita .i. sopir ;
M 397Lors garda entor lui belement, à loissir ;
Ains n'i pot per ne conte ne chevalier veïr.
Lors apele .i. sergant qu'il vit vers lui venir.
« Va, dist il, monte tost, nel fai pas par loissir,
[Si] poing apres Rollant qui s'en va par aïr,
[Et apres mes barons que ne pui retenir].
Di lor que ge lor mant : ge ferai lor plaissir ;

Si Renaus aura pes, se il la voit tenir. »
A donc cort cil monter, ains ne deigna guenchir ;
Puis parti de la [tente] par tres si grant aïr,

La terre fait soz lui retentir et bondir.
« Par Dex, ce dist Renaus, or en voi .i. [partir]
Del tref lo roi de France qui si nos velt laidir.
Il va apres les princes por faire revenir.
Encui aurommes pais, don ge ai tel dessir. »
« Voire, ce dist Richars, qui qu'en doie marrir.
Molt doit amer les pers, ge ne lor doi faillir. »

Or chevauche li mes, ne fine ne ne cesse,
Des qu'il vint à Rollant qui fu en la grant presse,
Puis parla hautement, quant il de lui s'apresse :
« Rollant, li rois vos mande, si soit m'arme confesse,
Vos et tos vos barons qui fait li ont traversse :
[A Renaut fera] pais, qui par orguel [le] plesse,
Por Deu, revenes tost, car de plorer ne cesse. »
« Naymes, ce dist li dus, retornes vostre lesse.
Encui ferommes pa[i]s de cele gent engresse. »
Quant Naymes l'entendi, de grant joie [ne] cesse ;
A donc torna ariere et d'esploitier [s'eslesse].

François sunt retorné ; n'i a nul qui annuie ;
Qui ains ains, qui miels miels, ont commencié la fuie.
Renaus les vit venir qui les Richart s'apuie.
Puis li a dit en haut, oiant Gui de la Rue :

« Or retornent li conte [si] menu comme pluie.
Encui istromes fors et [serons] fors de mue.
Par icel Dex de gloire qui tos les bien[s] estuie
Ne faudroie Rollant por ardoir comme glue. »

Molt demainent grant joie, n'i a ne cri ne dol ;
Et François se hasterent qui venoient à vol.

Li rois ala encontre qui auques ere sol,
M 398Et dit à ses barons : « Vos me tenes por fol
Qui me voleis pais fa[i]re trestot oltre mon vol.
[Ja hé je] tant Renaut, par lo cors de saint Pol,
15150Nel porroie veoir en face ne an col.
Outre meir s'en ira [vestus sol] d'un laniol,
Tout nu piés [et en langes], traïnent son tijol.
[Baiart m'envoiera bien lié par le col ;
De lui ferai justise, molt morra à grant dol.]
15155Si frere auront [lor] terre, n'i perdront .i. chevol.
Se il le velt si faire que il s'en voist toz sol,
Envers moi aura pais, dont ge me tieng por fol. »

« Seignor, ce a dit [Charles], li quex li ira dire ? »

« Ge, sire, dist dus Naymes, ne vos en doi dedire. »
15160« Or tost, dist il, ales, por le cors de saint Cire. »
Atant s'an part dus Naymes qui [sa resne ne tire],
Et entra en Tremoigne. Renaut devant lui mire,
Aalart et Guichart qui .i. baston dessire.
Puis dist as .ii. Richars, don ge ne sai lo pire,
15165Qu'i[l] descendent des murs et refraignent lor ire.
Quant Naymes vit Renaut, tot dro[i]t à lui se vire ;
Adonc mist pié à terre, si commence à sozrire.
Renaus cort à l'estrier, si dist : « Bien veignies sire. »

Dus Naymes descendi, li consilliers vaillans.
15170Là où il vi[t] Renaut, si li dist en [oiant :]
« Bon dus, salus vos mande Charles li combatans. »
« Ha Dex ! ce dist Renaus, or oi quanque demant.
Averai ge ma pais d'ui cest jor en avant ? »
« Oït, ce dist dus Naymes, par itel covenant :

15175[Ja ni verrez Charlon el visage devant] ;
Outre mer en ires nu piés et peneant ;
[Les tigeus de vos braies sor vos genous copant],
Vestus d'un vies lanjol, vostre pain, demandant ;
Baiars li rem[an]dra, vo bon cheval corrant.
15180S'auront pais vostre frere d'ui cest jors en avant.
Lor terres auront quites tot jors à lor vivant. »
« Par Dex, ce dist Renaus, et ge miels ne demant,
Et lo matin movrai, desir en ai molt grant.
Del pain saurai bien querre, car ge sui bon truant. »

M 399 15185Quant Naymes l'entendi, molt s'en vait [sospirant],
Et si anut asez danz Richars li Normans.

La pais est otriée, chaüs est li revel.
Renaus cort Baiart, lo bon cheval isnel,
A Nayme lo bailla, [ne li fu mie bel].
15190Puis monta en la tor, issi liés comme oisel ;
Si a prise s'anseigne où il a maint [frestel].
El fossé la [rua], com fust .i. viel lainçuel.
Karllemaines lo vit et Rollans li donzel.
« Ha Dex ! ce disoit Charles, qui formas Daniel,
15195Or est Renaus soffrables et de nobile apel,
Quant il a fait tel pais, don avons lo plus bel. »
« Rollant, ce dist Ogiers, ci a riche cenbel. »

Naymes part de Tremoigne, li riches dus clamé,
Si enmaine Baiart, qui Renaut a aidé.
15200Charlemaignes lo vit, si l'a molt regardé,
Et Naymes vint avant, au roi l'a pressenté
De par Renaut lo conte, qui ja est apresté :

Il voldra ja movoir ançois mid[i] passé.
« Où est Richarz ? dist Charles, ja ne me soit celé. »
« Sire, ce dist dus Naymes, dirai vos verité.
Il est avec Renaut laiens en la cité ;
Si lo convoiera quant sera devisé. »

Finée est la grans guerre, nus n'i a mais [esgarde].
Renaus fu à Tremoigne avec la gent gaillarde ;

Issi s'aparella d'une mauvaisse farde,
Com fust .i. pautoniers qui pors eüst en garde.
Quant lo vi la duchesse, durement lo regarde,
Tantost chaï pasmée que onques plus n'i tarde ;
A terre se cooille issi comme laissarde.
Renaus l'an cort lever, à la chiere gaillarde.
« Dame, ce dist li dus, vos me sambles lissarde.
Je m'en irai par tans, [l'eure à venir] me tarde.
Ci remanront mi frere qui de vos penront garde.
Tant sui liés de la pais, ce m'est vis que trop tarde.
Je vos comment à Dieu qui toz les bons regarde. »
Lors baissa ses enfans, que il de plorer [tarde] ;
Atant est partis d'aus, de la sale gaillarde.
La duchesse remaint qui laidement se farde,
Car son vis esgratine, comme poutre paillarde.
Renaut plaint et regrete, et dit : « A la Dex garde. »
Puis s'en vait en la chambre, [n'i ot robe que n'arde].

La duchesse art sa robe, et lo vair et l'ermine,
Et si enfant ploroient, si font chiere lovine.
Li dus Renaus s'en va aveques sa gent fine
Et Richars li Normans qui molt fist chiere encline.

Quant sunt hors de Tremoingne, deles une sapine,
Renaus dist à ses freres, à [sa gent] palazine :

« Por Dieu, car retorneis, trop me faites traïne.
Confortes la ducesse qui si se decepline.
Penses de mes enfans qui [sunt de bone orine]. »

« Frere, ce dist Renaus, qui s'asist sor .i. gal,
Penses del retorner, vos me faites molt mal.
Si gardes la duchesse, qui a le cuer loial ;
Si serves Charlemaigne, lo signeur natural ;
Si lo me salues por Dieu l'espirital.
Jamais n'irai avant ne n'istrai de cest [val],
Si seres retornés à Charlon lo loial. »
Quant si frere l'oïrent, que tuit furent vassal,
Adonc ont pris congié, si furent d'ire pal.
Richars de Normandie, qui n'ot nus parigal,
[Renaut vint acoler com son ami carnal :]
« Car penses de mes freres qui n'ont nul governal. »
« Volantiers, dist li dus, par moi n'auront ja mal. »

Or s'en ala Renaus, si a tenu sa [sente].
Li baron retornerent, si font chiere dolente ;
Au palais sont venu trestuit plain de tormente ;
La duchesse ont trovée, qui forment se demente ;
[Molt l'ont reconfortée, mais ne vaut .i. rain d'ente.]
Tuit ont robe changie, pris ont de soie gente ;
Vers François chevaucherent, droit à la roial tente.
Charles les vit venir et sa gent la plus gente.
« Ha Dex ! ce dist li rois, qui feïs florir l'ente,
Or vienent li .iii. frere, qui ont chiere dolente.
M 401Si vient Richars avec qui fils est [lor] parente. »

15260Or chevauchent li frere contre val lo sentier ;

Aalars vint devant, o le corage fier ;
Devant [son] tref troverent Charlon lo droiturier.
Alars parla premiers, qui [fu bon] latimier,
Et salua Charlon et tuit si chevalier
15265De par Renaut son frere [que] il aime et tient chier :
« Sire, et si vos mande qu'il a pris son sentier.
Dan Richart vos envoie sain et sauf et antier. »
« Amis, dist Charlemaignes, or li puist Diex aïdier. »
Lors corrut à Richart, si [le vint] enbracier ;
15270Plus de .c. fois lo baisse ains que vou[ssist] lassier,
Estols, li fils Odon, Berars de Mondidier.
« Richars, dist Charlemaignes, or nel deves noier.
Quel prison as eüe ? as tu eu que mangier ? »
« Sire, ce dist Richars, foi que doi saint Legier,
15275Ains n'ot millor prison sergent ne chevalier.
Sire fui del palais et trestoz jostissier. »

« Sire, ce dist Richars, antendes ma raison.
Ge vos pri et requier, por Diex et por son non,
Se vos onkes m'amastes par nesune façon,
15280Que vos portes honeur Aalart lo baron,
Et Richart et Guichart, [ice vos requeron].
Penses de la duchesse, qu'ele n'ait [se] bien non,
Car plus cortoise dame ne vesti ciglaton,
Ne sai millors enfans d'Yvonet et d'Aymon ;
15285Si sachiez bien de voir, [n'ont pere se vos non. »
« Richars, dist Charlemaignes,] ja jor ne or fauron.
Quant il seront d'aage, chevaliers les feron ;

Plus lor rendrai de terre que ne tint rois Yon. »
« Sire, ce dist Richars, à Dex beneïçon. »

Rendue fu Tremoigne, si com poes entendre.
Charles se part del siege, si fist ses tres destandre.
Et li .iii. fils Aymon [vont lor voiage] prendre,
Et vont vers Montalbain que [Charles lor fist] rendre.
Charles an vint [à] Liege que il ot à deffendre.
Desor le pont de [Muese] fait an lo roi descendre.
Puis fist mander Baiart que Renaus li fist rendre.
M 402« Baiart, dist Charlemaignes, ta vigor m'[as] fait vandre
Maint jor m'as [fait corrout], maint povre disner prendre.

Par cel signor, [en crois] qui se laissa estendre,
Ne lairoie por home qui [vos] vossist deffendre,
Que vostre felonie ne vos face chier vendre.
Jamais ne mangereis, [tel saut vos ferai] prendre. »

Li rois fist Baiart penre ilueques maintenant.
Une mu[e]le li pent à son col par devant,
Et il fu sor le pont, si lo bota avant.
Baiars chaï en Muese qui froide est et corrant.
[Il va au fons de l'eve trestout demaintenant.
Quant le voit Charlemaignes, si en ot joie grant.
« Baiart, ce dist li rois, or ai quanque demant.
Je ne t'ai pas menti, tenu t'ai couvenant.]
Se ne poes tot boivre, ja morres pié estant. »
Quant François l'ont oï, si en ont mautalent ;
« Ogier, dist l'arcevesques, par Diex lo roiam[a]nt,
Molt est cruelx mes sires, ge m'en vois merveillant,
Quant une beste mue maine par tel samblant. »
« Fols est », dist Oliviers. « Voire », ce dist Rollant.

Ains n'i ot nus des pers, bien lo vos acreant,
Ne plorast por Baiart, lo bon cheval corrant.
Qui q'an demenast duel, Charles en fu joiant.

Or est Baiars en Muese que toz li mondes loe.

Charles gardoit avant, au chief d'une grant gloe,
Voit Baiart [desus l'eve qui par grant vertu noe] ;
La muele fiert des piés, si [an] fait mainte escroe.
Mainte pierre en abat, do fer à tot la hoe ;
Si l'a frainte et brissi[e] com s'ele fust de boe.
Tote l'a depecie et par vertu la froe ;
Et quant il fu delivres, [la] grant eve tresnoe.
D'autre part esleva de delez une hoe,
Illuec se quiaut de l'eve desi que en la coue,
Puis henist et brondele et lo gravier escroe.
Adonc s'en vat poignant plus tost que .i. aloe.
En Ardane est entrés, en la grant forest floe.
Quant lo voit l'empereres, de mautalent esfroe
Tel duel a et tel ire qu'il n'a oil qu'il ne cloe,
Mais si home en sunt lié, cascuns Jhesu en loe.

Eschapés est Baiars de si grant aventure,
Encor dient al regne, ce conte l'escriture,
Qu'il est en la forest où il tient sa pasture.
Quant voit home ne feme, de l'aleir n'i a cure,
Ains s'en recort fuiant à sa grant aleüre,
Que bien samble anemi qui de Dex nen a cure.

Or vos lairons de lui, ne sai se il plus dure,
Si diromes do roi qui en fist chiere oscure.

Toz les barons depart dont il tenoit grant cure
15345Et [retorne à Paris] o sa fort[e] vesture.

Departi sunt les oz, s'est la guerre fenie,
Et Renaus s'en ala à la chiere hardie.
Il ala ses jornées o Jhesu qui lo guie,
Qu'il [vint] Constantinoble, la citei signorie.
15350El borc se herberja, delez une ab[e]ïe :
La dame antra laenz, qui fu de bone vie,
Et puis si li a dit par molt grant signorie :
« Amis, entres çaiens en la chambre serie ;
Vostre avissement faites, ge lo coment et prie.
15355Il n'i a fors .i. home [que ne connoisson] mie ;
Molt tres par est malades, la color a palie.
Pelerins est com vos, sa voie a acoillie.

Se mau vos fait de rien, gissiez d'autre partie,
Car liz i a asseis, mainte table drecie ;
15360Molt est bele la chambre, noblement establie. »

Renaus entre en la chambre, si ne demora pas ;
Errant garde par tot et sus et jus et bas,
Si vit gissir Maugis, covert de mon[t] bon[s] dras.
Renaus lo quenut bien, à lui [en] vint [lo] pas ;
15365Lo chief li descovri et dist an e lo pas :
« Amis, comment vos est, por lo cors saint Thomas ? »
Maugis oï celui, si saut sus à .i. fais :
« Amis, don venes vos si à povre hernais ?
Avez vos pais au roi ? comment en eschapas ? »
15370« Oïl, ce dist Renaus, issi com tu orras.
Mon pain vois demandant, comme .i. autres las,
M 404Et mi frere ont lor terre, que tu tant par amas. »

Quant Maugis ot Renaut, ne fu pas liez à gas ;
Adonc saut de son lit, où il gissoit an bas.

Maugis saut de son lit, si acola Renaut.
« Sire, ce dist Maugis, por lo Dex qui ne faut,
Toz sui sains et garis, onques ne fui si baut.
Or en irons ensemble : de povreté qui chaut ?

Tant troverai vitaille, de porter serai chaut.
Molt sai bien truander, ge sui .i. bon ribaut. »
« Et ge, ce dist li dus, quant ge voi qu'il me faut. »
La dame oï ses ostes parler issi en haut ;
Lors torn[a] en [la] chambre, n'i a fait que .i. saut.

La dame oï ses ostes, grant joie s'entrefont ;

Elle lor demenda don vienent et [qui sont],
Qui si s'antreconoissent et si s'antraiment mont.
« Voire, ce dist Maugis, par Dex qui fist lo mont,
Or en iron ensemble, jama[i]s ne nos faudron.
Si verron lo Sepulchre que tant hom veù ont,
Puis [revanron] ensamble là où noz manoir sont,
En la terre de France, la plus vaillant do mont. »
« Voirs est, » ce dist l'ostesse, qui les esgardoit mont.

La dame vit ses ostes, si les a regardés ;
Molt sot bien en son cuer qu'il [sont] de bon leu nés.
Lors cort à la despense, si lor en done asseis,
Et pain et vin et char à molt grande plentez,
Sol por amor de Dex, lo roi de maïstés.
Maugis a but del vin, de char est soolés,
Por l'amor de Renaut que il a molt amé ;

15400Car il nel fist por el, ce sachiez de verté,
Ja ne mangast fors pain en aigue destra[m]pé,

Molt sunt lié li ami, si s'antrefirent joie ;
Lendemain par matin ont acoilli lor voie,
Et ont tant esploitié, ge voil bien que l'an l'oie,
15405[Vindrent] à Jherusalem qui molt de loing bien voie,
Et la grant tor David qui contremont baloie,
D'autre part lo Sepulchre où il durent la voie,
Et lo saintime Temple que ici desirroient.
Quant li baron lo [virent,] si en orent grant joie,
15410A terre dessen[dirent] enmi la sablonoie ;
M 405La sainte vile aorent et cascuns por lui proie.
Atant sunt levé sus de la grant sablonoie,
Si vont en la cité qui [tant est beneoie].

Or s'en vont li baron qui furent esjoï ;
15415Il n'ont gaires alé [qu'un] grant ost [ont] choissi
Entor Jherusalem, la cité signori.
Maint treif virent drecié et maint chastal basti,
Tant bon panon de soie, tant destrier arrabi.
« Maugis, ce dist Renaus, or sui ge esbahi.
15420Ha Dex ! que[l] gens est ce que nos veomes ci ?
Ne sunt pas crestien de Jherusalem saissi. »
« Ne sai, ce dist Maugis, por Dex qui ne menti.
G'en ai si grant merveille, toz en [sui] esbahi. »

Esbahi sunt li prince, si s'en vont lor chemin.
15425It n'ont gaires erré lo chemin anterin
Q'ont encontré .i. home sor .i. gaste roncin ;
Cil repaire de l'ost, vendu ot pain et vin.
Renaus vint devant lui, si cria à cler tin :

« Amis, cil te conduie qui confondi Cayn.
Car me dites noveles, por lo ber saint Martin,
Quel gent sont ce logié, se ce sont Sarrazin ? »
« Nenil, ce dist icil, leaument lo vos di. »

« Paumiers, vels tu oïr verté de cele gent ? »
« Oïl amis, bialx frere, molt en ai bon talant. »
« Et ge te lo dirai auques prochainement.
Li amirals de Perse, que Jhesus Crist cravant,
Traï Jherusalem par [tel] enchaucement.
[Paumier] vindrent laens [de] sarazine gent.
Si entrerent laiens, atorné bel et gent.
Quant furent par la vile auques espessement,
Li .i. sona .i. cor ici tres hautement ;
Li amirals l'oï qui n'[ert] pas loing granment ;
Donc hurta par aïr si efforciement
Que [l]a terre en tenti et crolla durement.
Ains que li rois Thomas [cui] Jherusalem apent,
Fust armés ne garnis, ce sachies droitement,
Fu il pris et liés et meneis malement
Et si home trestuit et livré à torment.
M 406Aucun en eschaperent, si vint Dex à talent.
Li cris ala par tot issi prochainement
Que li rois estoit pris tot issi fierement
Et Jherusalem perdus où est no sauvement.
Quant li prince del regne lo sorent voirement,

Cascuns manda sa gent si esforc[i]ement,
La cité on[t] asisse [et] la paiene gent. »

« La cité ont asisse, bien le poez [veoir] ;
Mais tant a gent laiens de merveillex pooir,

Cascun jor issent hors et au main et au soir.
Se cil sires n'en pense, que nos devons cremoir,
Ja n'i durront li nostre, que par nos .i. pooir
Les covenra, ce quit, ains tiers jor deseoir.
Par icel Deu de gloire qui jor fait aparoir,
Se cil baron me loent, que veez là seoir,
De vos feron[t] seignor, ne pueent rien valoir. »
Quant Renaus l'entendi, prist soi à esmovoir.
Il li dist : « Va à Deu, car bien puez dire voir. »

Cascuns prent lo veage, s'il laissent la [devise].
Renaus entra en l'ost que ains n'i fist assisse,
Et Maugis avec lui, qui l'ama sans faintise.
.i. requoi regarderent vers une [roche] bisse ;
Une loge i ont faite que partout i ont quisse,
Et puis s'i ont asis dui et dui sans faintisse.
Ançois que il eüssent lor alaine reprisse,
Issi li amirans qui Jherusalem jostisse,
O lui .iii.m. Turs qu'[ot] an sa compaignie.
Par devers saint Estevene qui por Diex fist joïsse,
Ont bien l'ost envaïe, neüne [sans] faintisse.
Li viscontes de Jafe par aïr s'i jostisse ;
Icil i vint poingnant, qui noz gent a enprisse.
Hautement cria Jafe, neüne [sans] faintisse ;
An Sarrazins s'enbat com foudre cache bisse,

Si a molt de lor gent confondue et malmisse.

Molt fu grans li çanbiax de la gent sarrazine,
Crestien [poignent avant], cascuns d'ax i chemine ;
Li bons contes de Raimes i vint de tel ravine,
Sarrazins reüssa vers la cité perrine,

M 407Là ot tante hante fraite de fraine et de sapine,
Tant Sarrazin versé, qui gisent sor l'eschine.
Joffrois de Nazarel i faissoit decepline ;
Il ne feri sor hiaume de cele gent mastine,
Que il ne lo fandist deci à la pottrine.
Li amiraus lo voit en la chambre lovine ;
Lors dit en son corage, ne se prisse une espine,
Se il ne prent vengance ains la nuit enterine.

Li amiraux de Perse ot molt lo cuer irés
Envers Joffroi le conte qui n'estoit mie an pes.
Il a pris une lance dont li fers fu mauves ;
Vers Joffroi vint poignant, si i fist .i. esles.
Li cuens lo voit venir envers lui à .i. fes ;
Adonc prist .i. espié d'un chevalier Gervais,
Puis vint vers l'amirant qui venoit à eslais.
Cil revient contre lui qui ne quiert mie pais.
Joffroit fiert en l'escu qui fu de bones es,
Son espié i brissa qui estoit de cipres,
Li Joffroi fu entiers qui à envis fu frez ;
Tant com hante li dure, l'abati es mares.

Li amirals verssa à duel et à grevance,
Mais tost resailli sus, que n'i fist detriance,
Et Joffroi li cortois par aïr s'i avance ;
Par lo hiaume lo prent, si li a fait nuissance.
L'amiraus crie Perse, o molt grande puissance,
Et si home i vienent, maint Sarazin s'i lance.
Lor seignor ont resqueus, qui que en ait nuissance ;

Cheval li ont doné et autre escu et lance.

Li amiraus monta, qu[i] qu'an doi[e] desplaire.
Et li prince l'enmainent, qui li ont fait [contraire.]
Renaus fu à sa tente, li bo[n]s dus debonaire,
Et a dit à Maugis : « Quele la porra[i] faire ?
Se [j'eüsse] mes armes, par cel qui tot esclaire,
Ge alasse en l'estor, car molt me porroit plaire. »
« Sire, ce dist Maugis, [bien vos en poez taire].
Tant estes descharnés, n'avez vaine ne pere.
Reposes vos huimais, por lo cors saint Ylaire ;
Lo matinet istron por autre çambel faire,
M 408 Donc serons plus legier, si vos i porroit plaire. »

« Sire, ce dist Maugis, oies que vos dirai.
Lo matinet istron ; [ne soies en esmai ;]
Dont ires en l'estor ; aveuc vos en irai.
Bien vos di loaument, ja ne vos mentirai,
Tant com ge o vos soie, hermites ne serai ;
Mais de tot mon pooir si bien vos aiderai,
Com ge porrai soffrir, que ge ne me faindrai.
Mais sachiez bien de voir, et si lo vos tendrai,
Par art ne par boidie jamais jor [n'ovrerai],
Car à Dex nostre sire grant piecha voé l'ai.
Et ge pri lo seignor qui l'erbe fist en Mai,
Mon vou me doint gardeir don ge grant desir ai
Et si vos ain ge tant que, se avoié l'ai,

Se en devoie aler ens en infer lo lait,
Si en istries vos, qui q'an eüst esmai. »
« Maugis, ce dist Renaus, de ce bien vos querrai.
Mais d'aler en l'estor, tenir ne me porrai.

Ha Dex ! sainte Marie ! Baiart porquoi nen ai ?
Et Froberge m'espée que ma dame baillai ? »

Renau[s] fu à malaisse, quant il vit lo tornoi
Que li Crestien font, qui ne sunt mie qoi.
Li bons contes de Rames i feri par derroi ;
Maint Sarrazins i fist lo jor sanglant et bloi.
Gelerain de Saiete i porta maint conroi ;
De Nazarel i fer[t] li bons contes Joffroi ;
Li viscontes de Jaffes i mena grant derroi.
Si font li autre prince que oblier ne doi ;
Trestoz l'oz i apluet, n'i a home an requoi.

Quant lo vit l'amirauz, ne li fu mie bel.

Vers Jherusalem torne errament son postel ;
O lui s'en vont si home qui portent maint martel.
Crestien les enchaucent, li cortois damoissel ;
Par deriere lor done[nt] maint cop et maint çanbel.
Si d'aïr lo menerent, au partir del revel,
A la tor saint Estene où il ot maint [frestel] ;
Lor si fu chalongié des nes que de Jafel,
Qu'il n'i antrassent mie por l'avoir Daniel.
M 409Quant l'amiraus l'entent, [ne li] fu mie bel ;
Vers la porte s'en torne, o lui ot maint chael.
Il s'en vont si d'aïr, com ce fust .i. oissel ;
Et Renaut abatirent, avec lui son bordel ;
Trestot l'ont devalé et froissié si clavel.
Quant li dus l'a veü, ne li fu mie bel.

Quant Renaus vit sa loge issi desfiguré[e]
Ce sachiez bien de voir que point ne li agrée.

Il garda entor lui comme beste esfraée ;
La forche de la loge vit iluec defolée.
Renaus la cort lever, as .ii. mains la covrée,
Puis est saillis avant, si vit une baée.
Sor .i. mur [est monté] à molt grant alenée,
Et Sarrazin li vienent lor regne abandonée ;
Si com passeir cuidoient trestuit, resne tirée,
Et Renaus fu en coste, si a gaitié l'entrée,
Parmi les hiaumes fiert à si grant randonée,
.ii. et .ii. les abat à la terre, à volée.

Renaus fu sor le mur, à la hardie chiere ;
De la forche feri es hiaumes par deriere ;

Lo jor fist l'amirant mainte novele biere.
Et Renaus se menoie en itele maniere,
Tant an a abatu de la forche pleniere,
Que tant com li murs dure a empli la charriere.
Maugis fu d'autre part, devers la mareschere ;
Au bordon an abat mainte pierre entiere ;
En la presse la gete de la gent pautoniere ;
Maint en fiert sor lo hiaume de la gent l'averssiere.

Preu sont li dui vassal, si se sont manoiés.
Renaus fiert de la forche comme hom enragiés,
Et Maugis gete pierre comme .i. renoiez.
Li bons contes de Raimes les a bien agaitiés ;
A Joffroi lo mostra, qui les Turs a chaciés.
« Vez là, dist il, desore icelui mur puiés,
Cil qui tient cele perche à cez huelz revilliez.
Ains mais ne vi nul hom miels samblast evoiez,
[Il en a tant tué, toz en sui mervilliez].

Dex, de quel tere est il ? Dex l'a ci envoiez. »
« Sire, ce dist Joffroi, si soie ge aidiés,
Il est fols de la teste et toz vis anragiés.
Vez lo chief [hurepé], les tizos par les piés. »
« Sire, ce dist li conte qui molt [les out proisiés,]

Qui que onques il soit, paiens o [baptisiés],
Cil sires lo garisse qui fu crucefiés,
Car Turs et Sarrazins a bien estoutoiés.
Cil à cel chaperon delez cel mur l'auties
Est de sa compaignie, de verté lo sachies.
Vees com giete pierre li cuivers renoiés ;
Par lo mien esciant .c. an a domagiés.
Si m'aïst Dex de gloire, jamais ne serai liés
S'aurai à ax parlé et serai acointiés. »

Molt fu grant li estors, merveillox li cooil.
Li bons contes de Raimes maint an i fist vermoil.
Galerain de Sajete n'ot gaires son paroil.
Li viscontes de Jaffe ne fu mie an esnoïl.

Joffrois fiert et charpente afichiez sor l'[ortoil]
Et li Sarrazin fuient, ice fu lor consoil,
Tres parmi portesoires, là où Dex ot despoil.

Li Sarrazin s'enfuient por lo[r] vie aloignier.
Tant ont passé Renaut et Amaugis lo fier,
Renaus si l'a veü, n'i ot que corrocier.
Apres gita sa forche, com fust .i. averssier.
Trois Sarrazins en tue qu'il a fait baallier.
Adont saut Renaus jus, com fust .i. grant levrier ;
Si a saissi la forche, ne la vost pas laissier.

La mort Dex a juré que il devoit proier,
Qu'il an fera la loge à [Maugis] redrecier.
Adonc torna arriere tot lo chemin plenier,
Et Maugis si li vient, qui l'ama et tint chier.

[Vencu] sont Sarrazin la pute gent haye.
Li bons contes de Raimes que Jhesu beneïe,
Vint poignant à Renaut por antandre sa vie.
Lo maissel esgarda [en] la voie anhermie
Q'ot fait des Sarrazins la pute gent haye.

Dist li cuens à Joffroi : « Veez que[l] dïablie
Bien en i a .ii., se Dex me soit aïe ».
« Voire, ce dist Joffrois, se Dex me beneïe. »

Li bons contes de Raimes vint à Renaut poignant.
Molt lo vit grant et lonc et bel et avenant,
Mais de ce ot mervoille et esbaïssement :
Li tizos de ses braies li vont si traïnent.
Li cuens an vint à lui à force randonant,
Errant mist pié à terre de[l] bon destrier corrant.
Joffrois de Nazarel i dessendi atant,
Galerains de Sajete qui est bons combatant,
Li visconte [de Jafes] qui molt est avenant,
Et avec aus maint autre que ne vois acontant.

Li baron sont venu por a[n]tandre et savoir
Quels hom estoit Renaus et de com fait manoir.
Li bons contes de Raimes, qui tant fait à cremoir,
Prist Renaut par la main, si lo fait jus seoir.
« Sire, ce dit li cuens, por Dieu dites me voir,

Foi que deves lo Temple que voi là aparoir,
Et lo digne sepulchre que bien poes veoir,
Foi que deves la crois que sor vos voi seoir,
Et que deves baptoime o vos aves espoir,
Que vos me dites, sire, auques de mon voloir,
Por quoi alez issi ? est par faute d'avoir ?
Comment aves vos non ? ce voldrai ge savoir. »
« Amis, ce dist Renaus, de ce te dirai voir.
Renaus sui apelés, si hoi ja molt pooir. »

« Amis, ce dist Renaus [envers] moi [en] entent.
Cil de France m'apelent trestuit [uniement]
Renaut de Montalbain, miens est li tenemens.
Charles lo m'a gastei, mes sires ligement. »
Quant li cuens ot Renaut, liez en fu durement ;
Tantost li vait au pié et ses mains li estent :
« Sire, car pren l'omage, por Dex omnipotent,
[Ou] ne serai aaisse en trestout mon vivant. »
Renaus sailli en piés, si li dist hautement :
« Sire, car leves sus et [faites] errament. »

« Par Dex, ce dist li cuens, ge n'en ferai neent,
Se ge n'en ai .i. don tot oiant nostre gent.»
Adonc li otria tost et isnelement.
« Sire, ce dist celui, gran mercis vos en rent. »
Adont sailli en piés plus tost que ne cort vent.

Icil sailli en piés, que n'i fist demorance ;
Lors en vint vers Renaut, quanque il puet s'avence.
« Sire, dites me voir, por toz les Sains de France,
[Aveis] vos pais au roi et molt bone acordance ?
Quel part sont vostre frere [et où font demorance] ?

Aves encor Maugis où avez tel fiance,
Et Baiart lo faé, don l'an fait tel vantance ? »
« Sire, ce dist Renaus, foi que doi ma creance,
Pais avommes au roi par itel covenance :
De ça oltre meir veing, si veez la mostrance,
Et veez ci Maugis, si vient par sa voillance,
Ce ne n'est pas li rois, mar an aies dotance ;
Bien cuide que mors soit, si a mis sa luence.

Mi frere ont lor terre, si on[t] fait remenance.
Or vos en ai ge dit, foi que doi ma creance. »

Quant Sulien oïrent la verté de Renaut,
Il n'i a .i. sol home qui ne fust liés et baut.
Li prince s'escrierent communement en haut :
« Haï ! Renaus, frans hon, nus bien en vos ne faut.
Recevez nos homages, por lo Dex qui ne faut,
Sauf lo droit no signeur qui pris est par .i. saut.
Li amirans lo tient là de dessus en haut,
Dedens la tor Davi qui bone est et tant vaut.
Se atires vos homes orandroit tot piéchaut,
Pris iert Jherusalem au premerain asaut,
Et li rois delivrez et honis l'amiraus. »

Tant ont parlé ensamble li baron et li per,
Homage font Renaut, et il les doit gardeir,
Sauf lo droit lor seigneur que il doive[nt] amer,
Li bons contes de Raimes qui tant fait à loer,
Se cort agenollier devant Renaut lo ber :

« Sire, ge voil mon don, ge nel quier oblier. »
« Vos l'aures, dist Renaus, ja ne le q[uier] neer. »

« Sire, vos venreis dont [à mon tref] osteler
Et ge le vos ferai richement aquiteir,
Et je vos ferai, sire, bel harnois ameneir,
Chevals et palefrois que molt ai à gardeir,
Et molt bele mesnie por vos cors honoreir,
Et .iii. chevaliers seoir à vos disner.
Ge sui molt riches hom, an cest ost n'a mon per. »
« Sire, ce dist Renaus, ce fait à mercier.
Lo don vos ai doné, je ne le quier neer. »
« Grans merciz, fait li cuens, ce fait à creenter. »

Departi sont li conte, cascuns vait à sa tente.
Li bons contes de Raimes, [qui] Jhesus bien consente,
A delivré la see qui fu de soie gente ;
Renaut i a mené o la fiere jovente.
Tant li fist delivrer, sanz faire longue atente,
De qan qu'il devissa n'i faut .i. rain de mente ;

Puis a pris autre treif qui estoient an vante,
Devant Renaut se loge où ot misse s'entente.
Il n'ot pas entr'as .ii. lo travers d'une sente.

Renaus est à harnois si com poes oïr,
[Li quens li fit assez de chevaliers] venir,
Chevals et palefrois et aubers à vestir,
Vassiax d'or et d'argent qui molt font à cherir,
Robes vaires et grisses li a il fait offrir ;
Mais nule rien volt penre, ains les fist revenir.
Charlon ot covenant quant vint au departir,
Autre robe n'aura que il pevent veïr,
S'aura [baissié] lo temple ò Dex se fist offrir. »
« Sire, dient si homme, don le covient soffrir. »

A Maugis sont venu, si l'en voldrent servir,
Mais n'en [volt] neant prendre ne baillier ne vestir.

Dolant sont li baron, si en orent contraire,
Quant Renaus ne prent robe ou gris[e] o porpre o vaire ;
Mais il ne [le] feroit por rien [qu'on] poüt faire,
Si verra lo sepulcre et l'autre [saintuaire].
Icil jors lor passa et la nu[i]s lor repaire.
Quant sopé ont li prince et li duc debonaire,
Li bons contes de Raimes qui ot cler le viaire,
Apela Galerain que il vit vers lui traire,
Joffrois de Nazarel et lo visconte d'Aire.
« Baron, ce dist li cuens, or pensons de bien faire.
Je sai molt bien [de voir], si le vos doi retraire,
Diex nos a socorru, bien est drois qu'il i paire.
Faissomes hu[i]mais feste por lo Dex debonaire.
Si ait cascuns chandoile, que j'en fais asez faire. »
Quant li baron oïrent tel parole retraire,
Hautement escrierent : « Ce est molt bon à faire.»

Molt furent lié li prince, à .i. brut s'escrierent :

« Baron, or à chandoiles ! » adonc les alumerent.
Il n'a baron en l'ost qui de valor aperent,
Lor tentes recovrirent et belement parerent.
Puis ont prisses granz torches que en lor mains porterent,
Et totes lor maisnie que asez en loierent ;
Nes la menue gent asez en achaterent.
Lor loges an covrirent et par tot alumerent.
Puis dancent anviron, de bon cuer [quarolerent] ;
Li jugleor viellent, li harpeor harperent,
Li donzel anvoissi par de devant chanterent.

Sus en la tor Davi li Tur les esgarderent,
Molt se sont mervoillié quant tel clarté visserent.

Esbahi sont païen de la clarté qu'il voient.

Par tote la cité autresi cler veoient
Com se il fust midis. Li uns l'autre dissoient :
« Quel joie ont cil chaitif que ensinc se derroient ?
C'est encontre [lor] mal, par [Mahom] que tuit proient. »
Li amiranz [Barbaz] an cui li païen croient,
A juré Mahomet, que tuit si homme [l'oient],
[Se por poi ne li iert, demain le comperroient].

Barbaz jura [son Dieu], lo matinet istra
A toz .x. Turs que toz armer fera.
« Sire, dist Yssadras qui devant lui esta,
Gardes vos del vilain que la forche porta,
Car se il vos encontre, certes pas ne faudra,
Car vos et lo cheval à un cop tuera.
Por lui est cele joie que je voi si grant là,
Car [je] nel vi oan, mais que [ier il] vint çà. »
« Ne sai, dist l'amirauz, [mais] il le comparra.
Se lo truis lo matin, la teste me laira.
Car toz va desarmés par tot là où il va. »

Li amiraus [menace] o tot sa gent oscure,
Si esgardent la joie et la grant danceüre,

Que li Crestien mainent de lor bons avanture.
Li rois Thomas lo vit droit par une overture,
Là où ert en prisson dedens la pierre dure.
« Ha Dex, ce dist li rois, sainte disne figure,
Quel joie [font] mi homme ? il n'ont mais de moi cure.

Molt me mervoil qu'il ont si grant bone aventure. »
Molt i pensa li rois tant com cele nuiz dure,
Car tel [clarté] i ot, ce conte l'escriture,
Cil [de Ramez] dissoient, cil de Jaffe à droiture,
Jherusalem ardoit la fors citez seüre.
[De l'ost ont grant paor ne soit en] avanture.
En trestote la terre n'ot point de gent seüre.

Li païs an effroie entor Jherusalem,
N'i ot home ne fame que n'ait duel et haen,
Et cil de l'ost font feste, tel ne virent oan.
Renaus dança avant par devers Saint Abraham,
Et Maugis ses coissins qui a color de tan.
Quant danci[é] ont asez, si laissent lor trenpan,

An lor tantes s'escolchent, quant criés fu li ban.
Jusqu'au jor se dormirent, ainz mielz ne furent l'an.
Lendemain se leverent, s'alerent an [esrant],
[Et vont veoir Renaut] qui [ferma] Montalbain.

Levé sont li baron, à lor signor an vont ;
Li prince li demandent comment il lo feront,
Et cele sainte vile, se il hui l'asauront.
« Oïl, ce dist Renaus, par toz les Sains do mont.
Issi com il devissent de [quel part] i iront,
Portesoires ovrirent et paien issu sont ;
Quant li prince lo voient, aresteü i sont ;
A lor tentes corurent, lor armes prisses ont,
Et Renaus s'adoba, sa gent aidier li vont ;
Puis monta el cheval qui ot le col roont.
L'escu prent et la lance à un panoncel blont,

Et Maugis fu armés qui cria à cler [ton],
Hermites n'iert jamais se il vaincu ne sont ;

Puis hurta vers Renaut, que il par ama mont.
Joffroi li escria, par vertu lo semont :
« Traiez vos pres de lui, vos estes li secont.
Se tuit hurtent li autre qui vienent et qui vont,
Barbas seroit honis qui ci vient en cest front. »

Li baron sont armés et neis la ragaille,
Toz li oz estormist, cascuns fait devinaille
Que Barbas sera pris qui an vain se travaille,
S'[auront] lo roi Thomas qui est à grant viltaille ;
Mais ge cuit bien et croi, ançois que il s'en aille,
Aura paor de mort et de perdre l'antraille.
Paien et Sarrazin ont fait une bataille.
Vers les loges chevauchent .ii. an començaille ;
Uns riches rois les guie, blans fu comme toaille.
Si ot non [Margaris], si tint la tor de Taille ;

Cil porta .i. escu où ot point mainte quaille.

[Margaris] vint poignant aveque sa compaigne,
L'a[n]seingne porte droite el panon de fustaine.
Renaus les vit venir contreval la champaigne ;
Lors [escria] en haut à cels de sa compaigne ;
« Cil va querant sa mort, par le[s] Sains de Bretaigne.
Se il vit longuement, ge en aurai engraigne. »
Dont hurta lo cheval qui fu de bone enseigne,
Et il s'en va poignant, Renaut pas ne desdeigne.
Li dus brandist l'espié qui fu de bone ovraigne.
[Margaris] fiert premier en l'escu d'Equitaigne,

Desoz la bocle d'or li fant comme chastaigne ;
Li haubers de son dos ne li vaut .i. viez paigne ;
Desoz lo gros del piz, lo fort espié li baigne.
Renaus l'anpoint d'aïr qui molt petit lo deigne.
Mort l'abat à la terre, ne li chaut qui lo plaingne.
« Oltre, cuivers, dist il, li diables te taigne. »

Quant fu li rois verssez, [Renaus] a trait l'espée
Et fiert .i. Sarrazin qui li veoit [l'entrée] ;
Lo [cercle] li despiece com s'il fust [de fanée] ;

Deci sor les sorcis est l'espée volée,
Li païens chaï mors errant gole baée.
Et Renaus fiert .i. autre, la teste a copée.
Puis cria Montaubain à molt grant alenée.
[Et] Maugis vint poignant, la vantaille levée ;
La hante porte droite, si l'a bien aesmée,
Et fiert .i. Sarrazin sor la targe roée ;
Desoz la bocle d'or li a fraite et troée.
El cors li met l'espié, l'arme s'en est alée.
Maugis guerpi l'espié, si a traite l'espée,
Là où il vit [la presse], si an fiert à volée,
Si fiert destre et senestre, haute brace levée.
Renaus s'en merveilla, ne pot dire pensée,
Car si estoit atains de la grant consirrée.
Tuit li os li paroient, n'i a cil qui ne bée.

La bataille commence, venu sont li baron.
Li bons contes de Raimes vint poignant sor Vairon,
Et fiert .i. Sarrasin sor l'escu à lion,

Tant com hante li dure l'abati el sablon.
Puis a traite l'espée, si cria a haut ton :
« Raimes ! or i ferez desor la gent Mahon.
[Mal issirent des portes], arriere les metton.
Se Dex nos tient ancui Renaut lo fil Aymon
Et Maugis son coissin o lo lé chaperon,
Ains que parton del siege, Jherusalem raurom,
Et lo roi sain et sauf qui est en la prisson.
Barbas sera pendus li amirals felon.
Mar traï Jhersalem par sa souduicion. »
Adonc i vienent tuit duc et prince et baron.
[Atant] vienent poignant contreval lo sablon,
As premiers [cols] des lances ont voidié maint arçon,
Puis traent lor espées qui miels miels de randon.
Tant poig i ot copé, tant pié et tant manton.
Quant Sarrazin lo voient, au cuer an ont friçon ;
Vers l'amiraut tornerent por avoir garisson.

Torné sont li paien, si virent lo roi mort.
L'amirals vit la [fuie], si i ot desconfort ;
Encontre aus vint poignant, si li cria molt fort :
« Fil à putain, garçon, por qoi faites resort ?
Do[n]t ne sui ge deriere qui vos fais bon confort ?

[Quel part est Margaris] où oan sist à tort ? »
« Par Deu dient paien, au premier cop fu mort. »
Quant l'amiralz l'oï, n'i ot geu ne deport.
« Diva, qui a ce fet ? qui m'a fait tel deffort ?
Fu ce cil à la perche, li lerres vilains ort ? »
« Oïl, dient si home qui [s'esmaierent] fort,
N'a millor chevalier ne sus ne jus ne tort. »

Dolans fu l'amiraus, quant il ot la novele.
Adonc jura par ire les Dex que l'an apele,
S'il trove lo vilain à la perche novele,
La teste li [todra] par de desor l'aissele.
Puis a criée Perse qu'il governe et chaelle,
Et si s'an va poignant contreval la gravele ;
La lance porte droite ò li panons vantele,
Et fiert sor crestiens plus tost que arondele.
Galerain encontra qui molt fist [joste] bele.
Li amiraus lo fiert tres enmi la gonele.
Soz la bocle li fant [trestote] et esquartele,
Li haubers de son dos n'i vaut une grossele,
El cors li met la lance par desoz la [memelle].
Galerains chaï morz, ne fist cri ne favele.

Quant Galerains fu mors, don fu Barbas joians.
Il a traite l'espée comme hom combatans,

Puis s'enbat en la presse voiant tote sa gent,
Si a criée : « Perse ! or sor les [mescreans]. »
Li visconte de Jaffe a brochié l'aufferrant.
Là ot tante hante fraite, tant conphanon sanglant ;
Mais paien furent trop, si se vont entraitant.
Ja lor alast molt [mal], de ce seiez creant,
Ne fust Renaus, li contes, de qui ont fait garant,
Et Maugis, ses coissins, qui lor fu asoant :
Desus destre aparurent la gent à l'amirant,
Renaus venoit devant à l'aduré talant.
Quanqu'il ataint à col, à terre est confondant.

Renauz point par aïr, si vait à lor chemin,
[Desi] à l'amirail [droit vint] le haume enclin.

Lo premier Tur feri que mort l'abat sovin,
Puis a ocis .i. autre, lo neveu Malaquin.
Quant lo voit l'amiralz, si jura Apolin,
Jamais ne mengera ne de pain ne de vin,
Si iert morz cist [chaitis] qui si les met à fin.
« Sire, ce li a dit li rois Alipantin,
C'est li vilains d'ier, vez ancor lo traïn.
Qu'a il fait de ses braies ? ne sai par quel destin.
Se alez plus avvant .i. andain anterin,
Il vos ferai chanter del dolerex Martin. »
« [Tais toi], dist l'amiralz, fils à putain, [mastin].

Se j'avoie une lance d'un aduré sapin,
Je lo feroie ja sor l'auberc dobla[n]tin. »

Molt fu grans la bataille, Tur i firent maint plaint ;
Maugis i fiert d'aïr, ne s'i est mie faint.
[Cil qu'il ataint à cop, est tot de mort certain] ;
Il est mors et dampnés, ne s'i est mie faint.
Renaus s'i esvertue, lo jor an ocist maint.
.i. en fiert sor lo hiaume qui est à azur paint,
Deci que el viaire li a lo branc anpaint.
Icil i chaï mors qui n'i crie ne plaint.
Puis en feri .i. autre, sel fendi par lo çaint.
Lo tiers a si feru que il chaï ataint.
Donc cria Montalbain ! et en l'estor s'enpaint.
Quant l'amiralz l'oï, sol de crier lo vaint.
[Ariere] reüssa trestoz de dolor taint ;
Or voldroit estre en Perse là où ses avoir maint,
Montalbain l'a [conquis] et lo cuer li destraint ;
Bien set que est Renaus qui iqui devant vient.

Adonc torna arrieres, de l'estor est refraint.
Quant si home lo virent, de duel en sont [ataint].

Li amiralz s'enfuit, grans peors li est prisse,
Vers portesoires torne, plus que ne vente bisse.
Mais li bons cuens de Raimes [si] d'aïr les justisse
Qu'il n'i antrassent mie por tot l'avoir de Frise.
Quant l'amiraus l'oï que si estoit porprisse,

Vers saint Estiene torne qui por Dex fist joïsse,
Et païen apres lui, ains puis n'i ot reprisse.
Renaus les anchauça et Maugis les atisse,
Et li viscuens de Jaffe maint paien i debrisse,
Joffrois de Nazarel de ferir [sens] faintisse.
Mais li bons cuens Renaus desor toz les debrisse.
Il garda vers .i. tref, si i vit sa devisse ;
Ce fu une colombe qui estoit illuec misse,
Lo feu an dut en faire, à ce estoit promisse ;
.xi. piés a de lonc, forte fu et asisse,
Onques ne fu encore dedens nule ovre misse.
Renaus s'abaisse à terre et par vigor l'a prisse,
A son col la leva issi comme une alisse,
Puis a dit ses homes que entor lui avisse ;
« Por Dex, car me suez, Franchois, gent bien aprisse. »
« Sire, molt volontiers, par lo Dex que l'an prie.
Por mort ne vos faudron, tele l'avon anprisse. »

[Renaus] tint la colombe que à son col leva.

Quant si homme lo voient, mervoille lor sambla,
[Et cil ont dit entr'eus : « Sire Diex, qu'an sera ?]
Ja s'il estoit en presse, aider ne se porra. »

Et dist li cuens Renaus : « Ne vos esmaies ja,
Car se vos me suies, Jhersalem pris sera. »
« Sire, dient si home, mal ait qui vos faudra. »
Quant Renaus l'a oï, si les a[n] mercia.
Donc hurta lo cheval qui l'eschine ploia,
Car li fus lo debrisse que li contes porta,
Et ne porquant lo hurte que as paiens antra.
Quant il voient lo fust, cascuns s'espoanta
Et dit li uns à l'autre : « Trestoz nos tuera.
L'amiralz n'en pot mais, se il le redota. »
[Trestuit li ont fet voie, li .i. l'autre foia]
Et Renaus del ferir trestoz an aus ficha.
Lo fust tint à son col, pres de lui l'ambraça ;
Païen an ont paor, li plus fiers en trambla.
Molt s'en vont merveillant [que feru ne les a].

Sï font li crestien, cascuns lo deshaita,
Mais il n'en a talent, autre chosse en fera :
D'anbatre soi avant [tote voie] pensa,
Plus de .c. Sarrazins an pou d'eure passa.
Qui onques lo guerpi, Maugis pas nel laissa,
Ne li contes de Raimes lo quel homage il a.
L'amiraus va devant, en Jhersalem entra ;
Cels qu'il vit sor la porte, sor lor helz commenda,
Par tant ferment la porte, quant mestiers en sera.
« Sire, font li portier, ne vos esmaies ja.
[S'.i.] des lor s'i enbat, si chier lo comparra
Que deci en la terre forment l'efonderra. »
« Amis, dist l'amiraus, or verrons que sera. »
Puis monte vers la tor là desus ò il va,
Si voit sa gent venir à sa porte ò fole a.

Renaus si fu entr'ax qui lo grant fust porta ;
Cascuns li a fait voie, nus ne li aprocha ;

Et il pense d'aleir, tant avant s'anfola
Qu'il vi[n]t desoz la porte, adonques s'aresta.
Adonc prent son marrien, sor son col lo leva,
En un trout par desore lo bot en apoia,
La porte colleïce ilueques [sostendra].
Puis a traite l'espée et Montalbain cria :
« Prisse est Jherusalem, au sepulchre iron ja. »

Renaus fu soz la porte o lo fier vasselage,
Et avec lui Maugis auques li asoage
Et li contes de Raimes qui [li] a fait homage.
Li Sarrazin s'enfuient por avoir garantage.
Issi com il [entroient] et vont en lor ostage,

Crie chascuns en haut quanqu'il puet son language :
« Ha ! chaitis Apolin, ja i auron domage.
Ja est desus la porte li grans homes salvage ;
Se ça dedens s'anbat par vostre grant folage,
Tuit iromes del fust à duel et à hontage. »

Renauz fu soz la porte li bons vassax cremus.
Tot jors garda son fust, n'a à el entendu
Qu'il ne partist del trouc ò il l'ot enbatu,
Et Sarrazin l'anguoissent qui sont ades venu.
Issi com sont laiens, si crient à cler hu :
« Laisse coler la porte, filz à putain, chastu.
Cil [au] fust [est] desoz, ja iert toz confondu.
Si sont [pres] toz noz homes ça dedens anbatu.
Mielz est .c. en i muire qu'Ihersalem soit perdu. »

« Il dist voir », dist cascuns qui desor lo mur fu,
Donc corrent à la porte qui [atachiée] fu,
[Contremont la polie] maint [dent] i ot agu,
La corde ont coupée, si s'en vait de vertu.
Mais li fus la retint qui pres de Renaut fu.

La porte est arestée qu'ele n'est pas cheüe.
Quant Renaus l'a veüe que elle est [abatue],
Donc cria Montaubain et [d'aïr] s'esvertue ;
Puis a dit à Maugis à la barbe chenue :
« [Gardez bien ceste buche, qui ne soit abatue].
A la grant porte irai, si sera defandue,
Tant que nostre gent soit deci à nos venue. »
« Sire, ce dist Maugis, bien sera sostenue. »
Renaus cort à la porte et tint s'espée nue,
O lui li cuens de Raimes qui de cuer lor eüe.
Et Sarrazin lor vienent la pute gent faillue.
A Renaut ont gitié mainte pierre cornue,
Maint dart li ont lancié, cascuns s'i esvertue,
Tant i gietent à force cele gent mescreüe,
Les .iii. chevax ocient que [nus] ne s'an remue.
Ja laissassent la porte que il ont tant tenue,
S'il n'eüssent secors, mais lor gens est venue.
Adonc ot soz la porte mainte teste tolue
Et maint poig et maint pié, mainte espaule fandue,
Et par dedens la porte la grans forche est corue.
Jofîrois de Nazarel molt bien s'i esvertue,
Il tint à son poing destre s'espée tote nue.
Les gens vienent tot jorz, tote l'oz est meüe.

Li crestien s'angoissent qui mielz mielz de l'antre[r]
Et Sarrazin lo voient, n'i [pueent] plus durer.
Lor tornerent en fuie là où porent aler.
Li rois fu en la tor, si la fist bien fermer ;
As fenestres monta et avec lui si per
Et virent par cez rues ces [Sarrazins] tuer.
Renaus fu à cheval et Amaugis li ber,
Quanqu'il en ont ataint devant alx font verser.
L'amiralz l'esgarda, si comence à trambler.
Peor a de Renaut que il oï nommeir.
De Mahom lo maudit que il doit aoreir.

Barbas fu correciés quant la cité vit prendre.
Il a dit à [sa gent] qu'il ne se puet deffendre :
« Ge voi lo vif diable qui toz nos voldra prendre.
Molt sai bien qui il est, sel vos ferai entendre.
N'a el mont son paroil, tant com il puet estandre.
Charllon a guerroié, à lui s'est faiz chier vandre ;
Ainz [nel pot] en sa vie por tote sa gent [prendre],
S'il n'estoit que il seus ; bien l'ai oï reprendre.
Il crie Montalbain quand il se velt deffandre.
Bien lo conois au [cri] et ax grans cox destandre.
Je nel vi onques [mais], si me gart Dex d'atandre,
Por Mahom, don vient il, qui si fait à reprendre ?
Comme fols se contient, nus ne m'an puet apendre. »

« Sire, [ce dist Fourés] qui ne sot quel [part] tendre
Ge cuit sa grant folie nos fera il chier vendre. »

Pris est Jherusalem endroit ore de none.
Renaus de Montalbain par vertu esperone,
Dedans lo temple entra, o lui [mainte] persone,

En crois fu estenduz, del tot s'i abandone ;
Puis lo cort ambracier, de rien ne li estone.
Maugis fu d'autre part qui de joie soronde.
Il orent tant de joie, toz li cors lor estone.
Il est sailli en piés plus tost que une alonde.
Et en vint à Maugis, oiant toz [le sermone] :
« Maugis, chantes nos vespres, ja aves vos querone. »
« Sire, ce dist Maugis, par les Sainz de Nerbone,
« Vos saves plus de mal que ne pert à [vo] gone. »

Ensinc avint, signor, com ge ci vos acont,
Pris est Jherusalem, li paien tuit mort sunt
Qui erent par la vile et aval et amont.
Cil de la tor [David] molt grant paor en ont.
Barbas en avoit ire, à pou que il ne font ;
Son Dex, Mahom maudit et ses chevolx deront,
Sa barbe sache et tire [et aval et amont,
Ses ponz [il a] destort], si se fiert sor lo front.

Puis en jure sa loi où fianche avoit mont,
Ja morra rois Thomas por qui là jus duel font.
Adont lo fist venir de là jus au parfont.
« Thomas, dist l'amiralz, par mon chief lo reont,
Se par vos ne m'an vois, [moi tierz ou moi secont],
Ja vos giterai jus contreval en .i. [mont]. »
« Sire, ce dist Thomas ; par [Deu] de [là amont],
Parler veul à mes homes don là aval voi mont ;
Et si saurai, biax sire, s'ocirre me lairont. »
« Or donc, dist l'amiralz, or leves sus amont. »

Thomas monta amont, si [vit] sa gent [venir]
Devant la tor Davi por la tor envaïr.

Renaus venoit devant qui les dut mantenir,
Et Maugis deles lui qui ne s'an volt partir.
Li rois [nes] conut mie, ainz prist à esbahir ;
Puis a gardé avant .i. petit par aïr,
Voit lo conte de Raimes qui de lui doit tenir,
Joffroi de Nazarel que il devoit [cherir],
Lo [visconte] de Jaffe que pas ne doit haïr.
« Seignor, ce dist li rois, or me faites oïr.
Li amiralz vos mande que ci poes veïr,
[Que lui tierz, le lessiez arriere revertir] ;

Volantiers s'en ira, ne s'en puet plus tenir.
O se non, sachiez bien, ja me verre[s] saillir. »
« Bons rois, dist cil de Raimes, ne [vos devons] mentir.
Ier feïsmes signor que ci poes veïr ;
Nus mieldres chevaliers ne pot terre tenir.
Sire, se il lo velt, nos l'estuet consentir. »
Quant li rois ot lo conte, de duel prent com fremir,
Or cuide il sanz faille de male mort morir.

Correciez est li rois quant il ot [le] baron :
« Que est ce dont, diable ? a i il traïsson ?
Seignor avez vos fait nul autre se moi non ? »
« Sire, ce dit li cuens, non aies marrison.
Ce est sauf vostre honor, por voir lo vo disson.
Ja n'i perdres del vostre qui vaille .i. esperon ;
N'a cure de vo terre ne de vo region,
Asaz en a en France tot à sa devision.
Ses cors a pris la vile et .i. suen compaignon.
Au temple a fait l'ofrande que nos [veü l'avon].
Or di j'à mon seigneur n'en ait pas sopeçon,

Que se il vos avoit sain et sauf de prisson,
Il s'en iro[i]t molt tost à coite d'esperon. »
« Seigneur, [ce] dist li rois, por Dex et por son nom,
Dites moi, s'i vos plait, comment il a à non. »
« Par foi, ce dist li cuens, Renaus li dis Aymon,
Li mieldres chevaliers que trover poïst on.
Tant a fait par ses armes contre lo roi Charlon
Que par trestout le monde est alés li renon.
Se il vos plaist, issi que vos lo recenon. »
[Lors ont dit à Renaut, sans point de contençon :
« Sire, se vos volez, cuite le raverons ;]
Si s'an voist l'amiralz qui fist la traïsson. »
« Seignor, ce dist Renaus, issi pas nel feron,
Ainz vos comment trestous si com voi environ,
Que vos ales avant, ceste tor asaillon.
Au plait que il nos fait, asez à tans [vendron.]
Je vos di loaument, se bien les aviron,
Ja iert prisse la tor, vostre seignor rauron,
Si morra l'amiraus qui a lo cuer felon.
Ja iert si esbahis com [c'estoit .i. moton]. »
« Sire, dient li prince, vostre coment feron.
Ja por [paor] de mort por ce ne vos faudron. »

Molt fu preudon Renaus, nul mal plait ne voit faire,
Ainz [comande] asaillir por lo contraire faire.
De par tot Jhersalem fait eschieles atraire,
A la [grant tor] les drecent que rois Daviz fist faire.

Renaus prist à monter, li cortois debonaire,
Si porta une targe don covre son viaire,
Lo brant tint à son poing qui de biauté esclaire.

Maugis monte après lui qui ne s'en vost retraire,
Et li contes de Raimes qui vaut .i. emperere,
Joffroiz de Nazarel, et Eusiax de Tinaire.
Bien furent .xx. montant que à Renaut pot plaire.
Li autre sont au pont qui commencent à traire.
Quant l'amiraus lo voit, ne seit que puisse faire.
Peor ot de sa vie, il ne set quel part traire.
Lors cort au roi Thomas que il vit an cele aire,
Il lo prent par la trece, si que il lo fist braire.
« Par Mahomet, dist il, n'esteres pas en l'aire.
Venes en avec moi, si saurez quel afaire. »
« Sire amiraus, merci, l'asaut ferai retraire. »
« Voire, ce ferez [mont], qui qu'an doie desplaire. »
Lors l'anmena amont, com mortel aversaire :
Par la trece lo prent, sel commança à traire.

L'amiralz prist lo roi, si li a fait molt lai.
Par la trece lo prent. [Cil] cria : « Que ferai,
Sire precios Dex ? jamais ne ma[n]gerai.
Ha Dex ! où sont mi homme ? ge cuit que nus n'en ai, »
Et l'amiraus s'escrie qui estoit an esmai :
« Renaut de Montalbain, ge vos corrocerai.
Sachiez bien à fiance, o quites m'an irai,

Ou vostre roi Thomas desor vos giterai ;
De [vo] seignor meismes ge cuit vos tuerai. »
Com [li dus] l'entendi, si ot lo cuer irai.
« Ha Dex ! ce dist Renaus, com me conseillerai ?
Se li rois est ocis, jamais joie n'aurai. »
Et si home s'escrient tuit ensamble à un rai :

« Sire dus debonaire, ja verrons lo plus lai,
Se noz sires an muert ; ja i aura mal plai. »

« Seignor, ce dit Renaus, par la foi [qu'à Deu ai],
Jo nel voldroie mie por tot l'onor que j'ai. »
Adonc sailli à terre plus tost que ne fait lai ;
Hautement s'escria : « Amiraus, su lo trai.
Quitement t'en iras, ton hernois retendrai. »
« Par Mahom, dit Barbas, à cheval m'en irai,
Et ge et tuit li autre que avecque moi ai,
Et par mi vostre vile [molt] bon conduit aurai,
Ou ce non, par Mahom, ju[s] aler lo lairai. »
« Amirauz, dist Renaus, otrié lo vos ai.
Ton plege as en ton poing, ge lo te requerrai. »

Li amirauz oï que Renaus li a dit,
Retraist lo roi amont que plus rien ne li quist.
Si fu la porte overte, li amiralz s'en ist,
Aveuc lui sa maisnie que il là dedens mist,
Conduit li fist livrer tel com il lo requist.
Renaus monta là sus, o le roi galantist,

Car tant en ot d'angoisse toz li cuers li fremist,
Mais quant il voit Renaut, del tot asoagist.
Tantost li vait au pié et la jambe li prist :
« Sire, vos aves tort, par les Sainz que Dex fist. »
« Non n'ai, ce dist [li rois], par [le cors Jhesu Crist].
Par vos avons finé, Jhesus ci vos tramist.
Aves vos pais au roi qui issi vos asist ? »
« Oïl, ce dist Renaus, par pais ça nos tramist ;
Tot nu piés et en langes acheminer me fist :
Mon pain vois demendant comme truant feïst. »

Et quant li rois l'entent, molt grant pitié l'en prist,
Pu[i]s jura lo sepulcre que il de là requist,
[Noblement] s'en ira comment que il venist.

Molt par fu grans la joie sus en la tor David.
.x. jors i fu Renaus et puis si s'en parti ;
Biaux hernois enmena, noblement [se vesti],
Mais Maugis li hermites ainz robe n'i saissi,
Ne si ne vost monter, don Renaus fu marri ;
Tot jors aloit à pié, si estoit adurci.
Li rois lo convoia, avec lui si ami,
Et li contes de Raimes et Joffrois l'Angevin.
A Jafe entra en mer et li rois s'en parti.
Et la nes s'en ala bien [.i. mois] et demi
C'onques ne virent terre, don furent ansoti.
A la sesme semaine lor est avenu si,
A Palerne ariverent, ce fu par .i. lundi.

A Palerne est Renaus [arivés] el gravier.
Li rois fu en la tor [de son] palais plenier,
La nef vit bien au port, [il et si chevalier].
Ce dist Simon de Puille : « Si m'aït saint Richier,
En la neif a riche hom, ice poes afichier,
As chevax et as armes dont tant voi manoier. »
Ne sai dont il est nez, bien samble droit princier.
Faites metre mes seles, s'irai à lui plaidier ;
Ge lo ferai o moi, se ge puis, herbergier ;
Car n'istra de la vile devant .i. an entier,
Se cil sires n'en pense qui tot a à jugier. »

Simons li rois de Puille monta el palefroi,
Avec lui ne sai quanquez qu'il ama et dut foi.

Ainz ne fina d'errer que il vint [au gravoi],
Renaut trova à terre, avec lui plus de troi.
Simons lo conut bien, dont il n'ot pas annoi.
Renaus lo reconut au vis et au chief bloi.
Tantost s'entreconurent, si ne furent pas quoi.
Grant joie s'entrefont, remest jus el gravoi.
« Sire, ce dist Simons, herbergies avec moi.
De vos ai grant mestier, onques si grant n'en oi.
[Li amirals de Perse qui maine tel bofoi

Est entré] en ma terre o merveilleus conroi.
Ier combati à lui par la foi que vos doi.
Si m'a torné del champ, onques durer n'i poi,
Ma gent est molt malmise et tornée à belloi.
Sanpres m'asegera là dehors an l'erboi.
Charle cuidai mander ier matin sanz [deloi],
Mais des que ci vos estes et des que ge vos voi,
Jamais nel manderai, si saurai lo porquoi. »
« Sire, ce dist Renaus, ge lo lou endroit moi.
Mais se l'amiraus vient, il trovera tornoi.
Par icel Dex de gloire qui en la crois ot soi,
Jamais ne vos lairai, issi lo vos otroi,
S'iert honis l'amiraus qui maine tel bofoi.
Mar est entrés en Puille, issi comme je croi. »

Simons fait molt grant feste de Renaut et grant joie,
En son palais lo maine qui de biauté brunoie.
Molt sont pou à loissir dedens la cité qoie,
Quant elle est estormie [et li ost se desroie].
Un mes an vint au roi, qui onques ne s'aqoie :
« Hé gentiels roi de Puille, por le[s] Sains que l'an proie,

Ja iert Palerne asisse de la gent qui renoie.
Vez l'amiral venir qui envers vos s'avoie.
Là trancheront vos bienz, se en ne [lor desvoie]. »

Quant Renaus oï dire que li amiralz vint,
Il ot tel joie au cuer, que toz liez en devint,
Adonc sailli en piés, avec lui plus de .xx.
Il vint devant Simon, si cria à cler tin :

« Ne vos esmaiez mie : se il vos mesavint,
Hui sera recovré ; se Dex plaist, mar i vint. »
Quant Symons ot Renaut, si gita ce qu'il tint,
Puis cria : « Or as armes, ja an i morra li quint,
Se Dex plaist et Renaut, qui ier matin nos vint. »

Là desus et palais s'adoba la mainié[e]
Et quant Puillain s'armerent, la bone gent dotée,
Renaus vesti l'auberc, la ventaille a fermée,
Et Maugis [si s']arma que n'i fist demorée ;
Il jure Damedex qui fist la mer salée,
Q'ancontre Sarrazins n'iert sa vertuz [celée].
Qant Simons l'a oï, mervoille li agrée.
Maugis cort acoler, si a dit sa pensée :
« Ci a molt bon hermite, par la dame honorée ;
Quant il vient au besoig, bien set çaindre s'espée. »
« Voire, ce dist Renaus, [et donner grant colée]. »

Aval parmi Palerne est commencié la noisse.
Li baron si an issirent, n'i a nul qui s'[aquoise].
Li rois ala devant qui molt fort se [hernoise],
Et avec lui Renaus, dont il pas ne li poisse.
De Maugis ot tel joie, que il toz s'an envoisse.

« Maugis, ce dist Symons, se il ne vos en poisse,
Vos porteres m'enseigne, quel part que onques voisse. »
« Sire, ce dist Maugis, par les Sainz de Pontoisse,

Se vos la me baillies, chacié seront à toisse,
Tant qu'il cherront an mer par anson la faloisse. »
Quant Symons ot Maugis, toz li cuers li envoisse.
[Lors li baille l'ensegne, et puis il si s'achoise].

Maugis a pris l'anseigne qui an dance et karole :
Lors s'an vint à Simon, si dist une parole :
« Or me suez, dist il, por lo cors saint Nicole.
Jamais ne finirai, par l'arme mon ayole,
S'aurai morz Sarrazin[s], ves ci [m'anseigne] mole
[S'amez] vostre seignor qui ci vos fait escole,
[Si] lo sues de pres, ja iert mis an paignole. »
[Adonc] hurta Maugis, si est issuz de fole :
Plus tost s'en va poingnant que aloe ne vole,
En Sarrazins s'enbat, la [male] gent defole,
Plus de .c. en passa en une [torniole],
Si tint s'anseigne droite, [et] toz li vens la vole.

Renaus en vint poignant tote une voie herbue,
La lance porte droite, par de desus agüe,
Et fiert .i. Sarrazin Samin de Valfondue ;

La targe li pechoie, tote li a fendue,
Et la broine del dos demaillie et rompue ;
El cors li met lo fer, l'arme s'en est issue.
Renaut a trait l'espée en sa main tote nue,
Puis s'en vet en la presse, noblement s'i eüe.
Il ne fiert Sarraziu, n'ait la vie perdue.

Li amiralz lo vit à la barbe chenue.
« Por Mahom, ce dit il, qui fait l'erbe menue,
Qui est ores icil qui issi nos destrue ?
Ge ne lo vi pas hier en la presse ferue,
Ne celui à l'enseigne qui issi s'i eüe.
Ne sai dont sont venu, si ait m'arme eüe.
Ge ai tel peor d'aus, li cuer toz me remue. »
Et Renaus poi[n]t avant, si prent une machue,
Et [Puilloiz] sont venue en bataille ferue.
Simons fu tot devant, si tint s'espée nue.
Adonc [torna la perte] sor la gent mescreüe,
[Et Renaus fu devant] qui auques s'evertue.
Tant fiert destre et senestre, la presse a derompue,
Puis est passés avant, de crier s'evertue.
« Montalbain, » a crié, « por la dame cremue ! »

L'amiraus ot Renaut, s'anseigne a queneüe ;
Adonc ot tel paor, la color a perdue.

L'amiralz ot peor quant il entent Renaut.
Adonc tira sa regne, si a dit à Tiebaut :
« Amis, par Mahommet lo mien diex qui ne faut,
Mar entrames en Puille por Simon faire asaut ;
O lui a .i. diable, ves lo là en cel haut,
Cil à cel grant escu, icil lonc cel hurtaut ;
Il crie Montalbain don toz li cuers me faut.
Son paroil n'a el mont, se Mahomet me saut.
[Le roi Charlle] de France qui sor toz rois est haut,
A [il maté] de guerre et fait lo front [tot chaut].
Se ge à cop l'atain, or sui plus que ribaut.
S'or estoie à mes nes et mis en la mer haut

Adonc seroie aaisse molt plus qu'an cest toaut. »
« Sire, font li si home, de cel vassal que chaut ?
Se il estoient . c., par [Mahom qui ne faut,]
N'i duroient à vos, se n'estoit en sorsaut. »
« Seignor, ce dit li rois, icist plais rien ne vaut.
Ge n'i duroie mie, por quanque voie en haut. »
Adont tira sa resne, nes sa vertuz li faut.

Li amirals del Coigne a guerpi la tançon,
Vers ses nes vint poignant, à coite d'esperon,
Et si home apres lui qui miels miels de randon.

Noblement [les anchauce] Renaus, le fil Aymon,
O lui Simon de Puille et maint autre baron,
Qui que voist costoiant maintenant la tençon.
Maugis ala devant, levé son confanon,
Il cria Montalbain hautement à [c]ler ton.
Tant les vont demenant, si com nos vos dison,
Qu'il sont à lor estoire où il a maint [dromon].
L'amiralz entra, si l'esquipe à bandon.
Quant il fu hors del havre, si reclama Mahom.

L'amiralz est en mer, si a terre guerpie.
Si home entrent dedens par molt grant [aatie].
Et Renaus fu [derrier] qui d'aïr [les maistrie],
Et Maugis ses cossins à la chiere hardie,
Simons li rois de Puille, avec lui sa maisnie ;
Cel jor furent deriere, il ne foïre[n]t mie,
[Einçois fierent et tuent que ne se fagnent mie].
Tant en i ot des mors, la terre en est jonchie.
Icelui qui eschape dedens la mer serie,
[Quant que il puet se haste por garantir sa vie].

L'amiraus fu devant en sa corrant galie,
Il regarda arrieres, s'a choissi l'anvaïe,
Que grans estoit au port desor la païenie.

Ses nes vit depecier et tuer sa [mesnie].
Adonc tira sa barbe, durement se gramie.

[L'amiral fu dolenz, si ne set que il face.
Et crestien s'angoissent, petite fu la place
Où n'eüst mort païen qui ne muet pié ne brace.
De .ii.c. mil païenz qui vinrent en la place,
N'eschapa que .xx.m. qui ne gisent par trace.
En moult petitet d'eure fu cheü lor menace].
L'amirals an a duel, s'esgratine sa face.
Il fu tant correchiés qu'il ne set que il face.
Quique demenast duel, ne meïst sor lui trace.
[Et] Simons [à grant] joie conte Renaut ambrace,
Et Maugis son cossin par grant amor deschasce ;
Son tresor li promis[t], del tot est an lor grace.

Li baron retornerent, demorement n'i font.
[Lor eschec enporterent que gaaignié i ont.
Si s'en vont ou palais de Palerne amont].
.v.iii. [jors] i fu Renaus et cil qui o lui sunt,
Puis se sont departi et vers France s'en vont.
Simons les convoia [et] si lor [donna] mont,
Chevals et palefrois et bons destriers [en ont],
Or et argent et pailles, et de plus les semont.
Puis ont lassié Renaut, quant baissié s'entre sont.
Renaus en vint à Rome qui [est li chiés del] mont,
A l'apostoile ala, si parla à lui mont,

Et Maugis avec lui, que pas ne vos mescont.
Puis tornerent vers France dont il grant desir ont.
Tant tindrent lor jornées et aval et amont
Qu'il vindrent à Tremoigne dont de lui molt lié sont.

A Tremoigne est Renaus qui à duel en parti.
Si homme vont encontre qui l'ont bien recoilli,
Aalars ot tel joie, toz est esvanoï,
Il an vint à Renaut que il vit ci baudi :
« Sire, comment vos est, por Dex qui ne menti ?
Eüstes puis malaisse, sire, que ne vos vi ?
Où trovastes Maugis, nez bon chernel ami ? »
Renaus li conta tot, n'i mist rien en obli,
Puis demende Aalart que il vit si pali :
« Comment le fait ma dame et mi fil autresi ?
Molt me mervoil, par Dex, quant il ne sont ici,
Et Richars et Guichars qui m'amerent issi. »
« Sire, dist Aalars, ne soies ja marri.
Il sont à Mo[n]talbain .i. mois a et demi.
Contre vostre venue ont lo chastel garni.
Lo borc ont fait refaire qui si fu agasti.
La duchesse est laiens el chastel seignori,
O li sont si enfant qui se sont endormi. »
Quant Renaus oit son frere que issi li a dit,
Damedex mercia quant sont sain et gari.

Molt ot Renaus grant joie quant il ot la novele,
Puis garda entor lui, si a fait chiere bele ;

Ses hommes vit molt las, n'i a cel ne chancele ;
Ne rient ne ne joent, ne crient ne favele[nt].
Quant Renaus l'a veü, toz li cuers li sautele ;

[Dont regarde Aalart qui fesoit chiere bele] ;
Une lerme li cort par desor la maissele.
Renaus cort contre lui, par contraire l'apele :
« Par Dex, frere [Aalars], ci a froide novele.
Ge cuit molt autrement, torne nostre viele
Que ne m'aves conté en ceste robe bele.
Ge cuit au cort en vint descovrir l'escuele.
Se verté ne me dites, par la Virge pucele,
Jamais ne t'amerai por dit ne por favele. »

Molt fu iriés Renaus, ne set que devenir ;
Molt fu aseürez d'autre novele oïr,
[Porce qu']il vit ses homes matés et ambrunchir.
« Aalars, dist Renaus, se de moi velx joïr,
Tu me diras lo voir, car ge lo veul oïr. »
« Sire, dist Aalars, bien lo poes veïr.
Ma dame gist en bierre, don ge cuit bien marrir.
Puis que vos en alast[es], ne li pot bien venir.
Cascun jor a ploré, ne li pot esbaudir. »
Quant Renaus ot ses freres icelx dis regehir,
A terre chiet [pasmez], ne s'en pot atenir.
Li baron lo resceurent qui lo [durent] servir.

Quant il fu revenus, si cria par aïr :
« Haï ! rois Charlemaignes, com ge vos doi haïr !
Par toi l'ai ge perdue, quant m'an feïs [issir]
De ma terre à tel honte com a pié [departir]. »

Tant fu dolans Renaus que il ne set que dire.
Maugis en ot tel duel, cascuns d'ax en sopire,
Puis vinrent el palais, si virent lo martire.
Renaus chiet sor la bierre, quant devant lui la mire.

Trois fois s'i est pasmés, n'en pot avoir remire.
Quant il fu revenus, [s'esclavine descire]
Lors parla hautement, comme home pains d'ire :
« Ha Dex ! quel pelerin ! Ja n'a il soz ciel [pire].
Ne place Damedex qui desor toz est sire,
Part aie an ceste voie où g'iue tel martire,
Car ne fu pas por Dex, ice puet l'an bien dire. »
Puis cort à ses enfants qui menoient grant ire,
Durement les acole, puis [lor] comence à dire :
« Or penses de bien faire, por lo cors de .S. Cire,
Car par tans vos faudrai, car li cuers molt m'empire. »

Correciés fu Renaus, ne set que faire doie.
La dame ont anterrée, ge voil bien que l'an l'oie.
Puis firent doble feste [et] de duel et de joie,

N'i ot jius negun ne doné gris ne soie.
Trois jors fist duel Renaus, puis a prisse sa voie.
Si vait à Montalbain tote sa plaine voie.
O lui vont si enfant [qu'à] bien faire [castoie].
Maugis ala a pié qui à Dex se ravoie.
Tant tindrent lor jornées par plain, par sapinoie,
Qu'il virent Montalbain ò il orent la joie.
La renomée ont tost el palais qui brunoie.
Quant si frere l'oïrent, sachiez ne lor anoie.
[Cortines] font [estendre] et maint paille de soie.

Là dedens Montalbain firent [adont] grant feste.
Tuit issent de la vile qui fu grans et honeste.
Renaut aloit devant, le chief droit comme beste,
Et apres lui Guichart et maint homme de geste.
Renaut vont acoler, et li viel home honeste.

Il lor fist bel samblant, si a [haucié] la teste,
Son grant duel lor covrit, pas ne [les amoneste],
Puis corent à Maugis qui [estoit] de lor geste :
A pié vont avec lui, por faire de lui feste.
Donc dessendi Renaus qui onques n'i areste,
Et trestuit li baron qui molt furent en queste.
Maugis les va contant, qui de geu les enheste.

Là depens Montalbain entrerent errament
Renaus garda avant, si vit apertement,

La vile est [restorée], si ne set de quel gent,
Ne conut pas lo tiers ; si dist [celéement],
Molt devroit haïr Charle qui l'a mis à neant.
Puis monta el palais qui biax est durement :
Dont commença li geus, li biaus envoisement,
Mais [qui qu'en] demaint joie, Renaus en fu dolant.
Son duel tien[t] à son [cuer] auques diversement.
Quant li frere [le virent, si font grant marrement],
Cascuns en mena [duel], n'orent pas lor talent.
« Ha Diex, ce dist Richars, or nos vait malement,
Quant morte est nostre dame par itel marrement.
Jamais n'en n'aurons tele en trestot no vivant. »
« Non voir, ce dist Guichars, honi somes briement,
Tant mar i fu la bele qui avoit lo cors gent. »
« Seignor, ce dist Renaus, qui à leur duel entent,
Por amor à la dame a[i] ge fait voiement,
Jamais n'en aurai autre, ainz vivrai castement. »

Dolant sont li baron, n'i a cel ne demente,
Trois jors mainent lo duel et la grande tormente ;
Et quant ce vint au quart, Maugis a pris sa [sente].

A L'ermitage an vait, où il a mis s'antente ;
[Et Renaus le convoie à la chiere dolente],
Et si [frere] avec lui, vestuz de soie gente.
[Quant ont assez alé et li solaux les tente,
« Renaus, ce dit Maugis, par la Dame plus gente],
Ne venrois plus o moi, vos samblant m'espoante.

Ge vos comant à Deu qui son cor mist an vante,
Et si vos pri, biau sire, lassies vostre tormente ;
Si penses de bien faire, que maufes ne vos tente.
Par vos sont mort mil homme en la terre vaillante,
Por elx devons proier et avoir bone entente,
Que Dex en ait merci, les gete de tormente. »

Maugis part de Renaut et de sa compaignie,
Vers Montalbain retornent à lor grant signorie.
Et Maugis s'en ala tote une voie entie.
Il a tant esploitié par plain, par praarie,
Qu'il vint à l'ermitage que lassier ne volt mie.
Molt proie por Renaut et por sa gent mainie.
Cascuns jor dit ses horres et en bien s'umilie.
Ensinc i fu .vii. ans et mena bonne vie,
Ne vit home ne feme de la soe partie,
[A l'uitieme morut] à la Pasque florie.
La gent de la contrée qui n'est pas agastie,
L'ont enfoï à joie, [nus] n'i brait [ne] ne crie.

Maugis est trespassés qui ot vescu de gloire,
Ains Renaus ne sot mot ne nus hom [de s'estoire].
Dedens icel termine, ce nos fait l'en acroire,
Ot Aalarz pris femme, ce [fu parole voire] ;
Et Richars et Guichars qui orent bon mimoire,

Cascuns en ot prisse une, se lor estoire est voire.
Renaus lor dona terre en Gascoigne sor Loire.

Asené sont li conte, s'ot cascun son manoir,
S'ont la terre [lor pere] del tot à [lor] voloir,
Car il ert trespassés, dire an voil lo voir.
Renaus fu à ses fils que bialx vit aparoir ;
Bien sevent boorder et tenir grant manoir,
Ils s'entramerent tant, nus n'en puet dire voir.
Quant Renaus l'ot veü, grant joie pot avoir.
.i. jor les ot menés desor lo champ veoir,
O lui vint chevaliers qui sont à son pooir.
Renaus ala devant sor .i. pallefroi noir ;
Ses enfans apela, tot i met sen espoir.
« Enfans, ce dist li peres, bien vos [voi] aparoir.
En cort terme iert saissons de voz armes savoir.
Ales servir Charlon, qui tant a grant pooir,
Chevaliers vos fera, ne puet mais remanoir. »
« Sire, ce dist Yvons, ce soit à vo voloir. »
« Or aves vos bien dit, si m'aït Dex li voir. »
« Voire, dist Yvones, ne quit mais mal avoir.
Si irons à la joie à tot bel estovoir. »
« Biax filz, ce dist li peres qui ot molt grant pooir,
Teles vos baillerai ançois midi asoir,
Teles n'ot filz de conte qui eüst grant pooir. »
« Sire, font li enfant, et soit à vo voloir. »

Renauz s'en repaira, avec lui si enfant.
Molt les fist biax vestir d'un drap molt avenan[t],

Tel hernois lor fist querre, nus ne vit plus vaillant,
O .ii. chevaliers toz hardis combatant

Les anmena à cort au riche roi puissant.
Renaus les [convoia] desor .i. mur anblant.
« Enfans, ce dist li peres, por amor Dex lo grant,
Gardes que soiez large d'ui cest jor en avant.
Tant ne saures doner, bien le vos acreant,
Que ge plus ne vos truisse tot à vostre comant.
Aymon, biax fils, oiez ce que ge vos comant,
C'est vostre frere Yvon qui est molt avenant.
Il est ainnez de vos, ce sevent li auquant.
Ge vos comment, biax filz, toz jors soit mis avant,
Gardes ne [lo] desdites por home tant ne quant. »
« Sire, ce dist li enfes qui en fist bel samblant,
Mon frere servirai, com mon seignor vaillant. »
« Par Dex, ce dist Renaus, ce me semble avenant. »
Lors a dit à Yvon errament pié estant :
« Gardes nel sormenes, ice bien vos coment,
Car se vos l'alies de rien contraliant,
Donc diroient François et arrier et avant :
Mal sambleront lor pere ; ice vos acreant. »
« Sire, ce dist Yvon, si m'aït Dex li grant,
Je me cuit si mener, Dex le vient à creant,
Cascuns en menra joie, tant n'iert de dur samblant. »

Renaus li filz [Aymon] ne s'i volt retorneir.
A l'entrée d'un val se prist à aresteir,
Si a laissié la rote tot devant lui passer.
Si com il vit les princes par devant lui aler
A cascuns prist congié, si a pris à crier
Qu'il pensent de ses fils à grant honor mener ;
Puis vint à ses enfans que il pot molt amer.

« Seignor enfant, [fet] il, ge nel vos doi celeir,
Vos en ales à cort vos armes demander.
Il i a .i. lignage qui molt fait à doter,
Enfant, gardes vos bien d'ax folement joer ;
Et encore vos voil ge autre rien commender ;
Se vos venoit avant ne demone ne per
Qui vos venist avant por vos deshonoreir,
Soies pres del deffendre, si li ales mostrer. »
« Sire, font li enfant, de ce n'estuet parler ;
Ja ne nos laisserons por nul home mater. »
« Enfant, ce dit li peres, venez moi acoler »
Li enfant i tornirent, n'i vostrent trestorner,
Et Renaus les baissa qui molt les pot amer.
Atant s'en est partiz, si [prist] à retorner,
O lui .x. chevaliers que il i fist mener.
Puis cria as enfans qu'il pensent del doner,
Car aveirs chevaliers ne puet an pris monter.

Li dus est repairiés, si laissa ses enfans,
Et il s'en vont ensamble baut et lié et [joians].
Il tindrent lor jornées par plain et par pendant
Qu'il vindrent à Paris dont il sont desirrant.
En la cité herbergent en la plus avenant,
Puis montent el palais qui fu et bel et grant.
Main à main en aleirent cil enfant devisant.
Li baron esgarderent comme il vont passant,
Et dit li uns à l'autre : « Com ci a biax enfans !
Il sunt ammedui frere par le mien esciant.
Garnement vienent querre à Charlon lo vaillant. »
Lor s'en vont vers lo roi miels à miels acostant ;
Por oïr dont il sont, estoient tuit engrant.

Li enfant s'en alerent envers lo roi Charlon
Qui sist entre François plus fier que uns lion.
Naimes sist à sa coste desor .i. auqueton,
Rollans et Oliviers, Estols li fils Odon,
Richars de Norm[en]die et li preus Salemon,
Ogiers de Denemarche qui [tant] fu gentilx hom,
Et Yvon et Yvoire, si i fu Guenelon,
Pinabiax et Malquaires et li coissins Milon
Et Costans et Rohars ò il n'a se mal non.
[Icil dui furent fil Forque] de Morillon.
Son pere lor ocist Renaus li filz Aymon
Quant il fu asailli à la roche [Mabon].
Ja erent chevalier, si orent grant renon.
Charles les ot molt chiers, il n'i vit [se] bien non.
Li enfant s'aprocherent vers lo roi de randon.
Cascuns a regardé durement lor façon.
Quant sont devant lo roi, adonc parla Yvon,
Et salue lo roi issi com vos diron :
« Cil Damedex de gloire qui forma Lazaron,
Saut et gart et mantiengne l'empereor Charlon,
Et tote sa maisnie que ci voi environ,
Se anemis n'i a que nos ne quenoisson.
Sire, [droit] empereres, dire lo vos doit on,
Ce est de [par] Renaut qui fu li fils Aymon.
Nos sommes si enfant que de fi lo set on.
Sire, à vos nos envoie, celer ne vos doit on.

Servir venon por armes en vostre region. »
Quant li rois l'entendi, si saut sus de randon ;
Belement les reçut sen[s] faire marrisson,
Si a dit : « Bien veignies en la moie maisson.

Comment lo fait vo pere, toz li mieldres baron
Qui onques portast armes ne cauçast esperon ? »
« En nom Dex, sire rois, il ne fait [se] bien non.
Il est à Montalbain issi sains com posson ;
Mais tant trait à declin, n'est se merveille non. »
« Par mon chief, dist li rois, issi nos en iron. »

Charlles fist molt [grant] feste des .ii. enfans Renaut,
Molt les a regardés et en bas, et en haut,
L'un ne quenuit de l'autre, ne ne set qui mielz vaut.
Adonc parla li rois issi com en sorsaut.
« Seignor enfant, fait il, por le cors saint Riquaut,
Ge sai molt bien, dist il, foi que doi Dex lo haut,
Que fil iestes au duc qui tant jor m'a fait chaut,
[Car tant le resemblez, que nulle rien n'i faut].
Chevaliers seres bon et entre annemis baut.
Plus vos donrai de terre que vos tere ne vaut,
Et por la vostre amor où nus biens ne [de]faut,
An adoberai .c. en apres tot pié chaut. »

Acort sont li enfant. Charles en fist grant joie,
Dus Naymes vint à alx [que nus ne l'i envoie],
Ogier de Denemarche de l'aler s'i avoie,
Et Torpin li evesque de bien faire les proie.
Richars de Normendie belement s'i avoie,
Mais qui [en] faice joie dedans la sale quoie,
Au fil Focon en poisse, durement lor annoie.

« Rohars, ce dist Costant, par toz les Sains de Troie,
Se ne m'estoit por pou, ge cuit [que] ge feroie
Ces .ii. garçons enflés por [qui] l'on fait tel joie.
[Lor] pere ocist lo mien, don li cuers m'atandroie. »

« Voire, ce dist Rohars, voier ne lo porroie,
Mais au ferir ici pas ne m'acorderoie. »

« Costant, ce dit Rohars, entendes que dirai.
Se [vos] me voles croire, à .i. en parlerai ;
Vos parleres à l'autre orendroit sans delai,
Que [par] grant traïson, [et si] lor proverai,
Lor pere ocist lo nostre, don à Charlon fist lai. »
« Frere, ce dist Costans, à .i. [an] parlerai.
Mais ce n'iert pas encore, ançois ferons essai
Comment se contendront et com feront grant plait.
Se nos les veïens, par la foi que vos doi,
Neier les porrions là defors en cest lai ;
Car leaument vos di que nus n'an amerai. »
« Frere dist li traïstres, et ge vos aiderai. »

Li enfant sont à cort qui molt bien se proverent.
A toz les haus barons servise presenterent.
Tant firent en pau d'eure que trestuit les amerent,
Fors que li fel linage qui toz jorz les blasmerent.
Il s'[aperceurent] bien que lor annemi erent,
Dont se trairent ariere que onques ne s'aperent,
Mais as autres barons les chiés pas ne [tornerent].
Do tot ce font il bien que tos les onorerent,
Qu'il n'ere[n]t pas eschars mais largement donerent,
Chevalx et palefrois et armes presenterent.

Tant tindrent biax ostex que mervoille samblerent
A trestous les barons qui en la cort Charle erent.
Tant firent par ax .ii que si haut se leverent
Que toz les damoissiax de la cort sormonterent.
Quant Charles a oï que si bien se proverent,

Tant les a tenus chiers, tot jorz o lui entrerent
Et devant lui servirent, les autres adosserent.
Li fil Focon lo voient, forment s'il aïrerent,
Damedex et ses Sains molt forment an jurerent
Qu'il les feront dolant, mar à cort se monterent.

Ce fu un samedi de la grant Pentecoste,
Charles fu à Paris o maint baron ajoste.
Tot i furent li prince don Charle pas ne coste,
[Yvons et Aymonnes], tote la cort ajoste.
Quant vint après mangier, as barons rien ne coste,
Les napes [font oster], maint baron i ajoste.
Yvones torne au roi, des barons se desjoste.

Yvons corrut au roi qui li tant .i. [costel].
Ensiques [s'an] torna, com .i. tozel isnel,
Costant feri del code .i. pou soz lo forciel,
Si c'onques mais n'an pot, ne li fist par revel.
Quant Costant l'a veü, ne li fu mie bel.
« Qu'est ce, dist il, diables, — por lo cors saint Marcel,
De cest garçon traïtre, com maine son avel !
Et par son grant orguel et par son grant revel

M'a si feru vielment com si fusse .i. chael. »
Quant Yvons ot Costant, ne li fu mie bel ;
Il [avise] envers lui, tordant .i. [bastoncel],
Puis parla hautement com hom de grant apel :
« Costan, qu'avez vos dit, filz à putain, messel ?
Traïtor me clames par vostre grant avel.
Se lo volez mostrer, ce me seroit molt bel.
Ge sui pres del deffendre, s'estiez tant isnel.
Ge vos ferai desdire [devant] maint damoissel,

Q'ainz ne lis traïson ne issi lait merel,
Ne [hom] de mon lignage en [val] ne an moncel. »

« Costant, ce dist Yvons, molt saveis bien mesdire
Mes pere ocist lo vostre, bien l'avons oï dire,
Mais g'an trai à garant Charlemaigne mon sire
Et toz les .xii. pers que ci voi tire à tire,
Qu'il ne fist traïsson, nus ne li puet eslire.
Voz pere asaut lo mien à force et à grant ire,
Pendre lo meneça à force et à martire,
Et il se deffendi, si m'aït Dex li sire,
Qu'il ne le [pendi] mie ne ne nea an tire,
Ainz l'ocist voirement, voiant ces de l'ampire ;
E se estes tant os que voillies avant dire
Qu'an traysson l'ocist, jo su[i] pres del desdire. »
Adonc parla li rois qui avoit molt grant ire :
« Costant, vos aves tort par les sains de sai[n]t Cyre.
Ales li amendeir, o vos voidies l'ampire.
Ma cort aves troblée, don n'ai talant de [r]ire. »

Rohars sailli en piés, si en vint vers Charlon.
« Sire, dist li traïstres, oiez que vos diron ;
Je sui pres del mostrer [Aymonet] et Yvon,
Renaus ocist mon pere par mortel traïsson.
S'il est telx quel desdie, nos li esproveron,
Et veez ci mon gage que nos abandonon.
Ha, rois, car lo prenes, ostages liverrons. »
« Par Dex, ce a dit Charles, folie chastion. »
Adonc s'est escriés [Aymonnes] et Yvon :
« Bons rois, car lo prenes, que nos vos en prion. »
« Volentiers, dist li rois, mais [n'i] voi de raisson. »

Adonc a pris lo gage que il ni fist tençon.
Et Constans saut avant iriés comme lion.
« Par Dex, ce dist li [glous], l'autre frere apelon.
.ii. freres contre .ii. en champ nos combatron. »
Charles a pris les gages don cil fist livroisson,
Puis demanda ostages de droit et par raisson.
« Sire, font li traïtre, asses en liverron. »
Adonc sailli en piés li contes Guenelons,
Hardres et Barangiers, Estolz de Morillon,
Pinabiaux l'aveü, d'Autefuelle Grifons.
« Sire, dient li prince, et nos les plegeron.
Il son[t] de noz lignage, faillir ne lor devon. »
« Seignor, dist Charlemaignes, nos les vos requeron.
Mais sachiez bien de voir, folie est l'atison.
Soi voz foiz les vos rent, issi com vos dison,
Que à cort les rendreis au jor que les metron. »
« Sire, font li traïstres, nos mielz ne demandon. »

Plegié sont li traïstres issi com vos oes.
[Aymones] et Yvon s'en sont au roi alés :
« Sire, ves ci nos gages, defendre nos verres
Que Renaus nostre peres don sommes engendré

Par traïsson n'ocist homme de mere né. »
Adonc sailli Rollans, Olliviers l'alossez,
Dus Naimes de Baviere et Ogiers l'adurez,
Richars de Normendie et Torpin l'ordonés,
Tuit s'escrient ensamble com baron alosés :
« Rois, nos les plegeron que au jor les raures. »
« Seignor, ce a dit Charles, il vos soient livrés.
Ne sont pas chevalier, ice molt bien saves ;

Mais par ceste corone, don ge sui coronés,
Chevaliers les ferai, demain ice verres.
Si manderai lor pere, qui les a engendrés,
D'ui cest jor en trois mois seront en champ mellé. »
Icist jorz trespassa qui gaires n'a durés.
Lendemain par matin sont li enfant levés,
Lavé sont et baignié, de noviax dras parés.
Charles les adoba qui molt les a amés ;
Por la lor amistié .c. en a adobés
A cui il donra armes et destriers sejornés.

[Chevalier sont li frere de la main Charlemaigne].
Puis a mendé lor pere que n'i fist demoraingne,
Que il venist à cort, aveuc lui sa compaigne,
Veoir cele bataille qui prisse est par engaigne.
Quant li dus a oï que si aloit l'ovraigne,
Donc a mendé ses freres que il pas ne dedaigne.
Il enmaine grant gent, n'i a nus qui s'en faigne ;
Chevauchent vers Paris, par plain et par montaigne,
O chevax et o armes d'Aufrique et d'Alemaingne.
Renaus jure sovent saint Malot de Bretaigne,
Mar i fu faiz l'apiax, ce n'es[t] pas bel ovraigne.

Or chevauche li peres secorre ses enfans.
Charles fu à Paris qui en fu molt dolans,
Quant [cil sont] apelé par si fait covenant :
Mais bien croit en son cuer, si n'en fu pas dotant,

Que il auront victoire, [ne seront] recreant.
Mais comment que il preigne, molt firent bel samblant,
[Noblement s'apareillent com riche] combatant ;
Destriers ont sejornés, si ont molt clers les branz

Et bon[s] haubers et hiaumes et riches [garnemens],
Et lor lignages vint qui fu [et] fors et grans.
Quant li fel l'ont veü, molt [est] à lor talent ;
Damedex ont juré, lo pere roiaument,
Mar fu lo pere ocis, li hardis combatant.

Li termes vint au plain, il n'i e[s]t que tiers jors.
Yvons de Montaubain i a fait bel ator.
Et ses freres [o] lui Aymon lo poigneor.
Leu[r] hauberc furent blanc com fussent tuit de flor
Si ont hauberc et hiaumes et bon dras de color ;
Et lor lignages vint que n'i a fait sejor.
Ogiers vint premerains, aveuc lui maint contor,
Et Torpins et Richars li noble fereor ;
Lor ami conforterent que il n'aient paor,
Car bien sevent de fi, il auront lo millor.
« Seignor, ce dist Aymons, se j'aie Dex amor,
Molt me vois merveillant, bien a passé tiers jor
Que mes [peres] ne vint à la fiere vigor. »
« Et ge, ce dist Yvons, molt en sui [en] error,
Que il n'ait de son cors aucunes desannor. »
« Enfant, ce dist Ogiers, mar en aies paor.
Se il ne venoit mie por voir à vostre amor,
Ne [perdries] pas en lui la monte d'un tabor :

Par droit [seres menés] à cort d'ampereor. »

Molt s'estoit merveillié tote la baronie
Que Renaus ne venoit à la chiere hardie.
Que qu'il vont devissant en la chambre polie,
[Es] vos Renaut lo conte à la chiere hardie ;
Par mi la maistre rue a la vile estormie.

Ces ostelx vont prenant cele bone mesnie.
De l'or et de l'azur la vile reflambie,
Cil cheval se deroient, si font grant henerie.
Ce dient cil borjois baset, à vois serie :
« Dex, qui sont ceste gent, por Dex lo fil Marie ?
Est dont Paris en guerre, quant vient à ost banie ?
Je cuit molt bien et croi, mar fu fait l'envaïe.
Ce sont li fil Aymon que l'an ne vaintra mie ».
Lors menerent tel noisse par la cité antie
Que là sus el palais fu la novele oïe.
« Ha Dex ! dist Charlemaignes, dame sainte Marie,
Qui gent ont cele vile si forment estormie ? »
Quant .i. sergans i vint, hautement li escrie :
« Sire rois deboinaires, ne te celerai mie.
Onques puis icele ore Dex vint de mort à vie,
N'entra mais à Paris si grant chevalerie.
La vile ont si porprise et de gent bien garnie
Que il n'i a ruele qui ne soit tote enplie. »
« Qui sont il ? dist li rois, no[n] me celer tu mie. »
« Ne sai, ce li dist cil, n'an ai novele oïe. »

Or est Paris emplis, n'i a vuide ruele.
[Renaus] monta là sus et sa maisnie bele.
[Charles] lo vit venir qui fu les la tornele.
Molt l'a bien conneü au vis, à la maissele,
Apres lui vit ses freres qui [ont] color novele,
Par devant l'emperëres toz li cuers li [sautele].

Renaus parla devant qui de fierte donzele,
Et salua lo roi o sa vertu isnele.
« Icil Dex, ce dist il, que toz li mons apele,

Saut lo roi Charlemaigne et sa maisnie bele,
S'il n'i a traïtor qui contre Dex revele ;
Mais celx otroit grant honte, [doint] lor fresche novele. »
« Amis, dit l'empereres, Dex oie vo [favele]. »

Quant li rois ot oï le fort conte Renaut,
Son salu li rendi [oiant] trestout en haut.
Et li fil l'acolerent qui sont lié et baut.
De grant joie d'amor li firent maint asaut.
« Bialx fils, ce dist li dus, se Damedex me saut,
Se bien ne vos proves, quant venra à l'asaut,
Jamais n'aureis do mien valissant .i. bliaut.
Si voil que tuit lo sachent par lo Dex qui ne faut,
Ains ne fis traïsson ne sus ne jus ne chaut.
Quant Forques m'asailli desus la roche en haut,
Moi manacha à pendre, [com] se fusse .i. ribaut.
Jo l'ocis voirement maintenant tot piéchaut,
Bien le virent François et Ogiers qui molt vaut.
Ne fu par traïson ne angiens ne asaut.
Se ne la deffendes, par lo Dex qui ne faut,
Je les escorcherai o metra[i] en desfaut. »
« Pere, ce dist Yons, ne seiez en eschaut.
Por icel Dex de gloire qui là sus maint en haut,
Mar lo penserent onques li [dui] felon ribaut.
Il se repentiront, je cuit bien, en sorsaut. »

Quant Renaus fu venus à la cort l'emperere,
Rollans et Oliviers li firent bele chiere
Et Naimes et Ogiers an ot la face clere.

Richars de Normendie qui il voist lo chief rere,
Lo corrut acoler comme s'i[l] fust si frere.

Renaus en a juré l'arme de son bon pere :
« Mar fu fais l'envaïe ; neis se ge mors ere,
En corrut Richardet qui vaut .i. emperere. »
Quant li traïtor l'oient, si en font chiere amere
Et dist li uns à l'autre basset à sa vois clere :
« Molt par est fiers Renaus, vees com il s'apere.
Color ot el vissage, si fait molt laide chiere.
S'il tenoit .i. de nos, par l'arme de mon pere,
Plus parfont lo poindroit que ne fist d'un tarere. »

Or s'an vont li baron la bataille veïr.
Là desus en la tor, là poïssies choissir
[Princes], contes et dus qui doivent fiés tenir.
Li fil Faucon s'escrient de merveilleus aïr :
« Ha ! gentils rois de France, ò devon obeir,
Lo champ fai delivrer ò devons asaillir.
Livres nos anemis que nous devons laidir.
Si voldromes savoir, s'il est à vo plaissir,
Comment irons ensemble quant venra au ferir,
En .i. champ o en deus ; ce covient il oïr. »
Adonc parla dus Naimes qui ne s'en pot tenir :
« Sire drois enpereres, ce covient porveïr.
Costans a dit molt bien, nus ne [l'e]n doit laidir ;
Iront il tuit ensamble, quant venra au ferir,
O dui et dui en champ ? ce nos covient oïr. »
« Dus Naimes, dist li rois, de vos l'estuet venir.
Vos consels en iert fais, ge n'en veut pas issir. »

« Sire, ce a dit Naimes, puis que il est sor moi,
Ge vos en dirai droit ici comme ge croi.
Ge ferai [si l'accord] don ge voi grant annoi.

[Rohars] lo fist premiers, bien lo sai par ma foi,
Ains .i. sol n'en nomma, ançois dist par derroi
Que l'un en apeloit orendroit sanz celoi ;
Ains .i. seul n'en nomma, se Jhesus m'en port foi.
Lor gages en livrerent dedens la main lo roi.
Li autre de deffendre, sans dire « ce ne voi »,
[Aymonet et Yon que ameduez ci voi,
Redonerent les lor ici droit devant moi,
C'onquez Renaus lor pere n'avoit fait tel desroi].
Si est tout d'une chose, non pas de tot par soi.
Por ce lo ge, seignor, bien lo di endroit moi,
Que tuit voissent ensamble, com se fust .i. tornoi. »
Adonc parla [Renaus] com hom de grant derroi :
« Molt a bien dit li dus, [vertés] est endroit soi. »
« Par Dex, dist Charlemaignes, tot issi bien l'otroi.
En l'ile Nostre Dame entre lo sablonoi
Iert demain la bataille que prisse ert à belloi. »

La cors est departie, si s'en vont li baron.
Renaus de Montalbain s'an va vers sa maisson.
Avec lui vont si frere et tuit si compaignon,
Et si fil ammedui, li nobile baron,
D'autre part s'en alerent li dui enfant Faucon,
Avec alx lor lignage don il i ot foisson.
Tant tindrent bel ostel, n'est se merveille non.
Mais Renaus lo tint tel, à la fiere raisson,
De ci an Pampelune maint jor en parla on.
Par tote la cité en ala li renon,
Et dit li uns à l'autre : « Molt est Renaus preudom.
Ja [enfaut] que il ait, ne fera se bien non.
Honi seront enfin li dui enfant Forcon. »

Quant Renaus ot mangié à son ostel en pais,
Don sailli de la table errament d'un eslais ;
Les esches demanda comme contes palais,

Ajoer, s'est asis à un baron Angres.
Si frere sont assis [amont] par lo palais,
Lor nevos enseignerent, tuit i sunt à .i. fes.
Quant Dex dona la nuit et li jors fu reles,
Donc vont à saint Victor ò veillerent hu[i]mes.
A Saint Germain des Pres vont li baron premiers,
Cele nuit i veillierent trestote nuit en pes.
Uns esvesques chanta, Guillemes de Rohez ;
Il est de lor lignage ò a maint de mauves.
De cà à saint Victor ò il a gent ades,
Chanta Torpins de Rains belement et en pes.
Molt i ot pers et contes, à l'offrande ot grant fes.

Ce fu .i. samedi que il sont acesmé,
Renaus fu el palais, o lui maint avoé.
Charles en apela Olivier lo membré,
Duc Naimon et Ogier et Berart l'aduré,
Richart de Normendie, Huidelon l'alossé,
Et Yvon et Yvoire ò molt ot de fierté.
« Seignor, ce dist li rois, or oies mon pensé.
Vos iestes tuit mi home et plevi et juré,
Or comant à cascun sor sa crestientei
Que vos gardeis lo [champ] en droite loiauté,
Que l'en ni face tort ne nule crualté.
Par icele querone don ge sui coroné,
S'il en i avoit .i. qui à tort fust mené,
Ge cuit que il seroit cherement comparé.

Vos passeres tot oltre avec elx ens el pré,
Si porteron les sains do [ber] saint Honoré. »
« Sire, dient si home, à vostre volanté ;
Vostre droit maintenrons, si com l'avons usé. »
« Baron, dist Charlemaigne, or aves bien parlé.

Ge vos en pri à toz por sainte Carité,
Car li orguels est grans d'ambedeu pars assés.
Je ne voldroie mie por tote m'erité
Que li chans fust forcés, trop seroie avilé ;
A toz les jors del siecle me seroit reprové. »

« Seignor, dist l'empereres, por Deu gardes mon droit.
Molt est Rohars cruels et del malvais endroit.
An ses amis se fie don il çaiens tant voit.
Tant me dot de mellée, tot lo cors ai destroit,
Tant est fors de lignages que à tort les menroit,
Renaus de Montaubain ases tost s'i metroit.
Ge lo dot plus que nus, se Dex an m'arme soit.
Moi voloit il ocire, sovenir bien m'en doit,
S'un pou est correciés, nus n'en esparneroit.
Renaus est messurables, qui ne lo sequeroit ? »
« Sire, ce dist dus Naimes, bien garderon vo droit,
Que ja nus n'i fera vilenie ne lait. »

Li traïtor s'armerent qui pas ne se tarderent,
Puis entrerent en [l'iaue] et oltre se nagerent.
Lor chevax enmenerent, que il là hernecherent
Es pres se sunt asis, lor destriers atacherent.
Berangier et Hardres mil des lor herbergerent.
El bruillet desus Saigne trestos les enbruncherent.
Grifonet d'Autefoille par conseil [les] baillierent.

Sor la foi de son cors basset li conseillierent,
S'il voient lo meschief, que en Seigne se fierent,
Lor amis lor [rescouent], s'il voient qu'il comperent,
[Les fix Renaut ocient qui par mal les requierent].
« Volentiers, [font] li lerre qui tot jors lo mal querent.

Enbruchié sont li lerre qui ont pris lor marande.
Renaus vint à ses fils, si lor a fait offrande
De Froberge la bone, n'i a cel qui n'i tende,

Yvons si l'a saissie, ne cuit mais qu'il la rende,
Car Renaus verra bien s'aïde li demende.
« Biaux [fils], ce dist li dus, s'or n'en prenes [l'amen]de,
De ces fel traïtors que li diables fende,
Jamais n'aures del mien qui vaille une lamende.
Il ont tort et vos droit, issi Jhesus m'amende. »
« Pere, font li enfant, encui auron tel bande
Don vo cuers sera liés, n'i a cel que ne pande.
O mort seront el champ o mis à male çandre ;
O noié o pendu, telx en iert vostre amende. »

[Armé] sont li enfant à joie et à baudor,
Puis passerent en l'isle que il n'i ot sejor.
Ja i erent li prince de la terre major
De par lo roi de France, lo maine empereor,
Qui garderont lo droit qu'il n'i ait desennor.
Renaus part de l'ostel li nobiles contor,
Si s'en vait vers lo roi à cui il ot amor ;
Avec lui sont si frere, li noble poigneor.
Si com sont en la rue, qui en vait vers la tor,
Vint .i. mes à Renaut, si cria par vigor :
« Hé ! Renaus, gentix hom, remembre toi d'onor,

Pense de tes enfans, por Deu lo criator.
S'il ont en la bataille hui cest jor lo millor,
Grifonez d'Autefuelle, qui est molt traïtor,
S'en va o mil armés, s'aie la Dex amor ;
El vergiers sont entré cascuns au fil de jor.
Il ne doterent s'arme la monte d'un tabor. »
Quant Renaus l'a oï, si mua la color.
« Haï ! France, dist il, desor totes millor,
Ains ne fustes encore nus jor sans traïtor. »
Adonques a parlé dans Richars li [menor] :

« Ha ! Renaus, biax dous frere, n'en aies ja freor
Que Grifones i veigne qui a fait son ator.
Mil de nos s'armeront orendroit sans demor,
Et ge les conduirai, en la main l'oriflor,
Ens es pres desos greve ; là referai mon tor,
Sus l'aive de Moraine, non pas com boisseor,
Mais tot voiant lo monde, com hom de grant valor.
S'il s'enbatent en Seigne par aucune folor,
D'autre part me ferai, se Dex me part honor. »
« Richart, ce dit Renaus, ge vos pri par amor,
Se il ont la victoire et desus nos l'annor,
Gardes ne lor nuissies, ce seroit deshonor. »
« Avoi, sire, dist il, ja n'en aies paor.
Je nel feroie mie por Inde la major.
Traïtor en seroient trestuit nostre ancessor. »

Richarz part de ses freres que n'i fist demorance,
Et Renaus vint à cort tot droit au roi de France.
Quant Charles l'a veü, envers lui droit s'avance.
Entor lui regarda en cascune ordenance,

Quant il ne vit Richart si ot male esperance,
A Renaut lo commande qui n'i fist detriance.
« Sire, ce dist li dus, qui devant lui se lance,
Il est en ma besoingne por faire ma plaissance.
De lui n'aies ja garde ne malvaisse dotance. »
« Non ai ge, dist li rois, n'i ai pas abaance,
Tant com soies en vie et en vo grant puis[s]ance.
Alons vers la bataille veoir la cont[en]ance.
Un[e] tor a sor Saigne à bele deportance,
Entrés i [monterrons] por veoir la samblance. »
« Bien dites, dit Renaus, se Damedex m'avance. »

Charllemaignes monta et Renaus avec lui,
Et Torpins l'arcevesque qui que tort à ennui,
Salemons de Bretaigne et l'Ardenois Ti[e]ri,
Avec fu Guesnelons, Hardres et Aulori,

Ensi tuit chevauchierent envers la tor Farin.
Renaus se regarda .i. po dessus de li,
Si vit Richart seoir desus .i. arrabi,
S'enseigne tint el poing, l'escu enchanteli ;
Maint vassal vit armé arriere deles li,
.iiii. et .iiii. en aloient trestuit amonceli,
Lor hiaumes en lor poing trestuit erent saissi.
Charlemaignes les vit, si en fu esbahi.
Adonques s'aresta, el palefroi feri ;
Renaut en appela lo bon vassal hardi,
« Comment, dist il, Renaus, aves moi ja menti ?
Ne voi ge là Richart armé et fervesti
Qui est devers Grant Pont, armés aveques li ?
Il vient lo champ enfraindre don il [m'a] molt marri,

Que adonques seroie verai[e]ment traï. »
« Sire, ce dist Renaus, entendes envers mi.
Je vos doie Dex en plege qui onques ne menti,
Que par devers Richart n'iert ja li chans honi,
Se ne saut Grifones, ses mortels anemi,
Qui est soz Saint Marcel en [.i. vergier] flori,
O lui mil chevaliers que l'en lo m'a gehi. »
« Est voirs, dist Charlemaignes, [que] il soit fait issi ?
« Oïl, ce dist Renaus, loaument vos afi. »

Quant Charles ot Renaut que ice li aconte,
Saint Denis en jura que tot ce riens ne monte ;
Salemon apela et de Potiers .i. conte,
Berart de Mondidier qui de bonté sormonte :
« Faites armer .iii.m. de chevaliers par comp[t]e ;
Si passeront en l'is[le] ; leur orguels rien ne monte.
Se il plaist Damedex, ne m'i feront hui honte.
Armés serai o vos que pas ne m'i mesconte.
Par icel Damedex qui desor nus sormonte,
Se il passent en l'isle, torné sont à mal conte.
Nogé seront en Seigne, n'ai garde nus i monte. »

« Sire, ce dit Renaus, qui vint devant sa fronte,
Or aves molt bien dit, ge n'oï mais tel conte. »

L'empereres de France a fait armer sa gent.
[Lors Richars] s'aparut, ne [se] cela neant.
Quant [Rollans] l'a veü, si en ot mautalent.
« Qu'est ce ? fait il, diable, c'est par enchantement.
Or soit veincus li rois, s'il n'en prent vengement.
Par icel Damedex qui nos fist de [n]oiant,
Gel neierai en Seigne, se il à moi se prent. »

« Et ge, ce a dit Naimes, par lo cors saint Vincent. »
« Baron, ce dist Ogiers, ge vos di loaument
Que Renaus ne set mot de cest atornement.
Ce fait Richars ses freres o le fier hardement. »
Que qu'il vont devisant et il s'en vont contant,
Saillirent li traïtre de leur enbuschement.
Sus Sainne s'ariverent les à les belement.
Quant Rollans l'a veü, si dist isnelement :
« Par Dex, fel traïtor, ce ne vos vaut neant ;
Ains que nul cop i fiere, en iert pris vengement. »

Molt fu iriés Rollans quant il vit ce derroi.
Si sont li .iii. armé, cascuns en out annoi,
Mais puis ne [tarda] gaires : es vos Charle lo roi,
O lui .iii. m. armés qui tuit li durent foi,
An barges sont passé, si issent dui et doi,
A pié tot san[s] cheval sont sailli an l'erboi,
Ne mais que sol Charlon qui [ot] grant ire en soi :
Cil ot molt bon destrier por ferir endroit soi.
Vers Rollant vint poignant, si l'apela à soi.
« Biax niés, dist l'empereres, molt a [ci] grant annoi.
Ce font li fil Forcon, par Dex ce poisse moi.
Mais loaument vos di, desus tote ma foi,

Se ils sont hui vaincu, ce soit por lor boffoi,
Par icel Dex de gloire qui fist lo soroil bloi,
Je les ferai ja pendre là fors à cel [beffoi],
Tot maugré lor lignage que de là l'eve voi.
Se sont vaincu li autre, mort seront à belloi. »
« Par Dex, ce dist Rollans, ge l'otroi endroit moi.
Renaus, ce dist Rollans, est ce donques par toi

Que tes frere est armés qui là fait tel conroi ? »
« Oïl voir, dist li dus, celer ne [le] vos doi,
Mais loaument vos di, desor tote ma foi,
Grifons est enbuschiés là jus en cel aunoi.
Por la crieme de lui ne me feïst annoi,
Fis ge Richart armer, ge lo preng bien sor moi. »
« Par Dex, ce dist Rollans, qui fist et moi et toi,
Qui hui sera pendus, se Jhesus me port foi,
Pendus sera en haut, que tele en iert la loi. »
« Sire, ce dist Renaus, et ge le vos otroi. »

[Richars] de Montaubain, quant vit lo roi venir,
O lui ta[n]t des barons que il fist fervestir,
Don sout il bien de fi Grifon[s] ne pot laidir.
Il en vint à ses hommes, si cria par aïr
Que il voissent ariere lor armes devestir,
Bien est gardeis li chans, Grifons n'i puet nuisir.
« Non voir, ce dient tuit, bien lo puet l'on veïr. »
Adonc se departirent de merveilleus aïr
Et Richars se desarme qui ne voust plus soffrir,
Puis monta el cheval que l'an li fist venir,
Si a fait .i. eslais, nel pot contretenir,
Si est saillis en Sainne, bien lo puet l'an veïr.
Li destriers lo porte oltre, n'ot garde de perir,
Quant lo vit Charlemaignes, à lui prist à venir.
Puis li a escrié que bien lo pot oïr :
« Richars, [li fils Aymon], volies moi honir ?
Cuidies vos mon champ par armes desconfir ? »
« Sire, ce dist Richars, onques n'an oi desir,

Mais bien sachies de voir, ne vos en quier mentir,
Se Grifones passast por me[s] neveus laidir,
Ne me p[e]üsse pas por nule rien tenir
Ne lor venisse aidier, s'i les vausist honir.
Car ge sai bien de voir, si com poes veïr,
Por mes neveus greveir que ge voi là seïr,
Fist il armer ses homes, ce fu tos son dessir. »
« Par Dex, dist Charlemaignes, ce ne puet avenir.
Qui hui sera vaincus, ge lo ferai honir ;
Ja nel garra lignages que net face morir. »
« Sire, ce dist Richars, molt me vient à plaisir
Et loiaument vos di, ge nel vos doi taisir,
Que en nule maniere ne porroie soffrir
Q'an les menast par tort por mon cors maubaillir. »
« Par Dex, dist l'empereres, bien lo puet l'an veïr.
Ja les metron ensamble que q'an doie avenir. »

Or fu li rois [en l'isle] il et sa gent de France.
Il vint au fil Forcon, par aïr s'i avance :
« Seignor, que faites vos ? trop faites delaiance.
Jures vos serement, veoir voil la puissance. »
« Volentiers, dist li terres, puis qu'est vostre plaissance.
Mort sont li fil Renaut, s'il ne font conoissance,
Lor pere ocist lo nostre sans faire deffiance. »
Adonc parla Torpins, n'i fist mie [taisance] :
« Seignor, venes as sains là où est no creance.
Jurer le vos covient, car tex est l'ordenance. »

Lors sont li fel rangié, cascuns d'ax s'i avance ;
Agenoillié se sont, voiant la gent de France.

Agenols sont li lerre, iluec ò li saint erent ;
Oiant tote la gent en bruï s'escrierent,
Issi lor aïst Dex et li saint qui là erent,
Renaus ocist lor pere que il tant par amerent,
Par fine traïsson, et si frere l'aerent.
Puis ont baissié les sains, .ii. bessant i mierent.
Atant sont relevé et ariere tornerent.
Ensinc, com font lor tor, ammedui chancelerent,
Voiant tote la cort, andui s'antrehurterent.
Molt en failli petit à terre ne volerent,
Mais li uns sostint l'autre, amont se releverent.
Rollans dist à ses pers qui tot ce esgarderent :
« Molt a ci povre [pleige], ge cuit mar en parlerent. »

Yvon en vint à sains, o lui ses frere Aymon,
Ammedui avalerent à coste à genoillons,
Puis se sont escrié, oiant tos les barons,
Issi lor aït Dex et li saintimes nons,
Menti ont li fil Forque de ceste traïson,
Si lo li [mosterront] ains lo soleil rescons.
Atant baissent les sains, mis i ont .ii. mengons,
Et puis se sont levé, si droit comme lions.
Lor chevax demanderent, si saillent es arçons
Et Charles les seigna et Torpins et Naymons.

Li .iiii. sont monté es bons corrans destriers,
Lor .iiii. lances prenent, par samblant furent fiers.
Primes parla Costans qui fu fel pautoniers.
« Rohart, dist il, biax frere, ne soes pas leniers.
Quant ge serai devant et tu voies derier,
Car loaument te di, comme mes amis chiers,

Nos n'aurons nule aïde, trop a ci chevaliers. »
« Non voir, ce dit Rohars, or sus les losangiers. »

Li fil Forcon s'eslaissent contremont les herbages,

Les lances portent droites par molt fier vaselages.
[Li] fil Renaut les voient qui sont sor lor aufages,
Adonc hurtent d'aïr comme preu, comme sages,
Vers lor anemis vont por quere lor damage.
Cil revienent, contr'ax, ne furent pas salvage.
Des lances se ferirent durement sor lor targes,
Tot .iiii. les ont fraites comme .i. rain de parche,
Li tronçon volent haut par desus lo rivage.
Li baron s'entrevienent qui orent bon corsage,
Si se hurtent des piés à prendre lo passage.
Tuit .iiii. chencelerent dont vindrent lor corages.
Ne por quant outre vont sans faire reüssages.
Primes torna Yvons por faire lor damage.
Si a traite l'espée qui fu del tans d'aage.

Yvon torna sa regne comme noble vassal,
Puis dit : « Tornes, biax frere, por Dex l'esperital,
Se bien me vels aidier, mort sont li desloial. »
Adonc torna amont auques tost son cheval,
Si a traite l'espée don d'or fu li pomal.
« Par Dex, ce dist Aymons, par alx se vendra mal,
Jamais ne mangerons ne n'istron del jornal.
Il ont tort et nos droit, si sommes par igal. »
[Li fils Forcon l'oïrent, li cuvert natural],
Donc s'escrient ensamble et font grant batestal :
« Par Deu vos i morreis, vos ireis contreval. »
Donc ont trait lor espée por à ax quere mal.

Yvons a trait Froberghe qui luit comme cristal,
Et vait ferir Costant son anemi mortal,
Amont desor son hiaume, par deles lo pomal,
Mais si bien fu temprés d'acier poitevinal
[Que] li torna sor coste, si cola contreval,
Par devant [descendi, si trencha le nasal]
Et del nes une pieche don il ot duel coral.

Puis li dit par ramprone por li faire plus mal :
« Costant, or aves mont, [en] seres plus loial. »

Rohars oï Yvon Costant contralier,
Puis a traite l'espée qui bone fu d'acier,
Et vait ferir Yvon que il n'ot gaires chier.
Amont el maistre [coing] li vait grant cop paier,
Mais li cercles fu fors, ne lo pot enpirier.
Li brans descent aval, si ataint lo destrier,
Durement lo navra ens el [flanc] senestrier.
Quant Aymons voit lo sanc, n'i ot que correchier ;
Par grant ire jura lo cors de saint Richier,
S'il ne venge son frere, ne se prisse .i. denier.
Don vait ferir Costant que il vit tot premier,
Mais li cercles fu fors, ne lo pot enpirier.
Porquant si l'estona, ne se sot consellier,
Lo cheval desos lui covint agenollier.
Si tost resailli sus, com fust .i. aversier,
Parmi lo pré s'en [fuit] à tot lo chevalier
Qui ne sot ò il fu n'en voie n'en sentier.
Yvons cort à Rohart por son cors vergoignier
Et Aymons d'autre part qui n'a soing d'esparnier.
Des .ii. pars lo ferirent, ne set de qui gaitier.

Adonc cria Rohars quanque il pot huchier :
« Que est [ce] donc, biax niés, voles me vos laissier ?
Par toi fu fait l'[apias] que nos comparrons chier. »
Costans oï son frere si faitement plaidier,
Adonques s'a verti, si retorn[a] arrier ;
Par cel aïr brocha lo bon corrant destrier,
Par a[n] .ii. les costés li fist lo sanc raier,
Par aïr saut avant comme fort et legier.

Costant vint par aïr [là où il oit] son frere,

Et vint traite l'espée qui fu et bone et clere ;
En haut en a juré l'arme Forcon son pere,
Yvon de Montalbain voldra il lo chief rere.
Adonc lo va ferir, si li fist chiere amere,
Mais li cercles fu fors, li brans aval li ere ;
Sor l'arçon s'aresta, la color en despere.
Puis si l'en a sachié et fist molt laide chiere,
Quant il ocis ne l'a et tolu joie clere.

Molt fu iriés Costant quant il n'a Yvon mort,
Quant si tenoit son frere ; toz li cors li tordot ;
Et tres parmi la boche li saut li sans si fort
Que li pres en rogist, son destrier li fu ort.
Adon jura Costant, non mie par deport,
S'il ne laisse son frere, venus est à mal port.
« Taissies vos, dist Aymons, mais ce est à la mort. »
« Voire, ce dist li lerres, car [il] lo nos endort. »
Dont hurta le cheval qui fu [et] bon et fort.
Entre Yvon et [Rohart] s'est enbatus si fort
Que il les departi, fust à droit o à tort.

Departi sunt li dui qui bien s'entrevenoient.
Li fil Renaut lo virent qui molt s'en aïroient ;
Donc traient lor espées et si lor revenoient,
Reposser ne lor laissent don il mestier avoient ;
Quant ce virent li lerre, de ferir s'aprestoient.
Li fil Renaut lo virent [et si lor escrioient,]
Car mar fu fais l'apiax, que il lo comperroient,
[Et qu'ammedex les testes ancui lor coperoient].
Et cil ont respondu que neant [nes] dotoient.
Adonques se revindrent et si s'entreferoient.
Sor hiaumes, sor espaules grans colx s'entredonoient,
Tant feroient grans cols, outre Saingne lo oient

Grifones et li suen qui par mal i estoient.
Adonc parla li lerres à cels qui les gardoient :
« Seignor, alons nos ent, por lo Dex que tuit proient.
Se nos passions Saigne, cil armé nos vaintroient.
Se estions .c. [tant], trestoz nos ocirroient. »
« Voire voir », [font li lerre] qui adonc se tornoient.
A lor ostex s'en vont, là où il descendoient.
Si orent molt grant honte des gens qui esgardoient.

Desarmé sont li lerre qui neant n'orent fet.
Renaus les vit aler, si en ot molt grant het.
« Par Dex, ce dist li rois, cist ont perdu lor plait,
Issi s'en vont honteus comme lerre à forfait. »
« Par Dex, ce dist Ogiers, car il [orent] mesfait.
Tot ce fist Guenelons qui ja ne fera fait. »
« Vos m[en]tes, dist Rollans, si me faites grant lait,
Car Guenes a ma mere de cui cors je sui trait.
Ne sofferoie mie nus mals en fu retrait. »

« Sire, ce dist Ogiers, ga ament cest forfait. »
Dont li chaï [au] pié, mar Rollans l'a sus trait,
Son ire li pardone, onques ne fu detret.

En chaple sont li dui qui molt [s'entrelaidirent].
S'il fuissient loi[n]g ensamble, ains mès gens ce ne [virent] ;
Nus ne vit tel estor, ne parler n'en oïrent.
De foïes en autre par aïr se ferirent.
Quant il perdent lor brans, lor compains lor [randirent].
Tant i sont longhement, les lances lor faillirent,

Ma[is] si se sont tenu qu'ains jus i-rrecheïrent.
Bras à bras se reposent, li uns l'autre caïrent.
Par aïr se regardent, mais onques plus n'i firent.
Li cheval desoz aus ne saillent ne [henirent],
Car si estoient las, por pou ne lor faillirent.

Bras à bras sont li [quatre] qui molt orent [soffert].
Costans sailli premiers qui fu fel et despert,
Adonc leva l'espée qui fu à descovert.
Aymon fiert sor l'espaule ò il ot tro overt,
Mais li aubers lo tint qu'il ne l'a pas overt.
Aymes referi lui et à tel cop li tert,
Que l'oreille li tranche et de veant li sert.
« Par Dex, ce a dit Charles, molt laidement lo sert.»
« Sire, ce dist Renaus, car molt bien lo desert. »
Or li dona teil cop que tot lo cuer li pert,
Mais bien li a rendu en char à descovert.

Molt fu fors la bataille, si dura longhement.
Yvons feri Rohart par molt fier hardement,

Amont desor son hiaume, qui reluit clerement.
Tot li [a] depecié, molt li va malement.
Ens el chief lo navra molt dolereusement.
Se ne fust li fors cercles qui se tint finement,
Jamais n'alast avant, ains preïst finement.
Yvons garda s'espée, si dist isnelement :
« Hé ! Froberghe faillie, vos ne vales neent.
Je vos [oï loer tant] de trestote gent,
Et, vos ne vales mie .i. rainsel de sarment. »
« Yvons, ce dit Aymons, vos parles folement.
Li cercles est [trop fors, s'estes laz durement],
Tex .ii. chosses la tienent que tote rien ne fent. »

« Voirs est, ce dist [Yvons], si m'aït saint Vincent. »

Au chaple sont li .iiii., irié comme lion,
Yvons coita Costant, Rohars coita Aymon.
Par aïr se requerent comme bon compaignon,
Pres furent esloignié do giet à .i. bouzon.
Donc i ot .ii. batailles, ains millor ne vit on,
Haymes coita Rohart de cotte et de cançon :
Ce furent li dui menre, de voir lo vos dison.
Li [ainné] se tornerent par itele raisson,
L'un ne forfait à l'autre la monte d'un baston.
[Se l'un fiert, l'autre rant, tex est la contançon].
« Par Dex, dist Charlemaignes, grant merveille veon.
Si sont cil dui paroil, toz nos an merveillon. »
« [Sire, ce dit Rollans, sauve votre raison],
Costans n'a pas l'oreille, vez la sur le sablon ».
« Non a il, dist Ogiers, del nes et del menton. »
« Voirs est, dist l'empereres, par mon flori grenon.

De mal jor l'apela, ge cuit, de traïson :
Il lo comparra chier, qui qu'en [poist] ne qui non. »
« Par Dex, dist Richardes, tot oiant Guenelon.
Ancui lui cuit fermer el col .i. cha[a]ignon. »

La bataille fu fors, fiere et dure et pessanz.
Aymons retint Rohart, si [le] va laidengiant,
Sovant lo fiert do poing, souvant lo fiert do brant.
Il ont tant chaploi[é] sor lo prei verdoiant
Que il furent à pié, com champion vaillant.
Lor chevax d'autre part se revont combattant.
Li uns gita à l'autre, molt lor va laidement,
« Par Dex, dist Charlemaignes, mervelle voi molt grant
Or avons .ii. batailles, bien est aparissant.

Ge ne sai que ce est, bien se vont combatant. »
« Par Dex, ce dist Ogiers, Rohars va alaschant.
Aymons li va entor, ne l'espargne neant.
Son escu li despiece, n'en a fors lo tenant.
Il l'aüst tot conquis, il va ja tornoiant,
Mais Rohars s'escria, com fust .i. olifant :
« Costans, biax tres dols freres, moi soies haïdant.
[Ja feis tu l'apel, dou mal m'es convenant,
Et se ne vous m'aidiez, de ma vie est neant.
Se vous onquez m'amatez, or m'en monstrez semblant. »
Constanz oït son frere qui se va dementant.]
Atant parti d'Yvon, tant lo va debotant,
Si s'en va vers son frere comme destriers corrant.
Il vint de tel aïr de[s] .ii. bras braçoiant,
Parmi ax s'en ala comme dragons volant.
Au cheval departi, chascuns vait reculant.

Adonc s'en vet Yvons hautement escriant :
« Molt le batoia bien qui li mist nom Costant. »

Departi sont li dui qui si s'entretenoient.
Cascuns va à son frere, ammedui remontoient,
Puis revindrent ensemble et si s'entretenoient.
Cascuns garda son frere ò il fiance avoient.
Li dui [ainnez vassal d'aïr se requeroient],
Et li puisné ausi molt fort se ragrevoient.
De foïes en autre de totes pars feroient.
Yvons tenoit Froberge que li François looient,
Si sont venu angrigne que molt le coveitoient.

Molt fu fors la bataille, ains n'oïstes sa per.
Yvons tenoit Froberghe qui molt fait à loer ;
Tant à coitié Costant qu'il lo fist reculeir,

Mais li autre se tienent, en nes puet desevrer.
Bras à bras sont au chaple qu'en nes puet contrester
De foïes en autre s'en vont grans coz doner.
Li uns lasse tant l'autre que il ne puet parler.
Or la[i]rons l'un à l'autre tot issiques joster,
Si d[i]ron de lo[r] freres ò il n'a que blasmer.
Costant si tint lo brant qui [luisoit] com or cler.
Et vait ferir Yvon que il voloit grever.
Il failli à son hiaume qu'il ne pot asener.
Si ocist lo cheval, Yvon en fait aleir.
Mais tost resailli sus comme bon bacheler,
Si tint traite Froberge qui ne pot esgrumer.
Costant en vait ferir que il ne pot amer,
Desus la fontenele, ne la puet plus lever.
Li cercles fu tant fors, ne le pot [ampirer].

Par devant lo visage en fist lo branc coler,
La vantaille li fent que il ot fait fermer,
Lo pomel de la face en a fait jus voleir
Del viaire tel piece c'uns chas s'en puet disner ;
Dont li perent les dens, veoir les puet on cler.
Li brans dessent à terre, il n'a soi[n]g d'arester,
Reis a reis de l'arçon n'i laissa que coper,
Tot droit en .ii. tronçons fait lo destrier coler.
Costans chaï à terre ò il n'ot qu'aïrer,
Mais tost resailli sus por sa vie sauver.
L'escu tint [as enarmes], molt se sot bien moller,
Et Yvons li escrie quenqu'il pot escrier :
« Par Dex, cuivers, traïstres, il vos covient finer.
De mau jor nos feïstes de traïsson reter.
Hui est venus li jors qu'il [l']estuet comparer. »

Quant Renaus voit ses fils si faitement proveir,
Damedex en mercie et prist à [a]orer.

Costant sailli en piés quant il senti la plaie,
La chiere li trobla, n'a veine ne retraie,
Et Yvons li revient, de ferir s'i essaie.
La guiche li copa com .i. rai[n]sel de haie,
L'escus li chiet à terre ; n'est tex qu'il l'en retraie,
Car Yvons lo coita qui sovent lo repaie.
Quant Costant l'a veü, si ot la chiere iraie.
Donc lait cheoir lo branc ò il ot mainte plaie ;
Yvon a pris as bras et de luiter s'essaie ;
[Et Yvons reprant lui, gaire ne s'en esmaie].
Cil qui [sot] plus de [luite], volontiers s'i essaie.

Bras à bras sont li dui, si com poes entendre.
« Par Dex, ce dist Yvons, tu ne te pues deffendre ;
Ja te verras au branc fors do chief lo bu fendre. »
Lor le prist par lo hiaume, contreval lo fist pendre,
Les laz li a rompus, nus ne l'en puet deffendre.
[Et Constanz s'escria, quanque il pot destendre :
« Ahi ! Roharz, biaus frere, tu fais trop à reprendre.
Se aidier ne me viens, il me convanra randre. »]
Cil a oï son frere, qui molt ot le cuer tendre,
Car Yvons lo tint cort et s'ire li vost vendre.
Neporquant tant s'esforce, d'Aymon se vait defendre.
Poignant vint à Aymon que par mi cuide fendre,
Mais li haumes est bons, nus ne li puet mesprendre.
Et Aymons point apres qui plus n'i volt atendre.
Si a feru Rohart que il le fist jus pendre.
Navrés fu en l'espaule, ne la pot plus estendre.
Li brans dessent à terre qui ne fu pas esclandre.

Le cheval a ocis, Rohars en fait dessendre.

Or est chaüs Rohars, ne puet sus remanoir.
Aymons li corut sus por son cors recevoir,
Mais il sailli à terre plus tost que .i. ostoir.
L'escu prist as enarmes, com hom de grant savoir ;
Si en out pris lo branc, qui plus valoit arsoir,
Que si estoit aschiez, tranchant n'i pot avoir ;
Ne porqu[a]nt Aymon fiert de trestout son pooir
Amont desor son hiaume, mais ne puet rien valoir ;
Il ne sot tant ferir que il puisse movoir.
Mais Aymons fiert si lui qu'il le fait aseoir.
Del cheval lo defole, mis l'a [à non] chaloir.

Renaus lo resgarda, bien lo pot percevoir.
« Par Dex, ce dist li rois, trestot par estovoir
Morront li fil Forcon, tot par lor mal savoir. »
« Sire, ce dist Ogiers, ja ne puet il caloir.
Tort orent de l'apel, si s'en durent doloir. »
« Voire voir, dist Renaus, or pert lor mal savoir. »

Molt ot Renaus grant joie, Damedex en aore,
Quant il vit ses enfans si venir au desore.
Yvons a trait l'espée, à Costant corrut sore ;
En batant lo feri anz el pis de l'amore
Que l'auberc li demaille, [le gambais] en devore ;
El [pis] li fait tel [plaie] que uns chas i puet core :
« Costans, vos [i] morreis, mar me corrustes sore. »
Quant li glos l'a oï, à pou que il ne plore.

Molt fu grans la bataille desus lo sablonoi.
Li fil Forcon [alaschent], qui devienent tuit bloi.
Quant Guenelons lo vit, si en ot ire en soi ;
Berangier apela, sel cigna de son doi :
« Seignor, ce a dit G[u]enes, ancui aurons annoi.

Mort sont li champion à duel et à belloi.
Certes ges secorrusse, mais si armés les voi,
Ja me corroient sus par loœment lo roi. »
« Sire, ce dist Hardrés, par Dex, ce poise moi,
Mais plus n'en poons faire, par la foi que vos doi.
Or refraignies vostre [ire], et cascuns endroit soi ;
Si faisons bel samblant, et laissomes l'annoi,
Encor venra .i. jors, issi comme ge croi,
Que vangier lo porrons belement sans foloi, »

« Ha ! Dex, dist Guenelons, autre chose n'i voi.
Lo vangier desir molt, s'an sui en grant effroi. »

Irié sont li traïstres, si ne sevent que faire,
Et cil sont en l'estor por l'un l'autre defaire.
Aymons gita d'aïr, de [Costant] vait retraire.
Les las li a tranchiés, qui qu'en doie desplaire,
Et des dens ne sai qantes abati en l'aumaire.
Costans est cheüs jus, à mort lo covint traire :
« [Ahi ! Rohars, biau frere, lairas m'i tu desfaire ?] »
Et Rohars s'escria, quant il l'oï si braire :
« Hé ! [Costans], bialx dolx frere, ge ne puis vos sustraire,
Et [diables] me [tient] ò ge ai trop à faire.
Par tans m'aura conquis, Dex li otroit mal faire. »

Quant Yvon voit Costant, Aymons l'a si laidi,
Por po ne l'a ocis, maintes dens li toli,
Yvon en pensa molt, [s'an ot le cuer] marri.
Miels l'amast à ocire que l'anor de Ponti.
« Par Diex, dist il, biax frere, or m'as tu mal bailli.
Ge lo cuidai ocirre et tu l'as asailli.

Or va, si lo par tue, puis que fait l'as issi,
[Ou il se claint vencu], si sera plus honi ;
Car g'ocirrai Rohart aparmain tot issi. »
« Frere, ce dist Aymons, [et] ge le vos otri.
Mais bien sachies de voir, loaument lo vos di,
S'il venist au desore, lo chief t'aüst toli ;
Se ne m'estoit par pou, par Dex qui ne menti,
Ge li corroie sore, car molt m'a hui laidi. »
« Frere, ce dist Aymons, ge vos ai bien oï.
Se il avenoit chosse que il m'eüst blesmi,

Ne vos tenries mie por tot l'or de Thisi
Que ne m'aïdesies, tant que il fust feni. »

Li fil Forcon s'esmaient qui orent perdu joie.
Haymons cort à Costant que il vint en la voie,
Et Yvons à Rohart que il vit en la voie,
Andeus sont pris as bras et cascuns li tornoie,
Et Yvons s'escria qui vers [Costant] coloie :
« Diva, di moi, traïstres, Damedex te maloie,
Por quoi retas mon pere de si malvaise voie,
Traïtor le clamas, dont toz li cuers m'ombroie,
Si com donastes gage lo bot d'une corroie,
Com me proveries o en champ o en voie,
Mais ge lo deffendrai par ceste teste moie.
Se vaincu ne te claimes issi que Charles l'oie,
Ge te ferai paroir au premier cop lo foie. »
« Merci, ce dist Costans, por toz les Sains qu'an proie
De tot me claim vencus, aidier ne me porroie. »
Adonc li rent s'espée qui de sanc estoit bloie.
Aymons l'a recoillie, qui gaires ne li proie ;
[Puis apela le roi qui avoit molt grant joie :
« Sire, dit il, tenez, miz l'avonz en la voie.] »

Charlles oï Aymon que il li rent Costant.
Il li a escrié, maint chevalier oiant :

« Amis, laissies lo cors que plus ne vos demant.
Quant li autre iert vencus, matés et recreant,
Mené seront ensamble a[s] forches traïnent. »
« Sire, ce dist Aymons, trestot à vos commant. »
Donc torna de son frere por estre lui aidant :
« Par Dex, cuvers traïstres, ja n'en ires avant.

Or poes vos savoir, mal vos est covenant. »
Ja l'en ferist en l'iaume .i. grant cop et pesant,
Quant Yvons s'escria comme preus et vaillant :
« Qu'est ce, dist il, biax frere, por amor Dex lo grant ?
Ge te pri et requier, dessent de l'auferant ;
Si te va reposer et joer là avant.
Par moi lo voil conquerrie, tu m'oceïs Costant. »
« Frere, ce dist [Aymon], vos parles com enfant.
Je vos i aiderai, tex est li covenans. »

Quant Yvons oit son frere que aidier li voloit,
En haut s'est escriés tot quanque il pooit
Et jure Damedex qui tot ot et tot voit,
Se il ne se repose, ja secors ne reçoit.
« Sire, ce dist Aymons, ne parles pas à droit,
Mais des que lo voleis, soffrir lo convenroit.
Ainnés estes de moi, contre vos n'en ai droit.
Mais loaument vos di, par celui qui tot voit,
Je puis veoir tel point et vos en tel endroit,
Se vos me devies giter mort trestot froit,
Si ferrai ge Rohart soit à tort o à droit. »
« Frere, ce dist Yvon, tort a qui vos mecroit. »

Aymons est dessendus, [ses] laissa covenir,
Et Yvons trait s'espée dont il soloit ferir.
Cil tint traite la soe don bien sot escremir.
Yvon fiert par deriere de molt [fort] grant aïr,

Sor l'espaule l'ataint, ains ne se pot covrir.
Lo hauberc li despiece, nel pot contretenir.
Quant [Aymons] l'a veü, lo sanc cuide marrir.
Adonc sailli en piés, ne se pot atenir,

Si en vint vers son frere que il vit si blesmir.
Et Yvons l'a veü, do sanc cuida issir.
Puis en vint vers Rohart que il en volt laidir.
Amont, parmi son hiaume, li vait grant cop ferir
Et par devers senestre mist lo branc à guenchir.
Sor l'espaule lo fiert de tres si grant aïr,
Lo hauberc li desmaille, lo gambais fait partir,
Lo bras à tot l'espaule li a fait jus cheïr.

Et quant Aymons lo voit, si se reva seïr,
Car lo bras et lo branc vit à terre gissir,
Car bien voit et entent, Rohars est au partir.

Aymons si s'est asis que n'i a nule garde.
Et Yvons s'escria qui vers Rohart regarde :
« Traïstres, [ce] dist il, la flamme male t'arde !
Renoier te covient, si ait Dex de moi garde,
Renaus ne traï home qui fust en nule garde ;
O ja morras, par Dex, que ta mors molt me tarde. »
Donc lo prist par lo hiaume, de grant cols l'entrelarde,
Et Rohars brait et crie qu'il cuide que l'en l'arde.
Damedex reclama, qui lo met[e] en [sa] garde.
Quant Costans l'oï braire, de pitié lo resgarde,
Mais aidier ne li puet, si fait chiere coarde.

Rohars est antrepris, ne set que faire puisse,
Et Yvons lo debat, du mot dire l'anguisse,
Mais il nel deïst mie por home que il tru[i]sse,
Et Yvons lo fiert si qu'il li tranche la cuisse.
Aymons li escria que trestot le debrisse :
« Diva, malvais traïstres, fier lo bien et à juisse ;
Qu'il ne dira lo mot por trestot l'or de Pise. »

Quant Yvons l'a veü, par les costes lo brisse ;
Lo chief mist sor lo dos, bien velt que en l'atisse.

La maisnie Rohart qui lo mot ne velt dire,
Si li ont escrié et nommé par [grant] ire.
Quant Yvons l'a ocis, son gambais li dessire ;
Et Aymons li cort sore, si comença à rire :
« Bien l'aveis fait, biax frere, par le cors de saint Cire. »
Puis en vint vers lo roi, si [li ot pris à dire] :
« Sire, drois empereres, qui governes l'empire,
Voles plus au fil Forque ? il le covient à dire. »
« Nenil, dist Charlemaignes, tuit sont mis au [mertire],
Costans est otrés d'armes, ce est grans decepline,
Et Rohars est ocis, n'i a que desconfire.
Ales vos reposer, si vos tremetrai mire. »
Lors escria li rois, oiant toz, par grant ire :
« Escuier, prenes les, por amor Diex lo sire.
Pendu soient o ars, [ne] m'en doi pas desdire. »

Quant escuer oïrent lo roi issi parler,
De totes pars saillirent por les cors vergonder.
As qeues de roncins les firent anoer,
Et voiant lor lignage molt vilment traïner.
« Salemons, dist li rois, [il vos covient] monter

Et vos et cist barons que ge fis hui armer ;
Ses conduires as forches, ses feres encroer.
Je n'en voldroie mie, sor sains lo puis jurer,
Que il fussent resqeus, por quanque vos avez. »
« Sire, dist Salemons, il en covient penser. »
Adonc corrut as nes, sa gent a fait passer.
D'autre part à la rive les veïssies monter.

Les fils Forcon enmainent devant por esgarder,
Cil qui aler n'i pot, en lo fist traïner.
Li baron vont apres por lo cors vergonder.

Or chevauchent à joie, les traïtors vont pendre.
Quant Guenelons lo vit, bien cuide de [duel fandre]
Lors [apela] Hardrés que il [vit] vers lui tendre,
Berangier et Malquaire qu'il [vit à lui entendre],
Pinabel et Grifon, qui bien sorent comprendre.
« Seignor, dist Guenelons, ci a molt à reprendre.
Grant honte nos fait Charles. Sel savions entendre,
N'en panroit nul avoir que l'en li saüst tendre. »
« Seignor, ce dist Marquaires, nes poon o[r de]ffendre.
« Par Diex, dist Guenelons, qui se laissa estandre,
Encor venra .i. jors, à Charle lo cuit rendre. »
Il dist voir li traïstres, ains ne deigna [mesprendre] ;
Puis vendi toz les pers, si en fist les chiés prendre.

Quant Renaus vit ses fils que il orent vencu,
Il ot tel joie au cuer, onques si liés ne fu.
Lors est corrus vers ax, ne se tint mie mu.
Il lor a demandé comment de lor cors fu.
« En nom Dex, sire, bien, la merci de Jhesu ;

Honi sont li traïstre, car ja seront pendu. »
Atant es vos lor oncle qui à elx sont venu,
Si ont tasté les plaies, molt i ont atendu.
« Par Dex, ce dist Renaus, bien vos est avenu.
Legierement garront, ce endroit seront nu. »

Molt fu grande la joie que font li fil Aymon.
De l'isle departirent à grant joie et g[ra]nt so[n].

El palais sont monté, si menerent Yvon
Et son frere avec lui lo damosel baron.
Charles i est venus qui cria à cler ton :
« Comment lo faites vos ? Aves vos se bien non ? »
« Nenil, sire, [font] il, tost aurons garisson. »
Charles mande ses mires, don il avoit foisson,
Si ont tasté les plaies entor et environ,
Puis ont dit à [Renaut] par molt bone raison :
« Sire dus, dient il, n'en aies sopeçon ;
En .viii. jors acomplis toz sains les vos rendron. »
« Maistre, ce dist Renaus, à Dex beneïçon. »

Molt par fu lies Renaus, quant il ot et entent
Que si enfant garront auques prochainement ;
Mais qui que demaint joie, Guenelons fu dolant
Por Costant et Rohart que il vit si vilment
Mener là fors as forches, voiant tote la gent,
Quant il furent pendu et mis à dampnement.
Es vos Ogier arriere el maistre mandement,
Là où il vit lo roi si cria hautement :
« Bons rois, or avons fait vostre commandement. »
« Voire, dist Salemons, merci Dex lo puissant. »
« Seignor, ce dist li rois, grans mercis vos en rent. »

Apres ceste [joïsse] que vos m'oes conteir,

Sont .i. mois à Paris li .iiii. bacheler
Por Yvon et Aymon qu'il firent sejorneir.
Quant il furent si sain comme poisson de mer,
Puis lor fist doner fame Charllemaignes li ber,
Si lor dona grant terre del tot à governer.
Et Renaus prist congié, n'i volt plus demorer.

O lui vont si enfant que il puet [molt] amer.
La nuit vindrent à Chartres, si com j'oï conter,
Et quant ce vint la nuit, .i. pou apres soper,
« Aymons, ce dist Renaus, sez que te voil doner ?
Des ore auras Tremoigne desor toz à gard[er],
Et Yvons Montalbain que ge ai fait fermer.
Pieça ai oï dire et molt bien afier
Que Diex maudit lo fruit qui ne puet meürer.
[Dieu ai molt correcié], que ne puis oblier,
Si e[s]t bien drois et ore que l'en doie amendeir
Que paor ai de m'arme, sovent le voi trambler.
Certes se la pooie à Damedex torneir,
Donques n'auroie ge à nul jor que plorer. »
Quant li baron l'oïrent si fierement parller,
Adonques n'i ot nul ne covenist plorer.
[Quant les a veu Renaus, si reprit à parler] :
« Par Dex, seignor baron, molt faites à blasmer,
Quant ge vos fis [trestoz] noblement adober.
Icil qui mains a terre, puet .m. homes mander.
Et ne saves encor quel part voldrai aler.

« Baron, ce dist Renaus, ne vos esmaies mie,
Encore sui ge o vos, si vos fais compaignie ;

Si sui, la merci Dex, sains et saus et en vie,
Et encor n'en ai ge autre voie saissie.
Mais bien saves sans faille, par Dex lo fil Marie,
Que ge nen sai de Dex nul [nombre] de ma vie :
Que c'aviegne de moi, tant que j'ai la maistrie,
Voldrai ge deviser à chacun sa partie.
Aymes aura Tremoigne, la cité seignorie,

[Et] Yvons Montalbain, cele cité garnie. »
« Sire, ce, dist li enfes, et ge nel refus mie. »

Et quant il ont parllé à icel conseil prendre,
Aymes vait à Tremoigne qui de .ii. est li mendre,
[A] seignor lo rechurent, ne li veullent deffendre.
[Quant einsi orent fait, si s'en ront sens atendre],
Tot droit à Montalbain pensa Renaus d'entendre
Et avec lui ses freres ò il n'ot que reprendre.
[L]o jor i ot grant feste, molt i ot que despendre.
Quant Dex dona la nuit, si vont lo repos prendre.
Renaus vint en la chambre qui vers Dex a cuer tendre.
Quant vint vers mienuit, de son lit vait dessendre.
[O]r vit une gonele qu'à la perche vit pendre.
Une chape afubla que n'i volt autre penre,
Chemines [ne] solliers, n'i volt autre despendre.
Armes n'i volt baillier don il fist à reprenre,
Ains prist .i. bastoncel por soi des chiens deffendre.
Donc issi de la chambre qu'il avoit fait portandre.
[Del] palais devala qu'en [ne] li fist deffendre.
Puis en vint au portier que de loing vit estendre ;
La porte fist ovrir, cil ne l'ossa deffendre.

Overte fu la porte et Renaus s'en issi.
Quant li portiers lo vit, durement s'esbahi.
Là où vit son seignor, si li cria merci.

« Sire, dist li portiers, où ires vos issi ?
J'esveillerai vos freres et vos [fils] autresi.
Vos n'aves pas Froberge ne Baiart l'arrabi,
S'aucuns barons sailloit, qui fust d'armes garni,
A pou de covoitisse, vos auroit tost murtri.

17900Vos fils enrageroient, ains .iii. mois acompli. »
« Amis, ce dist Renaus, il n'ira pas issi.
Ge ai fiance en Dex, qui onques ne menti.
Vos [me] dires mes freres, quant seront [esperi],
Que ge lor mant salus et mes fils autresi.

17905« Amis, ce dist Renaus, .i. po à moi entent.
Tu me diras mes freres et mes fils ansiment
Qu'il pensent do bien faire por Dex omnipotent ;
[Et que l'un ne port l'autre ire ne mat talant] ;
Si com l'ai devisé teignent lor chassement,
17910Jamais ne m'en verront en trestot lor vivant.
Je vois m'arme sauveir, si vivrai netement.
Par moi sont mort mil homme don ge sui molt dolant ;
Si doi espeneïr et soffrir maint torment,
Se puis m'arm[e] sauver, plus n'irai demendant. »
17915Lor garda à son doi, vit .i. anel molt gent,
Il estoit de fin or, .c. mars valoit d'argent.
Renaus l'a arechié et au portier lo tent,
Et dit : « Tenes, portier, tot est à vo comment.
Longues m'aves servi del tot à mon talent,
17920Or en as ton servise, ge cuit, bien veirement. »
« Sire, dist li portiers, grans merci vos en rent,
Mais molt metes vo regne et vos gens à torment.
Dex ! de si [haut si bas], molt li va malement. »

Lors commence à plorer issi piteusement
17925Q'il ne deïst .i. mot por or ne por argent.
Et Renaus s'en parti et son voage prent.
Li portiers lo regarde et son pooir i tent,
Et quant il [l']a perdu, a terre chiet briement,

Durement se pasma et à terre s'estent.
Quant il fu revenus, si cria hautement :
« Ha Dex ! ò va mes sires issi tres povrement ? »

Dolans fu li portier, mais molt se dolosa.
Quant ploré ot grant piece et puis [il] retorna,
Puis clot la porte arriere et lo guichet ferma.
Là desus en sa loge par les degres monta,
Entre lui et la lune son anel regarda.
Il lo mist en ses paumes et si lo sopesa ;
Quant lo santi pesant, durement [assena] ;
De la joie qu'il ot, molt se reconforta.
Et Renaus fu defors qui son chemin erra.
Par ces voies covertes à esploit s'en ala,
Embrunchié sous sa chape ; ains lo chief ne leva.

Or s'en ala Renaus, si laissa son ostel,
Ses freres [et ses fils] et maint autre do[n]zel,
Cui Diex dona loier qui fu et grant et bel.
Donc se leva Yvons, li gentils damoissel,
Et si oncle avec lui, vestu sont de novel.
Don vont à la chapele, si passent lo prael,
Quant n'i voient Renaut, si plorent li donzel.

Molt sont esmerveillié, si ont [male] esperance,
Quant [ne] virent Renaut, ò avoient creance,
Que d'oïr les matines avoit en costumance.
Li chapelains [les] vit, par aïr s'i avance,
Renaut a demandé [a quoi] fait detriance.
« Sire, dist Aalars, par veraie creance,
Ge cuit qu'il est malades o il a grant pessance.
Baron, alons veoir .i. po sa contenance. »

[Adonques si alerent, qui miex miex s'i avance.
Quant il ne l'ont trové, si furent en dotance ;
« Baron, ce dist Richars, si ait m'ame alejance,]
« Vez ci tote sa robe et sa reconoissance,
Et chauces et solliers et s'espée et sa lance ;
[Laiens] est ses chevax, si ait m'arme aïdance ;
Ge lo vi or torchier, bien quenois sa samblance. »

Ensinc com li baron estoient effraé,
Estes vos lo portier dolant et esgaré,
Hautement s'escria, comme s'il fust iré :
« Par Dex, seignor baron, Renaus s'en est alé
Toz nu piés et en langes, comme hon esgaré.
Ennuit, à mie nuit, deguerpi la fierté.
Il vos mande par moi, por sainte charité,
Se vos onques l'amastes nul jor en son aé,
Si vos portes honeur et fine loauté,
Et ait cascuns sa part si com a devisé,
Que jamais nel verres en cest païs torné.
Il va s'arme sauver, molt est defiguré.
Son anel me dona que molt avoit amé. »
Quant li baron lo virent, à pou ne sont desvé.
« Haï ! las, dient il, com somes escaré !
Perdu avons no frere lo vaissal aduré. »

Si furent correchié qu'il chaïrent pasmé,
Et quant sont revenus, si se sont escrié :
« Bien poiomes savoir que il avoit pensé,
Qan si s'entremetoit que foison acordé. »
Qui que demaine duel et qui qu'en ait ploré,
Renaus s'en va toz en .i. bois est entré.

Or s'en ala Renaus à pié grant aleüre
De ci à l'avesprée par la forest oscure.
Si mangüe de pomes et mainte bone mure,
Et botons et alies et mainte [neple dure].
Autresi vait paisant comme beste en paisture.
Quant Dex dona la nuit, si a pris sa mesure,
Par de deso[s] .i. aubre, lez la forest oscure.
De ci à l'aube [i] fu que la nuiz se depurre,
Don reprist son voage li dus grant aleüre.

Apié s'en va Renaus parmi estrange voie.
Par bois et par essart [tint icel jor sa voie,
Fruit sauvage mengüe et si but eve quoie.
Ensinc vait la semaine parmi la sapinoie,
Tant que fors est del regne, [lors ne chaut qui le] voie.
Donc vait par region et par maint lorde voie ;
Si avoit pris la vile, il n'est riens qu'il i voie.

Encor voldra plus fort, ice veit et otroie.
Il ne trova nule ordre ò encor se ravoie.
Par tot trova .i. pont qui auques li desvoie.

Tant a alé Renaus et amont et aval
Que il vint à Coloigne, el mostier principal,
El mostier de saint Pere qui est esperital.
Les .iii. Rois aora, vers aus a cuer loial ;
Puis regarda avant par devers lo portal.
Si i vit maçoner en maint leu contreval,
Li un portoient piere dont il ont maint jornal,
Li autre eve et mortier, [que] molt lo[r] faisoit mal.
Et dit à soi meïsmes : « N'i ont auques chalval.

Si m'aïst Damedex li pere esperital,
Ge cuit ci laborer, or n'i a mais estal. »

Renaus fu el mostier, si i vit maint ovrier,
Li un portoient pierre et li autre mortier.
« Par Dex, ce dist Renaus, qui se velt travellier
Por l'amistié de Dex qui toz a à jugier,
Meillor gré l'en saura li verais justissier
Que hoer en ces bois ne ces herbes mangier :
S'arme i puet miels sauver que penre nul loier.
Ge i voldrai ovrer, se l'an m'i velt laissier.
Je n'i voldrai avoir de .ii. jors c'un denier.
Ases en aurai pain por men cors solagier. »
Dont regarda avant ; devant l'uis d'un herbier,
Vit lo maistre maçon contreval le clochier.
Renaus en vint à lui, si ne lo volt laissier,
De Dex lo salua, lo verai justissier.
« Amis, cil te garisse qui tot a à jugier. »

« Maistres, ce dist Renaus, entendes que dirai.
Uns hons sui d'autre terre, à despendre n'en ai.
Maistres, se volies, ge vos aïderai.
Bien porterai la pierre, d'[asseoir] rien ne sai,
Et l'eve et lo mortier, car aidier bien me sai. »
Quant li maistres l'oï qu'est p[re]udon et verai,
Belement respondi, que il n'i fist delai :
« Vos ne sambles pas home qui de rien ait esmai.
Miels sambles roi o conte que porteor à qai.
Au fuer à ces vilains metre ne vos saurai. »

« Amis, ce dist li maistres, puisque voles issi,
Bien i poes ovreir issi comme ge di.

Quant venra à la paie, que tot venront à mi,
Selonc ce que feres, si en [s]eres saissi.
Pechié n'en voil avoir [ne] de Dex ne de ti. »
« Sire, ce dist Renaus, tot aves acompli. »
« Amis, ce dist li maistres, or ne vos hastes ci,
Issi demorrai ge o les autres ici.
Ales aidier ces .iiii. que vos vees iqui,
Qui ont mis jus la pere dont trop firent lassi.
Ja ne feront mais huevre, de [vertei] lo vos di,
Devant que la tenrai là desus devant mi. »
« Sire, ce dist Renaus, ge vos pri, menes m'i,
[Que vos l'aures tantost, se ne sui endormi.] »
« A tos tans i vendrai, la pere est encor ci. »
« Maistre, ce dist Renaus, plus tost serai ici. »
Quant li maistres l'oï, toz en fu esjoï,
Don cuida que sot fust, et il li respondi :

« Or sui bien asenés, n'iere mais mal bailli. »
« Non voir, ce dist Renaus, des que fait l'aves si. »

Renaus osta sa chape, si l'avoit jus ruée,
Si en vint à la pere qui estoit adantée.
« Seignor, dist il as .iiii. por Dex, s'il vos agrée,
Si ales quere .i. autre, bien i sera portée. »
« Amis, [font li autre home], ceste pere est quarée ;
Molt tost, se vos voles, vos sera delivrée. »
Renaus i mist la main, si l'a amont levée,
L'autre gita desus, si l'a amont ruée,
Puis monta contremont, n'i ploia eschinée.
Quant li ovrier ce virent, si ot mainte risée ;
Et dist li uns à l'autre : « Ci a brace quarrée.

Et don vient li vassax ? de com faite contrée ?
Mais n'i gueaignerons de pain une denrée. »

Renaus monta amont qui mis est à [mal traire].
Quant li maistres lo vit, forment li pocit plaire,
De Damedex seigna maintes fois son [viaire]
Tant que vint au mortier, là où fu faite l'aire
Por asseoir la piere que avoit fait portraire.
Il dist « Metes la jus, ne la voit avant traire. »
« Volentiers, dist Renaus, por vos lo doi bien faire. »
Si souef la mist jus com ce fust laituaire.

Renaus mist jus la piere trestout à son voloir,
Puis li dist uns maçons de merveilleus pooir
[Que il voit au mortier, qu'il n'en pot hui avoir.]
« Volentiers, dist Renaus, ains que voille seoir »
Dont devala aval de trestot son pooir,
Au pié de l'aleor qui fu fais par savoir,

Quant [encontre] .ii. hommes [portant] par estovoir
Mortier en .ii. jailloiz por la pierre asseoir ;
Renoua lor fist jus metre, à la terre asseoir,
Et dist : « Ales à l'autre, por amor Dieu lo voir ;
Jel porterai tot bien o lo Jhesu pooir. »
Errament l'avoit pris [sans point de remanoir].
Il vint droit as maçons qui crient : « Bon espoir ! »
A toz livra mortier trestot à lor voloir,
Puis dit : « Or do bien faire, por amor Dex lo voir.
Ja ne saures tant faire n'entre vos aseoir
Que ge n'aport ases et trestot à pooir. »

Quant li maçon oïrent issi parler Renaut,
Durement se merveillent et en bas et en haut.
Renaus corrut arriere à la pierre qui faut,
A voloir en aporte, .i. mont a fait en haut.
Quant li maistres lo vit, si a dit en sorsaut :
« Sain[s] Pere a ci bon oir, se Damedex me saut.
Bon loier doit avoir par lo Dex qui ne faut.
A bandon lo metrai, si m'aït Dex de haut. »
« Maistres, ce dist li dus, qui vers lui fist .i. saut,
N'en ferai nul [outrage], par Jhesu qui ne faut. »

Quant heure fu venue qu'an dut huevre laissi[e]r,
Li maistres s'est asis par delés .i. clochier,
Et li ovrier i vienent que il devoit paier.
Celui qui miels enporte, si a tresel denier.
Li maistres vint avant, si commence à paier.

[Puis apela Renaut, sans point de delaier] :
« Amis, veneis avant, por lo cors saint Legier.
A vos n'a nus covent, n'i a for[s] do paier.
Prenes ce qu'il vos plait, n'i a rien del neier. »
Renaus passa avant, si a pris .i. denier.
« Ostes, ce dist li maistres, por lo cors saint Richier,
Sis en aures au mains, que ge ne voil pechier,
Et mais cascun jor .xii., se voleis gaaignier,
Car ains ne vi et mont nul tres si bon ovrier. »
« Sire, ce dist Renaus, ice fait à laissier.
Hu[i] mais n'en aurai plus, par les Sains desoz ciel.
Ge voil avoir aumosne, si me veul travellier ;
Et si n'en parles ja, por amor Dieu do ciel.
Ge ne voil fors ma vie por mon cors solagier. »

« Amis, ce dist li maistres, ice fait à laisser.
Vos pa[n]res à vos chois, ne vos quier rien neier. »

Tot issi l'ont laissié, n'en vellent plus parler,
Et Renaus s'en ala en la vile osteler.
Si achata do pain, n'ot plus à son soper.
Lendemain vint à l'euvre, quant il dut ajorner,
[Mais n'i trova nului, s'est alé aorer]
Devant l'autel saint Pere, por la messe escoter
Que chantoit l'archevesques, [car] il devoit errer.
Issi com el fu dite, vindrent maçon ovrer.
Quant amont sont monté ò vellent governeir,
Il demandent l'ovrier qui tel fais selt porteir.
Quant Renaus a oï l'un et l'autre parler,
Il est venus à elx et prist à demandeir
Se il voloient pere o mortier por ovrer.

« Oïl, amis, [font] il, venes en aporter. »
Adonc sailli Renaus si tost comme sangler,
Pere et mortier aporte si com ot demander.
Issi ovra .viii. jors, molt fist son cors pener,
Si ne prist c'un denier au vespre o au disner ;
Del pain en achetoit, ne [voloit] del goster,
Et si ne but for egue au main o au soper.

Ensinc ovra Renaus, ne puet estre celé.
Quant à aucun faut pere, tost en a aporté ;
Li autre porteor sont ariere torné,
Mais li ovriers saint Pere fu de tot apelé.
Quant li autre lo virent, si en sont aïré.
Li uns a dit à l'autre, qu[a]nt fure[n]t aüné :
« Par Dex, icist ovriers nos a toz reculé,

Del tot somes arriere por s'amor reüssé.
N'i gueaignerons mais .i. denier moneé.
Li diable d'infer l'ont ici amené.
Cascun des maçons sert tot à sa volenté,
Tot jors aporte pierre errament à plenté. »
Adonc parla .i. d'ax qui ce ot escouté :
« Seignor, se vos m'aidies, si soie ge sauvé,
Jamais ne verra home qui soit de mere né.
Vez vos là cel anglet qui si est reculé ?
Quant nos seromes [ja] trestot ce sus alé,
Il s'ira là gissir si com a costumé,
O son pain mangera come chaitis clamé.
Ge irai par derriere o .i. mal an[t]essé,
Deci en la cervele sera escervelé.

Puis aurommes .i. sac, si vos plaist, apresté,
Tantost iert mis dedens, toz iert, acoveté.
Puis en iron au Rin, dedens sera gité.
Dont iert sargiés li sas en un bast acesmé,
Si com faison tot jors, [si sera ramené].
Ja nus ne provera que aions si ovré. »
Quant li traïstre oïrent lo felon parjuré,
A ce que il a dit, se sont tuit acordé.

A ce que il a dit, s'acorderent entr'aus.
Quant de disner vint ore, s'aprestent lor mertiax.
Les plus maistres maçons et les plus principax
Lo [moustier] ont laissié, si s'en [v]ont as osteax.
Mais tuit cil sont rem[e]is o les cuers desloiax.
En .i. anglet se colche[n]t, covert de bons quarriax.
Quant veü ont Renaut qu'il n'i entent nus max,

Seoir en son anglet por faire ses aviax,
Li dui vont par deriere, antessé .ii. mertiax.
Tot por pas i aleirent come faux desleax.

Ensinc vont li traïtre que Dex puist maleïr.
Quant pres sont de Renaut, si lo corrent ferir,
De ci qu'en la cervele font les mertiax venir,
Et Renaus [chiet] avant, l'arme en covient partir.
Li traïtor l'on[t] pris, cui Dex puist maleïr ;
En .i. sac l'ont boté, si l'ont fait bien covrir.
Puis en vont as ostex qui miels miels par aïr.
Molt i demorent po, ez les vos revenir

Là où sorent lo sac, si lo corrent saissir,
Puis l'ont mis el charret, si lo font recovrir.
Adonc tirent as cordes errament par aïr,
A tot ce vont au Rin por lo baron laidir.

Or s'en vont li traïtre cui Dex puist mal doner,
Tot droitement au Rin, si com suelent errer,
Et quant vint au rivage là ò suelent hanter,
Errant pristrent lo cors, qu'i[l] vellent effondrer.
En .i. batel l'ont mis, sel font aval aleir.
Puis sel laissent en l'eve molt belement coler,
Puis [se] traient arriere por lo batel cobrer.
Quant il sont bien chargié, [sont mis] el retorner.
Si com li maistres vint de l'ostel de disner,
Vit venir lo charroi, si a pris à jurer
Que bien li est avis que il doie ajuster,
Que tost orent disné, bien porent veoir cler,
Que des or an avent vïelent bien ovrer,

Que ja ont lo cherroi demi fait amener.
« Maistre, font li traïtre, or penses del gaber. »

Li maistres se merveille que si tost font l'ovrag[e]
Li felon li demendent issi com par eschar :
« O est l'ovriers saint Pere qui vos vint devers Bar ?
Il s'en va san[s] congié, pené a trop sa char ;
Jamais ne finera, ce vos di, jusqu'à Bar,
Si venra sa moillier et son enfant Grumar. »
Quant li maistres l'oï, si à juré sain[t] Mar,
Miels les vaudroi[t] toz estre par de delà [la] mar.

« Maistre, dist li traïtre, vos dites vo voloir ;

[Ne cuidiez qu'à l'ovrier feïssiens mal avoir],
Mais ne lo faissons mie por l'or ne por avoir,
Por crieme del pechié qe i devons avoir,
Qui por del vostre ovroit et avoit son espoir. »
A itant l'ont laissié si com en [n]on chaloir.
Et li cors fu en l'eve par lo felon savoir.
Tant ala tornoiant à force et à espoir
Qu'il chaï el chasnel qui est parfont et noir ;
Si [vait] comme carriax quant il doit esmovoir.
Il s'en ala avant, mis est à esmovoir.
Mais Dex i fist miracles qu'an doit amentevoir,
Que trestuit li poisson i vienent à pooir.
Deci qu'à une lieuze, par lo Jhesu pooir,
N'i a rem[e]is poisson qui force doie avoir.
Tot droitement i viegnent là où orent esp[oir].
Li gregnor vont avant qui avoient pooir.
Par lo commandement de Dex lo pere voir
Ont si tenu lo cors qu'il ne se puet movoir ;

Si [l']ont tant soulevé que Deu dona lo soir,
Par de desures l'eve firent lo cors paroir,
Dont i vint tel clartés par lo Jhesu voloir,
Bien i parut trois cierges [que] l'an vit cler ar[doir] ;
Et les angles chanter et haus chans esmovoir.

Si li font tel servise, comme il dut avoir.

Par la vertu de Deu lo pere roi amant,
I ot tel luminaire et arrier et avant
Que il parroit de voir que l'eve fust ardant.
Por tote la cité en est merveille grans.
Vinrent homes et femes por [veïr] tel samblant.
De monseignor saint Piere qui bien est là avant,
Vint la processions, l'arcevesques devant,
Et en apres li clerc molt hautement chantant.
Desus l'eve s'arestent, n'ossent aler avant,
Et virent par desus lo cors [aparissant].
Et dit li uns à l'autre : « Molt me vois merveillant.
Que est ce en cele eve que Dex par aime tant ? »
Ce dist li arcevesques qui tant par est vaillant :
« C'est un saintismes cors d'aucun bon g[u]eaignant
[Ou de prestre ou de moinne ou d'aucun peneant].
Tant l'aime Damedex, li peres toz puissans,
Qu'il ne velt lo cors perdre, ce est aparissant.
Ales quere .i. batel sans nul arestement.
Dex lo tient desus l'eve par son digne commant. »

Li miracles fu [biaus] que Dex fist por Renaut.
Quant fu fait li servises des angles baut et h[aut],

Et li poisson s'esmuevent tot erraument piechaut ;
Vers la rive lo mainent trestot à .i. sorsaut.
Quant lo virent clergie, merveille en furent baut.
« Par Deu, dist l'arcevesques à .i. deen Tiebaut,
Molt fait Dex por cest cors, car en lui rien ne faut.
[Vez] Deu lo nos amoine, n'i a mais que .i. saut. »
Atant fu au rivage et l'arcevesques saut,
Et a saissi lo cors et l'a levé en haut,
Et li poisson s'en vont et [la] grant clartés faut.
Li angle s'en revont avec lo Dex en haut.

Quant li cors fu à terre, issi com oes dire,
L'arcevesques s'eslaisse et tot lo sac desire.
En apert vit lo cors qui ot soffert martyre,
Lo chief ot depecié, n'i ot [mestier de mire].
Quant lo voit l'archevesque, en haut commence à dire :
« C'est li ovriers sai[n]t Pere, par lo cors de saint Cire.
Deu ! [qui] li a ce fait, comm'a esmeü d'ire ! »
[Atant i vint li maistre, quant il oï ce dire ;]
Bien lo vit et conut et n'a talent de rire ;
Il a juré par ire, [par] lo cors de saint Syre,

C'ont fait si compaignon qu'envers lui orent ire.
Il a gardé avant, si com il [ert en l'ire],
Vit toz le[s] porteors ò cascuns se detire ;
Il menoient tel duel, nus ne porroit decrire.
Quant li maistres lo voit, envers [eus] se detire :
« Fils à putain, traïtres, ja n'aies vos remire.
Par vos est il ocis et mis à tel martire.
Certes se lo neies, ge lo ferai desdire.
J'en sui pres de mostrer, [sel voles escondire]. »

Quant li traïtre orrent lo maistre si parler,
Il s'escrient en haut, si com pooient crier :
« Merci por Dex, seignor, nos nel poons celer
Que par nos ne soit mors, molt nos en doit peser ;
Digne somes [à] pendre et toz vis demembrer .»
Quant l'archevesques l'ot, si [les] fait apeler :

« Ja por ce n'i morreis, nel porroie endurer ;
Mais aleis en issil, gel vos voil commendeir.
Et penses de vos vies belement amendeir. »
[I]l issirent tantost, n'i vellent demorer,
Lo saint cors [fist li veskes] ens el mostier porter.
Quant la messe fu dite, et ce vint au [finer],
Cil chapellain corrurent estoles afubler,
Meïmes l'arcevesques s'en ala adober.
Et la messe fu dite, lo sarqueu font parer.
La processions vint, si commence à chanter,
Et .iiii. baron vindrent por lo saint cors lever,
Mais onques ne lo porent de la cherete oster.
Quant li baron lo virent, si lo[r] puet molt grever,
Et dit li uns à l'autre : « Or poons veoir cler,
Nous ne somes pas digne que l'an deon porter. »
[Quant il einsi ploroient, li chars prist à aler] ;
Par la vertu de Deu qui se laissa pener,
Suit la procession que devant vit aler.
Quant li clergié lo virent, Deu pristrent à loer
Et de molt grant pitié tenrement à plorer.

Issi s'an vait li chars, com vos poes oïr,
Devant en vont li clerc que l'an ne dut tenir.

Quant sont fors del mostier qui est biax à plaisir,
Trestot entor la tombe que faite ont à lissir,

Sont arangié li clerc, bien les puet l'an veïr.
Droit par devant la fosse qu'an avoit fait d'aïr,
Fu toz pres l'arcevesques por lo cors recoillir,
[D'autre part li deens qu'à lui doit obeïr].
Issi com il cuiderent lo saint cors enfoïr,
Li charres passa oltre, li cors ni volt gissir,
Parmi les clers passa, nus ne l'ossa saisir,
Droit à la maistre rue velt son chemin tenir.

Or s'en ala li cors, s'a coilli son viage.
Quant li clergie lo virent, si muent lor corage ;
Sachiez, grant duel avoient tuit cil qui sont d'aage.
« Seignor, dist l'arcevesques, de ce sui ge toz sage.
C'est .i. sai[n]times cors et hom de grant parage,
Ne viaut ci reposser, ains viaut quere autre ostage.
Por Dex, alom apres por veoir sen [estage].
Par icel Damedex qui me fist à s'ymage,
Jamais ne finerai ne penrai herbergage
Devant que ge saurai ò penra son ostage. »
Don se sont esmeü li preudon et li sage,
Chevalier et borjois laisserent lor mesnage
Et dames et puceles qui orent bon corage ;
Apres lo saint cors vont, laissent la cite large,
Li clergie vont avant qui orent doumesnage.

Issi s'en va li cors, si issi de Coloigne,
Apres vont li borgois, chevalier et chernoine.
Li clergie vont chantant, cele fu lor esso[i]ne.
Et li sains cors s'en vait droitemens vers Tremoigne.

Lo jor erra .x. liues de greignors de Bergoigne.
Par deles une vile qui ot à nom [Ceoigne],

S'aresta li sains cors, onque n'i quist essoine.
Par tote la contrée deci que vers Enbroigne,
I vienent li malade qui de cors ont vergoine.
Il gaitierent la nuit cele bele besoigne.

Issi avint, baron, com nos conte l'estoire,

Lendemain par matin revint la sainte gloire,
Et li saint cors s'esmut, devant ala son oirre.

Li autre vont apres qui orent bon mimoire.
Et ge, por amor Deu, baron, que conteroie ?

Tant tindrent lor jornées, et ce nos fait à croire,
Qu'il vindrent à Tremoigne là ò en est l'estoire.

Si com sont vers Tremoigne que li mostier aperent,
Tuit li saint de la vile tot de loing en sonerent.
Quant li clergie lo virent, merveille lor samblerent.
Par tote la cité les noveles alerent,

[Et li homme et les femmes cele part assanblerent].
De la vertu qu'il virent, Damedex en loerent,
Et molt i ot de cels qui tendrement plorerent.
Au mostier Nostre Dame, là ò les gens aperent,
Ez vos .ii. arcevesques qui en haut lor conterent
Que .i. sains cors venoit, orendroit lo passerent ;

Si n'est homme ne feme ; tot por voir lo[r] conterent ;
Et si [mut] de Coloigne, que il lo demanderent.
Apres vient l'archevesque et li clerc qui chanterent.

Si comme li cors vient, li malade sanerent
Qui tochent à saint cors et sor ax l'adesserent.
Quant li clergie l'oïrent, Damedex en loerent.

« Seignor, dist l'archevesques, quant il [ont tot] oï,
Alons nos revestir, por amor Deu vos pri :
Encontre cest saint cors qui si nos vient issi,
[Ferons] procession, ge lo lo bien issi.
Il remenra çaiens, [loiaument vos affi].
Dex nos a fait samblant, molt bele vile a ci ;
Li saint sonent par ax, tels vertus mais ne vi.
Ge cuit ce est mes sires qui ensinc s'enfoï.
En aucun de [ces] bois l'ont li larron murdri,
Et ci se velt gissir là où il [fu] norri. »
Quant Aymons ot l'esvesque, si est avant sailli,
Et Yvons ses chiers freres qui estoit avec lu[i],
Aalart et Guichart et Richart lo hardi ;
Tuit erent à Tremoingne, venu par .i. juesdi,
Por demander novelles de lor chernel ami.
Alarz parla premiers qui estoit [palazin] :
« Sire evesques, por Dex, fait il, alomes i.
Je cuit vos dites voir, el cuer [me tient ainsi]. »

La processions vient, richement ordonée,
Li clerc en vont chantant à molt grant alenée.
Tuit issent de la vile de Dex enluminée.
Ases pres de la porte ont la biere encontrée.

Issi com il [i] vindrent, sans plus de demorée,
Arestut li cherrois, verités fu provée
Quant l'esvesque lo vit, durement li agrée.
Il en vint à la biere qui fu encortinée,

Voiant tot lo barnage l'avoit descovertée,
Puis fendi lo suaire, si avoit fait fumée,
Tantost conut lo cors, s'a la color muée.
Quant voit qu'il fu ocis, s'a la chiere levée,
En haut s'est escriés à molt grant alenée :
« Gentils hom debonaire, com est ta force alée !
Haï, Renaus, mar fustes ci à forte jornée.
Dex ! com il fu hardis, sainte Virge honorée,
Qui si vos a, biax sire, cele teste entamée !
Par Dex, se il en dit à nesun sa pensée,
Ja ne vos forfeïst por d'or une charrée. »
Quant Aymes vit l'esvesque, si vi[n]t de randonée,
Aalart et Guichart, sans nule demorée.
Par desus lo saint cors et sus la charetée
Sont pasmé li enfant .vii. fois de randonée,
Et si frere ausiment, verités fu provée.
Au redrechier i ont grant dolor demenée,
Tante paume batue, tante crine tirée.

Es pres desoz Tremoigne ot grant duel de Renaut.
Si ami lo regretent et crierent en haut :
« Gentils dus, com mar fustes, il n'est nus qui tant vaut.
Diex ! qui vos a ce fait, com m'a mort en sorsaut ! »
Este vos l'archevesque qui de crier fu chaut :
« C'est Renaus li vaillans qui tant par estoit haut. »
Il vient à ses amis, n'i avoit fait c'un saut,
Hautement s'escria, à parler haut ne faut.
[« Baron, dist l'archevesque, soiez et lié et baut :
Sains hons est o les angles, aveuques Diu en haut.] »

Molt par fu grans li diax que chascuns demena,
Et Yvons vint avant et si lor demanda
Où il pristrent son pere et qui ocis lor a.
« Amis, dist l'archevesque, volentiers dit sera.
Oan vint à Coloingne, ge cuit, Dex lo manda
Et au mostier saint Pere comme povre amena.
Lo mortier et la pere à son col i porta.
Lo jor prist .i. denier, do pain en acheta.
Il ne volt plus mangier, de l'eve bu i a.
Quant li povre home virent que si grant fais porta,
Traï cuidierent estre, cascuns s'en aïra,
Et dit li uns à l'autre : « Icist nos honira,
Qui huevre por neant ; arriere nos metra. »
Por la crieme de lui, par Dex qui tot forma,
L'ocistrent li traïtre, issi com il manga
Son pain en .i. anglet, que porté avoit là.
Puis fu ruiés al Rin, nel mescrees vos ja.
Dex i fist telx miracles, que merveille sambla.
Car li poisson de l'aigue cascuns s'i aüna ;
Desus l'eve lo tindrent que ne se remua.
Dex i fist tex miracles, clarté i envoia.
Par tote la cité la novele en ala.
Sel gitai fors de l'eve, li Deens m'i aida.
Cil qui ocis l'a voient, nus d'ax ne lo noia,
Mais aler les laissames, li consels lo loa.
An cest charret fu mis, el mostier s'en ala.
Quant la messe fu dite, tot par li s'en torna
Et issi del mostier que hon n'i adessa.
Nos venimes apres por savoir qu'i fera.
Onques ne vi malade qui à lui adessa,

18470Maintenant ne fust sains et quant il s'en ala.
[Or est ci arrestés, ne sai se demourra.] »

Quant li baron oïrent qu'il est si faitement
Que Dex fist tex miracles por lui [apertement],
Cascuns se conforta et sel fist liement ;
18475Puis ont saissi lo cors qui flairoit durement,
Au mostier Nostre Dame fu porté erraument.
Encore gist en fier, ce sevent bien la gent,
Sains Renaus est [només], por Dex soffri torment.
Or prions cel seignor por qu'il morut briement,
18480Qu'il nous prengne à tel fin par son commandement
Que ne perdons les armes par engin de serpent.
Ici faut de Renaut o lo fier hardement.

Si fil tindrent sa terre et tot son chastement,
Puis ne vesquirent gaires apres cest finement.
18485Tant ama li uns l'autre que n'i ot mautalent.
Nus ne vit tele amor si enterinement.
Si orent puis grant guerre con[tre] mauvaisse gent,
Mais jamais ne verrés en als afaitement.
En pais et en amor fais mon definement.

Explicit la mors de R. Montalbain.

Gardez ne reculles, por Deu de majesté,
Que .K. s'en revoist dolanz et aïrez.

Pendant qu'on tuait son époux, la duchesse racontait à ses fils Maugis et Vivien un songe qui l'avait effrayée. Maugis promet que s'il arrive malheur à son père, il saura le venger. Arrive le corps. La duchesse s'évanouit. Les messagers disent ce qui s'est passé. On rend les derniers honneurs au duc et l'évêque tâche de

consoler la duchesse ; mais ses deux fils avertissent Girard de Roussillon. Tout à la fois l'on apprend à Paris la mort de Beuves et Charles reçoit un messager de Girard qui lui déclare la guerre. Cette guerre, néanmoins, est à peine indiquée et la paix est conclue. Puis Charles tient sa cour à Paris. Bertelès et Renaud ont ensemble la célèbre partie d'échecs.

Voir pour cette version, à partir de la querelle de Renaud et Bertelès (Bertelos dans B) le texte de B donné dans l'introduction à la description du manuscrit de Peter-House.

Et li baron s'en tornent, n'i sunt plus atargié,
Parmi le bois d'Ardane là se sunt adrecié,
Par le val de Noiron là se sont adrecié,
Droitement as Espax, illuec se sunt ficié,
Desor l'eve de Muese iqui se sunt logié ;
Là ont li vaillant home .i. bel liu espiié
En mi leu d'une mote desor .i. desrochier ;
Iluec font .i. chastel et fremer et drechier,
De par tote la terre font venir les ovriers,
Les païsans des viles et les menus ovriers ;
Les fossés font parfons, les palis ont ficiés.
Renaus et tot si frere i ovrent volentiers,
Sovent portent les peres, si font li [charetier]
Et servent les machons de chaus et de mortier.
Et jo que conteroie ? dedans .i. an entier
Fu li chastiax si fors sur la rocs dreciés.

Cette amplification prosaïque me semble s'inspirer du passage de la version BC, où les Fils Aymon font œuvre de charretiers pour enlever le convoi de Charlemagne. V. v. 2082, note. Elle pa-

rut légitimée au trouvère par le développement donné partout à la construction de Montauban.

P.Gardez vos des Espaz, ne vos chaut aprochier,
Car fées i conversent, ne vos quier anoier.
Assez tost i porriez tiex .vii. ans acointier.
Ja n'esteuvroit por nos Renaut escherguetier.
C.Gardez vos des Enfans, ne vos caut d'aprochier,
Car fort i converserent, à celer nel vos quier.
Ja nes istroit Renaus por nos escorgaitier.
B.Gardes vous des Enfants, ne vous caut d'aprochier,
Car s'ainsi y conversent, à cheler ne vous quier,
Ja Renaus n'en istra pour nous escargaitier

Cet B ne comprenaient plus le texte

La gent Richart aquillent maint mul et maint sommier
Chargié d'or et d'argent et de maint paile chier.
Les charetes le roi où furent li denier,
Li engin por ruer et li picois d'acier
De quoi voloit li rois toz les murs depecier.
Guichars et Aalars se firent charetier,
Tot droit vers Montesor pensent du repairier,
Mès n'orent pas alé le trait à .i. archier,
La charete devant se fiert en un fangier.
Onques chevaus n'i sot tant traire ne lancier
Que d'iluec l'en peüssent remuer ne haucier.
Lors descendi Guichars desoz le limonier.
Aalart escria : Frère, venez m'aidier.
Et quant le voit ses freres qu'il fu enz el fangier,
Il est entrez el brai jusques pres del braier,
D'un des piez le boutoit, des mains sachoit arier.

Frere, dist Aalars, qui t'a fait charetier,
Mauvesement t'aprist, tu ne t'en sez aidier.
Monte sor ton cheval, laise cel aversier.
Onques li nostres peres n'ot si vilain mestier.
Quant Guichars l'entendi, n'i ot que courecier.

Aalart, que dis-tu, par cors S. Richier !
Ja nus hon ne devroit nule rien commencier,
[Se nel metoit ad fin, che t'os bien affichier.
Chi est tous li avoirs, li ors, et li denier.
Bien nous en tenroit Charles à recreant lanier.
Se pour paour de li laissiens chechi arrier.
Se chest avoir poons en la roche puier,
Ne sera despendus devant un an entier.
Moult en ferons le roy durement courechier.
Jamais si bien de lui ne nous poons vengier ;
Et si me tournera à moult grant pourficier.]
Ja Dex li rois poissans ne me gart d'encombrier,
Puis que Dex m'a doné cest avoir gaaignier,
Se je ja le guerpis de tot .i. an entier,
Tant qu'il en seront mort .xl. chevalier.
Par foi, dist Aalars, je t'irai donc aidier.
Isnelement et tost descendi del destrier.
Tot maintenant s'en va à la roe apoier
Et Guichars d'autre part refu au senestrier.
Et Richars est montez desus .i. olivier,
Et frappe les chevaus, si commence à huchier :
Seignor frere, avant, por Deu le droiturier !
De cest avoir seront riche li soudoier.
Teus assemble l'avoir à petitet mengier,
A jeüner le jor et à la nuit veillier

A povrement vestir, à sovent baaillier,
Que il fait poi de bien, ce puet on tesmoignier.
Je me fi bien en Dieu qui tot a à jugier
Que se nos en poons à tot ce repairier,
Que cil qui l'amassa le comperra moult chier.
Qui donc veïst Guichart et Aalart le fier
Et Richart les chevaus et destraindre et coitier,
Des jenous et des mains à la terre apoier ;
Les pierres engouler et as dens ecragier,
Moult par eüst dur cuer qui n'en eüst pitié.
Tant lor a Dex doné à cel cop esploitier
Que hors sont del mal pas, n'i ot qu'esleecier.
Or s'aroutent apres tout .iii. li chevalier.

Tout furent aquilli et chevax et somier,
Si ot vaches et bues assez plus d'un millier
Que Charles amenoit por son cors aaisier.
Renaus les voit venir qui fu au fenestrier,
Forment se merveilla qui furent cil sommier.
Il est encontre alez par .i. petit sentier.
Quant il les coisit bien, n'i ot qu'esleecier :
Ses .iii. freres corut acoler et baisier.

D'une part i court Muese qui mont agent gravier,
Et d'autre part Cemoy qui de la roche chiet ;
Ons i prant les saumons qui bien sçait peschier.

Je reprends en entier la forme particulière à B C ; elle se sépare de la rédaction L au vers 2172 où est mentionnée l'escarboucle.

.....qui valoit maint denier.
Renaus, quant il le vit, sel prist à convoitier.
Il jure dame Diu qui tout a à jugier,
Que à petit de terme l'ira il calengier,
Se Dix li veut sauver son bon courant destrier.
Chertes, se il le dist, bien le puis avoier.
Karlles fu à son tref qui le corage ot fier,
Si apela Aimon qui moult fist à prisier.
Aimes, chou dist li roys, com porrons esploitier ?
Sire, chou a dit Aimes, bien vous sai conseillier.
Car prendes, s'il vous plaist, un sage messagier,
S'envoies à Renaut vo parole nonchier
Qu'il vous rende Guichart, son frere qu'il a chier,
Et amender le fache Renaus au cors legier
De Bertelot (sic) qu'il tua au ju de l'eschekier.
Puis si faites Guichart ou ardoir ou noier
Ou morir de tel mort que vostre plaisir iert.
Pour itant se porra de la guerre apaier.
Ales y, fait li roys, entre vous et Ogier.
Et chil y sont alé sans nesun delaier.
Se Dix ne les sekeurt qui tout a à baillier,
Jamais ne les verra l'emperere au vis fier.
Desoremais commenche canchons à enforchier
Que nus hons n'oï mais del tans le roy Lohier,
Mais jou n'ai soing de plus la canchon enforchier.
El castel sont entré par la porte Gautier
Et trouverent Renaut el grant palais plenier.
Ains de lui saluer n'ont soing de traveillier.
Aimes l'a apelé qui le corage ot fier :
Renaus, biax tres dous fix, fai la guerre laissier.

Bien ses que mes fiex es, de ma franche moullier,
Bien deveroïe d'ire et de duel esragier

Quant je voi mes enfans de ma franche moullier
Biaux et fors et puissans et nobile guerrier
Qui me devroient amer, servir et tenir chier,
Et je auls comme fis honnerer et aidier,
Et le[s] me convient si haïr et guerroier.
Mal dehait ait li roys qui me fist fianchier
D'aler contre mes fix que j'avoie chier,
Lors courut à Renaut sans plus de delaier.
Qui li donnast .c. mars et d'argent et d'ormier,
Ne se tenist il pas que nes alast baisier ;
Si tres fort a plouré que je nel sai nonchier.
He fix, dist li dus Aimes, que je avoie chier,
Onques riens tant n'amai, che sachez sans boisier.
Mar te guerroie, las, quant ne te puis aidier.
Quant Renaus se senti de son pere embrachier,
De la pité qu'il ot commenche à larmoier.
Qui veïst Aalart et Guichart souspirer
Et l'autre [frere] aussi ses cheviaux esrachier,
Trop par eüst dur cuer que pité n'en preïst.
De la pité des freres pleurent .c. chevalier.
Guichart se couroucha, si commenche à tenchier :
Peres, fait-il au duc, Dix vous doint encombrier.
Moult par eustes le cuer felon et pautonnier
Que sans metre en prison, sans batre et sans lanchier,
Fourjurastes ainsi les fiex de vo moullier.
[Mais] par ichel seignor qui tout a à jugier,
Se ne cuidoie avoir fors de Diu repairier,
Je vous fenderoie ja enfresi qu'el braier.

Biax fix, chou dist li dus, ne vous caut d'aïrier.
Jou ne puis pas faillir mon seignor droiturier,
Quant tu ne viens à droit à sa cours repairier.
Or vous tenes tout coi, ne vous caut de plaidier.
Le message Kallon vous vaurrai anonchier.
En vo terre est venus pour trestout essillier,
Et vous, s'il vous puet prendre, fera vif escorchier.
Par nous vous mande chi, à cheler ne vous quier,
Guichart li envoies, vo frere c'aves chier ;
A fourques le pendera ou le fera noier.
Peres, chou dist Renaus, or laissies le plaidier.
Par la foi que je doi au baron .s. Richier,
Se tant ne vous amasse entre vous et Ogier,
Je vous feïsse ja tous les membres tranchier.
Guichart n'est mie pris, n'encor mel voi noier.
Ains auera l'emperere moult d'anuis mestier

Que il puist nul de nous de neant damagier.
Ales vous ent arriere, bien li poes nonchier
Que pour lui ne feroie valissant .i. denier.
Je lui presentai droit, voiant maint chevalier,
Onques ne le daigna ne prendre ne baillier.
Renaut, chou dist li dus, à cheler ne vous quier,
Puis que jou ne vous puis à sa merchi ploier,
De moi vous gardez bien, que vous auera mestier.
Lors se sont repairié entre lui et Ogier,
Si ont tout raconté Klm. au vis fier
Que Renaut ne ses freres ne pueent amainier.
Quant l'entent Klm., le sens quide cangier,
Et a dit as barons : Par le cors .s. Richier,

Je ne finerai mais, ses arai detrenchiés.
Or est li empereres à Montesor venus…,

Et amender le fache Renaus au cors legier.
De Bertelot qu'il tua au ju de l'eschekier.

Trop a riche pomel desus son tref li rois,
.i. escharboucle [i a qui vaut tout Amienois].
De toz sens en voit on .iiii. lues ou trois
Ja tant ne fera nuit. Forment l'aime li rois.
Je li chalengerai ainz que viegne li soirs ;
S'il estoit en ma tor, il ne l'auroit des mois.
Or ont cil du chastel entendu et oï
Qu'au tref l'empereor iront tot aati.
De lor armes se sont apresté et garni,
Et issent du chastel, ni ot noise ne cri.
Quant les virent François, moult furent esbahi.
Li rois saut de son tref, tot à pié s'enfui,
Au tré [Aimon] s'en vait qui contre lui sali.
Sire Aimon, dist li rois, por amor Deu merci.
Renaus et si baron m'ont chacié jusques ci.
L'escharboucle ai perdu que je ai tant cheri.
Sire, ce a dit Aimes, ne vos esmaiez si.
Bien serez secoru, se Dex l'a consenti.
Lors s'arment li François, si enforce li cris.
Et Renaus et li sien ne sont pas esbahi.
Trenchent cordes et pieus aval le pré flori.
Le tref le roi ont fait à la terre flatir.
Renaus vint au pomel, si l'a moult tost saisi,
Où l'escharboucle fu qui vaut [la tour] David.
Entre ses braz le prent, du paveillon issi,

Et tuit si compaignon, la dame Deu merci,
Onques n'i ont perdu vaillant .i. parisis.
Mais se Dex nes secort, il n'ira pas ensi,
Que li François se sont armé et fervesti :
Le champ ont commencié à eure de midi ;
Ne s'en torneront mès, s'ierent cop departi.
Or s'en vont li François tot rengié et serré,
Renaus se retorna, si a [l'ost] esgardé,
S'en a veü issir maint chevalier armé ;
Tout en furent couvert et la terre et li pré.
E Dex ! ce dist li rois (corr. li dus), or ai ma volenté.
Lor omes apela, si lor dist : Ça, venez.
Seignor, ce dist Renaus, por sainte charité,

Moult est granz li tresors que avons conquesté.
Li queus le portera amont à sauveté,
Cil qui l'enportera, par ma crestienté,
Ara .lx. m. de fin argent pesé.
Sire, dist (corr. font) li baron, por coi aves parlé ?
Qui ja l'i portera, ja n'ait il jor santé
Tant qu'ançois soient mort .cccc. adobé.
Ja, se Deu plest le roi, ne nos ert reprové.
Mès retornons à aus, tot erent desreé ;
Se li cuers ne nos faut, tot seront vergondé.
Quant Renaus l'entendi, s'a le cheval hurté,
Une lance de sap a point enmi le pré,
Le pomel point el fier où moult a de bonté.
L'escharboucle i estoit qui valoit maint regné.
Or seignor, dist Renaus, vez me ci apresté.
S'or i vienent François, par ma crestienté,
Moult chier le comperront, ainz qu'il l'aient cobré.

Lors sont en contreval d'un tertre devalé.
Ja sera li estors, moult seront aduré.
Renaus ala devant sor Baiart le coisé,
La lance roide el poing, l'escu encantelé ;
60Ou premier front devant a son pere encontre.
Quant Renaus voit son pere, moult a le cuer mari.

Les deux récits se rejoignent à ce vers 2290. Au siège de Montauban Richard enlèvera l'aigle d'or qui surmontera tente du roi. À la fin de l'épisode de la Course, l'escarboucle est l'ornement de la couronne que Renaud refuse de rendre à Charles.

Par Dieu, biax sire peres, por quoi nous haiez ci ?
Par vous deüssions estre et [tensé] et cheri,
Mès bien voi que vous poise que tant somes gari.
Forjurez nous aves.....

Perez, ce dist Regnaus, tout ce laissiez es.er.
Ja vous verra li rois...

Et Hervix esperonne tout nu le branc d'acier.
Et cerche les ostès et devent et darrier,
N'an treuve nul dormant qui ne tranche le chief.
.xxxvi. chevaliers a les chiez rooignet.

M Là aval sousterrin orent fet assemblée.

Il est parlé de ce souterrain aux v. 2699 et 2710.

Dyables en devroit l'ame de lui porter.
Tere, comment ne pars ? comment porrai durer ?
Que ne m'as englouti, quant me vois meserrer ?
Ahi ! mors, c'or m'ochis. Pour coi m'en eskiver,

Quant j'ai fait mes enfans en tel meschief aler ?
Effoudres, c'or deschen, si me vien acorer.

Jou meïsmes ai fait dont il m'estuet plourer.
Tout che m'a fait li roys qui me fist forjurer.
Mais par ichel Seignour que devons aourer,
A petit d'ocoison le ferai comparer.
Mar me courouchera, s'il ne se set garder.

Ce développement, dans sa rhétorique naïve, achève de mettre en relief le caractère d'Aymes dans cette partie du poème.

Vous porterez mes noches qui tant ont de bontez.
Elles valent .m. Lb. de deniers moneez.
.v. pieres i a qui moult ont grant bontez.
Se votre avoir vos faut, si en emprunterez,
L'en vos croira bien sus .c. Lb. moneez.
Dame, ce dit Renaus, Dex vos en sache gré.

Or commenche canchon qui des le tans Elye
Ne fu si boine en plache par jougleors oïe,
Ensi com Montaubens et la tor fu drechie
Qui tant par fist Karlon anui et felonie ;
Ensi comme Renaus à la chiere hardie
Conquist le roy Begon à la tiere enermie :
La bataille fu grans et fiere l'aatie ;
Et comme il emporta la couronne polie
Del riche roy Karlon qui Franche a eu baillie
Quant il vainqui le cours devant la baronnie
Quant bien li fist Maugis à ichele envaïe.

Mprésente ici à chaque instant des lacunes de plusieurs vers, ce qui est regrettable, car cette partie du texte de L est très défec-

tueuse. Je rappelle à ce sujet les remarques faites à l'introduction sur les caractères particuliers de ce manuscrit.

Entresi à v ans n'i paieront noient ;
Et chil qui la cauchie paiera bonnement
Tous les jours de sa vie i maindra franquement.
Dont veïssiez venir escuier et serjent,
Vavassour et vilains, menesterex avant ;
Leur avoir i amainent et or fin et argent,
Et tout chen qu'il avoient, n'i lessierent noient.

↑ 4204M sunt bouchier et li chent cangeour. Metz : macetrier.

↑ 4211A Et Regnaus tient maisnie par mont fiere vigor.

Carles, li rois de France, ot le cuer moult irié
Por Montauban le fort que Renaus a drecié ;
Ses homes apela, dit lor a et noncié,
Et il i sont venu sans point de detrier.

En somme la laisse de C répond à la suivante : Karles, nostre emperere, ot le cuer forment lié. En effet, après les vers cités ci-dessus, on continue : Atant ez .i. mesage qui descendi à pié. Le message, l'offre de Roland, le récit de la guerre tiennent en 26 vers. Les cinq vers du petit discours de Roland,

« Sire, droiz emperere molt vos voi esmaiez, »

sont, sauf l'orthographe, conformes à notre texte, ce qui indique que la laisse sur l'arrivée de Roland a été volontairement et inexactement remplacée par les quatre vers cités. Les 50 premiers vers de la laisse suivante sont résumés ainsi :

Escorfaus li païen est à Carlon livrez.
« Biaus niés, ce dist li rois, vos [doi] merciz et grez. »
Lors apela [N]aimon : « Biau sire, ça venez.
Comment le fait mes niés, quant fu as Turs mellés ? »

Ici s'intercale dans la plupart des manuscrits (sauf L M) un épisode qui a été également conservé dans la rédaction populaire en prose, dans le Renout et le Reinolt. Je le reproduis d'après le texte de l'Arsenal corrigé çà et là. Le texte de C comprend en outre d'autres longs développements d'une bouffonnerie grossière.

Amedui li barons se sont acheminé.

Or dirons de Charlon le fort roi coronné,
Qui apela Naymon et Ogier l'aduré ;
Forcon de Morillon n'i a pas oblié.
« Signor, ce dit li rois, or oies mon pancé.
Prenez .c. chevaliers qui soient bien armez.
Tout le chemin d'Orliens vous pri que vous aliez,
Et gardez nus n'i passe que son nom ne saichiez.
Mont me crien de Regnaut qui tant est sorquidez.
Por Dieu vous pri, signors, si chier com vous m'avez
Se vous le troviens, qu'il me soit amenez. »
« Sire, dient li conte, si com vous commendes. »
.c. chevaliers ont pris qui sont preux et senez.
De Paris s'en issirent sur les chevax armez.
Demie lieue errerent, puis se sont arestés.
Mont longuement i furent que nus n'i est passez.
La rosée fu froide qui mont les a grevez ;
Puis leva le solois qui mont les a chaufez.
Naimes parla premier, s'a Ogier apelé.

« Ogier, ce dist li dus, or oiez mon pancé.
Charlemaignes de France nous tient en grant vilté
Qui nous fait ci gaster de froit et de lasté.
De grant ribauderie nous a araisonné. »
« Par foi, ce dit Ogiers, vous dites verité.
Qui plus i demorra, honis soit il de Dé. »
Ja fussent à Paris arriere retornez,
Quant Naimes se regarde, s'a les conte avisé.
A Ogier les monstra et à l'autre barné.
Quant Forques les choisi, si s'est haut escriez :
« Or avons nous Regnaut mien esciant trové. »
« Par foi, ce dit dus Naimes, vous dites verité.
Bien resamble Baiart cest destrier sejorné,
Mez d'autre color est, mont le voi deguisé. »
Forques a trait l'espée, si est avent alé.
Ja en eüst Regnaut le chief du bu sevré,
Quant il le resgarda, si l'a bien avisé ;
Bien voit ce n'est il pas, si s'en est retornez,
Et li dui baron errent, ne sont pas aresté.
Naimes ala encontre, s'a Maugis apelé.
Par le frain l'a saisi, si li a demandé :
« Sire, com aves nom et dont estez vous né ? »
Et Maugis respondi : « Ja en orres verté.
Je suis né de Poiteu, si ai nom Joserez. »
« Amis, ce dist dus Naimes, or me di verité.
Sez moi dire novelle de Regnaut l'aduré,

Le fil au viel Aymon qui tant a de bonté ? »
« Oïl, a dit Maugis, par le cors honoré,
Toute jor avons nous avec sa gent erré.
Il n'est pas loing de ci, demi lieue d'assez. »

Et tant com il parolent, Regnaus n'a mot sonné.
Et Naimes a Maugis de rechief apelé :
« Et ciz vassaux qui [est sor ce destrier monté,
Certes il m'est avis qu'il a mauvais pensé] ;
De quanque nous parlons, il n'a .i. mot soné. »
« Sire, il est mes fiz, dit Maugis li senés,
Mais il a en Bretaingne longuement demoré. »
Et Naimes va avent, par le frain l'a combré,
Puis li dist belement : « Amis, qu'as empensé ?
Cognois-tu ce Regnaut de cant avons parlé ? »
Lors respondi Regnaus, [n'i a plus arresté,
Ne dist mot de françois], si a breton parlé :
« Cheval Paris coronne Charles l'a commandé.
Bretaingne mon païs l'en vorrai ge porter. »
Quant ce oï dus Naimes, si a un ris getté,
Et dit : « A cent dyables soies tu commandés !
Car ne sai que tu dis ne que un forcenés. »
Atant s'est eslaissiés et cil s'en sont tornés,
Antresi qu'à Paris ne se sont arestés.
Par la porte major sont en la ville entrés.
.i. ribaut encontrerent qui mont fu mal senez.
Icil cognut Regnaut, si l'a bien ravisé ;
Hautement s'escria : « Or est Regnaus trovés ! »
Tuit cil qui l'entendirent sont celle part alés.
Li ribaus fu hardiz, si est avent alés,
Et a saisi Regnaut par l'estrier noelet.
Quant Baiars le santi, si a le pié levé ;
Tel cop li donne ou piz, li a le cuer crevé.
Tuit cil qui le cop virent, s'en ont riz et gabé ;
Et dit li uns à l'autre : « Ciz est mal confessé ! »

Et Regnaus s'en passe outre, et Maugis li senez.
Ains des borjois ne furent conut ne ravisez.
Parmi le viel marchié se sont acheminez.
Les ostés sont tous pris, mont furent effraez.
Ou viel marchié se sont povrement ostelez
Chiez .i. cordouannier qui mont ot mal pensé.

La partie propre de l'épisode comprend la valeur de deux colonnes d'un manuscrit de dimension moyenne. Il serait donc possible que l'absence de ce

Maugis fist faire .i. lit, si l'a bien acesmé.
Renaut le fil Aymon i a cochié soef ;
Puis prit .i. fil de .vii. si l'a tres bien chiré,
Par desos le jarret en a Baiart noé.
Li ostes le regarde…

M — Kalles vint à la rive qui moult ot grant vergoigne
De chen qu'il a perdu tout issi sa couronne.
A Renaut escria le ber : Quer t'en retourne !
Et Renaus va tous jours, mie ne l'aresonne.
Et Kalles li escrie qui moult ot grant vergoigne :
Renaut, le fix Aymon, rendez moi ma couronne.
Non feroi, fet Renaus, par saint Pierre de Romme ;
L'or (et) l'argent osteroi et donroi à mez hommez.
L'escarbougle (en) metrai [sus] en ma tour roonde.
Sel verront pelerins qui passeront Gironde.
Quant Kalles l'a oï, tel honte n'ot nul homme.
Kalles fu à la rive, si commenche à huchier.
Renaus a apelé à loi de chevalier :
Quer me rent ma couronne, moult i peus gaaignier.
A — Ci vos reproveront li baron chevalier

Que vous l'avez donnée pour cheval gaaignier.
Quant Charles l'antandi, vis cuida enraigier.
Où que il voit Renaut, si reprist à huchier :
Regnaut de Montauban, rendez moi la coronne.
.xx. fois sera pesée au plus fin or de Rome.
Non feré, dit Regnaus, par .S. Pere de Rome.
Ains en osterai l'or, s'en donrai à mes hommes.
As murs de Montauban en penderai l'anclume.
Quant se venra à Pasque et à la Penthecoste
Que tuit ciz aultres rois porteront lor coronne,
Vous n'ares pas la vostre, si en ares grant honte
Quant Charles l'antandi, à pou qu'i ne forsonne.
Regnaus est remontez sur Baiart son destrier.
Le grant chemin laissa, si s'en va un sentier.
B — Il ne deïst un mot pour les membres trenchier.
Et Renaus est montez sor son courant destrier,
Et Kalles le rapele, l'empererez au vis fier.
Renaut, li fiex Aimon, rendez moi ma couronne.
Non ferai, dist Renaus, par .S. Pierre de Romme.
Ains en osterai l'or, sel donrai à mes hommez.
C — Quant li rois l'entendi, n'i ot que courecier.
De la honte qu'il a, commence à soupirer.
Carles est escriez à sa voiz qu'il ot longe ;
Renaus de Montauban, rendez moi ma corone
Non ferai, dist Renaus, par saint Piere de Rome.

Ainz en osterai l'or, riche en seront mi home.
El pomel de ma tor meterai l'escarboucle.
S'en verra on passer outre la mer roonde
Le chemin de Bordiaus et l'eve de Gironde.
Li pelerin i vont dont li chemin abonde

Qui à Saint Jaque vont, à icelui saint home.
Quant ce venra à Pasques et à la Pentecoste,
Que tuit cil autre roi porteront lor corone,
Vous ne porteres nient, si en arez grant honte.
Quant l'emperere l'ot ne puet muer ne grone.
Il n'en a œl el chief qui d'ire ne li fonge.
Or est Renaus li preuz outre Saine pasez,
L'espée nue el poing dont li brans fu letrez.
Ci atant les François dont plains estoient li guez.
Ainz qu'il en parte mes, i ira de versez.
Et Amaugis li preuz est en Paris entrez.
A force de cheval a les .ii. pons pasez,
Par Campiaux est isus de la vile en un pré,
Et quant il vit Renaut, s'est cele par alez.

On a sans doute remarqué que dans aucune de ces rédactions il n'est fait d'allusion à la course, tandis que dans l'autre forme la mention a un caractère extrême de précision. Il est donc possible que l'on ait ici un fragment d'un chant où il s'agissait simplement de l'enlèvement de la couronne du roi. La célébrité du passage le plus ancien obligeait encore à le réciter et à le recopier, quand il faisait double emploi avec la forme adaptée à l'invention plus récente d'une course donnée à Paris. Cf. pour les assonances 5339-5349.

Le texte de B est :

Partout nous semonnez d'aler en vo besoig,
Dame Dix me confonde se nos piez y portons.

↑ 5248 Les fiés et les honors trestos lor abandonne.

Lqu'il tornera en Gascogne. Pour ce passage l'on préférerait la leçon A M.

Tout cet épisode de Montbendel est dans L d'une extrême platitude. La légende voulait deux sièges successifs.Dans aucune des versions cette partie du récit n'est intéressante ; elle s'égaie dans celles où est donné l'épisode de la chasse. Il sera reproduit dans l'Appendice.

.i. sien cousin apele qui ot nom Fouquerel.
Amis, dist l'empereur, à Toulouse en ires,
Au roi Y. de Gascongne de moie part dires
Que je sui en sa terre par moult grant ire entrés ;
Les fix Aimou me rende, s'iert à moi acordés
Ou je ne li lerroi castel ne fermetés.
Et il a respandu : Si soit com dit aves.

Àpropos de cette délibération des conseillers du roi de Gascogne sur les diverses formes de laquelle j'aurai à revenir, une remarque est nécessaire. L'histoire antérieure des Fils Aymon y est résumée ; nulle part il n'est fait d'allusion à l'épisode des Ardennes. Après la mort de Bertolais et sa rupture avec Charles, Renaud vient offrir ses services au roi Ys et le protège contre ses ennemis de Bascle et de Navarre. La guerre avec les Sarrasins de Toulouse n'est pas mentionnée : l'un des conseillers, Raimon, est indiqué comme tenant Toulouse, où d'ailleurs Ys a sa résidence habituelle. De Begue il n'est question nulle part. La conclusion manifeste est que l'histoire primitive des Fils Aymon ne contenait ni l'épisode des Ardennes tel que nous l'avons, ni la guerre avec les Sarrasins. On sait que j'y vois des emprunts à la légende de Charles Martel. — Je note que dans les mss. A B C M les barons sont au nombre de sept : Godefroi, neveu du roi Ys, le vicomte

d'Avignon, le comte de Monbendel, Antoine (ou Antiaumes) à la barbe

Ahi ! suer, douce amie, hui perdes vos amours.
Par Diu, sire Renaut, boiserres sui por vous.
Dame Diu en perdrai sans nul autre retour :
Ja n'en arai acorde pour nule riens du mont.
Pour Renaut y fist Dix grant miracle le jour, etc.

Montpellier très différent :

Renaut, or vos rendroi moult mauves guerredon
De ce que me venjastes de Margot le Frison
Qui ne m'avoit laissié fermeté ne donjon.

Le jour fist Dex miracle pour Renaut le baron.
La chambre où se seoit le riche roi Yon
Devint et ynde et blanche, vermeille tout entour.
Tel paour ot roi Ys qu'il s'en fui à bandon.

B V :
Pour Renaut y fist Dix grant miracle le jour.
La cambre qui fu painte, si mua la coulor,
Si devint inde et perse et noire com charbon.
Quant li rois Yus le voit, à poi d'ire ne font.

Aomet le miracle. La sainteté de Renaud, la mention de la châsse où ses restes étaient conservés à Tremoigne (Dortmund) sont des emprunts faits à la légende hagiographique qui finit par clore la Chanson de geste.

Se ma terre a de lui trieve ne seürté,
Ains que demain soit vespres ne solaus esconsez,
Que je ferai tout che que au brief trouverez.

Renaut, chou dist li rois, moult me puis merveillier
Ains puis que vous donnai ma seror à moulier,
Clarisse la vaillant qui tant fait à proisier,
Montauban le castel o tout .m. chevaliers,
Onques plus ne daignastes à ma court repairier
Que dusqu'à Pentecoste que an doit courtoier
Ne fustes à [Tolouse] à mon demaine fief.
Le jour i revestis plus de .c. chevaliers
Et donnai vair et gris et ermins ploiiés,
Vous eüssiez le vostre, car forment vous ai chier.
Mais je les vous aporte en malle tous ploiiés,
Boins mantiaus d'escarlate grans, largez et pleniers
Et a maint boin cheval qu'on ne puet mesprisier.
Son seneschal... La laisse continue en ier, ié, iez.

A —Ennuit sonjai un songe qui mont par estoit fier,
Que j'estoie laissus en ce palais plenier.
Je vi venir .v. ors corrans tous eslaissiez

Qui me voloient du tout les [membres] esragier.
Je ne me poi vers eus ne tancer ne aidier.
Apres vint un dragon corans tous eslaissiez
Qui vous voloit, biaz sire, devorer et mangier,
Se ne fust la grant force de Baiart vo destrier
Que vous aliens sus comme bons chevalier.
La teste li tranchiez à l'espée d'acier.
Apres icellui somme, quant me dui esviller,
Si me fu bien advis, mentir ne vous en quier ;
Que ce palais veïsse verser et trebuchier.
.i. perron descendoit jus dou mestre rochier
Qui feroit si Aalart, vo frere le prisié,

Si que trestout le corps li faisoit depecier.
Et .i. autre quarriaz descendoit du rochier,
Qui assenoit Richart le menor chevalier
Que le cors et les membrez li vis toz debrisier.
Apres vinrent .c. aiglez, volans devers le ciel,
Qui saisirent Guichart, le vaillant chevalier.
Le destre braz li vi fors du cors esraigier (sic)
Où il criait : Regnaus, c'or me venez aidier.
Vous i alienz, sire, sor Baiart vo destrier,
Si combatiez as aiglez com vaillans chevalier,
Tant com sos vos chaioit li auferrant destrier.
Vous ne lor poiez paz secorre ne aidier.
Li songez est mont fort, si me fait esmaier.
Dame, ce dit Renaus, faites paiz, si m'oiez.
Li hons qui croit en songe, il a Dieu renoié.
Par Dieu, ce dit Alars, n'i porterai les piez.
Ne je, ce dit Guichart.
M —Ennuit songei .i. songe mirabilex et fier,
Que iere en Argonne dessous .i. grant pommier,
Et vi encontre moi .iiii. englois (sic) eslessier,
Les denz avoient grans et trenchans comme achier.
Si vous voloient, [sire], ochirre et detrenchier.
La tour de Montauban vi à terre abessier.
.i. quarrel descendi du grant palez plenier,
Aalart consuï, mort le fist trebuchier.
Le destre bras i vi à Guichart esrachier,

Le foie et le poumon li vi jus trebuchier.
Saint Nicolas i vi à la terre couchier.
Les ymages plouroient chascun en son moustier.
.ii. ours i vi accourre et .i. lion trop fier,

Et prenoient Richart, le mendre chevalier ;
Si le pendoient, sire, à .i. fust de pommier
Il escrioit : Renaut, car me venes aidier.
Vous i aliez, sire, sus Baiart vo destrier.
Dessous vous trebuchoit le bon courant destrier
Ne porrïes l'enfant secourre ne aidier.
Dame, chen dist Renaus, que [teisiez], si m'oes.
Ja ne cresroi en songe pour rien que dit m'aiez.
Par Dieu, chen dist Richars, n'i porteroi mes piez.
Ne moi, chen dist Guichars, de verté le sachiez.
B —Sire, chou dist la dame, ne le voles lessier,
Je ne vous deffenc mie, Sire, que n'i voisies.
El non d'ichel Seignor qui pardonna pechiez,
Qu'il garisse vo cors de mort et d'encombrier
Et vous ramaint à joie en chel palais plenier ;
Car onques nule dame n'ot meillor chevalier,
Tant preu ne tant hardi ne tant fache à prisier.
Ne vous merveillez mie se j'ai de vous pité
Et de vos .ii. enfans qui vous sieent as piés.
Sire, se il vous perdent, tout sont desconseillé.
Anuit songai un songe qui me fait esmaier,
Que g'iere à Montauban le castel droiturier,
Ens en ma cambre à vaute painturée à ormier,
En .i. lit mi et vous par moult grant amistié.
Un aigle vi volant contremont vers le chiel,
Le feste de vo sale brisa en .ii. moitiés ;
Toute la couverture abati à ses piés,
Et prendoit moi et vous, nobilez chevalier,
Et si nous emportoit amont devers le chiel ;
Mais puis li escapamez. De chou fumez irié

Et caïsmez à terre. Si estiez moult blechié ;
Anchois que li vos cors, estoit li miens sor piez,
Si que je vous voloie contremont redrechier.
Si aviez une quisse et lez .ii. bras brisiez.
Je regardai sor destre à .vii. c. chevaliers,
La tour de Montauban si caoit à mes piez,
.i. des maistres quarriaux descendoit sans targier
Et consivoit vo frere Aalart le proisié ;
Le brach à tout l'espaule li faisoit esrachier ;
Li foies, li poumons li paroit par derrier,
Li destre [iex] de son chief li caioit à sez pieés.

S. Nichol(as) de Vauchois vi je jus tresbuchier,
Les [murs] et les autiers vers la terre plaissier.
Les ymages plouroient des biax [ieus] de lor chiés
.iii. crois et une biere issoient du moustier
[S'] aloient ou palais voiant maint chevalier.
Uns effoudrez vermeil venoit devers le chiel
Et ataignoit Guichart vo frere le legier,
Tout esmioit l'enfant jusques ens ou braier ;
Et Richars, vostre frere, le vaillant chevalier,
Avoit les yex bendez et lez .ii. puins liés.
Tres par mi liu des onglez li vi le sanc raier,
Si pendoit contremont à .i. fust de pumier.
Il escrioit : Renaut, car me venes aidier.
[Et vos si faisiies sor Baiart vo destrier,
Mais vos ne li poies secorre ne aidier],
Par dessous vous caioit Baiars, vostre destrier,
Si qu'il avoit le col brisié en .ii. moitié.
Li songes est moult fors, moult fait à resongnier.
Si me dout durement que n'i soies gaitiés.

Li rois [Ys] est mes frerez, qui de Gascongne est chiés.
Par ichel S. apostre qu'omme à Romme requiert,
N'a si mau traïtor jusqu'au mont S. Michiel.
Je n'i aurai fianche, de verté le sachies.
55Atant cay pasmée [as piés] le duc proisié,
Et Renaus le redreche, li vaillans chevaliers.

Metz, comme j'en ai averti plus haut, suit ici le même texte que B. Cela permet de corriger ou compléter B. Je note les principales variantes.

3 En l'onor cel Segnor qui pardonne. 7 tant fesist à. 9 Endroit vos. 10 Sire, s'il vos i perdent, n'aront ami sos siel. 15 Uns grifons vint. 20 Mais nos li eschapions dont il fu moult iriés. 21 Et chaïsmes tot droit al pon sos le laurier. 24 et .i. des bras. 25 si vi mil chevalier. 26 vi chaoir. 27 del terrier. 29 li avoit esrachié. 30 B Li destres de. Metz : Li destre iex de. 32 B Nicholas. Metz : Nicol de Valcois. 33 B marbrez. Metz : murs. 34 B biax de. Metz : biax ex de. 35 del mostier. 36 B Et aloient ou. Metz : S'aloient el. 37 Une fodre vermelle vi descendre du chiel. 38 frere, ce sachies. 39 Que tot ardoit l'enfant dusqu'al neu del. 40 menor chevalier. 42 manque à Metz. 43 là amont… pomier, 45-46 Pris de Metz, omis dans B. 49 me fait esmaier. 51 B Yves, Metz, Yx. 52 icel apostre c'on. 54 Ja n'i aurai. 55 B apres. Metz : as piés. 56 li vassaus droituriers. — Texte des vers qui dans Metz et B précèdent immédiatement.

Renaus va la duchoise acoler et baisier.
Dame, ce dist Renaus, grans mercis en aies,
Car bien sai et connois que bien me consellies.
Mais rois Yx est me sire, vostre frere, li fiers,

Et vos estes sa suer que jo ai à mollier ;
De lui tien Montauban à tot .m. chevalier,
Si sui ses liges hom et de lui tieng mon fief,
Et mi fil ambedoi si nevou droiturier.
Chertes ja ne cresrai qu'il me volsist boisier.
Qui son segnor mescroit, bien a Deu renoié.
Sire, ce dist la dame, nel.....

Dans cette forme du récit disparaît : Li hom qui croit en songe, bien a Dieu renoié.

V —Anuit sonjai .i. songe espoentous et fier
Que j'estoie là sus soz le tronc [du pomier].
Del bois parfont d'Argonce qui est aut et plenier,
V. eissir mil senglers del bos toz eslescier,
Des denz ors de la goule trecantes comme acier.
Si vous vouloient il (sire) ocirre e destrenchier.
Les tors de Montauban vi à terre pleisier,
Un carel vi descendre del plus maistre [sollier],
Aalart conssivoit vostre frere prisier.
Le destre braz del cors li vi je esrachier ;
Le poumon et le foie li zaeit jusqu'as piez.
Saint Nichol de Vauquoi je vi retrebuchier.
Les ymages ploroient des biaus elz de l[or] zief,
Et dui aigle venoient volant devers le ciel
E prenoient Richart le menor chevalier ;
Si le pendoient, sire, à un fust de pomier.
Il escrioit : Renaut, car me venez aidier !
Vos i aliez, sire, sor Baiart le destrier,
E desoz vos chaeit li auferrant corsier.
Vos ne li poïez secorre ne aidier.

En laissant de côté ce qui est simple altération ou addition, l'on note que L et V sont seuls à omettre complètement Guichard. Il est à présumer que c'est le fait des scribes et que chacun des frères avait sa part. Quant au texte de Venise, on constate qu'ici il se sépare peu de la version donnée dans L, alors qu'ailleurs, pour l'ensemble de la narration, il est de même famille que B.

Seignor, or faites pais, pour Diu et pour son non,
Si porrez ja oïr glorieuse canchon ;
Ains ne fu mieudre oïe tres le tans Salemon.
Renaus et si troi frere chevauchent à bandon.
Guimars de la Sajette et li dus d'Avignon,
Hunnaus de Taille[bourc], de Toulette Raimon,
Antones li chenus, .i. traïtes felon,
Chil chevauchent ensanle aveuc les fis Aimon.
De Montauban issirent par la porte Foukon.
Aalars et Guichars commenchierent .i. son.

Variantes de Metz : 5 Gaimars. 6 B Taille. Metz : Tailleborc avec li dus Raimon. 7 Antoines li canus qui Damledex mal donst. 8 Avec Renaut chevalchent li traïtor felon.

Ne ja n'ares de nos aïde ne secors.
.iii. mil estes à armes as aubers fremillons

Et si ne sont que .iii. ; del quart n'ont nul secors,
Et si sont mi cosin dont ai plus de dolor.
Se vos nes poes prendre, moult nos mervellerom.

Quant li clers li escrie : Ne faire, chevalier.
Mais monte sor Baiart, le bon corant destrier ;
Si les ales secorre, se lor poes aidier,
Si saichies s'il sont mort ou comment il lor iert ;

S’enfoiromes les cors en aitre ou en mostier
Et fera le servise itel com li afiert.

Texte de Metz jusqu’au v. 7623 :

Cex esvella Maugis et cha .iii. et cha dols.
Del palais les geta coiement à larron ;
L’afaire lor conta et la grant mesproison
Que rois Yx avoit fait de Renaut lor segnor.
Comme cil l’entendirent, moult grant dolor en font.
Amaugis ne s’atarge, qui Dex envoit honor,
Bondin mist à sa bouche, sel sona par vigor.
A Montauban avoit tel costume à cel jor,
Quant ooient soner Bondin par tel error,
Qu’il coroient as armes maintenant sans demor.
El chastel s’adoberent auquant et li pluisor.
Quant oent de Renaut conter la traïson,
A poi que il ne desvent, si grant dolor en font.
Les freres regreterent et font grant marison.
Ahi ! tant mar i fustes.

Frere, ce dist Renaus, volentiers le ferom.
Vostre voloir ferai et ensi le loom.
Lors s’en vont li .iii. frere, li quars remest amont,
Che fu li prox Richars qui tant fu angoissos.
Et Renaus s’en devale et Aalars li blons
Et Guichars ensement qui cuer ot de lion.
Quant François les perchurent et Normant et Breton,
Si dist li .i. à l’autre : Pris sont li fil Aymon.
Or n’i a plus ne mains ja les arons prison.
Nes ocies vos mie por Deu et por son nom,
Ains les rendrons tot .iiii. l’empereor Challon.

De totes pars lor crient : Plevissies nos prisons.
Mais à moi ! mais à moi ! ce dient li pluisor.
Nos prieron por vos Challe l'empereor.
Que il en ait mer ci, por deu le creator.
Quant Ogiers l'entendi, si dolens ne fu hom.

Scène caractéristique du temps. Les Français tiennent à les prendre vivants parce qu'ils espèrent en tirer de grosses rançons.

Metz ajoute : Et quant il veut s'est moines, si prent noir chaperon.

B .ii. gastiaux buletés. Puis l'on a : B Si li ont aporté .i. bon rosti paon. M de même, sauf capon, négligence, puisque M au v. 9642 a aussi paon. Metz : .ii. simes buletés et bon vin à foison.

Quant or entent Maugis, le boin larron,
Tout le devisement l'empereor Kallon.
Que il pendroit Richart au pui de Monfaucon,
Maugis li ot clugnié qui ot cuer de baron,
Qu'il lui feroit secors sans nule arrestison,
Et Maugis s'en torna qui ot cuer de baron.
Del tref s'en est issus, coiement, à larron ;
Quant il va au chemin, si va .i. tel troton,
Ne s'i tenist au cours .i. mulez arragons.
Le bos de la Serpente traversa à bandon
Et acueille son oirre tout droit à Balenchon ;
.ii. escuiers encontre dedens le bos reont,
Homme ierent Olivier le nobile baron,
Cascuns menoit en destre un destrier arragon ;
Si vienent d'abrever des guez de Balenchon.
Quant Maugis les coisi, si drecha le menton.

Maugis ot cheus veüs qui vienent d'abrever,
.ii. chevaus amenoient qui moult font à loer ;
Il issent del breulet, pres ert du trespasser ;
Quant Maugis les coisi, entor prist à garder,
Mais onques ne vit homme ne venir ne aler,
Fors que les escuiers qui vienent d'abrever.
A haute vois et clere commencha à crier :
A qui sont li destrier ? Gardez ne me cheler.
Et chil ont respondu : Bien le saurons conter.
Il sont à Olivier qui moult fait à loer.
Chertez, chou dist Maugis, chou me vient moult à gré,
Plus chier ai jou le sien, je vous di sans douter,
Que de trestous icheus qui sont delà la mer.

A ichele parole va le bourdon lever,
Fiert l'un des escuiers sans point de demourer,
Merveilleus cop li donne, ne vous kier à cheler,
Del keval l'abat mort qui qu'en doie peser.
Quant li autrez le voit, prist soi à effraer.
Il broche le cheval, qu'il s'en cuida aler,
Et Maugis le saisist qui bien le sot combrer.
Il hauche le puings destre, si li donne .i. cop tel.
Tout estendu le fait du cheval enverser.
Sur l'un des chevaus monte, et l'autre va combrer.
Tout droit vers Montauban commencha à aler.
Oies de l'escuier qu'il fist jus reverser.
Quant il fu desdormis, sor sez piez va ester,
Son compaignon regrete, si commenche à plourer.
Fuiant s'en vint à logez quanquez il pot haster.
Quant Oliviers le voit, vers lui prist à aler.
Il le prist par le brach, se li a demandé :

Où sont ja mi cheval ? garde ne me cheler.
Par foi ! sire, fait il, bien le vous sai conter.
.i. paumier encontramez en che bois au passer.
Ains ne feïmez mot, si ot à nous jousté.
Mon compaignon a mort et moi fist craventer
De mon cheval à terre que me covint pasmer.
Tout droit vers Montauban se prist chil à aler,
Là mena vos chevaus, bien le puis affier.
Par foi, dist Oliviers, che me puet moult grever.
E Diex ! dist Kllem., com puis le sens derver !
Qui se porra jamais en nul homme fier !
Or lairons nous ichi du riche roy. Kll.
Si dirons de Maugis le nobile baron
Qui vint à Montauban, brochant à esperon.
Le bois de la Serpente trespassa à bandon.

9822 BIl s'abaissa a terre, si a pris .i. baston
Et va ferir au chief Amaugis le baron.
Sire, dist Aalars, por Dieu merchi, frans hom !
Où que voit Amaugis, si l'a mis à raison :
Cousins, qu'est devenus Richars li fiex Aymon ?
Se Karlles l'a ochis, ou le tient en prison ?
Sire, chou dist Maugis.
MFrere, dist Aalars, merchi pour Dieu du mont.
Où que il voit Maugis, si l'a mis à raison.
Maugis, qu'est devenus Richars le fix Aymon ?
A lui le roi ochis ou il l'a en prison ?
Segnors, chen dist Maugis.

On voit que la version de M (en laissant de côté ses négligences habituelles) est intermédiaire entre L et B, car elle donne

au même endroit que L le geste violent de Renaud ; mais comme B elle ne mentionne ni Clarisse ni ses enfants et elle fait intervernir Alard d'une manière qui répond mieux que dans L au caractère de l'aîné des Fils Aymon. L'on aura sans doute quelque peine à ne voir là qu'une correction. L'accord des versions M et B est d'ailleurs important, car M ne s'écarte guère de L.

Quant il fu à cheval, bien ressemble baron.
N'ot plus bel bachelor jusqu'à Carphanaüm,
Ne n'ot en nule terre nul plus mestre larron.
Mais onc n'embla vilain vaillant un esperon.
Tel jousteor de lanche ne trouvast on ou mont.
Moult estoit Maugis preus.

Les vers 9874-9876 manquent à B.

Meillor larron de vos n'a jusqu'en Orient,
Je meïsmes en sai [quant c'au mestier apent] ;
Si emblerons assez et donrons largement ;
Tolons as riches homes, donons à povre gent.
Ja n'en pesera Deu le pere omnipotent.
V. 4123 sq.

Mplace ici le discours à Olivier sur une rime en age :

Et vous, sire Olivier, dist l'emperere sage,
Vous estez de Viane, de moult riche parage,
Onques le vostre pere ne me fist jor outrage
De Valence et Lion arez le segnorage.
5Si m'ales Richart pendre, que n'i ait arestage
Sire, dist Oliviers, je ne feroi tel rage.
Je ne weil encor mie si honnir mon lignage.
Va glout, dist l'empereres, Dix te meite à hontage.

Par mes grenons, dist Kalls., oiant tout son barnage,
10Je ne lairoie mie por les Sains de Cartage,
Richart, que ne vos pende, maugré vostre lignage.
Li quens Gieffroy d'Anjou a le roi apelez.

Comme Kllez l'entent, moult en est aïrés.
Ogier, chou dist li roys, c'avez vous enpensé ?
Voles vous envers moi mon traïtor tenser ?
Sire, chou dist Ogiers, moult miex dire poes.
Onques ne fui traïtrez, n'hons de mon parenté.
Ogier, dist Rollans, pour coi vous demourez ?

Se l'aviez sor sains et plevi et juré,
N'i vaurroit à Ripeu i.d. monnaé
Qu'il ne prenge le teste ains qu'il soit retornés.
Tant ont dit à Ogier qu'il l'ont asseüré.

Ce ms. donne la forme Rispeus.

Que Kllez l'emperere l'ot ainsi commandé
Et chil le fist moult bien tout à sa volenté.
Quant Kllez. li fit faire, il ot moult fol pensé.
Il ne le deüst faire pour l'or d'une chité.
5Ainchois y fu sa honte, sachiez par verité.
Ripeu [en] apela, si l'a araisonné.
Amis, chen dist li roys, ja mar en douterez
Que vous n'i arez garde d'homme de mere né.
Vengiez moi de Richart, puis vous en retornez.
10Sire, che dist Ripeus, [de cestui] pais avez.
Or s'en torne Ripeus que n'i est arrestés.
Qui lor veïst Franchois par les tentez pamer,
Jamais de si grant duel n'orra nus hom parler,

Com faisoient as tentez li demaine et li per.
15E Diex ! elle dist Ogiers, or devroie derver.

Et Kalles et si Franc le convoient asses.
Ripeus, dist Kllm., de l'esploitier pensez,
Que je ne mengerai, si serez retornés,
Sire, che dist Ripeus, aparmain me rares.
5A Dame Diu de glore soiez vous commandez.
Or chevauche Ripeus, ne s'est mie arrestez.
Richart le fil Aymon enmaine encaiené
Qui forment a le cuer dolant et abosmé.

Le petit entretien de Charles et de Ripeus a disparu du texte de L par suite de la répétition du mot commendes au vers 10440 de L et au v 5 du texte de B P que nous citons. Le copiste a passé les vers intermédiaires.

Le ms. de Metz confirme cette remarque, mais abrège à tort la suite.

Et cil a respondu : Si com vos commandes.
Et Rispeus cevalcha baus et aseürés.
L'emperere de France le convoia asses.
Amis, dist Charlesmaignes, d'esploitier vos hastes
Que jo ne disnerai devant que revenres.
Sire, ce dist Rispeus, si com vos commandes.
Li traïtres s'en torne, del roi est dessevrés.
Desi à Monfaucon ne s'est il arestés.
Si a veü les forques c'on i avoit levé
Por pendre le roi Yon, le quivert desfaé...

Ains mort si acatée ne fu en vostre aé
Comme sera le Fouke ains que soit avespré.

Ne vous espargnerai pour l'onnor d'un regné,
Que pendus ne soiez ains que soit avespré

Biaus sire Dix, dist il, qui formas tout le mont,
Et alastez par terre aussi com un autre hom,
Et gardastez Jonas el ventre du poisson,
Et Daniel sauvastez en la fosse au lyon,
Et douche iaue fesistez et salée selonc,
Sire Diex, en Bethane suscitas Lazaron ;
Marie Magdelaine en la maison Simon
Si vous ploura as piez par bone entencion,
Et si les vous lava des larmes de son front,
Puis vos les essua à ses crins qu'ele ot blons ;
D'un onguement les oint moult precieus et bon
Qui moult souef rendoit une moult [douce] odour ;
Judas li fel parla par contraliison :
Et car, estez, biau sire, che maufé devant vous.
Et vous li respondistez par moult boine raison :
Che que elle me fait, me plaist et si m'est bon.
Car je tieng ore tel moult pres à compaignon
Que cheste ara encore moult meillor guerredon
Lassus amont el chiel à ma surrexion.
Lors l'en levastez, sire, amont par le menton,
De trestouz ses pechiez li fesistes pardon ;
Les .iiii. vens meistez en l'air par contenchon
Et encore vent il cascuns en sa saison,

Et de la mer salée les closis environ.
Dies, tu fesis Adan de terre de limon
] Et d'une de ses costes Eve son compaignon[
Et du saint Esperit feïs lor compaignon ;

Le fruit de paradis lor meïs à bandon,
Ne mais un seul parmi dont lor veas le don,
Et il i en mangua, ne li fist se mal non ;
Encore en ont li hoir moult grant repression ;
Si voirement, biaus sire, comme li juis felon
Vous pendirent en crois pour no redemption,
Et Longis vous feri de la lanche à bandon
Que li sans en coula et l'iaue dusqu'as puins ;
Il en tocha ses iex, si ot alumison
Et vos cria merchi et il eut vo pardon.
Sire, le jour de Pasques, il ot surrexion :
En infer en alastez, n'i eut deffension ;
Si en getastez chiaus qui souffroient dolor ;
Ens es chiex en montastez au jour d'Ascension
Et revinrent à vous, de verté le savons ;
Si voirement, biaus sire, que aous iche creons,
Garissiez hui men cors de mort et de prison,
Que ne me penge ancui Ripeus de Ribemont.
Ahi ! Renaus, biau frere, hui departirons nous ;
Jamais ne me verrez ne je ne verrai vous.
E las ! Je vi je hui Amaugis le larron !
Ripeus, fai ton plaisir, à Dieu nous commendons.

Le vers 26 est pris de A dont le texte, incomplet au commencement, est plus intéressant pour la seconde partie.

Texte de Metz :

Adonay, biau sire, qui formas tot le mont
Et alastes par terre à guise d'un autre hom,
Et garesis Jonas el ventre del poisson,
Aigue dolce fesistes et salée selon,

Biau sire, en Betanie, suscitas Lasaron
Et Daniel garis en la fosse al lion,
Et ses meffais en crois pardonas al larron,
Quant vos penerent, sire, li mal juif felon ;
Marie Magdalene, en la maison Simon,
Qui avoit mis ses iex sor vos piés à bandon,
Ilueques plora ele par bone entension,

Et si les vos lava entor et environ,
Si les vos essua à ses chevox les blons,
Vos l'en levastes, sire, amont par le menton ;
Judas, li fel, vos dist .iiii. mos à bandon :
Ostes cele, biau sire, cest malfé d'entre nos :
Ce n'est pas bone chose d'estre si pres de vos ;
Et vos li respondistes par molt dolce raison :
Or vos taisies, Judas, car il m'est bel et bon,
Car jo tieng or molt pres tel à mon compaignon
Que ceste aura encore molt mellor guerredon
Lassus el sovrain ciel en ma salvasion.
Et Judas l'entendi, s'embroncha le menton.
De ses pechiés ot cele molt grant redemption,
Car de tos ses meffais li fesistes pardon ;
Sire Sains Esperis, si com nos ce creom,
Si garis hui mon cors de mort et de prison,
Que ne me pende, sire, Rispeus de Ribemont.
Castiax de Montauban, à Deu vos commandon.
Renaus, bials tres dols frere, jamais ne vos verrom
Ne Alart le vaillant ne Guichardet le blont.
Hé las ! hui m'a traï Amaugis li larron.
Rispeu, fai ton plaisir, à Deu nos commendon.

Si l'on compare entre elles les versions de la prière de Richard données ici et dans les notes du Maugis, on reconnaît que le texte de L est comme un sommaire des plus développés et que Montpellier et Metz sont très voisins l'un de l'autre. Au Maugis d'Aigremont (p. 181-183), l'on a une longue prière de Charlemagne qui cornprend encore d'autres éléments. Ces morceaux donnent une idée de ce que fut la conception populaire de la foi chrétienne au Moyen Âge.

Gloriex sire peres, qui formas tot le mont
Et en la sainte croiz soffritez passion,
Et suscitas de mort le cors saint Lazaron,
Si feiz à Marie Magdalene pardon,
Si com c'est voirs, biaz sire, et nous bien le creons,
Si gariz hui mon corps de mort et de prison
Et mes frerez toz .iii. et Mangis le baron.
Lors lait corre Baiart, si encontre Charlon.

Par contre il a résumé en trois vers le combat de Sanson dont il ne sait que le prénom, et il omet la prise de Huon du Mans.

Dans l'édition populaire, on ne pouvait le maintenir : « Il faut aller au bois de la Serpente pour parler à l'abbé de Saint-Ladre (saint Lazaron) ; il en aura peut-être quelques nouvelles. » On verra d'ailleurs que Renaud fut renseigné autrement.

Les épithètes jointes au nom de Naimes sont dans ce passage : li barbés, 11512, le barbé, 11677, li cortois 11823 ; il est dit de France 11603, 11947, 12033.

Que l'ore soit maudite que il fu engenrés.
Peor ai que par nuit ne me viengne estranler.
Li baron en ont ris, encor soient iré.

Par mon chief, dist Rollans, biax oncles, droit aves.
Or lairons des barons .i. petit à conter,
Si dirons de Maugis qui s'est acheminés.

Texte de Metz :

Par mon chief, dist Renaus, cist consaus iert greés,

Desor la tor l'ont fait aseïr et fremer,
Par devers le tref Charle en ont le chief torné.
Quant li solaus i entre en fiert i la clartés.
De .vii. leues plenieres le puet on esgarder.
Et François l'ont veü des loges et des trés.
Challes li empereres commence à sospirer.
Il apiele Rollant et Olivier le ber,
Et trestous les barons a devant lui mandés.
Entendez-moi, dist Challes, franc chevalier membré.
Par le consel Namon et de l'autre barné,
Perdu ai ma corone, moult en sui esgarés.

Ce remaniement n'a pas le mérite de l'originalité. V. pour l'escarboucle qui resplendit, le passage de C B cité au vers 2280 et dans notre texte vers 4998 sq. et les notes. Dans l'épisode de la chasse, commun à A B C P V, et conservé dans la rédaction en prose, on enlève le dragon de Roland et Maugis le place au donjon de Montauban : le vent mène les penons, Si que tres bien le voient ciz de l'ost environ. On s'ingéniait à enjoliver le texte épique. Il y perdait en énergie et gravité. Il y gagnait de continuer à intéresser. Ici, la suppression de l'énumération des barons n'est pas compensée.

Texte de M.

Sauver devon Renaut, nous l'avon amenés.
Ne sai, chen a dist Kalles, com vous li aideres.
Quant Ogier et Naymon ont chez mos escoutez,
Tost et isnelement en sunt en piez levés.
5A Kallm. a dit oiant tout li barnez :
Nous vous rendon l'ommage que vous avons portés.
A icheste parole, sont ariere tournez
Et ont oï lez contez qui se sunt escriez,
Rollant et Olivier qui ont Re. trouvez,
10Quant Ogier l'entendi, à poi n'est forsenez.
Ahi ! Naimez, dist il, Renaut traï avez.
Lors s'en viennent poignant devers l'arbre ramés.
Roll. et Ol. ont Renaut escriés,
Si forment l'ont souspris que il ne pot monter.
15Traï m'avez, Estout, chen dist Renaus le ber.
Sire, chen dist Estout, vous ditez verités,
Mez ja ne vous faudroi tant c'on puisse durer.
Olivier, dist Renaus, or tous doit remembrer
Du bau don que vous fis dessous Dordonne es pres,
20Quant m'alastez gaitier à .ii.c. ferarmez
Et Maugis vous ot jus du cheval graventez.
Vo cheval vous rendi volentiers et de grés.
Sire, dist Oliviers, par la foi que doi Dé,
Dolent et courouchié sui que vous ai trouvez.
25Atant es vous Rollant qui li a escriez :
Renaut, le fix Aymon, or aves trop alés.
Par mon chief, dist Ogiers, ja n'i iert adesés.
Entre moi et Naymon, l'avon chi amenez.
Par foi, chen dist Rollans, mal garant li seres.

Ogiers issi du tref, et saute en son destrier,
Et Naimes de Baiviere qui tant fist à prisier,
Et ont dit à Charlon sanz nul autre [plaidier],
Rois, car vos porpensez com vodrez esploitier
L'omage vos rendrons dont somes vo princier

Ogier ne donna garde, s'oï Renaut huchier :
Hé ! traï nos avez et Naimon et Ogier.
Or se tornent atant poignant vers l'olivier.
Olivier va poignant d'autre part par les biez,
Si soprenent Renaut, ne se set consillier,
Certes si qu'il ne puet monter sor son destrier.
Estolz, traï m'avez, dist Renaus al vis fier,
Que ne se garroit mie de si fait encombrier.
C'est voirs, ce dist Torpins, ne le poons noier ;
Mais ja ne vos fauron, jusc'as membres trenchier.
Atant vint Olivier à tout mil chevaliers,
Et escrie : Renaut, rendez vous prisonier.
Gardez que voles faire, dist Renaus, Olivier.
Or ves doit remenbrer d'un guerredon moult fier
Que vos fiz soz Dordone, dejoste le gravier,
A .iiii.m. François quant m'alastes gaitier
Et je m'en issi fors à tot .m. chevaliers.
Abatu vos avoit Maugis ou sablonier
Entre lui et Guichart et Aalart le fier.
Je vos fi remonter et rendi vo destrier.
Por ice guerredon me devriez aidier.
Sire, dist Olivier, par le cors .S. Ligier,
Ce que vos ai trové me fait moult corecier.
Il n'a si vaillant home de si à Montpellier,
Se il mal vos faisoit, ne me faisoit irier.

Ez vos Rollans, si commence à huchier :
Renaus, li filz Aymon, moult poes chevauchier.
Encor chevaucherai, dist Renaus al vis fier.
Rollans, ce dist Ogiers, gardez, ne le tochier,
Que par la foi que doi Charlemaigné au vis fier,
Je ferai ja mes homes et serrer et rangier.
Qui assaurra Renaut, je li voirai aidier.
Rollans, dist Oliviers, bien le poez laissier.
Ja me fist i. servise qui fait à mercier.
Por la moie amisté, Charlemaigne en pries.
Recevez en l'espée, dist Rollans li guerriers,
Si an viegne à prison, ce ne poons laissier.
Sire, au tref l'enmenez, dist Naimes de Baivier.
Si orra de votre oncle com vodra esploitier.
Se si nos a traïs, moult nos puet anoier.
Contre le roi irons à tot .m. chevaliers.

Le v. 31 n'a que dix syllabes. Le cas est fréquent dans cette version.

Maugis vint a Renaut, si l'a areisonez.
Que doriez celui, dist Maugis li faez,
Qui vos rendroit Karlon le fort roi coronez ?
Par foi ; ce dist Renaus, ne sauroit demander
Que je ne li donnasse voluntiers et de grez.
Par foi, ce dist Maugis, e vos m'afierez
Que vos ne toz vos freres ja mal ne li ferez.
Puis le mena à Karle, s'a Renaut apellez.
Veez ici le rois, le gentil coronez.
Or pensez entre vos que il soit bien gardez.
Maugis vint à l'estable, s'a Baiart establez.

A Dieu le commanda, si a des elz plorez.
Puis a pris une esclepe et son bordon ferez.
Il ne volt pas que Karles fust à lui aïrez.
15Venuz est au portier, del suen li a donnez,
Puis aqueut un sentier, si s'est acheminez.
Qant Renaus le saura, sin iert en tel pensez
Que il nel vousist mie por .xiiii. citez.

L'on peut supposer que le poème s'arrêtait d'abord ici par la réconciliation de Charles et des Fils Aymon ; Maugis disparaît de l'action et tout semble aussi bien préparé qu'à la fin du siège de Trémoigne pour amener une entente entre Renaud et le roi. L'influence de Roland, de Naymon, de Turpin et d'Ogier, ne pouvait trouver des circonstances plus favorables. Mais le problème est plus complexe qu'il ne paraît tout d'abord.

M, bien qu'il abrège et omette, continue de concorder passablement jusqu'au commencement du pèlerinage, suit dès lors une voie propre, et d'ailleurs est incomplet.

Metz, de même famille que M, bien que faisant çà et là de courts emprunts à B, mais exempt du défaut d'abréger sans raison, s'arrête malheureusement aussitôt après la description de l'ermitage de Maugis, au vers 12607 de notre texte. Il est regrettable que Michelant n'ait pas utilisé ce ms. pour la partie si importante qui lui est commune avec L, la narration à partir des Ardennes ; et que moi-même je n'aie pu en profiter que trop tard et trop peu.

La partie commune à B C V et A P comprend dans B de f. 77, verso B, Or dirons de Charlon, si lairons de Maugis (texte de A) jusqu'au f° 84, recto A, où Charles promet à Roland de lui donner

Audain en mariage (détail que je retrouve dans le ms. de Venise, mais non dans A P) environ 1100 vers. A, par suite de sa manie d'abréger et de supprimer, donne seulement 643 vers (f° 68, verso A — f° 73 recto A). — A, si mutilé qu'il soit, permet parfois de compléter B. Ainsi B, f° 82, recto B, omet trois vers

Or est montez Rolans et tout ci compaignonz,
Et Renaus les convoie et Aalars li baronz
Et Guichars, mais Richars, saichiez, ne s'en mut on[c],
Ains jura Damedieu qui vint à passion,
Se Regnaut s'en repant, n'an donroit .i. bouton.

Bcommence la laisse par : Et jure Damediu.

Voici le début de cette partie du poème dans la version B C V. La laisse commence bien comme dans L.

Or chevauche Maugis, s'acueille son voiage ;

Mais il regrette fort ses parents pour qui il est inquiet. Texte de B :

Car tel duel ai de vous, à poi [que je n']esrage ;
Mais pour paour del roy, n'i os faire arestage.
Venus est à Dordonne, iluec passa à nage,
Et quant il fu delà, si dist en son corage :
El bos de Vauprofonde penrai mon herbegage,
Pour l'amour Diu vivrai des rachinez sauvagez.
Par bos irai paissant comme beste sauvage.
Ensi disoit Maugis qui tant ot vasselage.
Des larmes de son cuer arouse son visage.
Ensi s'en va Maugis, seigneur, que je vous di,
Ains ne fina d'esrer de-ssi à miedi.

Dame Diu reclama qui onquez ne menti,
Qu'il ait merchi de s'ame quant li cors ert fenis.
El bos de Vauprofonde s'en va li frans marchis,
Jusqu'en miliu du bos ne s'aresta Maugis.
Là [trouve .i. hermitage] qui moult li abeli,
C'Antiaumez, .i. hermitez, avoit jadis basti ;
Trespassés fu du siecle, si l'avoit relenqui,
Et Jhesus, nostrez perez, l'ama et recueilli
Et .S. Pierrez, l'apostre, la porte li ouvri.
En l'hermitage en entre li vaillans Amaugis
Et descent du cheval qui estoit de grant pris.
Ilueques s'en tourna que puis ne s'en parti
Devant que sez pechiez ot tous espeneïs
Et que Jhesus de glore le tint moult à ami.
Là vesqui de rachinez ainsi que je vous di,
Puis l'ama nostrez Sirez durement et chieri.
Or dirons de Kallon, si [lairons] de Maugis.
Quand Diu plaira et vous, bien sarai revenir.
A Montauban fu Kllez, el palais seignori,

En un lit fu couchiez, souef s'i endormi ;
En son tref cuidoit estre, mais il y a failli.

Collation partielle avec V : 15 V Droit enmi une lande s'aresta Amaugis. 16 B trouva .i. hermite. V Là trove hermitage tel come plet à lui. 18 V Trespassé ert del monde, l'ostel at deguerpi. 19 V Damledex nostre pere la soue ame saisi. 24-25 V Desique ses pechies aura espeneï Et que Diex nostre pere aura de lui merci. 27 V Mais Damledex li pere a l'ame li rendi. 28 V Or oiez de Karlon, si lairon de Maugis, B répète dirons.

Rollant, che dist Renaus, or sui je engingniés,
Perdu ai Amaugis que tant avoie chier.
Non avez, dist Rollans, n'est gairez eslongiés.
Il n'ose avant venir, li lerres renoiez,
Que paor a de Karle que il a chi laissié.
Ves com dort fermement, ne set où est couchiez.
Ne sai que nous fachons, si ait m'ame pité,
Que soit desencantez li boins roys droituriers.
Il est si endormis et encantiez si bien,
Jamais jour de chest mont ne sera esveilliez,
Se che n'est par un carne qui me fu enseigniez.
Sire, che dist Renaus, car le m'apresissiez.
Si parlerons au roy et s'iert esveilliez.
Et rechevrai de lui mes terres et mes fiés.
Renaut, che dist Rollans, or ne vous esmaiez.
Pour l'amour Diu du chiel un petit vous taisiez
Tant que mienuis past, tost sera esveilliez.
L'enchantement faurra dont Maugis l'a cargié.
Seigneur, dist Aalars, par le vertu du chiel,
Chis est compains Maugis, de verté le sachiez.
Rollans li niés Karlon est forment irascus
Pour l'amour de son oncle que il voit si tres mu.
A s'aumoniere trait erraument li frans dus,
Une herbe en a hors traite qui est de grant vertu ;
A Namlon le bailla de Baiviere le duc.
Entour toicha le roy et il est saillis sus.
Il rouelle les yex, ne s'est mie teüs,
A haute vois escrie, comme hons apercheüs :
Renaut, le fil Aymon, ne vous vaut .ii. festus.

30Chi m'aporta Maugis, de Diu soit confondus.
Chertez, se le tenoie, il seroit ja pendus.

Dans le Rinaldo en octaves Renaud fait promettre aux barons d'intercéder en sa faveur auprès du roi et le réveille à l'aide d'herbes dont Maugis lui a appris l'usage. Cette variante est moins agréable que l'original de A P B C V. C'est bien de la version A P que dérive le Rinaldo.

Mais l'on a des détails plus complets, avec le fac-similé des deux feuillets où la séparation se fait, dans la Revue des Langues Romanes, 1901, p. 31-38. J'ajoute que déjà dans la première partie, du f° 11, recto A : Vois aseür par France, quant jo i sui montés (ici, v. 3640 ; Mich. 96, 31), au dernier vers du f° 24, verso C : Car Jhesus fu traïs de Gudas le felon (ici v. 8592, Mich. 226, 25) l'on a une section où les variations de l'écriture et du nombre des vers à la page dénotent tout un travail ou de choix entre plusieurs versions ou de remaniement. Cette section comprend le récit depuis l'endroit où les Fils Aymon quittent définitivement leur père et leur mère et partent pour le Midi, jusqu'à celui où Renaud explique qu'il faut secourir le roi Ys malgré sa trahison.

Sire, ce dist Richars, qui fut .i. pou ariere,
Or vous oi je parler de mont bonne maniere.
Par la foi que je doi au bon baron saint Pierre,
Ains que soions assis, i feronz mainte biere ;
A plus de .iiii. cenz i feronz dez litierez,
Plus tost en ferons paiz et à mains de priere.

Il est naturel que l'impétueux Richard donne son avis, mais est-ce vraiment primitif ?

Or est l'ire abaissie et la grande tenchon.
Li rois Yvez devint moinez, si com lisons,
Dedens une abbeye du cors .S. Lazaron.
Ilec morut li rois et eut confession.
[Corpus Domini prist par bone entencion].

Le dernier vers est pris de C dont l'on a un résumé avec extraits depuis le moment où Maugis quitte l'ermitage jusqu'à l'endroit où Bayard va retrouver Maugis à Valfondu, dans les notes à la Mort de Maugis, à la fin du Maugis d'Aigremont, p. 402-412 — On y voit la différence de la version L et de la version B C V.

Lie sunt li marcheant, vers Maugis en alèrent,
Trestuit li vont au pié et merci li crièrent
Por ce qu'il li mesdistrent et à tort le blasmèrent.
Seignor, ce dist Maugis, mult plus lait m'apelerent,
Que truant et coupin par eschar me clamerent ;
Mais sachiez bien de voir que il le comparerent
Et si sui mult dolent que les .ii. m'eschaperent.

Aucune indication n'avertit de ce changement de texte. Le seul mélange des rimes en i et in ne le justifie pas.

Sire, ce dit dus Naimes, si m'aïst Dieu li sire,
[Se] savoie de voir, par aucune oïr dire,
Qu'aidier ne me vocist le fil sainte Marie,
Jamais ne le prieroie que il m'aidat li Sire.

L'édition populaire n'a rien gardé de ce curieux passage.

Mpasse la valeur de deux vers : Si m'aït Dex de gloire qui est de tot bien sire, Renaus a tant prié.

Quant Kll. l'ot, saint Pou forment en jure.
N., ce dist li rois, or oi grant mespressure.
Li rois lo vos toldra par force de[s]mesure,
Qui ne velt pais n'acorde ne ne tienent droiture.
Richart ne velt pas pandre, mais il [l']a mis en mures.
Demain le vos pandra sor cele porte dure.
Jamais n'en sera garde ne tenra en pasture.
Ne maudit Damedex.

Dans cet état, le texte n'a pas de sens suivi. Il y a sûrement des lacunes.

Leçons de M supprimées : 14666 veut ; 14668 roche dure ; 14669 parfoncement dans Michelant est une faute d'impression. 14671 Lo roi le nous todra ; 14672 veut pes n'acort ne tenir en.

En .i. lit s'est couchié Kl. li emperere ;
Mez il n'i dormist mie por la terre de clere.
Vers Renaut a tele ire et envers tuit si frere,
Ne set que fere doie, la chiere n'a pas clere.
Quant vit l'aube apparoir, moult bel se vest et pere.
Karles fu sus levé, sez barons apela :
Seignors, chen dist le roi, dites.....

La querelle de Renaud et de Bertolais dans les Fils Aymon a pour original celle où Charlot, fils du roi, tue Baudoin, fils d'Ogier. La version d'Ogier en vers de douze syllabes donne en cet endroit une partie d'échecs assez longuement menée. — Michelant me paraît corriger à tort : cuida joer.

Encor i est Baiars, se l'estoire ne ment,
Et encor l'i oit on à feste saint Jehan

Par toutes les anées hanir moult clerement.
(Maugis d'Aigremont, p. 314.)

L'ostesse vint corant en la chambre pavée,
Là où li dui baron ont fet lor demorée.
Quant Maugis voit s'ostesse, si l'a bien saluée.
Quant l'a veü lever, tantost sans demorée,
El demande : Estez saint ? ne m'en feitez chelée,
Et il dist : Oïl, dame, comme pomme parée.
Moult m'avez fet de bien. Chil qui fist la rousée,
Le vous le rende à l'ame, quant serez trespassée.
Et la dame respont, qui ot bonne pensée :
Se je vous ai bien fet, la roïne henorée
Me rende la merite, quant seroi trepassée.
Adonc parla Renaut à la chiere membrée :
Avon nous que mengier ? est la chose aprestée ?
Oïl, chen dist la dame. Or tost, sans demorée.
La table est toute mise, s'ont l'eve demandée,
Et Renaus et Maugis n'i ont fait arrestée.
Au mengier sunt asis, s'ont l'ostesse appelée,
Puis mengierent et burent tant comme il lor agrée.
Lors font oster la table qui fu et grant et lée.
Atant se vont couchier, que l'eure fu passée.
Li baron s'endormirent desi à l'ajornée
Que il se sunt levé quant l'aube fut crevée.
Il s'en vont lor quemin, lor voie ont trespassée,
Et si ont tant erré toute jour ajournée.
Qu'il vindrent à Marceille qui siet sus mer salée
Iluec trouverent nef qui estoit aprestée.
Renaus parla o mestre, la nef a alouée.
Pour lui et pour Maugis, il laissa en soudée

.iiii. livres d'argent ; il l'a bien enerée.
Et puis entrerent ens sans nule demorée,
Et il ont tant siglé et jour et matinée
Qu'en .ii. mois et demi ont la mer trespassée.
A Acre pristrent port à une matinée.
A Acre pristrent port chil qui sunt arrivé, etc.

Je prends ce texte dans mes Recherches, p. 13-14, en conservant les chiffres. On y verra qu'ignorant alors la version B C, je croyais à une lacune au texte de L imprimé par Michelant. À partir d'ici M reproduit, en l'abrégeant et en l'altérant, le texte de B jusqu'au vers 339 (Recherches, p. 21). Il introduit Naburdagant (B Li soudans) au v. 219 (cf. 327). — Michelant, ayant fini par emprunter le texte de B, son édition et M concordent pour les vers 319-339 (Michelant, p. 410, 2-34). Puis M suit une marche indépendante. — Il est probable que Michelant s'est résigné à abandonner L pour B, quand M, le ms. le plus utile en ce qui précède, pour contrôler L, lui en donnait l'exemple, et, d'ailleurs, ne lui était plus d'aucun secours.

Renaus, chen dist Maugis, pour Dieu l'esperital,
Or avez pris bataille vers la gent criminal.
Aeisier vous convient, trop avez eü mal ;
Or oste de la cave Froberge la roial.
Renaus prist son bordon voiant la baronnie ;
Une cave i avoit qui iert grant et fornie,
Froberge en a hors traite qui luist et reflambie ;
Et cheli l'empoigna qui forment la brandie,
Si que l'amore en est pres du heut atouchie.
(Recherches, p. 27.)

Je regrette que la version de M nous soit arrivée incomplète. À l'endroit où le dernier feuillet devient illisible, le duel a duré 132 vers et Safadin, bien que gravement blessé, a porté un coup terrible à Renaud : Se ne fu de cheli qui tout li mont salue, Mort eüst le vassal et sa bonté perdue.

A. — Mont [i] fu grant la chace, mont fit [à] resoingnier.
Li gentiz quens de Ramez mains en fit trebuchier.
Galeranz et Jofroiz mont font à resoingnier,
Et li viscuenz de Jafez les a adez chaciez.
Li Sarrazin s'enfuient por lor vie eslongier.
Trespassé ont Regnaut et Amangis le fier.
Quant Regnaus l'a veü, si fu mont correciez.
Aprez getta la forche, s'en fit .iii. trebuchier.
Lors sailli jus Regnaus qui plus n'i vot targier ;
Sa forche ala requerre, ne [l'i] vot pas laissier ;
Sa loige en vora faire, se il puet, redrecier.
Et Mangis vint à lui que il ainme et tient chier.
P — Granz fu la noise, mervillez li tempier.
Et li viscuens de Jafe ne se vot atargier.
Les Sarrasins enchaucent, Diex lor doint encombrier.
Et li païen s'anfuient por lor vie sauver.
Tot ont passé Renaut et Amaugis le fier.
Renaus fiert de sa fourche, qui Jhesus puiet aidier.

.iii. païens a tuez, si les fist baaillier.
Adonc saut jus Renaus, comme ce fust levrier,
Sa forche prist, ne la volt pas laissier.
Dieu en jura, qui tot puet justicier,
Qu'il an feroit sa loge Amaugis redrecier.

Je néglige les altérations dont A est coutumier et les vers de dix syllabes dans P. — Dans P, il manque deux vers entre 1 et 2 ; A réunit en un vers 3 et 4 de P. Au vers 4 de P, il faut corriger alongier d'après 5 de A. À la première des deux laisses de L répondent 5 vers dans A P ainsi revu. Pour le reste, P omet le v. 6 de A et le v. 12. Par contre A supprime la valeur d'un vers en fondant en un 6 et 7 de P. A et P, malgré leurs différences, procèdent d'une version commune où L avait été modifié. On verra que la fin de la légende pieuse est tout autre dans A que dans L. Cf. à l'Appendice les notes sur les mss. d'Oxford et sur l'édition populaire.

Dans les éditions populaires cette fête du camp chrétien ne pouvait passer sans quelque addition savante : Les Turcs qui gardaient la tour de David, ayant aperçu une si grande lumière en l'armée des chrétiens, en furent surpris ; un d'entre eux alla le dire à l'amiral. Quand il apprit ces nouvelles, il s'écria très-hautement : Mahomet ! Qu'ont-ils donc trouvé ces méchans, qu'ils font si bonne fête ? Je crois qu'ils font comme les cygnes qui chantent quand ils doivent mourir ; car je réponds de leur perte, et cependant ils se réjouissent (Épinal). Édition Maurice Bauche diffère très peu.

Dans la version B C Maugis quitte Renaud dès leur arrivée en France pour retourner à son ermitage. V. texte de Michelant, p. 419, 2-30. Dans la Mort de Maugis l'on a les dernières aventures du fils de Beuves.

Li .iii. frere Renaut ont tenrement plouré
Et si doi enfant l'ont doucement regreté.
Tost et isnelement sont es chevaus montez
Et vont querre Renaut parmi le bos ramé.

Tout le jor l'ont queru dessi à l'avespré,
Et quant il ne le treuvent, si ont forment plouré.
Adonques s'en retournent dolant et abosmé,
Et Renaus s'en ala, qui tant avoit bonté.
Michelant, p. 445, 3-10.

Quant l'oï l'arcevesques, si commence à plorer.
Et li clergiez li loent que il les lait aler
Faire lor penitance, s'il la puevent trover ;
Et il si fit errant, ains non vout refuser.
Puis ont saisi le cor, si l'ont fait atorner.
En .i. charet l'ont mis, au monstier l'ont mené,
Si l'ont la nuit veillié tant qu'il fu ajorné.
Quant ce vint au matin, messe li font chanter.
Quant elle fu chantée, c'on le dut enterrer,
Ciz chapelain corurent.

La version L et B qui ici en diffère peu, paraissent en cet endroit plus sommaires que de coutume ; mais il y a plus. Quant l'évêque raconte la mort de Renaud à ses frères et à ses fils, il rappelle que, s'il a seulement exilé les

Grant fu la renommée, ce vous di par verté.
De ce saintisme cor que je vous ai conté,
Qui estoit à Ceoigne de son gré aresté,
Il n'ot chastel ne ville en la crestianté

Ne cité dont n'i viengne maladez à planté.
Telx i vient à potence et à bordon ferré
Qui s'en va toz haitiez et toz plains de santé.
Mont fu grans li apors qui i fu aporté.
Le moustier Notre Dame où il est arestez,

En fu toz de novel richement atornez ;
Et saichiez bien de voir et si est vérité,
Que li bons arcevesques qui tant a de bonté,
Li clers et li chanoine, li provoire ordonné,
Ont toz diz en la ville o le cor sejorné
Qu'ains ne fu li charez par nus d'eus remuez.
Le vis ont descovert, ce dit l'autorité,
Savoir ce par nul homme seroit ja avisé
Qui son non li deïst et de quel terre est nez ;
Mais onques n'an vint nus qu'an sceüt verité.
Mont en est l'arcevesque dolanz et abomez
Quant nus ne vient avent qui sceüt deviser
Le nom de ce cor saint et de quel terre est nez,
Car ce il le sceüt, ce dit en vérité,
Volantiers le feïst en fiertre d'or poser ;
Car notre Sire fait por lui miracle assez,
Car i fait sois oïr et muanz aparler
Et fievrez et enfilez et contraiz relever.
Entor le cor a ciergez tote nuit alumé,
A grant honnor le servent, si le font bien garder ;
Saichiez il font que saigez, si com m'orez conter,
Et notre sire Diex lor vot guerredonner,
Car en ice termine que durent devier,
Les fit il avec lui en son ciel coronner.
Signors, or escoutez, que Diex vous soit aidans,
Ce fu à Penthecoste, une feste joiant,
Que li .iii. fiz Aymon erent à Montau[ban],
Avec eux lor neveus, mont estoient dolans
Por amor de Regnaut dont ne scevent neant,
Et qui d'eus se parti issi tres povrement.

Adonc parla Richars qui ot grant maltalant.
« Signors, ce dit li dus, oiez mon loement.
Saichez, le dolosor ne vous vaut pas grantment,
Mais montons le matin sens nul arestement
Et prions Damedieu le pere onipotant

Qu'an tel lieu nous anvoit par son commendement
Dont nous oions novellez de Regnaut le vaillant. »
Dont respondi chascun « Endroit moi le creant. »
Dont se laissent ainssis jusque à l'ajornant.
Au matin parson l'aube, quant il fu esclariez,
Se sont li fiz Aymon mont bien apparilliez,
A lor franche moiller ont demandé congié.
De Montauban issirent le bon chastel prisié,
A Damedieu de gloire ce sont tuit otroiez.
Qu'i[l] lor soit en aïde par la soie pitié.
Or chevauchent li frere qui sont gentiz et ber.
Lors neveus sont o eus qui mont font à loer.
Trestoutez lor jorneez ne vous sai aconter,
Mais tant ont chevauchié, esploitié et erré
Que à Coloigne vinrent .i. soir à le vespré.
Celle nuit i sejornent li vaillant bacheler ;
Landemain par matin resont acheminez
Trestout à l'aventure, ne scevent où aler.
Or chevauchent li contez trestout à l'aventure,
De la queste qu'il font ne truevent nulle cure,
Dolanz et abomez chevauchent l'ambleüre.
« Signors, ce dit Aymons, par la digne figure,
Se ceste notre queste auques longuement dure
Vendre nous convanra les no chevaucheüre
Par besoigne d'argent et por notre poture. »

Quant Richars l'a oï, si dit à chiere obscure :
« Quant tot iert despandu notre chevaucheüre,
Bien sarai demander pain et autre poture ;
Mais, se Dieu plest le roi qui tote rien mesure,
Il nous convoiera de notre questeüre ».
Ainssin com il parloient, e vous par aventure.
A l'antrée du boiz, en une voie oscure,
Ancontrent .i. prodomme chevauchant .i. mule,
Et quant Richars le voit, si li dit par droiture :
« Dont venez vous, prodonz, par la votre aventure ? »
« Sire, jou vous dirai, se Damediex m'aiüe :
Je me vaing de Ceoigne à ma bonne aventure. »
« Signors, dit li prodonz, or oez mon samblant.
Je me vaing de Ceoigne qui est et large et grans.

Si vous di bien por voir, n'an alez ja doutant,
Il i a .i. martir que Diex par aime tant
Que trestuit les malades i garissent briement.
Je i sui toz gariz, si me soit Diex aidanz.
Signors, mais or me ditez que vous alez querant ;
Mont volantiers l'orrai, si me soet Dieux aidans. »
« Par foi, ce dit Richars, .i. homme peneant
Qui estoit notre frerez et notre bien voillanz :
Mais n'an poonz oïr novellez ne semblant.
Longuement l'avons quis, s'an sommez mont dolant. »
« Signor, dit li prodons, par Dieu le roi amant,
Je croi que ce est cil que vous alez querant,
Car merveille resemble ce damoisel vaillant
Laudf. 67 v° AAu vis et à la boche et à tout le semblant. »
Quant li frere l'oïrent, s'en furent mont dolent,
Et ont prins le congié du pelerin errant.

Entresi qu'à Coogne n'ont pris arrestement.
Les le mostier decendent où out du pople tant
Que ne saurent à dire prestre ne clerc lisant.
Les le mostier decendent li chevalier loé
Erraument i entrerent, n'ont esperon osté
Jusqu'au caret en vindrent où virent la clarté.
Le cors ont conneü et mont bien avisé.
Quant il ont cen veü, si sont chiet pasmé.
Et li bon archevesque a le clergie chené.
« Segnors, dist l'archevesque, bien nous est encontré.
Encui auron nouvelez qu'avon tant desiré. »
Et li baron se sunt de pasmeson levé,
A une vois s'escrient li chevalier loé :
« Que porron devenir, chetif, maleüré,
Quant est mort nostre frere por qu'estion doté ?
Elas ! qui a ce fait, si fiere cruauté ?
Fr[er]e, qui si vous a [o]cis et lapidé,
Il ne connoisse[t] mie vostre r[u]iste fi[e]rté
Ne vostre vasselage ne vostre grant bonté.
E ! frere, or summes nos en mal broion entré,
Que james ne seron cremus ne redouté
Quant nous l'avon perdu et Maugis le faé
Qui prist le caperon et se rendi à Dé.
Mors est bien le [aa]von, en le nous a conté.

Frere, por quoy pensastez vers nous tel cruauté,
Site, qui nous guerpistez par nuit et en enblé ? »
Donc se resunt ensemble au caret acoté
Et baisierent le cors eu vis et eu costé.
Si tost comme il relievent, si filz sunt escrié :
« Pere, or remanon nos dolent et esgaré. »

[Errant a pris] cascun .i. coutel aceré,
Si s'en ferist eu cors, eu cuer et eu costé :
« Quer james n'auron joie en trestout nostre aé »
Segnors, ce sachiez vous, sans point de fausseté.
Que il n'a si dur home en la crestienté,
S'il oïst la dolor, qu'il n'en eüst ploré.
Quant li frans archevesque out oï lez barons
Qui por lor frere mainent eci grans marrïsons,
Il lor a dit en haut, ne mie en consellons :
« Segnors, lessies le duel, por Dé vous en prions
Quer il est sains martiz, quer de voir le savon,
Eu servise Dieu faire martiré par felons.
Ci en font or par terrez grans persecutions. »
« Sire, dient li frere, por Dé qui tot forma,
Comment fu mort Renaus, ne nous celes vous ja. »
« Segnors, bien le saures, l'archevesque dit a,
Mes mont fu esgarez comment il vous lessa ;
Et qui, por Dieu servir, en essil en entra.
A Cologne la grant de son gré s'aresta,
En l'euvre de saint Pere de mont bon cuer ovra ;
Por l'amor dame Dé son cors i travella,
.i. denier se louet, mes ja plus n'en vallast.
Pain et eve menjoit, autre rien ne gosta.
Plus faisoit par son cors, eci… tesmoigna,
Que tuit li autre ouvrier qui i erent piécha.
De cen orent envie le traïtor mortal.
En traïson, beau sire, cascun le lapida.
Ens eu Rin le geterent que il ne s'en garda.
Par le plaisir de Dieu arriere retorna.

Bien savon qu'il est sains et que por Dieu ouvra.
Dieu fist por li miracles telez que orrez ja.

Ali vient maint malade qui enfermeté a,
Mez il n'en i vient nul, se de cur prié l'a,
Que il ne soit garis, ja plus mal n'en aura. »
Quant li baron l'oïrent, cascun se reposa.
Quant li baron l'oïrent parler si faitement,
Que Dieu faisoit miraclez por li apertement,
Cascun se conforta et fu lié et joiant ;
Puis ont saisi le cors tost et isnelement,
Au moustier Nostre Dame fu porté voierement ;
Encor i est le cors, ce sevent bien la gent.
Or prion Damledé qui fist et mer et vent,
Qu'il nous prengne à tel fin par son commandement,
Qu'il ne perde lez amez par engin de sarpent.
Ici faut de Renaut o le fier hardement.
En lor païs s'en vindrent li frere ove lor gent.
Ses filz tindrent sa terre et tout son tenement,
Puis vesquirent grant pieche en pez tout fermement.
Tant ama li uns l'autre qu'il n'i out maltalent,
Nul ne vit tele amor si [enterinement],
Si orent puis grant guerre contre mauvese gent.
Mez je me voudrai taire eci faitierement.
En pais et en amor fais mon definement.
Dieu vous garisse touz à qui li mont apent,
Qui vous doinst bone fin par son commandement ;
Et Jhesu nostre pere, le roy omnipotent,
Gart cil qui cest romans liest bien apertement.

Explicit [de] Re. et Ri. et Mau. et Gui. et lor frere Aalart qui furent bon vassal,

Au v. 116, la leçon lapidé est commune aux deux manuscrits, bien que dans cette version Renaus soit tué à coups de marteau. — A omet une suite de quarante vers : 125-164.

Pulci s'est écarté de la tradition qu'il connaissait sûrement, d'abord en amenant Renaud et Richardet à Roncevaux, puis en imaginant que Renaud part comme Ulysse à la découverte de pays inconnus, que peut-être il a employé ses dernières forces à convertir des païens. Quand Renaud déclare son intention à Charlemagne, celui-ci ressent une grande douleur et le bénit. Tous pleuraient la perte que l'on faisait de l'illustre champion et Pulci avoue l'émotion qu'il éprouve en se séparant de lui :

Ecredo in verità che cosí sia,
Perchè pur molte cose ho di lui scritto ;
E per virtù della sua gagliardia,
E' par ch'io sia come costor già afflitto ;
Et come peregrin rimaso in via,
Che va pur sempre al suo cammin diritto
Col pensier, con la mente e col cervello,
Così vo io pur seguitando quello (c. xxviii, 31).

Il ne fait aucune allusion à la fin du poème français, parce que la légende religieuse ne pouvait s'accorder avec le caractère que le chevalier a pris dans les romans italiens. Dans le Morgante, quand le frère d'armes de Roland est venu combattre à ses côtés, quand il a assuré le châtiment des Sarrazins et des traîtres, il disparaît de la scène. La conception est heureuse et noble.

La mention que Pulci fait d'Ulysse et des colonnes d'Hercule (ott. 33) donne à penser qu'il s'est ici inspiré en partie du célèbre passage de Dante (Inf. xxvi, 85).

Diex nous garisse tous à cui li mons apant,
Qui nous doint bonne fin par son commendement.
Or vous en pri je toz que vous dittez Amen.
Explicit de Re. de Montaubain.
Explicit, expliceat, ludere scriptor eat.

Dans P le recto du f. 168 (dernier) contient une colonne A fort effacée et à la colonne B les commencements des dix derniers vers et de l'explicit ; le reste a été emporté par une déchirure en biais.

Ici faut de .r. qui
Si fil tiendrent la ter
Puis ne vesquirent guer
Moult ama li .i. l'autr
Nuz ne vit tele am
Si orrent puis grant g
Mez ne verrez vos gen
Em pes et en amor f
Tuit cil qui l'ont oï
C'est la fins de .r. qui
Explicit de
Montauban

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/La_Chanson_des_quatre_fils_Aymon. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.